UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00495183 6

LA
CULTURE FRANÇAISE
EN RUSSIE
(1700-1900)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La guerre du Nord et la paix d'Oliva (1654-1660). Paris, Armand Colin, 1894.

La Russie au XVIIIe siècle. Paris, Société française d'éditions d'art, 1904.

Ivan Tourguénief, la vie et l'œuvre. Paris, Armand Colin, 1906.
(*Ouvrage couronné par l'Académie française*).

Pouchkine. Paris, Bloud, 1911.

719-13. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P8-13.

ÉMILE HAUMANT
PROFESSEUR-ADJOINT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA CULTURE FRANÇAISE
EN RUSSIE

(1700-1900)

OUVRAGE COURONNÉ
PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1913
Droits de traduction et de reproduction réservés.

DK
34
.8H36
1913

597785
8.12.54

AVERTISSEMENT

Il y a deux siècles que la culture française a pénétré en Russie pour y faire une fortune que nous admirons, mais de confiance, car, jusqu'à présent, les historiens n'en ont retracé que des épisodes. J'ai tâché d'en suivre l'histoire d'époque en époque, aussi complètement qu'on le peut en cinq ou six cents pages, c'est-à-dire, en définitive, d'une façon fort sommaire. Mon lecteur français trouvera que j'ai trop glissé sur les détails qui, justement, l'auraient intéressé le plus; de son côté, le Russe, qui sait que « le bien et le mal viennent sur le même traîneau », me soupçonnera d'avoir laissé tomber du nôtre, exprès, nos sous-produits les moins louables. Le fait est que dans « l'étrange aimant de la France » [1], *j'ai recherché surtout les raisons de l'esprit et du cœur; je dirais « celles qui ont civilisé », si je ne craignais de rappeler aux Russes les Français qu'ils accusaient, jadis, de vouloir les dresser sur leurs pattes de derrière.*

La nouvelle édition de ce livre y apporte peu de changements; quelques corrections, quelques additions, surtout à la bibliographie, en font toute la nouveauté. Je n'y ai modifié aucune appréciation. Je sais bien que telle revue de Pétersbourg m'a reproché des tendances suspectes, et cela, notamment, pour avoir qualifié d'éloquent un écrivain d'un autre bord. J'en prends mon parti d'autant plus aisément que ce livre, dont je craignais qu'il ne choquât, là-bas, des susceptibilités nationales, y a été accueilli, au contraire, avec infiniment d'indulgence et de sympathie. Je suis heureux d'en exprimer ici ma gratitude à nos amis russes.

ÉMILE HAUMANT,

Paris, août 1910-août 1913.

1. Rostoptchine.

A LA MÉMOIRE

D'ALFRED RAMBAUD

LA
CULTURE FRANÇAISE EN RUSSIE
(1700-1900)

LIVRE I
LES PREMIERS CONTACTS

CHAPITRE I
LA FRANCE ET LA RUSSIE AVANT PIERRE LE GRAND

Le moyen âge; nos chansons de geste en Russie. — Le XVIe siècle; relations commerciales, politiques; premières traces d'intérêt à la culture française.
Le *temps des troubles* et les mercenaires français. Margeret. — Les premiers Romanof et leurs ambassades en France.
L'élargissement des curiosités russes. Le recul des Allemands et l'avance des Latins. — La Neuville à Moscou.

Les rapports entre les Français et les Russes ont commencé tard : les Scandinaves, les Byzantins, les Italiens, les Allemands nous ont précédés de beaucoup dans les pauvres capitales de la Russie kiévienne et de la Grande Russie[1]. Nous savons pourtant qu'une princesse de Kief, Anna Iaroslavovna, a épousé le capétien Henri Ier, mais le fait a été sans conséquences. Si notre

1. Schiemann, *Russland, Polen und Livland bis in XVII Jahrh.* — Lappo-Danilevski, *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, mai 1884.

culture a touché la Russie du Moyen Age[1], c'est seulement par les chansons de geste — celle de Beuve d'Hanstone, par exemple, — qu'apportaient en Russie des Byzantins et des Bulgares qui les avaient reçues par Raguse et l'Italie du Nord; mais, outre que le fonds premier de ces chansons n'est pas toujours français, elles n'arrivent aux Russes que défigurées, dénationalisées. Ce n'est pas Paris qu'ils y trouvent, mais *Parij*, le *Parigi* des Italiens[2].

Au XVIe siècle, la situation change. La Russie n'est plus un chaos de faibles principautés vassales des Tatars à l'est, des Polonais et des Lithuaniens à l'ouest; les grands-ducs de Moscou l'ont unifiée, puis affranchie. Devenus des Tsars, maîtres d'un vaste empire que ses mœurs semblent rattacher à l'Asie, ils sentent pourtant que son avenir est dans la reprise des traditions européennes de la Russie primitive. Aussi leurs ambassades se multiplient-elles sur les routes de l'Occident[3]; leurs armées les y suivent bientôt, et ce sont leurs succès qui révèlent aux Français le nom de la Moscovie. Le huguenot Hubert Languet, député par ses coreligionnaires auprès des princes allemands, entend parler à Dresde de la récente conquête de la Livonie par Ivan le Terrible : « S'il y a encore une puissance qui doive s'élever en Europe, s'écrie-t-il, c'est la moscovite[4] ».

Cette puissance, les Français ne tardent pas à la heurter. Le duc d'Anjou devient, par élection, roi de Pologne; son rival malheureux, Ivan le Terrible, s'en venge en protestant contre la cruauté de Charles IX : « Tous les monarques chrétiens, écrit-il à l'empereur Maximilien, doivent s'affliger de la journée de la Saint-Barthélemy, cet acte cruel, inhumain, d'un roi de France

1. Louis Paris, *La chronique de Nestor*, I, pp. 304-310.
2. Sozonovitch, *Influences occidentales dans la poésie slave et russe*, pp. 342 et suiv. — Alfred Rambaud, *La Russie épique*, pp. 423, 425.
3. Soloviof. *Histoire de Russie*, V, VI, VII.
4. *Antiquité russe*, XXLVI, p. 415.

qui, sans nécessité, a fait verser tant de sang[1]! » Quelques années plus tard, quand Henri III s'est enfui de Pologne, il y a des tentatives de rapprochement. En 1586, l'interprète Pierre Ragon amène de Paris à Moscou un agent officieux, François de Carle, chargé d'annoncer une ambassade prochaine[2]. Un peu plus tard, un envoyé de Boris Godounof en Angleterre, Mikouline, a l'ordre de bien accueillir la proposition, qui pourrait lui venir de France, d'un traité de commerce que l'on souhaite fort, à Moscou, pour se soustraire au monopole des Anglais et des Hollandais[3].

Il semble, d'ailleurs, que les relations commerciales n'aient pas attendu les traités. Il y en a eu alors que Narva était au pouvoir des Russes, au XVIe siècle[4]. Plus tard, après la reprise de Narva par les Suédois, quand les Occidentaux n'ont pu atteindre la Russie que par ses rivages du nord, les Français y ont suivi leurs concurrents. En 1583, il est question de vaisseaux français apparus devant Kola; en 1586, arrive à Arkhangel le marin dieppois Jean Sauvage, que le gouverneur reçoit bien, même trop bien.

Quand il sut que nous étions Français, il fut bien réjoui, et dit à l'interprète qu'ils étaient les très bien venus... et prit une grande coupe et la fit emplir, et falut la vuyder, et puis une autre, et encore la revuyder, puis encore la troisième qu'il fallut parachever. Et ayant fait ces trois beaux coups, on pense en être quitte, mais le pire est le dernier, car il faut boire une tasse d'eau de vie qui est si forte qu'on a le ventre tout en feu... Encore n'est-ce pas tout... faudra encore boire à la santé de votre Roi, et ne l'oseriez refuser[5].

Un traité a-t-il suivi ces libations? c'est fort douteux. Toujours est-il que, les années suivantes, des produits français arrivent en Russie, des vins surtout, et notamment des vins de

1. Louis Paris, *La chronique de Nestor*, I, pp. 321, 376.
2. *Id.*, I, p. 381.
3. Tcharykof, *Ambassade en Angleterre de Mikouline.*
4. Waliszewski, *Ivan le Terrible*, p. 395.
5. V. Louis Paris, *ouvr. cité*, I, p. 392.

Bourgogne que les Russes réservent, assure-t-on, pour le service religieux. Puis, après leurs produits, des Français apparaissent [1]. L'Anglais John Merick amène à Moscou le jeune Jean Duparquet [2]. Un peu plus tard, le capitaine Margeret y rencontre deux compatriotes, Bertrand de Cassans, qui vend des bijoux, et le cuisinier du palatin polonais de Sandomir, qui fait école [3]. En 1607, des seigneurs polonais, invités par le boïar Mstislavski, déclarent n'avoir trouvé de mangeable, chez lui, que certaines pâtisseries françaises [4].

Des commencements d'influence intellectuelle se laissent deviner à peu près à la même époque. Sous Ivan le Terrible, Maxime le Grec — en réalité, un Albanais frotté de culture byzantine — parlait déjà au Tsar de la France, État puissant et glorieux, riche de tous les biens, et particulièrement d'une Sorbonne vers laquelle accourent, de tous les coins du monde, les amateurs de science et de philosophie; Maxime le Grec aurait été lui-même, au dire des contemporains, un des visiteurs de cette *alma mater* [5]. Quelques années plus tard, nous voyons Boris Godounof profiter des avis donnés à Ivan le Terrible. Il envoie en France six étudiants, dont l'histoire n'enregistre que le départ; on n'en reçut jamais de nouvelles [6]. D'ailleurs, les préoccupations russes changeaient déjà; le *temps des troubles* commençait.

La révolte du vrai ou faux Dmitri contre Boris Godounof, en 1602, a coïncidé avec la fin, chez nous, des guerres de religion. Il n'est pas étonnant que beaucoup d'aventuriers français, devenus disponibles, aient songé à s'employer dans la partie de l'Europe où l'on commençait à se battre. Après 1603, nous trouvons de nos huguenots avec les Suédois, de nos catholiques

1. Soloviof, *Histoire de Russie*, VIII, pp. 253, 504; Waliszewski, *Ivan le Terrible*, p. 153.
2. Waliszewski, *La crise révolutionnaire*, p. 73.
3. Margeret, *Estat de l'Empire de Russie*, p. 145.
4. Maskiéwicz, cité par Waliszewski, *La crise révolutionnaire*, p. 361.
5. A. Vessélovski, *Influence occidentale dans la littérature russe*, pp. 15 et suiv.
6. Pypine, *Histoire de la littérature russe*, III, p. 212.

avec les Polonais; les Moscovites engagent des uns et des autres [1]. De ces hommes de guerre, le seul qui mérite l'attention, c'est le Franc-Comtois Margeret, qui, passé du service de Boris Godounof à celui de Dmitri d'abord, puis de Wladislas de Pologne, en rapporte aux Français la révélation que « le pays du Tsar est plus grand, puissant, abondant et populeux qu'on ne cuide [2] », qu'il prolonge la chrétienté loin vers l'est, et que dans cet autre « nouveau monde », on a pour la France et son Roi une estime singulière. « L'Empereur Dmitri était délibéré... de venir en France congratuler le Roi Très-Chrétien et avoir correspondance avec lui, duquel il m'a parlé plusieurs fois avec une grande révérence [3]. »

Dmitri mort et les troubles finis, il ne reste plus trace, en Moscovie, de cette « révérence » un peu problématique; elle est remplacée par la haine des papistes dont les entreprises ont failli ruiner « la sainte Moscou ». Pour les premiers Romanof, les Français sont des ennemis, à peu près au même titre que les Polonais. Le Tsar Alexis engage en masse Anglais, Hollandais, Allemands luthériens; mais il défend à ses agents, sous les peines les plus sévères, d'enrôler aucun Français; le seul qu'on trouve à son service, c'est un certain Jean de Graves, qui a désarmé la méfiance en embrassant l'orthodoxie [4]. De commerçants, on n'en voit pas davantage; les vins français qu'on boit à la table du Tsar ou des boïars, la tapisserie des Gobelins qui orne l'unique église catholique de Moscou [5], les portraits des rois de France qu'on garde au Kreml ont été apportés, soit par des marchands hollandais, soit par les ambassadeurs que les Tsars ont dû envoyer même aux papistes de France [6].

1. Waliszewski, *La crise révolutionnaire*, pp. 298, 344, 347.
2. Margeret, *ouvr. cit.*. *Epistre au Roy*.
3. *Id.*, pp. 142, 143.
4. *Journal du Ministère de l'Instr. publique*, 1883, septembre, article de Tsviétaief.
5. *Société historique*, XXXIV, p. 30.
6. Zabiéline, *La vie domestique des Tsars russes*, p. 175. Alfred Rambaud, *Instructions aux ambassadeurs*, I, p. 59.

La Russie est, en effet, de plus en plus engagée dans les affaires européennes. Elle est souvent en guerre avec les Polonais, les Suédois ou les Turcs qui sont des clients de la France; la paix avec eux peut se préparer à Paris. D'autre part, on supporte mal, à Moscou, le monopole commercial des Hollandais; il serait avantageux d'établir des relations directes avec la France. Aussi, depuis 1615, date de l'envoi de Kondyref, jusqu'à 1687, date de celui du prince Jacques Dolgoroukof, les ambassades moscovites se succèdent-elles, à des intervalles toujours plus courts[1]. Leur but est généralement d'obtenir, pour le présent, la médiation du Roi entre le Tsar et ses ennemis, et, pour l'avenir, la conclusion d'un traité de commerce. Mais, régulièrement, la médiation n'aboutit pas, soit que les Français ne se rendent pas compte des intérêts en jeu, soit que les événements devancent des pourparlers si lents; quant au commerce, les accords vagues que l'on réussit à conclure n'ont aucune valeur pratique. Les Français, qui envient leurs profits aux Anglais et aux Hollandais, et qui prétendent avoir eu jadis le monopole du commerce de la Moscovie[2], voudraient bien en prendre ou reprendre une part; mais ils sont mal outillés pour des expéditions vers Arkhangel, l'unique port de la Moscovie : la route leur en paraît peu sûre, et l'accueil, en dépit de toutes les assurances, incertain. Comment se fier aux promesses d'ambassadeurs qui, dans leur ignorance des usages européens, élèvent à tout propos des prétentions saugrenues? « Les humeurs et maximes des Français sont si différentes de cette nation, écrira Colbert de Croissy, encore en 1683, qu'il n'y a point d'apparence que deux nations si contraires s'accordent longtemps, et, par conséquent, leur traité de commerce s'anéantira de lui-même[3]. »

1. Sur ces négociations, Alfred Rambaud, *Instructions aux ambassadeurs*. Introduction. — *Antiquité russe*, 1883, t. IV, Ikonnikof, *Le Grand Boïar Ordine Nachtchokine*. — *Messager historique*, 1903, mai.

2. Alfred Rambaud, *Instructions aux ambassadeurs...*, I, pp. 21, 22 et suiv.

3. *Société historique*, XXXIV, p. 401.

Avec des « humeurs si différentes », les rapports intellectuels devaient être encore plus difficiles que les autres. Les ambassadeurs moscovites ne montrent aucun souci de nos arts ou de nos mœurs; quand ils ne sont plus occupés à discuter, avec les agents du Roi, sur les titres du Tsar qu'ils tremblent de laisser écourter, ou à faire de la contrebande, leur distraction à peu près unique est de boire; l'un d'eux, Nachtchokine, s'enivre avec la garde suisse qu'on a mise à sa porte[1]. En général, ils produisent sur les Français le même effet qu'un peu plus tard le premier ambassadeur persan[2]; c'est le même costume, ou peu s'en faut, le même orgueil, la même astuce naïve, les mêmes ahurissements, qui font écrire à Racine, en 1661, qu'à Uzès il s'est trouvé aussi surpris qu'un Moscovite à Paris[3]. Ces ahurissements les mènent-ils à l'estime, à la sympathie, on ne le sait trop : « Il a paru très satisfait, écrit de Potemkine son guide, le sieur de Catheux, et a toujours témoigné de l'être de toutes les choses qu'on lui a fait voir à Paris et hors Paris, mais il ne s'est jamais voulu expliquer particulièrement sur rien, et a toujours dit qu'il ne voulait parler de la France que quand il ne pourrait plus être soupçonné de flatterie[4]. » Cette réserve s'explique : comment aurait-il pu apprécier *les Coups de la fortune et du hasard*, de Boisrobert, et l'*Amphitryon* de Molière, auxquels on l'a fait assister, sur la scène, suivant l'usage des gens de qualité, et aussi pour mieux le montrer au public? Tout ce qu'il a remarqué, ce jour-là, c'est qu'il y avait dans la salle des dames, et fort décolletées. Le même détail l'avait déjà frappé à la Cour. Somme toute, et le costume des dames mis à part, il a déjà le sentiment vague d'une culture supérieure. « Les gens, à Paris, sont fort humains (*tchélovietchny*), et

1. *Archive russe*, 1907, VI, article de Kédrof. Voir aussi Louis Leger, *Russes et Slaves : les premiers diplomates russes à l'étranger*.

2. Voir Maurice Herbette, *Un ambassadeur persan sous Louis XIV*.

3. Racine à La Fontaine, 11 novembre, *Œuvres*, VI, p. 423.

4. *Bibliothèque russe et polonaise*, nouvelle série, III, *Journal du Sr de Catheux*, pp. 20, 21.

fort attentifs à toutes les sciences philosophiques ou mondaines[1]... »

Cependant, à Moscou, c'est toujours l'allemand qui est la langue des rapports avec l'Europe; les Anglais et les Hollandais sont tenus de l'apprendre[2]; il n'y a pas encore, au Kreml, au *Bureau des Ambassades*, de traducteurs pour le français[3]. D'ailleurs, que traduiraient-ils? nos livres n'ont pas encore passé la frontière. Chez Silvestre Medviédief, sur 539 volumes, pas un n'est français[4]; chez le prince Vassili Galitzyne, notre littérature n'est représentée que par une traduction polonaise de la légende de la reine Maguelonne[5]. Le *Grand Boïar* Artémon Matviéief est plus avancé; on trouve chez lui, à sa mort en 1677, trois livres français, dont les titres n'ont pas été conservés, contre un livre hollandais, un italien, quatre polonais, douze allemands et quarante-deux latins[6].

Cette prédominance nouvelle du latin, qu'on explique par des influences polonaises, est pourtant un acheminement vers la culture française. La plupart de ces livres ont été imprimés en France; ils portent des annotations françaises; les souvenirs classiques dont ils sont pleins préparent à comprendre nos œuvres. D'autre part, ils ébranlent le prestige des Allemands, de leur culture, de leur langue, si longtemps crue la seule indispensable. Voilà déjà qu'un des maîtres de l'Académie gréco-slavo-latine fondée par le tsar Alexis Mikhaïlovitch, un immigré de la Russie polonaise, Siméon de Polotzk, vante la science française, presque dans les mêmes termes que jadis Maxime le Grec.

Il y avait jadis un roi de France qu'on appelait François Ier; il aimait les belles-lettres et les sciences (tandis que ses ancêtres ne les aimaient pas, et

1. *Antiquité russe*, 1883, novembre, pp. 279 et suiv., article d'Ikonnikof.
2. Tsviétaief, *art. cit.*, rapport du résident hollandais Keller.
3. Soukhomlinof, *La connaissance des langues dans l'ancienne Russie*. Cf. Péretz, *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, 1905, octobre, p. 344.
4. Biélokourof, *Bibliothèque des tsars de Moscovie*, p. 166.
5. Soloviof, *Histoire de Russie*, XIV, p. 93.
6. Biélokourof, *ouvr. cit.*, p. 48.

vivaient dans l'ignorance comme des barbares); on vit aussitôt les fils des familles illustres chercher à s'instruire pour plaire au monarque. C'est ainsi que la science s'est répandue dans ce pays... Heureux les royaumes dont le Roi donne le bon exemple pour l'amendement de tous [1]!

Il ne semble pas que, sous Alexis et son successeur Féodor, ces exhortations aient eu grand effet. En revanche, on a longtemps cru que, sous la régente Sophie Alexéievna, la culture française avait fait un pas de géant; Karamzine rapporte, en effet, qu'on jouait devant elle, l'*Avare* et *Amphitryon*. Mais on a reconnu depuis qu'il avait confondu Sophie, la sœur aînée de Pierre le Grand, avec Nathalie, sa cadette [2].

En fait, le temps de Sophie n'est pas favorable aux Français. D'une part, la Régente est alliée à l'Empereur contre le Turc; la cour de Versailles lui est suspecte, et son ambassadeur, Dolgoroukof, y a des aventures fâcheuses [3]; de l'autre, les Anglais et les Allemands protestants établis à Moscou ne cessent de lui dénoncer les menées papistes, et lui font fermer la frontière aux Jésuites français qui sollicitent le libre passage vers la Chine, et pourraient, en découvrant de nouvelles routes, porter préjudice à leur commerce [4].

Pourtant, en dépit de la brouille officielle, il y a, même en ce temps, des indices d'un progrès des Français. En 1689, arrive à Moscou un certain La Neuville, qu'on ne peut pas ne pas y recevoir, car il est accrédité par un allié, le roi de Pologne [5]. Il visite les boïars, et notamment le favori de la Régente, Vassili Galitzyne, qui l'étonne par son air de civilisation.

Il m'accueillit de manière à me faire croire que j'étais à la Cour de quelque prince d'Italie. Pendant la conversation, en latin, sur tout ce qui se passait en Europe... il me fit présenter toute sorte d'eaux-de-vie et de vins, me conseillant, en même temps, d'un air obligeant, de n'en point boire [6].

1. Voir Maïkof, *Esquisse d'une histoire de la littérature des XVIIe et XVIIIe siècles.*
2. Pypine, *Histoire de la littérature russe*, III, p. 398.
3. Soloviof, *Histoire de Russie*, XIV, pp. 61 et suiv.
4. Le Père Pierling, *La Russie et le Saint-Siège*, IV, pp. 108, 109.
5. Alfred Rambaud, *ouvr. cit.*, I, pp. 17, 89.
6. La Neuville, *Relation nouvelle et curieuse de la Moscovie*, Paris, 1698.

Quelques jours après, les Tsars envoient à La Neuville, pour lui faire honneur, un repas préparé dans leurs cuisines, et composé d'énormes morceaux de viande et de plusieurs pâtés mal cuits, accompagnés de « trois grands brocs d'eau-de-vie, de vin d'Espagne et d'hydromel ». La Neuville mange et boit stoïquement; mais interrogé, quelques jours après, par Galitzyne et « Harthemonnerich »[1], sur le plaisir qu'il avait eu, il ne peut tenir sa langue.

Je leur répondis que les cuisiniers français m'avaient tellement gâté le goût que je ne pouvais plus tâter d'autre cuisine; sur quoi, m'ayant témoigné d'avoir depuis longtemps envie de goûter des ragoûts français, je leur offris de les régaler le lendemain, ce qu'ils acceptèrent.... Ils parurent tous deux si satisfaits de ce repas qu'ils envoyèrent plusieurs plats à leurs femmes et emportèrent avec eux, sans cérémonie, toutes les confitures sèches, m'assurant qu'ils n'avaient jamais fait si bonne chère.

A la fin d'un tel régal, on est en confiance. Jacques Dolgoroukof, le même dont l'ambassade en France s'était mal terminée, témoigne à son hôte qu'il a été « charmé des manières du Roi Très-Chrétien, et que, quoiqu'on ait fait en France insulte à son maître, il est plus content de cette Cour que de celle d'Espagne où le Czar a été mieux traité ». De son côté, « Harthemonnerich » interroge La Neuville sur les moyens de parfaire son éducation.

Je lui conseillai d'apprendre la langue française, l'assurant que, n'ayant pas vingt-deux ans, il l'apprendrait aisément, et pourrait ensuite satisfaire amplement l'inclination qu'il a pour la lecture, tous les auteurs anciens et modernes étant traduits en cette langue.

Nous voyons donc la cuisine française rapprocher des gens qui, à table, se révèlent d'humeurs moins opposées que ne le croyait Colbert de Croissy. Les Moscovites s'avouent sensibles à la politesse française : ils se laissent dire que le moyen, pour eux, d'acquérir la culture, non seulement française, mais générale, c'est d'apprendre notre langue. Toutes les causes qui contribueront au progrès de notre influence se montrent déjà dans cette première conversation après boire.

1. Cet « Harthemonnerich » est le fils du Grand-Boïar Artémon Matviéief, et le Matviéief que nous retrouverons tout à l'heure.

CHAPITRE II

PIERRE LE GRAND ET LES FRANÇAIS

Sa gallophobie supposée : la réalité.
Ses envoyés en Europe : la nécessité pour eux, partout, de notre langue et de notre culture.
Les Français en Russie, aventuriers ou protestants exilés; les Russes en France. Le premier gallomane, Matviéief.
Le Tsar à Paris.

Quelques jours après cette conversation, une révolution éclata; Sophie fut enfermée dans un monastère et Galitzyne dans un cachot. Avec le nouveau Tsar, Pierre Ier, les parents de sa mère, les Narichkine, arrivèrent au pouvoir. Or, ils étaient, au dire de La Neuville « fort sots et fort ignorants », ennemis de toute étude « si ce n'est pour savoir lire et écrire[1] ». Mais la Russie était déjà trop avancée dans les voies européennes pour pouvoir reculer : Pierre Ier et les réactionnaires qui l'avaient soutenu par haine des innovations de Sophie et de Galitzyne, durent se montrer aussi novateurs que leurs adversaires[2]. Le furent-ils autrement? On a souvent dit que la chute de Sophie a livré la Russie aux influences luthériennes, antilatines; que les Allemands, tout-puissants auprès du jeune Tsar, lui ont fait partager leur antipathie contre les Français, à telles enseignes qu'enfant, il tirait des feux d'artifice en l'hon-

1. *Ouvrage cité.*
2. Pypine, *Histoire de la littérature russe*, III, p. 178.

neur des confédérés d'Augsbourg et, plus tard, juge inutile aux Russes la culture française. « J'ai besoin des Anglais sur mer, des Allemands sur terre, aurait-il dit, et des Français nulle part[1]. »

Ces légendes sont fondées, pour la plupart, sur des anecdotes rassemblées, longtemps après Pierre le Grand, par le Strasbourgeois Staehlin. On pourrait leur en opposer d'autres, citer l'affirmation de Matviéief que « le Czar, loin de haïr le Roi et la nation française... admire les vertus, la grandeur, la piété de S. M. T. C.[2] »; citer Pierre le Grand lui-même qui, dans la tranchée, devant Vyborg, fait confidence au Danois Juel de son admiration pour Louis XIV, si grand et d'ailleurs si bien servi[3]. En fait, dans ses sentiments comme dans sa politique, Pierre n'est jamais guidé que par des raisons d'intérêt russe. Quand ses rapports avec nous sont froids, c'est qu'il est en guerre avec nos clients suédois ou turcs, mais il voudrait que les choses pussent tourner autrement. En 1701, il témoigne au Français Du Héron « son désir véritable de s'unir d'une étroite amitié avec le roi Louis XIV, qu'il admire[4] », et son ministre Patkul forme le projet de substituer, dans « le système français », la Russie à la Suède. Ses avances ne sont pas accueillies, et bientôt la France, fidèle à des alliances traditionnelles qui ne lui valent que des déboires, arme les Turcs contre lui. Le Tsar n'en revient pas moins, dès qu'est finie la grande mêlée européenne, à l'idée d'un rapprochement franco-russe[5].

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, des fluctuations de sa politique, il ne songe pas à faire obstacle à notre influence. Comment le voudrait-il? Son rêve est d'européaniser la Russie, et justement

1. Soloviof, *Histoire de Russie*, XV, p. 73. — Staehlin, *Anecdotes, passim.*
2. *Société historique*, XXXIV.
3. Just Juel, *Un voyage en Russie sous Pierre le Grand*, p. 244.
4. *Société historique*, XXXIV, p. 43.
5. *Id.*, Introduction, pp. VIII, IX, et plus loin, p. 29. — Alfred Rambaud, *Instructions aux ambassadeurs*, I, pp. 94, 155, 156.

l'Europe se francise[1]. Son ambassadeur Kourakine arrive à Vienne; il y voit « César en habit français[2] ». Il va à Berlin : « le roi de Prusse s'y comporte en tout comme le roi de France »; il faut, pour se présenter à la Cour, que Kourakine s'équipe chez des « marchands de galanteries » qui sont français[3]. Il se transporte à la Haye : les *plésiry* de cette capitale sont les mêmes qu'à *Versalis*. A Anvers, il loge au meilleur hôtel : c'est celui du *Petit-Paris*. A Bruxelles, on lui joue, en français, l'opéra et la comédie; il en est de même à Turin. Londres seul fait exception, dans une certaine mesure; encore les lettres qu'il y reçoit de Bolingbroke sont-elles en français[4].

Comment, dans ces conditions, se passer de cette langue? En 1707, à Versailles, d'Iberville constate que Matviéief entend le français et, sans doute, le parlera bientôt[5]. A la même époque, Kourakine en est encore aux mots isolés, et, pour commencer, note les noms de tous nos vins, le Champagne en tête[6]. Deux ans plus tard nous le voyons se munir d'un dictionnaire français, en quatre tomes, dont il ne peut se servir, d'ailleurs, qu'avec l'aide d'étudiants russes d'Amsterdam que, dès 1703, on a mis à l'étude de notre langue[7]. Quelques années plus tard, lors du voyage du Tsar en France, il sera seul, dans sa suite, à parler français à peu près couramment[8].

Il va de soi que les hommes faits obligés de se livrer à ce travail l'imposent à leurs enfants. En 1708, la petite princesse Kourakine commence à la fois le français et la danse qui, pour les mondains, vont évidemment ensemble[9]. Mais on

1. *Mercure galant*, 1689, octobre, « une langue qui va devenir universelle ». Cf. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*.
2. *Archive Kourakine*, I, p. 223.
3. *Id.*, I, pp. 177 et suiv.
4. *Id.*, VI, p. 130.
5. *Société historique*, XXXIV, p. 47.
6. *Archive Kourakine*, I, p. 153.
7. *Id.*, pp. 238, 239.
8. *Revue de Paris*, 1er octobre 1896, *Relation du chevalier de Liboy*.
9. *Archive Kourakine*, I, p. 279.

aurait tort d'en conclure que l'allemand fût la langue exclusive des éducations sérieuses. En 1702, le Hollandais Huyssens a été chargé de celle du Tsarévitch Alexis; or, le français en est la base. « Avant tout, dit Huyssens, il faut apprendre cette langue, qui est la plus facile et la plus usuelle. » Le Tsarévitch se servira donc de la même grammaire que le Dauphin. Il lira ensuite des dialogues faciles, en français et en allemand, puis des *Considérations sur la politesse française*, qui seront fort propres à le former aux belles manières. Il passera enfin à des ouvrages plus graves, au *Discours sur l'Histoire universelle*, écrit pour le Dauphin, aux *Aventures de Télémaque*, écrites pour le duc de Bourgogne. Ces lectures n'en excluent pas d'autres, en d'autres langues; il est visible pourtant que l'idée de Huyssens, c'est de faire d'abord ce qu'on fait à Versailles, et avec les mêmes instruments[1]. Or le Tsar l'approuve, et cela seul montre le peu d'importance de ses prétendues antipathies.

Pour cette éducation princière, pour les écoles que Pierre fondait de tout côté, il fallait des livres; il en fallait aussi pour les diplomates, pour les bureaux. Les agents russes en achètent donc partout. D'Amsterdam d'abord, puis de Paris, Postnikof expédie des dictionnaires, des grammaires, des méthodes pour apprendre le français en peu de temps[2]; puis des livres d'un intérêt plus spécial, sur le cérémonial militaire, l'organisation des armées, le *Mémoire d'artillerie* de Surirey de Saint-Rémy, les *Travaux de Mars*, la *Véritable manière de fortifier les places*, de M. de Vauban, et l'autre manière, celle de M. Blondel. Partent ensuite, pêle-mêle, des livres de droit français, de droit romain, des recueils d'arrêts du Parlement, dont le mauvais état témoigne qu'ils viennent de chez le bouquiniste, des atlas, des globes terrestres, des ouvrages sur *les États, Empires et Principautés du monde*, des descriptions de la France où l'auteur

1. *Antiquité russe*, mars 1901, pp. 517-520.
2. Biélokourof, *Bibliothèque des tsars de Moscou.*

ne manque jamais d'en dire qu'elle est « le plus beau royaume, après celui des cieux ». L'éloge des Français se trouve, d'ailleurs, même dans ceux de ces livres qui ont été édités en Allemagne ou en Hollande.

Ils sont très curieux d'instruction, habiles dans tous les exercices, courageux à la guerre, arrogants, impétueux; ils ont beaucoup de politesse et de bienveillance pour les étrangers. Ils aiment à changer la forme de leurs vêtements, et mettent, dans ces changements, beaucoup d'ingéniosité. Ils savent parler avec art et agréablement, sont fidèles à leur Roi, et prompts à se décider en tout [1].

Cê portrait devait inspirer aux Russes l'envie d'en bien accueillir l'original, s'il se présentait en Russie, et le fait est que, dès les premières années du siècle, les Français y sont assez nombreux, mais pour la plupart aventuriers qui répondent mal à la description de Hibner. Il est question, dans une lettre du consul Lavie, de 1715, d'un Français « qui n'a d'autre nom que celui de France, se dit né à Nantes, et a l'honneur de servir le Czar depuis quatorze ans [2] ». Le Danois Juel nous apprend qu'un autre Français, Vimény, joue, dans les mascarades que le Tsar aime tant, le rôle du roi des Samoyèdes [3]. Un certain Bourgeois est géant du Tsar; après sa mort il fera, dans un baril d'alcool, l'ornement de la *Kunstkammer* [4]. Plus notable est le sieur de Saint-Hilaire, professeur à l'École navale, dont on finit par découvrir qu'en fait de marine, il n'a jamais connu que les galères [5]. Nous savons peu de choses sur le Baudoin, qui a été décapité à Moscou, pour la seule raison, dit-on à Versailles, « qu'il était Français », mais dont le crime semble avoir été de s'être battu en duel, avec un autre étranger, dans une chambre du Kreml [6]. Après 1705, des officiers français sont

1. Géographie éditée en 1710, probablement traduite du hollandais de Hibner. Cf. Demkof, *Histoire de la pédagogie russe*, II, p. 80.
2. *Société historique*, XXXIV, p. 101.
3. Just Juel, *Un voyage en Russie sous Pierre le Grand*, p. 136.
4. Piékarski, *Les sciences et la littérature en Russie sous Pierre le Grand*, I, p. 38.
5. *Société historique*, XXXIV, p. 119. — *Souvenirs de Niépliouief*, *passim*. — *Revue des Études franco-russes*, juillet 1907, article de Veuclin.
6. *Société historique*, XXXIV, p. 44, lettre de d'Iberville.

assez souvent mentionnés : en effet, les Russes ont fait prisonniers, dans leur victoire sur le Suédois Mardefeld, 493 officiers et soldats français, qui, suivant l'usage, sont entrés de gré ou de force dans l'armée du vainqueur[1]. D'autres semblent venus volontairement, on ne sait quand; il est difficile de déterminer l'origine exacte des Delaval, des Allart, des Brigny, Belin, Dupré, que nous trouvons dans les hauts grades de l'armée [2]. Le seul de ces aventuriers sur lequel nous ayons des renseignements, c'est Moreau de Brasset, ou Brassaz, qui a laissé des mémoires. « Un galant homme qui se trouve au fond du Nord avec des gens, la plupart barbares, dont il n'entend pas la langue, serait bien à plaindre s'il ne savait se servir d'une plume. » Il a donc décrit la campagne du Pruth, les faits d'armes dont il a été témoin, et les buveries auxquelles il a pris part. Des Russes, le seul qui trouve grâce à ses yeux, c'est le Tsar. « Je peux témoigner qu'il ne se ménageait pas plus que le plus brave de ses soldats. Il allait partout, causait avec les généraux, les officiers, les simples soldats avec tendresse et amitié. » Témoignage d'autant plus impartial que Moreau de Brassaz ne s'est pas enrichi au service russe, à en juger du moins par ses vers à Auguste de Pologne :

Renvoyé sans argent du fond de la Russie,
Je cherche le secours d'un prince généreux [3]....

Malgré ces envolées poétiques, des Moreau de Brassaz ne pouvaient guère initier les Russes à la culture française. On devait plus attendre, à ce point de vue, des protestants exilés qui, d'après quelques documents, auraient été fort nombreux en Russie. « M. le comte de La Gardie, rapporte au Grand Electeur son envoyé à Stockholm, a reçu des lettres de Moscou

1. *Archive Kourakine*, 1706, I, p. 172.
2. Pingaud, *Les Français en Russie*, pp. 11-17. — *Archive Kourakine*, I, pp. 107, 319. — *Société historique*, XXXIV, p. 225, etc.
3. *Mémoires politiques, amusans et satiriques de messire J. M. de B..., Comte de Lion...* Paris, 1716. Cf. *Soc. hist.*, XXXIV, p. 88.

par où on lui mande qu'il s'y est établi un nombre prodigieux de réformés de France, que les Tsars ont parfaitement reçus[1]. » On assure, d'autre part, que les régiments Séménovski et Préobrajenski ont été formés pour un tiers, au début, de protestants français[2]. Mais il paraît étrange, d'abord, que le Tsar qui manquait, non de soldats, mais d'officiers, n'ait pas mieux utilisé des recrues si précieuses; ensuite, qu'elles n'aient pas laissé de traces plus nombreuses de leur séjour en Russie : de bonne heure, les protestants français y seront noyés dans la masse de leurs coreligionnaires allemands ou suisses. L'émigré Lagarde nous contera bien, vers 1810, qu'il y a encore, sur les bords de la Volga, des colonies de protestants « qui portent toujours le costume du temps de Louis XIV, y compris la perruque, et s'expriment dans la langue de Corneille et de Racine[3] »; c'est là une pure légende. En fait, nos protestants se sont arrêtés presque tous, au sortir de France, dans les pays protestants ; le seul qui ait eu de l'importance, dans la Russie de Pierre le Grand, ç'a été Lefort, qui a pu être au service de France, mais est né à Genève[4].

Les Français de quelque mérite viennent si peu en Russie d'eux-mêmes, que le Tsar, pour en attirer, est obligé d'avoir des agents en France, d'abord le Français Crocq, puis un fils de Lefort, puis Volkof, Zotof, Postnikof. En même temps que des livres, des habits brodés et des instruments de physique, ils essayent d'envoyer à leur maître des Français, mais dès que ceux-ci « entendent parler de la Moscovie, ils croient qu'elle touche aux Indes », et font alors des conditions extravagantes; des barbiers-chirurgiens demandent jusqu'à mille écus par an! Postnikof, d'ailleurs, les promet — on verra bien quand ils seront à

1. Weiss, *Histoire des réfugiés protestants*, II, pp. 313, 314.
2. *Journal de Saint-Pétersbourg*, avril 1778. — Pingaud, *op. cit.*, p. 8.
3. De Lagarde, *Voyage dans quelques parties de l'Europe*, p. 347.
4. Posselt, *Admiral-General Franz Lefort*. Cf. *Revue des Études franco-russes*, article de Veuclin, juillet 1907.

Pétersbourg — mais les Français réclament alors l'avance des frais de voyage, et là-dessus tout est rompu[1].

Ces agents subalternes ont eu beaucoup moins d'importance que le Matviéief dont nous avons noté, jadis, la conversation avec La Neuville[2]. Il est venu à Paris, pendant la guerre de la succession d'Espagne, pour réclamer des vaisseaux d'Arkhangel pris par des corsaires dunkerquois, et peut-être aussi pour parler du rapprochement dont il avait été question avec du Héron et Baluze. Il n'aboutit à rien : « jusqu'au rétablissement de la paix générale, écrit-il, il n'y aura rien à faire avec les Français », sinon les observer, les connaître et, si l'on peut, les imiter.

Ce qu'il observe d'abord, de la frontière à Paris, c'est la misère du peuple, mais il l'oublie dès qu'il a passé la porte Saint-Denis : « J'ai trouvé Paris trois fois plus grand qu'Amsterdam, écrit-il au Tsar.... Je ne peux décrire la multitude de gens qu'il contient, et les costumes, et les divertissements, et la gaieté de tout ce peuple[3]. » Il va voir Torcy, ne rencontre que son premier commis, d'Iberville, qui lui trouve « plus d'esprit, de connaissances et de politesse qu'on ne s'y serait attendu ». Admis ensuite à l'audience royale, il en sort charmé. « Il m'a répété trois ou quatre fois, écrit encore d'Iberville, qu'il est enchanté de la manière dont S. M. l'a reçu, bien différente des pronostics qu'on lui avait faits là-dessus en Hollande[4]. »

Pendant que sa négociation traîne, il est reçu partout. Le luxe des hôtels aristocratiques l'étonne; les tapis nombreux, les candélabres, les statues qu'on croirait vivantes, les miroirs hauts de trois *archines*, les tableaux peints par de grands maîtres excitent tour à tour son admiration. Mais admirer ne suffit pas :

1. E. Chmourlo, *P. V. Postnikof.*
2. Voir plus haut, p. 10.
3. Soloviof, *Histoire de Russie*, XV, p. 71.
4. Rapports de d'Iberville, *Société historique*, XXXIV, pp. 43, 48.

le maître qui lira les relations de Matviéief voudra savoir l'origine de tant de richesses. C'est, dit Matviéief, l'institution des majorats qui empêche les héritages de s'émietter, et, plus encore, la sécurité dont jouissent leurs possesseurs. Le roi ne confisque jamais de biens par oukaze ; les princes, les grands seigneurs n'ont aucun pouvoir sur le peuple, et des lois sévères empêchent les gens en place d'attenter à ce que Matviéief appelle, d'une expression qu'on croirait un anachronisme, si l'on ne savait que les Russes lisent déjà Grotius, le « droit du peuple ».

Après cette bonne police de l'État, ce qui plaît le plus à Matviéief, c'est l'agrément des relations privées. Avec une amabilité « qui n'a nulle part son égale en Europe », on l'a convié chez des princesses du sang, chez Mmes de Condé, de Conti, du Maine, chez les duchesses de Bouillon, de Luxembourg, de Châtillon « et autres maréchales de France ». Il y apprécie la propreté des tables, la richesse et le bon ordre du service, le goût exquis des plats : « On sait, remarque-t-il, que les cuisiniers français sont les meilleurs de l'Europe ». Mais ce qui lui plaît encore davantage, ce sont « les *sobrania*, ou, comme disent les Français, les *assemblié* » qui suivent ces repas. On y fait d'excellente musique; on joue aux cartes; on danse, on se masque, on joue la comédie, et les dames elles-mêmes y prennent part. En dehors des jours d'*assemblié*, elles reçoivent chez elles la visite, non seulement d'autres dames, mais encore de cavaliers, et même d'étrangers qu'elles accueillent « avec une bonne grâce qui n'a pas sa pareille en Europe ». Et ce refrain des lettres de Matviéief est accompagné de l'observation que nulle part il n'y a trace de *miestnitchestvo*, de querelles sur les rangs. Cette apparence d'égalité aristocratique, si différente des mœurs moscovites, le séduit encore plus que tout le reste.

Comment introduire de telles mœurs en Russie? Le Tsar peut évidemment les prescrire par oukaze, mais Matviéief ne se dis-

simule pas qu'il faudrait en même temps introduire en Russie la bonne éducation que reçoivent les petits Français. On leur apprend, comme aux enfants nobles des autres pays, les langues, les arts libéraux, les exercices militaires; on les forme, plus qu'ailleurs, à l'art de la politesse, et par-dessus tout, on se garde d'être dur avec eux : ce n'est pas avec des coups, mais avec de bonnes paroles qu'on les élève[1].

Il est visible, à cet excès d'optimisme, que le « Harthemonnerich » de La Neuville est devenu le premier en date de la longue lignée des gallomanes russes; il l'est, non seulement dans ses écrits, mais encore dans sa vie la plus intime. La légende rapporte qu'à son arrivée en Hollande, il avait voulu tuer un cordonnier qui regardait de trop près le pied de la comtesse Matviéieva, mais que plus tard, après son voyage à Paris, il introduisit dans son ménage une liberté d'allures dont la comtesse ne tarda pas à abuser[2]. Quoi qu'il en fût, ses lettres esquissent déjà tout le programme de civilisation française que nous retrouverons, par bribes, dans des oukazes des années suivantes, et l'on peut croire qu'elles n'ont pas été sans influence sur la venue du Tsar à Paris, en 1717[3].

Ce voyage, il en avait été question dès 1698, et peut-être aurait-il eu lieu dès lors, si Louis XIV avait paru plus soucieux de recevoir l'allié de l'Empereur contre les Turcs. Puis, au milieu de soucis plus graves, les griefs d'antan furent oubliés; après 1715, on n'avait plus, à Paris, que le désir de voir le vainqueur de Poltava, « le héros du Nord ». De son côté, Pierre le Grand, « fort dégousté des Anglais et des Hollandais[4] », que ses succès alarmaient, songeait à se ménager de nouvelles alliances; aller à Paris était le moyen, peut-être, d'en trouver

1. Pypine, *Histoire de la littérature russe*, III, pp. 237 et suiv.
2. Lamberty, *Mémoires historiques concernant le XVIIIe siècle*, III, p. 745.
3. Pavlof-Silvanski, *Projets de réformes...*, pp. 9-10.
4. Lettre de l'agent français à Hambourg. Cf. Veuclin, *Revue des Études franco-russes*, juillet 1907.

une, et de reconnaître, en tout cas, ce qu'on pourrait emprunter à cette culture si vantée. En 1717, le voyage fut décidé, et, au grand émoi des ministres du Régent, aussitôt fait que décidé.

Les premiers jours n'en furent pas faciles. Dans la suite du Tsar, qui était nombreuse et fort mêlée, Kourakine seul parlait français; le Tsar lui-même, quoi qu'on en eût dit par courtoisie, l'entendait assez peu; il fallut prendre à Dunkerque, pour servir d'interprète, le capitaine d'une « flûte » qui comprenait le hollandais du souverain russe[1]. Il semble, d'autre part, que les Français se fussent attendus à trouver « les Moscovites » plus simples qu'ils n'étaient; or, ils sont maintenant des Russes, ainsi qu'ils le font remarquer à leur guide, le chevalier de Liboy, et, par suite, « ils aiment tout ce qui est bon et s'y connaissent ». On gagne pourtant Paris sans trop d'encombres, mais là ils se multiplient. Les bizarreries du Tsar, ses goûts en matière de logement et de nourriture, n'étonnèrent pas moins la Cour, mais en sens inverse, que ceux de sa suite n'avaient étonné Liboy : comment les amis et les hôtes de Matviéief auraient-ils pu s'attendre à voir son maître, à table, réclamer une rave, la manger, goûter les vins, puis s'en aller, non sans avoir soufflé les bougies qui lui paraissaient de trop[2]. Mais on s'y fit vite : sa perruque courte et son habit sans galons donnèrent même naissance à une mode et, d'ailleurs, le premier moment passé, le Tsar changea d'allures. Il semble que, pour commencer, il ait été un peu embarrassé de sa personne, dans une ville si polie, et que, ne voulant pas paraître dans le cas de mériter des leçons, il se soit mis à en donner, et à « faire le Scythe », pour masquer une timidité qui ne dura guère; « vers la fin de son séjour, allant de maison en maisons accueillant toutes les invitations, il arriva à se montrer parfait, même avec les dames[3] ». D'ailleurs, il passa son temps plu,

1. *Société historique*, XXXIV, pp. 140 et suiv. — Liboy, *art. cité.*
2. Cf. Waliszewski, *Pierre le Grand*, pp. 400 et suiv.
3. *Id.*, p. 409.

à la ville qu'à la Cour. Il visita la Monnaie, l'Imprimerie Royale, le collège des Quatre-Nations, la Sorbonne, l'Observatoire, l'Académie des sciences, l'ingénieur Pajot, l'oculiste anglais Woolhouse, le Père Sébastien, carme et mécanicien, etc., etc. Partout il passa vite, coupant net les compliments, préoccupé de machines, de faits nouveaux, précis, avec de brusques sautes de curiosité. Finalement, quand il partit, il laissa la ville et la Cour fort perplexes; qu'était-il au juste, un contremaître hollandais ou bien un grand souverain[1]? Dubois tenait pour la première opinion; Saint-Simon pour la seconde, et Villeroy aussi : « Ce prince prétendu barbare ne l'est point du tout, écrivait-il à Mme de Maintenon; il nous a fait connaître des sentiments de grandeur, de générosité et de politesse auxquels nous ne nous attendions point... ».

Son voyage aussi a été diversement apprécié; faut-il y voir un fastueux hors-d'œuvre diplomatique, ou bien un des grands événements de l'histoire de la civilisation? On ne croit plus aux anecdotes qui nous montrent Pierre le Grand juge sévère de la Babylone moderne et prophète des châtiments qui l'atteindront[2]; mais peut-on supposer, avec Alfred Rambaud, que, de cette Babylone, « il a emporté la future civilisation de la Russie »?

1. Voltaire à Chauvelin, 30 octobre 1760.
2. Staehlin, *Anecdotes originales de Pierre le Grand.*

CHAPITRE III

LES SUITES DU VOYAGE DE PIERRE LE GRAND

La fin des préjugés; les rapports plus fréquents.
Séjours, en France, de grands seigneurs et d'étudiants russes; en Russie, d'ingénieurs et d'artisans français. Leurs mésaventures.
L'imitation de nos usages : les gaucheries du début.
L'initiation à notre culture. Les livres sérieux et les autres; nouvelles idées et nouveaux mots.

Le résultat immédiat du voyage de Pierre le Grand, c'est qu'il dissipe, et pour toujours, les méfiances qu'Allemands et Hollandais avaient si longtemps entretenues; leurs « mauvais discours » sur la haine des Français contre les Russes ne tiennent pas contre « les grands honneurs qu'on a rendus, en France, à Sa Majesté Czarienne[1] » et contre l'expérience faite par les seigneurs de sa suite que Paris a plus d'agréments qu'Amsterdam ou Vienne. Le Tsar en est à peine revenu qu'on y signale des Dolgoroukof, des Galitzyne, des Narychkine[2]; un peu plus tard, l'ambassadeur Kourakine y tient dignement sa place. « Il sentait fort la grandeur de son origine, écrit de lui Saint-Simon; mais avec beaucoup d'esprit, de tour et d'instruction, il ne laissait pas de sentir encore le Russe[3]. » Qu'est-ce à

1. Dépêche de l'agent Lavie à Dubois, 5 juillet 1717, *Société historique*, XXXIV, p. 232.
2. *Archive Kourakine*, II, p. 428. — Piékarski, *Les sciences et la littérature sous Pierre le Grand*, I, pp. 239 et suiv.
3. Saint-Simon, *Mémoires*, XV, p. 76.

dire? La correspondance de Kourakine avec son fils nous le montre fort au courant des usages, mais aussi très préoccupé de ne pas payer trop cher ses *lakeï*, ses *valédéchambry*, ses *meniou*[1]. Il tient encore, évidemment, des ambassadeurs parcimonieux du XVIIe siècle, et non sans motif; le Tsar oublie souvent de le payer.

Les Narychkine, eux, touchent déjà à cette Russie de l'avenir qui se ruinera à Paris. Tout jeunes encore, ils font en Europe « leur tour de cavaliers », et s'il faut en croire une lettre du maréchal d'Estrées à Pierre le Grand, c'est avec grand profit. « Messieurs de Narychkine, par qui la lettre de Votre Majesté m'a été remise, me paraissent dignes de l'honneur qu'ils ont d'être du sang d'un aussi grand monarque, et je trouve qu'ils ont porté leurs connaissances fort au delà de leur âge[2]. » Et, en effet, à en juger par un carnet de voyage qui peut bien leur avoir appartenu, ils semblent s'être initiés, à Paris, tout au moins au jargon des boudoirs. « Heureux amants, s'écrie le plus avancé de ces jouvenceaux, que je porte envie au bonheur dont l'amour couronne vos soupirs! »

Après les touristes viennent les étudiants, d'autant plus nombreux que maintenant Pierre le Grand n'en envoie plus ni en Angleterre, ni en Hollande. La plupart sont destinés à la marine, et par conséquent dirigés sur Brest ou sur Toulon; dès 1720 on y trouve, à l'École des « garde-marine », des Guérebtzof, des Youssoupof, des Rimski-Korsakof, etc. Ils y étudient « la navigation, le génie, l'artillerie, le dessin, la construction, la danse, l'escrime, l'équitation », et aussi le français, dont ils ne savaient rien à l'arrivée[3]. Profitent-ils de ce déluge de leçons? Tout ce que nous savons, c'est que l'uniforme bleu des garde-marine leur sied bien, mais qu'ils ne lui font pas toujours

1. *Archive Kourakine*, III, pp. 82, 83.
2. Piékarski, *ouvr. cit.*, I, p. 153.
3. *Id.*, II, p. 144. — *Société historique*, XXXIV, p. 147.

honneur. Ils sont paresseux souvent, et parfois querelleurs au point qu'il faut leur retirer l'épée. Peut-être le vin était-il trop bon marché, à Toulon, pour des Russes fraîchement arrivés de leur pays[1].

Les étudiants restés à Paris n'y faisaient pas meilleure figure, mais pour d'autres motifs. Dans *l'Arabe de Pierre le Grand*, Pouchkine a dépeint leur vie, à propos de son aïeul Hannibal, d'une façon qui ne répond guère à la réalité. On ne les voyait pas, dans les salons, écouter avec la déférence narquoise du Persan de Montesquieu, la conversation des beaux esprits, ou, dans les boudoirs, conter fleurette à des marquises que charmait la grâce de ces barbares de la veille. Pour briller ainsi, il leur aurait fallu et plus d'éducation première et plus de ressources matérielles. Même pour travailler, ils n'avaient pas le nécessaire. Ils pouvaient trouver à Paris des maîtres disposés à leur inculquer la science universelle pour 720 livres[2], mais où les auraient-ils prises, ces 720 livres, alors qu'ils n'avaient pas de quoi payer le moindre fournisseur? « Comment travailler, en hiver, sans feu ni chandelles? » écrivent-ils à Zotof, que d'ailleurs Pétersbourg néglige autant qu'eux. Le plus clair de leur temps se passe à crier misère et à expliquer au Tsar, en d'humbles requêtes, que, puisqu'ils savent déjà « la philosophie et les sciences », il est temps de les rappeler en Russie et de les y munir d'emplois[3]. Ils repartiront, pour la plupart, en 1724 et 1725, et nous en retrouverons plusieurs, par la suite, occupés à traduire des livres français[4].

Quant aux Français eux-mêmes, il y en a beaucoup, depuis 1717, que la paix en Occident et le prestige nouveau du Tsar ont décidés à partir pour la Russie. Ce sont des fonctionnaires — un certain Magnan entre au collège des Finances

1. *Mémoires de Niépliouief*, pp. 36 et suiv.
2. Chmourlo, *Postnikof*, p. 77.
3. Piékarski, *ouvr. cit.*, I, p. 240.
4. *Archive russe*, 1869, pp. 1761-66.

en 1720[1] — des ingénieurs, des architectes, des artisans. A Kronstadt, l'ex-Brestois Pangolo construit des frégates; à Revel, à Pétersbourg, d'autres Français creusent des bassins et tracent les plans du futur canal de la mer Baltique à la mer Blanche[2], tandis que Blondel « prépare un nouveau plan de la capitale avec tous ses ouvrages antérieurs qu'on doit reconstruire pour en faire une des plus fortes places et des plus régulières de l'Europe[3] ». Il propose donc d'exhausser le sol, de creuser de nouveaux canaux, de refaire tous les quartiers, chacun avec la même place ornée de la même fontaine, chacun attribué à une nationalité distincte. Le Tsar ne goûta pas ce projet; il s'ensuivit des disputes et, dit-on, des coups de canne, dont Blondel serait mort, mais seulement l'an d'après.

Il faut, d'autre part, beaucoup d'industriels ou d'artisans, soit pour des industries nouvelles, soit pour remplacer, dans les autres, les Anglais dont on ne veut plus ou qui n'en veulent plus[4]. Pierre engage donc, à Paris, plus de cent familles qu'il expédie à Menchikof[5]; un peu plus tard, « le baron de Vigoureux, gentilhomme français au service de Sa Majesté, est en route pour la France, afin d'engager encore plusieurs manufacturiers d'étoffes[6] », et nous apprenons bientôt l'arrivée des Montbrion, Loubattié, Delannoy, Beurnonville, venus pour faire, qui des bas, qui des armes, qui du cristal ou de la soie[7]. Des artisans se groupent autour d'eux; il y a maintenant, à Pétersbourg, près du palais de Menchikof, une « rue des Français » où logent des joailliers, des graveurs, des dessinateurs, et même un peintre, le Marseillais Caravac, qui, engagé par

1. Veuclin, *Revue des Etudes franco-russes*, juillet 1907.
2. *Société historique*, XXXIV, p. 219 et suiv. Dépêche de Lavie, 1717.
3. *Messager historique*, 1903, juin, p. 923. — Pingaud, *Les Français en Russie*, pp. 15-16.
4. *Société historique*, XXXIV, pp. 109, 110.
5. Ikonnikof, *ouvr. cité*, p. 54.
6. *Société historique*, XXXIV, dépêche de Lavie, 4 mai 1717.
7. Pingaud, *Les Français en Russie*. — Waliszewski, *Pierre le Grand*, *passim*.

le jeune Lefort sur le refus de Nattier, peindra beaucoup de portraits, formera des élèves, et, pour sa peine, sera fait colonel [1].

Au nombre de ces Français on pourrait croire qu'ils vont prendre entièrement la place occupée jusqu'alors par les Anglo-Allemands. En fait, le mouvement ne dure pas. D'une part, les agents du gouvernement français s'opposent, tant qu'ils peuvent, à cette immigration, dans la crainte que le progrès de l'industrie russe ne fasse tort à la nôtre [3]. D'autre part, nos Français sont vite découragés, et par l'aspect du pays, et par la négligence du Tsar à tenir ses promesses. Laissés sans aide, en dépit de leurs contrats, réduits bientôt à la misère, ils affluent chez le consul de France, demandent des secours, un passeport pour s'en retourner, heureux quand ils peuvent en profiter; car, si on ne les paye pas, on entend les garder tout de même. Avec quelle joie, après une fuite heureuse, ils revoient le sol natal! « Je me trouve fort heureux, écrit au Régent l'ingénieur Lambert de Guérin, d'être sorti sain et sauf des États de ce prince, et de me retrouver dans le plus florissant royaume de l'univers, où du pain et de l'eau valent mieux que toute la Moscovie [4]. »

Ceux qui restent, sont, pour la plupart, ou des Français du dehors, nés, pour leur malheur, hors du « plus florissant royaume de l'univers », ou des protestants auxquels il est fermé. Les uns, militaires, vivent maigrement d'une solde irrégulière; les autres, commerçants, exploitent le luxe des grands seigneurs, de concert avec les autres étrangers dans la masse desquels ils tendent à se fondre. En 1720, les pasteurs et les anciens de la communauté française réformée de Pétersbourg constatent qu'il y a parmi eux nombre d'Anglais, de Hollandais, de Suisses,

1. *Antiquité russe*, XXV, pp. 268-9.
2. Dussieux, *Les artistes français à l'étranger*, p. 402.
3. *Société historique*, XXXIV, dépêches de Lavie, pp. 270, 283.
4. *Id.*, pp. 109, 318. — Cf. Waliszewski, *Pierre le Grand*, pp. 396, 397.

de Génevois; en 1725, ils expriment le vœu que leur colonie soit « regardée comme fille de la république génevoise ». Les mariages aidant, beaucoup se germaniseront. D'autres se perdront dans les provinces, comme « l'ermite, fils d'un charpentier français de Pierre le Grand », que La Messelière rencontre, en 1757, dans la forêt de Rava[1]. Tel aussi le maître d'école Mouisset, dont Chappe d'Auteroche fait connaissance à Iékatérinenbourg, et qui, de ses aïeux, a tout oublié, hors leur gaîté et leur art de cultiver les légumes[2].

Nos émigrants de ce temps n'ont donc, dans le développement de la culture russe, qu'un rôle insignifiant; les exemples de l'Europe font bien plus. Pierre le Grand peut donner des coups de canne à Blondel et des coups de ciseaux dans sa belle perruque de Paris[3], il se sent tout de même obligé, pour être un prince européen, de se loger et de s'habiller à l'européenne, c'est-à-dire à la française. Comme Vienne et Berlin, Pétersbourg doit imiter Versailles; à Péterhof, en 1722, il y a un château de Monplaisir, un jardin qui s'appelle Versailles et que le Tsar veut rendre aussi beau que son modèle. Les personnages qui s'y promènent ressemblent — à n'y pas regarder de trop près — aux courtisans du Grand Roi; si leurs costumes ne viennent pas du même faiseur, du moins sont-ils copiés sur les poupées, vêtues à la dernière mode parisienne, qu'on expose dans un magasin de la Perspective Nevski[4].

Il se peut que l'imitation soit incomplète; que telle dame ait des bas troués sous sa robe de soie[5]; que, même en toilette impeccable, hommes et femmes soient raides et compassés; qu'ils ne sachent ni se tenir, ni s'aborder, ni causer. Par un oukaze de 1719, le Tsar a créé des *assemblées* semblables à

1. La Messelière, *Voyage à Saint-Pétersbourg*, *Archive russe*, 1874, I.
2. Chappe d'Auteroche, *Relation d'un voyage en Sibérie*, I, p. 330.
3. Waliszewski, *Pierre le Grand*, p. 407.
4. *Antiquité russe*, XXV, pp. 267, 282.
5. Haven, *Voyage en Russie*.

celles que Matviéief lui avait décrites; mais la conversation s'y réduit, du moins de la part des dames, à des *niet-sse*, *da-sse*[1]: les danses y sont mornes, sauf quand le maître, pour prêcher d'exemple, y improvise — au dire de l'Allemand Bergholtz — « d'étranges *Kaprioly* »; il arrive alors que, pour finir la fête, la collation tourne en orgie où il n'y plus de français que les vins. Pierre, en effet, les apprécie non moins que Matviéief et Kourakine; qu'arrive un vaisseau de Bayonne chargé de vins et d'eau-de-vie, il sera le premier à y monter[2].

On s'applique, d'ailleurs, à rendre l'imitation moins grossière. En dépit de la liberté d'allures que Pierre veut garder à ses *assemblées*, on fait venir de Paris, pour se guider dans les occasions solennelles, des exemplaires du *Cérémonial de la Cour*[3]. D'autre part, les mascarades et les orgies n'empêchent pas de goûter le divertissement le plus cher aux Français, la comédie. Le Tsar s'était contenté, jusqu'à son voyage à Paris, de farces allemandes; plus tard, il s'en dit dégoûté, les trouve interminables, demande des comédies en trois actes au plus, ni trop gaies, ni trop sérieuses, et, comme échantillon du genre qu'il aime, indique *Georges Dandin*. Nous savons, d'autre part, que, soit devant lui, soit devant sa sœur, Nathalie Alexéievna, on a joué *le Médecin malgré lui*, *Don Juan*, *Amphitryon*, *les Fourberies de Scapin*[4].

Ces représentations étaient en russe; pour les comprendre en français, il n'y aurait guère eu que la *Tsarevna* Nathalie, le chancelier Ostermann[5], six ou huit courtisans, et quelques dames que nous voyons réquisitionner, toujours les mêmes, à l'arrivée de toute ambassade étrangère[6]. Mais on ne se résigne pas à l'inconvénient de connaître encore si peu « la langue de l'Europe »;

1. « Non, Msieu! Oui, Msieu! » Zabiéline, *Essais*..., II, p. 365.
2. *Société historique*, XXXIV, pp. 46, 366.
3. Biélokourof, *ouvr. cité*.
4. Zabiéline, *Essais*, II, pp. 436 et suiv.
5. *Mémoires de Liria*... Ikonnikof, *ouvr. cit.*, p. 47.
6. *Antiquité russe*, 1879, XXV, p. 289.

dès ce temps, précepteurs et cuisiniers français apparaissent de compagnie dans les maisons aristocratiques. Dans la famille impériale, le petit Pierre Aléxéievitch est mis de bonne heure au français, et aussi les petites princesses Anne et Elisabeth qui, des mains de Mme Lannoy, passent à celles du Sr Rambourg, ex-maître « de danse et de maintien, de politesse allemande et de compliments en français », chez le pasteur Glück, à Moscou[1]. C'est Elisabeth, dit-on, qui fait le plus honneur à ses leçons, car elle est stimulée par l'espoir d'épouser un Bourbon, et peut-être le roi lui-même[2].

Il va de soi que notre culture intellectuelle est encore lettre close pour la plupart des courtisans; quelques-uns seulement, étrangers d'origine ou Russes déjà frottés d'européanisme, en ont la curiosité. Jusqu'où elle s'étend, nous pouvons en juger par les catalogues des bibliothèques d'Ostermann[3] et de Matviéief[4]. Dans l'une et dans l'autre, il y a des dictionnaires, des grammaires, des livres techniques, sur toutes les spécialités, de la droguerie à la diplomatie; des ouvrages d'histoire et de politique, relatifs non seulement à la France, mais encore à beaucoup d'autres pays; des traductions françaises de l'anglais ou de l'italien qui témoignent que les conseils de La Neuville sont suivis, et que le Russe voit déjà dans le livre français le moyen le plus commode de s'initier aux choses européennes. Mais les ouvrages qui traitent de la France elle-même sont, et de beaucoup, les plus nombreux. Voici des descriptions de nos provinces, de Paris, de Versailles, des alentours de Versailles; des histoires de France, des livres d'actualité politique, *la Dîme royale* de Vauban. Notre littérature est représentée par le *Discours sur l'Histoire Universelle*, *Télémaque*, les œuvres de Corneille,

1. Soloviof, *Histoire de Russie*, XVII, p. 128. — Biélokourof, *ouvr. cit.*, p. 316. — *Mémoires de Catherine II*, pp. 99, 100.
2. *Société historique*, XXXIV, correspondance de Campredon.
3. Biélokourof, *ouvr. cit.*
4. *Annales de la littérature russe*, édit. par Tikhonravof.

de Molière, de Boileau, de Saint-Evremond, le *Dictionnaire* de Bayle, les *Lettres* de Voiture, les *Conversations* de Mlle de Scudéry, et les tragédies de Pradon, dont la présence inattendue fait ressortir l'absence de celles de Racine. On peut croire d'ailleurs que, bonnes ou mauvaises, ces œuvres illustres ont été moins lues que *les Devoirs des gentilshommes*, *l'École du monde*, par M. Le Noble, le *Modèle du chevalier français*, etc., et les *Secrétaires* ou *Epistoliers* qui sont pleins de formules précieuses pour les plumes inexpérimentées. A rivaliser d'intérêt avec ces codes mondains, il n'y a eu sans doute que les *Contes* de La Fontaine, avec des estampes, *l'Histoire amoureuse des Gaules*, de Bussy-Rabutin, et *les Amours des dames illustres*, de Brantôme.

A côté de ces bibliothèques de fonctionnaires ou d'amateurs, il y a une littérature franco-russe *officielle*, faite tout entière de traductions commandées par le Tsar. Une des premières a été, semble-t-il, celle du *Traité des fortifications*, de Vauban, par Vassili Souvarof, le père du futur généralissime. Celle du livre de Blondel sur le même sujet a été faite un peu plus tard, par Zotof, et lui a valu une sévère mercuriale ; « Il ne faut pas traduire mot à mot, lui écrit le Tsar, mais comprendre et faire comprendre[2] ». Volkof, qui a débuté, lui aussi, par un traité d'art militaire, est passé à l'histoire des Grecs et des Romains, puis à celle des ordres de chevalerie et des institutions maritimes pour finir par des manuels de jardinage[3], et l'on se demande comment, en des sujets si divers, il a pu toujours « comprendre et faire comprendre ». Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces livres et beaucoup d'autres du même genre ne se sont jamais vendus. Nous verrons, en 1736, l'Académie des sciences proposer, pour les écouler, de les distribuer d'office

1. Pypine, *Histoire de la littérature russe*, III, p. 284.
2. *Le Bibliographe*, 1885, IIe semestre.
3. *Id.*, p. 293.

aux fonctionnaires, qui s'acquitteront en retenues sur leurs appointements[1].

Mais d'autres traductions, bien que restées manuscrites, ont eu plus du succès; ce sont celles que des amateurs inconnus ont faites de nos romans et de nos comédies, plus souvent sur le polonais ou l'allemand que sur le français[2]. L'*Ariane* de Desmarest de Saint-Sorlin, la *Cléopâtre* de La Calprenède, *Hippolyte et Julie*, *Jeannette ou la Vertueuse Sicilienne*, *Charles d'Orléans*, de Mme d'Aulnoy, ont passé en russe, vers la fin du XVIIe siècle, en même temps que *le Geôlier de soi-même*, de Thomas Corneille, l'*Amphitryon* de Molière et le *Don Juan* de son rival, le fournisseur de l'hôtel de Bourgogne, de Villiers[3]. Tout cela se dévorait avec un intérêt qu'attestent les anathèmes inscrits en première page contre l'emprunteur indélicat qui ne rendrait pas le manuscrit prêté[4].

Nos romans, en effet, apportaient à l'esprit russe une pâture nouvelle, et justement celle qu'il lui fallait à ce moment. A travers les évasions, les enlèvements et les beaux coups d'épée, sous le masque transparent de Romains et de Gaulois de fantaisie, ils montraient au boïar, à la boïarine, le seigneur et la grande dame qu'il leur fallait imiter; à l'un et à l'autre, ils enseignaient l'art de sentir et d'exprimer « le doux, le tendre et le passionné », et de bonne heure on s'aperçoit que leurs leçons profitent. Dans les lettres d'amour de la fin du XVIIe siècle, l'amant se bornait à s'informer de la santé de l'amante, en ajoutant que, pour sa part, il allait bien : dix ans plus tard, l'amante est devenue une *Vénouss*; l'amant soupire, car le dieu malin, *Koupido*, l'a frappé d'un trait cruel, et sans doute il expirera si la *Fortouna* ne lui procure le rendez-vous depuis si longtemps désiré. Au besoin, il menace de se suicider : « Je vais mourir;

1. Piékarski, *Histoire de l'Académie des sciences*.
2. Péretz, *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, juin 1906, pp. 383 et suiv.
3. Vessélovski, *L'influence occidentale...*, p. 39 (3e édition).
4. *Antiquité russe*, 1895, janvier, article de Mme Biélozerskaia.

mieux vaut la mort que la liberté sans Dorida ! » s'écrie Mons, plus tard décapité pour avoir trop plu à une Dorida qui n'était autre que l'impératrice Catherine[1].

Au fur et à mesure que des idées et des sentiments nouveaux pénètrent en Russie, des mots étrangers y pénètrent aussi. Jusque vers 1710, ils sont allemands ou italiens; un peu plus tard, un déluge français les submerge. Ce sont d'abord des mots politiques ou militaires; la Russie, en effet, s'est engagée dans des *antréprisy* pour lesquelles son monarque a besoin, d'une part, d'*alliatzy* avec divers *potantaty*, et de l'autre, de beaucoup de *marchaly*, *généraly*, *brigadiry*, *maiory*, *kapitany*, *kornéty*, etc., pour commander, dans les *batailly*, ses *soldaty*, *dragouny*, *grenadéry* ou *mouchkatéry*. Puis, avec la paix, viennent les mots de Cour. Les *kourtisany* se réunissent dans des *apartamenty* ornés de *baldakhiny* et de *potréty*; dans leurs *assembléy*, ils se font, en grande *tsérémonia*, des *komplimenty* et même des *présenty*; les uns jouent aux *karty*, d'autres font de la *mousika*, en attendant le moment de *banketovat*, parfois avec excès, de sorte que la *natoura*, prenant sa *revange*, les obligera à faire chercher les *médiky*. Ceux-ci viendront avec divers *instroumenty*, et s'ils n'usent pas de leur *lantsett*, ils donneront du moins le *klichter* que Molière a rendu obligatoire. Et c'est ainsi que, de plus en plus, le mot étranger, français ou francisé, se fait sa place, et se superpose, la plupart du temps, à un mot russe déjà existant, mais dont il est, en quelque sorte, le superlatif distingué[2].

En définitive, pendant ce règne où quelques historiens ont voulu voir le triomphe des influences anglaise, hollandaise ou allemande, la culture française a pénétré en Russie sans y rencontrer d'autres obstacles que ceux qui résultaient d'un état de guerre presque perpétuelle. A la vérité, les Allemands sont plus

1. Péretz, *Journal du Ministère de l'Instr. publique*, 1905, octobre, pp. 290 et suiv.
2. Du même, *Monuments du théâtre russe à l'époque de Pierre le Grand*. — Rapprocher de tous ces mots *cheramyga*, aigrefin, de *cher ami*.

nombreux que les Français, à la Cour et à l'armée, et plus influents qu'eux, mais les exemples qu'ils donnent, dès qu'ils sont tant soit peu cultivés, sont des leçons de mode française. Et voici que déjà, par-dessus leur tête, des Russes imitent directement les Français, et que, d'autre part, le succès de nos œuvres, même des plus frivoles, témoigne d'affinités entre l'esprit français et l'esprit russe.

LIVRE II

LA CONQUÊTE FRANÇAISE

(1725-1789)

CHAPITRE IV

LA RUSSIE DU XVIIIe SIÈCLE ET SES TENDANCES

Les règnes d'impératrices et l'émancipation progressive de la noblesse. — Les raisons qui l'écartent des cultures anglaise, italienne, allemande. — L'attraction française : ses raisons d'Europe, de France.

La période qui va de la mort de Pierre le Grand à celle de Catherine II semble, au premier abord, partagée entre les influences les plus contraires. Les historiens nous disent que Catherine I y a continué son époux; que Pierre II s'y est livré aux « Vieux-Moscovites », et les deux Anna, Ioanovna et Léopoldovna, aux Allemands; qu'Élisabeth et Catherine II se sont rapprochées des Français. Tout cela est vrai, sans doute; mais de moins de conséquence qu'on ne l'a cru. Catherine I aurait fort désiré l'alliance française[1]; parmi les conseillers de Pierre II, des Dolgorouki étaient « Français à brûler[2] »; sous les Anna, Biren se targuait d'une soi-disant origine française,

1. Waliszewski, *l'Héritage de Pierre le Grand*, pp. 40-43.
2. *Le XVIIIe siècle*, II, p. 57. Lettre du duc de Liria.

et Munich, d'anciennes relations avec Fénelon. Par contre, la gallophile Élisabeth a fort bien exilé Lestocq et chassé La Chétardie, les deux Français qui l'avaient aidée à monter sur le trône, et Catherine II, bien qu'élève de Voltaire, affirmait ne pouvoir souffrir « les Welches[1] ». En tout cas, les caprices de ces souveraines n'ont eu qu'une influence fort limitée sur les progrès et le caractère de la culture russe.

Le fait important, c'est que, pendant presque tout le siècle, la Russie a été gouvernée par des impératrices. Or, elles avaient à redouter, plus que des empereurs, les complots et les coups d'État; pour s'en garantir, il leur fallait relâcher les liens de la tyrannie civilisatrice de Pierre le Grand, se concilier la noblesse. Déjà Anna Ioanovna, puis Élisabeth lui font des concessions; Pierre III, dans son court règne, l'affranchit du service obligatoire; Catherine II, enfin, doublement usurpatrice, puisqu'elle est étrangère, n'a d'autre principe de politique intérieure que de se laisser porter par le courant. Ce courant ira où il voudra; l'*européanisation*, commencée sous le bâton de Pierre le Grand, se poursuivra librement, au gré des commodités ou des goûts de la nation, c'est-à-dire de la noblesse.

Or, puisqu'il ne peut être question pour elle de revenir à la barbarie d'antan, à quelle école se mettra-t-elle? « La Russie, écrit l'Anglais Swinton, ressemble à un nouvel héritier; elle commence à s'instruire et paraît frappée de son importance. Comme le jeune héritier, elle voit différents maîtres à sa suite; l'Anglais lui offre l'art de la navigation et du commerce; le Français, celui de s'habiller et de danser; l'Italien lui apprendra à dresser des plans pour les maisons et à chanter; l'Allemand, à tourner de droite à gauche[2] ». Or, faire un choix entre tous

1. Voir plus loin, chap. x.
2. Swinton, *Voyage en Norvège et en Russie*, I, p. 206 de la trad. franç.

ces officieux est difficile; ne vaudrait-il pas mieux les engager tous, chacun pour sa spécialité?

C'est ce qu'avait fait Pierre le Grand. Il avait mis ses étudiants, de Königsberg à Cadix, à l'étude de toutes les langues, de toutes les sciences. C'est ce que firent aussi ses premiers successeurs, avec une prédilection pour l'Allemagne qu'explique l'influence des dignitaires allemands[1]; c'est ce que font encore, dans une mesure moindre, les gouvernements de la seconde moitié du siècle. Dans les programmes d'études, sous Catherine II, toutes les langues, mortes ou vivantes, se mêlent à tous les arts et aux *studia humanitatis*[2], mais la vie a appris à en rabattre beaucoup; on s'est aperçu que tout étudier, c'est perpétuer « la tour de Babel », dont se plaignait déjà, vers 1730, l'historien Tatichtchef; et cela d'autant plus que des maîtres d'origine différente ne savent pas collaborer : par amour-propre national ou par pédantisme, c'est entre eux, constamment, la querelle des maîtres de M. Jourdain. Bon gré mal gré, il faut faire un choix ou, du moins, établir une hiérarchie; au-dessus des maîtres de tout genre, il faudra un « gouverneur » en titre. Qui sera ce gouverneur?

Les Anglais sont nombreux à Pétersbourg. Ils sont bien vus à la Cour; l'alliance anglaise, pour des raisons variées, y a toujours des partisans. Sans les aimer, la noblesse les considère, car ils sont des acheteurs réguliers et bien payants de son lin, son chanvre, sa potasse, etc. D'autre part, les gens un peu lettrés savent déjà que la littérature de ces Anglais est florissante; ils répéteront bientôt, avec toute l'Europe, que leurs institutions et leurs mœurs sont dignes d'envie. Le malheur est que, vis-à-vis d'un peuple de culture inférieure ou simplement différente, les « tristes Anglais », comme les appelle Swinton, prennent volontiers une attitude « impériale », et qu'en toute

1. Piékarski, *Histoire de l'Académie des sciences.*
2. Demkof, *Histoire de la pédagogie russe.*

autre, ils sont empruntés et gauches. Pour les apprécier vraiment, il faut les connaître beaucoup; or, ils se soucient peu d'être connus. C'est pour des achats ou des ventes qu'ils sont venus en Russie : des leçons rapporteraient moins, et d'ailleurs les Russes en voudraient-ils, de ces leçons? La navigation leur rappelle les pires exigences de Pierre le Grand, et quant au commerce, que leur importe! Il s'agit de former des gentilshommes, non des marchands.

Les Italiens, eux, sont souples et liants. Leur culture est ancienne et riche; ils bénéficient des souvenirs de l'antiquité, et, même aux yeux d'orthodoxes, du prestige de la papauté[1]. Ils ont depuis longtemps des rapports avec la Russie, rapports que la politique de Pierre le Grand a rendus plus étroits. Pour la guerre contre les Turcs, il a recherché l'alliance de Venise; plus tard, pour la paix, il a eu besoin, à Constantinople, d'agents parlant l'italien, alors langue internationale de la Méditerranée[2]. Il a donc envoyé en Italie de nombreux étudiants, et la langue russe a été bariolée de mots italiens avant de l'être de mots français[3]. Plus tard, il a songé à recourir aux Italiens pour ce développement de l'industrie russe qu'il a fini par attendre des Français[4]. Du moins gardent-ils les arts; Rastrelli élève le Palais d'Hiver et Tsarskoié-Sélo; leur musique est aimée, leur langue aussi; jusqu'à la fin du siècle elle figurera dans tous les programmes d'études[5]. Mais la décadence politique de Venise s'accentue; la littérature italienne se perd de plus en plus dans le rayonnement d'une littérature voisine. A partir de 1760, 1770, il est admis en Russie comme ailleurs que l'Italie ne garde, de son passé, que « le privilège de fournir des

1. *Journal du voyage du boyard Chérémétief*, pp. 90 et suiv., dans la *Bibliothèque russe et polonaise*.
2. *Mémoires de Niépliouief*.
3. *Archive Kourakine*, I, p. 279.
4. *Annales de l'Université de Yourief*, documents publiés par E. Chmourlo, 1898, I.
5. Demkof, *ouvr. cité*, II, 224.

baladins à l'Europe[1] » : encore les Français vont-ils le lui disputer.

Restent les Allemands qui, du temps de Pierre, ont été les premiers maîtres de la Russie. Ils sont laborieux, souples, aussi insinuants, sous des apparences de rudesse, que les brillants Italiens. Mais la Russie n'a pas oublié la brutalité de leur domination sous les deux Anna, leur cupidité, le scandale de leurs carrières. Elle sait aussi qu'ils sont les apôtres du caporalisme, de la *chaguistika*, l'art de marcher au pas, et même de la *schlaguistika*. Or, elle est lasse d'être battue; comme Lomonossof fuyant la caserne où l'avaient jeté les racoleurs du Roi Sergent, elle veut s'évader du militarisme : « Fort bien! disent alors les Allemands; nous tenons aussi d'autres articles ». Sous Pierre le Grand, ils ont fondé l'Académie des Sciences; plus tard ils accaparent les chaires dans les écoles spéciales, dans les universités; ils ont des élèves partout, mais sans les satisfaire nulle part. Les étudiants russes se plaignent de leurs cachotteries; il y a des expériences qu'on ne leur fait pas, des livres qu'on leur cache; on semble craindre tout le temps qu'ils n'en apprennent trop : pourquoi? Lomonossof, qui a été, dans sa jeunesse, un de ces étudiants mécontents, parle à son confrère de l'Académie, l'Allemand Taubert, de la nécessité de fonder plus d'écoles pour avoir, un jour, plus d'ingénieurs, de médecins, voire d'apothicaires. Et Taubert de hausser les épaules en répétant : « Pourquoi tant d'écoles, tant d'écoliers? à quoi bon[2]? » A quoi bon, en effet, se fatiguer au dégrossissement d'une race ingrate et mal douée, alors que l'Allemagne regorge de docteurs qui viendront au premier signe, et au plus juste prix? D'autre part, le Russe veut bien qu'on l'exploite, mais n'aime pas qu'on le méprise. Or, des Allemands du XVIIIe siècle, les uns sont comme Frédéric II, qui n'a jamais épargné un coup de dent à ses

1. Rivarol, *L'universalité de la langue française.*
2. Biliarski, *Matériaux pour la biographie de Lomonossof*, p. 80.

voisins de l'Est; les autres « souffrent patiemment leurs turlupinades, pour ramasser leurs roubles[1] ». Mais ce silence ne trompe personne : il n'est pas nécessaire que des lèvres allemandes s'entr'ouvrent pour que les Russes y lisent couramment « *Ach! diese Varvaren*[2]! »

Quelles que soient d'ailleurs les qualités de ces instituteurs, ils ont tous un grave défaut, c'est que leurs leçons ne dispensent pas d'en prendre d'autres. Le Russe sorti des mains de l'Italien ne comprendra ni l'Allemand, ni peut-être le Russe formé par l'Allemand; ils seront tous des étrangers pour l'élève de l'Anglais. Ce qu'il faut au Russe, c'est le maximum d'européanisme avec le minimum d'efforts; il n'a que faire de la langue qui le laissera muet dans les trois quarts de l'Europe. Jadis il avait cru que la langue des « honnêtes gens » de tous les pays, c'était celle de la « slobode » allemande de Moscou. Maintenant qu'il a constaté que l'Europe n'est pas une suite de « slobodes », il lui faut une autre langue internationale, mais laquelle[3]?

Nous savons déjà que les envoyés de Pierre le Grand ont trouvé le français en usage dans la plupart des cours, et nous les avons vus se mettre eux-mêmes à son étude[4]. Plus le siècle avance, plus cette prédominance de notre langue s'affirme; partie pour des causes politiques, prestige de la puissance française, fortune des maisons de Bourbon et de Lorraine, partie par l'éclat de notre littérature, le français devient ce que le latin avait été pour l'Europe jusqu'au XVIIe siècle. Même à Pétersbourg, vers 1760, il est la langue internationale des colonies européennes[5]. Il faut donc que les Russes le sachent, pour com-

1. Chantreau, *Voyage philosophique...*, I, p. 326.
2. *Antiquité russe*, février 1901, souvenirs du pope Bazarof.
3. « Ce qu'ambitionne le plus le jeune noble anglais, c'est de parler aisément les langues de l'Europe, ou, pour abréger son travail, d'acquérir du moins cette facilité dans le français. » (Abbé Leblanc, *Dialogue sur les mœurs des Anglais.*)
4. Voir plus haut, pp. 13 et suiv.
5. Masson, *Mémoires secrets*, p. 92 (édit. Barrière).

muniquer avec les étrangers du dedans aussi bien qu'avec ceux de dehors.

Il ne s'ensuit pas forcément qu'ils désireront acquérir notre culture; le français peut n'être pour eux que le *sabir* européen. Mais il se trouve que notre culture est justement la culture cosmopolite que recherchent les Russes : partout ses formes accréditent l'honnête homme dans la société des honnêtes gens. Le mérite en revient-il à l'esprit français, ou bien au fait que Paris se trouve, ou peut s'en faut, au carrefour des chemins du monde civilisé; que, recevant tout du Nord et du Midi, il renvoie tout accommodé au goût, et du Midi, et du Nord[1]? Ce sont là des questions que discutent les Occidentaux, mais que les Russes ne se posent pas; il leur suffit, pour désirer toute notre culture, de constater sa vogue universelle.

L'aimeront-ils, par la suite, pour son caractère spécialement français? De bonne heure, ils admettent, comme tout le monde, que la France est le pays de la politesse accomplie, de la bonne grâce, de la douceur des manières ; en un mot, de l'*urbanité*[2]. Or, rats de steppe ou de forêt qui veulent devenir rats de ville, cette urbanité est justement le fruit exquis de la civilisation après lequel ils soupiraient sous la férule des Hollandais et des Allemands; comment alors ne pas être prévenus en faveur des gens qui le présentent de manière si engageante? « Rien n'est plus facile que de faire connaissance avec eux; ils n'ont ni l'orgueil des Espagnols, ni l'humeur chagrine des Anglais, ni le sourire peu naturel des Italiens[3]. » Il se trouve, d'ailleurs, qu'ils ont de la sympathie pour la Russie : ses misères ne les empêchent pas de clamer : « C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la

1. Rivarol, *L'universalité de la langue française*, p. 27. — Texte, *Études de littérature européenne*, p. 287.

2. Schwab, *ouvr. cit.*, pp. 109, 110, 130-132, 146, etc. — *Vie de David Hume, par lui-même*, citée par Schwab, p. 248. — *Nouvelles lettres d'un Anglais sur ses voyages...*, *passim*. Franklin, cité par Fouillée, *Esquisse psychologique des peuples européens*, p. 459.

3. Krylof, *La poste des esprits*.

lumière ! » On les dit légers[1] et pas toujours sincères. Il se peut, mais leur politesse n'est pourtant pas perfide; leur étourderie garantit contre leurs arrière-pensées, et comment ne pas leur pardonner des défauts dont ils sont les premiers à s'accuser?

Aussi l'entraînement vers leur culture, dans la seconde moitié du siècle, est-il général, irrésistible. « C'est hier, écrit Bogdanovitch, qu'en tout nous imitions les Allemands. Nous élevions nos enfants à leur mode; nous nous efforcions d'être flegmatiques comme eux; nous germanisions jusque dans les moindres bagatelles, mais leur prestige s'évanouit dès que les Français parurent.... Leur gaîté, leur allure dégagée, leurs traits piquants, leur vivacité, leur souplesse, tournèrent toutes les têtes. Chacun voulut un Français pour ses enfants, et les pauvres Allemands durent retomber dans leurs échoppes[2]. »

Cette gallomanie a pris mille formes, à la fois causes et effets, qu'il est difficile de séparer les uns des autres. Sans méconnaître ce qu'il y a d'artificiel dans cette division, nous parlerons, d'abord, des voyages de Français en Russie et de Russes en France; puis, de la propagation de nos modes, de nos mœurs, de notre langue, de nos idées. Nous nous demanderons enfin quel profit réel en ont pu tirer les Russes du XVIIIe siècle.

1 « Il y a en Europe une nation, la plus aimable, la plus intelligente, brave, brillante, mais tous les gens de cette nation, même les plus graves, sont plus ou moins atteints de légèreté et de crédulité. » (Viguel, *Mémoires*, III, p. 38.)

2. Bogdanovitch, *De l'éducation de la jeunesse*, Moscou, 1807.

CHAPITRE V

LES FRANÇAIS EN RUSSIE

Les aventuriers; leur bonne humeur, leur art de « se débrouiller », ses excès; les chevaliers d'industrie.
Les Français des petits métiers, cuisiniers et laquais. Les commerçants et les industriels. Les artistes, médecins, fonctionnaires.
Les voyageurs « de distinction ». Le prince de Ligne et le duc de Richelieu. Les écrivains, Diderot.

Nous avons vu, sous Pierre le Grand, la culture française pénétrer en Russie avec les militaires, les ingénieurs, les aventuriers de tout genre qu'il a attirés ou recueillis. Après lui, le flot a continué, mais encore plus trouble. Quand, en 1756, les rapports diplomatiques sont rétablis, notre ambassadeur est surpris de constater qu'à Pétersbourg, avant lui, la France a été représentée « par une nuée de Français de toute couleur qui, après avoir eu des démêlés avec la justice de Paris, sont venus infester la région septentrionale [1]... ». Vingt ans plus tard, Corberon assure « qu'il pleut des Français en Russie comme des insectes dans les pays chauds [2] », et les petits journaux russes s'égayent fort de ces arrivages continuels d'aventuriers aussi riches d'espérances que légers de bagage. « Il vient d'arriver, annonce le *Bourdon*, un vaisseau de Bordeaux chargé d'objets de modes, de vins, etc., et, en outre, de vingt-quatre Français, qui se disent tous barons, chevaliers, marquis ou comtes, malheu-

1. La Messelière, *Voyage à Saint-Pétersbourg*, *Archive russe*, 1874, pp. 952 et suiv.
2. Corberon, *Un diplomate français à la cour de Catherine II*, I, p. 132.

reux dans leur pays, à cause de différentes affaires d'honneur, et réduits à une telle extrémité qu'ils se sont vus forcés, pour avoir de l'or, d'en venir chercher, non pas en Amérique, mais en Russie [1]. » Le fait est qu'elle est notre vraie colonie du XVIIIe siècle, la seule, du moins, où nos émigrants viennent de leur plein gré [2]. Quand Bernardin de Saint-Pierre part pour Pétersbourg, il a pour compagnons de route des comédiens, des chanteurs et des danseurs dont il raille les illusions. Ils ne se seraient pas moins divertis, s'ils avaient pénétré son projet de plaire à l'Impératrice, « non pour servir à ses voluptés », mais pour en obtenir les moyens de fonder, sur les bords de la mer d'Aral, une cité modèle [3].

Une fois dans « le paradis des gueux [4] » de leurs rêves, nos gens s'aperçoivent qu'il leur y faudra beaucoup de souplesse; mais ils en ont à revendre, et leur inaltérable gaîté fait l'étonnement des autres étrangers. L'Anglais Swinton voit débarquer trois Françaises « accompagnées de M. le capitaine de Flotte, leur amant ». Elles cherchent des chaises de poste, trouvent des chariots avec de la paille, s'écrient : « Ah! mon Dieu! », sautent dedans, s'étendent, et toujours riant et jacassant, font dans « la grande Millioune [5] » une entrée triomphale. Ce qui sauve les Français, conclut Swinton, c'est leur bonne humeur, et aussi leur art de s'adapter à tout. Masson remarque, un peu plus tard, qu'à Pétersbourg chaque nation a sa spécialité, mais qu'on ne sait ce que font les Français. « La plupart changent de métier chaque année... on ne peut nulle part mieux remarquer combien ils sont inconstants, entreprenants, ingénieux, et propres à tout [6]... »

1. *Le Bourdon*, 1770.
2. Corberon, *ouvr. cité*, I, p. 198.
3. Aimé de Saint-Martin, *Essai sur la vie de Bernardin de Saint-Pierre*, I, pp. 50, 64.
4. Ségur, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, p. 320.
5. Swinton, *Voyages en Norvège*, etc., trad. fr., I, pp. 306, 307.
6. *Mémoires secrets*, p. 92 (édit. Barrière).

Cette aptitude universelle a ses inconvénients; d'avatar en avatar, on glisse dans les métiers interlopes. Le chevalier Brelan de la Brelandière, que ses mauvais vers ne nourrissent plus, joint à leur confection celle de la fausse monnaie [1]. « La Brelan », sans doute sa parente, est la maîtresse de Zotof; « la Neubry » cumule dans diverses maisons le gouvernement des petites filles et celui de leurs papas; chez le comte Chérémétief, trône une Parisienne « qu'il a trouvée sur le trottoir de la rue Saint-Honoré [2] ». De ces Parisiennes, on en voit partout, venues avec leur « gentilhomme servant », ou, parfois avec un Russe qui, en cours de route, s'est éclipsé [3]. Encore ne sont-elles pas le pire : que penser du « petit Pernon », joli cavalier que le roi de Suède a « fort distingué [4] », et dont les pas timides sont guidés, à Pétersbourg, par le chevalier du Barry, beau-frère de la favorite, le chevalier de Cereste et le chevalier de Portalis [5]? Hélas! Bernardin de Saint-Pierre lui-même a dû se baptiser « chevalier »; il faut au moins ce titre, à Pétersbourg, pour ne pas se perdre dans la plèbe des précepteurs, des laquais et des cuisiniers.

En fait, cette plèbe vaut mieux que les chevaliers; ses défauts sont de ceux qu'on pardonne plus aisément. Si quelques cuisiniers font danser l'anse du panier, personne, en Russie, ne s'en scandalise, et d'ailleurs, ce qu'ils en font, c'est pour s'établir à leur compte et régaler un plus large public. Dès 1723, Pétersbourg a son auberge française; sous Catherine II, il y en a une aussi à Moscou. Corberon y loge, avec l'ambassadeur de France, chez un certain Dauphiné dans « un grand cabaret-tripot, où il n'y avait pas un seul lit [6] ». Plus tard il mentionne

1. Corberon, II, p. 90. — *Id.*, pp. 141-210.
2. *Id.*, I, p. 97; II, p. 23.
3. *Antiquité russe*, XX, p. 313 (Mémoires de Thiébault).
4. Corberon, II, p. 400.
5. *Id.*, I, pp. 73, 152, 299, etc.
6. *Id.*, I, p. 70.

des restaurateurs français à Tsarskoié-Sélo, à Kamenny Ostrof. Vers 1780, chaque endroit à la mode veut avoir un empoisonneur venu ou supposé venu de Paris[1].

Les laquais et valets de chambre, plus proches du maître, réussissent quelquefois fort vite. Ce sont des personnages que M. Bourcier, chef, chez les Razoumovski [2], d'une immense domesticité; que M. Dufour, valet de chambre et parfois conseiller du Grand-duc héritier [3]. Quelques-uns, qui jargonnent le russe, entrent dans l'administration par le crédit de leur patron, avec un *tchine* avantageux; mais, la plupart du temps, ceux bui changent de métier se font coiffeurs; si la poudre et la pommade ne leur réussissent pas, il leur restera toujours l'éducation de la jeunesse.

Il vient enfin des industriels, attirés par les promesses des agents russes, mais pour un qui réussit, dix s'enfuient, comme sous Pierre le Grand — à moins qu'ils ne se fassent marchands [4]. Alors, même sans capital ni crédit, la vente des babioles d'Occident les enrichira. « Billot, raconte Corberon, m'a dit avoir gagné en deux ou trois ans 10 000 roubles avec 50 roubles de fonds [5]. » Il est vrai que l'on court des risques; la scène de Don Juan avec M. Dimanche a des éditions russes revues et notablement modifiées. Le sieur Godin a vendu pour 4 000 roubles d'étoffes à un comte Soltykof; comme il l'importune pour être payé, le Grand Maître de police, Arkharof, le fait « sans autre forme de procès, jeter dans une cave où il est depuis trois mois [6] », et c'est là une belle revanche pour Soltykof, qu'à Paris ses créanciers avaient fait mettre au For-L'Evêque[7].

1. Corberon, *ouvr. cité*, II, p. 279; I, p. 132, etc.
2. Vassiltchikof, *La famille des Razoumovski*, I, p. 2.
3. Corberon, I, p. 222.
4. Pingaud, *ouvr. cité*, p. 71. — Veuclin, *Les Lyonnais et la Russie au siècle dernier*, pp. 12, 13, 20, 21.
5. Corberon, II, p. 342.
6. *Id.*, I, p. 269.
7. *Archive Vorontzof*, II, p. 361 et suiv.

Après les laquais, cuisiniers, marchands, et avant les précepteurs, il faut faire une place aux Français qui sont venus en Russie avec un engagement plus ou moins officiel. Ce sont d'abord des artisans et des laboureurs que recrute une agence dont le chef, le Génevois Pictet, s'est installé à Hambourg, aussi loin que possible des autorités françaises [1]. Alsaciens ou Lorrains presque tous, ces *kolonisty* sont dirigés vers les terres désertes du gouvernement de Samara [2], mais beaucoup s'enfuient en route, à ce que prétend la légende, pour se faire précepteurs. Ceux qui arrivent à destination s'y confondent très vite avec les colons allemands, beaucoup plus nombreux qu'eux. On assure pourtant qu'encore aujourd'hui leurs noms, leur type et quelques mots de leur langue leur survivent.

Ce sont des Français d'une tout autre espèce que les acteurs. Nous en voyons arriver, sur l'appel de l'Impératrice, en 1741 d'abord, puis en 1754. Sous Catherine II, Corberon en trouve une troupe à Moscou; le jeune premier, Dugué, a du talent; la jeune première, Mme Pincemaille, de l'agrément. A Pétersbourg, à la même époque, on a la troupe que le surintendant des théâtres impériaux, Yélaguine, a recrutée à Paris par l'intermédiaire de l'acteur russe Dmitrevski et de Diderot [3].

Autre colonie artistique : sous Élisabeth, qui fonde l'École des beaux-arts, on voit arriver, pour y enseigner, le sculpteur Gillet, l'architecte Valois de la Mothe, les peintres Le Lorrain, Tocqué, Jean-Michel Moreau, François Lagrenée, etc. Ils forment des élèves, peignent des portraits, mais ne dotent pas la Russie d'œuvres importantes; la seule qui comptera, ce sera la statue de Pierre le Grand, de Falconet, qui d'ailleurs s'enfuira de Russie, comme Blondel, avant le terme de son engagement [4].

1. Affaires étrangères, *Russie, Mémoires et documents*, XI, p. 157. — *Archives des missions scientifiques*, IV, p. 108.
2. *Archive russe*, 1863, II, p. 198.
3. *Antiquité russe*, 1870, II, p. 614.
4. Dussieux, *Les artistes français à l'étranger*, pp. 405 et suiv. — *Ancienne et nouvelle Russie*, 1871, I.

Les médecins tiennent mieux : « Ce pays-ci est fort avantageux pour eux, écrit le Suisse Secrétan; c'est eux qu'on paye le plus exactement [1]. » Ils ne sont d'ailleurs ni nombreux, ni savants, bien que les annonces de la *Gazette de Saint-Pétersbourg* assurent que les frères Pellier guérissent les maladies des yeux, même la cécité, avec des gouttes préservatrices; que le dentiste Chabert a des secrets contre « les coups d'air »; que Doffémont redresse les bosses, au moyen de corsets approuvés par l'Académie des sciences et la Société des Tailleurs de Paris [2]. Très au-dessus de ces distingués spécialistes, Poissonnier et Fusadier, tous deux médecins d'Élisabeth, jouissent d'un sérieux crédit, bien qu'ils soient, au dire des mauvaises langues, de simples chirurgiens-barbiers des armées [3]. Plus tard, le Franc-Comtois Lévêque, amené en Russie par le comte Razoumovski, est médecin du grand-duc Paul, puis directeur, à Moscou, d'un hôpital qui lui laisse assez de loisirs pour qu'il puisse écrire sa grande histoire de Russie [4].

Dans l'armée, Anna Ioanovna a quelques Français, vétérans des guerres de Pierre le Grand, que leur âge et la jalousie des Allemands n'ont pu encore faire disparaître [5]. Sous Élisabeth, surtout après 1756, il y en a davantage. En 1765, un Dubosquet commandera l'artillerie en Finlande; à Pétersbourg, c'est un Villebois, descendant de celui de Pierre le Grand. Au même moment, Bernardin de Saint-Pierre porte l'uniforme vert à revers jaunes du génie russe, mais il ne sert pas effectivement [6]. D'autres ingénieurs, plus sérieux, seront employés au siège d'Oczakof, qu'avaient fortifié d'autres Français et, le jour de

1. *Antiquité russe*, IX, p. 769.
2. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1875, I, p. 194.
3. *Antiquité russe*, XXIII, p. 189.
4. *Histoire de la Russie*, Paris, 1781.
5. *Dix-huitième siècle*, III, pp. 168 et suiv. — *Antiquité russe*, VIII, p. 40. — *Id.*, XV, p. 114.
6. Aimé de Saint-Martin, *ouvr. cit.*, I, p. 66.
7. *Archive russe*, 1866, p. 1381.

l'assaut, on verra, en tête des colonnes d'attaque, des Richelieu, des Damas, des Langeron.

L'administration est le domaine des Allemands; il y faut savoir leur langue et même un peu de russe. En fait de Français, pour réunir tant de connaissances, il n'y a que des Strasbourgeois, ex-précepteurs qui, déjà bilingues à leur arrivée en Russie, n'ont pas reculé devant l'acquisition d'une troisième langue. Nous trouverons des Nikolaï et des Koch au ministère des Affaires étrangères, où leur français leur assure une brillante carrière [1].

A de rares exceptions près, ces Français manquent de prestige. Les soupçons qui pèsent sur quelques-uns sont facilement étendus à tous les autres par la malignité russe qu'aide d'ailleurs la malignité française. Si parfois les Français de Russie s'entr'aident — Thesby de Belcour, sans ressources à Moscou, y est recueilli par des compatriotes [2] —, le plus souvent ils se jalousent et se dénigrent. « Ils se dévorent les uns les autres, écrit Diderot; aussi les méprise-t-on... c'est la pire canaille qu'on puisse imaginer [3]. » Les Russes, naturellement, se félicitent de ce qu' « en se rendant mutuellement et publiquement justice, nos aventuriers les mettent à couvert de leur fourberie [4] ». La cause la plus fréquente de ces divisions, c'est la jalousie commerciale. Un grand incendie dévaste le port de Pétersbourg. « La veille, Billot avait fait passer le pont à son vaisseau. Celui de Raimbert avait pris sa place, et ses neveux, en le voyant brûler, s'écriaient : « C'est Billot qui brûle! » Tu peux juger par cet exemple de la cordialité qui règne entre commerçants français [5] ». Mais les commerçants sont-ils seuls

1. *Antiquité russe*, 1871, IV, pp. 170-171. — Kobéko, *Le Csarévitch Paul Pétrovitch*, p. 55.
2. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1875, III, p. 280.
3. Diderot, *Œuvres complètes*, XX, p. 58.
4. Corberon, I, p. 144.
5. *Id.*, II, p. 312.

dans ce cas? « Deux Français de mérite ne peuvent être ensemble à Pétersbourg sans s'arracher les yeux, écrit Diderot à Falconet; il me semble que j'entends d'ici les Russes s'écrier : voilà les *frantsouski* manières[1]! » Et les rapports de Falconet avec son entourage, et finalement avec Diderot lui-même, justifient pleinement cette réflexion.

Il était donc à désirer, pour le prestige de ces « *frantsouski* manières », que de temps en temps il vînt des représentants de la classe qui les avait imposées à l'Europe. Or, pendant longtemps, elle a ignoré la Russie. « Personne de la noblesse française n'est encore venu chez nous, écrit Bakhtiéief en 1756, sauf des nobles tout à fait méprisables, qui ont été au service russe et qui, soit par mécontentement personnel, soit pour masquer leurs méfaits, disent de la Russie tout le mal qu'ils peuvent; de sorte que, sauf les savants et quelques hauts fonctionnaires, les Français pensent que chez nous on meurt inévitablement de faim ou de froid[2] ». La première personne de qualité qui se soit risquée en Russie, c'est sans doute cette comtesse d'Hacqueville venue à Moscou, en 1744, pour admirer Élisabeth, dit-elle; pour suivre son amant, disent les autres[3]. Plus tard, après 1756, nos agents diplomatiques tiennent à Pétersbourg une place avantageuse : Ségur surtout a laissé derrière lui de longs souvenirs. Puis sont apparus des officiers, des vrais — ceux de la galère du Roi la *Tamponne* sont reçus, en 1776[4], presque comme le seront ceux de l'amiral Gervais — et enfin de grands seigneurs, et, pour commencer, des « Franco-Belges », le prince de Chimay et le prince de Ligne. Ce dernier surtout fait sensation ; son voyage est une marche triomphale dont ses biographes, même le sceptique Sainte-Beuve,

1. *Lettres inédites de Diderot à Falconet, Revue moderne*, 1866-67, XVIII.
2. *Archive Vorontzof*, III, p. 195.
3. *Id.*, I, pp. 407-414. — Waliszewski, *La dernière des Romanof*, p. 38.
4. Corberon, I, p. 303.

ne parlent qu'en termes émus. Nous verrons pourtant qu'il n'a pas très bien fini, et que, devant ses grâces exubérantes, « on a quelquefois haussé les épaules[1] ».

Les Russes, en effet, malgré leur simplicité supposée, savent discerner le côté faible d'autrui, et le censurer sans mesure. « Tu n'imagines pas, écrit Corberon, combien la société russe est difficile... si on se livre à elle, on est déchiré.... J'en ai prévenu le marquis, mais il a été séduit, enchanté, et a cru que je voulais le dégoûter de ce pays[2]. » Il partira donc de Russie, ce naïf, sans se douter qu'un long murmure le suit, non de regrets et d'admiration, mais de sarcasmes contre la présomption française.

Qu'importe, pourra-t-il dire, si mes censeurs ont été les premiers à vouloir attraper mon air! C'est la sottise, en effet, qu'on imite le plus souvent, mais c'est le contraire qui en impose. « Je m'efforçai, raconte le duc de Richelieu, à me donner dans mon maintien, mes occupations, mes paroles, dix ans de plus que mon âge; à tromper la nation russe en lui faisant croire qu'il existait un Français mesuré dans ses manières, modéré dans ses discours, approbateur plutôt que frondeur[3]. » Un Français aussi rare valait sans doute qu'Alexandre le fît gouverneur de toute la Russie du Sud! Richelieu n'y trompa aucune des espérances fondées sur lui, et d'ailleurs avait-il jamais trompé la Russie? En mettant ce qu'il appelle son masque, il n'avait fait que revenir à notre « honnête homme » du XVIIe siècle.

Il y a enfin des Français qui ne viennent à Pétersbourg, comme l'écrit Grimm à Catherine II, que pour y admirer « un certain phénomène brillant qui s'y observe constamment[4] »,

1. Corberon, II, p. 392. — *Antiquité russe*, LXXIII, pp. 275-312, 541-573. — Sainte-Beuve, *Lundis*, VIII, pp. 234-273. — Voir plus loin, p. 81.
2. Corberon, I, p. 309. — *Id.*, II, pp. 290, 335, 378.
3. Journal de Richelieu, *Société historique*, LIV.
4. 25 mai-6 juin 1781.

bien entendu, dans ses appartements. A la vérité, ils sont rares, malgré la prophétie de Diderot, que bientôt on ira voir la Russie, comme jadis l'Égypte et la Grèce[1]; et, pour la plupart, ils ne sont pas fort marquants. Présumant Ferney plus sûr que Taganrog, Voltaire s'est dérobé à des invites d'ailleurs peu pressantes : d'Alembert a résisté à l'offre, pourtant si tentante pour un philosophe, de devenir le précepteur du Grand-duc héritier[2]; Rousseau a refusé de venir mourir chez un des Orlof[3]; Buffon s'est fait représenter par son fils qui, arrivé avec le buste de son père sous le bras, a eu un succès de ridicule[4], qu'il a partagé avec quelques étoiles de troisième grandeur. Mercier de la Rivière, qui est venu, lui, « entre Agar et Sara », c'est-à-dire entre sa maîtresse et sa femme, et, à un degré moindre, Sénac de Meilhan, ont été classés grotesques, dès le premier jour, pour avoir dit trop haut que leur intention était, non d'admirer toujours, mais de réformer[5]. Et Bernardin de Saint-Pierre aurait eu le même sort, si l'on avait soupçonné ses rêves.

Seul, « l'ambassadeur et ministre plénipotentiaire de la République Encyclopédique[6] », Diderot, est reparti de Russie avec le même prestige qu'à l'arrivée, et cela surtout parce qu'il est resté une énigme pour la plupart des Russes. Il était admis, en effet, que les Français ne venaient en Russie que pour « traire la vache »[7] — le voyage du prince de Ligne lui-même n'avait pas eu d'autre but[8] — et que les philosophes, encore plus que les autres, étaient besogneux et cupides[9]. Or,

1. Lettre du 13-25 septembre 1774.
2. De Larivière, *La France et la Russie au XVIIIe siècle*, p. 8 et suiv. — De même, *Archive russe*, 1865, pp. 585-587.
3. Porphyrief, *La littérature russe sous Catherine II*, p. 248.
4. *Antiquité russe*, XXIII, p. 577. — *Id.*, XXII, p. 61.
5. De Larivière, *ouvr. cité*, pp. 71-135.
6. Prince Pierre Viazemski, *Œuvres*, V, p. 10.
7. Corberon, II, 342.
8. Lucien Perey, *Une grande dame du XVIIIe siècle, La princesse Hélène de Ligne.*
9. Fone-Vizine, *Lettres de France*, 18-29 septembre 1778.

il était difficile, d'une part, de douter du désintéressement de Diderot[1], et, de l'autre, de deviner ce qu'il voulait de l'Impératrice; il n'y avait pas de témoins à ces entretiens, où, prétend-elle, ses tapes lui meurtrissaient les cuisses, et quant aux gens de Cour, il ne leur parlait guère, soit que, d'une façon générale, il les ignorât, soit qu'il eût profité des conseils dédaignés par notre marquis de tout à l'heure. Au début, et à tout hasard, on essaya de le caresser, dans la pensée qu'il deviendrait, peut-être, un dispensateur de grâces; quand on fut édifié là-dessus, on ne s'occupa plus de lui : « on pense avoir assez fait quand on a dit : Diderot, c'est un savant! »[2]. La société du temps de Catherine II est encore loin de celle que nous verrons, sous Alexandre Ier, porter Mme de Staël en triomphe.

En définitive, tous ces voyages de Français dérivent de la gallomanie plus qu'ils ne la produisent. Seuls, les précepteurs ont une action qui mérite qu'on les étudie à part; mais — outre qu'ils ne sont pas tout à fait des voyageurs — ils ne sont venus, eux aussi, qu'au fur et à mesure des progrès de la gallomanie.

1. Bilbassof, *Antiquité russe*, XLII, p. 434.
2. *Société historique*, XVII, p. 282. Lettre du général Bauer.

CHAPITRE VI

LES RUSSES EN FRANCE

Leur rareté jusqu'en 1756 : leur multiplication après la première alliance franco-russe.
Le voyage : ses étapes. Les impressions du début : leur mise au point.
La journée du voyageur qui s'ennuie; celle de l'autre. Les Russes de boutiques, de salons, d'académies, de théâtres.
Le jour du départ : les diatribes et les dithyrambes. Les jugements rassis.

Sous les successeurs immédiats de Pierre le Grand, la Russie se repose et n'envoie guère au dehors que des diplomates. On signale à Paris, en 1728, le Betski dont Catherine II fera un quasi-ministre de l'Instruction publique; il est alors courrier d'ambassade[1]. Puis, après la guerre de la succession de Pologne, le prince Kantémir nous arrive en qualité d'ambassadeur. Grand lettré, il avait toujours rêvé de vivre à Paris qu'il connaissait, à l'avance, pour en avoir traduit des descriptions[2]. Pourtant, il y débute par une déception : « Mon seul désir est de partir d'ici », écrit-il à sa sœur, un mois après son arrivée. Un an après, il confesse, qu'au milieu des écrivains qu'il fréquente, il a la vie la plus agréable qu'on puisse mener[3].

De voyageurs venus chez nous autrement que pour affaires de service, on ne peut guère citer, en ce temps, qu'un Pierre Apostol, passé à Paris vers 1725, et, un peu plus tard, le

1. *Archive russe*, 1873, p. 1916.
2. A. Vessélovski, *L'influence occidentale...*, p. 51 (3e édit.).
3. *Antiquité russe*, 1897, III, p. 239.
4. A. Vessélovski, *ouvr. cité*, pp. 25, 26.

Narychkine, dont le retour, dans un carrosse monumental aux roues ornées de glaces, révolutionne le Pétersbourg d'Anna Ioanovna[1]. On cite aussi, çà et là, quelques étudiants isolés. Deux jeunes Dolgorouki travaillent, assez mal, avec l'abbé Jubé de la Cour; puis, un peu mieux, avec le chevalier de Folard[2]. De 1727 à 1730, le futur académicien Trédiakovski est l'élève de la Sorbonne. Comment ce fils d'un pope d'Astrakhan y est-il arrivé? C'est une histoire embrouillée où se mêlent les Capucins d'Astrakhan qui l'ont élevé, l'Académie gréco-slave de Moscou où il est resté quelques mois, les Capucins de Moscou qui l'ont fait partir pour l'Occident, on ne sait comment; les princes Dolgorouki, les jansénistes français de Hollande et enfin le prince Kourakine, encore ambassadeur à Paris, qui l'a introduit à la Sorbonne. En 1728, il y est logé, sous les combles, dans une de ces petites chambres dont les *Mémoires* de Morellet font connaître la simplicité, et il suit des cours, dont le plus important est celui de Rollin. Bientôt, il est assez maître de la langue pour écrire des vers à une inconnue qui ne valent ni plus ni moins que beaucoup d'autres :

> Ah! pourquoi donc, blessé sur tes autels,
> En d'autres lieux porterais-je ma vie?

mais qui démontrent à quel point il s'est acquis la culture et les goûts de ces « rives chéries de la Seine » qu'il a tant regrettées plus tard[3].

Sous Élisabeth, et surtout après l'alliance franco-russe de 1756, les voyages se multiplient : on ne voit plus à Pétersbourg, écrit le Français Picard, que « des allans et des venans[4] ». Ce sont de grands seigneurs, de hauts fonctionnaires,

1. *Archive russe*, 1871, p. 1504.
2. Le P. Pierling, *La Sorbonne et la Russie*, p. 137.
3. Piékarski, *Histoire de l'Académie des Sciences*, II, biographie de Trédiakovski, pp. 7 et suiv.
4. *Antiquité russe*, 1870, I, p. 130.

parfois des nobles peu fortunés ou même des roturiers. Quelques-uns viennent chez nous pour nos médecins; Fone Vizine fait soigner, à Montpellier, sa maladie d'estomac, et la princesse Orlof est persuadée qu'à Paris, « à force de drogues, on la fera accoucher d'un petit prince Orlof[1] ». D'autres songent à leur prestige mondain; avoir vu Paris, pour un Russe, c'est déjà la même chose que, pour un musulman, avoir vu la Mecque. Pour les favoris des Impératrices et leurs bâtards, Paris est la « savonnette à vilain » qui les introduit définitivement dans l'aristocratie; les Razoumovski, Chouvalof, Orlof, Yermolof, Bobrinski, etc., s'y succèdent. Quelques Russes, enfin, viennent pour s'instruire, et nous parlerons ailleurs de leurs études parisiennes[2], mais ils sont beaucoup moins nombreux que les oisifs, pour lesquels Paris est avant tout, selon le mot de l'abbé Galiani, « le café de l'Europe », un café dans lequel on est sûr d'un gracieux accueil : « Je compte bien, écrit Narychkine aux Vorontzof, en 1746, que vous trouverez la France plus aimable, en général, que les autres pays[3] ». Plus tard, quand les jeunes Russes auront passé par les mains de précepteurs français, ils voudront tous voir un pays que leur font aimer, d'avance, « la lecture d'une infinité d'ouvrages assez partiaux, et des dictions invétérées de l'enfance sur la beauté du climat et l'agrément du caractère national[4] ».

Ils partent donc, de Pétersbourg ou de Moscou, en des voitures qui devront être réparées plus d'une fois avant l'arrivée à Paris; s'il faut un mois à la poste pour courir d'une capitale à l'autre, il en faudra deux ou trois à des touristes rarement pressés[5]. Ils passent par Varsovie, où la Cour leur plaît par son allure française, à Dresde, qui répète Varsovie, à Francfort,

1. *Société Historique*, XXXIII, p. 100, Grimm à Catherine II.
2. Voir plus loin, p. 100, 101.
3. *Archive Vorontzof*, II, p. 572.
4. *Archive Kourakine*, VI, p. 333.
5. *Antiquité russe*, XLII, p. 266.

d'où, souvent, ils font un crochet vers le sud. Vorontzof se rend à Mannheim pour y rencontrer Voltaire qui est alors chez l'Électeur Palatin[1]; les Chouvalof pousseront jusqu'à Ferney, où le patriarche les accueillera par des hyperboles dignes de Victor Hugo[2] : en route, on aura visité l'Alsace, vu Strasbourg et sa cathédrale, et gravé ses impressions sur les pierres de la plate-forme : « Que c'est haut! », ou bien : « Monter jusqu'ici nous a horriblement fatigués[3] ». Hélas! la fatigue se répare si mal dans les auberges françaises que Fone Vizine, sans doute gâté par les maisons de poste russes, préfère coucher dans sa voiture[4]. Alexandre Kourakine, qui se plaint aussi des gîtes en France, a du moins cette raison qu'il vient de « l'heureuse Angleterre[5] ». D'autres impressions encore gâtent les débuts du voyageur russe en France; pour ses narines emplies du vent des steppes, l'air de nos villes n'est jamais assez pur. « A peine entrés à Landau, écrit Fone Vizine, nous avons manqué être asphyxiés par une odeur infecte; plus de doute, nous étions en France![6] »

On nous parle peu des villages : Fone Vizine et Karamzine constatent pourtant, l'un qu'ils sont plus pauvres que les villages russes; l'autre, qu'ils sont plus riches. Des villes de province, Lyon est la plus visitée; Betzki, les Vorontzof y sont reçus par les tisseurs qui leur offrent de somptueuses soieries[7], et Karamzine y remarque — à son étonnement et au nôtre — la gaîté des habitants. « Dans les rues, des danseurs bondissaient, des musiciens jouaient, le peuple applaudissait bruyamment[8]. »

1. *Archive Vorontzof*, V, p. 63.
2. *Archive russe*, 1875, II, p. 223.
3. Karamzine, *Voyage en France*, trad. Legrelle, pp. 13, 14.
4. Fone Vizine, *Lettres de France*, Introduction, p. XXIV.
5. Archive Kourakine, VI, p. 337.
6. Fone Vizine, *ouvr. cité*, p. 4.
7. Veuclin, *Les Lyonnais et la Russie au siècle dernier*, pp. 11, 12.
8. *Voyage en France*, p. 53.

On arrive enfin à Paris, et ce n'est pas sans émotion que le voyageur salue les tours et les flèches qui annoncent « cette ville modèle de l'Europe entière, source du goût, dont le nom, prononcé avec respect par les savants et les ignorants, m'a été connu presque en même temps que le mien[1] ! » Malheureusement, les premiers tableaux des faubourgs dissipent cette émotion. « Voilà donc Paris, cette ville qui de loin semblait si magnifique ! » s'écrie Karamzine, à la vue de rues étroites et malpropres, et Kourakine lui fait écho : « Est-ce là le grand, le merveilleux Paris[2] ? » Ce qui relève le moral des voyageurs, c'est l'animation gaie de la foule qui les frappe comme jadis Matviéief; c'est l'espoir aussi des plaisirs. « C'est ici qu'on peut les avoir tous pour de l'argent.... Je parle de ceux qui sont permis[3]. »

Mais il faut songer à s'installer. Tel grand seigneur descend chez le Ministre de Russie. « Il habite un très bel hôtel, place Royale; il en est question dans *le Menteur*, comédie de Pierre Corneille[4]. » Le voyageur moins huppé ne sera guère plus mal, dans une chambre meublée quelconque, que l'autre dans son logis historique. Partout, en effet, à Paris, c'est le même défaut. « A Pétersbourg, dira le grand-duc Paul, on ne faisait que voir le froid; ici on le sent[5]. »

Le fait est qu'on y vit dans les rues. Le premier soin du voyageur, sa chambre trouvée, sera de la quitter pour aller prendre du café — « Il est meilleur ici qu'en Allemagne[6] » — et lire en même temps la gazette. Il ira ensuite chez le perruquier, qui la lui commentera et « retournera les empires avec autant de désinvolture que son blaireau[7] »; chez le restaurateur, qui lui

1. Karamzine, *Voyage en France*, p. 73.
2. *Archive Kourakine*, VI, p. 338.
3. Karamzine, *ouvr. cité*, p. 141.
4. *Archive Vorontzof*, V, p. 73.
5. Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*.
6. Karamzine, *ouvr. cité*.
7. Krylof, *La Poste des Esprits*.

fera faire, pour un rouble, un bon dîner, après lequel il se sentira prêt à visiter la ville.

Le plus intéressant, au début, « c'est la mine, la démarche, la façon de se mettre des gens ». Quelle vivacité chez ces passants! « Vous n'avez pas fini votre question que le Parisien a répondu, s'est incliné, a disparu[1]. » Quelle aménité aussi! Alexandre Vorontzof, mis à l'École des chevau-légers, se sent, « au bout de deux jours, aussi à l'aise que s'il était arrivé depuis plusieurs mois[2] ». Même l'ombrageux Fone-Vizine constate « qu'il est impossible d'être plus aimable[3] ». Aussi, bientôt, le voyageur ne remarque-t-il plus les malpropretés de cette capitale, « la plus parfumée et la plus empestée de toutes[4] », que pour admirer l'art du Français « à bondir comme un chamois », pour les éviter.

Mais nous voici devant des monuments célèbres, devant des palais. Le premier visité, c'est toujours le Palais-Royal. Le voyageur y admire, au café de la Régence, la chaise sur laquelle s'asseyait Jean-Jacques[5]; puis, sous les arcades, « d'innombrables magasins resplendissants des richesses de l'Inde et de l'Amérique, des produits de la nature et de ceux de l'art »; enfin, dans les jardins, « aux sons lents d'une tendre musique, des nymphes qui soupirent, jettent des fleurs, appellent dans leurs grottes[6] ». S'il est bien inspiré, il fuit loin de « cette île de Calypso, ce jardin d'Armide », et va purifier ses regards dans les églises qui le surprennent toujours, au moins par leur masse. Alexandre Kourakine goûte « le hardi et le délicat de Notre-Dame » et, plus encore, « l'architecture mâle, noble et majestueuse de Saint-Sulpice[7] ». Il passe ensuite à la Sor-

1. Karamzine, *Voyage en France*, p. 82.
2. *Archive Vorontzof*, V, p. 74.
3. Fone Vizine, *Lettres de France*, p. 16.
4. Karamzine, *Voyage*, p. 88.
5. *Id.*, p. 198.
6. *Id.*, pp. 79, 80.
7. *Archive Kourakine*, VI, p. 389.

bonne, se rappelle les paroles légendaires de Pierre le Grand devant le tombeau de Richelieu[1], et ne manque pas, quand il passe devant un couvent, de gémir sur les pâles victimes du fanatisme[2]; mais il se rassérène en voyant le boulevard, avec ses baladins, ses escamoteurs, ses ménageries, et les « Circé » qui, assises sous les marronniers, la main sur le cœur, regardent languissamment les passants[3]. Puis il monte à Montmartre où les moulins à vent lui font l'effet « d'une troupe de géants emplumés », ou tourne vers les Champs-Élysées, pour voir « les pauvres gens qui, épuisés par six jours de travail, viennent, le dimanche, respirer sur le gazon, boire du vin, chanter des vaudevilles[4]... ». Il termine enfin par la terrasse des Tuileries. « Partout d'immenses constructions, des palais, des églises, des ponts de pierre où s'entassent des milliers de gens, où quantité de voitures roulent avec fracas : regardez tout cela et dites ensuite ce qu'est Paris! Il faut bien l'appeler la première ville du monde[5]! »

Le voyageur qui parle ainsi, curieux formé par la lecture du *Voyage sentimental*, exprime, sans doute, les sentiments plus ou moins confus de beaucoup de ses compatriotes, mais pas de tous. De même que nous connaissons aujourd'hui l'étudiant russe pour lequel Paris tient dans l'avenue des Gobelins; de même, il y a tel de nos visiteurs du XVIIIe siècle qui dort tout le jour dans sa chambre d'hôtel, et le soir, entre Russes, se plaint du peu d'agréments de cette ville trop vantée. « Mes chers compatriotes sont si bizarres, écrit Fone Vizine, qu'après s'être longtemps extasiés au seul nom de Paris, ils s'y ennuient à mourir.... Celui qui n'a pas de ressources dans l'esprit vit partout comme à Ouglitch; quatre murs sont partout les

1. Karamzine, *Voyage en France*, p. 227.
2. *Archive Kourakine*, VI, pp. 391 et suiv.
3. Karamzine, *ouvr. cité*, pp. 86, 91.
4. *Id.*, p. 86.
5. *Id.*, p. 87.

mêmes[1]. » Ce voyageur si dédaigneux finit pourtant par découvrir des distractions dignes de lui. « A Paris, un étranger se lève tard, dit encore Fone Vizine, il met un frac ou une veste, ou plutôt une douillette de peu d'apparence. Tout échauffé, il court au Palais-Royal, y trouve une masse de filles, en choisit une ou plusieurs qu'il emmène au restaurant, puis au théâtre. Il revient avec l'une d'elles à la maison, et perd à la fois son argent et sa santé[2]. » Que cet étranger soit souvent un Russe, Fone Vizine ne songe pas à le dissimuler; d'après lui, deux Russes seulement — est-ce sa femme et lui? — vivent à Paris en *philosophes*; les autres vivent comme des Français. « Garde-nous-en, Seigneur[3]! » Et voici en effet des documents qui parlent de jeunes gens qui passent leur temps « à courir les théâtres, les opéras et les b....., dont il y a ici une grande quantité », de l'ambassadeur lui-même, M. de Simoline, qui fréquente « les filles et les mauvais lieux[4] ». Même le Russe qui ne descend pas à « cette vie crapuleuse[5] », ne résiste pas toujours aux tentations. « Les sirènes abondent, et leur chant est si voluptueux[6]! » Élevé dans la monotone corruption du servage, il trouve à la femme qui jacasse un charme singulier. « Des gentilshommes qui ont beaucoup voyagé en Europe m'ont affirmé, racontera plus tard un officier prisonnier en Russie, qu'une grisette française est beaucoup plus aimable, dans le tête-à-tête, qu'une femme de la noblesse russe ou des autres classes[7]. »

Pour d'autres Russes, hommes et femmes, le plus grand plaisir est de courir les boutiques, dont plusieurs semblent

1. Fone Vizine, *Lettres de France*, pp. 75, 76.
2. *Id.*, p. 77.
3. *Id*, p. 60.
4. *Archive Vorontzof*, II, p. 309.
5. *Id.*, IX, p. 92.
6. Karamzine, *Voyage en France*, p. 140. — Alfred Rambaud, *Revue politique et littéraire*, 1878, I, *Paris et Pétersbourg à la veille de la Révolution.*
7. *Voyage d'un officier français prisonnier...*, p. 120.

n'exister que pour eux : « On ne voit, écrit Grimm, qu'enseignes à l'*Impératrice de Russie*, que *Cafés de Russie*, *Grands Hôtels de Russie garnis*, marchandes de modes à l'enseigne du *Russe galant*[1] ». Voyageurs et voyageuses y trouvent de quoi faire bonne figure, à Paris d'abord, à Pétersbourg ensuite. Aussitôt débarqué, le prince Kourakine se commande « quelques habits fort propres », qui ne lui coûteront que quinze ou vingt mille livres; il est fort marri quand son retour est retardé, car ses habits ne seront plus à la mode[2]. Plus heureux, le comte Matiouchkine, le prince Bariatynski ne manqueront pas leur effet, si ce n'est auprès de l'Impératrice[3].

Mais il est évident que, pour acquérir les grâces qui font comparer Matiouchkine à l'Amour, il faut fréquenter mieux que des boutiques. Pénétrer dans la bonne société est pour tout voyageur un rêve qui se réalise rarement. « Les dames françaises sont très fières, écrit Fone Vizine : beaucoup ne rendent pas les visites que leur font les dames russes[4]. » — « On a beau tenter l'impossible, note Alexandre Kourakine, on part de Paris comme on y est arrivé, sans lumières sur la façon dont on vit dans les bonnes maisons[5]. » Pourtant, dès 1756, il y a des Russes dans les salons les plus jalousement fermés; mais, au dire de la mère de Catherine II, « les Galitzyne seuls y réussissent[6] ». Plus tard, le prince Orlof, en dépit du prestige que lui vaut la confection d'une Impératrice, n'intéresse que par sa façon de manger les œufs avec leur coquille[7]; sa collaboratrice du coup d'État, la princesse Dachkof, déplaît par sa hauteur, et tout Paris s'égaye de la réponse que lui aurait faite, aux Tuileries, un vieux chevalier de Saint-Louis : « Qu'avez-vous donc, monsieur, à me

1. Grimm à Catherine II, 10/21 juillet 1780.
2. *Archive Kourakine*, VIII, pp. 176, 177. *Id.*, VII, pp. 142, 143.
3. Voir plus loin, pp. 72, 73, 120.
4. Fone Vizine, *Lettres...*, p. 77.
5. *Archive Kourakine*, VI. p. 342. — *Id.*, VII, p. 379.
6. *Archive Vorontzof*, lettres de la princesse d'Anhalt-Zerbst
7. Lucien Perey, *Mémoires de Golovkine*, p. 24.

considérer? — Eh! madame, je vous regarde, je ne vous considère pas[1]! »

Il faut, pour trouver des cavaliers capables de tenir le rôle attribué par Pouchkine à son aïeul Hannibal[2], descendre jusqu'aux années proches de la Révolution, sous Louis XVI. Roumiantzof arrive à Paris pour vivre « en philosophe », mais le hasard lui fait connaître la belle et intelligente Mme A.... De petits vers qu'il lui dédie font quelque bruit; sous peine de paraître par trop « Scythe », il est obligé de se laisser présenter dans un salon, où, tout de suite, on lui fait jouer Alceste, en compagnie de Mme de Sabran, de Diane de Polignac, et de Mme d'Andely, la fille d'Helvétius. Le comte d'Artois, qui se trouve là, félicite Alceste. Quelques jours plus tard il rencontre au bal masqué une dame qui lui demande pourquoi il n'est pas encore venu à Versailles : « C'est, dit-il, qu'il y a deux listes pour les réceptions, une grande et une petite. Je ne me soucie pas d'être de la première, et je n'ose compter sur la seconde. — J'arrangerai cela », dit la dame, qui est une grande, une très grande dame. Quelques jours après, il est invité à Trianon, où la reine l'accueille avec un sourire entendu; du moins, il l'affirme[3].

Ce courtisan qui joue les Alceste et même les Oronte nous mène aux Russes dont le voyage est un pèlerinage littéraire et philosophique. Ceux-là passent toujours par Ferney; quand Voltaire est mort, ils y vont vénérer ses mânes[4]. A Paris, ils se présentent à la façon du Russe qu'il a fait parler si modestement.

J'ai voulu me former sur les bords de la Seine;
C'est un Scythe grossier, voyageant dans Athènes,
Qui vous conjure ici, timide et curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux[5].

1. *Antiquité russe*, XXIII, p. 478.
2. V. plus haut, p. 25.
3. *Archive russe.*
4. Karamzine, *Voyage en France*, pp. 13 et suiv.
5. *Le Russe à Paris*, 1760. *Œuvres de Voltaire*, éd. Beugnot, XIV, p. 194.

Nuit toute relative d'ailleurs et déjà moins épaisse pour le Russe que pour d'autres. « Croiriez-vous, écrit Fone Vizine, qu'il y a ici des Anglais qui savent dix fois moins de français que moi[1]? » D'autre part, ses lectures l'ont préparé à tout comprendre. Chaque pas dans Paris lui vaut une réminiscence, une émotion. Tout plein de la *Henriade*, Karamzine s'attendrit devant le Henri IV du Pont-Neuf; « il me sembla que l'homme de bronze souriait aimablement de mon émotion[2] ». Au Luxembourg, il se rappelle Voltaire et Rousseau, qui y ont cherché, l'un des rimes, l'autre des rêveries. A Saint-Étienne-du-Mont, il salue le tombeau de Racine; à Saint-André-des-Arts, celui de l'abbé Batteux; à Auteuil, la maison où Boileau a écrit ses satires. Entre temps, il va verser quelques larmes à Ermenonville[3].

Mais les morts ne doivent pas lui faire oublier les vivants. Avec quel tremblement il tâche de les approcher! Khemnitzer se promène, la nuit, sous les fenêtres de Rousseau, comme un Espagnol à la sérénade[4]. Karamzine, à l'Académie, aborde timidement Barthélemy. « Je suis Scythe, lui dit-il; j'ai lu *Anacharsis*. » Barthélemy sourit au barbare, le félicite et le présente à un collègue. « Je l'ai vu, écrit Karamzine, cet auteur de contes unique, incomparable!... Mon ami, j'ai vu Marmontel[5]! » Mais heureux surtout le Russe qui, vivant à Paris, peut recevoir ses dieux chez lui. C'est le cas du comte Golovkine, celui aussi du prince Galitzyne, qui, né et élevé chez nous, est, à vrai dire, plus Français que Russe[6]; celui enfin de l'ambassadeur Boutourline chez lequel on joue le *Devin du village*, avec le concours d'un amateur que le *Barbier de Séville* va rendre célèbre, M. Caron de Beaumarchais[7].

Naturellement le Russe va souvent au théâtre, pour la scène

1. *Lettres de France.*
2. *Voyage en France*, p. 78.
3. *Id.* pp. 230, 234, 270, 285, 296 et suiv.
4. A. Vessélovski, *L'influence occidentale...*, p. 113.
5. *Voyage en France*, pp. 150 et suiv.
6. *Revue d'histoire littéraire*, 1877, p. 589. Article de Ch. de Larivière.
7. De Loménie, *Beaumarchais et son temps*, I, pp. 145-49.

et pour les coulisses. « La Clairon, dit Bachaumont, a toujours en titre un Russe qui se contente de lui baiser les mains; » quand elle est aux arrêts chez elle, on ne lui refuse pas la permission d'y recevoir ce « pot-au-feu[1] ». Mais, le plus souvent, les finances du voyageur suffisent tout juste pour la place au parterre qu'il reprend chaque soir. « Depuis mon arrivée, écrit Karamzine, j'ai passé toutes mes soirées au spectacle[2]. » Ç'a été le cas, avant lui, de Khemnitzer, des Kourakine, de bien d'autres. S'ils s'égarent parfois dans les petits théâtres, ils fréquentent surtout l'Opéra où ils admirent « le goût des décorations, la promptitude des machines, la délicatesse des danses », mais un peu moins la musique française « dont les beautés ne sautent point d'abord aux yeux; il faut les chercher[3] ». On ne fait point de ces réserves en parlant, non de la maison, mais du temple de Molière : lorsque Khemnitzer, au parterre, voit Lekain entrer en scène, il se lève, et de toute sa taille, qui est gigantesque, il le salue profondément[4]. Moins démonstratif, Karamzine admire pourtant le goût sûr du parterre, le jeu d'artistes tels que Larive, Saint-Prix, Mlle Raucourt, le répertoire qui est « l'école du bon goût, des bonnes mœurs, la source bienfaisante des grands sentiments[5] ». Si parfois la tragédie semble languissante — elle aussi a des beautés qu'il faut chercher, — la comédie charme toujours; tous les Russes, à l'envi, déclarent que les Français détiennent et détiendront à jamais « le sceptre de Thalie[6] ».

Mais voici qu'un soir, au retour du théâtre, ou peut-être du Palais-Royal, notre voyageur sent sa bourse légère. Il lui faut finir ses achats, expédier ses caisses, repartir lui-même, non

1. Bachaumont, *Mémoires*, 16 sept. 1764. — *Id.*, mai 1765, p. 144.
2. *Voyage en France*, p. 110.
3. *Archive Kourakine*, VI, pp. 338, 372.
4. *Antiquité russe*, 1872, V, pp. 600 et suiv.
5. *Voyage en France*, p. 110 et suiv.
6. *Id.*, p. 124.

sans mélancolie, pour sa terre de Koursk ou de Tambof, où, pendant des mois, des années peut-être, il refera ses finances et mûrira ses impressions. Quelles sont-elles?

Elles viennent parfois de circonstances dont Paris n'est pas tout à fait responsable, de ses dettes notamment. Plusieurs années après son voyage, Razoumovski doit encore 52 000 livres au maréchal de Biron[1]; mais comme celui-ci est « l'homme le plus poli de France », il ne dit mot. Bobrinski, le bâtard de Catherine II, a dû jusqu'à 1 140 000 livres au marquis de Ferrière; c'est la Russie qui payera[2]. D'autres, qui n'ont pas si bonne caissière, ont connu de gros ennuis; on a vu au For-Lévêque un comte Soltykof et même un prince de Courlande[3]. Naturellement, ceux-là ne pardonnent pas à la France « le mauvais goût qu'on y a de réclamer son dû[4] »; nous les retrouverons dans les rangs des gallophobes qui déclarent, avec Fone Vizine, que « le dieu des Français, c'est l'argent ».

D'autres se plaignent, toujours comme Fone Vizine et l'Anglais Sacheverelle, de la familiarité des laquais et des gens du peuple : on n'a pas, en France, le sentiment de la hiérarchie[6]. D'autre part, on y est ignorant; Fone Vizine conte qu'à Montpellier des gens de qualité ont appris de lui, non sans surprise, que le français n'est pas la langue maternelle des Russes. Même ailleurs qu'à Montpellier, les Français n'ont d'opinion réfléchie sur rien; Fone Vizine assure qu'ils seraient bien fâchés qu'il en fût autrement[7], et recommence, à leur sujet, le raisonnement des épinards qu'on est bien aise de ne pas aimer, parce qu'on ne peut les souffrir. Mais la politesse des Français, dira-t-on; il faut la porter à leur actif? Non, répond Fone Vizine, car elle est seule-

1. *Lettres de France*, p. 63.
2. Grimm à Catherine II, 19 février 1785.
3. Kobéko, *Le Césarevitch Paul Petrovitch*, p. 263.
4. Masson, *Mémoires secrets*.
5. *Archive Vorontzof*, II, pp. 341 et suiv. — *Antiquité russe*, LVII, pp. 740-750.
6. Babeau, *Les voyageurs en France*, p. 221.
7. Fone Vizine, *Lettres, passim*.

ment le masque de leur cupidité; elle leur sert à attraper les étrangers, tout comme leurs spectacles et leurs catins. « Si on ôtait à Paris les uns et les autres, les trois quarts des visiteurs s'en iraient aussitôt[1]. » Ils n'y séjournent, la plupart du temps, que pour faire des sottises ; et c'est pour tromper les questionneurs, qu'ils font, après coup, l'éloge de Paris et de ses splendeurs[2].

Nous verrons plus tard que cette diatribe, comme beaucoup d'autres, a été copiée sur des écrivains français, sur Duclos notamment[3]. En tout cas « cette vivacité offensante, ce fiel, cette absurdité[4] », — pour les juger comme le fait le prince Viazemski — sont rares parmi les Russes; la plupart ont tâché de démêler honnêtement, dans leurs souvenirs, le pour et le contre. « Moi aussi, j'ai passé par Paris, écrit en 1776 Serge Roumiantzof. C'est un être bizarre dont l'ensemble peut déplaire aux gens raisonnables, mais dont chacun peut tirer ce qui lui convient... Si quelqu'un ne s'y plaît pas, il doit s'en prendre à la difficulté qu'il y a de le satisfaire[5]. » Est-il vrai, enfin, que Paris ait une action si funeste? « Quand un homme est faible, remarque judicieusement Alexandre Kourakine, le moindre hameau peut être témoin de sa défaite[6]. »

Dans tous les jugements, même hostiles, nous trouvons la remarque qu'il n'y a pas de ville où l'étranger oublie si aisément sa patrie[7]. La variété des tableaux, la multitude des plaisirs, l'animation joyeuse et polie de la foule y contribuent sans doute, mais plus encore l'humeur accueillante du Parisien. « On dirait qu'il a inventé, ou qu'on a inventé pour lui la vie sociale, tant son affabilité est grande, tant sont admirables ses raffine-

1. Fone Vizine, *Lettres*, p. 77.
2. *Id.*, p. 65.
3. Prince P. Viazemski, *Œuvres*, V, pp. 87 et suiv.
4. *Id.*, p. 78.
5. *Archive Kourakine*, VIII, p. 306.
6. *Id.*, VI, p. 421.
7. *Id.*, VI, pp. 333, 341.

ments dans l'art de vivre avec les autres!... Cet art semble être chez lui le don d'une nature aimable : c'est en vain qu'un Anglais ou un Allemand essayerait de l'atteindre[1] ». Les Russes l'essayent aussi, et Karamzine, modeste, ne dit pas si c'est avec plus de succès; il faut un témoignage français pour nous faire savoir que beaucoup d'entre eux n'ont plus « rien de sarmate ou de goth[2] ». Le malheur est que, rentrés chez eux, d'entreprenants et gais qu'on les a vus à Paris, ils deviennent craintifs et sombres[3]. C'est qu'en effet la Russie arbitraire et despotique ne peut connaître cette « joie de vivre » qui a été, dit-on, le privilège de la société française d'avant la Révolution.

Il n'est pas surprenant alors que les Russes retardent leur départ tant qu'ils peuvent. Nous les voyons, s'ils sont rappelés par leur gouvernement, assiéger l'ambassadeur, attendre « le troisième oukaze » — le seul qui compte — et, s'ils n'ont plus d'argent, négocier des emprunts, engager leurs bijoux. Les Stroganof, par exemple, ne se résignent à revenir que lorsque Catherine II a mis leurs revenus sous séquestre, et qu'il ne leur reste plus le moindre diamant à porter au Mont-de-Piété[4]. Rentrés à Pétersbourg, remis à flot, ils n'auront naturellement qu'une idée; reconstituer autour d'eux le cadre dont ils gardent l'éblouissant souvenir.

1. Karamzine, *Voyage en France*, p. 373.
2. Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*.
3. Thesby de Belcour, *Ancienne et nouvelle Russie*, 1875, III, p. 280.
4. *Archive russe*, 1876, III, p. 29.

CHAPITRE VII

LA CULTURE MONDAINE

La vie matérielle. L'habitation, les meubles. La mode française dans le costume, dans le boire et le manger.
Le cérémonial. Anna Ioanovna et ses prisonniers. La cour d'Elisabeth; ses divertissements, les premiers comédiens français.
La formation, sous Catherine II, d'une société plus polie; la part qu'y a notre théâtre.

Revenu de Paris, le grand seigneur veut le retrouver à Pétersbourg; le noble qui n'a pu l'aller voir désire en connaître au moins la copie; la souveraine pense, de son côté, que naturaliser les élégances de « la capitale de l'Europe » dans celle de Pierre le Grand, c'est continuer son œuvre de la façon la plus agréable, donc, sans doute, la plus utile. Tout conspire à tourner en imitation de la France seule l'effort des Russes pour se loger, se vêtir, se nourrir, se divertir à l'européenne.

Du temps de Pierre, les architectes italiens avaient la vogue. Après lui, on leur impose la collaboration des Français[1]. Quand Rastrelli, après avoir construit le Palais d'Hiver et celui de Tsarskoié-Sélo, sous Élisabeth, est chargé du Palais de Marbre, sous Catherine II, les escaliers en sont réservés à un Français et à un Allemand élève de Falconet, selon le conseil de Grimm, « d'avoir un Italien pour la pureté du style, un Français pour l'agrément de la distribution intérieure[2] ». Plus on va, plus on

1. *Messager historique*, 1903, mai.
2. Corberon, *Un diplomate français à la Cour de Catherine II*, II, p. 277. — Grimm à Catherine II, 6 juillet 1779.

sacrifie la première à la seconde; les *Délissy*, les *Monrepos* des courtisans de Catherine II ne déplairaient pas à ceux de Louis XVI[1]; pour le Kouskovo du comte Chérémetief, « les vues et les plans en ont été dessinés à Paris par Laurent, de l'Académie de Marseille », qu'a aidé « M. Wailly, architecte parisien[2] ». Les jardins ne sont plus, il est vrai, copiés sur ceux du Grand Roi — on a défait, à Tsarskoié-Sélo, l'œuvre d'un élève de Le Nôtre[3] — mais il ne s'ensuit pas qu'ils soient aussi anglais qu'on le dit. Ces bosquets, ces kiosques chinois, ces temples de l'Amitié, de l'Amour, ces chalets supposés suisses, ces pavillons des Roses, nous mènent simplement de Versailles à Trianon.

Dans les habitations à la mode, la plupart des meubles sont français. Déjà Anna Ioanovna entretient, près de sa Cour, les ébénistes Michel et André Crinieux, et un spécialiste en « lits à la façon française », Rochebot[4]; elle essaye même de recruter des artisans habiles dans les bataillons français faits prisonniers sous Danzig[5]. Au temps d'Élisabeth, et surtout de Catherine, on n'en est plus à ces moyens hasardeux de se meubler. Golovkine y décrit, dans les appartements de la bonne société, des tentures de Lyon, des bronzes de Paris, des objets d'art qui, presque toujours, sont français[6]. Déjà Pierre le Grand, dans ses dernières années, avait acheté beaucoup de statues à Paris. Après lui, Catherine Ire y a commandé des tableaux, des tapisseries, et Élisabeth Ire a suivi son exemple[7]. Mais leurs achats sont peu de chose à côté de ceux de Catherine II. Tableaux, estampes,

1. *Archive Vorontzof*, XXII. — *Archive russe*, 1876, III, p. 7 et suiv.
2. Brochure anonyme de 1787, citée par le baron de Baye, *Kouskovo*.
3. Dussieux, *ouvr. cité*, p. 408. — Corberon, II, p. 279.
4. *Archive russe*, 1877, VII, p. 347.
5. Alfred Rambaud, *Instructions aux ambassadeurs*, I, p. 308. — *La vie intérieure de la Russie en 1740-41* (Moscou, 1886). — Bruckner, *Russische Revue*, XXVIII, pp. 488-92.
6. Lucien Perey, *le Comte Féodor Golovkine et ses Mémoires*, p. 17.
7. Correspondance du vice-chancelier Vorontzof et de son agent Gross, *Archive Vorontzof*, I, pp. 410 et suiv.

pierres gravées, médailles, elle enlève tout par l'intermédiaire, tantôt de Diderot, tantôt de Grimm. Des Clouet, des Poussin, des Le Sueur, des Watteau, des Lancret, des Chardin partent pour le musée de l'Hermitage : Houdon lui fait un Voltaire, tandis qu'à Saint-Pétersbourg Falconet travaille à son Pierre le Grand[1]. Dociles à l'exemple d'en haut, des Galitzyne, des Stroganof, des Troubetzkoï, de passage à Paris, expédient en Russie des collections, qui parfois périssent en route, mais sont, en tout cas, perdues pour la France[2]. « En pleine paix, nous vendons nos statues et nos tableaux, s'écrie Diderot, et c'est Catherine qui les achète, en pleine guerre. Les sciences, l'art, le goût, la sagesse remontent vers le Nord, et la barbarie, avec son cortège, redescend vers le Sud[3]. »

Dans ce cadre français, il faut des personnages français aussi, au moins par leur costume. Sous Catherine Ire, sous les deux Anna, le goût des choses de France n'est peut-être pas encore général; le fait qu'on cite une jeune princesse Kourakine pour son goût des chiffons parisiens n'est pas concluant[4]. Mais, sous Élisabeth, la cour de Russie prend l'aspect de la cour d'Angleterre au temps où « les miroirs de poche, les gants parfumés, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences et autres denrées d'amour arrivaient de Paris chaque semaine[5] ». Le Russe à qui son heureuse étoile permet de voyager devient le commissionnaire de toute la Russie. Bestoujef-Rioumine, chargé d'affaires à Paris, l'est surtout de celles des dames; il fait sa cour à la vice-chancelière Vorontzof en lui envoyant une « boîte à mouches et pour mettre du rouge; il y a aussi une place pour un portrait et un sac pour mettre de l'ouvrage[6] ». Cependant,

1. *Archive Kourakine*, II, p. 160.
2. Tourneux, *Diderot et Catherine II*, pp. 47 et suiv. — Dussieux, *ouvr. cit.*, pp. 410, 411, 416.
3. Diderot, *Œuvres*, XVIII, p. 327.
4. Milioukof, *Esquisse d'une histoire de la culture russe*, 3e partie, pp. 177 et suiv.
5. Hamilton, *Mémoires de Grammont*.
6. *Archive Vorontzof*, II, p. 333.

son secrétaire Bakhtiéief échantillonne des bas de soie, et Simon Narychkine, mauvais grammairien mais bon courtisan, fait emplette, pour l'Impératrice, d'objets qui « ainsi en séparant des dernières modes lui conviendra mieux d'être le modèle des grâces qu'à la poupée qu'un de mes amis ayant le souci de faire faire tout ce qu'il y a de mieux me l'envoie de Paris[1] ». Élisabeth y a, d'ailleurs, ses agents attitrés, Mme d'Hacqueville, son chambellan Santi, un Franco-Piémontais que les boutiquiers ont en grande révérence; enfin, à l'occasion, ses diplomates[2]. Le Bakhtiéief de tout à l'heure court l'Europe en « désobligeante », avec des chargements de gants, miroirs, rubans, pommades achetées aux *Traits galants* (?), sur l'ordre de l'Impératrice : s'il ne lui apporte pas de *crème de la Barbade*[3], c'est que la guerre des Français et des Anglais empêche les arrivages de la Jamaïque. D'autre part, à Pétersbourg même, la légende veut qu'Élisabeth guette les vaisseaux français qui entrent dans le port, afin de de faire main basse sur leur cargaison d'étoffes[4] : il en faut beaucoup dans une Cour où l'étiquette exige qu'on change de costume au moins trois fois par jour[5] !

Sous Catherine II, des courriers font encore la navette entre Paris et la Russie, pour apporter, ne fût-ce que des petits souliers à la belle princesse Catherine Dolgoroukova; mais Potemkine, qui les a commandés, ces souliers[6], sait bien que de tels procédés ne plaisent guère à l'Impératrice. Elle ne perd pas, en effet, une occasion de manifester son peu de goût pour les entraînements de la mode, surtout de celle de Paris. Quand le comte Matiouchkine revient de France tout pomponné, tout « emplumé », les courtisans se récrient : « l'Amour même ne saurait se pré-

1. *Archive Vorontzof*, II, p. 571.
2. *Id.*, II, p. 377; III, p. 641, etc.
3. *Id.*, VI, pp. 223, 228, 229, 237, etc.
4. Cf. Waliszewski, *La dernière des Romanof*, p. 41.
5. Herzen, *Mémoires de Catherine II*, p. 23.
6. Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, II, p. 280.

senter avec plus de grâce! » disent-ils[1]; mais l'Impératrice lui fait grise mine, et conte ensuite à ses familiers qu'il se fait poudrer le dos par son coiffeur, parce qu'à Paris c'est le dernier cri de la mode[2]. Cette mauvaise humeur se manifeste même à l'encontre de la princesse héritière. Quand le comte et la comtesse du Nord reviennent, à leur tour, en 1782, suivis « de plus de deux cents caisses de colifichets, avec tous les projets de coiffures qui peuvent s'imaginer », ils apprennent à la frontière que leur mère vient de doubler les droits de douane sur tous les objets de toilette[3].

Il est trop tard, en tout cas, pour remonter le courant; édits somptuaires, taxes sur l'importation, remise en honneur d'un soi-disant costume national, articles moqueurs des petits journaux, comédies où l'Impératrice elle-même s'en prend aux *pétimétry* Firlifiouchkof et Polkadof, rien n'y fait[4]. Empêché de se nipper à Paris, Firlifiouchkof s'abonne au précieux journal qui, à Pétersbourg même, tient la bonne société au courant des modes[5], avec grand succès, semble-t-il, car le Serbe Tékély constate, en 1790, que les dernières créations sont connues à Pétersbourg plus tôt qu'à Vienne[6].

Voilà la Russie habillée; il faut qu'elle dîne maintenant, grande affaire! « Ici, le sens commun, s'il y en a, écrit l'Anglais Hyndford, ne consiste qu'en bâfrer et en boire. » Pierre le Grand était nationaliste en cuisine; dans les *Mémoires* de Niépliouief, on le voit, devant une soupe aux carottes qui est bien russe, manifester son mépris pour les empoisonneurs étrangers[7]. Mais son nationalisme ne tient pas contre nos vins; le Médoc est le

1. *Archive russe*, 1871, p. 2049. — *Id.*, I, 320, retour des princes Bariatinski.
2. *Mémoires de la comtesse Golovina*, p. 88.
3. Rapport de l'agent anglais Harris, 1er nov. 1782. *Archive russe*, 1874, II, 867.
4. Œuvres de Catherine II, II, *La Fête de madame Vortchalkina, Comment avoir une corbeille et du linge?*
5. Alfred Rambaud, *Revue politique et littéraire*, 1878, I, pp. 12, 27; *Paris et Pétersbourg à la veille de la Révolution.*
6. *Archive russe*, 1878, p. 495.
7. Page 107 de l'édit. de Souvorine.

lait de ses dernières années [1]. Autour de lui, la jeune génération « aime ce qui est bon, et s'y connaît [2] » : Menchikof a déjà son cuisinier français. Sous Anna Ioanovna, nos officiers faits prisonniers sous Danzig retrouvent à Pétersbourg nos vins et la cuisine d'un compatriote, Formay. Sous Élisabeth, l'ambassadeur La Chétardie, déterminé à faire l'alliance franco-russe, débarque avec 100 000 bouteilles de vin, dont 16 800 de champagne [3]. Vers la fin du règne, on cesse, à la Cour, de porter les toasts avec du Tokay; le style français est si bien établi, qu'on ne sert plus, dans les fêtes, ni *vodka* ni bière anglaise. Les Anglais, d'ailleurs, n'y perdent rien, car les neuf dixièmes du Champagne qu'on boit en Russie sont de leur façon.

Quant à la cuisine proprement dite, elle est moins avancée : après Formay, le cuisinier de l'Impératrice est un certain Fuchs qui ne songe même pas à se dire alsacien, et en 1759, à Tsarskoié Sélo, « les contrôleurs de la bouche » servent aux membres du corps diplomatique des ragoûts, au choix, allemands, italiens, russes ou français [4]. Pourtant divers indices font déjà prévoir le triomphe de ces derniers. On voit l'Impératrice commander à Paris « de ces fameux pastets du Périgord aux perdrix rouges et aux truffes », et aussi « des pastets de Versailles, au jambon » et enfin, par la même occasion, dix livres de truffes [5]. Sous Catherine II, toutes les grandes maisons, tous les endroits à la mode auront leur cuisinier ou leur restaurateur français, fier comme Vatel : « Moi, monsieur le comte! répond le sien au comte Chouvalof, servir sur votre table une oie rôtie! Renvoyez-moi plutôt en France [6]! »

Il ne reste plus, après tout cela, qu'à prendre les manières

1. Waliszewski, *Pierre le Grand*, p. 209.
2. Voir plus haut, p. 21.
3. Prince Pierre Dolgoroukof, *Mémoires*, p. 174.
4. *Id.*, p. 123.
5. *Archive Vorontzof*, II, p. 371.
6. *Archive russe*, 1874, I, p. 1435, *Mémoires de Timkovski.*

congruentes au régime et à l'habit. Nous avons vu Pierre le Grand s'en préoccuper déjà[1]; mais, après lui, les Allemands deviennent tout-puissants, et la légende veut que leur domination n'ait été que barbarie. « Sous Anna Ioanovna, écrit Féodor Golovkine, la Cour eut quelque chose de sauvage et de scandinave, produit par le mélange des mœurs allemandes et courlandaises. L'ivresse, les indigestions, les propos sales en faisaient une immense et dégoûtante caricature[2]. » Parfois, en effet, la Cour d'Anna a joint à la vieille barbarie moscovite celle de la Cour du Roi Sergent; on s'y tenait pourtant quand on se sentait sous l'œil des civilisés, et les relations des Français pris à Danzig et amenés à Pétersbourg en témoignent[3].

Aussitôt débarqués à Kronstadt, le capitaine d'Agay de Myon et ses compagnons sont accueillis par des Hollandais et des Allemands, dont quelques-uns ont servi jadis Sa Majesté Très Chrétienne et ne l'ont pas oubliée; puis on les présente au Grand-Amiral Golovine dont l'audience tourne tout de suite en plantureux banquet. A Pétersbourg, ils sont régalés au nom de la Tsarine, et dans l'un de ses palais : « la toile était fort belle, le souper magnifique, la vaisselle la plus belle qu'on pût voir ». Le repas, œuvre de Formay, et les vins, venus de France, eux aussi, répondaient à cette magnificence. Il est vrai que, la soirée finie, les invités de l'Impératrice doivent coucher sur des bottes de paille, et ce contraste ne laisse pas d'être suggestif. Le lendemain, c'est le Grand-Maréchal qui reçoit; après le dîner, « il nous fit venir, raconte d'Agay de Myon, des Géorgiennes qui étaient ses esclaves et toutes jeunes et jolies, et nous offrit, dans cette fête, de toutes les façons, ce qui pouvait nous amuser ». Cette hospitalité de pacha distribuant son harem nous transporte fort loin de l'Occident, sans d'ailleurs nous mener dans le véri-

1. Voir plus haut, p. 28 et suiv.
2. Lucien Perey, *ouvr. cit.*
3. D'Agay de Myon, capitaine au régiment du Blaisois, *Voyage de Moscovie...*, *Revue hebdomadaire*, 1899, nos 19, 20, 22.

table Orient; quoi qu'il en soit, nos Français se sentent chez eux non moins que des Russes à Paris. Des amis leur viennent de toute part. « Le jeune prince Dolgorouki venait journellement manger à notre table... il parlait très bien français, et témoignait fort de son désir de venir en France. » Le prince Kourakine est également trouvé très aimable, et aussi le chancelier Ostermann « qui nous reçut très poliment et nous parla très bon français, avec beaucoup d'esprit ». De même, dans le palais de la Tsarine, à un grand bal, « nous reçûmes mille compliments de tous les seigneurs qui étaient présents, et qui parlaient tous un fort bon français ». Plusieurs dames n'ont pas moins de savoir et encore plus de bonne grâce; elles s'appliquent à distraire les prisonniers, et l'Impératrice leur fait dire qu'étant, sans doute, comme tous les Français, fort galants, ils seront sensibles à ces prévenances. Mais voici les princesses impériales; l'Allemande Anna Léopoldovna reste silencieuse et maussade, mais Elisabeth, la fille de Pierre le Grand, est d'une autre étoffe. « Elle a des grâces infinies dans tout ce qu'elle fait... son embonpoint ne l'empêche pas d'être une des plus belles personnes qu'on puisse voir.... Elle dit à M. de la Mothe, notre colonel, que s'il passait l'hiver dans ce pays, elle pouvait lui répondre qu'il ne s'y ennuyerait pas, quoique, sûrement, la France eût plus d'agréments.... Enfin, elle nous dit à tous quelque chose de gracieux. » Et les prisonniers, ou, plus exactement, ces amis amenés de force, sont comblés d'attentions jusqu'à la dernière minute, et même au delà, car, sur le chemin du retour, ils découvrent qu'on a garni leurs coffres de toute sorte de vins et de friandises.

Il semble bien, à lire d'autres récits[1], que notre capitaine se soit laissé quelque peu « enguirlander ». Sa relation montre en tout cas que, même sous la domination des Allemands et des

1. Notamment celui de lady Rondeau dans ses *Mémoires*.

Courlandais, le pont jeté par Pierre le Grand entre la Russie et la France n'a pas été coupé. Les courtisans d'Anna Ioanovna doivent au réformateur leur connaissance des choses françaises, et ils en ont gardé le goût à tel point que cette société, supposée si barbare par Golovkine, est déjà prête à l'explosion de gallomanie du temps d'Elisabeth.

Le jour où une réaction nationale contre les Allemands porte cette princesse sur le trône, est, en effet, celui du triomphe des Français. Deux d'entre eux, l'ambassadeur La Chétardie et le chirurgien Lestocq, un descendant de protestants exilés, deviennent des conseillers écoutés de l'Impératrice, et leur disgrâce, au bout de quelques mois, n'arrête pas le courant. On importe des grammaires [1], on fait venir des précepteurs, et quand le marquis de L'Hopital vient, en 1758, renouer les rapports officiels interrompus depuis l'expulsion de La Chétardie, on lui parle français « comme à Paris [2] ». Tout est français, d'ailleurs, dans l'ordonnance de la Cour; quand la science du maître des cérémonies, Rochambeau, est mise en défaut par quelque cas extraordinaire — le mariage du Grand-duc héritier, par exemple — c'est à Paris qu'on se renseigne en toute hâte [3]. L'imitation russe est minutieuse et ne le cède pas en faste à son modèle. Le chevalier d'Eon vante le luxe du palais, la magnificence des costumes, « la troupe brillante des *fresles*, jeunes demoiselles de la plus grande condition qui ressemblent à des nymphes et sont très dignes de la curiosité et des regards de l'étranger ». Il manque pourtant quelque chose à cet assemblage; les dames, rangées d'un côté, et les cavaliers de l'autre, n'ont pour se distraire que la musique italienne, et, avoue d'Éon, « la récidive

1. V. *Faust*, d'Ivan Tourguénief. La grammaire française la plus ancienne qu'il retrouve dans la bibliothèque de sa famille est de 1741.
2. La Messelière, *Archive russe*, 1874, I.
3. *La famille des Razoumovski*, I, p. 58.

fréquente en devient aisément fastidieuse[1] ». L'Hopital déclare plus crûment que « l'ennui de cette cour est inexprimable[2] ». A la vérité, il y a des moments de détente : Élisabeth raffole des mascarades où elle peut apparaître, dans la même soirée, en hetman cosaque, en matelot hollandais et en mousquetaire français[3], et faire ainsi le résumé de l'histoire de la Russie. Parfois même, la détente est un peu grossière; les processions où le Procureur général « gambade comme un Hans Wurst », et les entrées d'apothicaires, arme au poing, si elles rappellent Molière, n'évoquent pourtant pas Versailles[3].

Mais voici qu'on pratique déjà le divertissement français par excellence, la comédie. Sous Anna Ioanovna arrive la troupe de ballet du Français Nicolas Landet. Il initie Pétersbourg au menuet, et sous Élisabeth, il affirme que nulle part, en Europe, on ne le danse avec autant de grâce. Est-ce pour cela que le grave Zabiéline voit en lui « pour cette époque, le vrai précepteur de la Russie[4] », ou bien parce que, le premier, il a montré aux Russes des femmes sur la scène? Il semble que son mérite soit plutôt d'avoir ouvert la Russie à de vrais comédiens.

C'est lui, en effet, que, sous Anna Léopoldovna, l'Allemand Löwenwold, après avoir chassé la troupe allemande de la Cour, avait chargé de lui trouver des remplaçants. Landet alla donc débaucher la troupe française de l'Électeur de Hesse-Cassel; mais, au retour, il ne trouva plus ni Löwenwold, ni même Anna; Élisabeth venait de s'emparer du trône[5]. Les Français n'en furent que mieux reçus; aux fêtes du couronnement, ils jouèrent nos classiques, mais sans doute, avec un simple « succès

1. Correspondance de d'Éon avec Tercier. Cf. Waliszewski, *La dernière des Romanof*, p. 53.
2. Dépêche du 3 février 1759.
3. Waliszewski, *ouvr. cit.*, pp. 41, 58, etc. — Zabiéline, *Essais...*, II, p. 450.
4. Zabiéline, *id.*, II, pp. 362-445.
5. *Id.*, II, p. 445.

d'estime »; il n'y avait pas encore de public mûr, sinon pour Molière, du moins pour Corneille et Racine. Les années suivantes, la chronique enregistre des succès de comédiens russes, de danseurs français, de chanteurs et de chanteuses italiennes; la Sacco et la Bellucci ont chacune un parti qui fait la guerre à l'autre à coups d'épigrammes [1]. Évidemment la Russie se forme, et l'on peut essayer d'acteurs plus sérieux. Poussée par son favori Chouvalof, l'Impératrice essaye d'attirer Lekain, Préville, la Clairon, mais sans succès. « Ils ont tous trop d'avantages dans leur pays [2], » lui répond son négociateur, Bestoujef-Rioumine. On se rabat sur des étoiles de moindre grandeur, et leur succès, au début, est si piètre, que, pour leur faire une salle, l'Impératrice est forcée de menacer les courtisans absents d'une amende de cinquante roubles. Ils viennent donc, et c'est leur tour d'éprouver « l'ennui inexprimable » dont se plaignait Lhopital. Mais cet ennui passe vite, et bientôt, sans amendes, l'affluence est régulière. Les gens du bel air viennent pour soutenir leur réputation; les ambitieux, pour se familiariser avec la langue et la littérature dont la connaissance devient indispensable, et ils y envoient aussi leurs enfants. Les petits Vorontzof, qui ont dix, douze et treize ans ne manquent pas une représentation [3].

Après Élisabeth, Pierre III ne fait que passer sur le trône. Il y a pourtant le temps d'ordonner aux dames de remplacer, à l'église, les prosternations à la russe par des révérences à la française, et de promulguer l'oukaze qui permet aux nobles de servir ou non l'État [4]; désormais ils pourront affluer dans les villes, et y employer leurs nouveaux loisirs à remplacer « l'Occident instructif et sérieux qu'avait voulu leur faire connaître Pierre le Grand — celui des Allemands — par l'Occident frivole

1. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1875, I, p. 312.
2. *Archive Vorontzof*, II, p. 344.
3. *Archive Vorontzof*, V, p. 12.
4. *Id.*, XXI, pp. 30-41.

et corrupteur[1] ». Ce n'est pas Catherine II qui les en empêchera : n'a-t-elle pas été l'élève, à Stettin, de la Française Mlle Gardel, et à Pétersbourg, du plus français des Polonais, du Poniatowski dont elle fera un Roi?

Golovkine assure que son règne vit l'éclipse définitive des Allemands. « Après 1764, dit-il, on ne vit plus que les manières de Paris ou de Moscou. La jeunesse prit les unes, les vieillards revinrent aux autres, et les caricatures d'Allemands entés sur des Russes disparurent tout à fait[2]. » En fait, même à Moscou, c'est le ton français, ou supposé tel, qui domine : Thesby de Belcour assure, en 1774, que les dames y sont décolletées « comme des nourrices », et que leurs conversations le mettent mal à l'aise[3]. Les solécismes, d'ailleurs, y abondent, comme à Pétersbourg, comme partout. « Les gentilshommes russes, remarque l'Anglais Macartney, parlent librement le français, mais ne sont pas en état de l'écrire correctement, ni avec précision[4]. » Dans la cour fort mêlée de Catherine II, on sent trop, du moins au début, que les vieux n'ont rien lu, et que les jeunes ont lu surtout le petit livre de l'académicien Clerc : *l'Art de débuter dans le monde avec succès*[5]. Aussi les fêtes de cour sont-elles presque aussi languissantes que sous Elisabeth : « Je ne me suis pas amusé à cette mascarade, écrit Corberon, la gêne et la contrainte qui y règnent en ôtent tout le charme. » Même ailleurs qu'à la Cour on s'ennuie : « Je suis allé chez les Czernicheff... Imagine, mon ami, un cercle de huit à dix femmes bien droites, bien silencieuses, qui ne s'ébranlent que pour se mettre à différentes tables de jeu. Cette journée m'a paru longue[6]. »

On essaye de se ranimer en arrangeant des pique-niques.

1. Viazemski, *Œuvres*, V, p. 172.
2. Lucien Perey, *ouvr. cité*, pp. 20, 21.
3. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1873, III, p. 281.
4. *Antiquité russe*, LV, p. 309. — *Id.*, XXIII, p. 594.
5. Saint-Pétersbourg, 1774.
6. Corberon, *ouvr. cité*, II, p. 117. — *Id.*, p. 84.

— « On y va en traîneau, on revient de même, et on croit s'être amusé[1] », — et aussi des petits jeux, colin-maillard ou « train-ballet », qui finissent souvent « par une polissonnerie générale[2] ». On voit donc, au Palais d'Hiver, sortir des chambres de l'Impératrice, sept dames dont Grégoire Orlof, Léon Narychkine, etc.; le prince Biélossielski, encore plus ridiculement affublé que les autres, fait leur mère. On leur donne du punch, et les voilà qui « jouent, dansent, font mille polissonneries[3] ». Encore sont-elles plus décentes que le prince de Ligne qu'on verra, son collier de la Toison d'or au cou, « jouer à broche-en-cul, et se mettre des mèches de papier au derrière[4] »

Le théâtre est une distraction plus relevée. Les troupes françaises se renouvellent constamment sous les yeux d'un public déjà capricieux sans être encore délicat. Soumarokof se plaint des spectateurs qui parlent plus haut que les acteurs, cassent bruyamment des noix, échangent des coups de poing : « Voyageurs, répondez-moi : à Paris et à Londres, trouble-t-on ainsi le parterre et les loges? » D'autres spectateurs ne veulent s'intéresser qu'au ballet, à tel acteur, à telle actrice. « Ils n'écoutent, constate un journal, ni Mahomet, ni Harpagon, ni les paroles qui pourraient ennoblir leur âme; ils ne se préoccupent que de la voix et des costumes de tel ou tel[5]. »

Le progrès vient, vers 1770, grâce à une mode elle aussi importée de France. On sait qu'en ce temps, il n'y avait, au dire de Bachaumont, « nul procureur qui ne voulût avoir des tréteaux et une troupe[6] ». Sur ces scènes improvisées montent des amateurs de tout rang; une reine y joue la Rosine du *Mariage*

1. Corberon, *ouvr. cité*, I, p. 132.
2. Mme de Genlis, *Adèle et Théodore*, II, p. 362.
3. Porochine, *Mémoires*, p. 560.
4. Corberon, II, p. 352. — Cf. Ségur : « Le prince de Ligne poussait quelquefois la gaîté jusqu'à la folie », *Souvenirs*, III, p. 73.
5. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1875, I, pp. 314 et suiv. Citations des journaux *Un peu de tout* et *Les soirées*.
6. Bachaumont, *Mémoires secrets*, 17 novembre 1770.

de Figaro. Il en est à peu près de même en Russie; Catherine II a sa salle, à l'Hermitage, où dix ou douze spectateurs voient jouer devant eux de grands seigneurs, des ministres, des ambassadeurs, le Français Ségur, l'Autrichien Cobenzel[1]. Chez le Grand-duc héritier, le prince Kourakine triomphe dans les rôles d'Eraste et de M. Jacquemin. Du Grand-duc la mode passe aux courtisans. « Puisqu'on joue des comédies chez lui, il faut bien qu'on en joue chez eux.... Le prince Galitzyne va faire bâtir un théâtre; il en est question chez les Golovine, chez les Spiritof[2]. » Les Instituts, les régiments de la Garde, les manufactures ne restent pas en arrière : à l'Académie des sciences, une séance solennelle s'ouvre par une comédie-ballet; à la fabrique de faïences, « les élèves, des petits moujiks, dressent une scène dans la salle où ils mangent et travaillent[3] ». La province s'ébranle enfin; Moscou, en 1787, n'a pas moins de quinze théâtres. A Tambof, le gouverneur Derjavine, qui veut être administrateur éclairé non moins que grand poète, organise d'abord des concerts; puis, quand il juge ses Tamboviens un peu dégrossis, il les met à la comédie[4].

Il va sans dire que ces représentations ne sont pas toujours en français, car la connaissance de la langue a été devancée par cette fureur théâtrale; mais ce sont toujours des pièces françaises que l'on joue. Les tragédies sont assez rares; elles sont difficiles à apprendre, à jouer, et quelquefois dangereuses; des malintentionnés n'ont-ils pas trouvé, dans la *Sémiramis* de Voltaire, des rapports entre l'infortuné Ninus et l'infortuné Pierre III[5]? En revanche, tout notre répertoire comique est joué, dans l'original ou en traduction : chez le Grand-duc Paul, en quelques semaines, on joue *le Tableau parlant*,

1. Ségur, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*.
2. Corberon, I, pp. 172, 264.
3. *Id.*, II, p. 110.
4. Grot, *Œuvres de Derjavine*, VI, p. 579 et suiv.
5. Corberon, *ouvr. cité*, II, p. 261.

Annette et Lubin, *le Faux Savant*, *Maxime*, *la Coquette corrigée*, *l'Anglomane*, *le Français à Londres*, *le Barbier de Séville*, *le Glorieux*, *la Jeune Indienne*, *Crispin rival de son maître*, etc.[1]. Et comme les acteurs entendent bien ne pas utiliser leur rôle qu'une fois, les mêmes pièces font généralement le tour du « Tout-Pétersbourg », qui, d'ailleurs, tient en quinze ou vingt salons.

Notre théâtre est donc devenu le grand divertissement de la classe instruite, mais n'est-il pour elle que cela? Les contemporains s'y trompent parfois; pour Corberon, sa vogue n'est qu'une « manie, venue de l'imbécile Betski[2] ». C'est faire trop d'honneur à Betski; la manie tient, en réalité, aux causes qui l'avaient fait naître en France. Nos aïeux attribuaient au théâtre une vertu éducatrice[3]; les Russes ont pensé de même, et c'est de bonne foi que Derjavine, à l'inauguration de son théâtre, fait apparaître à ses administrés un génie qui leur promet de les civiliser, avec l'aide de Melpomène et de Thalie, de Thalie surtout, car si Melpomène inspire à ses auditeurs des pensées élevées, mais d'un usage peu courant, Thalie leur apprend les mots pour tous les jours, les tours heureux et les gestes qui les souligneront. Les dames que Corberon a vues si figées chez les Czernicheff seront plus gracieuses après qu'elles auront joué la comédie, sous sa direction peut-être; car, tout en raillant la manie des Russes, il condescend à rectifier leur accent, leurs attitudes, à répéter mille fois : « Soyez dégagées, mesdames! souriez, messieurs! Regardez-moi! », sans s'aviser qu'il continue le mannequin que Pierre Ier faisait jadis exposer, en costume français, sur la Perspective Nevski; il est, lui, la poupée parlante et gesticulante dont les Russes, une fois équipés comme il faut, ont besoin pour régler leur allure et leur langage.

1. Corberon, I et II, *passim*. — *Archive Kourakine*, VIII, pp. 173-174, etc. — *Archive russe*, 1869, *Mémoires de Porochine*, pp. 28-30, 32, 36, 40, 44 et suiv.
2. Corberon, II, p. 110.
3. Voir plus loin, p. 93.

A la veille de la Révolution, cette éducation des dehors paraît achevée, du moins dans la haute société; « notre goût s'épure d'heure en heure », constate le traducteur de l'*Eugénie* de Diderot, en 1788[1], et les petits journaux proclament, en s'en moquant, la part prise par les Français à cette révolution. « Sans eux, écrit le *Boursicot*, nous ne saurions comment entrer, saluer, nous parfumer, prendre un chapeau, exprimer en le déplaçant nos divers états d'âme.... Dans une assemblée féminine, de quoi aurions-nous parlé autrefois, sinon de poules et de poulets? La France nous a fourni des sujets de conversation et les règles du commerce tendre et agréable. » Et cela, seuls, les Français pouvaient l'enseigner. « Les Allemands, les Anglais et les Hollandais n'auraient jamais civilisé nos manières[2]. »

Reste à savoir si cette initiation est vraiment un progrès, et si l'amélioration de la forme a entraîné celle du fond? Les étrangers hésitent; ils parlent d'exagérations, de mauvais goût, de grimaces prises pour de l'amabilité, mais, sur le fond des choses, ils ne se prononcent pas[3]. Les gallophobes, eux, trancheront dans le vif; pour eux, nous ne faisons que gâter les vieilles vertus russes. Mais, s'il en est ainsi, les leçons des gouverneurs français et de nos écrivains y ont sans doute contribué autant que les exemples des mondains. Nous avons vu ceux-ci; il faut entendre celles-là.

1. Alexis Vessélovski, *Études et caractéristiques*, p. 301.
2. *Le Boursicot*, 1774. — *O temps*, de Catherine II, Acte II, scène I.
3. Corberon, I, pp. 187, 257, 320; II, p. 378.

CHAPITRE VIII

LES ÉDUCATIONS

Les premiers maîtres français, leur origine, leurs défauts; leur amélioration lente.
Les maisons de l'État; l'Institut de Smolny, le Corps des Cadets. Leurs procédés et leurs résultats.
Les études à l'étranger; les universités à la mode, Leyde, Strasbourg. Le rôle de Paris.
Les précepteurs philosophes du temps de Catherine II; Romme et Laharpe.

Nous avons vu Pierre le Grand initier ses sujets à la culture, tantôt en les expédiant en Europe, tantôt en les enfermant dans des écoles, avec des maîtres européens; les éducations privées ont été rares pendant son règne. Après lui, sous des gouvernants plus insouciants, elles deviennent très vite le cas le plus fréquent. Même le Russe, qui devra finir ses études dans une école de l'État ou dans une Université étrangère, les commence avec un *outchitel*, un précepteur; beaucoup s'en tiennent à ses leçons. C'est donc d'elles qu'il faut parler d'abord.

Les premiers précepteurs français que l'on rencontre en Russie sortent sans doute de cette « rue des Français », où Menchikof avait installé des artisans de notre nation[1]. Tout ce qu'on leur demande d'abord, c'est de « se comporter en hommes d'honneur », et d'enseigner aux enfants, non seulement le français, mais encore les bonnes manières; moyennant quoi, ils

1. Voir plus haut, p. 27.

recevront, comme le sieur Pirard chez le comte Golovine, par jour deux cruches de bière, par semaine une bouteille de brandevin, par an 60 roubles, plus une paire d'habits neufs[1]. Tant d'avantages sont-ils toujours honnêtement gagnés, on n'en sait rien : dès 1733, l'historien Tatichtchef se plaint de l'insuffisance des maîtres étrangers[2].

A l'époque d'Élisabeth, il y a progrès; quand on le peut, on fait venir des Français vraiment qualifiés pour enseigner. Le joaillier de la Cour, Jérémie Pozier, ramène de Berlin une dame Berger — sans doute de Montbéliard — pour les petits Vorontzof[3]. Elle leur enseigne la langue et leur donne des notions de littérature que complète la fréquentation du théâtre français. « Nous y allions deux fois par semaine, raconte Catherine Vorontzof, la future princesse Dachkof... et cette circonstance contribua beaucoup à nous donner, dès notre enfance, un penchant décidé pour la lecture et la littérature[4]. » Nous dirons avec quelles difficultés, pendant quelques années, ce penchant trouva à se satisfaire[5].

Dans les années qui suivent, et surtout après 1756, les précepteurs français se multiplient; dans toutes les familles soucieuses de l'avenir et des belles carrières, ils prennent la place de l'Allemand, cocher devenu précepteur, que Fone Vizine décrit dans le Vralmann du *Mineur*. La plupart du temps ils ne valent pas mieux que lui. « J'avais engagé pour le Corps des cadets, raconte Timkovski, huit laquais français; deux mois après, ils étaient précepteurs dans huit maisons différentes[6] ». On sait, d'autre part, la légende du Français qui, marqué d'une fleur de lys sur l'épaule, fait croire au père de son élève qu'il

1. Demkof, *Histoire de la pédagogie russe*, II, p. 264.
2. *Id.*, p. 105.
3. *Antiquité russe*, 1870, I, p. 72.
4. *Archive Vorontzof*, V, p. 12.
5. Voir plus loin, p. 104 et suiv.
6. *Archive russe*, 1874, I, p. 1456

est cousin du Roi, et celle du Finnois qui, pendant de longues années, a enseigné sa langue pour du français[1]. Du côté des *madamy* et des *mamzély*, c'est le même tableau; La Messelière s'épouvante, en 1758, en en trouvant qui, à Paris, sont inscrites sur certains registres[2]. Corberon en dit à peu près autant, vingt ans plus tard, à propos de l'œuvre chérie de Catherine II, l'Institut de Smolny. « Je vais parier qu'une fille de la rue Saint-Honoré, un peu stylée, arrivant en Russie, sera reçue pour maîtresse dans cet établissement. Elles ont 270 roubles de gage, et ce n'est pas assez pour avoir de bons sujets[3]. »

Au fond, si la Russie se contente de si peu, c'est beaucoup moins par ladrerie que par méconnaissance de ce que doit être une éducation. Le noble vit pour les *tchines*; or, à la Cour, où ils se donnent, la mode est au français; il faut que tout jeune homme un peu ambitieux sache répondre au dignitaire qui l'interpellera dans cette langue. Ce français de Cour, n'importe quel « chevalier Cacadou[4] », engagé au petit bonheur, saura l'enseigner avec des listes de mots et des phrases sur la pluie et le beau temps : qui se scandalisera de ses ignorances? qui le contredira quand, devançant la méthode directe, il affirme que parler grammaire est pur pédantisme? Il suffit qu'il parle beaucoup et certifie, par sa seule présence, le rang des gens qui l'ont engagé et leur fortune : « Demandez-vous, en province, si telle famille est opulente, on vous répond : il y a un *outchitel*[5]! »

Il en est de même pour l'éducation des filles, à cela près que les *madamy* et *mamzély* rendent des services plus variés que les *moussié*; aussi sont-elles payées parfois à peu près autant qu'eux. Dans un petit journal du temps de Catherine II, deux commères moscovites se lamentent sur leurs exigences : « Ma *mamzell* est

1. Porphyrief, *Littérature du XVIIIe siècle...*, p. 323.
2. La Messelière, *Voyage à Pétersbourg*, *Archive russe*, 1874.
3. Corberon, II, p. 324.
4. Fone Vizine, *Conversation chez la princesse Khaldina.*
5. Ducret, *La Russie et l'esclavage.*

très chère, la maudite!.. 180 roubles par mois, 5 livres de sucre, une de thé!! — Oh! moi, *matouchka*, je donne plus, 250 roubles par mois, et les vivres de la maison à discrétion. Mais aussi elle lave mes dentelles et me fait mes bonnets, et elle apprend à notre Tanioucha à en faire[1]. »

A vrai dire, s'il y a jusqu'au XIXe siècle des maisons où le précepteur et la gouvernante tiennent du valet et de la femme de chambre, il y en a d'autres où, de bonne heure, on se préoccupe de la valeur de leurs leçons; où l'on se plaint de leur insuffisance, et si bruyamment que, vers 1750, le gouvernement intervient; un oukaze ordonne à tout précepteur étranger de passer un examen, à Pétersbourg, devant la *Desianse Akademie*, ou à Moscou, devant l'Université. Quelques-uns s'y présentent, en effet, et la légende assure que l'un d'eux, interrogé sur les modes des verbes, répondit qu'il les connaissait mal, car il avait quitté Paris depuis longtemps, et les modes y changent souvent. Des refusés, le plus petit nombre revint en France; quelques-uns s'enfoncèrent dans les provinces, et, selon La Messelière, « jusqu'aux confins de la Chine » : la plupart, confiants dans l'inertie des autorités, ne bougèrent pas, et le fait est que l'oukaze fut renouvelé si souvent qu'il faut bien le croire resté lettre morte[2].

L'amélioration vient, sous Catherine II, du progrès général de la Russie. D'abord, les lumières se répandent; de nombreuses traductions d'ouvrages pédagogiques, de l'*Éducation des Filles*, de Fénelon, de *la Parfaite éducation des Enfants*[3], de Bellegarde, etc., avertissent les parents de ce qu'ils doivent exiger d'un précepteur ou d'une gouvernante. D'autre part, le numéraire devenant moins rare, les prix s'élèvent assez pour attirer de vrais précepteurs. Ce sont d'abord des Suisses de la Suisse

1. *Mélanges* (*Smiess*). — Mme Likhatchova, *Matériaux pour l'histoire de l'instruction des femmes en Russie*, I, p. 149.
2. Mme Likhatchova, *ouvr. cité*, I, 135. — Soloviof, *Histoire de Russie*, XXVI, p. 260. — Demkof, *ouvr. cité*, II, pp. 187, 461.
3. *Id.*, pp. 214, 641, 642, etc.

romande, de langue moins déliée que les Parisiens, mais plus aptes à comprendre la variété des besoins russes; de ce « parfait belvédère » qu'est leur pays, on suit mieux la vie de toute l'Europe. Viennent ensuite des Montbéliardais, surtout après le mariage, en 1776, du Grand-duc Paul avec une princesse de Würtemberg élevée à Montbéliard. Les Alsaciens leur font concurrence avec la supériorité d'être bilingues; mais les gens qui aiment notre culture sans pour cela nous aimer nous-mêmes leur trouvent des sentiments trop patriotiques. « Je n'en voudrais qu'un qui fût luthérien, écrit Simon Vorontzof; ils sont moins français que les autres[1]. » Les Lorrains enfin, ceux surtout du pays de Dieuze, ne sont pas rares, et bien qu'en général ils aient laissé de bons souvenirs, il semble qu'on les ait parfois trouvés trop gascons : à en juger, du moins, par l'annonce, dans la *Gazette de Moscou*, où le sieur Lemaire, de Lunéville, énumère les dix langues et les dix-sept sciences qu'il peut enseigner, y compris celle de changer la faïence en porcelaine[2].

Tous ces précepteurs venus de « l'Austrasie » forment dans les capitales russes, à la veille de la Révolution, une nouvelle colonie française plus grave, en général, et mieux considérée que l'autre. Après 1770, les mentions se multiplient d'*outchitels* que suit la reconnaissance de leurs élèves. Tel est qualifié, même par Corberon, de « fort bon homme »; tel autre finit sa vie dans la famille où il a jadis enseigné[3]; même à Orenbourg, on peut mettre la main sur un Français passable[4]. Il est visible que, peu à peu, par leurs qualités, et peut-être aussi par leurs défauts, les maîtres français ont conquis des sympathies dont leurs prédécesseurs allemands n'ont pas joui[5], et leurs descen-

1. *Archive Vorontzof*, IX, p. 12.
2. *Antiquité russe*, 1887, LIV, p. 240.
3. Corberon, II, p. 149. — *Archive Vorontzof*, XVIII, p. 90.
4. Aksakof, *Chronique de famille*, p. 73.
5. Masson, *Mémoires secrets*, p. 220.

dants en profiteront largement. Le témoin de Pouchkine, dans son duel avec le demi-Alsacien Dantès, sera le fils d'un *outchitel* alsacien [1], le colonel Danzas.

A côté de l'enseignement à la mode, les écoles de l'État font longtemps médiocre figure, et la culture française n'y prend qu'assez tard une place importante. Sous Pierre le Grand, il y a bien quelques Français dans la masse des professeurs engagés pour ses instituts, mais ils ne sont pas, en général, professeurs de français : à l'Académie des sciences, Duvernoy professe l'anatomie; Delisle, l'astronomie; Bernouilli, les mathématiques. D'ailleurs — si nous mettons à part les leçons particulières qu'ils peuvent donner à de très rares aristocrates, celles, par exemple, de Bernouilli au jeune prince Kantémir — ils n'ont pas d'élèves, pour la simple raison qu'ils ignorent le russe, et les boursiers de l'Académie le français [2]. Il faut aller jusqu'au règne d'Anna Ioanovna pour constater un progrès. Munich réorganise le Corps des Cadets, et y introduit l'enseignement du français à côté de celui de l'allemand. Dès 1732, les archives du Corps témoignent que, sur 282 élèves, 91 ont choisi le français, et obtenu des succès que, sans doute, leurs certificats de fin d'études exagèrent [3] : il semble bien que les meilleurs d'entre eux aient appris tout juste à lire nos auteurs; quand plus tard ils s'aviseront, comme Soumarokof, d'écrire ou de parler en français, ce sera dans un jargon presque incompréhensible.

Le règne d'Élisabeth n'améliore guère cette situation. Sa grande œuvre, en fait d'instruction publique, c'est l'Université de Moscou. Or, elle a été fondée sur le modèle des universités allemandes; les professeurs allemands, dès le début, y sont

1. Tastevin, *La colonie française de Moscou*, p. 95.
2. Piékarski, *Histoire de l'Académie des sciences*, I, p. 95 et suiv.
3. *Messager historique*, 1907, mai, *Le Corps des Cadets*, Louzanof.

nombreux; les maîtres de français, rares et médiocres, incapables de donner autre chose que des notions élémentaires, dont les étudiants ne paraissent guère se soucier[1]; c'est seulement après l'Université que, l'amour de la lecture aidant, ils feront, à domicile, leurs classes de français.

Catherine II a fait davantage. Montée sur le trône avec de grandes prétentions à renouveler la race russe par l'éducation, elle a cherché ses inspirations et ses modèles surtout en France; dans le fameux Institut de Smolny, le premier collège de filles que la Russie ait possédé, elle a suivi Mme de Maintenon tout en protestant du contraire. « Nous sommes bien éloignées, écrit-elle à Voltaire, de faire de nos jeunes filles des religieuses et de les rendre étiques à force de brailler la nuit à l'église, comme à Saint-Cyr.... Nous ne les voulons ni prudes ni coquettes, mais aimables, et en état d'élever leurs enfants[2]. » Pourtant elle applique à Smolny, « non par imitation, mais par suite d'une certaine rencontre d'idées[3] », la plupart des règlements de Saint-Cyr. Les *monastyrki*, partagées en classes que distinguent les couleurs de leurs rubans, sont soumises au même internat que les Saint-Cyriennes — dans l'une et l'autre maison, l'ennemi, c'est la famille; — elles font les mêmes petits travaux, s'habillent, se coiffent, tricotent leurs bas, cousent leurs robes, comme à Saint-Cyr. La seule différence — exercices religieux mis à part — c'est qu'à Smolny, les élèves, celles du moins qui sont nobles, ont des vêtements plus riches, voire des robes de soie, et qu'on ne leur fait pas balayer leur chambre[4].

Catherine avait même songé, dans un temps, à faire venir de France, avec les statuts de Saint-Cyr, une « dame de Saint-

1. Fone-Vizine, *Aveu sincère*.
2. *Revue des Deux Mondes*, 1873, mars, *L'éducation des filles en Russie*, Alfred Rambaud.
3. Mme Likhatchova, *Matériaux...*, I, p. 133.
4. *Id.*, I, p. 144.

Louis » qui serait inspectrice des classes. « Pour empêcher les sots de crier à la nonne française et à l'hérésie, il faudra, sous prétexte d'éducation particulière, lui confier d'abord une ou deux orphelines dont on ferait ensuite des institutrices, et ainsi, peu à peu, on se débarrasserait des Françaises[1] ». Plus tard, elle eut peur de la « nonne française », même provisoire; elle commença Smolny avec une princesse Dolgoroukova, et, quand il lui fallut, bientôt après, se rabattre sur une Française, elle en chercha une qui, avant tout, ne fût pas catholique. Elle trouva dans Pétersbourg une dame Lafon qui se faisait appeler de Lafon. Nous ne répéterons pas ce que Corberon, fidèle écho des on-dit pétersbourgeois, rapporte d'elle, de ses filles, de ses sous-maîtresses[2]; ce qui est sûr, c'est que ce personnel où tout le monde, « jusqu'au suisse », est étranger, remplace aussi mal les Dames de Saint-Louis que Catherine elle-même remplace mal Mme de Maintenon[4].

Les programmes d'enseignement, à Smolny, sont aussi ceux de Saint-Cyr, modifiés pourtant par cette idée, venue de France, elle aussi, mais d'une France plus moderne, qu'il ne faut ni contraindre les esprits, ni alourdir l'enseignement[5]; qu'il faut *suggérer* le goût de la lecture et des belles-lettres et, d'autre part, insister sur les sciences plus que jadis : on fait de la physique à Smolny, et c'est là une grande nouveauté! Où devait s'arrêter cette physique? on sait que ce fut un sujet de discussion entre Catherine et Diderot. Celui-ci voulait y comprendre l'anatomie, jusques et y compris les détails intimes que la sagesse de toutes les nations écarte de l'enseignement; il avait même trouvé à Paris une doctoresse, Mlle Bihéron, qui consentait, non seulement à faire don de ses collections anato-

1. Demkof, *ouvr. cité*, II, 418.
2. Corberon, I, p. 325.
3. Corberon, I, pp. 215-216. — Mme Likhatchova, *ouvr. cité*, I, p. 179.
4. Demkof, *ouvr. cité*, II, 425. — Mme Likhatchova, *ouvr. cité*, I, 151.
5. Demkof, II, pp. 420 et suiv.

miques, mais encore à les suivre à Pétersbourg pour les y commenter elle-même[1], proposition que Catherine ne goûta pas plus que celle de faire commencer l'histoire par les faits contemporains[2].

Une idée qui réussit mieux, ce fut celle de compléter l'éducation des élèves par la pratique du théâtre. Le siècle avait marché, en effet, depuis le temps où l'on redoutait, à Saint-Cyr, les effets d'*Esther* et d'*Athalie*; il était admis partout, maintenant, que faire jouer la comédie aux enfants, c'était leur donner, non seulement l'usage du monde et la grâce du maintien, mais aussi leur apprendre la morale; une comédie de ce temps n'était-elle pas, presque toujours, une satire encadrée dans un vaudeville? la tragédie ne pouvait-elle pas, de son côté, donner des leçons encore plus hautes? « Ces hommes, avait dit Voltaire de Corneille et de Racine, enseignèrent à leur nation à penser, à sentir et à s'exprimer ». Or, comme les Russes ont besoin d'apprendre tout cela encore plus que les Français, il recommande fort à Catherine de les faire passer par la même école : « la déclamation, soit tragique, soit comique, me paraît excellente; elle donne la grâce à l'esprit et au corps, forme la voix, le maintien et le goût; on retient cent pages qu'on cite ensuite à propos; cela répand des agréments dans la société[3]. » Là dessus il promet des vers appropriés à l'âge des *monastyrki*; mais Diderot, qui a promis, lui aussi, « un petit théâtre honnête pour les enfants », est seul à tenir sa promesse : il compose, pour Smolny, *le Train du monde ou les mœurs honnêtes comme elles sont*[4].

D'ailleurs, on n'y a pas attendu son envoi pour donner des « assemblées » qui devinrent vite une grande attraction de

1. Tourneux, *Diderot et Catherine II*, pp. 385 et suiv.
2. Demkof, II, p. 305.
3. Lettre à Catherine II, du 12 mars 1772.
4. Bilbassof, *Antiquité russe*, 1884, XLII, p. 490. — Tourneux, *Diderot et Catherine II*, pp. 403 et suiv.

Pétersbourg. Ces jours-là, en effet, les invités de l'Impératrice voient les *monastyrki* « danser entre elles, séparées du public par une balustrade qui n'empêche pas de leur parler[1] », puis jouer la comédie d'une façon qui est toujours, pour les étrangers, un sujet d'étonnement, sinon d'admiration. L'Anglais Coxe voit jouer par les grandes élèves *la Servante maîtresse*, et l'*Oracle* par les petites; la bonne prononciation des unes et des autres l'émerveille[2]. Corberon assiste à l'*Indiscret* de Voltaire suivi du *Sorcier* et du *Coq du village* : « Ces trois pièces, dit-il, ont été très bien rendues. La dernière surtout a été piquante, par les petites filles de cinq, six ou sept ans qui en étaient acteurs ou actrices[3]. » Souvent la comédie est suivie de musique et d'un bal, auquel sont invités des élèves du Corps des Cadets, et la soirée finit par un grand souper[4]. C'est ainsi que, pour innover sur le Saint-Cyr de Mme de Maintenon, Catherine II le combine avec celui qui, chez nous, lui a succédé.

On n'est pas surpris d'apprendre que ces assemblées singulières soulevèrent autant de murmures que jadis celles de Pierre le Grand. « Elles ne furent pas toujours exemptes de suites, » assure Golovkine, qui répète là une méchanceté des salons[5]. Il fallut longtemps pour décider les grandes familles à mettre leurs filles dans l'établissement modèle; « en dehors de l'Impératrice et de Betzki, il n'y avait pas dix personnes en Russie pour en comprendre l'utilité[6] ». Encore ces approbateurs de l'idée n'approuvaient-ils pas toujours la façon dont on l'appliquait. D'après Chtcherbatof « il n'est pas sorti de Smolny des jeunes filles instruites, si ce n'est que la nature les y

1. Corberon, I, p. 180.
2. *Antiquité russe*, 1877, XIX, p. 48.
3. Corberon, I, p. 141.
4. Coxe, *Antiquité russe*, XIX, p. 48.
5. *Mémoires*, p. 46.
6. Mme Likatchova, *ouvr. cit.*, I, p. 148.
7. Demkof, *ouvr. cit.*, II, p. 431.

avait préparées. Toute leur éducation, c'était l'art de jouer la comédie[1].... » Corberon constate, de son côté, que « les jeunes personnes du monastère » ont acquis « toutes les grâces de nos belles dames de Paris » ; qu'elles sont bonnes musiciennes, bonnes comédiennes, agréables danseuses, qu'elles ont « la plus jolie conversation », mais aussi que « le goût du plaisir brille dans leur regard » et que « le monde leur paraît bien séduisant[2] ». Auront-elles le moyen d'y briller? demande-t-il; et la réponse est que la plupart sont pauvres et qu'on leur donne cette éducation pour les dédommager de leur pauvreté[3]. Alors il cherche les acquisitions solides qui pourraient compenser le mal, et que trouve-t-il? « La Dougny, la Glinski n'ont aucune idée de religion, de catéchisme;... la petite Chtcherbatof, qui est sortie de l'Institut avec la médaille, a des connaissances telles qu'on est obligé, chez ses parents, de lui montrer à écrire[4]. » C'est le père qui l'a dit à Corberon, et ses boutades sont sujettes à caution; toujours est-il qu'à Smolny, sous des dehors plus brillants, les effets fâcheux des éducations particulières ne font que s'aggraver.

Dans tout autre établissement public de ce temps, nous retrouverions l'étude de notre langue et la pratique de notre théâtre mises au premier plan, sinon des programmes, du moins des occupations. Nous avons déjà vu les élèves de l'Académie des sciences donner, à sa séance solennelle, une comédie et un ballet[5]. Il en est de même aux Cadets, qui ont singulièrement changé depuis le temps de Soumarokof. « A l'époque des Allemands, explique Golovkine, les sortants de l'École étaient de jeunes rustres qui mettaient la grossièreté des manières à la place de la franchise du caractère. » Maintenant, ce qu'on voit

1. *De la dégradation des mœurs...*, *Antiquité russe*, II.
2. Corberon, I, p. 296.
3. *Id.*, p. 146.
4. *Id.*, p. 265.
5. *Id*, II, p. 39.

arriver chaque année, c'est « une foule de beaux esprits manqués, sachant à peine leur langue, mais chantant, dansant et rimant sans cesse, travestissant, partout où ils trouvaient une planche à mettre sur deux tréteaux, ou Racine ou Molière, et ne mettant rien au-dessus des succès de salon[1] ».

En voyant de telles éducations, Corberon se demande « si la partie agréable n'y fait pas tort à l'essentielle[2] »? Les Russes se le demandent aussi, et leur conclusion, vers 1780, c'est qu'il faut revenir aux procédés de Pierre le Grand et chercher la vraie culture à l'étranger.

Ce procédé n'a d'ailleurs jamais été complètement abandonné. A la vérité, après 1725, l'envoi en masse de jeunes Russes dans des écoles étrangères a brusquement cessé; seule, l'Académie des sciences a continué à y envoyer de rares boursiers, mais surtout en Allemagne[3] : pour venir s'instruire en France, il n'y a plus eu, longtemps, que des isolés tels que ce Trédiakovski dont nous aurons encore à parler[4], ou que ces deux jeunes princes Dolgoroukof qu'élèvent d'abord l'abbé janséniste Jubé de la Cour et plus tard le chevalier de Folard[5]. En 1739, il est question, à propos de la mort de Kantémir, d'un pauvre diable d'étudiant « russien », dont personne ne sait ce qu'il est venu faire à Paris[6]. Sous Élisabeth, un certain Théodore Karjavine, issu d'une famille de marchands moscovites, et amené tout jeune à Paris par son oncle Eroféi, y remporte, dans un des collèges de Sorbonne, des succès qui semblent lui prédire une brillante carrière ; après mainte aventure, il arrivera à être professeur de français, non dans sa patrie, mais à Cuba[7]. Puis, après l'al-

1. Golovkine, *Mémoires*, p. 45.
2. Corberon, I, p. 147.
3. Piékarski, *Histoire de l'Académie des sciences*, passim.
4. Voir plus haut, pp. 56, et plus loin, p. 150.
5. *Archive russe*, 1871, p. 1504.
6. *Archive Vorontzof*, I, p. 399.
7. *Antiquité russe*, 1875, XII, pp. 272-297.

liance de 1756, les aristocrates reparaissent. En 1758, Alexandre Vorontzof, qui a dix-sept ans, arrive à Versailles; il y est admis à l'École des chevau-légers, et sans doute, il y reçoit d'excellentes leçons, car, moins de deux ans après, il paraît assez mûr pour qu'on le nomme chargé d'affaires à Vienne. A la même époque, il est question d'un comte Ephimovski dont nous ne savons rien, sinon qu'il étudie avec zèle « le français, la géographie, l'histoire, la géométrie, la danse, la fortification, l'escrime, l'équitation, la musique[1] ».

Mais Pierre III, puis Catherine II montent sur le trône, et le courant change encore une fois. Fidèle à son anglomanie, l'Impératrice envoie à Oxford et Cambridge des boursiers qui n'y feront pas grand'chose; elle en envoie, d'autre part, à Leipzig et à Göttingue, qui eux non plus ne tourneront pas tous selon son gré[2]. En attendant que les résultats apparaissent, des aristocrates suivent son exemple : pour « profiter de la solidité des esprits du Nord », ils s'en vont, le jeune prince Dachkof à Édimbourg; Vladimir Orlof, à Göttingue. Mais Dachkof reviendra en Russie quinteux et maniaque; Orlof, de son côté, n'a tiré d'autre profit de son séjour à Göttingue « que de s'imaginer qu'il en avait acquis tout le savoir... », et cela lui a donné « le ton le plus présomptueux et le plus pédantesque[3] ». Cette éducation a fait d'eux des étrangers dans le monde russe; on n'en est pas, en effet, sans les dehors français.

Ces dehors, où les acquérir sans pourtant perdre le contact des « esprits du Nord » et les avantages d'une culture universitaire? Il semble, vers 1770, que Leyde soit l'endroit rêvé. La vie y est austère, et l'Université du modèle anglo-germanique, mais la langue et les lettres françaises y sont en grand honneur. Nous voyons donc, en 1775, les jeunes princes Kourakine s'y installer,

1. *Archive Vorontzof*, II, p. 327.
2. Voir plus loin, p. 142.
3. Princesse Dachkof, *Mémoires*, II, p. 18.

en compagnie de leur gouverneur[1]. « Moyennant six ducats donnés, pour sa peine, au Recteur Magnifique, » ils peuvent faire leur choix entre tous les cours de l'Université, et naturellement ce choix tombe d'abord sur ceux de langue vivante, non de hollandais — les jours de Pierre le Grand sont bien loin; mais d'anglais — il faut savoir déchiffrer les gazettes de Londres; mais d'allemand — il faudra le baragouiner sur la route de Russie; mais de français, et surtout de français. Les Kourakine en suivent donc « deux collèges » — deux cours — par semaine, et l'emploient constamment, dans leurs relations de société comme dans leur correspondance. Quant aux cours de sciences, ils en énumèrent un grand nombre à leur oncle Panine, mais ils en ont « un dégoût étonnant » et semblent, en définitive, n'avoir appris à Leyde que le jargon de nos philosophes. Jusque dans leurs lettres au Grand-duc héritier, ils flétrissent la tyrannie, et quand l'un d'eux, ressaisi par le courant russe, se laisse nommer chambellan, l'autre lui dit son fait : « Sachez, mon frère, que l'homme est né pour être libre! » Ces principes ne les empêchent pas, d'ailleurs, de visiter les dames et de sacrifier aux « grâces légères », c'est-à-dire à l'escrime, à la danse, au violon, et même au latin. Il faut bien, en effet, en avoir lu ne fût-ce que les *Métamorphoses d'Ovide*. « Quelle honte ne sent-on pas, lorsqu'en se promenant avec une dame dans une galerie de tableaux, elle demande des explications, et qu'il faut lui répondre : Je ne sais pas[2]! »

Mais Leyde, si complètes que puissent y être les études, ne fixe pas longtemps nos Russes; beaucoup le quittent pour Strasbourg, où ils sont sûrs de trouver, en tout temps, une colonie de compatriotes[3]. Les descendants russes des émigrés protestants y viennent jouir, et du sol français, et d'une tolérance que le roi

1. *Archive Kourakine*, VIII, pp. 101-211.
2. *Id.*, VIII, p. 82.
3. Seinguerlet, *Strasbourg pendant la Révolution*, p. 281.

n'accorde qu'à l'Alsace; le baron Lefort, le dernier descendant du Grand-Amiral, y finit ses jours[1]. Puis les grands seigneurs en tour d'Europe s'y arrêtent volontiers, séduits par les nobles horizons de la plaine d'Alsace. « Que j'aimerais revoir ce beau pays! écrit le comte André Razoumovski.... Je ne passerai jamais à cent lieues à la ronde sans aller lui faire hommage[2]. » Ils y sont séduits aussi par la vie plantureuse et l'accueil toujours aimable; nous y voyons un Orlof dîner avec le comte Skavronski et le baron Lefort, chez le gouverneur, le marquis de Vogüé, qui leur fait sans doute apprécier ces pâtés qu'un autre gouverneur, le marquis de Contades, passe pour avoir inventés[3]. Enfin, Strasbourg a une Université dont la réputation est grande, quoi qu'en disent ses malveillants voisins de l'Est. On assure à Karamzine, en Allemagne, que les professeurs strasbourgeois sont paresseux, qu'ils écrivent peu. « C'est donc, se dit Karamzine, qu'ils sont moins gueux que les Allemands, qui n'écrivent que par misère[4]! » En tout cas, ces professeurs de Strasbourg ont pour les Russes l'inestimable avantage d'une double culture; avec eux, qui n'a appris que le français ou l'allemand, peut utiliser la langue qu'il sait, et acquérir celle qu'il ne sait pas. Aussi, en 1786, sur cent étudiants réputés « de distinction » — sans doute parce qu'ils ne sont pas de la province — y a-t-il quarante-quatre Russes, parmi lesquels des Livoniens plus allemands que russes, mais aussi des Koutouzof, des Mouraviof, et même un descendant des Tatars, un prince Youssoupof[5]. De ces étudiants, quelques-uns sont des juristes — nous aurons à reparler de l'ex-étudiant strasbourgeois Poliénof[6] — mais la plupart s'occupent de médecine ou de sciences natu-

1. *Archive Kourakine*, VIII, pp. 112, 263, etc.
2. *La famille des Razoumovski*, II, p. 5.
3. *Archive Kourakine*, VIII, p. 112.
4. *Voyage en France*, p. 8.
5. Soukhomlinof, *Histoire de l'Académie russe*, II, pp. 170-172. — *Id.*, p. 310.
6. Voir plus loin, p. 140.

relles, aux frais, soit de l'Académie des sciences, soit d'une fondation faite expressément dans ce but par une princesse Galitzyne, demi-sœur de Kantémir[1]. Ces spécialistes contribueront, par la suite, moins au progrès d'une culture spécialement française qu'au recul du germanisme : ils oseront, en effet, les premiers en Russie, publier des mémoires scientifiques, non plus en allemand, mais en russe[2]. Enfin, beaucoup de ces hôtes de Strasbourg en partent en emmenant les Alsaciens et les Lorrains qui ont contribué, plus tard, à renouveler l'espèce des *outchitels*.

De Strasbourg, il faut venir à Paris. Quelque méfiance qu'on en ait, il est des études pour lesquelles on ne saurait le remplacer. L'Académie des Beaux-Arts, qu'Élisabeth a remplie de Français, envoie tous ses boursiers chez nous, et l'un d'eux, Bajénof, sera pour beaucoup dans les progrès, en Russie, de l'architecture française[3]. On signale, d'autre part, des graveurs, des peintres, mais moins nombreux, semble-t-il, que les aristocrates qui ont bien, eux aussi, quelque droit de s'intéresser aux beaux-arts. Pendant quatre ans, le jeune baron Stroganof s'occupe d'esthétique française avec un zèle si coûteux, que son père, inquiet, lui coupe les vivres pour le faire rentrer en Russie[4]. Plus sérieux, les Kourakine ne restent chez nous que le temps qu'il faut « pour dépouiller un extérieur de ce vernis de gaucherie, suite ordinaire de la vie des écoles, acquérir quelques connaissances dans les belles-lettres, et s'exercer au talent de Terpsichore[5] ». En général, les étudiants de cette catégorie font le désespoir de la Légation russe; il lui faut payer leurs dettes et les rapatrier, parfois en piteux état. « Pour ces jeunes gens, écrit le chargé d'affaires Bakhtiéief,

1. Sémentkovski, *Kantémir*, p. 20.
2. Soukhomlinof, *ouvr. cité*, II, p. 458. — Cf. Schricker, *Zur Geschichte der Universität Strassburg*.
3. *Dictionnaire biographique*, article de Sobko. — *Archive russe*, 1869, p. 1830.
4. *Messager historique*, 1903, juin, p. 904.
5. *Archive Kourakine*, VI, p. 381.

Paris est un véritable poison[1]. » Catherine, qui est du même avis, charge alors son universel éducateur Betzki de rédiger un plan d'études et de conduite pour les Russes qui iront en France[2]. Rien n'indique que personne en ait jamais profité; le vrai code du Russe à Paris est toujours à faire.

En définitive, tous les systèmes d'éducation donnent des mécomptes; ni les *outchitels* français, ni les écoles de l'État, ni les universités occidentales, ni Paris, ne créent cette « nouvelle race » dont on rêvait en Russie depuis Pierre le Grand, et surtout depuis les philosophes. Il ne reste plus qu'à essayer de la combinaison de deux de ces systèmes; que donnera une éducation faite par un *outchitel*, mais à l'étranger, et selon les dernières recettes de la philosophie?

Vers 1770-1780, il est question plusieurs fois de ces éducations philosophiques. L'académicien Thiébault entend parler à Berlin d'un Russe qui a appliqué l'*Émile* à ses fils, et s'en est mal trouvé[3]. Tel autre, à Paris, s'en tient aux leçons de Diderot; le comte Golovkine est féru de la nécessité, pour les filles, du costume d'homme — au moins le matin —, du végétarisme, de l'eau froide et « d'un peu d'anatomie rendue la moins dégoûtante qu'il est possible[4] », et Thiébault assure que les résultats font honneur à son système[5]. Mais, la plupart du temps, le père philosophe ne va pas jusqu'à diriger lui-même l'éducation de son fils; il engage « un homme vertueux » qui lui promet, par contrat, de former, en tant d'années, son esprit et ses mœurs.

Tel l'Auvergnat Romme auquel, sur la recommandation

1. *Archive Vorontzof*, III, p. 307.
2. Betzki, *Plans et statuts de différents établissements ordonnés par l'Impératrice Catherine II pour l'éducation de la jeunesse.*
3. *Mémoires de Thiébault*, III, p. 344.
4. Comte de Golowkin, *Mes idées sur l'éducation du sexe*, p. 54.
5. *Antiquité russe*, 1877, XX, p. 322.

d'Helvétius, le baron Stroganof a confié l'éducation de son fils Paul, ou *Popo*[1], pour le prix, une fois fait, de 55 000 livres, qui, à vrai dire, n'était pas exagéré. « Popo » avait, en effet, déjà usé plusieurs précepteurs, non qu'il fût « né terrible », comme le duc de Bourgogne, mais il lui manquait la qualité la plus prisée par les pédagogues du temps; il n'était pas *sensible*. Pour attendrir cette nature ingrate, Romme lui lut le *Bélisaire*, de Marmontel, et eut la joie de le voir pleurer : « Le livre lui tombait des mains; ses larmes se mêlaient aux miennes.... » Bientôt après, la mort de Socrate le fait gémir sur « les malheurs auxquels est exposée la vertu même la plus pure », et, dans son attendrissement, il achète un oiseau pour lui rendre la liberté[2]. Quant aux études proprement dites, elles comprennent — non le français que Popo sait mieux que Romme, car il est né à Paris — mais l'allemand « qui est de première nécessité en Russie », l'anglais qu'il lui faut savoir « assez pour lire quelques bons ouvrages sur les arts », et même le russe auquel il se montre si rétif, d'abord, que Romme doit se mettre à l'étudier avec lui[3]; la joie de voir son maître faire des barbarismes réveille chez l'élève le goût de sa langue maternelle. Entre temps, on s'occupe de sciences, et un peu de belles-lettres et de ces arts d'agrément « qu'un homme de qualité n'a pas le droit d'ignorer ». On en prend donc des leçons particulières partout où l'on séjourne, en Allemagne, en Hollande, à Genève, à Paris, et même en Auvergne, où Romme a mené Popo saluer sa vieille mère! Ils finissent — et c'est là la grande nouveauté de cette éducation « fin de siècle » — par la Russie, que Romme veut faire connaître à son élève; sa naissance, en effet, l'y destine à un grand rôle, et son éducation doit l'en rendre capable. Il faut qu'il soit un bon citoyen, c'est-à-dire

1. Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch, *Le Comte Paul Stroganof.*
2. *Id.*, pp. 61, 62.
3. *Id.*, pp. 160, 173.

suivant la conception de Romme, un « citoyen de Genève », un peu rude peut-être, mais modeste, actif, humain, habitué à ne pas se ménager pour la patrie[1].

Nous verrons les fruits de cette éducation quand nous retrouverons Popo à côté d'un autre élève de nos philosophes, l'empereur Alexandre Ier. Le Romme de celui-ci a été le Suisse Laharpe : la seule différence qui résulte de cette différence de nationalité, c'est que Laharpe, connaissant plus de langues que son prototype auvergnat, a pu faire entrer dans l'éducation de son élève des auteurs tels que Gibbon, par exemple. Mais les principes sont les mêmes ; comme Popo, Alexandre voit dans le Christ « un Juif, dont la secte des chrétiens tire son nom » — c'est du moins ce que lui apprend une de ses dictées ; comme lui, il a foi dans l'évangile de Rousseau et de Mably, que son précepteur français lui commente, et que son précepteur russe lui fait traduire. Il maudit donc, comme Popo, la superstition et le fanatisme, et rêve d'affranchir la Russie des tyrannies qui pèsent sur elle — à commencer par celle de l'autocrate[2].

En définitive, arrivés en Russie pour y enseigner la danse et les belles manières, les Français ont vu très vite leur rôle s'agrandir, et l'engouement des Russes pour leur langue, leurs livres, leurs modes, les transformer en professeurs universels. Dans cette haute fonction, ils restent souvent ce qu'ils étaient au début ; ils enseignent des formes plus que des faits, des mots plus que des idées, et d'ailleurs ne s'en entendent que mieux avec leurs élèves. Il faut arriver au dernier tiers du siècle pour trouver, en petit nombre, des éducations à la fois françaises et sérieuses. Ce ne sont donc pas nos pédagogues qui ont conquis la Russie à nos idées ; d'autres Français, sans sortir de chez eux, ont fait plus et mieux.

1. Grand-Duc Nicolas Mikhaïlovitch, *ouvr. cité*, I, pp. 28 et suiv.
2. Les publications relatives à l'éducation d'Alexandre sont nombreuses. Voir *Le gouverneur d'un prince, Frédéric-César de Laharpe et Alexandre Ier de Russie*. Lausanne, 1902.

CHAPITRE IX

LES LIVRES

Les premières bibliothèques. — La vogue croissante des ouvrages français; desquels?
Les écrivains antérieurs aux classiques. — Les classiques; les prosateurs, les poètes, Racine et Molière. — Le commencement du XVIIIe siècle; Fénelon.
Les philosophes : Montesquieu, Voltaire. Les Encyclopédistes. Mably et Raynal.
Les littérateurs de second ou de troisième ordre, romanciers, auteurs dramatiques, etc. L'importance de leur rôle.

Les *outchitels* n'auraient pas été fort utiles si leurs leçons n'avaient donné accès à la littérature que tous les Européens déclaraient la plus riche du monde. Une fois qu'il savait le français, l'élève d'un *moussié* presque illettré pouvait combler les lacunes de son instruction. « On doit reconnaître, écrit une petite revue, que c'est par la langue, par les livres, et non par les maîtres français que nous avons acquis nos connaissances et le goût de la bonne littérature[1]. »

Des livres français, nous en avons déjà trouvé dans les quelques bibliothèques du temps de Pierre le Grand, mais ils étaient alors, la plupart du temps, des livres techniques, professionnels, que l'on consultait, mais qu'on ne lisait guère[2]. Longtemps encore après Pierre le Grand, les livres capables d'éveiller « le goût de la bonne littérature » étaient fort rares; nous ne savons pas ce que Trédiakovski s'était acheté sur ses économies

1. *Les Soirs*; voir Afanasief, *Journaux satiriques russes*, p. 184.
2. Voir plus haut, pp. 29 et suiv.

d'étudiant, et rien ne prouve qu'après sa mort la bibliothèque de l'ambassadeur Kantémir soit jamais revenue en Russie[1]. Voltaire devançait donc les événements quand, en 1746, le jour de sa réception à l'Académie, il parlait à ses confrères du « goût naturel » qui faisait aimer leurs œuvres « dans la capitale de l'Empire le plus vaste de l'univers, dans cette ville qui n'était, il y a quarante ans, qu'un désert habité par des bêtes sauvages... »

En réalité, il y a en Russie, à cette date, les bibliothèques déjà anciennes de Matviéief et d'Ostermann[2], puis celle du vice-chancelier Vorontzof, dont le fonds est sans doute la collection du *Journal des Savants* achetée pour lui par Kantémir en 1740; elle comprend encore si peu d'œuvres littéraires que les jeunes Vorontzof sont obligés d'en emprunter au favori Chouvalof, qui, homme nouveau lui-même, ne pouvait avoir ses livres depuis fort longtemps. C'est seulement vers 1753 que le vice-chancelier fait venir de Hollande « une bibliothèque assez bien fournie », que ses enfants compléteront, en achetant sur leurs économies, tantôt l'*Encyclopédie*, tantôt le *Dictionnaire* de Mercier, un peu au petit bonheur[3]; Simon Vorontzof n'a connaissance de l'*Esprit des Lois* qu'en 1759, par le médecin français d'un autre favori, le comte Razoumovski[4]. En somme, les livres de ce groupe de grands seigneurs et ceux de la grande duchesse Catherine font probablement toute l'importation dont Voltaire parlait si pompeusement[5].

Sous Catherine II, il n'en est plus ainsi. Il devient de bon ton, en effet, de posséder nos grands auteurs en de somptueuses reliures; Catherine II en fait don, en même temps que d'un

1. *Archive Vorontzof*, I, pp. 371-391, 399.
2. Voir plus haut, p. 30.
3. Princesse Dachkof, *Mémoires*, pp. 12, 13.
4. *Archive Vorontzof*, V, p. 29.
5. *Mémoires de Catherine II*, pp. 75-97. — *Société historique*, VII. — *Antiquité russe*, 1874, IX, pp. 48, 49, 50.

trousseau complet, — à tout favori nouvellement promu, pour éviter peut-être qu'il ne fasse comme Korsakof, qui, chez le libraire, en a demandé « des petits pour en bas, et des gros pour en haut, comme chez l'Impératrice[1] ». Cependant, ceux de ses sujets qui n'ont pas, comme elle, d'agents à Paris, profitent de leurs voyages pour s'y approvisionner. Alexis Kourakine, pendant ses années d'études, collectionne les classiques latins et français, les philosophes contemporains et d'autres ouvrages moins austères qui témoignent que rien d'humain ne lui est étranger[2]. Enfin, le commerce des libraires se développe; on en voit, après 1770, faire la navette entre Pétersbourg et Paris[3]. En 1785, à Moscou, ils sont trois, et cinq ans plus tard, quinze qui font par an, dit-on, 200 000 roubles d'affaires. En province, on commence à recevoir des livres et des journaux, par la poste ou par les colporteurs. Karamzine assure, à la fin du siècle, qu'ils transportent dans leurs balles[4], non seulement des rubans et des étoffes, mais encore des livres, et le ton dont il en parle fait penser à Rabelais célébrant « les librairies très amples qu'on voit partout maintenant ».

Ces librairies très amples, s'en sert-on? Il arrive assurément que telle d'entre elles, à la ville, n'existe que pour ôter à son propriétaire l'air d'un illettré; mais s'il n'ouvre pas ses livres, ses amis et les amis de ses amis le font pour lui. Puis, que cet illettré s'en aille à la campagne, il voudra y avoir aussi de quoi surprendre les voisins qui lisent encore la *Vie des Saints* dans des manuscrits centenaires[5]; jusqu'au fond du gouvernement d'Oufa, en 1812, nos prisonniers retrouvent donc des compatriotes dont l'aspect témoigne qu'on les a beaucoup feuilletés[6]

1. Masson, *Mémoires secrets*, p. 461.
2. *Archive Kourakine*, VIII, pp. 133, 134.
3. *Id.*, VIII, p. 146.
4. *Messager d'Europe*, 1802, IX, p. 57.
5. Demkof, *Histoire de la pédagogie russe*, II, p. 18.
6. *Voyage d'un officier français prisonnier en Russie*, pp. 206 et suiv.

Partout, il y a des lecteurs fanatiques : nombre de Mémoires parlent maintenant de livres découverts par hasard, lus, relus, transportés, comme le *Télémaque* de Bolotof, jusque dans les bivouacs de la guerre de Sept Ans, copiés et recopiés jusqu'au jour où le progrès du siècle en permet la réimpression[1].

Or, les livres qu'on lit tant ne sont pas des livres russes; ceux-ci sont toujours rares et d'avance on les déclare moins amusants que les autres. Ce ne sont pas non plus des anglais; on ne les comprendrait pas. Les allemands sont assez répandus, mais ils restent fort en arrière des français, et encore plus de leurs traductions. Dans une liste de celles-ci, en 1750, nous en trouvons huit pour six de l'allemand; en 1763, la proportion est de douze contre sept, de toutes les autres langues; en 1773, de 11 contre 3; en 1783, de 18 contre 8; en 1795, de 45 contre 23. Si elle est la même pour les livres abordés dans leur langue originale — et tout porte à croire qu'elle est supérieure — trois fois sur quatre, au moins, l'œuvre européenne que lit le Russe est une œuvre française. Les petits journaux s'en indignent; en 1784, le *Peintre*, se plaignant de la mévente des livres du cru, propose, pour y remédier, de les imprimer en caractères français; ce sera moins fatigant pour les yeux russes[2].

Mais parmi ces livres français eux-mêmes, le lecteur russe fait-il un choix? quel genre, quel temps, quelles idées piquent le plus sa curiosité?

Presque toujours, il ignore ce qui précède les classiques : si l'on trouve, dans la bibliothèque de Catherine II, les *Oisivetés* de Sully, le *Henri IV* de Péréfixe — et, par-dessus le marché, les *Dames galantes* de Brantôme — c'est que Mlle Gardel lui a beaucoup parlé de ce temps-là[3]. Les classiques eux-mêmes ne

1. Bolotof, *Mémoires*, I, p. 330.
2. Sipovski, *Histoire du roman russe*, pp. 2, 3, 23, 24, 115-120.
3. *Antiquité russe*, IX, pp. 48, 49, 50.

sont pas tous fort connus. C'est aux louanges de Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, que La Rochefoucauld et Pascal doivent d'avoir été traduits, par fragments, dans de petites revues qui se repassent leurs pensées sur l'amour, l'amitié, la solitude, la vie de Cour, l'envie, les grands seigneurs [1]. Les poètes sont plus favorisés; il y a déjà, vers 1770, des traductions de Boileau, de Corneille et surtout de Racine [2]; pendant un demi-siècle, *Andromaque* et *Phèdre* seront le champ d'exercice de tous les lettrés. Quant à Molière, que nous avons vu goûté par Pierre le Grand, il est joué, sous Élisabeth et Catherine, et au théâtre français de Pétersbourg, et parfois dans les théâtres russes. En 1757, on y fait suivre *les Fourberies de Scapin* du *Misanthrope* [3]; et l'on ne risque guère en affirmant que le plus gros succès n'a pas été pour ce dernier. Dans les années suivantes, jusqu'en 1774, sur 34 pièces traduites ou adaptées des langues étrangères, il y en a 28 françaises, dont *Tartuffe*, *l'Avare*, *l'École des maris*, *le Médecin malgré lui*, *Don Juan*, *Georges Dandin*, *l'École des femmes*, *le Bourgeois gentilhomme*, *Amphitryon*; il est même question du *Sicilien* et du *Mariage forcé*. Toutes ces traductions ne sont pas que pour Pétersbourg : dès 1760, on a joué, à Moscou, *le Mariage forcé*, *les Fourberies de Scapin*, et surtout *Georges Dandin*, qui est encore, comme au temps de Pierre le Grand, la pièce initiatrice, le « pont-aux-ânes » qui conduit au *Tartuffe* et au *Misanthrope* [4].

C'est par les écrivains du début du XVIIIe siècle qu'on fait connaissance avec nos prosateurs. Bayle est dans toutes les bibliothèques, depuis celle d'Ostermann jusqu'à celle de Catherine II. Les *Dialogues des morts*, de Fontenelle, seront traduits vers 1770; la *Pluralité des mondes* l'a été, dès 1740, par Kan-

1. Néoustroief, *Répertoire des périodiques russes...*, pp. 476, 581, etc.
2. Georges Vessélovski, *Esquisses littéraires*, p. 129.
3. A. Vessélovski, *L'influence occidentale...*, p. 52.
4. Zabiéline, *Essais...*, II, pp. 463 et suiv. — *Messager historique*, 1903, août 1902.

témir, mais son œuvre, suspecte d'impiété, a été aussitôt dénoncée par le clergé, puis condamnée, à diverses reprises, jusqu'au règne de Catherine II [1]. Mais le nom de ce temps qui domine tous les autres, c'est celui de Fénelon. *L'Éducation des filles* a déjà, vers 1760, les honneurs de trois traductions; *Télémaque* en a eu davantage, à commencer par celle de Trédiakovski, que ses lourds alexandrins couvrent d'un ridicule peut-être excessif, et à finir par celle de Zakharof, dont une phrase au moins a eu le même genre de succès, celle où il dépeint les « *vieillards de l'un et l'autre sexe* » assis aux portes de Tarente [2].

Dans la génération suivante, c'est Montesquieu qui est l'étoile. La légende veut que Kantémir l'ait connu pendant son séjour à Paris, et qu'il ait traduit les *Lettres persanes*; il a fallu, en tout cas, la traduction de Miatlef, trente ans plus tard, pour que le Russe ignorant du français pût se reconnaître sous les traits du Persan Uzbek! La traduction de l'*Esprit des Lois*, toujours par Miatlef, et celle de *Grandeur et Décadence des Romains* par Radichtchef [3], sont venues encore plus tard, alors que des œuvres telles que le *Temple de Cnide*, la *Conversation avec mylord Chesterfield*, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, etc., étaient depuis longtemps répandues partout [4]. Mais il ne faut pas voir en ce contraste une preuve de la frivolité du public; les petites œuvres étaient toujours les premières abordées par les traducteurs, précisément à cause de leur petitesse; les autres ne pouvaient intéresser que des lettrés qui, toujours, préféraient l'original à la traduction.

Voltaire est venu enfin, et s'il est faux de dire avec Casanova, qu'il « est, pour les Russes, toute la littérature française », il est vrai pourtant que, pendant plus d'un demi-siècle, ils n'ont

1. Maïkof, *Études sur l'histoire de la littérature russe au XVIIIe siècle*, p. 242.
2. Soukhomlinof, *Histoire de l'Académie russe*, VIII, p. 343.
3. *Antiquité russe*, 1872, VI, p. 576.
4. Néoustroief, *ouvr. cité*, p. 401.

« rêvé que de lui, juré que par lui [1] ». Il en a été de même dans toute l'Europe, mais nulle part autant qu'en Russie. D'abord, l'apogée de sa gloire a justement coïncidé avec la première effervescence de la gallomanie russe; il est naturel que beaucoup des nouveaux zélateurs de notre littérature l'aient incarnée dans leur contemporain le plus illustre. D'autre part, ils avaient besoin de lectures claires : or, Voltaire « a le plus de cet esprit qu'a tout le monde [2] » : il a écrit, selon la remarque de Karamzine « pour les gens instruits, et aussi pour ceux qui ne l'étaient pas : tout le monde le comprenait, et tout le monde était captivé par lui [3] ». On l'était d'autant plus « qu'il excellait à faire ressortir le ridicule en toutes choses..., qu'il procurait au public le plaisir de se moquer [4] », plaisir déjà très grand pour les Russes du XVIIIe siècle. Il était enfin le pontife du progrès, le terrasseur des traditions; quelle attitude pouvait être plus selon le cœur des élèves de Pierre le Grand [5]?

Il devient donc l'idole de la Russie. En voyage, on entreprend des détours de trois cents lieues pour l'aller voir; un madrigal de lui fait autant d'honneur à une dame que tous les panaches de Mlle Bertin; la *Gazette de Moscou* parle de sa santé aussi longuement que des victoires de Roumiantzof sur les Turcs [6]; jusqu'au fond des provinces, on traîne dans la boue ses détracteurs Nonnotte et Fréron [7]. On achète ses œuvres aussitôt que parues — en huit jours, prétend Casanova, on enlève à Pétersbourg 3 000 exemplaires de la *Philosophie de l'Histoire* [8]. Aux Cadets, à Smolny, on le lit en classe, on l'apprend par

1. *Antiquité russe*, 1874, IX, p. 541.
2. Viazemski, *Œuvres complètes*, VII, p. 56.
3. *Voyage en France*, p. 14.
4. *Ibid.*
5. Voir dans *Ancienne et nouvelle Russie*, 1878, III, les articles de Yazykof, *Voltaire dans la littérature russe.*
6. Soloviof, *Histoire de Russie*, XXVI, p. 211.
7. *Antiquité russe*, 1895, I, p. 144.
8. *Id.*, 1874, IX, p. 541.

cœur; à la Cour, Porochine, son professeur, commente *Zadig* au Grand-duc héritier[1]. Partout on joue son théâtre; la moindre bagatelle de lui fait d'une soirée théâtrale une solennité civilisatrice; quant à ses tragédies, on les critique à la façon de Soumarokof. « Le premier acte de *Mérope* est de Sophocle; le deuxième est beau; le troisième incomparable[2]. » Enfin, comme il faut que personne ne soit privé de ses œuvres, on les traduit en masse.

Certaines de ces traductions, qui restent manuscrites, ne sont pas les moins répandues[3]; copiées, recopiées sans cesse, elles pénètrent partout. D'autres sont en quelque sorte des trésors de famille; les Mémoires du XIXe siècle parlent souvent de traductions inédites de *Candide* ou de la *Pucelle*, retrouvées dans les papiers d'ancêtres qui ont charmé leurs loisirs à traduire Voltaire, comme les nôtres à traduire Horace[4]. Quant aux traductions imprimées, rien que pour les années 1780-90, Poltoratski en a compté 140; plusieurs, il est vrai, ne sont que des fragments sans importance[5].

Les moins nombreuses, ce sont — pour des raisons que nous connaissons déjà — celles d'ouvrages de critique ou d'histoire; si le *Siècle de Louis XIV* a retenu l'attention de Voeikof[6], l'*Histoire de Charles XII* et même celle de Pierre le Grand ont été oubliées. Des poèmes, on a traduit surtout le *Tremblement de terre de Lisbonne*, la *Pucelle* et les tragédies où l'action pouvait faire oublier la gaucherie du vers russe de ce temps. Fone Vizine a débuté dans les lettres par une traduction d'*Alzire*, où, par mégarde, il a traduit *sabres* par *sables*[7]. Maïkof a mieux réussi dans *Mérope* : un ami, plus fort en

1. Porphyrief, *Littérature du XVIIIe siècle...*, pp. 249 et suiv.
2. *Id.*, p. 254.
3. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1878, III, p. 74.
4. Ivan Tourguénief, *Faust*.
5. A. Vessélovski, *L'influence occidentale...*, p. 72 (3e édit.).
6. *Antiquité russe*, IX, pp. 580 et suiv.
7. *Archive russe*. 1887. X, pp. 304 et suiv.

français que Fone Vizine, lui en avait préparé une traduction interlinéaire[1].

Ce qu'on a le plus apprécié, ce sont ces « petits papiers philosophiques » que Diderot supposait moins connus que le reste[2]. Ils apportaient au lecteur russe, en effet, dans un cadre simple et souvent amusant, des idées neuves que, pour cela seul, il croyait utiles à la rénovation de la Russie. On ne peut dénombrer les innombrables traductions qui en ont été faites, jusqu'au jour où, vers le commencement du XIXe siècle, la Russie saturée ne sera plus capable que d'en absorber des « morceaux choisis[3] ».

Les autres philosophes sont restés loin de cette popularité. Des Orlof et des Razoumovski ont pu offrir un asile à Rousseau; un Russe a pu élever ses enfants selon l'*Émile*[4]; des écrivains enfin pourront s'inspirer, vers 1790, de ses principes démocratiques, il n'a été tout de même ni fort connu ni fort aimé de la Russie du XVIIIe siècle. D'abord, la censure lui faisait la guerre; ensuite, le culte de Voltaire, trop enraciné, excluait le sien; enfin les Russes ne comprenaient pas encore qu'on pût maudire la civilisation et surtout celle de l'Europe occidentale. Néanmoins le *Discours sur l'influence corruptrice des lettres et des arts* a été traduit par Paul Potemkine, dès 1768; la *Nouvelle Héloïse* et le *Discours sur l'origine de l'inégalité* ont suivi en 1769 et 1770. Dans les petites revues des années suivantes, on trouve fréquemment ses dissertations sur le suicide, la misère, etc.[5]. Son théâtre aussi — si l'on peut ainsi parler — est connu; en 1778, à Moscou, Coxe voit jouer en russe *le Devin du Village*[6]. Enfin, comme on le sait grand

1. L. Maïkof, *Littérature du XVIIIe siècle*, pp. 270-271.
2. Tourneux, *Diderot et Catherine II*, p. 87.
3. *Messager historique*, 1903, I, p. 180. — Sipovski, *ouvr. cit.*, pp. 51, 52. — *Antiquité russe*, 1895, I, pp. 146 et suiv.
4. Thiébault, *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.*
5. Néoustroief, *ouvr. cité*, p. 588.
6. *Antiquité russe*, XVIII, p. 323.

original, les anecdotes sur lui, vraies ou fausses, se rencontrent un peu partout.

Diderot et d'Alembert ne sont guère, pour leurs contemporains russes, que les éditeurs de cette monumentale *Encyclopédie* dont on songe, un moment, à finir l'impression à Riga, sous les auspices de la magnanime Catherine. En attendant, de nombreux traducteurs entreprennent d'en faire profiter le public; n'est-elle pas, en effet, la digne suite des ouvrages importés sur l'ordre de Pierre le Grand, la vraie *Somme* de la culture occidentale? Nous entendons parler d'un certain Vériovkine qui se prépare à la traduire entière; d'autres, moins ambitieux, s'attaquent, l'historien Boltine, à tout ce qui précède la lettre K, et Kharlamof, à tous les articles de d'Alembert[1]. Puis des amateurs picorent, çà et là, les passages qui les intéressent; on n'est pas peu surpris de voir un Narychkine choisir l'article sur l'*Économie*[2].

Pendant une vingtaine d'années, Helvétius a été fort à la mode. Son traité *de l'Esprit* a nourri la jeunesse de la princesse Dachkof[3]; Corberon nous le montre, chez « la Nélédinski », voyageant de son ottomane à sa toilette[4]; l'archevêque Platon le lit dans son cabinet, au dire de Golovkine[5]. D'autre part, c'est un grand dignitaire, un prince Galitzyne, qui imprime et répand le traité *de l'Homme*; c'est un autre dignitaire encore qui, revenant de Pétersbourg, révèle aux étudiants russes de Leipzig le *De l'esprit*, dans lequel, dit Radichtchef, ils apprirent « à penser[6] ». Bref, il est la lecture favorite de quiconque, dans les milieux lettrés, ne veut pas être taxé d'obscurantisme; mais il semble, en revanche, ne pas avoir

1. *Antiquité russe*, II, p. 605; III, p. 206, etc. — Porphyrief, *Littérature russe du XVIIIe siècle*, II, pp. 251 et suiv.
2. *Antiquité russe*, II, p. 608.
3. *Mémoires de la princesse Dachkof*, I, p. 9.
4. Corberon, I, p. 349.
5. Perey, *Mémoires de Golovkine*.
6. *Vie d'Ouchakof*. — Cf. Tourneux, *Diderot et Catherine II*, p. 67.

pénétré fort avant dans les milieux qui ont besoin de traductions : nous n'en connaissons qu'une, celle de l'*Origine des passions*, de la princesse Dachkof.

Dans les années qui précèdent immédiatement 1789, nos écrivains les plus en vue, en Russie comme en France, ce sont des abbés. Le plus lu, c'est Barthélemy, dont le *Voyage d'Anacharsis*, qui suggère aux Russes tant de rapprochements utiles, est aussitôt traduit que paru. Il n'a pourtant l'influence, ni de Raynal, ni de Mably. C'est dans les observations sur l'*Histoire de la Grèce* de ce dernier, que Radichtchef, à Leipzig, apprend l'histoire, après avoir appris la philosophie dans Helvétius[1]. *L'Histoire des établissements des Européens dans les Deux Indes*, de Raynal, dont Grimm avait dénoncé « le venin » à Catherine II[2], aussitôt après son apparition, ne sera connue de Radichtchef qu'au moment où, directeur des douanes, à Kronstadt, il est chargé d'examiner des livres crus relatifs au commerce[3]. Ce qu'il en a retenu et transporté dans un cadre russe, nous le verrons dans son *Voyage de Pétersbourg à Moscou*.

A côté de ces œuvres, il en arrive d'autres, petite poésie, petite morale, petits romans, dont on est tenté de se demander d'abord comment elles ont pu devenir matière à exportation. Pourtant elles n'ont été ni moins recherchées, ni peut-être moins influentes que les autres; leurs anecdotes, leurs complications romanesques, leurs tableaux parfois trop vifs, ont donné le goût de la lecture, et, du même coup, l'esprit du siècle, à des gens qui, sans eux, en seraient restés au calendrier de leurs ancêtres.

Des petits poètes, le plus apprécié est Florian. Ses fables

1. Radichtchef, *Vie d'Ouchakof*.
2. Lettre du 10-21 juillet 1789.
3. *Vie d'Ouchakof*.

éclipsent celles de La Fontaine, et son *Numa Pompilius*, traduit par Khéraskof, tourne à l'actualité politique; Pétersbourg n'a-t-il pas, lui aussi, une législatrice directement inspirée des dieux? Dans les petites revues, voici des traductions de *Léocadie*, de *Héro et Léandre*, de la *Soirée espagnole*[1], etc., œuvres qu'on retrouve, en leur langue, dans toutes les bibliothèques des *pétimétry*. Viguel raconte avoir vu, vers 1789, celle de deux officiers du régiment Séménovski. « Il y avait là tout Florian, tout Dorat.... Ce n'étaient qu'amours et que roses... on n'y aurait trouvé ni livre militaire, ni livre russe[2]. »

Après ces amours et ces roses, il faut mentionner les traités de morale, de facile morale, qui ont pullulé après 1770. Le mot de Diderot à Greuze : « Fais-nous de la morale, mon ami! » est devenu, en effet, la devise d'une foule d'écrivains qui, des petits vers, ont passé au prêche philosophique avec une aisance qui surprendrait si l'on ne retrouvait dans celui-ci le même fonds d'épicurisme que dans ceux-là. La Russie a goûté ces moralistes comme elle les avait goûtés poètes; Bernis converti aux plaisirs des champs, Arnauld-Baculard, dénonçant la corruption des villes, tiennent compagnie, dans les « Mélanges » des petites revues, à la *Morale naturelle* où Mme Necker remercie l'Amour d'avoir fait sortir l'homme du fond des forêts primitives[3]. Mais, à vrai dire, comme l'exemple vaut mieux que la théorie, on cherche des leçons de vertu, d'abord, dans les romans qui, depuis la *Nouvelle Héloïse*, ne sont plus que de la morale en action.

On a calculé que, sous Catherine II, on en avait traduit, de l'anglais, 6; de l'italien, 7; de l'allemand, 107; du français, 350[4]. Ces chiffres démontrent, — même s'ils ne sont pas rigoureusement exacts — et notre avance, et la vogue d'un genre qui dé-

1. Néoustroief, *ouvr. cité*, p. 723.
2. Viguel, *Mémoires*, I, pp. 148, 167.
3. Néoustroief, pp. 30, 688 et suiv.
4. *Antiquité russe*, 1895, I, p. 141.

sole quelques écrivains graves. « Autrefois, écrit le *Peintre*, on manquait de bons livres : maintenant qu'il y en a, ils ne se vendent point.... Qui croirait en France qu'on vend en Russie plus de *Mille et une nuits* que d'*Œuvres de Racine*? C'est pourtant ce qui arrive. O temps! ô mœurs! » L'excuse du lecteur, c'est qu'il lit les romans, parfois, pour la tendance plus que pour l'intrigue, et qu'en tout cas, ils vulgarisent les enseignements du siècle. *Manon Lescaut* n'a pas autant de succès que le *Cleveland* où l'abbé Prévost a révélé au monde l'Anglais flegmatique et vertueux; les *Contes* de Voltaire répandent sa philosophie plus que ses articles philosophiques; la *Nouvelle Héloïse* fait plus de disciples de Rousseau que le *Contrat social*[1]. Ce sont les romans enfin qui propagent la nouvelle vertu, la *sensibilité*. Nous avons vu Romme se servir du *Bélisaire* de « l'incomparable Marmontel[2] », pour émouvoir le cœur sec de son élève : les *Incas* n'ont pas eu moins d'effet, ni l'*Erreur d'un bon père*, ni le *Trépied d'Hélène*, ni le discours de Pompée à son armée devant Pharsale. Tout cela a été traduit dans les petits journaux[3]; on sait que *Bélisaire* l'a été, pendant un voyage sur la Volga, par Catherine II, deux Orlof, un Chouvalof, un Narychkine[4] etc., et cette traduction se distingue avantageusement, par son exactitude, de celles où l'on peut lire — au lieu de « Certes, il furent heureux... » — « Les Certes furent heureux... ».

Le théâtre aussi forme les mœurs : nous ne sommes donc pas surpris de constater que la presque totalité de notre œuvre dramatique est passée en russe. Après Racine, Molière et Voltaire, les Regnard, Boissy, Destouches, Marivaux, etc., se partagent les faveurs d'un public qui, dans sa boulimie théâtrale, ne semble pas faire de différence entre eux. Pourtant Diderot a un

1. *Journal des Débats*, 20 mai 1896, Emile Haumant, *Les romans français en Russie*. — *Antiquité russe*, 1895, I, p. 149.
2. Voir plus haut, pp. 64, 102.
3. Néoustroief, *ouvr. cité*, p. 375.
4. *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1901, février, p. 175.

moment de grande vogue; le *Père de famille* est traduit deux fois; l'unique traduction du *Fils naturel* a trois éditions, et le succès d'*Eugénie* est tel, à la scène, que les tragiques protestent, par l'organe de Soumarokof, contre le goût du public pour cette Thalie larmoyante[1]. Mais bientôt Beaumarchais fait oublier Diderot; le *Barbier de Séville* a cinquante représentations à Pétersbourg, si bien que les directeurs de théâtre, alléchés, négocient avec Beaumarchais pour en obtenir, à prix d'or, la primeur du *Mariage de Figaro*[2]. Ils n'y réussissent pas; mais dès que des exemplaires de la pièce arrivent en Russie, les traducteurs se les disputent, et les gazettes tiennent le public au courant de leur travail[3]. Quand il est fini, il se trouve que le meilleur, c'est celui de Labzine, le futur mystique; on joue son texte, et le succès en est si grand que, comme à Paris, il suscite des parodies[4].

Il faut mentionner enfin, pour être à peu près complet, des œuvres sans prétention à la moralité qui se retrouvent dans la plupart des bibliothèques, sur les plus hauts rayons et pas au premier rang. Pour les *Facéties de Roger Bontemps*, on ne les loge si loin que pour ne pas laisser voir où l'on prend son esprit; mais on a plus de raisons de cacher les *Confidences réciproques*, l'*Essai sur les maladies des gens du monde*, et tel ou tel poème de Piron[5]. Les importations de ce genre sont nombreuses — elles sont la monnaie en laquelle fut payée la première traduction faite par Fone Vizine[6] — et les oublier serait rendre incompréhensibles des reproches que nous entendrons bientôt adresser à nos écrivains.

De ce déluge de livres français, il résulte, d'abord, l'apparirition d'une pseudo-littérature russe, où toutes les formes et la

1. A. Vessélovski, *Études et caractéristiques*, p. 301.
2. Du même, *L'influence occidentale...*, pp. 124, 125 (3e édit.).
3. Du même, *Études et caractéristiques*, pp. 352 et suiv.
4. *Archive russe*, 1866, VI, pp. 819-820. — Vessélovski, *ibid.*, p. 355.
5. *Archive Kourakine*, VII, p. 315, etc.
6. Fone Vizine, *Aveu sincère*.

plus grande partie du fonds sont françaises. Trédiakovski en est le législateur; c'est lui qui, la *Lettre à l'Académie* de Fénelon à la main, classe les genres et numérote les casiers que les lettrés russes devront remplir pour élever leur pays au niveau de l'Occident : lui-même, tandis que Kantémir transporte Boileau dans ses satires, il donne le modèle russe de l'ode, en imitant, dans son *Ode sur la prise de Danzig*, celle du même Boileau sur la prise de Namur. Un peu plus tard, tandis que des écrivains de second ou de troisième ordre s'attaquent à nos fables et à nos romans, Lomonossof embouche la trompette de Jean-Baptiste Rousseau; Soumarokof croit naturaliser, sur la scène russe, Racine et Molière. Nos héros grecs et romains, sévèrement enfermés dans le cadre des trois unités; nos Dorante, nos Léandre, nos Crispin, nos notaires et nos huissiers à verge défilent devant des spectateurs ahuris, qui les admirent peut-être, mais avec un manque de chaleur et de conviction que Soumarokof est bien obligé de constater dans la fameuse lettre où il montre, pendant ces représentations, le public des loges occupé à bavarder, et celui du parterre à casser des noix.

Au fond, l'intérêt de ces œuvres vides n'existe que pour la vingtaine d'écrivains qui s'y escriment; les lettrés d'un goût un peu délicat ne voient, dans ces essais, que « les balbutiements d'un enfant innocent[1] »; le public plus étendu ne se préoccupe que des idées qui lui arrivent à travers les imitations comme à travers les originaux. Or, que valent-elles, ces idées? que produisent-elles pour la Russie? C'est là le sujet de la longue querelle des gallophobes et des gallomanes.

1. Viguel, *Mémoires*, III, p. 59.

CHAPITRE X

LA GALLOPHOBIE

Sa première forme, l'anglomanie. Celle de Catherine II, celle des aristocrates. Sa portée réelle.
La gallophobie proprement dite : ses origines française et russe. Ses griefs économiques, politiques, pédagogiques, moraux.
L'opinion des Russes du XIXe siècle sur leurs ancêtres francisés.

A suivre le constant progrès des influences françaises, on croirait les Russes voués au rôle d'écoliers respectueux, même des faiblesses du maître. En réalité, leur vieux levain de xénophobie n'a jamais disparu; seulement les xénophobes se sont tus, ou à peu près, jusqu'au jour où les Occidentaux eux-mêmes leur ont soufflé des arguments. Quand des Français, pénétrés de remords à la vue des vertueux Anglais, se sont mis à se flageller eux-mêmes, les Russes les en ont fort approuvés. Quand d'autres Français ont proclamé que l'homme civilisé était un dégénéré, qu'il fallait chercher la vertu à l'aube de l'histoire, on s'est dit, à Moscou, qu'on y était moins loin qu'ailleurs de cet âge d'or, et qu'on le retrouverait peut-être en chassant les Français. Puis des circonstances fortuites ont aidé, dans la seconde moitié du siècle, au développement, et de l'anglomanie, et de la gallophobie pure et simple.

Catherine II, d'abord, y a contribué. Comme elle était étrangère en Russie, il entrait dans son système de se dire Russe, très Russe[1]; ensuite, restée malgré tout Allemande et luthérienne, elle

1. *Mémoires de Golovkine*, p. 30. « Elle prononçait les noms de Russe et de Russie avec une sorte de complaisance respectueuse. »

n'aimait pas « les Welches », et les leçons de Mlle Gardel, qui n'avait jamais rien pardonné à Louis XIV, avaient encore ajouté à cette aigreur naturelle. Devenue impératrice, elle la laisse percer, même au temps de son rapprochement avec la France. « Je suis, dit-elle, une Gauloise du Nord ; je n'entends que le vieux français, pas le nouveau. » Cela veut dire que la *Henriade* lui a fait connaître Henri IV et Sully, que celui-ci lui plaît par son austérité, celui-là par le contraire, et que surtout elle ne peut rien souffrir de « louisquatorzien ». Le nouveau français, c'est pour elle la politique des Bourbons, qui la gêne ; c'est la séduction de Paris, le prestige de Versailles : « Il la chiffonne, écrit Corberon ; ceux qui y vont lui déplaisent, et l'enchantement qu'on en rapporte la blesse[1] ». Les façons françaises la choquent, et dans les Russes, et dans les Français eux-mêmes; d'avance elle les imagine déplaisantes, et s'étonne quand la réalité ne répond pas à sa prévention. « Le vicomte de Laval-Montmorency n'est peut-être pas le premier génie du monde... cependant il est le premier Français auquel je n'ai point trouvé de manières insupportables[2]. » D'avance aussi, nos rivaux lui plaisent : « Moi, dit-elle, j'aime naturellement les Anglais[3] ».

C'est déjà la façon de parler de son petit-fils Nicolas, qui dira ressentir, à l'égard de Louis-Philippe, la même répulsion que d'autres à l'égard des araignées ou des crapauds[4]; mais, comme elle est fine et qu'en définitive la gallomanie est très enracinée en Russie, elle se garde de trop appuyer sur ses condamnations. Chacun est libre à sa Cour, et ce n'est pas sa faute si « on y suit son sentiment, comme de raison[5] ». On l'y suit d'autant plus volontiers, dans certains milieux, qu'il s'accorde avec leur tendance nouvelle. Jadis favoris et favorites se jetaient sur la

1. Corberon, II, p. 320.
2. Catherine II à Mme Bjelke, 16 février 1773, *Société historique*, XXXIII, p. 302.
3. Catherine II à Grimm, 29 août 1775.
4. Voir plus loin, p. 294.
5. Corberon, I, p. 165.

culture française parce qu'elle était alors la meilleure « savonnette à vilain » : maintenant que tout noble est savonné, ou à peu près, il faut autre chose pour sortir du commun. Or, par leurs succès politiques, par l'éclat de leur littérature, les Anglais disputent la première place aux Français; ils ont, d'autre part, des traditions hiérarchiques; tandis que deux gentilshommes français sont réputés égaux, un lord domine de haut la simple *gentry*, et cela plaît fort à certains aristocrates russes. Nous voyons donc, à partir de 1770, l'anglomanie se superposer, chez quelques-uns d'entre eux, à la gallomanie d'auparavant. Un comte Chérémétief, qui n'est « ni Russe par les manières, ni Français par la façon de penser », proteste qu'il aime ce qui vient de France, « hors les Français[1] ». Le comte Orlof déclare, de son côté, qu'il est ridicule, pour des Russes, d'apprendre et de parler le français; à quoi le prince Chtcherbatof riposte « qu'on doit aimer sa nourrice », en pensant assurément à certain renard de la fable, qu'il ne cite pas, car c'eût été rappeler, en même temps que l'éducation négligée des Orlof, leur humble origine et quelques circonstances délicates[2]. D'ailleurs, ce n'est pas toujours par ignorance du français qu'on est gallophobe. Simon Vorontzof nous déteste; qu'un de ses correspondants lui écrive quatre ou cinq lignes en russe, il est obligé de confesser son embarras : « Je n'y ai pas compris un mot..., faites-moi l'amitié de ne jamais m'écrire qu'en français[3] ».

Mais déblatérer contre la France n'est que la forme élémentaire de l'anglomanie. Les gens qui visent plus haut se font un masque impassible, parlent sec, et logent, dans leurs phrases françaises, des mots anglais qui leur donneront « la fermeté de l'esprit de la liberté[4] ». D'ailleurs, ils ne l'apprennent guère, cette langue de la liberté; c'est tout au plus si l'on mentionne, dans

1. Corberon, I, 273.
2. *Id.*, I, p. 320. — Golovkine, *Mémoires*, p. 200.
3. *Archive Vorontzof*, IX, p. 109.
4. A. Vessélovski, *L'influence occidentale...*, p. 155.

la Russie de ce temps, trois ou quatre *outchitels* anglais[1]. Il suffit, pour acquérir le bel air, de traverser l'Angleterre à l'aller ou au retour de Paris, de faire, dans quelques lettres, l'éloge des vertus anglaises, des femmes anglaises, qui, seules, obéissent à leur époux, des lois anglaises qui protègent même l'étranger contre l'arbitraire des *tchinovniks*[2], et de conclure enfin, comme Alexandre Kourakine, que si l'on n'était Russe, on voudrait être Anglais[3].

C'est un progrès, assurément, sur cet Ivanouchka de Fone Vizine qui veut qu'à défaut de son corps, son âme soit française[4]; les Ivanouchka ne disparaissent pourtant pas à côté des anglomanes, et même ils choquent moins. La raideur anglaise prend difficilement sur la vivacité slave, et quand elle a pris, elle déplaît; pour la masse des nobles, l'anglomanie, c'est la résurrection du *miestnitchestvo* d'autrefois, des rangs dans la noblesse. Quant à l'éloge des vertus anglaises, il ne porte guère, et le fait est que pour tout lecteur un peu lettré, il a, de bonne heure, quelque chose de conventionnel, de déjà *lu*. Qui, en effet, a créé l'Anglais excentrique et sensible, sinon l'abbé Prévost dans *Cleveland?* qui a proposé les lois anglaises à l'admiration du monde, sinon Montesquieu? qui lui a révélé les écrivains anglais, sinon Voltaire? En définitive, on peut dire que vers 1780, en Russie comme presque partout ailleurs sur le continent, l'anglomanie est le dernier vernis d'une éducation française très soignée.

Mais les Français ne se sont pas contentés de se proclamer déplorables modèles; ils ont aussi suggéré à la Russie qu'elle avait eu grand tort de rompre avec son passé. « Pierre le Grand

1. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1878, III, p. 333, etc. — A. Vessélovski, *ouvr. cité*, p. 155.
2. *Archive Kourakine*, VIII, p. 231.
3. *Id.*. VI, p. 333.
4. *Le Mineur*, acte III, scène I.

s'est efforcé de faire de ses sujets des Allemands, s'écrie Rousseau; il aurait mieux fait de les laisser Russes[1] ». Restés Russes, en effet, et fort en arrière de notre fausse civilisation, ils se seraient trouvés plus près du vertueux homme primitif. Sans nul doute, les Moscovites d'avant l'influence européenne étaient simples dans leurs goûts, chastes dans leurs mœurs, scrupuleux dans leurs rapports. Ceux du XVIIIe siècle n'en sont peut-être pas convaincus; ils se hâtent pourtant d'embrasser une doctrine qui leur permet de dauber leurs maîtres à leur tour, et c'est ainsi que nos écrivains ont aiguisé les traits dont les gallophobes nous accablent.

Pourtant, la faute n'est pas toute à ces écrivains; nos défauts aussi ont contribué, pour leur bonne part, à cette explosion de sentiments hostiles. La politesse française, en effet, n'exclut pas une étourderie parfois blessante. Déjà le XVIIe siècle s'en plaignait : le chevalier de Grammont nous montre la Cour de Charles II envahie par des Français qui sont « de petits étourdis, plus sots les uns que les autres, méprisant tout ce qui ne leur ressemblait pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglais d'étrangers dans leur propre pays[2] ». S'il en était ainsi avant les splendeurs de Versailles, que pouvait-il en être plus tard, et surtout dans un pays qui attendait de nous toutes les leçons? Si peu méchant que soit le babil du Français, si résigné que soit le Russe sur le compte de son passé et même de son présent, il ne peut pourtant pas ne pas ressentir certaines condescendances dédaigneuses. Il ne proteste pas, il renchérirait plutôt; mais, rentré chez lui, il se demande ce qu'il doit à ces mentors si sûrs d'eux-mêmes, et s'aperçoit tout d'abord qu'au moins d'une façon, il est leur créancier plutôt que leur débiteur.

Les Russes achètent, en effet, « des blondes, des gazes, des rubans, des bonnets, des fleurs et cent mille autres extrava-

1. *Contrat social*, Livre II, ch. VIII.
2. Hamilton, *Mémoires de Grammont*.

gances, qui, en enrichissant quelques manufactures de France et d'Angleterre, ruinent la Russie d'une manière cruelle[1] ». Si du moins ces achats étaient faits une fois pour toutes! mais non, ils sont à refaire sans cesse, car les Français, qui créent la mode, la changent aussitôt que créée : un petit journal, dans un défilé d'hommes costumés chacun à la façon de son pays, fait arriver le Français tout nu, un coupon d'étoffe à la main, car il est entre la mode du matin et celle du soir[2]. Quelle chance alors, pour la Russie, d'avoir des productions naturelles dont elle ne profiterait pas sans les Français! « Nous échangeons nos inutilités contre leurs marchandises, écrit le *Bourdon*; à savoir, le lin, le fer, la graisse, la toile, contre ces choses indispensables, des épées à poignée de nacre, des tabatières, des dentelles, des manchettes, etc., etc.[3]. » Et, en effet, l'Italien Algarotti constate que « la France retire tout l'or que les Anglais laissent à Saint-Pétersbourg par le moyen de ses vins, de ses étoffes, de ses galons, et de tous ces brillants colifichets qui entretiennent le luxe de la Cour tsarienne[4] ».

De tous, le plus cher, c'est encore le Français lui-même. Que l'un d'eux condescende à venir en Russie, ce sera pour un salaire qu'aucun Russe n'obtiendra : « Je fais plus d'honneur à mon pays par mon théâtre, écrit Soumarokof, que les acteurs français et les danseurs italiens, et pourtant je suis moins payé ». Qui comptera ce que coûtent, et ces acteurs, et les écrivains que l'Impératrice comble de ses dons, et surtout ces innombrables précepteurs, qui élèvent la jeunesse russe, à grands frais, et Dieu sait comme!

Voilà la Macha qu'a formée une de nos *mamzelki*. Elle ne sait ni broder ni coudre — c'est bon pour des serves! — mais elle fait la roue comme un paon, chante comme un rossignol,

1. *Archive Vorontzof*, II, p. 148.
2. Georges Vessélovski, *Esquisses littéraires*, p. 488.
3. *Le Bourdon*, cité par Demkof, *Histoire de la pédagogie russe*, II, p. 541.
4. Algarotti, *Lettres sur la Russie*, p. 74.

parle français — du moins on le croit autour d'elle — comme une Française. Elle se couche à l'aube, se lève à midi et passe deux heures à sa toilette[1]. Elle dîne ensuite avec quelque ancien élève du chevalier Cacadou, qui lui réclame de l'*eau de Luce*, à respirer en cas de pâmoison, et lui dit, en retour, de quelle pommade française il s'enduit le museau, la nuit, pour conserver la fraîcheur de son teint[2]. Qu'ils sortent ensemble, il risque fort d'être pour elle un cavalier semblable à l'ours qui est allé au théâtre des animaux déguisé en *pétimétr* : là, le renard lui a volé son chapeau *granplioumage*; le bouc lui a arraché sa perruque, et il n'a pu tirer son épée française, parce qu'il était empêtré dans son caftan également français[3].

Encore notre ours se tirera-t-il d'affaire s'il a pris les leçons d'un escrimeur français; alors les autres bêtes le redouteront « comme un Mars ». Mais ce qui restera sans remède, c'est son ignorance; au sortir des mains de Cacadou, il sera comme beaucoup de grands seigneurs qui ne savent même pas leur langue; comme ce Roumiantsof, qui parle franco-russe, en phrases mi-partie[4]; comme ces étudiants, espoir de la patrie, qui, à Leipzig, ont tout à fait oublié le russe[5]. Le pis, c'est qu'il est fier de cette ignorance. « Quoi! vous dites que je parle russe! quelle impertinence! » s'écrie un personnage de comédie, qui se désole ensuite de ne l'avoir pas désappris tout à fait[6]. Et pourquoi le savoir en effet? « Je tiens cette langue, dit un autre, pour un vrai jargon, bon pour les cochers et les laquais[7]! » On ne peut pas se passer de cette espèce, mais comme on souffre de leur contact! « Quelle ignorance chez eux! s'écrie Firiouline,

1. Kniajnine, *Les Originaux*.
2. Catherine II, *La fête de Mme Vortchalkina*, acte I, scène IV.
3. Rovinski, *Gravures populaires*, I, p. 272.
4. Voir *Ancienne et nouvelle Russie*, 1877, I, p. 320. — *Archive Vorontzof*, V, pp. 12 et suiv.
5. Porphyrief, *ouvr. cité*, p. 251.
6. Kniajnine, *Les Originaux*.
7. Du même, *Le Malheur d'avoir une voiture*.

et quels noms grossiers! comme la délicatesse de mon ouïe en est affligée[1]! » Il se hâte donc de rebaptiser son intendant Klimenti, qui, devenu Clément et vêtu d'un « habit de bailli français », se montre aussitôt plus débrouillard, et peut-être aussi plus malhonnête, mais qu'importe à Firiouline! Il est comme le prince, mis en scène par la *Paméla russe*, qui reçoit moins bien un Russe bien élevé que le fripon français dont les friponneries lui permettent d'admirer, une fois de plus, l'ingéniosité naturelle aux Français[2].

De la langue, le mépris de ce qui est russe passe naturellement aux habitudes, aux traditions, à l'histoire même de la Russie. Le Russe nouveau jeu ne veut rien savoir de ce qui précède Pierre le Grand. « Le *Code* du tsar Alexis! quelle bête est-ce là? » Le Réformateur lui-même, trop Hollandais, n'est pas loin d'être méprisé. Un jour, le Grand-duc Paul, qui a douze ans, et son précepteur Porochine parlent de lui avec des courtisans. Quelqu'un lui préfère Charles XII. Porochine, riposte que, selon Voltaire, Charles XII n'était digne que d'être le premier soldat de Pierre. « Vraiment? fait le grand-duc. Mais n'est-ce pas par flatterie que Voltaire a parlé ainsi? » — Porochine s'échauffe, cite une lettre de Pierre, qu'il trouve admirable, commence à la lire et s'arrête court en voyant que l'assistance se tient les côtes; cette lettre est, en effet, adressée à un « Minger-Admiral », et signée *Peter*[3].

Ce n'est pas tout. Le Russe dénationalisé qui demande « Pourquoi suis-je né Russe, ô nature[4]? » risque fort d'être un Russe démoralisé. Comment respecterait-il ses parents? « Quelles espèces! » s'écrie Ivanouchka quand il les revoit à son retour en Russie : « *jmanmok!* » répond-il à tous leurs reproches. La seule chose dont il ne se moque pas — après les

1. Kniajnine, *le Malheur d'avoir une voiture.*
2. *Antiquité russe*, 1906, II, p. 525.
3. Soloviof, *Histoire de Russie*, XXVI, p. 240.
4. Fone Vizine, *Le Brigadier.*

coups de bâton dont son père le menace — ce sont les élégances françaises et les gestes qu'elles imposent. « Jadis, remarque un journal, nous étions droits, simples, un peu grossiers; nous ressemblions aux statues dont on orne les jardins; maintenant, grâce au zèle de messieurs les Français, nous ressemblons à des poupées qui sautent, causent, agitent la tête et les mains[1]. » Le seul ressort de ces poupées, c'est l'amour du luxe, des plaisirs, des vices, bien entendu, français. Pour les petites revues, le seul des péchés capitaux que nous ne travaillions pas à acclimater, ou du moins à perfectionner en Russie, c'est l'avarice, et pour cause : si les Russes ne jetaient pas les roubles par les fenêtres, que deviendrions-nous? D'ailleurs, bons garçons, nous leur apprenons ensuite à se rattraper sur d'autres. « Un Français, annonce une lettre de Tver dans le *Peintre*, vient de fonder une institution où l'on enseignera à toute la jeunesse russe l'art de tromper aux cartes.... Il jure, sur sa conscience française, qu'il amènera bientôt ses élèves à un état tel qu'ils n'auront plus qu'une ressource, tromper les autres comme on les a trompés eux-mêmes. »

Mais le péché mignon des Français, c'est la galanterie; elle est donc la principale matière de leur enseignement. Jadis le Russe était grave et pieux; le boïar ne sortait de chez lui que pour le service de Dieu ou du Tsar, ou pour le soin de ses affaires; la boïarine, enfermée dans le *térem*, brodait en pensant à son époux. Or, maintenant, grâce aux leçons des Français, grands seigneurs et grandes dames passent leur temps en aventures qui finissent par la ruine, sinon de leur santé, du moins de leurs biens[2]. Tout se tient, en effet : la coquetterie a besoin d'armes qui coûtent cher. « Nos femmes, écrit le prince Chtcherbatof, jadis, ne connaissaient pas leur beauté; maintenant elles ont commencé à s'apercevoir de leur puissance; elles l'ont

1. *Le Pot-Pourri* (*Smiess*), 1769.
2. Satire de Nikolef. V. Georges Vessélovski, *Esquisses littéraires*, p. 490.

accrue par des costumes calculés à cet effet; le luxe de leurs ajustements s'est accru au delà de toute mesure[1]. » Or, on les achète, ces ajustements, chez des *madamy* qui, à l'occasion, serviront d'entremetteuses, et leur compère, le *moussié* qui se dit libraire, vendra des livres et des estampes grâce auxquelles le porcelet russe ne manquera pas de devenir, en grandissant, un vrai pourceau français.

En définitive, pour les gallophobes du XVIIIe siècle, les mauvaises mœurs, le goût des futilités, la dissipation des fortunes, le mépris des parents, le dédain de la patrie, tout cela vient des Français, qui sont aussi, par contre-coup, les auteurs de la misère du peuple des campagnes. Sur ce jugement, les écrivains du XIXe siècle ont encore renchéri. Tel d'entre eux, après un effrayant tableau de la société de jadis et de son manque d'idéal, l'explique par Voltaire et nos autres philosophes qui ont fait de la vie animale le but unique de l'homme[2]. Le révolutionnaire Herzen n'est pas d'un autre avis. « Chez nous, la philosophie voltairienne ne mettait rien à la place des vieilles croyances, des devoirs moraux, traditionnels.... Les néophytes de la civilisation ne comprenaient bien que l'appel d'Épicure[3]. » Ivan Tourguénief, de son côté, nous montre, en nos élèves du XVIIIe siècle, ou de féroces égoïstes, comme le Koltovskoï de l'*Abandonnée*, ou des bandits, comme le Loutchinof de *Trois Portraits*. Il n'est pas jusqu'à Pouchkine, le plus Français des Russes, qui ne parle de nos « sapajous du XVIIIe siècle[4] », en sous-entendant, évidemment, que leur grimace, c'est le « hideux sourire » tant de fois maudit.

Pour déterminer ce qu'il peut y avoir de fondé dans ces

1. Chtcherbatof, *De la chute des mœurs en Russie sous Pierre le Grand*, *Antiquité russe*, 1870, II, p. 16.
2. Nézélénof, *Les tendances littéraires sous Catherine II*, *passim*. — Du même, *Novikof*, *éditeur de Revues*, pp. 1, 19, 68, 77, 119, etc.
3. Herzen, *Le développement des idées révolutionnaires*, p. 46.
4. Lettre à son frère, octobre 1822.

accusations, il faut reprendre, de plus près, les influences dont nous n'avons fait, jusqu'à présent, que noter les rapides progrès. Nous avons vu les Russes *franciser* leur extérieur; il faut savoir si cette transformation des dehors a été vraiment accompagnée d'une dégradation des caractères, et si nos exemples et nos livres en ont été la cause unique et de tout point malfaisante.

CHAPITRE XI

LES INFLUENCES POLITIQUES

Les exemples des autres Européens : les nôtres, ce qu'en pensent les gallophobes.
Les leçons de nos écrivains : les applications que veut en tirer le gouvernement. Les idées de Voltaire, de Montesquieu, de Diderot : les conclusions de Catherine II.
Celles de ses sujets : l'action sur eux, de Voltaire, de Rousseau, de nos « Voyages en *Utopie* ». — La question du servage : les avis français, sa solution selon Raynal; Radichtchef.

Les doctrines et les livres d'Occident se sont répandus en même temps dans le monde russe; il s'en faut pourtant que l'histoire des uns soit exactement celle des autres. Il est arrivé, en effet, que parfois les Russes ont pris leurs idées politiques directement dans le tableau que leur présentaient les pays étrangers; il est arrivé aussi qu'une fois introduites en Russie, ces idées ont passé par d'étranges vicissitudes : « Les mêmes gens nous apparaissent successivement, ou même simultanément, mystiques, sceptiques, partisans de réformes à l'européenne, enragés contre l'influence étrangère[1], etc. » Enfin le fait que des idées sont universellement acceptées n'implique en aucune façon qu'elles aient de l'influence : ce qu'il y a de plus réel, dans les opinions des Russes du XVIIIe siècle, c'est la préparation du siècle suivant.

Tout d'abord, et réserve faite de la petite influence des Grotius et des Puffendorf traduits sur l'ordre de Pierre le

1. Skabitchevski, *Etudes critiques*, I, p. 304.

Grand[1], ce sont les voyages qui font tout. C'est de France que Matviéief rapporte les majorats et le droit d'aînesse[2]; c'est en Pologne et en Suède que la noblesse trouve l'exemple de cette « liberté aristocratique » qu'elle rêve d'imposer aux souverains[3]. Mais, bien qu'en 1773 on exprime encore l'espoir que le Grand-duc Paul gouvernera « à la suédoise[4] », la décadence de la Pologne et de la Suède tourne les gens, de bonne heure, vers un autre modèle. Quand Catherine II songe à racheter son usurpation par l'octroi de libertés, c'est la Grande Charte d'Angleterre qu'elle fait tout d'abord venir d'Occident[5]. Plus tard, un de ses boursiers de voyage, Desnitski, lui rapporte d'Édimbourg un projet de constitution qui conserve l'autocratie, mais en la faisant contrôler par un Sénat[6]. Le prince Chtcherbatof est, lui, pour le système des deux Chambres, en remarquant, d'ailleurs, qu'il engendre beaucoup d'abus[7]. Quoi qu'il en soit, ce qui domine chez les Russes de ce temps, c'est l'éloge de l'Angleterre pour une raison que les lettres d'Alexandre Kourakine font toucher du doigt. « Les heureux Anglais, écrit-il, n'ont rien à craindre de la disgrâce du souverain, ni de la haine des ministres[8]. »

Cette anglomanie semble ne pas laisser de place à notre influence, et le fait est que, pour les gallophobes, nous n'en avons qu'une, toute négative, qui est de détacher le jeune Russe de sa patrie; à preuve l'Ivanouchka qui proclame que, si son corps est russe, son esprit « appartient à la couronne de France[9] ». Il arrive pourtant que nos livres contribuent à l'éveil des sentiments qu'on les accuse d'étouffer; c'est l'*Histoire de*

1. *Le Passé*, 1606, janvier, article de Sémevski.
2. Voir plus haut, p. 19.
3. Korsakof, *L'intronisation de la tsarine Anna Ioanovna*, chap. I, IV.
4. *Le Passé*, I, p. 11.
5. *Id.*, I, p. 16.
6. *Id.*, I, pp. 6, 8.
7. *Id.*, I, pp. 13, 14.
8. *Archive Kourakine*, VI, p. 333.
9. Fone Vizine, *le Brigadier*, acte III, scène I.

Russie, de Leclerc, qui suscite la vocation historique d'un Boltine[1]; il arrive aussi que nos *outchitels* eux-mêmes réagissent contre les inconvénients d'une éducation trop exotique. « Votre premier soin doit être, écrit Romme à Popo Stroganof, que vous vous montriez tout de suite l'ami de votre patrie, et que vous vous y naturalisiez, pour ainsi dire, autant que possible.... Ne vous occupez du reste du monde que dans ses rapports avec la Russie[2]. »

Le mal est qu'à cette Russie nous n'avons guère de bons exemples à offrir; c'est déjà le cri de l'Europe, au XVIIIe siècle, que notre gouvernement est au-dessous de tout. Restent nos écrivains, et d'abord ce Voltaire qui semble aux Russes résumer notre littérature; mais sa spécialité n'est pas précisément la politique; le seul progrès dont il rêve, c'est l'avènement de souverains « éclairés » qui écraseront « l'infâme ». Les Russes qui ont tendance à politiquer ne s'attardent donc pas dans sa lecture; quand ils ont appris de lui à « confondre la hideuse hypocrisie[3] », ils se tournent vers d'autres, et tout d'abord vers Montesquieu.

C'est *l'Esprit des Lois* que citent à tout propos, dans la deuxième partie du siècle, la douzaine de Russes, qui, de la princesse Dachkof au prince Chtcherbatof, en passant par la souveraine elle-même, s'occupent à reconstruire les États sur le papier; il est, suivant l'expression de Catherine, « leur bréviaire, pour peu qu'ils aient le sens commun[4] ». Elle avoue, d'ailleurs, à d'Alembert, qu'elle ne le comprend pas toujours, mais cela ne l'empêche pas de cribler de notes indignées les pages où l'auteur anonyme des *Lettres russiennes* critique son dieu[5], et de faire de ses maximes le fond de ses instructions

1. Vessélovski, *l'Influence occidentale...*, p. 127.
2. Le Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *ouvr. cité*, I, p. 195.
3. Karamzine, *Voyage en France*, p. 14.
4. *Antiquité russe*, XLII, p. 245. Article de Bilbassof.
5. *Messager d'Europe*, 1903, III. Article de Pypine.

aux députés de la Russie réunis à Moscou. « Vous verrez, écrit-elle encore à d'Alembert, combien je l'ai pillé, pour le bien de mon Empire ». Et, en effet, dans le *Nakaz*, c'est Montesquieu qui traite, sous la plume de Catherine, du gouvernement, de la justice, des droits du citoyen, à moins que ce ne soit, quelquefois, son disciple Beccaria[1].

Mais des améliorations presque uniquement judiciaires peuvent-elles contenter une souveraine avide de réformes, et surtout de réclame? Il y a en France des philosophes plus jeunes que Montesquieu, et qui le dépassent. C'est d'abord d'Alembert, mais il est trop raide, trop géomètre, et Catherine est peut-être bien aise de le voir refuser le préceptorat du Grand-duc. Après lui, c'est Diderot, la chaudière toujours sous pression, d'idées qu'on pourra rejeter ou prendre en gardant l'air, dans l'un ou l'autre cas, d'un esprit supérieur. Elle achète donc sa bibliothèque, l'en nomme conservateur, puis lui fait attendre ses appointements deux ans pour avoir occasion de lui en payer, d'un coup, cinquante années[2] : comment, après cela, ne pas aller remercier une telle bienfaitrice? Il va donc à Pétersbourg, y trouve à Catherine « l'âme de Brutus dans le corps de Cléopâtre[3] », l'assiège de questions, discute, s'échauffe, tape sur la table et parfois à côté, repart enfin, sans être tout à fait désenchanté, mais pourtant plus vite qu'il n'était venu[4]. Rentré en France, il continue à lui envoyer des projets. Qu'en est-il advenu, et qu'est-il sorti aussi de ces idées de Voltaire et de Montesquieu que nous avons vu adopter avec tant d'enthousiasme?

Celles de Voltaire étaient les plus simples, les plus applicables à la Russie, et le fait est que, sous Catherine II, la Russie a été

1. Milioukof, *Esquisse de l'histoire de la culture russe*, 3e partie, fascic. II, chap. IV.
2. Voir Ch. de Larivière, *La France et la Russie au XVIIIe siècle*, pp. 1-71.
3. Lettre à la princesse Dachkof, *Œuvres*, XX, pp. 39, 40.
4. Maurice Tourneux, *Diderot et Catherine II*, *passim*. — Articles de Bilbassof dans l'*Antiquité russe*, XLII, pp. 265-266, etc.

plus tolérante que par le passé. Les *vieux croyans* ont respiré : ils ont pu avoir, à Moscou même, leurs cimetières, leurs hôpitaux, leurs églises. Les musulmans de l'Est ont été mieux traités aussi ; Catherine voyait dans leur polygamie un moyen d'accroître plus vite le nombre de ses sujets[1]. Dans les ex-provinces polonaises, elle a eu, pour les catholiques, plus d'égards que n'en auraient peut-être eu ses amis philosophes ; elle y a laissé en paix les Jésuites, car l'éducation était un de ses gros soucis, et ces « coquins-là » s'y entendaient[2]. Il va sans dire enfin, que, pendant tout son règne, le fait d'appartenir au luthéranisme n'a nui à la carrière de personne. On croit donc, en Europe, à sa grande satisfaction, que « la liberté des Scythes » devrait faire rougir de honte nos ministres et nos parlements. Pourtant, l'année même où elle écrit à Voltaire qu'elle n'a jamais entendu parler en Russie de billets de confession, elle réprimande le gouverneur de Tobolsk pour n'y avoir pas tenu la main[3].

A-t-elle mieux suivi Montesquieu? Dans son cabinet, oui; mais elle n'édicte pas toujours ce qu'elle y a écrit; il y a une grande différence entre le premier projet de ses *Instructions* aux députés réunis à Moscou, et celui qui leur a été distribué. On trouve bien, dans l'un et dans l'autre, des phrases de *l'Esprit des lois* sur la nécessité de l'autocratie dans un empire immense, sur les lois européennes trop lentes et la justice asiatique trop expéditive, sur les arrestations préventives, la torture, la peine de mort. Mais il n'y a plus, dans le second, la réflexion que si, jadis, les lois avaient institué des peines cruelles, c'est qu'il le fallait pour maintenir certaines oppressions; ni le rappel que, chez les anciens, il y avait des lois pour protéger les esclaves; ni la suggestion que le prix de leur rachat devrait être fixé

1. Soloviof, *Histoire de Russie*, XXVI.
2. Pingaud, *Les Français en Russie*, p. 100 et suiv.
3. Lettre à Voltaire, 24 mai 1771. — *Antiquité russe*, XLII, p. 246.

une fois pour toutes[1]. Toutes ces suppressions, proposées par le Conseil intime et docilement acceptées, démontrent à quel point l'Impératrice était prudente quand il s'agissait pour elle de « travailler sur la peau humaine ». Aimer le progrès, ou du moins en avoir l'air, c'était fort bien; mais il fallait avant tout ne pas choquer des intérêts puissants, et laisser alors « au temps et au progrès des lumières » le soin de déraciner les vieux abus.

Diderot aurait pu servir davantage à Catherine. Il a travaillé pour elle, en quelque sorte, sur commande; il a souvent discuté avec des Russes, il est venu à Pétersbourg. Mais il n'a vu de la Russie, entre la frontière et la capitale, que des provinces qui sont à peine russes; les autres, il les imaginait d'après ces dessins de Leprince où l'on voit, par exemple, la jeune et charmante femme d'un *moujik*, en galant déshabillé de bergère, devant une chaumière fleurie, balancer un berceau qui est bien le seul détail russe de tout le tableau. Le passé, les traditions, les coutumes du pays, il les ignorait, et en concluait allégrement qu'elles n'existaient pas. « Qu'un peuple est heureux, écrit-il à Catherine, lorsqu'il n'y a rien de fait chez lui !... Puisse Votre Majesté trouver dans ses sujets un profond oubli de toute ancienne législation[2] ! » Cette ancienne législation, Catherine ne la connaît guère plus que Diderot, et quant au présent, elle est capable d'imaginer — parfois — que ses juges sont intègres, sa législation libérale, ses paysans libres et assez riches pour mettre la poule au pot, à moins qu'ils n'y préfèrent un dindon[3]; mais elle sent fort bien, pourtant, que, sous son trône de hasard, le sol est moins primitif que ne l'imagine l'Occident, et qu'elle courrait risque à le retourner. Elle laisse donc

1. Milioukof, *ouvr. cité.*
2. Tourneux, *ouvr. cité*, p. 96.
3. Soloviof, XXVII, p. 64. — Bilbassof, *art. cité*, p. 464. — Lettre à Voltaire, *Société Historique*, X, p. 345.

Diderot lui parler d'un Corps conservateur des lois, de la nécessité d'importer des Suisses, de fonder des écoles, de faciliter le divorce, de réduire les pensions de Cour, de ramener la capitale à Moscou, d'arracher aux moines « le poignard du fanatisme », ou, du moins, de les forcer à se laver la tête; enfin de ne plus faire de conquêtes [1]. Elle écoute, argumente, retient quelques détails, mais conquiert tant qu'elle peut, reste à Pétersbourg, — Moscou, trop russe, l'inquiète, — laisse en paix les cheveux des moines et des popes, va s'incliner, aussi souvent qu'il est utile, sous « leur poignard », refuse à Mlle Bihéron l'autorisation d'expliquer l'anatomie aux petites filles de Smolny, et conclut enfin que Diderot est « un enfant », dont « le babil » ne montre « ni savoir, ni prudence, ni prévoyance », et que d'ailleurs tous les philosophes, sans exception, « déraisonnent tout comme les autres hommes [2] ».

Que lui arrive maintenant un Mercier de Larivière, auprès duquel, au dire de Diderot, « les Voltaire, les Montesquieu, les Diderot ne sont que des enfants [3] » : elle le traîne de ville en ville, sans le recevoir, et cependant conte à ses familiers que, chez Narychkine où il loge, il a marqué les chambres où il recevra, dans l'une les pétitions, dans l'autre, les rapports; qu'il a loué trois maisons pour y établir les ministères dont il sera chargé, etc., etc. Puis elle écrit tout cela en Europe; il faut bien qu'on y sache que, si l'envoyé des philosophes a échoué, ce n'est pas par sa faute, à elle, Catherine. « Il est venu ici, écrit-elle à Voltaire, pour nous législater. Il nous supposait marchant à quatre pattes, et, très poliment, il s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous mettre sur nos pattes de derrière [4].... »

En réalité, la naïveté de Mercier, ç'a été d'avoir trop cru à

1. Tourneux et Bilbassof, *passim*.
2. Lettres à Grimm, 23 novembre 1775, 18 août 1776.
3. Ch. de Larivière, *La France et la Russie au XVIIIe siècle*, pp. 71-135.
4. A Voltaire, 22 octobre, 2 novembre 1774. — De Larivière, pp. 73, 74.

l'Impératrice philosophe que chantait l'Occident. Dire qu'elle n'existait pas, cette Impératrice, et parler de comédie à son sujet ne serait pas rigoureusement exact — mais elle s'était persuadée de bonne heure que « le mieux est l'ennemi du bien ». Or, le bien, c'était la continuation, sans secousse, de son étonnante fortune. Il lui fallait être Européenne pour l'Europe, Russe pour la Russie, et elle y a réussi jusqu'au bout.

Ses sujets n'avaient pas autant de raisons d'être prudents, et, de bonne heure, on en voit de convertis à la cause des réformes même les plus radicales. Kantémir parle déjà, vers 1730, de l'égalité qui devrait exister entre le grand seigneur et le laboureur [1]; en 1763, Breteuil assure que de jeunes Russes « ont la tête et le cœur pleins de principes républicains », sans doute pour avoir fait leurs études à Genève [2]. Puis Rousseau survient, et nous voyons, à Paris, un Golovkine élever ses enfants selon l'*Émile* [3], et à Göttingue, Wolodimer Orlof « prendre pour des vérités profondes, ses sophismes les plus sauvages [4] ». A la vérité, il reste longtemps, pour les Russes de Russie, l'ennemi de toute civilisation, donc un obscurantiste contre lequel recteurs, professeurs, censeurs unissent leurs foudres [5]. Mais comment ne pas lire pourtant la *Nouvelle Héloïse*? Or, elle habitue à son style, à ses idées, et le succès, vers 1780, de ses disciples Raynal et Mably, démontre une fois de plus que le Russe est naturellement porté aux extrêmes.

Ce qui inspire maintenant les « républicains » signalés par Breteuil, c'est l'amour des vertus, non plus des Génevois, mais des Grecs de Mably, et parfois des « insurgents »

1. Sémentkovski, *ouvr. cité*, p. 20.
2. Mémoire du baron de Breteuil, 1er septembre 1763, aux Archives des Affaires étrangères.
3. Voir plus haut, p. 101.
4. *Mémoires de la princesse Dachkof*, II, p. 18.
5. Pypine, *Histoire de la littérature russe*, IV; A. Vessélovski, *ouvr. cité*. *Antiquité russe*, 1895, article de Mme Biélozerskaia.

américains vus à travers nos gazettes. « J'ai vu le prince Chtcherbatof, écrit Corberon,... nous avons causé sur les Américains et les formes des gouvernements; il ne veut admettre que celle des républicains, même pour les grands États. Cela te paraîtra bien systématique pour un Russe, mais il est de bonne foi [1]. » D'autres veulent bien ne pas supprimer leur monarque, mais à condition qu'il ne soit que le premier des citoyens, toujours soumis au jugement de la nation tout entière, et non d'une de ses classes [2]. Pourquoi, d'ailleurs, des distinctions de classes? Un simple paysan vaut mieux qu'un seigneur corrompu; Dieu a créé la vertu, mais non la noblesse [3]. Il est temps d'en revenir à son plan, et de supprimer aussi les riches, car l'inégalité des fortunes n'est pas un moindre mal que celle des rangs. Ce n'est d'ailleurs pas en de gros volumes que l'on proclame ces vérités, mais en des œuvres légères que les censeurs ne suspectent pas. C'est, par exemple, dans les vers où la fauvette conte à Soumarokof ce qu'elle a vu par delà les mers :

Là-bas, le paysan n'est jamais opprimé;
Là-bas, sa liberté n'est pas jouée aux cartes:
Là-bas, aucun seigneur ne le vend au marché;
Là-bas, nul fainéant, qui du travail s'écarte [4]...

C'est dans un roman, d'autre part, que Khéraskof discute la légitimité de la propriété. « Tout ce que nous avons de trop a été pris à un autre; chaque bien n'est qu'un dépôt; nous sommes tenus de le rapporter à sa source. » C'est un autre romancier, Tchoulkof, qui fait imposer aux riches, par un brigand, le respect de la nature. « Il leur avait pris la moitié de leurs biens, et, de cette moitié, il avait donné la

1. Corberon, II, p. 49, lettre du 16 novembre 1776.
2. Le *Passé*, I, p. 20.
3. Lvof, la *Paméla russe*.
4. Georges Vessélovski, *Esquisses littéraires*, p. 444.

moitié aux pauvres.... Je crus voir en lui un de nos nouveaux philosophes [1]. »

En somme, les voyages au pays d'Utopie, si nombreux dans notre littérature d'alors, ne le sont guère moins dans la russe. Mais pour savoir s'ils ont vraiment exercé une influence, il faut suivre, dans les discussions et les lois, le fait russe qui contredit le plus nos doctrines, le servage.

Notons d'abord, qu'avant qu'il fût question des idées françaises, Possochkof dénonçait déjà son aggravation continue [2]. Plus tard, les plaintes redoublent, mais se mêlent, en même temps, d'un singulier optimisme. Quand Fone Vizine attaque à la fois l'ignorance et la méchanceté de la Prostakova, il pense évidemment que, plus instruite, elle serait plus humaine; qu'avec le progrès des lumières, le sort des serfs deviendra plus doux [3]. Un peu plus tard, Lvof nous décrit l'arrivée dans sa terre d'un seigneur philosophe; il n'y veut point de malheureux, et voilà qu'en effet la seule expression de sa volonté guérit tous les maux des serfs, et nous assistons, dans la *Rosa* d'Emine, aux transports de la reconnaissance des nouveaux heureux. Mais sera-ce assez, toujours, de ces bonnes intentions? Le héros de Khéraskof, dans *Kadmus et Harmonie*, pense qu'il faut aller jusqu'au bout: « Que mes serfs deviennent mes collaborateurs! s'écrie-t-il [4] : je leur rends la liberté [5]. »

Mais que deviendront les nobles avec ces « collaborateurs »? Dès que le problème est bien posé, des timidités inattendues se manifestent, même chez ce Soumarokof à qui la fauvette avait fait de si audacieuses confidences. « Les nobles pauvres, écrit-il maintenant, ne pourront plus trouver ni cocher, ni cuisinier,

1. *Kadmus et Harmonia.* Voir Sipovski, *Les tendances politiques du roman russe du XVIIIe siècle.*
2. Brückner, *Iwan Possoschkow*, pp. 319 et suiv.
3. *Le Mineur*, *passim.*
4. N. Tchétchouline, *Le roman social en Russie au XVIIIe siècle.*
5. Sipovski, *Les tendances politiques du roman russe*, pp. 88 et suiv.

ni laquais : ils seront forcés de faire des courbettes à leurs serviteurs pour les conserver.... Ce sera une guerre continuelle, tandis que maintenant, les seigneurs vivent paisiblement sur leurs terres.... » — « où de temps en temps leurs serfs les égorgent », riposte Catherine en marge [1]. Il y a, en effet, dans le servage, un danger dont les succès de Pougatchof ont fait sentir l'étendue; il faut faire quelque chose, mais quoi? Le prince Chtcherbatof, notre Américain de tout à l'heure, propose de partager, entre les seigneurs, les paysans de la couronne dont la demi-liberté est d'un mauvais exemple [2]. Le juriste Poliénof, l'ancien étudiant de Strasbourg, est pour l'émancipation progressive, par étapes, et c'est aussi l'avis des députés Korobine et Protassof : leurs collègues de la commission législative de Moscou le rejettent, du reste, par 18 voix contre 3. L'historien Boltine, qui sait que le servage n'est pas ancien en Russie, propose de l'abolir d'un coup, mais oublie d'attribuer des terres aux paysans [3] : détail pourtant essentiel, car, proclamés libres, ils resteront esclaves si les seigneurs gardent tout le sol.

L'Occident a, lui aussi, plusieurs solutions du problème. Voltaire permet aux propriétaires d'affranchir leurs serfs, mais ne voit pas de raison pour qu'on leur donne la terre avec la liberté; ils la cultiveraient mal. Montesquieu semble reconnaître la nécessité d'un partage égal et général des champs cultivés, mais c'est là une opinion théorique, abstraite, qui n'a sans doute pas de rapport avec la Russie [4]. Rousseau veut l'émancipation, mais craint « les vices et la bassesse des esclaves »; il propose, pour commencer, de n'en affranchir que l'élite [5]. Diderot, lui, n'admet pas de demi-mesures, de demi-libertés, mais il ne

1. V. Sémevski, *La question des paysans en Russie*, I, pp. 43-4. Nicolas Tchétchouline, *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1900, janvier, p. 165.
2. *Archive russe*, 1865, pp. 445, 703.
3. Nézélénof, *Les tendances politiques à l'époque de Catherine II*, p. 389.
4. *Archive russe*, 1875, III, pp. 84 et suiv.
5. *Considérations sur le gouvernement de la Pologne.*

trouve rien à répondre aux objections des Russes. « Après mon court exposé de la question, raconte la princesse Dachkof, il sauta de sa chaise, se mit à marcher à grands pas, et s'écria : « Quelle femme vous êtes! Vous bouleversez des idées que je caressais depuis vingt ans[1]! » Elle était femme, en tout cas, à lui fournir des renseignements erronés. Nous la voyons, en un autre endroit, affirmer à Diderot qu'elle accepterait la liberté des paysans si la liberté des nobles devait s'ensuivre[2]. C'est jouer sur les mots; ce qu'on demandait pour les paysans, c'était la liberté personnelle; or, les nobles l'avaient depuis que Pierre III les avait délivrés du service obligatoire.

Mais, à défaut des philosophes que l'immensité de leurs préoccupations empêche d'être bien renseignés, il y a peut-être de leurs disciples, économistes ou juristes, dont les avis plus précis seront susceptibles d'application. La Société libre d'économie politique, fondée par Catherine sur un modèle français[3], essaye de les réunir, ces avis, en mettant au concours les différents moyens d'améliorer le sort des serfs. Les réponses viennent de partout, sans apporter beaucoup de lumière. Graslin, de Nantes, est seul à donner aux serfs la terre et la liberté. Bearde de l'Abbaye, à Aix-la-Chapelle, conclut à l'affranchissement, mais préparé par de lentes améliorations partielles — autrement ce serait ôter sa chaîne à un ours — et sa réponse obtient le prix parce qu'elle ajourne, et qu'au fond personne — sauf, bien entendu, les serfs — ne veut rien d'autre. Que tenter, quand la noblesse fait et défait les souverains, et qu'elle n'imagine pas le moyen de vivre sans des serfs?

On pourrait, à la rigueur, essayer de la dégoûter du servage par le tableau des maux qu'il entraîne, et Catherine s'y est appliquée, au début de son règne, dans diverses petites feuilles;

1. Princesse Dachkof, *Mémoires*, I, 225.
2. Lettre à Diderot, *Archive Vorontzof*, XXI, p. 138.
3. A. Vessélovski, *L'influence occidentale...*, pp. 69 et suiv.

mais déjà dans les années quatre-vingts, elle trouve que des collaborateurs, qu'elle n'a pas engagés, y abondent trop dans son sens[1]. Elle les supprime donc, ces feuilles, et bientôt, convaincue par l'écroulement de la France monarchique, du danger que recèlent nos doctrines, elle en arrive à juger criminel ce qui avait été d'abord louable, puis malséant. Bien entendu, la Cour la suit dans sa nouvelle opinion, et aussi nombre d'écrivains. Tandis que Paul Potemkine, jadis traducteur enthousiaste de Rousseau, brûle ce qu'il a adoré [2], le débutant Krylof, en se moquant de son coiffeur français « qui retournait les empires avec autant de désinvolture que son blaireau », fait le procès de l'esprit du XVIIIe siècle [3].

Mais le public, lui, qui suit-il? Le même Krylof constate que, si les grands seigneurs lisent maintenant des contes gais, des enfantillages et des farces, il y a pourtant des marchands et des bourgeois pour préférer l'*Avis aux politiques*, la *Situation des laboureurs*, le *Rôle des grands seigneurs*[4]. Il y en a aussi pour acheter très cher le livre paru — pour son malheur, en 1791 —, où Radichtchef, sous couleur de conter des impressions de voyage, met en cause encore une fois le servage, et cela d'une façon que jamais personne n'a osée.

Ce tard-venu du XVIIIe siècle n'est pas tout à fait notre élève; l'Impératrice l'a mis, tout jeune, à l'école des « solides esprits du nord », à Leipzig, où son malheur lui fit connaître les œuvres d'Helvétius et de Mably. Elles lui semblèrent si bien contenir toutes les vérités nécessaires qu'après les avoir lues, il déserta les cours de ses professeurs allemands. Rentré en Russie, devenu directeur de la douane à Kronstadt, un hasard de son service lui révèle le livre de Raynal sur le commerce et les établissements des Européens dans les deux Indes, et c'est

1. Milioukof, *Esquisse...*, partie deuxième, second fascicule, p. 290 et suiv.
2. *Antiquité russe*, 1872, V, p. 346.
3. La *Poste des esprits*.
4. *Id.*

sous le coup de cette révélation qu'il rédige, dans son *Voyage de Pétersbourg à Moscou*, son acte d'accusation contre la Russie contemporaine[1]. Assurément, il n'y emprunte pas à Raynal ses invectives contre les juges prévaricateurs, les officiers dont la négligence fait périr des hommes, les gouverneurs qui se font chercher des huîtres, par estafette, à des milliers de verstes, les propriétaires cruels pour leurs serfs, etc.; — rien de tout cela n'était absolument nouveau dans la littérature russe. Mais son modèle lui a appris à grouper et à dramatiser les faits, lui a suggéré, de concert avec d'Holbach et Rousseau, et parfois dicté ses réflexions, par exemple, sur « l'esprit de liberté qui s'éteint si bien chez les esclaves que non seulement ils ne désirent pas abréger leurs souffrances, mais encore voient avec peine des hommes libres »; et aussi l'affirmation qu'il n'y a rien à attendre des nobles — ni, sans doute, du gouvernement — et que le remède viendra seulement de l'excès du mal, c'est-à-dire d'une bonne jacquerie[3]. Et cette conclusion, qui évoque à la fois l'image de ce qui se passe en France et le souvenir des exploits de Pougatchof, explique assez que Catherine — qui, de longue date, se méfiait de Raynal[4] — ait envoyé l'auteur « raynaliser » en Sibérie.

En définitive, la classe dirigeante n'a pas fait plus, pour ses esclaves, sous notre influence, que le gouvernement lui-même; il se peut que tel parvenu russe, doté de terres en Pologne, y ait fait abattre les potences élevées par les précédents seigneurs, mais les serfs n'y ont économisé ni un coup de knout, ni une heure de corvée. On est donc tenté de conclure, avec Herzen, que toute cette agitation n'a été que « jeu d'esprit », et nos dis-

1. *Recueil de la section littéraire et philologique de l'Académie des sciences*, XXXIII, n° 6, 1883, article de Soukhomlinof.
2. Milioukof, *ouvr. cité*, III, p. 386.
3. Alexis Vessélovski, *L'influence occidentale dans la littérature russe.*
4. Lettre de Grimm à Catherine, 10/21 juillet 1789.

ciples, seulement des « superfluités intelligentes ». Pourtant, à défaut de réformes, nous avons suscité des réformistes ardents, presque des révolutionnaires, et ce fait seul, que le règne de Catherine finit par des mesures de répression, fait prévoir qu'après une longue préface, le livre viendra.

CHAPITRE XII

LES INFLUENCES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

La difficulté de les suivre.
Les influences religieuses. Pierre le Grand et les catholiques. Les premiers efforts français. La Sorbonne et la Russie.
Les influences antireligieuses : circonstances qui les favorisent. Le rôle de nos livres : doctrines et morale qu'ils propagent ; imitations qu'ils suscitent.
La réaction. L'influence de Rousseau ; le culte de Fénelon. Les mystiques : Saint-Martin.

Ce que nous savons de la difficulté de suivre les influences politiques, peut se dire encore plus des courants religieux ou philosophiques ; leur instabilité défie l'analyse. Chez les Dolgoroukof, par exemple, la princesse Irène, née orthodoxe et devenue catholique, confie ses fils à un abbé janséniste ; devenus hommes, ils seront sceptiques, sauf des accès de mysticisme. Chez les Galitzyne, par contre, la mère étant luthérienne et le père libre penseur, le fils se fera Jésuite. D'autre part, si le passage formel d'une religion à une autre, que les lois défendent, n'est pas fréquent, que de Russes « pratiquent l'orthodoxie extérieurement et sont athées dans l'intimité, tout en restant croyants au fond du cœur ! ».[1]

On peut mesurer pourtant l'influence d'une religion ou d'une « irréligion » à celle du pays qui en est le foyer. Sous Pierre le Grand, on relève des traces d'action protestante.

1. Skabitchevski, *Études littéraires*, I, p. 304.

Sous ses successeurs, les Russes se rapprochent des Français tantôt catholiques, tantôt « philosophes ». La Russie reflète leurs variations : il y a des moments de sa vie philosophique ou religieuse que l'on peut fixer.

Celui du protestantisme a été court. Pierre le Grand a pu, devant des luthériens, railler les préjugés des orthodoxes[1], recevoir plus tard des placets de pasteurs, voire d'évêques anglicans[2], et lire des mémoires sur l'union espérée des Églises anticatholiques, il ne semble s'être intéressé aux modèles que lui présentaient ces Églises, dans l'Europe occidentale, que dans la mesure où elles étaient soumises au pouvoir civil : s'il a fait une sorte de ministre des Cultes de Féofane Prokopovitch, l'archevêque de Novgorod, qui était frotté de luthéranisme, il a réprimé cruellement la propagande à demi rationaliste de Tvéritinof et de ses amis[3]. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ces influences réformées, on n'en peut relever aucune qui soit française. Le seul pasteur français signalé dans la Russie de ce temps peut y être venu avec une arrière-pensée de propagande, mais il se laisse convertir lui-même à l'orthodoxie et, cela fait, il disparaît de l'histoire[4].

Si l'influence du protestantisme est si faible, il semble, au début, que celle du catholicisme dût être encore moindre; n'est-il pas la religion des ennemis traditionnels de la Russie, des Polonais, celle que les Tsars suspectent et bannissent depuis longtemps? Pourtant, quand Pierre le Grand envoie ses sujets dans des pays catholiques, mais non polonais, ils n'y manifestent guère cette farouche aversion du catholicisme qu'on s'attendait à trouver en eux. Tolstoï, en Italie, visite tous les sanctuaires

1. Sur ses prétendues tendances luthériennes, voir Chliapkine, *Saint Dimitri de Rostof*, p. 236.
2. Soloviof, *Histoire de Russie*, XVII, p. 395, lettre au Tsar de Jérémie Collier et d'Archibald Campbell.
3. Soloviof, XVI, pp. 336 et suiv.
4. *Archive russe*, 1869.

vénérés par les Italiens, et semble, parfois, prêt à s'associer à leur vénération[1]. A la même époque, à Vienne, un Jésuite note que « le généralissime moscovite, Boris Chérémétief, est manifestement très proche du royaume de Dieu et d'une conversion qui pourrait en faire l'apôtre en Moscovie[2] ». Cependant, le Tsar, que son alliance avec les Polonais incite à la tolérance, permet aux missionnaires, même Jésuites, de traverser librement ses États pour se rendre en Orient[3], « pourvu qu'ils ne soient pas Français ». Un peu plus tard, il envoie des ambassadeurs à la cour de Rome, pour témoigner de son désir de vivre en bons rapports avec elle[4].

Ces dispositions apparentes ou réelles éveillent naturellement des espérances dans le monde catholique. Le Pape songe à profiter des conjonctures favorables pour renouveler les tentatives de ses prédécesseurs. Les Jésuites obtiennent, par l'entremise des Polonais, le droit d'avoir des établissements en Russie; dès 1709, ils y élèvent une cinquantaine de jeunes aristocrates dont plusieurs, par la suite, passeront au catholicisme[5]. Mais on les voit de mauvais œil « à cause qu'on les accuse de se mêler des affaires de l'État », écrit notre résident à Pétersbourg, Lavie[6]. Le jour où l'alliance des Polonais n'est plus utile, le sort de leurs protégés ne tient plus qu'à un fil qui se rompt lors du procès du Tsarévitch Alexis; comme il a manifesté, à un moment, l'intention de se réfugier à Rome, on accuse les Jésuites de la lui avoir suggérée, et on les expulse[7].

Restent des Dominicains, des Franciscains, des Capucins qui se disputent la succession morale et matérielle des expulsés[8].

1. Pypine, *Histoire de la Littérature russe*, III, pp. 225 et suiv.
2. Lettre du P. Frédéric Wolf, *Bibliothèque russe et polonaise*, IV, p. 192.
3. Lettre du P. Ignace Zapolski, *Journal du voyage de Chérémétief*, p. 20.
4. Le P. Pierling, *La Sorbonne et la Russie*, pp. 12, 13.
5. *Messager d'Europe*, janvier 1888, p. 299.
6. *Société historique*, XXXIV, p. 236.
7. Le P. Pierling, *ouvr. cité*, p. 49.
8. Pypine, *article cité*.

Les Capucins seuls paraissent avoir des chances de réussir; leur barbe, en effet, n'est pas moins longue que celle des popes, et leur pauvreté désarme la méfiance[1]. Ils ont une maison à Astrakhan, où ils sont venus de Tiflis, à la suite d'Arméniens catholiques, une autre en Petite-Russie, une troisième à Moscou, et seuls des étrangers, ils osent y sonner leurs offices[2]. Mais le fait même qu'ils sont les missionnaires du peuple les prive d'action sur les hautes classes; il faut au catholicisme, pour entamer celles-ci, des représentants plus mondains, et derrière eux, un patron plus imposant que le roi de Pologne. Le rôle de la France et des Français commence.

Depuis longtemps, il y en a qui rêvent à l'union possible du catholicisme et de l'orthodoxie, partie par zèle religieux, partie aussi, semble-t-il, par une sorte de zèle civilisateur. En 1708, un certain abbé Pichon développe à l'envoyé de Pierre, Konon Zotof, un plan dont le premier point est l'érection, à Pétersbourg, d'une « Académie des arts libéraux et des sciences exactes »; le second — la régularisation, par le Pape, du mariage de Pierre et de Catherine; il s'ensuivra l'entrée de la Russie dans le giron de l'Église en même temps que dans la culture européenne. Idée téméraire, assurément, mais peut-être moins ridicule que ne l'imagine l'éminent historien des rapports de Rome avec la Russie[3]; le Concordat, le couronnement de Napoléon et la régularisation du mariage de Joséphine se sont embrouillés de de la même façon.

L'intervention de la Sorbonne a un caractère plus sérieux. On sait comment elle s'est produite. En 1717, Pierre le Grand est à Paris; il arrive à la Sorbonne, sans s'y être fait annoncer, visite la chapelle, puis entre dans la bibliothèque où le corps des professeurs s'est assemblé à la hâte. Haranguer solennel-

1. Lettre du duc de Liria, *La Sorbonne et la Russie*, p. 128.
2. Lettre du frère Romain à l'abbé Dubois, 4 août 1720, citée par Delines, *La France jugée par la Russie*, p. 57.
3. Le P. Pierling, *Le Saint-Siège et la Russie*, IV, pp. 248 et suiv.

lement le visiteur, il n'y faut pas songer; outre qu'aucune improvisation n'est prête, on sait qu'il n'aime pas les longs discours. On lui montre donc des manuscrits slavons qu'il comprendra peut-être; puis la conversation s'engage, par interprète. Un des docteurs, Boursier, insinue que le Tsar mettra le comble à sa gloire s'il travaille à la réunion des Églises grecque et catholique; le Tsar sourit et répond qu'il est soldat, non théologien. Boursier insiste; un grand prince est toujours le protecteur et le réformateur de la religion. Finalement, après quelques remarques sur les différences des deux Églises, le Tsar engage les docteurs à lui en faire un Mémoire, pour ses évêques[1].

Ce mémoire fut écrit, en effet, et envoyé en Russie; mais vraisemblablement, il n'exprimait pas jusqu'au bout la pensée qui faisait croire aux Sorbonniens qu'ils réussiraient mieux, dans cette tâche, que leurs ennemis, les Jésuites. Cette pensée, ils l'avaient dévoilée, quand ils avaient expliqué à Pierre que « la primauté du pape pouvait se concilier avec le régime en vigueur dans l'Église russe ». C'était dire qu'à leurs yeux, tout en devenant catholique, le Tsar conserverait son autorité, et cette perspective devait le tenter; elle combinait, en effet, les avantages politiques, pour lui, de l'ancienne orthodoxie, avec les profits politiques ou intellectuels, pour son pays, d'une adhésion au catholicisme. Et c'est ainsi que le gallicanisme, adapté à la Russie, l'aurait fait entrer dans l'unité morale de l'Europe, à peu près comme l'a fait, plus tard, la culture française laïque et même irréligieuse.

Les évêques russes n'ont-ils pas été touchés d'un argument qui n'avait pas été calculé pour eux? Toujours est-il qu'après un long délai, les Sorbonniens reçurent une réponse officielle, rédigée précisément par ce Féofane Prokopovitch, qui, dans le haut clergé russe, représentait les tendances protestantes; elle

1. Le P. Pierling, *La Sorbonne et la Russie*, pp. 25 et suiv.

ne concluait, en termes vagues, qu'à un échange de vues entre les théologiens. Or ils ne faisaient que cela, depuis des siècles. Mais plus tard une autre réponse, plus encourageante, arriva par une voie détournée. Son auteur, Stéfane Iavorski, le métropolite de Moscou, louait fort le mémoire de la Sorbonne, « où l'on reconnaissait la sagesse des docteurs comme le lion à ses griffes »; il ne faisait donc aucune objection, mais s'excusait de ne pouvoir répondre plus explicitement sans l'avis des patriarches orientaux. Il semblait qu'il fît dépendre sa réponse, probablement favorable, d'une question de pure forme.

L'affaire reste donc en suspens, mais les théologiens sont patients. La Sorbonne continue à s'occuper de la Russie; elle reçoit la visite de l'ambassadeur, « le prince Wassili Loukesque Dolgorouki », qui promet des livres qu'on ne voit pas arriver, par la faute de Dubois, pensent les docteurs, peut-être par celle de la vieille négligence russe. Le successeur de Dolgorouki, Kourakine, est plus ponctuel; il envoie quelques volumes[1] et même un agent à la Sorbonne, Trédiakovski[2], tandis qu'elle en a un en Russie, l'abbé Jubé de la Cour, ex-curé d'Asnières, qui s'y est rendu en qualité de précepteur des enfants de la princesse Irène Dolgoroukova.

Sur la venue de Trédiakovski à Paris, on est mal renseigné. On sait que, depuis longtemps, quoique fils de pope, il était en rapport avec des catholiques; qu'il a été, à Astrakhan, l'élève des Capucins qui, sans doute, lui ont enseigné les éléments du français; qu'il s'est sauvé d'Astrakhan pour échapper, dit-on, au mariage que la règle orthodoxe impose à tout pope, et sans doute aussi, à l'instigation des Capucins; qu'il en a retrouvé d'autres, à Moscou, qui y étaient venus directement de France; qu'avec leur aide il s'est mis en route vers Paris. Comment est-il tombé dans un milieu janséniste et gallican? c'est sans doute

1. Boursier... *Histoire et analyse du livre de l'action de Dieu*, III, p. 292.
2. *Id.*, III, p. 331.

qu'il est passé par la Hollande, où il a connu le petit troupeau janséniste d'Utrecht, et, par lui, ses futurs mécènes, les princes Dolgoroukof et Kourakine. En tout cas, quel qu'ait été le développement de l'intrigue qui, des bords de la Caspienne, l'a mené jusqu'à ceux de la Seine, pour servir d'instrument au projet de quelques docteurs, elle appartient moins à l'histoire religieuse qu'à l'histoire littéraire de la Russie.

La mission de Jubé de la Cour, elle, n'a pas changé de caractère. Parti avec pleins pouvoirs de l'archevêque janséniste d'Utrecht « pour dispenser, bénir, consacrer, etc. », fort intelligent, fort actif et d'ailleurs homme du monde, il a mené de front, à Moscou, ses deux tâches, d'une part, l'éducation des jeunes Dolgoroukof, et, de l'autre, sa propagande catholique, qui, à vrai dire, fut bientôt arrêtée [1]. C'est à peine s'il eut le temps de distribuer des livres et d'insinuer à quelques aristocrates, qui l'écoutaient volontiers, que la Russie pourrait entrer dans l'unité catholique sans rien sacrifier de ses usages : l'écroulement de la fortune des Dolgoroukof, après l'avènement d'Anna Ioanovna, et l'arrivée au pouvoir de nouveaux favoris, pour la plupart allemands et luthériens, l'obligèrent à se dissimuler, et finalement, en 1735, à revenir en France le plus vite qu'il put.

Faut-il attacher de l'importance à cet épisode? Pour le P. Pierling, il n'a eu « aucune suite durable », du moins en matière religieuse; il ne diffère donc guère, à cet égard, des autres tentatives faites pour catholiciser la Russie. Mais il a eu des suites ailleurs, et il est intéressant, en tout cas, d'y voir collaborer, venus de la Sorbonne ou d'Astrakhan, et les docteurs au milieu desquels l'Éminence rouge a voulu avoir son tombeau [2], et les Capucins lancés jadis vers l'Orient par son *Éminence grise*, le P. Joseph.

1. Le P. Pierling, *ouvr. cité*, pp. 113, 137 et suiv.
2. J'ai raconté cet épisode dans un discours de rentrée à la Sorbonne (Voir *Revue*

Les influences irréligieuses qui succèdent à ces tentatives d'action catholique se présentent tout autrement; elles ne se cachent pas, le gouvernement les favorise, et la société les accueille d'autant plus volontiers qu'elle croit se trouver, par cette négation facile, juste au même point que l'Europe qui, elle aussi, semble répudier son passé. A ces circonstances favorables s'en ajoute encore une autre; c'est que l'irréligion, elle, n'a pas besoin de docteurs; elle se propage simplement par l'exemple, par le contraste des mœurs européennes avec la bigoterie moscovite. Alexandre Vorontzof raconte qu'à son arrivée à Paris, il a trouvé chez le Ministre de Russie, Bakhtiéief, un aumônier qui, dans ses sermons, interpellait violemment le Ministre et tous ses amis : « ce prêtre fanatique voulait que tous ces voyageurs et gens du monde vécussent comme des moines[1] ». Mais, s'ils l'avaient fait, Paris les aurait trouvés ridicules. Ils dédaignent donc le « fanatique », et les voilà du coup engagés dans l'incrédulité à la mode.

Nos livres arrivent ensuite, pour achever l'ouvrage. Il n'est pas tout à fait exact de dire avec Joseph de Maistre que « les premières leçons de français qu'entendit la Russie furent des leçons de blasphème »[2]; elle a entendu, en effet, Fénelon avant Voltaire[3], mais il n'en est pas moins vrai que le moment où elle s'est vraiment mise à notre école a coïncidé avec le règne de Voltaire. C'est lui que nous retrouvons dans toutes les autobio-

internationale de l'enseignement supérieur, 15 novembre 1903), et le P. Pierling a vivement critiqué mon récit dans *la Russie et le Saint-Siège*, IV, p. 374. Mais je n'ai nullement prétendu, ni que les Capucins fussent « soumis à l'autorité de la Sorbonne », ni que celle-ci, dans son entreprise de conversion, fût « plus avisée que Sully, mieux outillée que Colbert ». J'ai seulement admis que les Sorbonniens avaient, comme tous les esprits cultivés de ce temps, le sentiment de la valeur européenne de leur entreprise. Le P. Pierling veut qu'ils aient été mus, avant tout, par le désir de faire pièce aux Jésuites. Je n'en ai pas l'impression, mais il est possible que le P. Pierling ait raison, et que les théologiens n'aient que de petits motifs.

1. *Archive Vorontzof*, V, p. 75.
2. *Quatre chapitres sur la Russie.*
3. Voir plus haut, p. 109.

graphies, au début de l'irréligion; dès qu'elle prend corps et s'affirme, ce sont ses livres qu'elle cite avec orgueil, et non pas les plus sérieux, mais ses contes, et, plus que tous les autres, *Micromégas*. Évidemment le choc qui emporte tout, c'est la révélation que l'homme n'est pas le centre de l'univers; ce point admis, les croyances traditionnelles ne sont plus « qu'inventions des prêtres pour exploiter l'humanité et se faire payer la dîme[1] ». Vers 1760, 1770, on n'en doute pas plus à Pétersbourg qu'à Paris.

La difficulté ne commence que lorsqu'il faut se forger une foi nouvelle. Certains Russes se mettent à la rechercher, cette foi, « avec une espèce de fureur » : les Karjavine, marchands de Moscou, viennent la chercher à Paris, « l'endroit du monde le plus propre à l'étude de la philosophie[2] », et y élèvent leur enfant en dehors de toute religion. « Peu m'importe qu'il soit baptisé, dit le père, s'il est honnête homme[3]! » D'autres, bataillent contre Helvétius, sur la définition de la raison; contre d'Argens, sur celle du syllogisme; contre Voltaire, sur la nature de la matière; contre Rousseau, sur les vertus de l'homme de la nature[4]. Mais les exemples d'opinions personnelles et fortes sont rares. En général, on s'en tient à des négations : si, parfois, on fait profession d'athéisme, à l'exemple d'un Procureur général du Saint-Synode, Tchébouichef, le plus souvent, on s'arrête dans un déisme vague accompagné de doctrines morales fort chancelantes[5]. Dans le *Voyage au Pays d'Ophir*, du prince Chtcherbatof, la religion est tout entière fondée sur le bon sens; sa morale est d'ailleurs autoritaire, étroite, un peu policière, tout comme dans l'*Histoire des Sévérambes*, de M. de Véras, que Chtcherbatof suit dans les mille détails du culte

1. *Le Gentilhomme philosophe.* Voir Sipovski, *Le Roman russe*, pp. 74-76.
2. *Archive Vorontzof*, III, p. 314.
3. *Antiquité russe*, XII, p. 287.
4. *Id.*, 1906, novembre, p. 378 et suiv.
5. Fone Vizine, *Aveu sincère.*

de la Raison, la seule déesse que vénèrent les terres australes[1].

Quand il s'agit de morale officielle, de morale d'État, le XVIIIe siècle va malaisément jusqu'au « laissez faire et laissez passer » des physiocrates : ce n'est qu'en morale individuelle qu'il est coulant. Le sage a le droit de jouir de la vie : « une tendre compagne, quelques amis paisibles, les plaisirs des champs, en voilà assez pour remplir son âme[2] », et sans doute aussi pour occuper son activité. Il ne parle guère d'un devoir social : il aime les hommes, il les plaint; mais il se réfugie, loin d'eux, dans le vaste sein de la nature; il y trouvera les cieux sur la terre. Si pourtant il reste mêlé à l'humanité, il devra la servir, mais on ne précise pas de quelle façon. Il semble qu'il aura tout fait quand il aura flétri le fanatisme et la superstition des âges barbares.

Les flétrissures de ce genre abondent dans les écrits du second tiers du siècle, et, tout d'abord, à l'adresse du catholicisme. Dans le *Dmitri l'Imposteur*, de Soumarokof, le sage de la pièce, Parmène, se répand en violentes tirades contre la puissance du pape, et le prince de Gallicie, Georges, fait chorus en dénonçant le fanatisme des moines qui ont déjà désolé l'Amérique et pourront bien désoler la Moscovie quelque jour[3]. Puis vient le tour des simples prêtres dans des opuscules qui s'inspirent, comme *la Vie de M. N...*, de Dmitrief-Mamonof, de récits de Voltaire, et particulièrement de celui de la maladie du Jésuite Berthier. Khéraskof, Tchoulkof, tous les petits romanciers, tombent sur « les pontifes et les sacrificateurs », sur leur charlatanisme, leur avidité, leur ignorance, leur hypocrisie, leur paillardise, etc.[4], et bien des détails font sentir qu'ils ne songent déjà plus aux pays catholiques. Un diacre passe des examens

1. *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1900, janvier, article de N. Tchétchouline.
2. Ismaïlof, *Le lac de Rostof*.
3. Traduction française de Pappadopoulo et Gallet.
4. Sipovski, *ouvr. cité*, pp. 83 et suiv.

pour devenir prêtre : on l'interroge sur les fils de Noé, et, bien que sa femme le souffle, il patauge abominablement. Nous sommes en Russie. Un malade vient de mourir : le pope qui l'a administré saisit aussitôt sa montre en or, pour ne pas l'oublier dans ses prières. Une jeune femme n'a pas d'enfant : « Viens me trouver, lui dit le prêtre du village, quand ma femme sera sortie ». Le prieur d'un monastère répartit ses revenus; le premier tiers en sera pour « le temple », le second pour lui-même, le troisième, pour l'entretien de deux jolies filles. Qu'un mari parte en voyage, explique un autre roman, on voit aussitôt entrer chez lui un gros moine, etc., etc. Les récits de ce genre sont innombrables.

Quelle que soit l'origine de ces plaisanteries séculaires, c'est le livre français qui les a importées en Russie. Ce sont, dans les écrivains russes, les mêmes tournures que dans les nôtres; c'est sur le même péché que les uns et les autres s'arrêtent le plus complaisamment; c'est aux mêmes conclusions qu'on aboutit, à cela près qu'en Russie on proteste moins qu'en France contre l'intolérance du clergé. C'est qu'en effet le pope et le moine orthodoxe sont moins gênants pour le Russe cultivé, presque toujours un seigneur, que ne le sont, pour le « philosophe français », le Jésuite ou l'archevêque de Paris.

Pourtant, si molle que fût la foi orthodoxe, elle ne s'est pas laissé entamer sans des résistances. Comme en France, le clergé a eu recours au bras séculier, non contre les impies — ils étaient trop nombreux et trop haut, — mais du moins contre les livres susceptibles de propager l'impiété : c'est ainsi qu'en 1757, le Saint-Synode demande la suppression d'une traduction de la *Pluralité des mondes*[1]. De leur côté, des prédicateurs foudroient les voltairiens et les incrédules dans des sermons qui s'inspirent des prédicateurs français, et qui parfois,

1. Porphyrief, *Littérature russe au XVIIIe siècle*, p. 336.

par une heureuse rencontre, les reproduisent intégralement[1], mais sans en avoir plus d'effet.

La réaction la plus efficace vient des laïques eux-mêmes, et d'abord pour des motifs qui ne sont pas toujours d'ordre religieux. Ce qui a attiré Fone Vizine dans l'incrédulité, c'est la liberté de mœurs qu'elle autorise; il en a profité, s'en trouve mal, et c'est alors seulement que le livre de Clarke sur les preuves de l'existence de Dieu le ramène, non pas à la foi des ancêtres — on n'y revient guère — du moins à des principes qui permettent de la respecter[2]. Téplof, lui, a publié des opuscules très antireligieux; il apprend que l'Impératrice les désapprouve : à demi-mort d'épouvante, il demande pardon à Dieu et aux hommes, et surtout à l'Impératrice, de tout le mal qu'il a pu faire[3].

Le voltairianisme, qui gagne si facilement du terrain, ne le perd donc pas moins facilement. Il est pourtant des cas où il a créé des convictions qui ne peuvent être ébranlées que par des raisonnements. Or, justement, voilà que de nouvelles doctrines arrivent d'Occident : si les encyclopédistes y continuent, en l'accentuant, l'œuvre de Voltaire, Rousseau la combat, précisément avec ces arguments de sentiment et de logique oratoire qui peuvent le mieux mordre sur le scepticisme illettré des Russes. A la vérité, leurs progrès sont lents : la censure arrête les livres de Rousseau alors que ceux de nos autres philosophes passent librement[4]; la société, qui ne veut plus marcher à quatre pattes, est tout entière contre lui. Si, parmi les Russes qui vivent à l'étranger, il y en a, de bonne heure, qui tiennent pour « ses sophismes les plus sauvages », en Russie, il faut aller jusqu'aux années « soixante-dix » ou « quatre-vingts » pour constater que le prêtre Protopopof le traduit « parce qu'il sait toucher

1. *Voyage d'un officier français prisonnier...*, p. 185. — Cf. Porphyrief, pp. 297, 407.
2. Fone Vizine, *Aveu sincère.*
3. A. Vessélovski, *L'influence occidentale...*, p. 73.
4. Voir plus haut, p. 73.

l'âme[1] »; que les compagnons du futur métropolite Eugène Bolkhovitinof, au séminaire, le connaissent; que l'un d'eux ne se sépare jamais de l'une ou l'autre de ses œuvres[2]; que le métropolite Platon les lit dans son cabinet; que les laïques enfin en font l'évangéliste d'une église nouvelle, et vont en pèlerinage à Ermenonville demander à son ombre « le secret d'apaiser les orages du cœur[3] ». Il est curieux, d'ailleurs, de constater que, même dans la plus grande ferveur du déisme ressuscité par lui, Rousseau doit partager les hommages de ses disciples avec d'autres apôtres qui ne sont pas, eux, suspects d'anti-civilisation. En 1782, Fone Vizine fait prononcer l'éloge de Fénelon par le vertueux Starodoum, l'Ariste du *Mineur*[4]. Dans les années suivantes, nous trouvons son éloge sous la plume de Novikof, l'éditeur de toutes les revues plus ou moins mystiques, et sous celle de l'archevêque Féofilacte qu'on a surnommé, dans son diocèse, l'archevêque français, ou simplement « Brienne[5] ». Cependant Lopoukhine, jadis voltairien, élève dans son jardin « une urne modeste consacrée à sa mémoire : d'un côté, on y voit Mme Guyon, son amie, et, de l'autre, le philosophe de Genève, dans l'attitude de la méditation[6] ». Assemblage bizarre, mais significatif : nous sommes arrivés à l'époque de la sensibilité, et Mme Guyon est là pour témoigner que l'archevêque de Cambrai n'en était pas dépourvu.

Il est enfin des Français moins illustres, mais dont l'action a peut-être été plus considérable. Ce sont les mystiques du dernier tiers du XVIIIe siècle. Le livre de Saint-Martin sur l'erreur et la vérité est traduit dès 1783; on le lisait en français depuis plusieurs années, et c'est lui qui, plus que Rousseau, a ramené

1. *Messager ecclésiastique*, 1862, III, p. 373.
2. *Messager russe*, 1868, V.
3. *Antiquité russe*, XXIII, p. 399, récit de Zinovief.
4. *Le Mineur*, acte IV, scène II.
5. *Antiquité russe*, 1894, octobre, p. 119.
6. *Messager d'Europe*, 1809, IV, lettre de Joukovski.

Lopoukhine à des tendances religieuses[1]. D'autre part, nombreux sont les Russes qui ont été en relations personnelles avec Saint-Martin. A Londres, à Strasbourg, à Rome, il a rencontré des Galitzyne, des Tchernychof, des Vorontzof, des Zinovief, des Razoumovski, des Skavronski, etc.[2]; beaucoup d'entre eux rapportent en Russie le souvenir de ses enseignements, et le martinisme y subsistera jusque dans le XIXe siècle[3], mais dissimulé, absorbé en partie par le mouvement catholique de la fin du XVIIIe.

En définitive, la part prise par les Français d'avant la Révolution à la réaction contre le voltairianisme et « l'encyclopédisme » est considérable, quoique probablement inférieure à celle des Allemands qui, dans les loges maçonniques ou à l'Université de Moscou, font campagne non seulement contre Voltaire, mais encore contre les autres Français; on s'en aperçoit à certaines phrases sur la « Babylone moderne et la dissipation des Parisiens[4] ». Il est à noter, d'ailleurs, que ces phrases se retrouvent aussi chez des Français; elles ne prouvent nullement que l'influence de la nation diminue. Quant au mouvement moral qui aurait pu résulter de ce réveil religieux, on se prend à en douter quand on voit, par exemple, le prince Chtcherbatof faire, dans le *Voyage au pays d'Ophir*, l'éloge du culte de la Raison, et, dans ses écrits historiques, la critique de Pierre le Grand qui a introduit en Russie le mépris des vieilles croyances[5]. Il semble bien, au contraste de ces variations avec la routine de la vie russe, qu'il en ait été des opinions philosophiques ou religieuses comme des doctrines politiques, et que les influences réelles soient ailleurs.

1. Mme Oussovaia... *Novikof*...
2. Matter, *Saint-Martin, le philosophe inconnu.*
3. *Mémoires d'un officier français prisonnier*..., p. 115. — *Archive russe*, VI, p. 373.
4. *Antiquité russe*, LXXIV, p. 558. Impressions sur Paris du pasteur Wigand. — Siposki, *ouvr. cité*, p. 100.
5. *Antiquité russe*, 1870, II, pp. 18 et suiv.

CHAPITRE XIII

L'INFLUENCE MORALE

Le développement du luxe et des mauvaises mœurs; ses causes réelles. Ce que les Français y ont ajouté.
L'égoïsme des hautes classes et l'oppression du peuple : l'influence plutôt contraire des mœurs et des idées françaises.

Les gallophobes nous rendent responsables des mœurs russes du XVIIIe siècle : cette responsabilité, sommes-nous tenus de l'accepter? « Ce n'est pas nous, a remarqué M. Joseph Texte, qui avons imposé à l'Europe notre art et notre pensée; c'est bien l'Europe qui, librement et joyeusement, est venue à nous, séduite par l'étrange prestige de nos doctrines, la chaleur communicative de notre parole, la générosité toute nouvelle de notre idéal[1]. » Il faut en dire autant de nos façons de vivre si l'Europe s'en est engouée, si la Russie a suivi l'Europe, si ce n'est pas toujours par nos beaux côtés que l'une et l'autre ont voulu nous ressembler, ce n'est pas nous qui sommes en faute.

Pourtant, ce « tu l'as voulu, Georges Dandin », ne doit pas nous mettre tout à fait hors de cause. Nous n'avons pas été, en effet, pour les Russes du XVIIIe siècle, des fournisseurs livrant telle denrée sur telle commande précise; nous avons eu un rôle plus haut. Sur notre prétention d'enseigner la raison et l'humanité, les Russes nous ont pris pour directeurs de con-

1. *Études de littérature européenne*, p. 284.
2. *Les Soirs*; Afanasief, *ouvr. cit.* p. 184.

science : ils ont attendu, de nos précepteurs, « une part des vertus de l'immortel Fénelon » ; de nos livres, « des principes certains pour tous les cas qui peuvent arriver dans la vie[1] ». Or, à cet enfant, ce très gros enfant qui se mettait entre nos mains, avons-nous donné ce qui lui était nécessaire, ou bien, prenant la voie la plus courte et la plus lucrative, nous sommes-nous bornés à flatter ses lubies, à éveiller ses vices, à le détacher, par nos railleries, de la morale de ses ancêtres?

Il est certain que le luxe effréné de la société gallomane a rendu la nation « tributaire de l'étranger[2] », c'est-à-dire, pour bonne part, de Paris, mais la cause première de l'appauvrissement russe au XVIIIe siècle, ç'a été la réforme de Pierre le Grand. Du jour au lendemain, l'État et beaucoup de particuliers ont eu des besoins nouveaux immensément supérieurs à ceux de la veille ; comment s'étonner des souffrances qui ont suivi, quand on voit le Japon contemporain fléchir sous le poids de sa transformation, lui qui pourtant est infiniment plus riche que la Moscovie d'autrefois et peut, par le jeu des emprunts, répartir le fardeau sur beaucoup de générations?

Les dépenses de pur luxe ont été minimes à côté de celles-là et, pour se produire, elles n'ont pas attendu les Français. Dès 1703, l'envoyé de Louis XIV, Baluze, se plaint de « ce pays où l'on aime le luxe, le vin, les autres liqueurs, les présents, les équipages...[3] » C'est pis quand Pierre tient, à Pétersbourg, « une des cours les plus magnifiques de l'Europe[4] » ; pis encore sous les Impératrices qui lui succèdent. La faveur ou les concussions accumulent dans les mains de quelques personnes des richesses qui ne pourront décroître, si la faveur continue ; qui s'évanouiront d'un coup, si elle se retire : à quoi bon, dès lors,

1. Alexis à Alexandre Kourakine, 13 février 1776, *Archive Kourakine*, VIII, p. 182.
2. Corberon, II, p. 102.
3. *Société historique*, XXXIV, p. 29.
4. *Mémoires du duc de Liria*, Paris, 1788.

se refuser un caprice? Et l'exemple tombé de haut entraîne la noblesse rassemblée à Pétersbourg; les plus âgés s'épuisent à tenir leur rang; les plus jeunes comptent, pour payer leurs dettes, sur un coup de faveur ou sur un coup d'État.

Cet or qui coule au hasard, les Français de Pétersbourg en retiennent une partie; une autre va jusqu'à Paris, où les Russes suivent notre mode qui est « de se ruiner en tout et pour tout[1] ». C'est fâcheux sans doute, et Salente eût été un meilleur modèle, mais l'auraient-ils imitée, et d'ailleurs est-il sûr que, quand ils sont rentrés chez eux, leur « faste de satrape » imite Versailles? A voir défiler, à Tsarskoié-Sélo, ces cavaliers en caftan brodé, en bas de soie, le jabot de dentelle inondé de « tabac à la violette »; à voir ces dames en robes venues de Lyon, en coiffure à la *Belle Poule* ou à l'*Inconstance*, les uns et les autres couverts de bijoux achetés à Paris, on comprend que le patriote qui gémit de la misère du moujik maudisse nos marchands; on a pourtant le sentiment que ce luxe n'est pas tout à fait de chez nous, et qu'à notre défaut, n'importe qui l'alimenterait.

D'autre part, est-ce nous qui avons tiré du *térem*, où elles vivaient cachées « derrière trente serrures », les boïarines d'avant la Réforme pour en faire les dames qui, soixante ans plus tard, à Moscou, scandalisent le dragon Thesby de Belcour, et par la liberté de leurs manières, et par l'indécence de leurs corsages trop ouverts, et par le bruit qu'elles font de leurs amants à gages, et par d'autres détails encore, qu'on ne peut répéter[2]? Est-ce nous qui avons propagé, dans l'autre sexe, ce « bon ton » qui veut, selon le vieil Alfiéref, qu'on s'adonne aux pires désordres, ou que du moins, pour ne pas mériter les railleries des Français, on les feigne[3]?

1. Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*.
2. Souvenirs de Thesby de Belcour, *Ancienne et nouvelle Russie*, 1875, III, p. 281.
3. Jikharef, *Mémoires d'un contemporain*, p. 389.

Il est vrai que nos madrigaux ont inspiré les premiers vers d'amour écrits en Russie; que les exemples de Versailles ont décidé Matviéief et bien d'autres à singulièrement élargir leur morale conjugale; que Pierre le Grand n'a promulgué qu'après son voyage en France son oukaze sur les *assambléi* obligatoires pour les deux sexes. Nous savons aussi que nos romans ont été fort lus — ils en sont farcis, la Conseillère qui se résout si vite à tromper son vieux mari, et l'Ivanouchka qui la fascine[1] — et qu'on a lu pis encore : ce n'est pas sans motif que, dans des œuvres qui ne figurent pas sur les catalogues, la plupart des mots internationaux du vice apparaissent en russe avec une forme française. Il semble que l'inconduite se soit propagée avec notre culture, qu'elle en profite et lui profite. « Nos airs, nos ridicules, nos vices mêmes, écrit Breteuil, sont fort dans le goût général et décident en notre faveur la plus grande partie de la jeunesse[2]. »

Mais ce témoignage d'un de nos ambassadeurs doit-il faire oublier qu'avant la Réforme, la rigidité extérieure de la vie russe était parfois le masque des pires désordres, et que Pierre le Grand lui-même, selon la juste remarque de Chtcherbatof, a fort ajouté à cette corruption déjà ancienne[3]? Où était notre culture quand, à sa table, il enivrait des boiarines et faisait servir une fille nue dans un pâté[4]? Et comment ne pas rappeler aux Allemands qui rougissent de nos méfaits, que c'est une Allemande, la *Drezdencha*, qui a monté la première maison d'un certain genre qu'ait possédée Pétersbourg, et qu'après elle, pendant longtemps, d'autres Allemandes ont continué sa tradition[5]?

Nous, nous fournissions des livres, et peut-être étaient-ils

1. Fone Vizine, *Le Mineur*.
2. Dépêche du 27 oct. 1763. Cf. Pingaud, *Les Français en Russie*, p. 56.
3. *Antiquité russe*, 1870, II, pp. 18 et suivantes.
4. Pylaief, *Le passé oublié*, p. 308.
5. Comte Vassili, *La société russe*, I, p. 47.

plus dangereux, car ils pénétraient partout, mais pourquoi a-t-on lu ceux-là plutôt que d'autres? pourquoi a-t-on traduit du français, dans les petits journaux, environ 200 articles sur l'amour, pour quatre ou cinq sur la religion, et pas un seul sur les bonnes mœurs[1]? Il s'en fallait, d'ailleurs, que nos discours sur l'amour fussent tous corrupteurs; les lettrés sont à peu près unanimes à déclarer que non. « Nous savions par cœur les tragédies de Soumarokof, dit Ostrovski, et je prétends que la jeunesse y puisait de nobles sentiments[2]. » Or, le jargon tragique de Soumarokof est exactement celui des Français. Mais, dira-t-on, la tragédie est noble par nature. Soit : voici les romans. « Je puis dire, affirme le fabuliste Dmitrief, qu'ils ont été pour moi l'antidote contre la bassesse et le vice[3]. » De quelle façon, Bolotof nous l'explique : après avoir énuméré, en commençant par la géographie, les connaissances qu'il leur doit, il arrive à la plus précieuse. « Par eux j'ai connu l'amour tendre et romanesque; il m'a été d'un grand profit[4]. »

A la vérité, d'autres y ont trouvé la peinture de tout autres amours, mais il ne semble pas qu'elle ait eu si souvent les conséquences dont nous accusent les gallophobes. Nous pouvons invoquer, à cet égard, le chevalier de Corberon. Il est jeune, fat, fort à la mode, car il joue bien la comédie de salon; il n'est d'ailleurs ni naïf ni discret. Dès son arrivée à Pétersbourg, la conversation des dames le berce des plus agréables espoirs. « Elles parlent inclination, amant, sensibilité, coquetterie, etc., avec l'assurance d'une jolie femme de Paris.[5] » Il pousse donc sa pointe, promène de boudoir en boudoir, avec force madrigaux, un « sujet de bain », dont il est l'auteur, et même un discours sur les passions qu'il a dérobé à Helvétius;

1. Cf. Néoustroief, *Répertoire des périodiques russes* (1703-1802).
2. Cité par Combes, *Profils et types de la littérature russe*, p. 170.
3. Dmitrief, *Regard sur ma vie*, pp. 15, 16.
4. Bolotof, *Mémoires*, I, p. 825. — Cf. *Antiquité russe*, 1895, I, pp. 153 et suivantes.
5. Corberon, I, 181.

avec « la Dougny », qui vient de quitter Smolny, il discute sur les qualités qu'un amant doit réunir, mais que lui, il ne réunit pas, semble-t-il, car l'affaire en reste là[1]. Puis il prête la *Nouvelle Héloïse* à la petite princesse Troubetskoï; il n'en résulte qu'un aimable marivaudage « moitié tendre, moitié galant » dont Corberon se contente, car il ne veut pas « gâter l'amitié par le mélange de l'amour ». C'est fort bien dit : toutefois nous le voyons, à d'autres heures, se plaindre de « la difficulté qu'il y a, en ce pays, à former des intrigues agréables... Les demoiselles russes vous parlent promptement de mariage et pensent toujours qu'on veut les épouser dès qu'on leur dit un mot d'honnêteté[2] ».

En définitive, nous avons porté la carte du Tendre en Russie, mais les Russes qui l'ont étudiée l'ont fait à leur guise, et sans trop s'arrêter à des suggestions, dont nous n'avons pas, d'ailleurs, sujets d'être fiers. Quand Corberon profite de la naïveté d'une jeune fille pour lui glisser dans l'oreille « de plaisantes équivoques », il met la galanterie française en vilaine posture[3]. Il n'y a pourtant pas lieu d'expliquer par cette galanterie les péchés des Russes moins naïfs que « la Dougny ».

Quelques écrivains en conviennent, mais ils ajoutent alors que nous sommes responsables d'une autre corruption plus grave, celle des cœurs. Herzen nous reproche « l'insupportable égoïsme » que nous avons propagé[4]; Tourguénief fait du gallomane Koltovskoï le type parfait de la cruauté insouciante[5]; dans le prince André, de *Guerre et Paix*, Tolstoï met en cause la sécheresse de nos philosophes. Inhumanité, indifférence aux

1. Corberon, pp. 184, 314, 315, 349, etc.
2. *Id.*, I, pp. 116, 218.
3. *Id.*, I, p. 260.
4. Herzen, *Mémoires*, VII, p. 99.
5. Tourguénief, *Malheureuse* (traduit dans *Etranges histoires*, Paris, Hetzel, sous ce titre : *l'Abandonnée*).

maux d'autrui, surtout aux maux russes, tels sont, pour ses petits-fils, les traits indélébiles de la génération formée par notre culture du XVIIIe siècle; et, s'ils ne vont pas jusqu'à l'appeler, comme Joseph de Maistre[1], « épouvantable », du moins lui imputent-ils tout autant de méfaits que lui.

En fait, les exemples les plus fameux d'inhumanité, en Russie, sont venus de gens qui ne lisaient pas, et, d'autre part, dans le portrait qu'on nous trace de nos élèves de ce temps, il y a beaucoup de fantaisies et d'anachronismes : le prince André, par exemple, tient beaucoup plus de Stendhal et de Byron que de Voltaire[2]. Il semble cependant que, bien souvent, cet « insupportable égoïsme » et cette sécheresse aient été la réalité. En mainte occasion, les observateurs français les constatent. Nous avons entendu Romme se plaindre que Popo Stroganof eût « beaucoup de sensations et d'idées justes, mais nul sentiment[3] ». Masson en dit autant des dames qui sont aimables et spirituelles, savent, au théâtre, saisir au vol un trait brillant, mais non pas être émues. « Ces mères, ces filles, ces amantes voyaient d'un œil sec *Mérope*, *Antigone* et *Zaïre*[4]. » Ségur trouve de même que les Russes ont plus d'esprit que de cœur[5]; Corberon, qu'ils sont enclins aux méchants propos, et n'ont pas « ces petites attentions qui font le charme de la société[6] ».

S'il en est ainsi, d'où vient cette sécheresse? Les Occidentaux y voient, soit un legs du passé, soit une lacune de la nature russe; ils répètent que ces hommes « n'ont qu'un suc nerveux grossier »; que, pour leur donner du sentiment, il faudrait d'abord les écorcher. Des Russes semblent partager cet avis. « Je suis forcé, écrit le gallophobe Rostoptchine, de donner

1. *Lettres et opuscules inédits*, II, p. 283.
2. Mérejkovski, *Tolstoi et Dostoievski*, p. 176 de la trad. franç.
3. Voir plus haut, p. 102.
4. Masson, *Mémoires secrets*, p. 207.
5. *Mémoires ou souvenirs*.
6. Corberon, I, p. 187.

raison à cet Anglais qui disait, en parlant de nous, qu'il n'y avait qu'à fendre la veste pour sentir le poil[1]. » Et nous entendrons bientôt Tchaadaief déclarer qu'en effet, « les Russes ont dans le sang quelque chose qui repousse tout progrès[2] ».

Notre responsabilité s'en trouverait fort diminuée, sans pourtant disparaître; on peut dire qu'à ces mauvais instincts nous avons donné libre cours en propageant le mépris des vieilles mœurs qui parfois protégeaient les faibles, et que notre matérialisme a supprimé les scrupules des forts. Il se peut; notons pourtant que, dès le temps de Pierre le Grand, Possochkof se plaignait déjà de la disparition de ces scrupules[3], et que, d'autre part, il s'en est fallu de beaucoup que nos livres fussent toujours des propagateurs de scepticisme ou de matérialisme. Quant à nos *outchitels*, Masson exagère bien peu quand il assure qu'ils ont été, en Russie, « les seuls personnages dont le ministère ait été d'y prêcher la philosophie, la morale et la vertu, en y répandant quelques lumières[4] ».

Qu'ils y aient peu réussi, c'est incontestable. Popo Stroganof achète un oiseau pour lui ouvrir la fenêtre, et son maître Romme en pleure d'attendrissement; pourtant, quand il sera leur maître, Popo ne rendra pas la liberté à ses 30 000 serfs; il se contentera de désirer, avec l'empereur Alexandre, leur émancipation dans l'avenir. On nous cite, d'autre part, un traducteur de La Fontaine, Dmitrief-Mamonof, qui maltraite tant ses paysans que l'Impératrice intervient[5]; un autre Dmitrief, le fabuliste, qui, dînant avec ses amis, sous ses tilleuls *Philémon* et *Baucis*, rosse le laquais qui vient de casser un verre[6]. Qu'est-ce à dire, sinon que ces gens sont brutaux, ou indifférents, ou même

1. Rostoptchine à Roumiantzof, 1787. Cf. *Vie du comte Rostoptchine*, par A. de Ségur, p. 8.
2. Tchaadaief. *Œuvres choisies.*
3. Romanovitch-Slavatinski, *Histoire de la noblesse russe*, pp. 321, 322.
4. Masson, *Mémoires secrets*, p, 249.
5. *Dictionnaire biographique*, article de Modzalevski.
6. Viazemski, *Œuvres*, VII, pp. 164-165.

cruels, non parce qu'ils ont écouté Romme ou La Fontaine, non parce qu'ils ont visité Paris et suivent nos modes, mais parce que la culture française ne les a pas pénétrés assez pour réprimer les impulsions qu'ils doivent à la tradition du passé et à la barbarie ambiante.

Cette insuffisance de l'action civilisatrice, tous les contemporains s'en plaignent, avec toutes les métaphores possibles. Pour l'un, les Russes nous ont pris la perruque, mais pas le cerveau; pour l'autre, ils ont des manchettes, mais pas de chemise: pour un troisième, ils sont verts encore, mais déjà pourris[1]. « Au lieu de notre urbanité, dit Corberon, ils ont adopté nos grimaces, et pris la licence et les sottises pour l'aisance et le ton plaisant de la société[2]. » Cela posé, l'Européen est prêt à conclure à l'échec de la civilisation en Russie — comment l'atteindre avec de la souplesse seulement? dit Leprince; avec un si méchant gouvernement? dit lord Macartney[3]. Pourtant, au moment de prononcer l'arrêt définitif, il hésite et se tait. « Plus j'étudie cette nation, plus je la trouve difficile à définir.... Elle est un composé d'êtres si peu assortis les uns aux autres[4]! »

Le peuple est barbare, c'est entendu, et la noblesse, avec ses manières polies, obligeantes, « n'est au fond que les mêmes barbares, mais habillés, mais décorés[5] ». Pourtant, on ne peut méconnaître que, dans cette noblesse, il y a des gens — une centaine, dit Ségur — que leur heureuse étoile ou le commerce des étrangers « ont fait échapper à la règle générale[6] ». Il y en a « avec qui on peut causer politique, histoire, gouvernement, lois, poésie, et puis beaucoup d'amour et un peu de religion[7] ».

1. Corberon, I, p. XVII; — II, pp. 38, 75.
2. *Id.*, I, p. 290.
3. Cf. *Antiquité russe*, 1887, LV, pp. 511, 512 — Corberon, I, p. 25.
4. Corberon, I, p. 257.
5. *Id.*
6. Ségur, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, II, p. 228.
7. Tourneux, *Diderot et Catherine II*, pp. 468-479.

Cet agrément, des familles entières peuvent l'offrir; Corberon s'émeut au souvenir d'une journée passée chez les Golovine, « dans un lieu délicieux, au bord d'une belle rivière, et parmi des gens aimables[1] ». Sachez, d'ailleurs, que, dans les milieux distingués, les dames ont non seulement « les yeux, les pieds et les mains comme on les désire », mais encore « un goût dans les ajustemens et des agrémens dans la conversation qu'on ne retrouve que chez les Françaises[2] ». Nous voilà loin des caricatures de Thesby de Belcour. « Les dames russes ont plus d'esprit que celles des autres cours[3], » confesse le sévère lord Macartney. Elles sont bonnes musiciennes, savent plusieurs langues, ont lu ce qui est intéressant en chacune d'elles, dit Ségur[4]. Elles ont « plus de délicatesse et de sensibilité que les hommes[5] », ajoute Corberon. Enfin, vers 1794, Mme Vigée-Lebrun constate que non seulement elles ont « cette politesse bienveillante qui fait le charme de la bonne société », mais encore qu'elles n'ont pas « cette morgue que l'on peut reprocher à quelques dames françaises[6] ». On ne s'étonne plus alors d'entendre Golovkine proclamer que « Pétersbourg était la ville la plus propre à faire oublier les fatigues d'un grand voyage[7] » et Ségur regretter les jours heureux passés dans ce pays « avec une émotion qui tient un peu de ce qu'on éprouve quand on est éloigné de sa propre patrie[8] ».

Il est difficile de croire que ce progrès d'en haut ne se propage pas un peu partout, et nous trouvons, en effet, dans beaucoup de *Mémoires*, la preuve que même au fond des provinces les humeurs s'humanisent. Voici qu'à Ryza, en 1790, on célèbre

1. Corberon, *op. cit.*, I, p. 333. — *Id.*, pp. 17, 86, 264.
2. Masson, *Mémoires secrets*, p. 207.
3. *Antiquité russe*, LV, p. 511.
4. *Mémoires*, II, p. 235.
5. Corberon, I, pp. 192, 198, etc.
6. Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, II, p. 310.
7. Lucien Percy, *ouvr. cité*, p. 19.
8. Ségur, *ouvr. cité*, II, p. 257.

une noce; suivant le vieil usage, le marié reçoit un fouet pour gouverner sa femme, mais il est enguirlandé de fleurs et de rubans[1]. Ce progrès est mince peut-être, mais il est réel. Peu à peu la Russie cultivée se rapproche de cet idéal français qui n'est pas la vertu, mais l'amabilité. « Le bon air était, dit le prince de Ligne, de se faire tout pardonner à force de procédés.... Au milieu de ce qu'on appelle le déréglement, il y avait beaucoup de délicatesse.[2] » La Russie, elle aussi, est déréglée, peut-être un peu plus qu'elle ne l'était la veille[3]; mais, prétendant au « bon air », elle atteint déjà la délicatesse.

Aussi bien les gallophobes hésitent-ils, dans leurs jugements sur nous, autant que les Français de tout à l'heure dans leurs jugements sur les Russes. « Chacun sait qu'ils ont beaucoup de bon, dit le *Peintre*; je ne veux blâmer que notre engouement pour leurs vices[4]. » Fone Vizine lui-même n'exerce pas toujours à nos dépens « l'ironie froide et sèche » que lui a reprochée le prince Viazemski[5] : à certains jours, il appelle la France pays civilisé, humain, et reconnaît qu'il faut perdre tout bon sens pour dénier aux Français, tout corrompus qu'ils soient, des qualités dignes d'imitation[6]. De même, après avoir débuté par des attaques violentes, Novikof finit par s'en excuser[7]. Que diront alors les gallomanes? Vinski les résume en démontrant qu'en un demi-siècle les Russes n'ont rien appris des Allemands; qu'il a fallu les Français pour leur donner ne fût-ce que les apparences de la culture. « Je le répète, si nombreux que soient les gens qui crient « Crucifiez les Français ! », ils ont fait plus pour nous que tout le reste de l'Europe[8]. »

1. Souvenirs de Stogof, *Antiquité russe*, LII, pp. 94, 95.
2. Cf. Perey, *La princesse Hélène de Ligne*, p. 305.
3. N. Tchétchouline, *La société russe de la seconde moitié du XVIIIe siècle*.
4. Édition de Glazounof, pp. 81, 82. — *Id.*, p. 27.
5. *Œuvres complètes*, V, pp. 74 et suiv.
6. *Lettres*, 20/31 mars 1778.
7. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1875, III, p. 287.
8. *Archive russe*, I, p. 88.

En définitive, ils ont mis plus de douceur dans ces formes qui parfois entraînent le fonds; ou, si l'on veut, en gagnant sur la brutalité mise dans les mœurs par des siècles d'oppression, ils ont rapproché les Russes de leur vraie nature. On a dit quelquefois : « Grattez le Russe et vous trouverez le Tatar »; à quoi les patriotes répondent qu'il faut, au contraire, gratter le Tatar pour retrouver le Russe, l'Européen. Or, personne n'a gratté ce Tatar avec plus de succès que les Français du XVIIIe siècle[1].

1. Les opinions défavorables aux Russes que nous avons énumérées au cours de ce chapitre n'ont pas disparu avec le XVIIIe siècle. On les retrouve encore, au XIXe, exprimées par beaucoup d'écrivains de toute nationalité, et en particulier par Joubert. « La politesse dans les manières, et la barbarie dans les mœurs; la faiblesse par l'ignorance et la présomption par les succès; l'imperfection par nature. et l'excellence par emprunt; des vices qui ont mille ans et seront éternels, parce qu'ils sont de race, d'habitude et de climat; des vertus qui n'ont qu'un jour et dureront peu, parce qu'elles sont de culture et non d'essence; un peuple enfin dont on a fait ce qu'il ne peut pas être et qui est condamné à redevenir ce qu'il était; tels sont les Russes. » (*Pensées*, édit. Perrin, Paris, 1909, p. 201.)

LIVRE III

L'APOGÉE DES INFLUENCES FRANÇAISES

(1789-1815)

CHAPITRE XIV

LES RUSSES ET LA RÉVOLUTION

La période d'enthousiasme, à Paris, en Russie. — Les premiers doutes.
Le gouvernement : les dessous de sa politique. La réaction officielle; la chasse aux Français et à leurs œuvres.
La Terreur et l'opinion russe. Les craintes pour l'avenir de la civilisation, pour la sécurité de la Russie.
Continuation, d'autre part, du courant français. Les Jacobins de Pétersbourg; Paul Stroganof; les grands-ducs.

Dès le milieu du siècle, Staehlin mettait dans la bouche de Pierre le Grand, à sa sortie de Paris, la prédiction que cette ville serait tôt ou tard le théâtre d'une grande révolution[1]. Cette révolution, son annonce devient vite un lieu commun[2]; pour les Kourakine, en 1772, elle viendra « de l'impardonnable légèreté dont on traite, à Paris, les liens de l'hymen[3] »; pour Czernichof, un peu plus tard, de « l'agitation de la société française qui n'a d'égale que sa légèreté[4] ». Catherine II est presque seule à ne pas craindre « cette explosion terrible »;

1. *Anecdotes originales de Pierre le Grand.*
2. V. préface du traité *De l'Homme*, d'Helvétius.
3. *Archive Kourakine*, VI, p. 412.
4. Ch. de Larivière, *Catherine II et la Révolution française*, p. 53.

elle n'associe pas volontiers, en effet, l'idée du relâchement dans les mœurs à celle des troubles dans l'État; encore en 1788, elle écrit à Grimm qu'elle n'est pas « de ceux qui croient que nous touchons à une grande révolution[1] ». Il est vrai que, six ans plus tard, elle sera sûre d'avoir prévu, dès 1790, l'exécution de Louis XVI[2].

Quoi qu'il en soit, les Russes de 1789 accueillirent la Révolution avec les mêmes sentiments que les autres Européens; élèves de nos *outchitels*, admirateurs de nos philosophes, ils comprirent mieux que ne l'imagine Herzen « le tocsin solennel qui appelait les hommes à la liberté[3] ». La légende veut que, parmi ceux qui se trouvaient à Paris, deux Galitzyne aient pris part à l'attaque de la Bastille[4]. De leur côté, Paul Stroganof et son précepteur Romme suivent les séances de l'Assemblée nationale. « Elles seront pour Popo, écrit Romme au baron Stroganof, une sublime école de droit public. » Cette école, ils la complètent au club des Jacobins : Popo y prend des notes et, sous le nom de Paul Otcher, y prononce des discours enflammés. « Le plus beau jour de ma vie, s'écrie-t-il du haut de la tribune, sera celui où je verrai la Russie renouvelée par une semblable révolution. Puissé-je alors y jouer le rôle que joue ici l'admirable Mirabeau[5]! » Il fait si bien que, deux fois, le club l'envoie pérorer, en son nom, à la barre de l'Assemblée, et lui délivre, le 7 août 1790, un diplôme d'honneur signé de Barnave, président, Populus, Millien, Moreton, secrétaires, et scellé d'un cachet qui porte la devise : « Vivre libre ou mourir! » Ce n'est pas tout; il devient l'archiviste du club, tandis que la citoyenne Théroigne de Méricourt en est la bibliothécaire, et ce rapprochement lui est la plus douce des récompenses[5].

1. 19 avril 1788. — Cf. *Le comte Paul Stroganof*, Introd., p. XXXVIII.
2. De Larivière, *ouvr. cité*, p. 54.
3. Herzen, *Le développement des idées révolutionnaires en Russie*, p. 46.
4. *Messager historique*, 1903, VI, p. 907.
5. *Le comte Paul Stroganof*, I, pp. 43 et suiv.

Au début, les Russes de Russie ne pensent pas autrement que ceux de Paris. Ségur rapporte que, le jour où l'on apprit, à Pétersbourg, la chute de la Bastille, ce fut une allégresse générale : « Français, Russes, Danois, Allemands, Anglais, Hollandais, tous, dans les rues, se félicitaient, s'embrassaient comme si on les eût délivrés d'une chaîne trop lourde qui pesât sur eux[1] ». Qu'il n'exagère pas de beaucoup, s'il exagère, bien des menus faits le prouvent : il fallait beaucoup d'enthousiasme, du moins dans une certaine classe, pour qu'une petite fille de six ans, la future Mme Svetchine, pût prendre l'initiative d'illuminer la maison de son père : « Oh! papa, lui dit-elle, quand il revient de son service auprès de l'Impératrice et s'étonne de tous ces lampions, ne faut-il pas fêter la délivrance de ces pauvres prisonniers français[2]? » Puis on lit avec avidité, partout, les nouvelles de Paris; Alexandre Stroganof en reçoit, par Romme, les *Opinions sur la Constitution*, la *Déclaration des droits de l'homme*, le *Veto*[3]; à l'École des Cadets, le directeur, prince d'Anhalt, aménage une salle pour la lecture des journaux français; dans son trou de province, à Bogoroditskoié, Bolotof en traduit des extraits pour ses voisins[4]. Partout on discute les nouvelles avec animation; partout on célèbre les Français : « O vous, peuples heureux que le sort a dotés de la liberté[5]!... » s'écrie Radichtchef dans une ode, tandis que Fone Vizine, traduisant une brochure française sur la noblesse et le tiers état, y joint des commentaires de son cru sur la nécessité, pour la Russie, d'une noblesse libre, d'artisans et d'agriculteurs qui seront affranchis du servage dès qu'ils auront atteint la perfection de leur art[6].

1. Ségur, *Mémoires ou souvenirs et anecdotes*, III, p. 508.
2. Milioukof, *Esquisse d'une histoire de la culture russe*, III, p. 376.
3. *Le comte Paul Stroganof*, I, p. 43.
4. *Le Passé*, I, p. 19, art. de Sémevski.
5. *Id.*, p. 25.
6. *Archive Vorontzof*, XXVI, pp. 315-324.

Cependant, au théâtre, les officiers applaudissent la phrase de Figaro sur les soldats qui se font tuer sans savoir pourquoi[1], et, quand le Roi a accepté la Constitution, en 1791, c'est un défilé de complimenteurs chez le nouveau chargé d'affaires de France, Genet[2].

Pourtant, de bonne heure, des doutes se font jour. On se demande, d'abord, si les Français régénérés ne seront pas trop vertueux : « Ils perdraient au change, écrit le comte Kotchoubey, s'ils cessaient d'être la plus aimable des nations[3] », et si leur liberté vaut bien le trouble qu'elle va mettre dans les plaisirs des honnêtes gens. Les voyageurs qui reviennent de Paris sont accablés de questions sur l'Assemblée Nationale, la société, les fêtes, etc., car « nos compatriotes aiment la France mieux qu'aucun autre pays, et, ne serait-ce que pour le plaisir d'y retourner, ils voudraient que l'ordre et la tranquillité s'y rétablissent[4] ». Puis des craintes plus précises et plus sérieuses se manifestent. « Je consentirais volontiers à ne pas posséder un seul serf, écrit Lopoukhine; mais, avant tout, je demande à Dieu qu'il préserve notre patrie de cet esprit de fausse liberté. » Cependant, le prêtre Samborski redoute que « les discours libres qu'on entend partout sur le pouvoir impérial ne présagent à la Russie d'épouvantables effusions de sang[5] », et Karamzine se demande si les édifices qu'on élève si vite seront solides, et même si chaque rebelle ne se prépare pas l'échafaud à lui-même[6]. C'est l'avis de Grimm qui voit déjà la France finie, perdue sans retour; « à moins qu'un Dieu ne descende sur une machine pour la sauver, il n'en restera sur la carte qu'un trou noir[7] ».

1. *Le Passé*, 1906, I, p. 19. Lettre de Genet à Montmarin.
2. *Id.*, p. 18.
3. *Archive Vorontzof*, XVIII, p. 92. — Article sur le voyage de Karamzine, par lui-même, *Spectateur du Nord*, 1797, p. 481.
4. *Archive Vorontzof*, XVIII, p. 33. Lettre de Kotchoubey, du 20 juillet 1792.
5. Lettre de 1790 dans la *Lecture chrétienne* de 1894.
6. *Voyage en France*, p. 105.
7. Grimm à Catherine II, 1/12 août 1790.

Vers la fin de 1792, cette opinion se répand d'autant plus que les émigrés, qui affluent, l'expriment tous, et que l'Impératrice, de son côté, ne laisse plus guère la liberté d'en exprimer une autre.

De bonne heure, ses opinions ont été connues par les articles du *Journal de Saint-Pétersbourg*, qu'elle inspire quand elle ne les écrit pas. La Révolution y est une hydre; l'égalité, « un monstre qui veut être Roi »; les Constituants, « les ânes de la liberté ». Jusqu'en 1793, ces articles sont de plus en plus violents; puis, au lendemain de la mort de Louis XVI, ils s'arrêtent brusquement, comme si la France était tombée dans le trou noir de Grimm, ou comme s'il eût été dangereux, ne fût-ce que de la mentionner[1].

En réalité, Catherine désirait qu'on la crût effrayée, pour tous les trônes, par le danger révolutionnaire; ses articles du *Journal de Saint-Pétersbourg*, le rappel bruyant des Russes attardés à Paris, les mesures de police contre les Français de Russie, l'accueil fait aux émigrés, le don d'une épée d'honneur au comte d'Artois, tout cela était calculé pour inspirer à l'Europe des sentiments qu'elle n'éprouvait pas elle-même. Elle pensait, à part soi, que « de pareils désordres sont impossibles en Russie[2] », les mentionnait à peine dans sa correspondance personnelle, et, dès 1794, ne s'y intéressait plus que, parce qu'en attirant les forces prussiennes ou autrichiennes du côté de la « jacobinière » de Paris, ils lui laissaient le champ libre du côté de « celle de Varsovie[3] ». D'autre part, en mettant la France au pillage, la Révolution lui permettait d'enrichir ses collections. Dès 1792, à défaut de Grimm, qui a fui de Paris, son agent, Doubrovski, rafle tableaux, manuscrits, livres rares,

1. De Larivière, *Catherine II et la Révolution française*, pp. 63, 192, etc.
2. *Id.*, p. 189; et p. IX de la préface, par Alfred Rambaud. — *Archive russe*, 1887, p. 155; lettre de Rostoptchine à Vorontzof.
3. Catherine II à Grimm, 9 mai 1792. — De Larivière, *ouvr. cité*, pp. 102, 103.

pièces d'archives, à d'autant meilleur marché que presque toujours ses vendeurs disparaissent avant qu'il ait achevé de les payer[1].

Pourtant, si rassurée qu'elle soit pour son règne, Catherine n'entend pas laisser le champ libre, chez elle, à des idées dont on ne peut garantir, après tout, qu'elles y resteront toujours inoffensives. Elle se met donc à brûler ce qu'elle a jadis adoré « Helvétius et d'Alembert, écrit-elle à Grimm, ont avoué au feu roi de Prusse que l'*Encyclopédie* avait deux buts; premièrement, l'anéantissement du christianisme; ensuite, celui des monarchies[2]. » Elle interdit donc l'*Encyclopédie*, sans égard pour ce Diderot, qu'elle a reçu jadis, et dont maintenant elle laisse moisir les livres dans les greniers de l'Ermitage[3]. Jean-Jacques Rousseau est encore moins épargné; il faut que la Grande-duchesse Alexandre cache précipitamment, à l'approche de l'Impératrice, l'exemplaire de la *Nouvelle Héloïse* qu'elle était en train de lire[4]. Voltaire enfin, Voltaire lui-même est frappé à son tour — la grande traduction qu'en publiait Rakhmaninof est arrêtée, confisquée[5] — et si Bossuet, Molière et Fénelon sont épargnés, on peut se demander si c'est pour longtemps. « Il faudra faire jeter au feu tous leurs meilleurs auteurs, et tout ce qui a répandu leur langue en Europe, car tout cela dépose contre l'abominable grabuge qu'ils font[6]. »

Après les livres, les personnes. Les Français qui sont sortis de France autrement que par peur de la Révolution, lui sont suspects, surtout les précepteurs, car ils sont roturiers et connaissent les livres qu'on juge dangereux. Ils sont donc sur-

1. *Archive russe*, 1878, VIII, p. 237. — Karamzine, *Voyage en France*, p. 212, etc.
2. *Société historique*, XXIII, p. 593.
3. Bilbassof, *Antiquité russe*, XLII, p. 267.
4. *Mémoires de la comtesse Golovine*, p. 76.
5. Skabitchevski, *Histoire de la censure russe*, p. 64.
6. Catherine II à Grimm, 23 juin 1790.

veillés, privés de communications avec la France, astreints à prêter un serment qui équivaut au reniement de leur patrie et que refusent seulement 43 d'entre eux[1]. Les 1 400 et quelques qui l'ont prêté n'en sont d'ailleurs pas plus tranquilles : les Ribeaupierre reçoivent l'ordre non motivé de renvoyer le sieur Lebeau, qu'ils ont depuis des années, et de « demander un bon Suisse à Laharpe[2] ». Les bons Suisses ont, en effet, un républicanisme qui n'éveille aucun soupçon; leur type, c'est le Sr Viridet, qui, dans les *Délassements poétiques d'un citoyen de Genève*, invite les Français à profiter de son expérience.

La liberté, dans ma jeunesse,
Me séduisit par ses dehors;
Heureusement, j'ai su dès lors
Que liberté n'est pas sagesse[3]... »

Sous Paul Ier, les mesures préservatrices continuent, avec beaucoup de ridicule en plus. Les censeurs laissent passer le *Contrat social*, par cette raison qu'il y en a déjà des exemplaires chez tous les libraires, mais ils interdisent le *Spectateur de Hambourg*, pourtant rédigé par des émigrés; ils confisquent, d'autre part, une traduction française de *l'Art d'aimer* et des romans tels que *Robert et Elise, ou les Joies de l'amour pur*, « attendu qu'un père y est dépeint sous les plus noires couleurs, ce qui est contraire au respect filial[4] ». L'Empereur, de son côté, travaille à épurer la langue des termes dangereusement suggestifs, tels que « révolution des astres », qu'il interdit par oukaze. Puis il tourne son attention vers les modes; déjà Catherine II avait interdit les grosses cravates qui couvrent même le menton; il proscrit, lui, les chapeaux ronds, les bonnets noirs à oreillettes, les fracs à larges revers, les pantalons, les bottes à retroussis,

1. De Larivière, *ouvr. cité*, pp. 147, 191. — Pingaud, *Les Français en Russie*, pp. 159 et suiv.
2. *Archive russe*, 1877, I, p. 470. — Masson, *Mémoires secrets sur la Russie*, p. 437.
3. *Le Bibliographe*, 1885, I, p. 24.
4. Skabitchevski, *ouvr. cité*, pp. 72 et suiv. — *Antiquité russe*, XIV, pp. 458 et suiv. — *Id.*, 1873, VIII, pp. 334, 335.

les souliers à cordons, etc., nouveautés qui, toutes, sentent leur jacobinisme. Sont au contraire réputés loyalistes les cols droits, les culottes courtes, les hautes bottes à la prussienne, les tricornes, à condition d'être « en bataille », et non la pointe en avant. Même secte de défenses pour les dames : les modes dites « Directoire » n'apparaîtront en Russie que lorsqu'un revirement soudain aura fait de Paul Ier l'allié du Premier Consul[1].

Nous n'avons pas à suivre ici les mesures prises contre les Russes suspects d'idées révolutionnaires. Sous Catherine II, Novikof a été enfermé à Schlisselbourg, et Radiotchef, d'abord condamné à mort, a été envoyé en Sibérie. S'il n'y a pas de cas semblables sous Paul Ier, c'est que les auteurs sont avertis. Le silence s'est fait, mais il ne s'ensuit pas que le calme soit dans les esprits.

Catherine est convaincue que l'opinion est d'accord avec le gouvernement : « On ne loue pas les Français chez nous, écrit-elle à Grimm ; jamais je n'ai vu détester si cordialement qu'on les déteste[2] ». Mais si l'amour de la France subsiste quelque part, ce n'est évidemment pas à la Cour, selon la remarque de Ségur, qu'on va l'étaler. En fait, les sentiments varient selon les personnes, les lieux et les moments.

A l'enthousiasme de 1789, nous avons vu succéder les doutes et les craintes de 1791 et de 1792. En 1793, après la mort de Louis XVI, le public répète que « c'est là une injustice criante, même envers un simple particulier », et quelques courtisans s'approprient le mot de Catherine, « qu'il faut exterminer jusqu'au nom de Français[3] ». A la nouvelle de l'exécution de Marie-Antoinette, l'indignation et la colère sont générales : on prend

1. Skabitchewski, *ouv. cité*, pp. 65 et suiv. — Abbé Georgel, *Voyage à Saint-Pétersbourg*.
2. Lettre du 12 février 1774.
3. Catherine II à Grimm. Voir Lavisse, *Catherine II et la Révolution française*, pp. 103 et suiv.

le deuil, on va processionnellement jeter des fleurs devant le portrait de la reine martyre que Mme Vigée-Lebrun expose, encadré de crêpes noirs[1]; de grands seigneurs reçus jadis à Versailles et à Trianon élèvent dans leurs parcs des monuments à la mémoire de la martyre, et Souvarof, à la frontière, attend impatiemment l'ordre d'écraser « les Robert Pierre et les Calot-Gerbois[2] ».

Sous ce déchaînement, nous retrouvons chez tous les lettrés un sentiment analogue à celui qui, tout à l'heure, était exprimé par Kotchoubey. Comme Joseph de Maistre, ils pleurent les victimes de la Terreur, mais avant tout ils redoutent, dans sa victoire, « l'abrutissement inévitable de l'espèce humaine[3] ». Ils constatent — comme le faisait de son côté Mme de Staël — le progrès de la vulgarité des manières et des opinions, notent le recul du goût, de la raison, de la langue elle-même. « Elle se corrompt avec une rapidité alarmante, écrit Grimm : la langue de Racine et de Voltaire aura incessamment un air étranger[4]. » Ils prévoient enfin la ruine prochaine des arts et des sciences. « Elle me paraît inévitable, écrit Karamzine. Si quelques étincelles se conservent sous la cendre, qu'en sera-t-il pour le monde? Ah! nos descendants, quel sera votre sort? » Ce qui est sûr, c'est que les vastes espérances du XVIIIe siècle sont évanouies à tout jamais. « Siècle de civilisation, je ne te reconnais plus! dans le sang, dans les flammes, au milieu des massacres et des destructions, je ne te reconnais plus[5]! »

Quelques Russes se demandent alors si la civilisation, compromise en son foyer, ne devra pas être sauvée par le pays qui l'a reçue le dernier, et se trouve, par un hasard providentiel, très loin de « l'abominable grabuge » des Français. « Heureux,

1. Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, III, p. 17.
2. *Archive russe*, 1866, p. 1002, lettre de Souvarof.
3. *Correspondance inédite*, I, p. 31.
4. A Catherine II, 20 décembre 1790.
5. *Lettre de Mélodore à Philarète*, 1794.

s'écrie Simon Vorontzof, le pays qui est séparé d'eux par le Rhin, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, la Dvina et le Dniépr! Car il vaut mieux être voisin des anthropophages que de cette abominable République[1]! » Le malheur est que ses victoires la rapprochent chaque jour; que, même si l'on essaye de vivre en paix avec elle, « cette nation féroce et scélérate, qui ne songe qu'à troubler tous les pays », fera à la Russie « une guerre sourde et d'autant plus dangereuse par ses espions et ses émissaires[2]! » Est-on sûr que certaines suggestions n'auront pas prise sur le peuple? « Il est partout ignorant et bête, et ce cri de : Point d'impôt! parfaite égalité! est trop attrayant pour qu'il ne se soulève pas. Notre tour viendra[3].... » Décidément la guerre vaut mieux qu'une *Pougatchovchtchina* suscitée par les Français; mais le choc sera rude, même pour les soldats de Souvarof. Kotchoubey entend parler, à Vienne, de la capitulation de Valenciennes. « Le général Ferrari dit qu'il n'a jamais rien vu de plus affreux que les figures qui composaient la garnison de cette place, maigres, pâles, puantes, presque nues, mais avec cela arrogantes comme sont les Français en général, et toujours enthousiastes de leur chimérique liberté[4]. »

Pourtant ces sentiments ne sont pas universels; 1793 n'a pas fait oublier partout 1789, et la police n'a pu arrêter toutes les infiltrations françaises. Si surveillés qu'ils soient, les *outchitels* propagent encore des idées libérales; le Brückner que les Kourakine ont engagé pour 50 000 livres, forme chez eux, à côté des petits Kourakine, le Spéranski, fils de diacre, qui sera si grand admirateur de Napoléon[5]. Chez les Soltykof, M. de Boudry

1. *Archive Vorontzof*, X, p. 17.
2. *Id.*, IX, p. 329.
3. Lettre du 13 décembre 1792, citée par Ch. de Larivière, *Catherine II et la Révolution française*, p. 190.
4. *Archive Vorontsof*, XIV, p. 15.
5. Sémevski, *le Passé*, art. cité, p. 18.

— jadis M. Marat — « condamne les fureurs de son frère, mais ne cache pas qu'il est républicain[1] »; aux Cadets, un des « bons Suisses » qu'on y a mis en place des Français enseigne la *Marseillaise* à ses élèves. Malgré douaniers et censeurs, nos livres pénètrent, circulent toujours; jamais on n'a demandé tant de Voltaire qu'en 1797[2], et les bouquinistes français, à Pétersbourg et à Moscou, ont preneurs pour toutes les nouveautés interdites[3]. En dépit des Jacobins, une bonne partie de la jeunesse, non seulement continue à regarder la France comme « la patrie du goût, de la politesse, des arts, des plaisirs délicats et des hommes aimables », mais encore espère qu'elle sera « le foyer du feu sacré où les Russes viendront un jour allumer le flambeau qui doit éclairer leur ténébreuse patrie[4] ».

Ces dispositions sont souvent dénoncées par les aristocrates et les réactionnaires. « Vous ne sauriez croire, écrit Kotchoubey à Vorontzof, combien cette révolution de France a fait de mal.... Elle a chez nous, comme ailleurs, beaucoup de partisans[5]. » Rostoptchine, à son tour, gémit sur « la jeunesse infernale » de Saint-Pétersbourg : « Vous serez atterré d'y voir des centaines de jeunes gens qui mériteraient d'être les fils adoptifs de Robespierre et de Danton[6]. » Cette lointaine postérité de nos Jacobins, on la reconnaît tout d'abord aux grosses cravates qu'elle arbore, malgré les défenses de l'Impératrice et les supplications des vieux parents. « Le dernier dimanche, la comtesse Soltykof ayant voulu mettre à la raison son neveu, il fit sonner si fort ce mot de liberté qu'elle s'enfuit à toutes jambes[7] ! » Sous Paul Ier on est plus prudent, mais l'accoutrement qu'il a proscrit est dans

1. Masson, *Mémoires secrets*, II, p. 199.
2. *Antiquité russe*, 1875, XIV, p. 467.
3. Radichtchef, en Sibérie, reçoit le *Père Duchêne* par les soins des Vorontzof. A. Vessélovski, *ouvr. cité*, p. 106.
4. Masson, p. 223.
5. *Archive Vorontzof*, XVIII, p. 44.
6. *Id.*, VIII, p. 297.
7. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 85.

toutes les armoires, prêt à en ressortir : et, en effet, deux heures après la nouvelle de la mort du tyran, le tout-Moscou se promène déjà en chapeau rond.

Si futiles qu'elles soient, ces manifestations de la jeunesse dorée révèlent un état d'esprit, des opinions qui s'imposeront quelque jour. C'est l'espoir de Popo Stroganof qu'on a pu ramener en Russie, mais qui y garde précieusement sa foi révolutionnaire. « La voix agréable de la liberté, écrivait-il à son départ de France, s'est fait entendre trop voluptueusement à mon oreille, pour que je puisse endurer patiemment les sons aigres du despotisme[1]. » Il les supporte, pourtant, ces sons aigres, mais c'est dans l'attente de l'*accident heureux* qui lui permettra de devenir, sinon le Mirabeau dont jadis il a rêvé, du moins le Turgot russe. Or, sait-on si l'accident heureux n'est pas tout proche ?

Un jour, en 1795, le jeune prince Adam Czartoryski, que le dernier partage de la Pologne a fait sujet russe, se promène, dans le parc de Tsarskoié-Sélo, avec un ami qui lui fait les confidences les plus inattendues. « Il me déclara, raconte Czartoryski, qu'il détestait le despotisme, sous n'importe quelle forme ; qu'il aimait la liberté et prenait le plus vif intérêt à la Révolution française ; que, tout en condamnant ses erreurs affreuses, il souhaitait le succès de la République, et s'en réjouissait[2]. » Cet admirateur des « figures noires et puantes » de Kotchoubey, ce jacobin qui veut la fin, en Russie, « du favoritisme et de l'autocratie[3] », c'est le Grand-duc Alexandre. Son cadet, Constantin, exprime les mêmes sentiments avec si peu de prudence qu'il fait « frémir les vieux courtisans[4] ». Aussi bien, dès 1791, le chargé d'affaires de France, Genet, écrivait-il à Paris que les Grands-ducs étaient « d'ardents démocrates », qu'on les enten-

1. Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *ouvr. cité*, I, p. 189.
2. Czartoryski, *Mémoires*, I, pp. 96-97.
3. Sémevski, *le Passé*, art. cité, p. 19. Lettre du Grand-duc à Laharpe.
4. Dépêches de Genet à Montmorin, *passim*, 1792.

dait fredonner « les airs de la liberté », et qu'on leur avait vu dans les mains des cocardes tricolores[1]. Cela, c'était au début de la Révolution; le témoignage de Czartoryski montre que la Terreur n'a pas changé les sentiments sur lesquels comptait, plus ou moins confusément, la jeunesse en chapeau rond et grosse cravate.

En définitive, la Révolution a fait passer les Russes par des alternatives d'espérance, de doute, d'indignation, de frayeur, d'espérance encore. La culture française est devenue suspecte au gouvernement; la lutte acharnée contre la République paraît aux aristocrates le seul moyen de sauver, et leur pays, et leur caste. Mais les sympathies pour la France subsistent dans beaucoup d'esprits : le fantôme de la Terreur s'évanouit peu à peu dans le rayonnement des victoires républicaines; grâce à elles surtout, le prestige de nos idées survit aux flétrissures officielles. Il en est de ces idées comme du Voltaire de Houdon que Catherine, dès 1791, avait exilé loin d'elle; que Paul Ier a fait promener de grenier en grenier, et que, pourtant, à en croire la légende, il retrouvait toujours sous ses yeux, sans pouvoir se décider à le détruire[2]. L'avènement d'Alexandre Ier va rendre leur place, et à Voltaire, et à ses idées.

1. Sémevski, *art. cité*, p. 27. — Dépêches de Genet.
2. *Antiquité russe*, 1876, XVI, p. 298.

CHAPITRE XV

LES ÉMIGRÉS

Ceux qui n'ont fait que passer en Russie. Les autres : quels motifs les y ont attirés. — Leur affluence à Pétersbourg : leurs amies et leurs ennemis.
Les jours difficiles. Les Polignac en province. Les émigrés dans les emplois civils, militaires.
Ceux qui se font précepteurs : leurs leçons. La génération qu'ils forment.

Beaucoup de Français ne font que passer en Russie, pendant la Révolution ; encore n'est-ce, la plupart du temps, que dans ses provinces frontières. De Mittau, la petite cour de Louis XVIII ne voit pas la vraie Russie[1] ; on peut en dire autant, et des religieux recueillis dans les couvents lithuaniens[2], et des régiments de l'armée de Condé qu'en 1796 Paul Ier prend à sa solde. Cantonnés en Podolie, ils y voient des Polonais, des Juifs, un général allemand qui les régale de saucisses et de bière. Heureux de repartir en campagne, en 1798, les Condéens le sont encore plus, après Zurich, de passer au service anglais[3].

D'autres Français sont venus en Russie de propos délibéré, pour un long séjour. Ils ont entendu dire qu'on y aime leur nation, que Richelieu, Langeron, Damas, y sont en faveur : Karamzine, rencontré à Paris, leur a prodigué les avis rassurants. Il fait froid là-bas, c'est vrai, mais pas dans les maisons,

1. E. Daudet, *Histoire de l'émigration pendant la Révolution française.*
2. L. Pingaud, *Les Français en Russie.* p. 227.
3. Muert, *Histoire de l'armée de Condé*, II, pp. 102, 111, 175, etc. — *Journal d'Olivier d'Argens.*

et d'ailleurs, en plein air, ce froid met des roses sur les joues des dames; l'hiver fini, le printemps, d'un coup de baguette, épanouit tous les trésors de la nature; l'automne est la saison des chasses, et de quelles chasses! Puis l'hiver ramène les bals, les cartes, les soupers et « l'amabilité du sexe ». Quant aux étrangers, « les Russes aiment à leur prouver, par leurs bons procédés, qu'ils le leur cèdent à peine dans l'art de vivre et de bien se comporter avec autrui ». Et là-dessus, Madame a souri, et Monsieur s'est écrié : « Mon fusil! mes chevaux! en Russie[1]! »

De bonne heure, les émigrés sont légion à Pétersbourg. « On aurait pu s'y croire à Paris, dit Mme Vigée-Lebrun, tant il y avait de Français dans toutes les sociétés[2]. » — « Sur le Nevski, rapporte de son côté le comte de Puibusque, je me serais cru à Paris, sur la terrasse des Feuillans, ou sur le boulevard de Coblenz, sans la différence des équipages.... J'entendais parler français tout autour de moi. La mise des hommes et des dames, la politesse et la vivacité des conversations, cet agréable caquetage d'une foule satisfaite et joyeuse, tout me faisait oublier les distances[3]. »

Beaucoup de nouveaux arrivés vivent chez des amis dont ils savent à peine le nom; Mme Divof en héberge tant que sa maison est surnommée « le petit Coblenz[4] ». Chaque grand seigneur tient table ouverte, et les autres l'imitent tant qu'ils peuvent. « Nos dames, écrit Rostoptchine, croient de leur devoir de restaurer la vieille amabilité française, et ne réussissent qu'à se rendre ridicules[5]. » Ce n'est pas aux yeux des émigrés,

1. Karamzine, *Voyage en France*, pp. 248 et suiv.
2. *Souvenirs*, III, p. 17.
3. Vte de Puibusque, *Lettres sur la guerre de Russie, la ville de Pétersbourg*, etc. p. 271.
4. Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, II, pp. 260 et suiv. — Masson, *Mémoires, secrets*, p. 402.
5. *Archive russe*, 1876, I, p. 109.

en tout cas : dans ces salons où l'on ne parle que leur langue, où l'on évite, pour ne pas les contrister, les sujets de politique ou de guerre[1], ils retrouvent les impressions de Ségur, et ne se demandent pas si c'est par curiosité frivole, comme l'assure Viguel[2], qu'on les reçoit si bien. En fait, la noblesse russe porte un intérêt sincère aux victimes de la *Pougatchoftchina* française; d'autre part, l'hospitalité est sa vertu nationale, la seule tradition qu'elle respecte. « Je suis Russe et gentilhomme, s'écrie un personnage de Krylof; jamais je n'ai refusé l'hospitalité à personne. C'est dommage que beaucoup de ces Français nous récompensent mal de cet accueil, mais... *nitchévo*[3]! »

Les Français dont il se plaint sont d'abord les aventuriers qui, dans le désordre général, ont ressuscité, pour duper la Russie, des titres éteints depuis longtemps : « On rencontre à Pétersbourg des Ligny-Luxembourg que la France ne connaissait plus depuis des siècles, et des Laval-Montmorency sortis, dit-on, d'une épicerie[4] ». D'autres émigrés, de noblesse authentique, déplaisent par « ce ton et ces manières françaises, choquantes même alors que notre prospérité et notre gloire imposaient le respect, et devenues tout à fait insupportables à présent[5]. » Mais, à vrai dire, la cause du revirement de l'opinion russe à l'égard des émigrés, c'est moins leurs défauts que leurs succès de courtisans ou d'hommes du monde.

Choiseul-Gouffier, notre ex-ambassadeur à Constantinople, conquiert, dès son arrivée à Pétersbourg, la faveur de l'Impératrice. « Je me souviens encore de sa présentation à Tsarskoié-Sélo, raconte la comtesse Golovina... A chaque mot de la souveraine, ses yeux papillotaient et se remplissaient de larmes.... A table, il ne la quittait pas des yeux, avec un air de soumission,

1. Puibusque, *ouvr. cité*, p. 295.
2. Viguel, *Mémoires*, III, p. 99.
3. Velkarof, dans *la Leçon à nos filles*.
4. Comte d'Allonville, *Mémoires secrets*, V, pp. 92-93.
5. Duc de Richelieu, *Société historique*, LIV, p. 125.

de respect et d'attendrissement[1]. » Aussi le fait-elle, pour commencer, directeur de l'Académie des Beaux-Arts; elle veut ensuite lui donner des terres confisquées en Pologne, mais le favori Zoubof les trouve trop considérables et, par crainte du scandale, les garde pour lui-même; toujours attendri, toujours reconnaissant, Choiseul-Gouffier en accepte de moins étendues, qu'on lui envie tout de même.

Son émule, c'est le comte Esterhazy, l'agent des princes français : « Grand faiseur de mots, écrit Rostoptchine, il occupe les femmes, tout le long du jour, par son désespoir au sujet du roi; ses doléances, arrangées pendant la nuit, lui ont valu le titre d'*homme sensible*[2]. » Il a aussi pour lui qu'avec son nom magyar et ses manières germaniques il est Français comme Catherine est Russe; il plaît par son métissage. On lui donne donc des terres et des paysans pris, eux aussi, dans la grande réserve polonaise, et, plus heureux que Choiseul-Gouffier, il les garde même après qu'on n'est plus dupe de « sa forme, extraordinaire pour un Français, » et, qu'avec Rostoptchine, toute la Cour l'a proclamé « le plus grand intrigant du siècle[3] ».

D'autres enfin, moins roués mais plus jeunes, plaisent aux femmes à tel point qu'elles les épousent. « Voilà encore un émigré qui nous enlève un grand parti en épousant la princesse Odoievski, écrit le prince Pierre Viazemski, à propos du comte de Quinsonnas : la Russie est vraiment les Indes ou le Pérou pour les étrangers[4]. » De la même façon, les Langeron, les Saint-Priest, les Modène, les d'Ollone, d'autres encore, deviennent de grands seigneurs russes[5], et la pensée qu'ils n'ont été épousés que pour leur titre de comte, encore si rare en Russie,

1. Comtesse Golovina, *Mémoires*, p. 62.
2. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 63.
3. *Id.*, p. 71.
4. *Archive Viazemski*, I, p. 249.
5. Pingaud, *ouvr. cité*, p. 289.

ne suffit pas à consoler les indigènes évincés[1]. « Les jeunes gens d'ici détestent les émigrés, » rapporte Genet dès 1792. On en a la preuve lors de la fameuse affaire du chevalier de Saxe avec un jeune Chtcherbatof; elle commence par une injure grossière, continue par un guet-apens, puis par l'expulsion du Français avant qu'il ait pu demander satisfaction, et finira, sept ans plus tard, à Teplitz, par un duel qui a tout l'air d'un assassinat[2].

Enfin, la faveur d'en haut abandonne les émigrés; après les premières démonstrations, Catherine II les néglige, et si son successeur, Paul Ier, les comble de grâces, c'est pour les leur reprendre aussitôt. La princesse de Tarente, accablée de ses bienfaits, en est dépouillée dès le lendemain, pour ne lui avoir pas baisé la main; elle a aussi oublié de le remercier séparément pour chaque grâce[3]. Le duc de Richelieu, le prince de Condé, Louis XVIII à Mittau, Choiseul-Gouffier lui-même passent par les mêmes vicissitudes[4]. Il faut, quand on n'a plus de diamants à vendre, ou quitter la Russie, ou y chercher, loin des faveurs capricieuses du souverain, un refuge ou un emploi.

Les plus heureux retrouvent, en province, des magnats jadis reçus à Versailles, et qui peuvent les héberger sans même s'en apercevoir. Les Polignac s'installent sur une terre du comte Vincent Potocki, qu'ils ont louée, château, village et paysans, pour un prix dérisoire. Là, les jeunes filles brodent et dessinent pour recouvrir les meubles et tapisser les murs; les garçons cultivent chacun son carré de jardin. On crée des charmilles, une salle à manger champêtre, des salons : la comtesse Potocka envoie son clavecin. On peut alors inviter les Français épars

1. Viguel, *Mémoires*, I, p. 131.
2. *Messager historique*, 1907, juin, pp. 707 et suiv. — Cf. Duc d'Audiffred-Pasquier, *Correspondant*, 1907, janvier.
3. Comtesse Golovina, *Mémoires*, p. 120. — *Archive Vorontzof*, XXII, p. 53.
4. Pingaud, *Les Français en Russie*, pp. 242 et suiv.

dans les environs, et des voisins russes ou polonais. On leur joue *Ma tante Aurore*, *Richard Cœur de Lion*, *Zémire et Azor*, *Fanchon la Vielleuse*, et si les costumes ne sont plus aussi somptueux, le ton n'est pas moins gai qu'autrefois[1].

Mais tout le monde ne peut être locataire d'un Potocki. Or, le seul travail auquel les émigrés soient propres, c'est le service de l'État, et, d'avance, ils ne doutent pas d'y réussir, même en Russie; n'ont-ils pas, sur les indigènes, l'avantage de l'instruction, et peut-être aussi de l'honnêteté? Le mal est que, sachant tout, ils ne savent pas le russe, et que, pour la plupart, ils ne songent pas à l'apprendre. Seul, Richelieu y réussit à peu près[2]; son ami Langeron, après trente ans de Russie, saura tout juste parler à ses chiens, et encore en s'aidant du français; tel autre n'aura retenu que *karacho*, *tchisti* et *pétékok*, pour *kipiatok*[3]. Les cas de Français parlant russe sont si rares que Krylof, voulant, dans une comédie, ridiculiser leur accent, est obligé, faute d'exemples, de l'imaginer semblable à l'accent allemand[4].

Heureux donc qui peut se glisser dans un service de Cour où le français est plus nécessaire que le russe! Vers la fin du siècle, à Pétersbourg, M. de Maisonneuve est maître des cérémonies; M. d'Angermon, chambellan; M. Labbat de Vivance, commandant du palais Michel; M. de Castelnau, surintendant des théâtres; le chevalier d'Augard, sous-directeur de la Bibliothèque impériale; l'helléniste Vauvillers, académicien, honneur qu'il partage avec Mme Vigée-Lebrun[5]. Heureux aussi qui peut plaire aux ministres! ils aiment à s'entourer d'un état-major d'étrangers titrés, bien payés et d'ailleurs inoccupés[6].

1. Lucien Perey, *La comtesse Hélène Potocka, Histoire d'une grande dame du XVIIIe siècle*, pp. 131 et suiv. — Cf. Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne...*, p. 117.
2. *Société historique*, LIV, p. 209.
3. Mme Smirnova, *Mémoires*, pp. 82, 185, etc.
4. *La Leçon à nos filles*.
5. L. Pingaud, *Les Français en Russie*, passim.
6. *La société russe par un Russe*, I, p. 25.

« M. l'amiral Tchitchagof, ministre de la Marine, m'a offert de placer mon frère, sans le connaître, écrit Joseph de Maistre. Il lui donna deux emplois pour pouvoir doubler ses appointements; bientôt il en fabriqua un troisième, dans la pleine puissance d'un ministre russe, en lui disant : « C'est pour votre voiture[1] ». Cet emploi, c'est celui de directeur du musée de l'Amirauté.

Quant aux Français qui, loin du soleil, servent vraiment à quelque chose, ils n'ont généralement pas de voiture. Quelques-uns seront avantageusement employés dans la Nouvelle-Russie, quand Richelieu en sera gouverneur; la plupart languissent dans des postes mal payés, peu considérés. Jikharef conte qu'un jour, à Moscou, sa calèche a renversé une vieille paysanne; un policier s'est élancé, a retenu les chevaux, relevé la blessée, réclamé un secours pour elle. Ébahi, Jikharef demande qui est cet oiseau rare. « C'est, lui dit-on, l'émigré Ivan Pétrovitch Grandjean[2]. »

Les emplois dans l'armée sont, naturellement, de beaucoup les plus recherchés. Encore en France, Bouillé a déjà offert son épée à Catherine. « Le vœu de son cœur, écrit Grimm, son goût, l'intérêt de sa gloire seraient de se vouer au service de la Russie. Il prétend qu'il n'y a plus que là qu'il existe une tête souveraine[3]. » D'abord bien disposée, l'Impératrice trouve, après Varennes, que Bouillé a été surfait; elle ne se soucie pas, d'ailleurs, de faire murmurer ses sujets en confiant à des Français de trop hauts commandements. Des colonels, soit, et elle en crée plusieurs qui, par la suite, iront loin, mais non sans traverses : d'Autichamp, Richelieu, Langeron payeront cher, à certains moments, l'honneur de s'être refusés à des concussions[4], ou la maladresse de n'avoir pas compris le service à la façon de Paul Ier. « Il était militaire, écrira plus tard, de son

1. Lettre citée par de Lescure, *Rivarol...*, p. 336.
2. Jikharef, *Mémoires d'un contemporain*, p. 11.
3. A Catherine II, 19/30 avril 1791.
4. Pingaud, *Les Français en Russie*, p. 242.

ami, le comte de Langeron, mais il n'était pas caporal, et il fallait l'être avec cet empereur[1]. »

L'avènement d'Alexandre Ier leur assure des jours plus heureux. Quinsonnas devient général, et sans qu'on murmure; il fait oublier, à force de bonne grâce, qu'en France il n'était que sous-lieutenant[2]. On pardonne aussi à Langeron, car ses distractions font la joie de la Cour[3]. Saint-Priest est moins populaire; il faudra, pour le naturaliser, sa mort à Reims, en 1814, dans les rangs russes. Quant à Richelieu, sa fortune appartient à l'histoire politique de la Russie de ce temps[4].

Les plus dépourvus d'argent et de protecteurs essayent de se tirer d'affaire par l'exercice d'un métier. Quelques-uns se font libraires ou bouquinistes[5]; ce n'est pas déroger que de répandre nos classiques dans un pays barbare! D'Autichamp, lui, a commencé par fabriquer des galoches, que la princesse Dolgoroukova a pris le soin de *lancer*; mises sous les yeux de Paul Ier, elles valent à leur auteur son régiment[6]. Plusieurs essayent de la culture ou de l'élevage dans la Russie du Sud; leur rêve d'une « Nouvelle-France » agricole, sur les bords du Dniepr ou de la mer Noire, revient souvent dans leurs correspondances[7]. Mais le métier par lequel ils finissent, presque toujours, c'est celui de précepteur. Pour les contemporains, il n'y a pas de milieu; l'émigré qui, en Russie, ne devient pas grand seigneur, tombe *outchitel*[8].

Il n'y faut, en effet, ni préparation, ni démarche. A Pétersbourg, on met une annonce dans le journal; à Moscou, on se

1. *Société historique*, LIV, p. 24.
2. Herzen, *Œuvres*, VI, p. 18. — *Société historique*, LVI, p. 213.
3. Mme Smirnova, *Mémoires*, p. 80 et suiv.
4. Voir plus loin, pp. 250.
5. Pypine, *le Mouvement social sous Alexandre Ier*, p. 74. — Jikharef, *Mémoires d'un contemporain*, pp. 304, 305.
6. Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*.
7. L. Pingaud, *Les Français en Russie*, p. 189.
8. Viguel, *Mémoires*, I, p. 121.

plante, le dimanche, devant la porte de l'église catholique — on a chance d'y être abordé par un laquais de bonne maison qui vous priera de le suivre chez ses maîtres — ou bien on se rend à l'*Okhotny riad*, dans un grand *traktir* qui est, en quelque sorte, la Bourse des *outchitels*[1]. D'ailleurs les prix qu'on y offre sont fort modiques et baisseraient encore, tant la concurrence est grande, si la vanité mondaine ne s'en mêlait; un rabat d'abbé, une particule, un titre sonore sont, en effet, fort décoratifs pour une maison.

La science de ces précepteurs improvisés ne va pas toujours loin : « quoique émigré, il savait l'orthographe », dit Viguel de l'un d'eux[2]. Parfois ils ne sont que des bonnes d'enfants, comme les *diadki* auxquels ils succèdent, et leur type le plus fréquent, c'est le « monsieur l'Abbé » qui, dans Pouchkine,

> Pour ne pas fatiguer l'enfant,
> L'instruisait de tout en riant,
> Faisait fi des sermons sévères,
> Grondait parfois, mais sans colères[3]...

puis emmenait son élève au Jardin d'Eté, en lui parlant de tout et de rien. « L'émigré Richard, dit Oustrialof, n'était pas savant, mais il causait avec vivacité[4]. » Presque toujours, en effet, l'*outchitel* avait beaucoup vu; il pouvait parler de cette Révolution qui faisait tourner les têtes russes; s'il avait eu quelque cousin guillotiné, son prestige était sans bornes[5]. Puis il était souvent, comme le d'Andilly de Pierre Viazemski[6], homme de bonne compagnie, gai, poli, même avec les serfs, et cet exemple-là valait bien quelques leçons de grammaire.

Leur ignorance n'était, d'ailleurs, ni absolue, ni universelle.

1. Viazemski, *Œuvres...*, I, p. xv.
2. *Mémoires*, I, p. 129.
3. *Eugène Oniéguine*, ch. I.
4. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1880, XVII, p. 05.
5. E. Kovalevski, *Le comte Bloudof et son temps*, pp. 13, 14, etc.
6. Viazemski, *Œuvres*, I, p. xvi.

Beaucoup pouvaient enseigner les arts d'agrément; Xavier de Maistre, avant d'être comblé par Tchitchagof, avait donné des leçons de pastel. Beaucoup connaissaient bien les classiques, et savaient faire partager à leurs élèves leur admiration pour Racine, Corneille et Voltaire. Quelques-uns avaient une teinture de lettres anciennes; les abbés enseignaient le latin. On en cite enfin qui sont forts en mathématiques! Le chevalier de Kerlerault, ingénieur, arrivé en Russie à pied, réussit à surmonter, à force de science et de patience, le dégoût que la géométrie inspire aux petits Galitzyne et au futur *mémoiriste* Viguel[1].

En concurrence avec les émigrés précepteurs, il y en a d'autres, de moins bonne marque, qui se font chefs d'institution. Les pensions pullulent; on en cite une jusque dans le village de Nikolskoié, à cinquante verstes de Simbirsk[2]. La plupart sont du genre de cette maison Forceville, « véritable école de perroquets », où les élèves des deux sexes n'apprennent que les langues et sont menés à la baguette, sauf l'un d'eux, un grand et gros garçon à qui la Forceville passe tout[3]. Mais il y en a de respectables; celle, par exemple, à Pétersbourg, de l'Alsacien Jacquinot[4], et à Moscou, celle où Mlle Beauchet et son vieil ami, l'abbé Malherbe, pleurent Louis XVI avec leurs élèves, et leur font chanter « O Richard, ô mon roi[5]!... »

La maison modèle, c'est celle que fonde, en 1798, l'abbé Nicolle. Ancien préfet des études à Sainte-Barbe et « l'un des plus fins merles » qu'ait jamais connus Rostoptchine, il s'installe à Pétersbourg, sur la Fontanka, avec des collaborateurs tous plus ou moins abbés et jadis régents de classe, Lémery, du collège de Brienne, Salandre, Septavaux, Surugues, que nous retrouverons curé de Moscou. Chez lui, chaque élève a sa

1. Viguel, *Mémoires*, I, p. 138.
2. *Messager russe*, 1865, V, p. 181.
3. Viguel, *Mémoires*, I, pp. 128 et suiv.
4. Maïkof, *Batiouchkof, sa vie et ses œuvres*, pp. 11-12.
5. *Antiquité russe*, 1877, XX, p. 376. — *Id.*, 1873, VII, p. 211.

chambre, où, d'ailleurs, on peut l'observer à travers un judas, mais tous travaillent dans une salle commune; il y a des cours de français, de latin, de géographie, d'histoire, de mathématiques, de morale. La nourriture est « saine et abondante », la propreté parfaite, la surveillance continue, et le tout ne coûte, à chacun des vingt-quatre élèves de la maison, par an, que six ou sept mille francs de notre monnaie[1].

Les Jésuites, venus un peu plus tard, demandèrent des prix un peu moins élevés, et réussirent à réunir, en 1804, à côté de nombreux internes, des externes, parmi lesquels nombre de fils de grandes familles. Viazemski nous assure que, chez eux, tous les maîtres étaient attentifs, éclairés, fort instruits, et d'ailleurs tolérants; à preuve, le rire du P. Rosaven, quand un élève lui déclare que, de tous les Jésuites, c'est Gresset qu'il préfère. Les programmes étaient, chez eux comme chez l'abbé Nicolle, ceux des anciens collèges français, avec les langues anciennes à la base; le français était d'usage à peu près constant; le russe avait ses heures, et aussi le catéchisme orthodoxe. Jamais on ne voyait trace de propagande catholique : tout au plus les orthodoxes devaient-ils faire maigre aux mêmes jours que les Pères, pour des raisons, disait-on, d'économie domestique[2]. Et Viazemski en conclut, comme jadis Catherine II, que « ces coquins » ont du bon, et qu'il ne comprend pas les haines qui les ont poursuivis, même en Russie. « C'est peut-être par esprit d'imitation, dit-il; quand il pleut à Paris, nous ouvrons notre parapluie[3]. »

De quel profit ont pu être pour la Russie ces collèges, ces abbés, ces précepteurs titrés? Du côté des Suisses et des Montbéliardais, il n'y a qu'une voix là-dessus: les émigrés n'ont apporté

1. Viguel, *Mémoires*, I, p. 139. — Abbé Georgel, *Voyage à Saint-Pétersbourg*, VI, pp. 349 et suiv.
2. L. Pingaud, *Les Français en Russie*, pp. 235, 311.
3. Viazemski, *Œuvres*, I, pp. XVI, XVII, XXII.

à leurs élèves que la frivolité de Versailles; les Français venus avant l'émigration n'y contredisent pas, ni les Russes. Mais il faut se rappeler que les émigrés ont été, pour tous les autres *outchitels*, de redoutables concurrents; que, puisqu'on ne pouvait les accuser de jacobinisme, il fallait bien leur trouver d'autres défauts. On sait, d'autre part, qu'en tout pays, d'anciens élèves parlent rarement de leurs maîtres avec indulgence; et qu'en Russie, comme on attend tout des étrangers, on finit toujours par les trouver insuffisants.

Certes les émigrés ont été souvent de médiocres précepteurs; ils n'avaient, pour la plupart, ni le goût de leur métier, ni le savoir nécessaire pour l'exercer sérieusement. Il est pourtant difficile de croire que, par leur faute, les Russes aient été plus mal élevés qu'auparavant. « Je ne sais à quoi cela a pu tenir, écrit Viazemski, mais le choix de tous mes maîtres a toujours été malheureux. Ce n'était pas faute d'argent. J'ai eu beaucoup de Français, d'Allemands, d'Anglais : aucun d'eux n'était capable de m'enseigner à travailler.... Quant aux maîtres russes, il n'y en avait pas[1]. » Finalement, les seuls dont il parle avec indulgence, c'est son d'Andilly et puis les Jésuites. Tous les autres Russes, dès qu'ils comparent, aboutissent à la même conclusion : les émigrés sont des borgnes dans le royaume des aveugles.

Est-ce là leur seul mérite? Il est certain, d'abord, que par eux, la culture française a pénétré plus profondément en Russie; qu'on a mieux parlé la langue, et sans cet accent qui, jusqu'à eux, l'avait déshonorée[2]; qu'on a mieux compris notre littérature; que de brillants écrivains — Viazemski, par exemple — ont été formés par leurs leçons. Il est certain aussi qu'ils ont apporté avec eux des allures, des idées, des intérêts nouveaux « Pénétrés de l'esprit de parti, écrit l'Anglais Whitworth, ils

1. Viazemski, I, pp. XIV, XV.
2. Ivan Tourguénief, *Trois portraits*.

sont accoutumés à discuter librement sur tous les sujets politiques[1]. » Parfois, c'est pour conclure en *réacteurs*. « M. Esterhazy, écrit Rostoptchine, a tant prêché la nécessité de gouverner avec une verge de fer que Monseigneur le Grand-duc a adopté ce système[2]. » D'autres concluent en catholiques et en mystiques, et nous verrons les effets de la propagande de Joseph de Maistre et du chevalier d'Augard[3]; mais ceux-là ne sont guère, selon l'expression de Viazemski, « qu'une goutte d'eau dans l'océan[4] ». L'océan, c'est la propagande antireligieuse et libérale à la façon du XVIIIe siècle. « Quoique émigrés, constate l'Anglais Whitworth, ils sont plus ou moins infectés des opinions qui dominent dans leur pays[5]. » Ils sont voltairiens; le comte de Fantin introduit l'*Encyclopédie* dans ses leçons[6]; quand on parle religion devant lui, le chevalier de Rollin de Belleville, la discrétion même, ne réprime pas une légère grimace que ne laisse pas échapper l'œil clairvoyant de ses élèves[7]. En politique, si la Terreur les a éloignés de leur libéralisme d'antan, la vie russe les y ramène. « Un Montmorency *outchitel*, écrit Masson, devient forcément démocrate. » Le cas se produit même avec des gens à qui la Russie a rendu grades et fortune. « Quels que puissent être les désavantages de la démocratie, dit Langeron, elle pouvait paraître attrayante à qui sortait de chez Zoubof[8]. » Ces sentiments, on n'en fait pas montre, mais ils percent toujours. Rollin de Belleville ne dit jamais rien de la Russie : ses élèves devinent pourtant, dans ses silences, qu'il la plaint; ils perdent donc, après leur foi religieuse, leur confiance dans plusieurs des institutions nationales.

1. A lord Granville, 25 novembre 1792.
2. 14 avril 1793. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 67.
3. Voir plus loin, pp. 237 et suivantes.
4. *Œuvres complètes*.
5. Dépêche déjà citée. Cf. Muret, *Histoire des émigrés*, II, p. 169.
6. E. Kovalevski, *Le comte Bloudof et son temps*.
7. Viguel, *Mémoires*, I, p. 129.
8. *Mémoires inédits*, Archives des Affaires étrangères

Enfin — dernière influence et non la moins puissante — l'émigré n'oublie pas qu'il est gentilhomme; il est toujours prêt à rappeler, aussi bien au favori tout-puissant qu'au hobereau dont il élève les fils, que « le grand Condé, ayant maltraité un gentilhomme, ne refusa point de lui rendre raison ». Cette égalité aristocratique et cette fierté ombrageuse n'avaient jamais existé en Russie; encore à la veille de la Révolution, le prince d'Anhalt constatait que « l'inégalité des conditions y étouffe toute espèce de point d'honneur », et blâmait un prince Galitzyne qui, bien que brave, avait cru pouvoir ne pas donner satisfaction à l'officier Chépélof[1]. Quelques années plus tard, le prince Chtcherbatof et le prince Zoubof sont tous deux forcés, par l'opinion des salons, de répondre au défi du chevalier de Saxe. Or, ce sont les émigrés, dit quelque part Pouchkine, qui l'ont faite, cette opinion des salons; la Russie leur doit le culte de l'honneur.

Cette introduction du duel dans les mœurs russes aura sûrement ses côtés fâcheux; bientôt apparaîtra le bretteur quasi professionnel, et Pouchkine lui-même sera la victime de l'un d'eux, et justement d'un Français. D'autre part, la diffusion des idées libérales conduira toute une génération d'élèves des émigrés à la catastrophe de 1825. Il n'en est pas moins vrai, de quelque façon qu'on juge ces conséquences de leurs enseignements, que les émigrés ont eu une influence très forte, et cela parce qu'elle agissait — malgré quelques cas isolés — dans le sens émancipateur de nos influences précédentes.

1. Corberon, *ouvr. cité*, I, p. 111.

CHAPITRE XVI

LA REPRISE DES RAPPORTS AVEC LA FRANCE

La mission du prince Dolgoroukof.
Les voyageurs qui le suivent à Paris. Les admirateurs de la vieille ou de la nouvelle France. Les lettrés : Vassili Pouchkine.
L'arrivée à Moscou des modes du Consulat et de l'Empire. La promenade, le club, le théâtre : Mlle Georges et ses vicissitudes.

La Terreur finie, à mesure que la France devient plus calme au dedans, et qu'au dehors ses victoires en imposent davantage, on songe, en Russie, à renouer les liens qu'on avait rompus avec tant de peine. On veut revoir des Français, se refaire « une idée un peu juste de ces individus si changés et si intéressans sous tous les rapports[1] », revoir Paris, lui aussi, et puisque Souvarof n'a pas réussi à en ouvrir la route, on espère du moins en un de ces revirements dont Paul Ier est coutumier. Et en effet, dès 1800, il y envoie, pour régler le retour des prisonniers de Zurich, le prince Michel Dolgoroukof, et de la frontière à Paris, cette nouvelle colombe de l'Arche ne rencontre sur sa route que les tableaux les plus riants.

Entré chez nous par Cologne[2], Dolgoroukof trouve, dans toutes les villes, des réceptions qu'expliquent le désir de la paix et les espoirs fondés sur une médiation de la Russie. On le pro-

1. *Archive Vorontzof*, XIV, p. 415, lettre du prince A. Viazemski au comte A. Vorontzof.
2. Les lettres de Michel Dolgoroukof sont dans l'*Archive russe*, 1865, III, pp. 1015 et suiv.

mène de fête en fête : à Bruxelles, on lui chante des vers que nous entendrons, plus tard[1], dans des circonstances bien différentes :

Que j'aime à revoir sur ces bords
Les fiers guerriers de la Russie!
Parmi nous, ces enfants du Nord
Sont encore dans leur patrie :
Redoutables dans les combats,
Grands, généreux, pleins de vaillance,
A ces titres, ne sont-ils pas
Les meilleurs amis de la France?

A Paris, où le pilote un aide de camp du Premier Consul, il devient la coqueluche des salons, à tel point qu'il trouve à peine le temps de raconter ses succès.

Te décrire mon genre de vie, les distractions de Paris, les folies du Carnaval, les mascarades, les amabilités que me disent les masques, l'étonnement des gens en s'apercevant qu'en Russie on parle français aussi bien qu'à Paris, et qu'il y a d'honnêtes gens même dans un pays aussi lointain; te décrire l'ignorance des jeunes gens qui croient que Pétersbourg est en Sibérie, l'amabilité des femmes, les cinquante maisons où je suis chez moi, les académies, les lycées, les musées... il me faudrait pour cela dix tomes in-folio.

Il écrit donc assez peu, mais, rentré en Russie, il parle, et ses récits aiguisent la curiosité. La paix n'est pas faite encore, et l'on voit déjà se former le courant vers Paris, des Russes curieux, les uns, des débris de la France de Louis XVI; les autres, des nouveautés de celle de Bonaparte.

Le type des premiers, c'est la comtesse Golovina[2]. En passant à Mittau, elle ne manque pas d'y faire ses révérences à Louis XVIII; arrivée en France, elle s'y tient, tout le temps, en état de « défense agressive ». A Nancy, des « Jacobins » l'interpellent : « Oh! oh! crient-ils, il ne faut plus de queues comme

1. Voir plus loin, p. 292.
2. Ses *Mémoires*, écrits en français, n'ont été publiés qu'en russe.

cela! Il n'y a plus de pages pour les porter. — Vous faites erreur, messieurs, riposte-t-elle; en Russie, nous n'avons pas versé le sang de nos princes! » Et les « Jacobins », qui ne savent pas que de préférence on les étouffe, s'esquivent tout penauds. A Paris, avec des amis retrouvés dans les galetas du noble faubourg, elle visite les églises, s'arrête longuement, au couvent de Picpus, devant les tombes des victimes de la Terreur, et pour leur entretien, sollicite et obtient de l'Impératrice deux mille roubles. Tout entière aux ombres du passé, elle ne veut rien savoir du Paris nouveau ni de ses fêtes. Deux ou trois fois, elle se rend en grand équipage à telle ou telle ambassade, mais c'est pour démontrer que, même aux yeux des Jacobins, un carrosse armorié et des laquais poudrés à blanc ont toujours leur prestige; c'est aussi pour traiter de haut, chez son hôte, les gens du nouveau régime. Elle refuse de se laisser présenter au Premier Consul. « Même si des Chinois l'ont fait, je ne le ferai pas! » répond-elle au ministre de Russie, Markof, et pendant tout son séjour à Paris, Bonaparte ne l'intéresse qu'au moment où il enterre la République.

Tout autres sont les sentiments de Mme Divof, de celle-là même que nous avons vue jadis, à Pétersbourg, fêter les émigrés dans son « Petit Coblence ». Elle pleure de joie, à la frontière, en voyant l'uniforme français[1]; à Paris, elle n'a pas de cesse que Markof ne l'ait conduite aux Tuileries, avec d'autres Russes dont plusieurs sont assez heureux, par la suite, pour être conviés à Saint-Cloud, ce qui leur ouvre tous les salons du monde officiel. L'accueil y est empressé, bien que parfois un peu gauche. « La Révolution a été favorable aux étrangers, écrit Markof; elle a rendu la société bien plus accessible pour eux qu'autrefois. Mais, en revanche, elle les met en commerce avec des gens d'une bien étrange espèce[2]. » En tout cas, il

1. L. Pingaud, *Les Russes à Paris, 1800-1830*, dans *le Correspondant*, 1904, avril.
2. *Archive Vorontzof*, XIV, p. 296.

n'est plus de réception brillante sans des Galitzyne, des Troubetzkoï, des Stroganof, des Zamoïski, des Potocky, etc.[1]. On remarque leurs diamants; on s'intéresse aux cheveux blonds d'une Livonienne, Mme de Krüdner, dont un roman, *Valérie*, vient de faire sensation; on admire « la danse presque aérienne de la princesse Démidof » qui, de l'aveu de tous, peut seule rivaliser avec Mme Hamelin et Mme Récamier; on se divertit enfin des aventures de la princesse Serge Galitzyne qui, arrivée « comme un poulain échappé », porte au cou une miniature dont elle cherche partout l'original; faute de le trouver, elle s'arrange, en soupirant, des nez, des bouches, etc., qui s'en éloignent le moins[2]. Cependant, les maris de ces fantasques visiteuses donnent le bras aux Parisiennes qui ne veulent plus paraître en public que flanquées d'étrangers. Or, comme Russes et Polonais sont de tous les plus polis et les mieux disants, on se les arrache, et d'autant plus que c'est le mot d'ordre d'en haut; il faut les « refamiliariser avec la France », les enguirlander[3]. On y réussit sans peine, et déjà ils louent des hôtels et donnent des fêtes; il leur faut bien faire revivre, pour l'instruction des Français ensauvagés mais encore éducables, « les beaux jours de l'ancienne société ».

Puis, voilà que derrière les grands seigneurs reparaissent, les uns après les autres, nos hôtes du XVIIIe siècle, adorateurs du Palais Royal, théâtromanes, étudiants, lettrés, et parmi eux, le poète qui les réunit tous, le bon Vassili Pouchkine[4]. Il débarque à peine parmi nous que ses amis, à Moscou, riment déjà ses impressions.

Oui, mes sœurs; oui, mes bon amis,
Qui vous morfondez en Russie,
Saluez! je suis à Paris;
J'apprends enfin ce qu'est la vie!

1. Gilbert Stengel, *La renaissance de la France*, pp. 351 et suiv.
2. Comtesse de Boigne, *Mémoires*.
3. Reichardt, *Un hiver à Paris sous le Consulat*. Voir aussi Turquand, *Madame Récamier*, passim. *Archive Vorontzof*, XIV, p. 287.
4. Voir Pyliaief; *La vieille Moscou*, pp. 392, 393, et Viazemski, *Œuvres*, I, p. 309.

Jugez un peu de mon bonheur;
J'ai vu Bonaparte lui-même!
Mieux encor! notre ambassadeur
M'a présenté — faveur extrême! —
A la charmante Récamier.
J'ai vu le Louvre, les Musées,
J'ai vu Sieyès, j'ai vu Mercier,
Et les cohortes bigarrées
Des Mamelouks..., etc.

Parmi ces « et cætera », il a joué, pendant six mois, le rôle du Scythe soi-disant grossier que Voltaire avait jadis promené dans Athènes.

Les palais, les maisons, les boulevards, la Seine,
Certes, je les ai vus; mais, mieux que tout cela,
J'ai vu des écrivains, pléiade souveraine,
Fontanes, Bernardin, leur grand ami Talma.
Ai-je eu l'air devant eux d'un Ostiak, d'un sauvage?
Ont-ils pensé? « Le Scythe a besoin de leçons! »
Non, car ils ont bien vu que, dès le premier âge,
J'ai tâché de savoir mieux que des mots, des sons;
Qu'avec transport j'ai lu Tacite et Thucydide,
Pline, et — puis-je avouer un tel péché? — *Candide* [1].

Thucydide n'est là, sans doute, que pour la rime : les amis parisiens de Vassili Pouchkine n'en ont pas moins rendu justice à son aimable esprit. La légende veut qu'il ait tâché de les initier à celui de sa patrie; qu'il ait traduit et même imprimé, à Paris, des poésies populaires, et c'est peut-être de lui l'article signé P, dans le *Mercure de France* de 1802, sur les *Morceaux choisis de la littérature russe*, de Pappadopoulo et Gallais [2]. Quoi qu'il en soit, ses leçons de russe aux Parisiens produisent moins d'effet que ses leçons de français aux Moscovites.

C'est à Moscou, en effet, qu'il faut maintenant observer la société russe. Pétersbourg a toujours la Cour et les hautes admi-

1. Traductions littérales.
2. Paris, chez Lefort, an IX. — Cf. Khalanski, *L'influence de Vassili Pouchkine sur Alexandre Pouchkine.*

nistrations, mais Moscou réunit les gentilhommes qui, après quelques années de service, ont pris leur retraite pour vivre, moitié dans leur « bien », à la campagne, moitié dans celle des deux capitales qui est la plus russe[1]. C'est là qu'on rencontre les ex-favoris qui veulent jouir en paix des fruits de la faveur; les dignitaires disgraciés ou démissionnaires « qui n'ont plus qu'à manger leur argent, jouer aux cartes et faire des visites »; les lettrés qui rêvent, comme Dmitrief, « d'une vie libre et philosophique »; les provinciaux que chasse de leurs provinces le souci de l'éducation de leurs fils et du mariage de leurs filles. En face de la capitale de l'État, Moscou est devenue, selon le mot de Karamzine, celle de la noblesse; celle, par conséquent, « de la littérature et des plaisirs de la société intelligente[2] », c'est-à-dire, en dernière analyse, de la société gallomane.

Elle a, d'ailleurs, toujours son aspect de ville asiatique. « C'est Ispahan![3] » s'écrient tous les voyageurs — y compris Napoléon — quand ils aperçoivent de loin ses innombrables dômes bulbeux. De plus près ils déchantent; c'est un grand village, disent-ils, quand ils circulent, le long d'interminables clôtures, à travers des fondrières[4], par de soi-disant rues où rien ne rappelle l'Europe, si ce n'est parfois, sur le seuil de sa boutique, un Allemand nimbé de fumée de tabac, ou quelque maigre Français qui, toujours pressé, vole de pavé en pavé, sous les yeux des moujiks ébahis[5]. Suivons-le, cet agile Français; s'il ne nous mène au Pont des Maréchaux, la rue des coiffeurs, des acteurs et des précepteurs, ce sera sans doute au boulevard de Tver, le rendez-vous, tous les mercredis, des « Européens » de Moscou.

1. *Voyage de deux Français dans le nord de l'Europe*, II, pp. 345 et suiv.
2. Viazemski, *ouvr. cité*, I, pp. 118 et *passim*. — *Antiquité russe*, 1899, I, p. 242. — Dmitrief, Levchine, Viguel, *Mémoires*, passim.
3. Prince de Ligne, *Œuvres...*, II, p. 24. — Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, III, p. 54. — Louise Fusil, *Mémoires d'une actrice*, etc.
4. Pyliaief, *La vieille Moscou*, passim.
5. Batiouchkof, *Promenade dans Moscou*.

Les voilà qui défilent, le plus souvent à pied, car le roman sentimental a mis à la mode la simplicité philosophique. Ils portent des fracs à longue queue effilée, de couleur puce ou *merdoa*, des gilets blancs, ou bleus, ou roses, parfois superposés, des culottes collantes engagées dans des bottes « à la Souvarof » qui se font à Paris[1]. Leur cravate, qui doit monter jusqu'aux lèvres, est piquée d'une très longue épingle; des montres, des chaînes, des paquets de breloques tintinnabulent sur leur poitrine; leurs doigts et parfois leurs oreilles sont chargés d'anneaux; ils tiennent d'une main leur canne — les gourdins « aux droits de l'homme » ont fait fureur à un moment — et de l'autre, un « chapeau russe » venu de la rue Richelieu[2], qu'ils n'oseraient poser, crainte de les aplatir, sur leurs boucles à la Duroc ou à la Titus. Ne vous étonnez pas de leur voir des lunettes sur de très bons yeux; car, à Paris, la mode est à la vieillesse précoce[3]. Mais voici qu'un groupe se forme autour d'un nouvel arrivant; c'est Vassili Pouchkine, qui, fraîchement revenu de voyage, fait sensation avec ses cheveux inondés d'huile antique et son énorme jabot de dentelle; il explique ses grâces, donne l'adresse des bons faiseurs, et, modestement, fait sentir son mouchoir aux dames[3].

Faut-il dire qu'elles aussi, elles suivent toutes nos modes? Elles les devanceraient plutôt, car il est entendu que, depuis la Révolution, « le bon goût français a sauté, à pieds joints, de Paris à Pétersbourg »; quand l'envoyé du Premier Consul, le général Hédouville, s'efforce, suivant ses instructions, de « faire valoir nos nouvelles modes[4] », on l'écoute avec un sourire qui

1. Pyliaief, *La vieille Moscou*, pp. 539 et suiv. — *Mémoires* de Viguel, de Jikharef, *passim*. — *Antiquité russe*, 1899, I, 249, *Mémoires* de Boulgarine. — Batiouchkof, *ouvr. cité*, 574.

2. Stenger, *ouvr. cité*, pp. 402, 425. — *La vieille Moscou*, pp. 306, 574. — *Mémoires* de Sabloukof, dans l'*Archive russe*, 1869; de Viguel, I, p. 166, etc.; de Viazemski, dans l'*Archive russe*, 1877, II.

3. Viguel, II, p. 188. — Viazemski, I, p. xxix.

4. Archives des Affaires étrangères, corresp. de Russie, cxlii.

signifie : « Nous les pratiquons, général, et mieux que vos citoyennes des Tuileries ». Voyez en effet l'élégante qui, dans son équipage précédé d'un *heydouk* — à Paris, ce serait un écuyer — exhibe un costume qu'une madame du Pont des Maréchaux lui a vendu très cher, bien que fort court et encore plus léger. La mode est, en effet, aux transparences et aux nudités. « Vous ne pouvez imaginer, raconte la belle Mme Chépélova, qui revient aussi de là-bas, combien c'est charmant! Vous mettez une chemise, et puis vous vous regardez : c'est comme si vous n'aviez rien du tout[1]! » Encore est-il heureux qu'elle n'ait pas rencontré Mme Tallien en son costume de Diane chasseresse[2]; qu'en serait-il résulté dans cette blanche Moscou dont les lieux de réunion font déjà penser au paradis de Milton[3]! « D'ailleurs, ce n'était pas laid, remarque Viguel, du moins sur les jeunes... Les robes étaient fraîches, propres et simples; les cheveux en diadème faisaient valoir les jeunes fronts.... Sur les vieilles, c'était différent[4]! » Il en résulte qu'à Moscou comme à Paris, les femmes sont souvent malades. Alors elles reçoivent étendues sur leur lit, ou du moins sur un sofa, entre des piles de coussins, et toujours la gorge et les bras nus. Autour d'elles on parle, à mi-voix, de *vapory*, de *migrény*, de *spazmy*, et les maris, hochant la tête, assurent que tout cela, c'est la faute aux émigrés[5].

Malgré tant de misères, il est rare que les dames ne trouvent pas la force d'aller aux vendredis du club anglais, « le Forum de la noblesse russe ». Dès le premier pas, on y est ébloui de l'éclat des lumières, assourdi par les rugissements de l'orchestre[6]. Quelle foule! que de magnats « qui ressemblent à autant de

1. Jikharef, *Mémoires d'un contemporain*, p. 323.
2. Turquand, *Madame Récamier*.
3. *Messager d'Europe*, 1806, article de Moulatof.
4. *Mémoires*, I, p. 38.
5. *Mémoires* de Glinka dans le *Messager russe*, 1863, IV, p. 397. — Comparer Stenger, *ouvr. cité*, pp. 412, 429 et *passim*.
6. Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice*.

satrapes! » s'écrie la petite chanteuse française Louise Fusil; que de brillants officiers! que de toilettes encore plus légères qu'à la promenade! « Voici une fillette de quatorze ans; que son sourire est innocent! Voici la belle Mme X..., entourée de soupirants; son mari la suit en parlant chasse à l'ours, elle laisse tomber son mouchoir, un jeune homme se précipite, on sourit[1]. Mais peu à peu la foule se tasse; les joueurs sont à leurs tables; les hommes graves somnolent sur le *Spectateur du Nord*; le bal commence. Polonaises, écossaises, quadrilles français, menuets à la reine, farandoles à la grecque, valses allemandes, *gross Vater*, se succèdent jusqu'à l'aube, sans que les danseuses quittent l'air de mourante qui est à la mode à Paris[2]; elles ne perdent pas une danse, pourtant, et de tous les coins, les mères leur rabattent les danseurs. « Allons, petit père; fais danser la mienne! » Heureux qui, comme Jikharef, trouve une moqueuse Arina Pétrovna pour le tirer d'affaire. « Excusez-le, madame; c'est un provincial qui ne vient au bal que pour manger des glaces[3]! »

Les jours où il n'y a ni bal ni promenade, il faut aller au théâtre, non pas à l'allemand — des charcutiers seuls s'y plairaient — mais au russe, par devoir, pour applaudir la tragédienne nationale, la Séménova; mais au français, par décorum et pour le plaisir. Il ne faut pas demander devant lequel des deux il y a six files d'équipages, le soir, au lieu d'une seule à l'autre[4].

Est-ce à cause de la valeur des artistes? On sait que, dès son avènement, Alexandre Ier a fait engager tant d'acteurs français, et de si bons, qu'à Paris[5] on a joué *le Départ pour la Russie* au Vaudeville et, aux Variétés, *Allons en Russie!* que les petits journaux, à l'envi, y ont dénoncé « ce vertige de nos

1. Batiouchkof, *ouvr. cité.*
2. Clarke, *Voyage en Russie*, I, p. 81.
3. Jikharef, pp. 28, 29.
4. Viguel, *Mémoires*, I.
5. Pougin, *Boïeldieu, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, pp. 84 et suiv.

grands artistes, qui tous prétendent visiter les rives de la Néva ». Mais, malheureusement pour Moscou, ces transfuges de Feydeau, de l'Opéra, du Français, ne les dépassent guère, ces rives où coulent les faveurs et les gratifications; c'est à Pétersbourg que chante Garat, que joue Duval, que Boïeldieu, devenu maître de chapelle de l'Empereur, compose *Aline, reine de Golconde*, *Télémaque*, *Abder-Khan*, *Un tour de soubrette*, etc. Moscou, elle, n'a la plupart du temps que les doublures, et Batiouchkof s'en plaint amèrement.

J'ai vu un Thésée auquel j'avais envie de dire : « Mon ami, cire-moi mes bottes ». Je parierais que c'est un ancien décrotteur, honnête en son métier primitif, qui, d'avatar en avatar, est devenu acteur, en dépit du bon sens, pour écorcher Racine dans notre blanche Moscou. J'ai vu aussi le farouche Hippolyte, avec des mollets et des bras maigres, peu de cheveux, une voix éraillée, et bedonnant; ce n'était plus le fier adorateur de la Diane virginale, mais le pauvre Farges qui demeure au Pont des Maréchaux, dans une boutique de pommade et de parfums[1].

La revanche des Moscovites, ç'a été la venue, en 1808, de Duport — Duport le Volant[2]! — et surtout celle de Mlle Georges. Envoyée en Russie, disent les uns, par Napoléon, dont la politique en néglige aucun moyen; enlevée, disent d'autres, par l'officier aux gardes Benkendorf — qui n'aurait d'ailleurs été, en cette affaire, que le Mercure de son maître — elle eut au théâtre de Pétersbourg un brillant début dans *Phèdre*; puis, presque aussitôt, pour des motifs sans doute étrangers au grand art, elle fut réexpédiée sur Moscou. Elle y fit une entrée triomphale, au milieu d'une escorte de nobles cavaliers qui, pour avoir bu trop de Champagne en son honneur, se tenaient mal en selle[3]. Elle s'installe d'abord chez Mme Chenu qui tenait, dans la Tverskaia, des chambres meublées, et c'est là que Viazemski la trouve, un matin, en vieille capote, les manches

1. *Ouvr. cité*, p. 214. — Voir aussi Jikharef, p. 385.
2. *Messager historique*, 1901, octobre, p. 241 et *passim*.
3. Pyliaief, *La vieille Moscou*, pp. 296 et suiv.

retroussées, un couteau de cuisine à la main — le poignard de Melpomène ! — en train de gratter sa table. « Voilà pourtant ce qu'il faut faire ici, bougonne-t-elle, pour avoir des meubles propres[1]. » Mais peu après, Glouchkovski nous la montre, toujours sur la Tverskaia, mais cette fois chez un Soltykof, dans un appartement plein de bronzes, de porcelaines, de cristaux, de tapis de Perse, à côté d'un perroquet qui répète des fragments de ses rôles[2].

Ces rôles, ce sont ceux d'Hermione, d'Alménaïde, de Roxane, de Phèdre, de Didon, de Sémiramis même, car on n'a plus les mêmes raisons qu'autrefois de craindre l'ombre de Ninus[3]. Elle y remporte des triomphes que Viguel explique par son profil grec, ses beaux bras, sa taille majestueuse, qui font passer la mélopée traînante de ses vers et le sans-gêne avec lequel, à l'indignation des critiques, elle s'arrête, dans *Phèdre*, pour arranger un ruban de sa coiffure[4]. Mais qu'elle est touchante quand elle gémit

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts....

avec quel art, aux mots « suivre de l'œil... » elle se soulève, allonge les bras pour retenir ce char qui fuit dans la carrière ! que de pathétique dans sa conversation avec Œnone !

Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux !
Tu le savais....

Dit par elle, affirme Viazemski cinquante ans plus tard, ce « Tu le savais » était aussi beau que le « He has no children ! » de Macduff, dans ce Shakespeare qui, depuis, a trop fait oublier Racine[5].

1. Viazemski, *Œuvres*, VIII, pp. 252 et suiv.
2. *Messager historique*, octobre 1901.
3. Voir plus haut, p. 82.
4. *Mémoires* de Viguel. Articles de Joukovski dans le *Messager d'Europe* de 1808 à 1810.
5. Viazemski, VIII, pp. 253, 254.

Mlle Georges est restée à Moscou jusqu'en 1812, et peut-être trop longtemps pour sa gloire, non que son talent s'y fût amoindri, mais les triomphes engendrent l'envie, et son humeur n'était pas pour la désarmer. Elle fut parodiée par ses compatriotes; tout Moscou alla voir sa charge par Mme Fourès. Puis les Moscovites se blasèrent sur ses effets, et les gallophobes exaltèrent à ses dépens la Melpomène du cru, la Séménova.

Pendant un an, ce fut un concours permanent entre les deux rivales, dans tous leurs rôles; si l'une des deux avait contre elle la lourdeur des traductions russes, elle possédait, ou à peu près, tous les procédés de l'autre, et chaque imitation qu'elle réussissait était saluée comme un affranchissement du génie national. Bref, disgraciée par Moscou, Mlle Georges revint à Pétersbourg en 1812, mais la guerre était commencée; des journaux dénoncèrent, et l'espionne de Napoléon, et les traîtres qui osaient l'applaudir. En novembre, elle fut sifflée dans *Phèdre*, à la grande indignation de Mme de Staël, alors à Pétersbourg[1]; et, quelques jours plus tard, comme ses fenêtres, seules dans la ville, ne s'illuminèrent pas à l'annonce d'un malheur des Français, il devint prudent pour elle de quitter la Russie. Il semblait que la scène française fût ensevelie à jamais sous les ruines de la salle où la troupe française de Moscou avait donné sa dernière représentation, quelques semaines auparavant, devant l'état-major de la Grande Armée[1].

1. Souvenirs d'Arndt, *Archive russe*, 1871. — *Antiquité russe*, XXIX, p. 264. — Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice*.

CHAPITRE XVII

LA SOCIÉTÉ GALLOMANE

L'avènement d'Alexandre Ier et les relations de société.
Le rôle, dans les salons, de la langue française et des Français. Leurs jeux, leurs plaisanteries.
Les divertissements littéraires. Les romances, la comédie d'amateurs, les petits vers, les albums; la lecture.
La valeur morale de cette société.

Nous venons de voir les Moscovites au théâtre, au club, à la promenade, dans les lieux où ils peuvent s'imaginer sous l'œil de l'Europe. Mais ils ont une autre vie plus intime; pour bien mesurer la portée des influences françaises, il faut les suivre à domicile.

Ce domicile est parfois un simple rez-de-chaussée que précède une cour d'honneur pleine d'orties; des laquais en haillons vous y introduisent dans une antichambre mal odorante, puis dans des pièces que garnissent des tables et des chaises boîteuses, de la vaisselle ébréchée, des tableaux où l'on voit, par exemple, Judith enfonçant dans son réticule la tête d'Holopherne[1]. Mais, ailleurs, vous entrez d'abord dans un vestibule vitré, garni de statues mythologiques[2], telles qu'on en voit, à Paris, chez un maréchal de l'Empire ou chez un fournisseur des armées. Par des salons garnis de meubles de chez

1. Batiouchkof, *Promenade dans Moscou.*
2. Tolstoï, *Guerre et Paix*, description de la maison du comte Bézoukhof, à Moscou.

Daguerre[1], vous arriverez, d'un côté, dans une chambre à coucher qui vous paraîtra, comme celle du prince Kourakine à Mme Vigée-Lebrun, « digne d'être habitée par Vénus[2] »; ou, de l'autre, dans « un cabinet en levantine, couleur Marie-Louise, avec des ornements en or, qui est la chose au monde la plus jolie[3] », et les maîtres de la maison vous y feront un accueil singulièrement plus gracieux, s'il faut en croire les *mémoiristes*, sous Alexandre Ier que sous son père.

Les témoignages du temps de Paul Ier nous montrent les Moscovites « plus asiatiques, plus concentrés que les Pétersbourgeois »; il y est question de dames qui reçoivent entourées de naines et de bouffons[4]; de boïars qui donnent d'interminables festins, dignes, dit Herzen, « de Versailles et de la Horde d'or »; de soirées où la conversation est nulle, où les dames jouent et trichent, tout comme les hommes[5]. Mais, à l'avènement d'Alexandre, le tableau s'éclaircit. L'Empereur est jeune, sensible; il a les goûts de ses sujets; on peut lever la tête, parler haut, rire, vivre enfin, avec l'entrain des Français d'après Thermidor. Voilà justement qu'entrent en scène les jeunes gens que miss Wilmot nous montrait, un peu plus tôt, à la porte des salons, tout raides dans leurs habits neufs, sous l'œil du précepteur émigré qui veillait à la grâce de leurs saluts. Or, ils ont entendu parler — et ç'a été le fond de leur éducation — de la vieille France, de sa galanterie spirituelle, de son art de renouveler la vie par la succession des modes, absurdes ou gracieuses, mais toujours attrayantes; ils veulent jouir, eux aussi, de « cette douceur de vivre » que Moscou, depuis tant de siècles, n'a jamais connue.

1. Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*, à propos de la maison de Bezborodko.
2. *Id.*, III, p. 66. — Cf. Chantreau, *Voyage philosophique, politique et littéraire fait en Russie*, I, p. 281.
3. *Archive russe*, 1882, IV, 167. Lettre de la princesse Tourkestanof à Christin.
4. Lettre de miss Wilmot, *Mémoires de la princesse Dachkof*, IV, p. 213.
5. *Id.*, p. 216.

C'est d'autant plus facile, semble-t-il, que maintenant « le Tout-Moscou » est une immense famille. Entre ces parents, ces amis, ces cousins de cousins qui vous invitent dès qu'ils savent votre nom, on arrive vite à ce que Biélinski appellera « le confort moscovite, c'est-à-dire la vie à ventre déboutonné ». Chacun s'arrange et reçoit à sa guise. « Tel nous convie, comme ses ancêtres, à partager son pain et son sel ; tel autre à un bal, à un *déjeuner dansant*[1]. » Beaucoup ont leur *jour fixe*; chaque semaine, la jeunesse arrive, emplit les chambres, danse; les chandelles fument, on étouffe, on boit du Champagne, ou, plus souvent, du *kvas*; et le lendemain, dans sa maison saccagée, l'hôte se sent le cœur à l'aise, car, dit Batiouchkof, « quand un Moscovite voit tout rangé autour de lui, il se croit dans un monastère ».

Il y a pourtant des règles dans ce « *troulala* continu », et des mots de passe. Le plus nécessaire, c'est le mot français; n'est pas homme du monde qui ne sait le placer à propos. Quelques vétérans du siècle passé l'ignorent, mais les jeunes gens l'ont constamment à la bouche, à telles enseignes que Tolstoï a dû remplir d'expressions françaises la première édition de *Guerre et Paix*, quitte à les traduire ensuite. On fait plus que prendre nos phrases. « Mon père, écrit le prince Viazemski, parlait la plupart du temps en français. Quand c'était en russe, il pensait tout de même en français, et ses amis s'étonnaient de la facilité avec laquelle il traduisait en une autre langue ses pensées françaises[2]. » On écrit non moins facilement, mais avec force fautes d'orthographe : elles sont mieux portées, si l'on peut dire, que les fautes d'accent qui révèlent qu'on n'a pas été mis, dès l'enfance, entre des mains françaises. Quant aux erreurs de mot et aux quiproquos de tout genre, ils font la joie des badauds. On se répète la conversation du général Ouvarof

1. *Archive russe*, 1875, III, p. 307.
2. *Œuvres*, I, p. LVIII.

avec Napoléon. « Qui commandait cette cavalerie? — *Je*, Sire. — *Je* est un brave! — Mais *je*, c'est *ia*, c'est moi, Sire! — Je vous en félicite [1]. » Le pendant, c'est la réponse du prince Eristof au roi de Prusse qui lui demande s'il y a des esturgeons en Russie. « Oui, Sire, et moi-même j'ai eu l'honneur de l'être pendant un an. » Vérification faite, il a compris sergent [2].

On parle donc français, mais de quoi? D'après miss Wilmot, « quand les dames, à Moscou, vous ont regardée de la tête aux pieds et embrassée cinq ou six fois; qu'elles vous ont dit brusquement que vous êtes charmante, et se sont informées du prix de chaque objet de votre toilette; qu'elles vous ont enfin vanté par avance l'éclat de la prochaine assemblée de la noblesse, il n'y a plus rien à attendre d'elles [3] ». S'il en est ainsi, il faut que l'étranger paye de sa personne; *outchitel* tout désigné pour les jeux des grands enfants, le Français qui arrive est saisi, entraîné. « On le choie sans trêve.... En soirée, il se sent comme un petit potentat. Parle-t-il, on se tait. Se tait-il, c'est un concert de plaintes : Ah! la France! Il n'y a que la France [4]! » Dans cette tirade fameuse, Griboiédof n'a guère exagéré. « Il n'y avait pas en ce temps-là, écrira plus tard le *Messager d'Europe*, de fiançailles, de noces, de divorces, de funérailles, de testaments, de baptêmes où, d'une façon ou d'une autre, un Français ne participât [5]. » Ils sont si nombreux qu'ils font changer les habitudes nationales. « En Russie, dit Golovkine, jusqu'au règne d'Alexandre Ier, les hommes, en entrant dans un salon, baisaient la main aux dames qui leur donnaient un baiser sur la joue. La grande quantité d'étrangers — lisez : de Français — qui voulurent faire de cet usage national une affaire de galanterie fut cause qu'il cessa [6]. » En dédommagement, ils apportent

1. *Antiquité russe*, 1899, I, p. 260.
2. Lucien Perey, *Le comte Féodor Golovkine.*
3. Miss Wilmot, *ouvr. cité*, IV, p. 213.
4. *Le malheur d'avoir de l'esprit*, Acte III, scène XXII.
5. *Messager d'Europe*, 1823, V, pp. 11, 20.
6. *Ouvr. cité*, p. 81.

leurs petits jeux, leurs petits vers — parfois copiés dans un vieil almanach — et leurs plaisanteries, que d'avance on est décidé à trouver drôles, comme jadis les grimaces du nain ou du bouffon : que par hasard ils se taisent, c'est une déception générale. En juin 1812, Mme de Staël est à Moscou; des notables lui offrent un banquet solennel. Au commencement, les dames sont intimidées; l'attention des hommes se partage entre l'illustre visiteuse et l'énorme sterlet posé devant elle. Pour rompre la glace, elle risque une équivoque un peu vive; les visages s'éclairent. Alors elle lance un calembour; c'est du délire, et des convives sont impatients de quitter la table pour reporter dans tous les salons ce qu'Elle a dit[1].

Mais répéter n'est pas tout; il faut trouver des mots dignes du maître. Les beaux esprits moscovites y réussissent; en 1812, à Nijni-Novgorod, pendant que Moscou brûle, Vassili Pouchkine charme son exil par des calembours « dignes des temps les plus ténébreux de la monarchie française[2] ». Viennent ensuite les jeux de société; Mme Vigée-Lebrun se vante à tort d'avoir introduit les tableaux vivants en Russie, mais c'est l'abbé Lebreton qui révèle à Moscou l'art de découper des silhouettes[3]; les émigrés y joignent les charades, les énigmes, les portraits, la main chaude, le pigeon-vole, avec gages et pénitences, bref, « toute cette vaine et sotte gymnastique de l'esprit » contre laquelle Gogol se fâchera plus tard. « Il faut donc combattre l'ennui! » lui répond d'avance Batiouchkof[4].

Les façons de le combattre varient selon les temps. En France, la guitare est à la mode[5]; toute Moscovite qui se respecte en demande donc des leçons à Mlle Percheron de Moussy. Puis,

1. Pouchkine, *Roslavlef*.
2. Batiouchkof, lettres écrites de Nijni-Novgorod.
3. *Souvenirs*, II, p. 277. — Cf. Makarof, *Lettre sur le couronnement d'Alexandre Ier*, dans *Documents historiques*, p. 82.
4. *Ames mortes*, livre XII. — Batiouchkof, *ouvr. cité*.
5. Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*, II, p. 372.

vers 1807, Louise Fusil acclimate sur les bords de la Moskva, les bergers de ceux du Lignon, et les chevaliers qui reviennent de ceux du « Maure[1] ». « Nos chansonnettes faisaient fureur, écrit-elle.... Ce n'étaient plus que bacheliers, bachelettes, damoiselles.... J'avais dans mon album *la Sentinelle appuyée sur sa lance*, le *Départ pour la Syrie*, *le Troubadour*, etc. Je ne puis rendre l'effet que produisit la romance de *Joseph*[2], de même que l'*Émigré montagnard* de M. de Chateaubriand.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!

Je ne pouvais les chanter sans voir couler des larmes. » Mais bientôt, les auditrices de Louise Fusil rivalisent avec elle, et son répertoire envahit toute la Russie. Perdu près de Serpoukhof, le comte de Lagarde reçoit l'hospitalité chez un gentilhomme inconnu; le soir, la fille de son hôte prend une guitare et chante. « Jugez de mon émoi quand j'entendis une de mes romances : C'est une larme[3]... ». Bien longtemps plus tard, à Trieste, la reine Hortense n'est pas moins émue quand la famille de Ribeaupierre, rencontrée par hasard, lui chante « Partant pour la Syrie[4]... ».

A la même époque il y a, sur tout guéridon, des albums, du papier, des écritoires, des crayons. « Ceux qui ne faisaient pas de musique écoutaient en dessinant, ou bien écrivaient des folies.... » Ces albums, « un pour les vers et la prose, un second pour le dessin, le troisième pour la musique[5] », sont l'accessoire indispensable de toute maîtresse de maison, de toute jeune fille : Pouchkine ne les oublie pas quand, dans *Eugène Oniéguine*, il décrit la jeune première de ce temps.

1. Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice*, II, pp. 208 et suiv.
2. De Méhul.
3. Lagarde, *Voyage de Paris à Vienne...*, p. 89.
4. *Archive russe*, 1877, II, p. 27.
5. Louise Fusil, II, p. 198.

Elle avait un album de vers,
Parlait toujours, comme au théâtre,
En minaudant avec sa voix;
Au risque d'être mal à l'aise,
Portait un corset trop étroit
Et prononçait à la française
Notre *n* russe, en le nasillant[1].

Il serait bien extraordinaire qu'à ces divertissements les Moscovites n'eussent pas joint la comédie de société. Chaque bonne maison a son théâtre : celui du comte Soltykof, à Marfino, dans un bois de tilleuls que gardent des canons enlevés aux Prussiens par l'aïeul du comte, revient constamment dans les récits des *mémoiristes*[2]. C'est là que Vassili Pouchkine, qui a reçu des leçons de Talma, joue Orosmane avec un succès que n'amoindrissent ni son embonpoint peu tragique, ni les quolibets de son cousin Alexis, qui promène par la salle le quatrain que, dit-il, Vassili a fait pour Mme Récamier.

O douce Récamier,
Que tu me sembles belle!
Que ne suis-je ramier!
Que n'es-tu tourterelle[3]!

Vassili proteste et se fâche, mais n'en reste pas moins l'inséparable de son persécuteur. Vers 1809, le Français Domergue, arrivé à Moscou pour diriger la troupe française, les voit jouer ensemble.

Peu après mon arrivée, je fus invité chez Mme Pouchkine mère; à ma grande surprise, j'y vis jouer plusieurs pièces françaises; MM. Vassili et Alexis Pouchkine y tenaient les principaux rôles. Je me croyais transporté par enchantement dans la meilleure société de Paris[4]....

Il ne faut pas s'étonner, après cela, qu'un autre Pouchkine, Alexandre, qui a dix ans et sans doute assistait à cette soirée,

1. *Eugène Oniéguine*, Ch. II, str. XXXIII. — Cf. Tolstoï, *Guerre et Paix*, I, p. 20 de la trad. franç.
2. Pyliaief, *La vieille Moscou*, pp. 298 et suiv.
3. *Archive d'Ostafiévo*, Viazemski à Tourguénief, III, p. 196.
4. Armand Domergue, *La Russie pendant les guerres de l'Empire*, I, p. 180.

compose — en français, bien entendu — des comédies imitées de Molière, qu'il joue à sa sœur, quand précepteur et gouvernante ont le dos tourné, et qu'il raille ensuite en des épigrammes que son oncle Vassili n'aurait pas désavouées.

Soirées théâtrales et petits vers mènent aux soirées littéraires. Là-bas, à Paris, chez Mme de Genlis, Millevoye et le comte de Sabran disent leurs vers debout contre la cheminée, devant un demi-cercle d'auditrices; Legouvé lit le *Mérite des femmes* chez Mlle Contat; Chateaubriand lui-même apporte chez Mme de Beaumont des fragments de *René* et d'*Atala*[1]. Nous voyons donc, à Moscou, des gens du monde se réunir pour relire telle lettre de Mme de Sévigné, discuter le dernier roman de Mme de Genlis ou de Ducray-Duminil, citer La Harpe, dont l'*Athénée*, richement relié, trône sur la table du maître de la maison, écouter enfin les vers de quelqu'un des assistants ou des assistantes[2]. Ce ne sont, à Moscou comme à Paris, que dizains, sixains, quatrains, couplets, madrigaux, logogriphes, impromptus, devises, bouquet, stances, etc., parfois en russe — comment, hélas, faire autrement? — parfois aussi en français.

Ils sont, en effet, toute une pléiade, les Repnine, les Golènichtchef-Koutouzof, les Koutaïssof, les Pouchkine, et beaucoup d'autres, qui manient notre vers à peu près aussi bien que le russe, et qui les remplissent, l'un et l'autre, des mêmes idées et des mêmes images[3]. Le prince Biélossielski est le plus parfait représentant de leur espèce[4]. Jadis diplomate, et rappelé, dit-on, pour son refus d'écrire ses dépêches autrement qu'en vers, il est, à Moscou, le Mécène des émigrés qu'il héberge et régale, après dîner, de la vue de sa galerie de peinture, et de la lecture de ses vers qui, à tout prendre, sont encore moins mauvais que ses

1. Vicomte de Broc, *La vie en France sous le premier Empire*, pp. 420, 436, etc.
2. *Messager d'Europe*, 1895, VI, p. 30.
3. *Archive russe*, 1873, p. 421. — *Id.* 1876, III, p. 161.
4. D'Allonville, *Mémoires*, V, pp. 96 et suiv.

tableaux. Comment, d'ailleurs, ne pas lui savoir gré de cette *Épître aux Français* à laquelle il a mis pour épigraphe ces vers de Pradon?

Moi qui vous aime tendrement
Je n'écris que pour vous le dire....

Et comment, d'autre part, en un siècle sensible, ne pas partager un peu les bons sentiments de son *Épître aux Troubadours*?

J'aime à la fois les fleurs, les champs, les coquillages,
Les beaux seins palpitants, les yeux bien affilés,
Les fruits, les diamants, les ruisseaux, les ombrages,
Les fossettes, les mains, les jolis pieds moulés.
Je m'intéresse à tout, à la mélancolie,
A la peine, au plaisir, au malaise, au bonheur
D'un oiseau, d'un lapin, d'un arbre, d'une fleur,
D'un arbre même encor sur sa base fleurie,
Car, croyez-moi, tout sent le charme de la vie... [1]

Ce sont là, avec un grain d'extravagance en plus, les idées, les images, les rimes de nos poètes. Elles valent à peu près, sur les bords de la Moskva, ce qu'elles valaient ailleurs, et témoignent, en tout cas, qu'on nous y lit beaucoup.

Il y a des moments, en effet, où, même à Moscou, le *troulala* s'interrompt; où l'on demande à des livres, ou l'oubli du présent, ou la préparation du lendemain. Or, on en trouve partout maintenant[2]; l'Anglais Clarke assure que, même à Tobolsk, il y a des libraires [3]. A Moscou, Lavaux et Courtener vous fourniront les nouveautés, même défendues par la censure[4]; tout gentilhomme, n'eût-il que 500 roubles de revenu,

1. *Poésies françaises d'un prince étranger*, Paris, Didot, 1809.
2. Karamzine, *Du commerce des livres*. — Batiouchkof, *ouvr. cité*, p. 207.
3. *Voyage en Russie, en Tartarie et en Turquie*, I, p. 105.
4. Jikharef, *ouvr. cité, passim*. — Lettre de Makarof, dans *Documents historiques*, etc. — Pypine, *Le mouvement social...*, p. 74.

pourra vous prêter les classiques; et chez certains magnats, vous aurez chance de rencontrer l'ouvrage rare qui n'existe plus à Paris. La Révolution a enrichi la Russie; la Bibliothèque impériale a reçu les acquisitions de Doubrovski[1]; la collection Razoumovski est célèbre par ses incunables; celle de Michel Galitzyne, par son psautier de saint Louis; celle de Boutourline, à la fois par ses estampes et par ses suites de livres sur la France et Paris qui sont absolument complètes; plutôt que d'en laisser sortir un seul volume, le maître du logis en fera venir de France un nouveau, pour amis[2].

Dans ces collections, les livres français sont en écrasante majorité[3]; Soltykof, par exemple, en a 5 000 pour une centaine d'autres. La plupart sont des classiques, mais la nouveauté est toujours recherchée. « Dites-moi, marquis, demande la Loukéria de Krylof, que lit-on maintenant à Paris[4]? » Le marquis n'en sait rien, et pour cause; mais un vrai Français eût cité Mme de Genlis, et Loukéria eût aussitôt fait venir ses œuvres. Vers 1810, elle est l'idole du public; le vieux Koutouzof lui consacre sa soirée d'avant Borodino[5], et Pogodine, qui a dix ans, se nourrit de *Victor ou l'enfant de la forêt*, *Alexis ou la maison dans la forêt*, *Lolotte et Fanfan*, *Célina ou l'enfant du mystère*, *Catherine ou l'enfant trouvée*, etc.[6], qui sont tous, sinon de Mme de Genlis, du moins de sa lignée, avec « les qualités qu'on admire en elle, l'action, la connaissance du monde et du cœur humain, et plus que chez Marmontel lui-même, le don de faire aimer la vertu[7] ». C'est là l'avis unanime des lectrices qui, maintenant, sont légion : quand Pouchkine dépeindra l'*intelligence* de ce temps,

1. L. Pingaud, *Les Français en Russie*, p. 263.
2. Fortia de Piles, *Voyage en Russie*, III, p. 343.
3. *Archive russe*, 1881, III, *Mémoires de Bouténief*. — Clarke, *ouvr. cité*, I, pp. 89, 90, etc. — Pouchkine, *Roslavlef*, etc.
4. *La leçon à nos filles*.
5. *Guerre et Paix*, II, p. 376 de la trad. franç.
6. Barsoukof, *La vie et l'œuvre de Pogodine*, I.
7. Sipovski, *Études sur le roman russe*, p. 245.

ce sera sous les traits de la jeune personne qui rêve, à sa fenêtre,

> Avec le tome quatrième,
> D'un fort sentimental roman,
> *Les amours d'Elise et d'Armand*
> *Ou les lettres de deux familles*,
> Qui, dans ses longueurs infinies,
> D'un bout à l'autre est fort moral[1],

moral, bien entendu, en ce sens qu'il enseigne l'amour élevé, qui est un progrès, et qu'on ne saurait pratiquer sans les leçons des Français. « C'est Staël et Chateaubriand qui nous apprennent à aimer, » a dit encore Pouchkine, et ce serait fort bien, sans doute, si l'on n'écoutait qu'eux. Mais voilà *Faublas* qu'on traduit, à titre d'œuvre capable d'épurer les mœurs, qu'Ismaïlof imite dans *Eugénie ou les suites d'une mauvaise éducation*, et Tchoulkof aussi, dans sa *Cuisinière complaisante*. Puis on importe quantité d'œuvres écloses sous le Directoire, et que l'Empire a pourchassées. Qu'elles aient eu grand succès, on n'en peut douter, en trouvant leur imitation dans des recueils plus ou moins secrets, et signés parfois de noms illustres.

Faut-il en conclure à l'immoralité de cette société? Sur elle, comme sur les Pétersbourgeois du XVIIIe siècle, les témoignages se contredisent, et les plus sévères ne sont pas ceux des étrangers. Joseph de Maistre se plaint de « ces grandes maisons de plaisance, moins russes que françaises, où tous les vices dansent sur les genoux de la frivolité[2] ». Löwenstern affirme que « toute la jeunesse d'alors s'imaginait devoir singer Richelieu. C'était tous des Lauzun au petit pied[3] », et Griboïédof renchérit encore. « C'était, dit-il, un mélange de vices et d'ama-

1. Début du *Comte Nouline*.
2. Joseph de Maistre, *Correspondance diplomatique*, 8 novembre 1812, II, p. 159.
3. Général de Löwenstern, *Mémoires*.

bilité; parfois, dans les mœurs, une sorte de chevalerie; dans le cœur, une absence complète de sentiment. Les duels étaient nombreux; chaque homme brûlait du désir de tromper les femmes en amour, et les autres hommes aux cartes ou autrement[1]. »

Il est difficile de dire à quel point Lauzun ou Richelieu sont responsables, ou de ces vices, ou de cette chevalerie; l'exemple des Français ne transforme pas les Russes autant que d'aucuns l'imaginent. Nos dehors sont imités avec succès; notre langue « n'a jamais mieux mérité le nom d'universelle »; notre plaisanterie, nécessaire au monde, l'est encore plus en Russie que partout ailleurs[2] : pourtant, miss Wilmot nous assure que, malgré leurs efforts, les dames n'y ont pas « la douceur, la suavité des manières qui règnent si généralement en France[3] ». Et, là-dessus, les Russes tombent d'accord avec elle : dans des lettres datées de 1810, un inconnu trouve qu'à Pétersbourg « le goût et le luxe des appartements, l'accueil du maître de la maison, la langue française dont il se sert, tout cela enchante, mais cet enchantement disparaît à la deuxième ou troisième visite. La conversation languit parce que, chez nous, on ne s'intéresse qu'à la nourriture et aux cartes. Nous pouvons prendre les modes et l'aspect extérieur des Français, mais nous n'aurons jamais ni leur vivacité, ni leur riche fantaisie, ni leur humeur sociable[4].... »

C'est là trop de sévérité pour les uns, d'enthousiasme pour les autres. Il est naturel que le passé russe vive encore, même chez les plus cultivés des gallomanes; que, chez les autres, une mince couche de culture n'ait pu créer tout l'esprit d'Occident. Il semble d'ailleurs que beaucoup de Russes aient une tendance

1. Griboiédof, *Portrait de mon oncle.*
2. Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg.*
3. *Mémoires de la princesse Dachkof*, IV, p. 213.
4. *Antiquité russe*, décembre 1902.

à grossir les défauts de ce temps. Vers 1820, Pouchkine pourra railler Moscou,

> Ses pimbêches en robe à traîne,
> Ses jeux où l'on bâille et s'endort,
> Le rire épais de ses Mécènes,
> Leur sottise en lunettes d'or[1]....

les critiques pourront flétrir — et justement à propos de notre ami Vassili Pouchkine — « ces types répugnants de Russes francisés »; la société de ce temps a eu pourtant son charme[2]. Si miss Wilmot a pleuré en quittant Moscou, ne la croyons pas quand elle assure que c'est par regret des montagnes de glace. De son côté, Joseph de Maistre se prend à écrire des Russes qu'ils sont « bons, humains, hospitaliers, spirituels, intrépides, entreprenans, heureux imitateurs, nullement pédans[3]... », et ce ne sont pas là précautions oratoires destinées à faire passer le jugement qu'il porte ensuite sur leur mobilité. D'autre part, nous entendrons bientôt les prisonniers de 1812 célébrer « la grâce infinie » avec laquelle des Russes ont soulagé leur misère. Un jour viendra enfin où Pouchkine regrettera, dans cette Moscou qu'il a raillée, même la grâce de ses gallicismes. Il se pourrait que, dans le mélange dont parle Griboiédof, l'amabilité eût eu la plus grosse part.

1. *Epître à Vsévolojski.*
2. *Mémoires de la princesse Dachhof*, IV, p. 250.
3. *Archive russe*, 1866, p. 1466, lettre au prince Kozlovski.

CHAPITRE XVIII

LA LITTÉRATURE (1789-1815)

L'évolution littéraire de l'Europe : part qu'y prend la Russie.
La prose : le roman. Karamzine et son école. L'influence de la *Nouvelle Héloïse* et de *Werther*.
La poésie, ses modèles français ou « franco-anglais ». Les Allemands; le succès de leurs ballades, la résistance à leurs drames.

Pendant la Révolution et l'Empire, l'évolution littéraire commencée, en Occident, dès avant 1789, s'est achevée presque partout. En 1815, l'Allemagne, l'Angleterre sont en pleine efflorescence romantique; en France, Chateaubriand et Mme de Staël ont ouvert les voies à de nouveaux sentiments, à de nouvelles influences. Pendant cette rénovation générale, qu'a fait la Russie?

Dès 1790, nous y avons entendu Karamzine dénier à « la Melpomène française » et, d'une façon plus générale, à notre poésie, « l'invention, le feu, le sentiment profond de la nature » qu'il reconnaissait, par contre, aux Anglais et aux Allemands[1]. Plus tard, la littérature française est devenue suspecte; la Terreur, les guerres contre nous ont fait affluer dans les universités allemandes la jeunesse lettrée. De loin, on est porté à en conclure que la Russie, elle aussi, est en train de faire sa révolution littéraire; de près, on n'y découvre encore qu'une évolu-

1. *Voyage en France*, trad. Legrelle, pp. 56, 117.

tion lente qu'il faut suivre de genre en genre pour déterminer un recul fort approximatif des vieilles influences.

Nous avons déjà dit que le genre le plus apprécié, c'est le roman ou plutôt la nouvelle[1]; le lecteur russe est encore loin de l'endurance nécessaire aux lectures longues et sérieuses. « Les longs écrits ne sont pas à la mode chez nous, remarquera Viazemski un peu plus tard; vite, à propos et fort, voilà, pour notre temps, la règle des trois unités[2]. »

Or, des nouvelles, les plus populaires sont celles de Karamzine; la *Pauvre Lise*, *Eugène et Julie*, *Nathalie la fille de boïar*, etc., pénètrent dans les provinces les plus reculées; on les lit même en France, assurent des journaux moscovites, et on y trouve que « cet écrivain d'un pays encore un peu barbare est digne de rivaliser avec les Marmontel et les Florian[3] ». Karamzine est en effet le truchement qui transmet au grand public les leçons de sensibilité que nous avons vu Romme extraire de *Bélisaire* pour Popo Stroganof. Eugène et Julie se promènent, au clair de lune, en parlant d'immortalité; sur quoi Eugène meurt à la fleur de l'âge, et nous pleurons quand nous découvrons, par hasard, sa tombe oubliée. La pauvre Lise est une serve que le seigneur Eraste a aimée, puis abandonnée, et qui s'est jetée dans un étang voisin de Moscou : le poète va souvent rêver près de l'humble croix qui marque sa sépulture... Partout, dans les nouvelles de Karamzine et de ses innombrables imitateurs, les héros sont sensibles; leur joie est d'obéir à leur cœur, « le plus précieux des dons de la nature[4] ». Mais, hélas! l'homme n'est pas fait pour le bonheur! Surviennent les traîtrises du sort, les passions dévorantes, dont rien ne peut le

1. Voir plus haut, pp. 115, 116, 163.
2. Lettre à Dmitrief. Voir *Archive russe*, 1866, p. 1704.
3. *Le Patriote*, 1804, cité par Sipovski, *Le Roman russe*, p. 262.
4. Sipovski, *Influence de Werther sur le roman russe*, dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique*, janvier 1906, p. 75.

sauver — sinon la femme. « Femmes, sauvez les mœurs : sauvez l'humanité! » s'écrie donc le *Patriote*, revue de Moscou, dès son premier numéro[1]. De son côté, le *Journal des Belles* invoque les femmes illustres qui brillèrent aux époques de chevalerie, puis Mme de Maintenon, Hortense Mancini, et même « l'incomparable Ninon de Lenclos[2] »; ce qui donne à penser que les écrivains sensibles comprennent largement la vertu. Leur sensibilité, en effet, voisine avec la sensualité, et de si près que Karamzine est obligé de protester contre les écarts de ses fils littéraires. « Libre aux jeunes écrivains d'apprendre à leurs lecteurs que les femmes ont des jambes et des bras.... Nous, les vieux, nous avons tout vu, mais nous ne le décrivons pas[3]. »

Grivoiserie, sensualité, sensibilité, d'où tout cela vient-il? Il est clair, d'abord, que Karamzine s'est inspiré des Français auxquels on le comparait, et de leurs disciples : « Hier, écrit-il de Paris, en 1790, j'ai passé cinq heures chez Mme M...; nous avons parlé de la sensibilité[5] ». De son côté, l'apothéose de la femme, dans les feuilles moscovites, n'est autre chose que l'écho, et du vers de Legouvé,

Tombe aux pieds de ce sexe auquel tu dois ta mère[5],

et de nos romans, et surtout de la *Nouvelle Héloïse*, qu'on lit maintenant jusqu'aux frontières de la Chine[6], pour le plus grand profit, semble-t-il, des mœurs russes; la plupart des *mémoiristes* jurent, en effet, que le spectacle des amours de Saint-Preux les a purifiés, et que, seuls, de vieux débauchés pourraient y contredire[7]. Quoi qu'il en soit, à côté d'elle, *René*,

1. Cité par Piatkovski, *Développement de la culture russe*, II, p. 99.
2. *Id.*, II, p. 101.
3. *Messager d'Europe*, 1803, XIV.
4. *Lettres de France* (trad. Legrelle), pp. 306, 307.
5. *Le mérite des femmes.*
6. *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1869, avril.
7. *Messager d'Europe*, 1887, XII, p. 672. — Sipovski, *ouvr. cité*, passim. — *Archive russe*, 1885, III, 13.

Atala, *Delphine*, *Corinne* passent à peu près inaperçus. Les petits romans mis à part — il y a toujours des lecteurs pour Mme de Genlis, pour miss Radcliffe, pour Kotzebue et Auguste Lafontaine[1] — c'est Rousseau qui est le maître des esprits, et derrière lui son disciple, Gœthe : comme la *Nouvelle Héloïse*, *Werther* est pillé par tous les romanciers russes.

Trois fois sur quatre, ils nous présentent leur héros vêtu de noir; assis sur un arbre renversé par la cognée du bûcheron, il suit d'un œil distrait le nuage qui fuit, tandis que le vent joue dans ses boucles blondes; quand il rentre enfin, c'est pour rassurer son vieux serviteur, anxieux de sa longue absence[2]. Peu sociable, il l'est pourtant trop pour son bonheur; car, un jour, chez des voisins, il entrevoit au milieu d'un groupe d'enfants une jeune fille qui leur distribue, non plus des *Butterbrod*, comme Charlotte, mais des tasses de thé. Sa beauté, l'air joyeux des enfants, leur grâce, leur propreté même, tout cela va au cœur du Werther russe. Puis la musique s'en mêle; un *adagio* joué par ces doigts divins lui arrache des larmes. Aime-t-il, il ne sait; mais voilà qu'un jour il lit *Werther* avec elle : le livre lui tombe des mains, et d'eux-mêmes, les mots d'amour lui montent aux lèvres. Hélas! un père barbare intervient; l'amante est livrée à un mari, qui, provoqué, refuse avec cynisme de se battre. Que peut faire alors l'amant, sinon mourir d'une opportune phtisie, ou se tuer, comme Werther, si par malheur il est bien portant[3]?

Cette influence d'un Allemand est une grande nouveauté; elle n'indique pourtant pas un recul des Français. On a peine à démêler, en effet, même chez les Russes les plus werthéromanes, ce qui leur vient de l'un plutôt que des autres. Leur héros porte

1. Voir *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1891, avril. — Sipovski, *ouvr. cité*, p. 243. — *Antiquité russe*, 1895, I, pp. 155, 156.

2. Sipovski, *L'influence de Werther sur le roman russe du XVIIIe siècle*, dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1906, janvier, pp. 53-106.

3. *Le malheureux Werther*.

sur son cœur la *Nouvelle Héloïse* aussi bien que *Werther*[1]; leur héroïne ressemble autant à Julie qu'à Charlotte. Même la pastoure du *Lac de Rostof* nous est présentée, sur le seuil de sa chaumière, avec la *Nouvelle Héloïse* à la main, car, bâtarde d'un seigneur, elle a reçu les leçons d'une *mamzell*[2]. En définitive, Gœthe et Rousseau se confondent, et les Russes de ce temps ne sont pas plus détachés du goût français que ne l'était Rousseau lui-même. Il faut noter, d'ailleurs, que l'avenir du roman russe est dans le réalisme, et que son précurseur, Nariéjni, va justement se recommander de l'exemple de *Gil Blas de Santillane*[3].

Mais l'évolution littéraire qui s'accomplit en Europe est une réaction surtout contre notre poésie et les règles fixées par l'abbé Batteux ou par Boileau. C'est donc dans la poésie russe que nous aurons le plus de chances de découvrir des indices d'un changement du goût.

Il y en a un qui saute aux yeux. La poésie pompeuse n'est plus à la mode : si, dans la capitale des fonctionnaires, on cultive encore l'ode officielle[4], on tient, à Moscou, que « la poésie consiste, avant tout, dans la vivacité des pensées et des sentiments[5] »; qu'il faut, dans les vers, « faire sourire la tendresse » de telle façon qu'on puisse toujours « les lire à une jolie femme ». On s'adonne donc aux petits, aux tout petits genres; mais il n'en est pas autrement à Paris, et dans cette évolution les Russes suivent encore les Français[6].

Parfois, pour la fable, ils s'inspirent de l'Allemand Gellert, mais qui dénombrera leurs imitations de La Fontaine, Florian, Saint-Lambert, Ginguené, Boisard, Le Bailly, Joliveau, Jauf-

1. Sipovski, *art. cité*, p. 70.
2. *Id.*, p. 85.
3. Skabitchevski, *Histoire de la censure russe*, pp. 121 et suiv.
4. L. Maïkof, *Batiouchkof, sa vie, ses œuvres*, p. 35.
5. *Messager de Moscou*. — Voir Soloviof, *Karamzine*, p. 35.
6. Potez, *L'élégie en France avant le romantisme*, pp. 19 et suiv.

fret, Baraton, Panard, Cotin, La Monnoye, François de Neufchâteau, Maleville, Gombaud, Lebrun, Desmoutiers, Roy, Grécourt, Lamotte, Guichard, Nogent, etc.? De ces imitations, on sait bien que la pire est celle où le comte Khvostof a doté de dents aiguës, pour ronger les rets du chasseur[1], le pigeon trop volage, mais on discute fort pour savoir laquelle vaudra à son auteur le titre envié de « La Fontaine russe ». Quelques-uns tiennent pour Joukovski et sa traduction du *Rêve d'un habitant du Mogol*, bien qu'il n'y ait pas rendu, dans toute leur beauté, les vers du maître

Solitude, où je goûte une douceur secrète...

D'autres sont pour Dmitrief « qui, seul, a ravi le secret de La Fontaine et des Grâces[2] ». La génération suivante jugera qu'il a tout au plus entrevu celui de Florian et de Legouvé[3], et la palme restera à Krylof. Celui-ci a tout de son modèle, même ses distractions, et pourtant il est national jusqu'au bout des ongles; personne ne sait comme lui russifier une fable avec des épithètes et des proverbes qui font sortir le moujik du Champenois ou du Normand. Il n'est pas jusqu'à la lenteur de son dialogue qui n'aide à la métamorphose. Il allonge La Fontaine de même que celui-ci avait allongé Phèdre, mais comme il sait relever d'un vers spirituel, qui n'est pas toujours chez le maître, le récit déjà trop long pour notre impatience française!

De la fable, on passe aisément à l'idylle et, de l'idylle, à l'épître; comme à Paris, on imite Catulle, Horace, Properce, Tibulle. On imite encore plus leurs imitateurs, Dorat et Parny, en des stances, à vrai dire, plus variées dans la forme que dans le fonds; ce qu'elles chantent, c'est toujours l'heureuse médiocrité, la paresse philosophique, la solitude auprès d'un clair

1. *Antiquité russe*, 1884, XLIII, p. 107.
2. Ismaïlof, 1815, dans le *Musée russe*. — Cf. *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1902, avril, article de Tchoulitski.
3. *Archive russe*, 1879, VIII, p. 477, lettre de Viazemski à Pouchkine.

ruisseau, mais en compagnie d'une tendre bergère[1]. C'est le bonheur, mais, hélas! il n'est pas plus durable en vers qu'en prose; bientôt l'idylle s'enveloppe des longs voiles de l'élégie, et la mélancolie survient;

La voilà qui paraît dans l'ombre,
Portant un cyprès à la main;
Son teint est pâle, son œil sombre,
Ses bras sont croisés sur son sein[2].

Est-elle, cette mélancolie, le signe révélateur de nouvelles influences? En fait, elle ne vient ni des Anciens, ni des Italiens ou des Espagnols, que quelques Russes viennent justement de découvrir avec notre aide[3], ni même des Français, bien que Batiouchkof parle quelque part des leçons qu'en donne Parny[4]; ses vrais inventeurs, ce sont les Anglais. Mais pour qu'elle arrive aux Russes, il faut d'abord que les Français s'en éprennent; que, pendant dix ans, ils traduisent et retraduisent le *Cimetière* et le *Village abandonné*[5]. Joseph-Marie Chénier est, pour la Russie, le parrain de Gray, comme Baour-Lormian l'est de Macpherson[6], Chateaubriand de Milton, et Ducis de Shakespeare. Il est permis de se demander si, sans de tels truchements, les Anglais auraient conquis les écrivains, le public et surtout les femmes, « cette plus belle moitié de l'auditoire qui entraîne l'autre[7] »; comment, en effet, le vrai William aurait-il plu alors que Ducis lui-même était trouvé un peu brutal, et qu'Ozérof devait, en son *Othello*, faire épouser le Maure à Desdémone, au cinquième acte, avec la bénédiction de son père et du doge?

1. Potez, *ouvr. cité*, *passim*. Khalanski, *Influence de Vassili Pouchkine...*, pp. 15 et suiv. — Batiouchkof, *Epître à Petin*, etc.
2. Michaut, *Epître à Mme Adèle*, dans le *Printemps d'un Proscrit*.
3. Notamment, dans l'adaptation de *Don Quichotte*, par Florian.
4. Lettre à Gniéditch, février 1810.
5. Potez, p. 309. — Hippolyte Rigault, *Œuvres complètes*, III, p. 199.
6. Il faut pourtant noter qu'*Ossian* a été lu en allemand, par les Russes, avant de l'être en français.
7. Lettre de Ducis.

Il faut donc attribuer plus d'importance à la vogue de quelques Allemands qui, eux, du moins, n'ont pas eu besoin de se faire présenter par des Français; les Russes les ont connus, soit dans les universités d'Allemagne, soit dans leurs propres universités qui sont pleines de professeurs allemands. Leur poésie acquiert des fervents, d'abord parmi les étudiants; puis, peu à peu, les lettrés s'y intéressent, et, par une conséquence naturelle, à leur philosophie aussi; en 1806, Joukovski songe à l'aller étudier dans quelque ville paisible, à Iéna, par exemple[1]. Il n'y va pas, et pour cause; mais il trouve sur place assez d'initiateurs pour devenir « le père du romantisme allemand, en Russie, et l'oncle, en poésie, de tous les diables et sorciers allemands ou anglais[2] ».

C'est lui, en effet, qui a le premier mis en vers russes les motifs caractéristiques des légendes et des ballades allemandes :

Voilà que la lune empourprée
Se lève sur le mont lointain,
Tantôt sortant de la nuée,
Tantôt disparaissant soudain.
Les montagnes, leurs longues ombres,
Les océans silencieux,
L'immensité des forêts sombres,
La voûte lointaine des cieux,
Tout dort dans une clarté vague...
Mais minuit sonne, et tout d'un coup,
Tout tressaille, mont, forêt, vague;
Un vent accourt, on ne sait d'où :
Plus rapide encor, dans la plaine,
Voilà qu'un cavalier surgit[3]...

Ce cavalier-fantôme, c'est celui de la *Lenora* de Burger, que Joukovski a transporté dans la steppe, pour qu'il y entraîne, dans une course sans fin, cette Lioudmila que la mort de son ami, tombé pour la patrie, a fait murmurer contre la Provi-

1. Lettre à Alexandre Tourguénief.
2. Lettre de 1849. — Cf. Pypine, *Caractéristique du mouvement littéraire...*, p. 23.
3. Joukovski, *Lioudmila*.

dence. Rien de plus allemand, donc, que ce nouvel élément de la poésie russe; mais, en le constatant, n'oublions pas que nous avons entendu tout à l'heure les Français prêcher la mélancolie; du mélancolique au funèbre, puis au fantastique, il n'y avait qu'un pas. Et le fait est que Joukovski a été aussi le traducteur d'innombrables poésies françaises, et qu'il passait d'une littérature à l'autre sans soupçonner qu'il préparait une révolution[1].

Il l'aurait senti s'il s'était occupé du drame; car c'est là que gît — tous les Allemands ne cessent de le clamer — la grande différence de l'art classique, français, et de l'art nouveau qu'ils appellent romantique. Or, cet art, les Russes ont déjà appris à l'aimer dans Schiller. Dès 1790, Karamzine le louait; à la même époque, les élèves de la pension noble de Moscou, et parmi eux Joukovski, jouaient ses *Brigands*; les traductions de ses drames ont été nombreuses dans les années suivantes. Enfin, en 1805, Gniéditch rêve de composer, à son instar, une trilogie en quinze actes[2]. Cette fois, semble-t-il, c'est bien la rupture avec la tradition française.

Elle se prépare, en effet, mais ne s'opère pas : Gniéditch recule devant les moqueries de ses amis, de la société tout entière. Partout on raille le théâtre allemand et ses étrangetés : le comte Stroganof se tient les côtes, en voyant, au bas d'une affiche de la troupe allemande de Moscou, après la liste des personnages, l'indication collective « *Damen*, *Banditen*, *Senatoren*[3] ». Quelques rares audacieux luttent bien contre le courant; le jeune Jikharef essaye de faire comprendre au vieux major Evréïnof que l'œuvre des Encyclopédistes ne réchauffe pas l'âme autant que les vers de Schiller : Evréïnof jure que si. « Mais enfin, demande Jikharef, les avez-vous lus, ces vers?

1. Voir Tikhonravof, *ouvr. cité*, III, IIe partie, p. 346.
2. Jikharef, p. 120.
3. Viguel, II, p. 124.

— Non, monsieur, hurle l'autre, et je ne les lirai jamais[1]! » Jikharef sait d'ailleurs si bien que le public est dans les mêmes dispositions qu'Evreïnof, que, dans le silence du cabinet, il compose, non point un drame, mais une tragédie en cinq actes, *Artaban, roi des Parthes*[2]. C'est une tragédie aussi que veut faire ce jeune poète, Krioukovski, que l'Empereur envoie étudier à Paris, foyer de l'art dramatique. Ce sont des tragédies qu'acclame le public, et à Moscou, et à Pétersbourg, et si son goût a changé, c'est simplement en ce que maintenant il préfère, comme le public parisien, Racine à Voltaire[3], et que d'ailleurs ils souffrent tous deux de la concurrence de Ducis. C'est lui le vrai modèle du nouveau « Racine russe », Ozérof; c'est lui qui le mène d'Œdipe à Othello, de l'antiquité au moyen âge, tous deux compris, bien entendu, à la française[4]. Dans le *Dmitri Donskoï* d'Ozérof, qui nous montre la lutte des Russes contre les Tatars, nous voyons deux jeunes princes, épris tous deux de la princesse Xénia, en oublier la patrie et l'armée; il faut, pour sauver celle-ci, le beau désespoir de l'amant préféré, qui se sacrifie, court à l'ennemi, le disperse, et sauve du même coup Xénia, car son rival, attendri, se hâte de la lui rendre. Ces paladins ne font guère songer, ni aux mœurs russes d'alors — « qui sont simples encore », comme le remarque l'un d'eux — ni au vrai Dmitri Donskoï. Leur modèle, c'est le jeune et beau Dunois de la reine Hortense; ils sont autant dans l'esprit de la nouvelle école que peut l'être, dans une comédie-ballet, auprès de Vladimir le Beau Soleil d'Or, « M. Auguste, de Paris, en ses danses russes ».

Cette persistance du goût français, en tragédie comme ailleurs, n'est pas le fait seulement du public mondain; la plupart des lettrés la partagent. A Pétersbourg, Krylof et Klouchine

1. Jikharef, *ouvr. cité*, pp. 99, 121.
2. *Id.*, p. 371.
3. *Archive Vorontzof*, lettre de Markof.
4. Tikhonravof, *ouvr. cité*, III, II, p. 346.

foudroient « Schiller et Lessing... monstres de la littérature qui défigurent le goût et le style[1] ». A Moscou, Dmitrief proteste qu'il n'est pas besoin, pour émouvoir, d'évoquer « des scènes dégoûtantes de brigands, des apparitions de spectres et de démons, et d'avoir recours à toutes les absurdités d'une imagination déréglée[2] ». Batiouchkof, de son côté, se demande pourquoi on traduit les Allemands : « Je commence à les mépriser; leur littérature n'est que grimaces et convulsions[3] » ; après quoi, il n'est guère plus tendre pour les Anglais : « Chateaubriand m'a noirci l'imagination, l'an dernier, avec son Milton, son enfer, ses diables, et Dieu sait quoi! Il m'a gâté l'esprit et le style[4] ». Shakespeare aussi les gâterait, car il manque à son génie « d'avoir connu les beautés tendres et majestueuses de la Muse française.... » Et les plus anglophiles regrettent, comme Dachkof, « qu'avec tout leur talent, les Anglais ne soient pas nés, n'aient pas été formés au milieu des Français du XVIIe ou de la première moitié du XVIIIe siècle[5] ».

En définitive, il en est, en ce temps, de la Russie comme de la France; des influences s'y font sentir qui ne sont pas selon la tradition, mais qui n'en triomphent pas : toute tentative de changer les anciennes formes de la poésie est repoussée, et quant à ses sujets, ils sont toujours, ou presque toujours, ceux qu'ont adaptés les Français du siècle précédent. Marmontel, d'une part, Dorat et Parny, de l'autre, restent les modèles de presque tous les écrivains. Il n'est donc pas surprenant qu'après le triomphe du romantisme, une génération nouvelle les ait traînés dans la boue. De 1830 à nos jours, il a été entendu, sans dis-

1. *Le Mercure de Saint-Pétersbourg.*
2. Lettre à Saint-Thomas.
3. Lettre à Gniéditch, 10 mars 1807. — *Id.*, à Viazemski, 1817.
4. *Id.*, à Gniéditch, août 1811.
5. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1878, I, p. 76, lettre de Dachkof à Grammatine.

cussion, que les premières années du XIXe siècle avaient été l'époque à la fois la plus française et la plus stérile de toute la littérature russe[1].

En réalité, le tort de ce temps a été de se préoccuper de la forme plus que du fond. Mais il ne faut pas oublier que, jusqu'alors, la langue russe avait été encombrée d'archaïsmes, de tours lents et pénibles[2]. Karamzine et ses disciples ont fait la guerre aux uns et aux autres : ils ont remplacé les mots slavons, devenus inintelligibles, par des mots la plupart français et russifiés plus ou moins heureusement, mais susceptibles, en tout cas, d'exprimer clairement les idées nouvelles; aux tournures imitées tantôt de l'allemand, tantôt du latin, ils ont substitué la phrase courte, nette, logique, semblable, avec un peu plus de souplesse, à la phrase française, son modèle. « Comment, demande-t-on à Karamzine, avez-vous acquis la perfection de la langue russe? — J'avais dans la tête quelques auteurs étrangers, répond-il; je les ai d'abord imités[3].... » Son modèle, à lui, n'a peut-être été que Marmontel; mais d'autres choisiront mieux. « Il dit, rapporte de Pouchkine une de ses contemporaines, que c'est Voltaire, le terrible Voltaire, qui lui a appris à écrire[4]. » Et il en a été des vers comme de la prose. La peine que se donnaient les rimailleurs des bords de la Moskva pour attraper l'élégance de ceux des bords de la Seine n'est pas restée sans fruit. Avec eux, le vers russe n'a déjà plus les rugosités qui le déparaient, quelques années plus tôt, sous la plume même d'un Derjavine; il est clair, souple, pas toujours poétique, mais que viennent enfin de vrais poètes, et il le sera. Vassili Pouchkine et ses amis ont forgé l'instrument dont saura

1. Voir Pouchkine, *La littérature d'autrefois* (édit. Efremof, V, p. 34).
2. Tikhonravof, *ouvr. cité*, III, deuxième partie, p. 345. — Articles de Grot dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1869.
3. Soloviof, *Karamzine*, pp. 34 et suiv. — Nékrassof, dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique*, septembre 1888.
4. Mme Smirnova, *Mémoires*.

se servir, pour des chefs-d'œuvre, l'enfant grandi sous leurs yeux, Alexandre Pouchkine.

Quant à la frivolité si souvent reprochée à la littérature de ce temps, elle a peut-être eu ses heureux effets. Tous les contemporains sont frappés de la multiplication, vers 1800, des lecteurs et surtout des lectrices. Or, ce progrès n'eût pas été possible sans une littérature attrayante, voire amusante. « Avant Karamzine, constate Biélinski, on ne lisait pas, car le peu qui existait était épouvantablement lourd[1]. » Est-on sûr d'ailleurs que cette littérature amusante ne soit pas instructive? C'est par *la Pauvre Lise* que beaucoup de nobles ont appris que même une serve pouvait avoir une âme : le roman de Karamzine a eu la même signification que, plus tard, en Amérique, la *Case de l'oncle Tom*[2]. Les contemporains remarquent, en effet, une tendance à moins de barbarie dans les mœurs : si l'on vend toujours des serfs, le seul fait que les journaux n'annoncent plus ces ventes, comme autrefois, révèle que certaines opinions changent peu à peu. Cette littérature futile et méprisable des gallomanes continue donc l'œuvre humanitaire du XVIIIe siècle, en même temps qu'elle prépare l'efflorescence poétique du XIXe.

1. Sipovski, *Études sur l'histoire du roman russe*, p. 61.
2. Herzen, *Développement des idées révolutionnaires*, p. 56. — Biélinski, VIII, p. 133. — Maïkof, *Batiouchkof*, p. 32, etc.

CHAPITRE XIX

LES IDÉES

Les tendances de la société russe au début du XIXe siècle.
Le courant catholique et les émigrés français. La continuation, parmi les jeunes gens, du courant du XVIIIe siècle.
Le gouvernement; ses plans de réformes, jusqu'en 1807. Tilsitt; Spéranski et ses inspirations françaises.
Le gouvernement de Richelieu à Odessa.

Nous savons déjà que, si la Terreur a détourné beaucoup de gens des idées françaises, elles ont pourtant persisté dans une partie de la jeunesse. Quand l'avènement d'Alexandre Ier délie les langues, ces courants contraires se montrent au grand jour; au-dessus de la masse que préoccupe uniquement « le confort moscovite », nous apercevons, d'un côté, des cléricaux — mot et chose nouvelle dans la Russie d'après Pierre le Grand — de l'autre, des réformistes. Divisés sur tout le reste, ils sont d'accord à en vouloir au *statu quo* russe ; les uns l'attaquent au nom la religion, les autres pour des raisons politiques, et tous s'inspirent de nos doctrines.

Le premier parti a l'avantage que lui donnent les événements. Chaque fois qu'une guerre remet aux prises Français et Russes, la gallophobie s'exaspère, mais une gallophobie qui vise uniquement la France nouvelle. Elle épargne si bien la France du

passé que beaucoup des nouveaux gallophobes rêvent de s'en rapprocher par la religion; de bonne heure, leur propagande prend l'air d'une conquête catholique.

Avec les Jésuites, il est vrai, cet air ne perce pas. Ni à Polotzk, où ils sont depuis les temps polonais; ni à Pétersbourg, où Paul Ier les a laissés s'établir en 1800; ni plus tard à Riga, à Mozdok ou à Odessa [1], ils n'auront le dessein de convertir la Russie. Comme le duc de Richelieu, quand il fonde son lycée d'Odessa, ils parlent de patriotisme russe, et passent leur religion sous silence; le seul fait qui puisse la rappeler à leurs pensionnaires, c'est que, chez eux, on fait maigre aux jours catholiques : simple affaire de cuisine, semble-t-il [2]. Il se peut qu'ils demandent à ne plus relever des universités de l'État; qu'ils dénoncent les opinions de beaucoup de professeurs de ces universités; qu'ils insinuent que celle de Paris a dû tout son éclat à leur collège de Louis-le-Grand; mais ce qu'ils en disent n'est que pour le bien de la Russie! En fait, leur rôle est seulement de préparer le terrain et d'affaiblir, par « le spectacle de leurs vertus, l'autorité de leur science, leur zèle pour leurs élèves [4] », le préjugé anti-catholique dans des milieux où d'autres agiront plus librement.

Ces autres propagandistes, ce sont rarement les *outchitels* ou les gouvernantes; outre que, dans les familles où ils vivent, ils ne sont pas libres, ils sont divisés d'opinions. Dans les pensions dirigées par des prêtres, la propagande, si elle existe, est aussi prudente que chez les Jésuites. Chez l'abbé Nicolle, à Pétersbourg, on prie, on lit l'Évangile en latin; les élèves servent la messe latine [5], mais le pope vient, à certains jours, leur enseigner le catéchisme orthodoxe; si ce pope a peu de prestige à

1. Voir Pingaud, *Les Français en Russie*, pp. 317 et suiv.
2. V. plus haut, p. 194.
3. Viazemski, *Œuvres*, I.
4. Pypine, *Le mouvement social...*, p. 147.
5. Vassiltchikof, *La famille des Razoumovski*, II, p. 79.

côté de l'Européen accompli, du « fin merle » — pour reprendre l'expression de Rostoptchine — qui l'introduit auprès des élèves, à qui en est la faute? à qui faudra-t-il s'en prendre si, au sortir de leur pension, garçons ou filles sont plus familiers avec le catholicisme, dont on ne leur a rien dit, mais qu'ils ont vu pratiquer par leurs maîtres, qu'avec l'orthodoxie, dans laquelle ils sont censés instruits?

Ce qui leur reste, en somme, de leur éducation, c'est une disposition vague à se tourner, en cas de crise morale, du côté de leurs souvenirs d'enfance. Or, ce temps de révolutions prédispose aux angoisses de la conscience, et justement, dans les salons où fréquentent les anciens élèves des Jésuites, de l'abbé Nicolle ou des institutrices françaises, il y a des gens singulièrement habiles à démêler les symptômes d'une crise, et passionnés pour la propagande catholique comme peuvent l'être des incrédules fraîchement convertis par des événements terribles. Voilà le chevalier d'Augard que sa nomination à un emploi de bibliothécaire a fixé à Pétersbourg, où les salons se le disputent pour son esprit, ses connaissances, ses manières de l'ancienne Cour : « il avait, en toute occasion, quelque chose d'agréable à dire, même à un enfant[1]. » Voici la princesse de Tarente qui joint à l'autorité d'un grand nom toutes les vertus qui commandent l'affection[2]. Voici enfin le comte de Maistre qui s'impose, lui, par son esprit impérieux et lucide; qui d'ailleurs est devenu presque Russe, par son long séjour en Russie, le mariage de son frère avec une Russe, les services militaires de son fils. Comment douter qu'avec de tels guides, on atteindra, non seulement la foi meilleure, mais encore ce degré supérieur de culture intellectuelle et morale, dont le désir avait favorisé les premières conversions de Russes, et qu'on peut attendre bien plus sûrement de ces quasi-martyrs

1. Voir *Archive russe*, 1869, pp. 1712, 1713, 1714.
2. *Mémoires de la comtesse Golovina*, chap. XIV, XV, XXI, *passim*.

de la Révolution que, jadis, du pauvre janséniste Jubé de la Cour[1].

Joseph de Maistre a donc raison de noter, vers 1810, que « la conversion des esprits à notre foi est très rapide, et les passages au catholicisme remarquables, tant par le nombre des personnes que par la position qu'elles occupent dans le monde[2] » : il oublie seulement d'ajouter que la plupart de ces adeptes sont des femmes. Celles-ci, en effet, sont plus accessibles que les hommes, et à l'angoisse mystique, et à l'ascendant personnel des propagandistes, et à l'appel de la mode qui fait qu'à un moment, se convertir est un geste élégant. « J'en ai rencontré hier dans une soirée, fait dire Tolstoï à Rostoptchine, de ces dames catholiques qui font de la tapisserie le dimanche, en vertu d'une dispense du Saint-Père, mais qui sont à peine vêtues, et dignes de servir d'enseignes à un établissement de bains[3]. » Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que la comtesse Rostoptchine, elle aussi, s'est convertie, et qu'elle communie à la barbe de son époux, en plein bal, avec une hostie que l'abbé Surugues lui a apportée dans une bonbonnière en or[4].

Beaucoup de ces conversions ont peu duré. « J'ai connu, écrit Viazemski, des femmes qui s'étaient converties quand c'était le courant, et qui sont revenues dans le giron de l'église orthodoxe dès qu'il a été passé[5]. » Mais d'autres ont persisté. Tel est, par exemple, le cas de la comtesse Chouvalof. Quand elle était petite, le pope venait lui apprendre le catéchisme, mais elle l'écoutait avec ennui, car elle savait déjà, par des propos de grandes personnes, que la Bible est pleine d'inventions ridicules. Devenue grande à son tour, elle concède à sa sœur que le Christ était un profond législateur; sur quoi sa

1. Voir plus haut, p. 151.
2. Cité par V. Tolstoï..., II, p. 198.
3. *Guerre et Paix*, trad. franç., II, p. 150.
4. *Messager historique*, 1904, souvenirs de la comtesse L. A. Rostoptchine.
5. *Œuvres*, I, préface, p. XXII.

sœur lui donne un Évangile, qu'elle oublie longtemps dans un tiroir. Elle l'ouvre enfin, et ses yeux sont dessillés. Elle court à Rome se faire bénir par Pie VII, et revient en Russie pour convertir sa mère qui croyait toujours la religion bonne seulement pour le peuple[1].

La conversion de Mme Svetchine tient moins de l'illumination. Dès 1801, un an après son mariage, elle commence à faire des extraits, d'un côté, de tous les philosophes du XVIIIe siècle, de l'autre, de Pascal, de Bossuet, de Massillon. Ses cahiers remplis, elle est catholique; mais elle attend, pour l'avouer publiquement, que 1815 lui ait ouvert la France[2]. Alors elle s'installe à Paris et, selon l'expression de Rostoptchine qui lui en veut, comme à toutes les converties, « elle y joue les Sévigné, assise entre la sensibilité et l'esprit[3] ».

Ces conversions ne se seraient pas produites sans des lectures pieuses, et ces lectures elles-mêmes n'auraient peut-être pas été faites sans des suggestions venues des émigrés français. Après 1815, en effet, quand ils sont partis, le mouvement se ralentit. Après l'expulsion des Jésuites, en 1821, il s'arrêtera, et le prince Viazemski pourra écrire que « cette goutte d'eau dans l'océan » ne méritait probablement pas « tous les flots d'encre qu'elle a fait verser[4]. » Il fallait pourtant la mentionner, ne fût-ce que pour remarquer l'esprit de propagande dont Joseph de Maistre a fait, non sans expérience personnelle, un des traits de notre race.

Cet esprit, nous le retrouvons dans des émigrés d'une autre classe, victimes, non de la Révolution, mais de la réaction, qui commencent à paraître en Russie sous Paul Ier. On nous parle

1. *Archive russe*, 1880, I, pp. 373-378.
2. Pingaud, *ouvr cité*, p. 315.
3. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 475.
4. *Œuvres*, I, préface.

de Degour, qu'on dit ex-secrétaire de Robespierre, de la Mercurini qui aurait figuré sur les autels de la Raison [1], et sans doute Herzen n'a pas brodé beaucoup dans son histoire de Rallière, l'élève de Romme, qui vient, après la mort de son maître, demander un asile à Popo Stroganof. Dès qu'il entre à Pétersbourg, l'Empereur, averti de son prénom — Thraséas — ordonne de l'expédier en Sibérie; mais, sur une fière réponse de Thraséas aux officiers de police, il le rappelle et le nomme professeur dans un institut de jeunes filles. Plus tard, il passe dans des familles où, jusqu'en 1830, il enseignera, avec un égal succès, sa langue et l'évangile de Romme [2].

A vrai dire, cette propagande se fait beaucoup moins par les personnes — et pour cause — que par « ces livres pernicieux » que Joseph de Maistre ne se lassait pas de dénoncer sans succès. Domergue a-t-il bien vu, comme il l'assure, « des esclaves lisant en cachette Voltaire et Rousseau qu'ils avaient dérobés dans la bibliothèque de leurs maîtres [3] »? En tout cas, les fils de ces maîtres les lisaient jusque dans les écoles de l'État; encore en 1819, aux Cadets, le quaker Grellet de Mabillier s'étonne du nombre des extraits de Voltaire, à tendance irréligieuse, qu'on fait apprendre ou copier aux élèves [4]. La seule différence avec le XVIIIe siècle — et la Russie la doit pour beaucoup aux émigrés — c'est que maintenant on lit aussi les anciens. « Nous les aimions passionnément, raconte Iakouchkine; Plutarque, Tite-Live, Cicéron, Tacite, étaient nos livres de chevet [5]. » D'autres futurs Décembristes, Borissof et Lounine, y cherchent, comme lui, le tableau des vertus républicaines et l'exemple des gestes libérateurs; après la sagesse de Solon, le poignard de Brutus [6]. Mais ces excursions dans Athènes et

1. *Archive russe*, 1877, pp. 1541-1553. Cf. Pingaud, *Le duc de Richelieu en Russie*, p. 251.
2. Herzen, *Œuvres posthumes*.
3. Domergue, *La Russie pendant les guerres de l'Empire*, I, p. 172.
4. *Antiquité russe*, IX, pp. 10-11.
5. Mémoires de Iakouchkine, *Antiquité russe*, XI, pp. 177, 178.
6. Voir *Archive russe*, 1877, II, 51-57, et le *Passé*, 1906, mars.

Rome ramènent toujours à Paris ou à Genève. « Plusieurs jeunes têtes, écrit Masson, se nourrissent des exemples de l'antiquité et méditent en secret le sublime Jean-Jacques... Après s'être oubliées dans l'histoire des nations, elles reportent avec horreur leurs regards sur celle de Russie...[1]. »

Nikita Mouraviof en est un exemple curieux[2]. Fils d'un père libéral et d'une mère volontiers frondeuse, il est par surcroît l'élève d'un Français quelque peu jacobin, Magier, qui met de bonne heure nos philosophes entre ses mains. Il lit donc, d'abord le *Compère Mathieu*, qui le rend incrédule, puis la *Nouvelle Héloïse*, qui enflamme son imagination. « Je les lus et relus; ma passion pour N... s'en accrut, et aussi, je pense, mes dispositions à la misanthropie. » Il tombe ensuite sur le *Contrat social* et se décide, sous son influence, à gagner une île peuplée de sauvages, avec quelques fidèles compagnons : « Je fonderais une république, et ils seraient mes ministres. » Trouvés sans peine parmi les jeunes camarades de Mouraviof, les futurs ministres se réunissent en séance secrète pour entendre lecture des lois rédigées par Nikita; ils les ratifient, se partagent les emplois et fixent, sans plus attendre, le costume que porteront les insulaires : pantalons bleus, veste, poignard à la ceinture; sur la poitrine, deux tiges de cuivre égales et parallèles, en signe d'égalité. Provisoirement, et faute d'argent pour acheter des insignes, ils se contentent de gestes de reconnaissance probablement empruntés à quelque rituel maçonnique.

Ce mélange du *Contrat social* et de *Robinson Crusoé* fut oublié en 1812. Mouraviof s'engagea et, de campagne en campagne, alla jusqu'à Paris où il fit des connaissances qui réveillèrent ses rêves de jeunesse[3]. D'ailleurs, autant la chute de Napoléon était funeste au mouvement catholique, — l'antechrist tombé, on

1. Masson, *Mémoires secrets*, p. 166.
2. *Messager d'Europe*, décembre 1887, article de Pypine. — *Le Passé*, 1906, II, p. 75.
3. Voir plus loin, p. 322.

pouvait ne plus penser au Christ — autant elle suscitait de rêves de progrès politique. Nous retrouverons donc les lecteurs de nos philosophes dans les rangs des conjurés qui tenteront une révolution en 1825; mais avant de les suivre jusque-là, il nous faut revenir à leurs aînés, aux élèves de Romme et de Laharpe qui, maintenant arrivés à l'âge d'homme, tentent par en haut cette rénovation de la Russie à laquelle travaillent, par en bas, nos propagandistes de droite et de gauche.

Alexandre Ier a souvent été appelé « un accident heureux »; son règne n'est pourtant que la suite de celui de Catherine II. C'est pour réaliser ses rêves de progrès que sa grand'mère l'a fait élever par Laharpe; c'est parce qu'elle compte sur lui pour « réformer l'édifice informe de l'Empire » que la Russie l'acclame avec tant d'enthousiasme. N'a-t-il pas, en effet, avec autant d' « européanisme » que Catherine, l'avantage sur elle d'être né Russe, c'est-à-dire de pouvoir oser là où elle a dû reculer?

En fait, il a bien du Russe les engouements et l'inconstance; mais, par le reste, il est un Européen, on ne sait d'où. Il a reçu une éducation française, mais qui lui a été donnée par un Suisse. Il est, d'autre part, Allemand par le sang, l'aspect physique, cet air de simplicité qui est souvent « une imposture délicate », la ruse patiente qu'il a déployée à l'égard, non seulement de Napoléon, mais de ses propres ministres. Du mélange de ces traits et des craintes qui le poursuivent sur ce trône taché du sang de son père, résulte quelque chose de fuyant, d'indécis, que les Occidentaux ont appelé tantôt mobilité slave, tantôt perfidie grecque, et qui rend ses inspirations fort difficiles à suivre.

A n'en juger que sur ses opinions de Grand-Duc, il devrait suivre, Empereur, une politique tout entière animée d'idées françaises; combien de fois n'a-t-il pas dit ou écrit qu'il applaudissait aux succès et aux lois de la République, que son rôle

1. Paul Stroganof, cité par Schilder, *Histoire d'Alexandre Ier*, I, p. 146.

serait de ménager le passage entre le despotisme et la liberté russe; que, les élections faites, il se retirerait dans un asile paisible des bords du Rhin[1]? Pourtant, quand il est libre d'agir à sa guise, les gens dont il s'entoure sont presque tous des anglomanes dont l'anglomanie est faite surtout de haine de la France; Novossiltsof et Kotchoubey, tous deux élevés en Angleterre, partagent, à notre égard, les opinions des Vorontzof[2]. Les livres que l'on fait venir d'Occident — tout règne à prétentions réformistes commence par des achats et des traductions de livres étrangers — sont donc anglais ou allemands; de la même façon, Catherine II, aussitôt montée sur le trône, avait fait venir de Londres la *Grande Charte*. Mais bientôt, et toujours comme sous Catherine II, on revient aux livres plus clairs des Français. C'est dans l'ouvrage de de Lolme qu'on étudie la constitution anglaise, et si Bentham, seul de tous les non-Français, continue à être admiré, c'est que l'ancien secrétaire de Mirabeau, le Génevois Dumont, l'a traduit, arrangé, commenté[3]. En même temps, dans les plans des réformateurs, nous voyons les idées françaises, peu à peu, se substituer aux autres. Le rêve des anglomanes, c'est la création d'une Chambre des Lords russes; or, ce qui sort de leur vague travail constitutionnel, c'est une espèce de « Sénat conservateur », pour lequel Alexandre n'aura pas plus d'égards que Napoléon pour le sien. Puis les réformes sociales passent au premier plan, et leur avocat, c'est Popo Stroganof qui, dans le gouvernement, représente, à lui tout seul, la « bande de Jacobins » que dénonce Derjavine[4]; mais ses conversations avec Alexandre et ses mémoires sur la nécessité d'abolir ou de restreindre le servage n'aboutissent qu'à

1. Lettres à Kotchoubey, à Laharpe; conversations avec Czartoryski, etc. — Voir article de Sémevski dans la *Revue historique*, IX.
2. Pypine, *Le mouvement social...*, pp. 75 et suiv.
3. Voir lettres de Dumont à Romilly, dans *Le comte Mordvinof*, d'Ikonnikof, pp. 70 et suiv.
4. *Mémoires*, p. 463.

des oukazes à peu près platoniques. La raison qui, jadis, avait retenu Catherine II, existe encore, en effet, aussi forte après l'assassinat de Paul Ier qu'après celui de Pierre III. Il faut ménager la noblesse, et d'autant plus que la guerre contre Napoléon est imminente[1].

On s'en tient donc à la prudence de Catherine II; comme elle, on se borne à emprunter à l'Europe des améliorations de la machine administrative — on crée, par exemple, des ministères sur le modèle français; et comme elle, on s'en remet, pour tout le reste, « au temps et au progrès des lumières ». On le favorise d'ailleurs, ce progrès; de même qu'elle a voulu créer « une nouvelle race d'hommes », on s'efforce maintenant, selon l'expression de Dumont, « de déterrer des gens, d'en fabriquer », et Pypine remarque justement que « depuis Pierre le Grand, on ne s'est jamais autant occupé de créer des écoles[2] ».

Mais sur quel modèle les créer? Stroganof tient pour le français; il entrevoit, au-dessus d'enseignements primaire et secondaire rigoureusement hiérarchisés, des écoles analogues aux Écoles centrales ou spéciales de la Convention. « Cette méthode a été suivie en France, et l'ordre systématique dans lequel c'est ordonné est admirable et mérite d'être suivi partout. Il est honteux, quand on a sous les yeux d'aussi beaux modèles, de ne pas profiter de l'expérience d'autrui[3]. » Alexandre objecte que les circonstances sont autres; que, pour accommoder la Russie à cette rigueur du système français, il faudrait y détruire des instructions éprouvées. Pourquoi pas? répond Stroganof : « puisqu'un esprit de système a produit de si bons effets là-bas, on peut conclure que ce serait la même chose en Russie ». Finalement, on se perd dans les détails. Comment traduire du français « Ministère de l'Instruction publique »? Com-

1. Le Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *Le Comte Paul Stroganof*, II, annexe X, passim.
2. Pypine, *Le mouvement social...*, p. 105.
3. Le Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, *ouvr. cité*, II, pp. 87 et suiv.

ment organiser les académies, les lycées, les instituts de tout genre? quels programmes, quel personnel leur donner? On entend alors Joseph de Maistre prophétiser que l'histoire, la géographie, et surtout les sciences ne feront que des révoltés; assurer qu'en fait de maîtres, les jésuites seuls sont sûrs; et que, l'eau russe étant tranquille encore, il vaut mieux ne pas la troubler[1]. Pour conclure, on adopte, comme toujours, une cote mal taillée : tandis que, sur un modèle cru anglais[2], on crée de nouvelles Universités à Kazan, à Kharkof, à Vilna, à Pétersbourg, on laisse des magnats fonder, à Iaroslav et à Niéjine, des lycées qui ressemblent à ceux de Napoléon, et nous verrons bientôt l'Empereur avoir le sien.

Cependant, la Russie, après deux guerres contre Napoléon, est devenue son alliée à Tilsitt. Or, Alexandre compte profiter de ce rapprochement pour mieux pénétrer les institutions auxquelles — on n'en doute guère — la France doit une part de ses succès : aussitôt comprises, on les imitera. Les anglomanes ne répondent donc plus aux besoins de la Russie, et Popo Stroganof encore moins, puisque son « jacobinisme » lui fait détester Napoléon. En 1808, le temps de Spéranski commence.

Ce nouvel « homme du jour » est un fils de pope qui, élevé par un Français avec des petits Galitzyne dont il a partagé les leçons, s'est rapidement élevé des humbles fonctions de secrétaire aux plus hauts emplois, grâce à ses talents et aussi à l'amitié de Kotchoubey et de Stroganof. Après Tilsitt, il se trouve tout naturellement porté à leur place. Esprit absolu, à la française, il est l'homme qu'il faut pour « trancher dans le vif, tailler en plein drap », sans aucune de ces préoccupations de caste qui s'étaient mêlées jusqu'alors aux projets de réforme

1. Cogordan, *Joseph de Maistre*, pp. 85, 87.

2. Voir dans Piatkovski, *le Développement de la culture russe*, II, p. 79, le discours du comte Séverin Potocky, à l'inauguration de l'Université de Kharkof fondée, dit-il, à l'instar d'Oxford et de Cambridge.

constitutionnelle : pourquoi les aurait-il eues, lui que les aristocrates méprisaient pour son origine?

Il sait, du reste, s'accommoder aux circonstances. Avant Tilsitt, il participait à la rédaction d'un projet de Chambre des pairs héréditaires. Après Tilsitt, et surtout après Erfurth — dont il revient parlant français mieux qu'auparavant [1] — il considère que la formation d'une aristocratie à privilèges politiques serait funeste à l'État. Ce qu'il veut, c'est d'abord la création d'un Conseil d'État sur le modèle napoléonien. Ce Conseil fera les lois, les soumettra à l'Empereur, puis à une *Douma de l'Empire*, formée de délégués des assemblées provinciales. Comme notre Corps Législatif, cette Douma adoptera ou rejettera ces lois, mais sans les discuter; toute initiative lui est rigoureusement interdite. Le rôle de notre Sénat conservateur sera attribué au vieux Sénat russe, mais modifié par l'adjonction de députés de la noblesse. Les ministres seront responsables devant une Haute Cour de justice, mais l'Empereur ne cessera pas pour cela d'être autocrate; de sorte qu'il semble que cette constitution ne soit, comme celle d'à présent, qu'une simple expérience, qu'une limitation de pouvoir toujours révocable [2].

En ce qui concerne la législation civile, on assure que Spéranski, à son retour d'Erfurth, était disposé à introduire en Russie, en bloc, le Code Napoléon. Il y fallait pourtant une adaptation que Spéranski poussa rapidement. Le 1er janvier 1809, il soumit au Conseil d'État les dispositions nouvelles sur le régime des biens; le 1er janvier 1810, ce fut le tour de celles qui concernent les personnes : la troisième, celle des contrats, ne vint que beaucoup plus tard, après l'exil, puis la rentrée en grâce de son auteur. En tout cas, pour les deux premières, le travail avait marché avec une rapidité qu'explique ce fait que, négligeant le droit russe antérieur, Spéranski avait simplement

1. Souvenirs de Rosenkampf, *Antiquité russe*, 1894, novembre, p. 402.
2. Sémevski, *Revue historique*, IX. — Maxime Kovalevski, *La crise russe*, p. 35.

puisé dans les codes français, en déguisant ses emprunts, de temps en temps, sous d'imaginaires références russes[1].

Dans le domaine de l'instruction publique, Spéranski a de même marqué son passage au pouvoir par d'importantes innovations. L'attribution de *tchines* aux diplômes universitaires semble de son cru, mais il a imité le système français des Écoles spéciales, en créant dans le *Corps des voies de Communication*, une sorte d'École polytechnique, ou, plus exactement, des Ponts et Chaussées; les professeurs en étaient, pour la plupart, des ingénieurs français qu'on retrouve plus tard à la tête de services importants[2]. Enfin, le lycée napoléonien passe en Russie, non pas directement de France, mais de Pologne; c'est probablement la création du lycée de Varsovie, dans un ancien palais des rois de Pologne, qui provoque la création, en 1810, d'un lycée dans le palais impérial de Tsarskoié Sélo. Dans cet établissement « qui vaut mieux que toutes les universités », écrit Spéranski, et qui doit, dans sa pensée, devenir le séminaire de la Garde et des hautes administrations[4], c'est l'esprit de notre XVIIIe siècle qui règne, avec des additions napoléoniennes. L'internat doit y être rigoureux, la discipline sévère, mais sans châtiments corporels — le Lycée est le seul endroit de Russie où l'on ne fouette pas — et les programmes diffèrent des nôtres seulement en ce qu'ils attribuent plus de place aux langues étrangères, et tout d'abord au français qu'enseigne le propre frère de l'Ami du peuple, M. Marat de Boudry. Il faut ajouter, du reste, que programmes et règlements — ainsi qu'il arrive souvent en Russie — furent fort mal observés à Tsarskoié Sélo; le Lycée tourna très vite en une sorte « d'École du

1. Rosenkampf, *Souvenirs...* — Filippof, *l'Empereur Nicolas Ier et Spéranski*, *Annales de l'Université de Iourief*, 1897, II. — *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1900, janvier, article de Kourdinovski.

2. *Archive russe*, 1905, III, pp. 242 et suiv. — Pingaud, *Les Français en Russie*, p. 283.

3. Voir Grot, *Pouchkine au Lycée, ses camarades, ses maîtres*, pp. 30, 222, etc.

Palais », d'allures fort libres, où les professeurs contribuèrent moins à la formation des élèves que la bibliothèque mise à leur disposition, celle de Catherine II. Or, elle était composée presque uniquement de livres français, et cette circonstance n'a pas été sans quelque rapport avec la bonne fortune qui a fait sortir du Lycée, dès sa première promotion, le premier grand écrivain de la Russie, Alexandre Pouchkine [1].

On sait comment finit le ministre de l'alliance française ; dès qu'elle menaça de se rompre, il tomba du pouvoir. Aussi bien avait-il été combattu avec acharnement, dès le premier jour, par tous les gallophobes qui faisaient l'opinion à Pétersbourg. De même que les officiers s'étaient lamentés, après 1807, sur les épaulettes qu'on avait ajoutées à leur tenue « pour leur mettre les Français sur le dos [1] » ; de même, la noblesse avait mal pris la valeur nouvelle attribuée aux diplômes des universités [2] ; de même les lettrés avaient dénoncé l'importation humiliante de lois étrangères. « Nous ne sommes pourtant pas soumis au sceptre d'un conquérant ! s'écriait Karamzine. Nous ne sommes ni la Westphalie, ni le royaume d'Italie, ni le grand-duché de Varsovie !... Faut-il que les Russes forment un État puissant et indépendant depuis au moins mille années pour se déclarer des sots et soumettre leur tête grise aux élucubrations faites à Paris par cinq ou six avocats et jacobins [3] ! »

Pourtant, Spéranski parti, la plupart de ces « élucubrations » ont subsisté, et l'on ne peut dire que ç'ait été au détriment de la Russie. C'est donc qu'elles n'étaient pas aussi contraires au génie russe que Karamzine le croyait, et le fait est que, dès ce temps, un observateur clairvoyant s'en doutait. « J'ai cru longtemps que le peuple était contraire aux Français, écrit Joseph

1. Schilder, *L'Empereur Alexandre Ier*, II, p. 216.
2. *Antiquité russe*, 1900, novembre, pp. 270 et suiv.
3. *Mémoire sur l'éducation nationale*. Voir *Antiquité russe*, 1901, novembre, p. 28.

de Maistre en 1809.... Je commence à croire que je pourrais bien avoir été trompé. L'esprit général du siècle, la fréquentation des étrangers, la lecture de livres pernicieux, l'imprudence du gouvernement qui favorise de toutes ses forces une instruction dangereuse... tout cela aura son effet naturel[1]. »

Encore Joseph de Maistre oublie-t-il, dans son énumération, l'influence que pouvaient avoir certains Français au service russe. Pendant que Spéranski faisait du napoléonisme dans la vieille Russie, une Russie nouvelle grandissait, sur les bords de la mer Noire, sous le gouvernement libéral du duc de Richelieu[2]. Après lui, sa tradition de tolérance et d'honnêteté sera continuée par un autre Français, Langeron, de sorte que les Russes du Nord qui visiteront ces provinces nouvelles, y verront « une terre d'asile[3] ». Ce n'était pas précisément la liberté qu'on y trouvait, mais au moins le « despotisme éclairé » ou, si l'on veut, « la dictature de l'honnêteté ». Qu'elle ait eu, malgré la création du lycée français d'Odessa, une répercussion sérieuse sur l'histoire de la société et de la culture, il serait excessif de le croire. Il n'en est pas moins vrai que c'est encore là une de ces infiltrations françaises qui trouveront leur « effet naturel », dans la tentative de révolution de 1825.

1. *Correspondance diplomatique*, 10/22 août 1809, p. 336.
2. Société Historique, T. LIV. — L. Pingaud, *art. cité*.
3. Expression du prince Viazemski, à propos de l'exil de Pouchkine à Odessa.

CHAPITRE XX

LA GALLOPHOBIE

Son caractère au commencement du XIXe siècle. L'hostilité contre Bonaparte, les illusions, les défaites. Les essais de réconciliation et leur échec.
Les gallophobes étrangers et russes : Stein, Rostoptchine, Mouraviof-Apostol, Chichkof. Le rajeunissement des anciennes déclamations.
Les résistances de la société, des lettrés. L'impossibilité de se détacher de la culture française.

Puisque la gallomanie continue, sa contre-partie doit durer aussi. Les gallophobes répètent, dans ces premières années du XIXe siècle, tout ce que nous leur avons entendu dire au XVIIIe siècle; toutefois, les victoires de Napoléon et l'approche de ses aigles mettent dans leurs protestations une note nouvelle; elles sont politiques maintenant plutôt que sociales ou littéraires.

Nous avons dit les sentiments suscités en Russie par le début de la Révolution, puis par la Terreur. Quand le Consulat arriva, il sembla aux Russes que le cauchemar était dissipé; et qu'après la fin de la Révolution menaçante, il ne restait plus qu'à jouir de la Révolution fécondante. Le meurtre du duc d'Enghien, puis la proclamation de l'Empire changèrent ces dispositions. « Je n'ai vu dans la farce du couronnement, écrit le comte Markof, qu'un hardi et insolent coquin, entouré de quelques plats et bas coquins; qu'une nation nombreuse, mais totalement

démoralisée...; que de lâches valets qui se sont mis à la place de leurs maîtres [1]. » A la vérité, ce sont les émigrés qui parlent par la bouche de Markof; mais d'autres Russes, qui ne les aiment guère, jugent de même. « Je dirai franchement, écrit Rostoptchine, qu'à mes yeux Bonaparte a été un grand général après ses campagnes d'Italie et d'Égypte, bienfaiteur de la France quand il enchaîna la Révolution.... » Le malheur est qu'il ne l'ait enchaînée que pour lui. « Cela ne valait pas la peine de faire périr deux millions d'hommes et de commettre mille horreurs sacrilèges pour faire d'un capitaine un Empereur et Roi [2]! » De leur côté, les libéraux ne croyaient plus à leur idole depuis le Consulat à vie. « J'avoue être fâché pour Bonaparte, écrivait dès lors le prince A. I. Viazemski, qu'un homme aussi prodigieux ait toujours son petit bout d'oreille qui paraît. Pourquoi se faire élire à vie, quand le Corps législatif ne proposait que la continuation du Consulat pendant sept ans [3]? » En 1804, ces mêmes libéraux pensent que « Bonaparte n'est plus qu'un des tyrans les plus fameux que l'histoire ait produits [4] ». C'est du moins ce que dit à Laharpe Alexandre Ier qui, comme on sait, est le seul républicain de son empire.

Il aurait pu néanmoins vivre en paix avec ce tyran qui ne le menaçait pas; mais précisément parce qu'il était plein d'idées occidentales, il était impatient de jouer un rôle dans la crise de l'Europe, et pour le même motif. la société russe partageait son désir. Zurich n'avait pas guéri ses illusions; de même que les officiers de Souvarof, en Italie, parlaient de leur entrée prochaine à Paris « comme d'une partie de plaisir infaillible [5] », de même les courtisans d'Alexandre n'admettent pas la possibilité

1. *Archive Vorontzof*, XIV, p. 345.
2. Lettres citées par A. de Ségur, *Vie de Rostoptchine*, pp. 137, 158.
3. *Archive Vorontzof*, XIV, p. 402, lettre de 1802.
4. Serge Tatichtchef, *Alexandre Ier et Napoléon*, p. 43.
5. Cogordan, *Joseph de Maistre*, p. 51.

d'un échec. L'émigré d'Allonville assure avoir entendu le gros général Markof, le frère de l'ambassadeur, se plaindre du gouvernement français qui le soupçonnait de vouloir débaucher des officiers; pourquoi diable y aurait-il songé? « Je ne voudrais qu'un régiment de gardes russes pour culbuter toute cette armée. Bonaparte est *une bête* qui n'y entend rien; j'ai vu de ses grandes manœuvres, cela fait pitié! Faisons la guerre à ces gaillards-là; vous verrez comme nous les bousculerons[1]! » Et la victoire paraît si sûre que d'avance on partage le butin. « Que ferons-nous des Parisiens? demande un gentilhomme de la steppe.... Quant à moi, je suis bien décidé à en emmener une bonne partie pour peupler mes déserts. En attendant, buvons à la santé de cette canaille[2]! »

Nous pouvons suivre, dans le *Journal* de Jikharef, les impressions des Moscovites en 1805. L'Empereur est arrivé à Vilna, les belles Polonaises lui font fête; il est à Berlin, les Berlinoises portent ses couleurs[3]. De son côté, l'armée est pleine d'ardeur; Rostoptchine explique, au Club, qu'il suffit de dire au soldat russe : « Pour Dieu! pour le Tsar! pour la patrie! », et qu'alors rien ne peut l'arrêter. Sur ce, le porte-drapeau retraité Parkourof se met à hurler : « Où est-il, ce gueux de Bonaparte? Je vous l'amènerai au bout d'une corde! » et Vassili Pouchkine, qui l'écoute, se met aussitôt à rimer :

Quel est donc ce héros? ce guerrier redoutable?
— Pouvez-vous l'ignorer? Jadis, pendant trois mois,
Il servit dans la Garde, intrépide, inlassable;
Puis, ses chevrons gagnés, il fut ramer ses pois,
Et depuis vingt-cinq ans, souvent vainqueur aux cartes,
Il promène ses chiens, déguste sa *vodka*,
Et bat ses paysans. Gare a toi, Bonaparte,
Car nous en possédons cent mille comme çà[4]!

1. Comte d'Allonville, *Mémoires*, V, p. 46.
2. Ducret, *La Russie et l'esclavage*, p. 38.
3. Jikharef, *Mémoires d'un contemporain*, pp. 185 et suiv.
4. *Id.*, pp. 172, 203, etc.

On règle déjà le menu du banquet qui fêtera la victoire quand arrive une nouvelle qu'on se dit à l'oreille. « Est-il possible! Les Russes si longtemps vainqueurs[1]!... » Mais la stupeur et le chagrin passent vite. « On ne peut pas gagner toujours, écrit Jikharef; nous avons perdu du monde, mais nous avons de quoi le remplacer! Et puis ces coquins d'Allemands, qui nous ont lâchés au milieu du feu, en ont perdu plus que nous! » Et déjà des gens graves assurent que, s'il y a eu échec, c'est que l'Empereur l'a voulu, et qu'il faut avoir confiance en lui. Alors, pourquoi pas de banquet? On le donne donc, en l'honneur du prince Bagration, et c'est celui que Tolstoï a décrit dans *Guerre et Paix*[2].

Cependant la guerre continue. Russes et Français se rencontrent en Dalmatie, où ceux-ci sauvent du *kandjar* des begs bosniaques, à raison de deux sequins par tête, un certain nombre de prisonniers russes[3] : de la même façon, quelques années plus tôt, à Naples et à Corfou, les Russes avaient sauvé les garnisons françaises[4]. Puis on se rencontre en Prusse où les Russes, arrivés pour recueillir les débris de l'armée qu'ils avaient crue invincible, sont refoulés à Eylau, battus à Friedland, mais pourquoi, on le sait bien à Pétersbourg : les mangeurs de saucisses ont encore vendu à Talleyrand les plans de leurs alliés[5].

Là-dessus, les deux empereurs confèrent, à Tilsitt, et tout de suite, comme sous Paul Ier, leur trêve tourne en alliance; mais sans que l'espèce de fraternité militaire qu'ils font mine de vouloir établir entre leurs armées aille plus loin que leurs ordres précis. « L'esprit de 1812 était déjà en nous, » écrira plus tard l'ancien aide de camp de Bagration, Denis Davydof[6].

1. Jikharef, p. 225. — *Antiquité russe*, XXIX, p. 262, *Journal de Karatyghine*.
2. Jikharef, pp. 205, 224, 225, 233, 322. — *Guerre et Paix*, T. I de la traduction française.
3. *Mémoires de l'Académie serbe, documents recueillis par M. Gavrilovitch*, p. 198.
4. *Die Russen und Engländer in Neapel*, Leipzig, 1800.
5. *Messager russe*, 1874, I, pp. 1902 et suiv.
6. D.-V. Davydof, dans *Cent littérateurs russes*, p. 123.

En fait, ce qui animait l'état-major russe, c'était l'esprit de 1792; les élèves de nos émigrés auraient peut-être pardonné leur victoire à des Français d'une autre époque, mais non pas aux sans-culottes de la veille. Se réconcilier avec eux, et au lendemain d'une défaite, c'était s'encanailler, se dégrader aux yeux de l'univers entier et surtout à ceux des dames de Pétersbourg.

On sait l'accueil qu'elles firent à nos ambassadeurs, à Savary, puis à Caulaincourt. A part l'Empereur et son frère Constantin, tout le monde les évite. Au Palais, l'Impératrice mère ne leur pardonne pas l'annexion du berceau de son enfance, Montbéliard; en ville, les ministres remerciés, les Kotchoubey, les Stroganof, etc., se refont une popularité, dans les salons, par de mauvais procédés qu'ils comptent bien que l'Empereur n'osera pas punir. Et, en effet, toute la noblesse est derrière eux, par bon ton, par rancune des dommages que lui cause la rupture avec l'Angleterre, par haine du nouveau favori, du *fils de pope* Spéranski; par peur enfin de Napoléon. Le voilà sur la frontière, en train d'armer les Polonais; il la passera quelque jour, et qui sait si les serfs ne l'attendent pas pour se soulever? Toute ou presque toute la caste dirigeante partage maintenant les terreurs de Simon Vorontzof[2]; reste à savoir si elles réagiront sur ses habitudes.

« Toute nation qui vit enamourée d'une autre, vient d'écrire l'Espagnol Capmany, est déjà à moitié vaincue[3]. » Beaucoup de Russes pensent de même; ils citent le mot attribué à Portalis que la fortune du français a fait la grandeur de la France[4], dénoncent dans nos *outchitels* les éclaireurs de la Grande Armée,

1. Albert Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, I, ch. II et V.
2. Voir plus haut, p. 180.
3. *Centinela contra los Franceses*, Madrid, 1801.
4. Chichkof, cité par Tikhonravof, *Littérature russe des XVIIIe et XIXe siècles*, I, p. 356.

dans nos modes, la ruine de l'énergie nationale, et concluent qu'il faut, pour le salut de la Russie, de l'Europe elle-même, reprendre, avec plus d'ardeur, la lutte engagée par les gallophobes du XVIIIe siècle.

Le salut de l'Europe, c'est, à vrai dire, celui de l'Allemagne, et les réfugiés politiques sont seuls à s'en préoccuper sérieusement. Pourchassé par Napoléon, retombé, à Pétersbourg, sous une tyrannie française d'un autre genre, Stein s'épuise à démontrer à ses hôtes qu'ils n'ont pas besoin de « prendre pour modèle la nation la plus efféminée d'Europe »; que leur intérêt est de revenir au kaftan national, de remettre à Moscou leur capitale, et de donner, à leurs rapports avec les étrangers, « une meilleure direction »; c'est-à-dire de substituer à l'éducation française l'éducation allemande, et cela, d'ailleurs, sans excès de zèle[1]. Il faut à Stein, en effet, des Russes ni trop, ni pas assez éduqués; dans le premier cas, ils pourraient devenir gênants; dans le second, rentrés dans leur « splendide isolement » de jadis, ils oublieraient ce que l'Allemagne attend d'eux.

Les gallophobes russes, eux, ne voient pas si loin : ils se contentent de décrire à leurs compatriotes, comme au XVIIIe siècle, mais en fonçant les couleurs, les innombrables ridicules du Français. Sa tête, dit Rostoptchine, n'est qu'un moulin à vent, une maison de fous; sa vocation nationale, c'est l'art de se costumer et de se grimer. « Prenez un Français au hasard, et faites-le passer à la presse; il en sortira un perruquier[2]. » Leur histoire elle-même n'est qu'une comédie qu'ils ont tournée en tragédie. « Ils ont fait mourir leur Roi — un père! — coupé les têtes comme des choux, proclamé la liberté, l'égalité, pour que personne n'osât plus ni montrer le nez, ni ouvrir la bouche. Non contents de ces exploits, ils se sont mis à piller

1. *Archive russe*, 1866, p. 1502. — *Id.*, 1871, pp. 0127, 0128.
2. *Archive Vorontzof*, VIII, *passim*. — *Archive russe*, 1876, III, p. 135.

les Allemands, les Suisses, les Italiens, les Espagnols, en leur disant : « Après, vous nous direz merci[1]! » Et ils comptent bien que le tour des Russes ne tardera pas.

Dès à présent, ils les attirent par le prestige de Paris et de ses plaisirs, puis les renvoient « dépouillés de tout l'or qui, en Russie, aurait fait vivre tant de personnes ». Quant aux Russes qui ont le bon sens de rester chez eux, des Français se mettent en route pour les y dépouiller, et — chose étrange — leurs futures victimes les accueillent à bras ouverts. « Qu'il arrive un Français échappé à la potence, on se l'arrache, et lui, il fait des façons; il se dit prince ou gentilhomme, ruiné pour sa fidélité au Roi, à sa foi, et il n'est, en réalité, qu'un laquais, un boutiquier, ou un prêtre interdit.... Bavardant à tort et à travers, il n'a ni honte ni conscience; il vous fait des contes avec sa langue, tandis que ses mains travaillent à attraper quelque chose[2]. » En définitive, leur bavardage et leurs babioles ruinent la Russie. « Nous les battons avec nos armes, écrit Chichkof, et eux, ils nous subjuguent avec des comédies, de la poudre de riz et des peignes[3]. »

Encore si la mode française embellissait les Russes, mais elle est laide, incommode et même indécente. Là-dessus Rostoptchine est inépuisable; les dames, « vêtues comme notre grand'mère Ève, vraies enseignes de bains ou de charcuterie », reviennent constamment dans ses pamphlets : « Regarde un peu, dit son héros Bogatyref à la vieille Nabatova, comme tu es fagotée! Tu devrais couvrir ta misère un peu plus chaudement, à la façon de tes grand'mères.... Le vent te souffle dedans de tous les côtés, comme dans un appartement vide.... Quelle idée d'apparaître en Vénus sortant du sein des flots! »

Autre façon, plus dangereuse, d'exploiter la Russie. « Un

1. *Pensées à haute voix sur l'Escalier rouge.*
2. *Id.*
3. Tikhonravof, *ouvr. cité.*

Français ne vend-il pas bien sa pommade ou son tabac, vite il se fait *outchitel*; une Française ne place-t-elle pas ses chapeaux, vite elle est *gouvernantka*[1]. » Ce précepteur et cette gouvernante sont parfois des fripons, souvent des ignorants; les Russes les engagent tout de même. « Ne paraîtrait-il pas étrange, en tout autre pays, que le cuisinier Klimka, le palefrenier Abrachka, le laquais Vovil, la blanchisseuse Louchka et la fille Grouchka devinssent instituteurs et institutrices, et enseignassent la vertu? Voilà cependant ce qui se fait chez nous depuis trente ans[2]. » Mettons les choses au mieux; supposons un précepteur lettré; quels services rendra-t-il? Mouraviof Apostol nous le montre installé, avec le bambin dont il a pris charge pour 2000 roubles par an, dans le coin le plus reculé de la maison, loin des parents dont le voisinage serait gênant[3]. Là, il ne parle que le français à son élève, lui fait retrancher le russe même de ses prières, et répéter plusieurs heures par jour : « Mon dindon! mon dindon! » Il est en effet difficile aux Russes d'acquérir nos nasales. Puis, quand le dindon est conquis et le russe oublié, on passe à la littérature, c'est-à-dire, tout d'abord, à La Fontaine, ensuite au théâtre classique, et le jour arrive enfin où l'on peut montrer le jeune prodige. On l'amène au salon; il se campe au milieu du cercle de famille, fronce les sourcils, écarquille les yeux, avance un pied, tend la main, soupire et commence :

A peine nous sortions des portes de Trézène...

Quand il a fini, ce sont des applaudissements, des exclamations : « C'est admirable, il n'a pas le moindre accent étranger! » Et l'enfant retient qu'étranger veut dire russe. Il ne lui faut plus que les leçons du maître d'armes, puis celles du maître de

1. Tikhonravof, *ouvr. cité*, pp. 355 et suiv.
2. *Pensées sur l'Escalier rouge.*
3. *Archive russe*, 1876, X, pp. 129-154.

danse, tous deux Français, pour que toute la société l'admire comme l'ont admiré ses parents. Et pourtant, que vaut-il? A dix-huit ans, il pue l'alcool et le tabac, son sourire est cynique, et cependant, au même âge, l'étudiant d'Oxford est chaste et grave. Pourquoi le Russe n'a-t-il pas les mêmes maîtres? il serait, lui aussi, et chaste, et blond, et rose!

La nature slave, en effet, garde docilement toutes les empreintes : « Une poule élevée par un canard, dit Chichkof, ne devient pas un canard, mais il n'en est pas de même d'un Russe élevé par un Français [1] ». Il cesse tout à fait d'être de son pays. « J'ai connu, écrit Alexandre Tourguénief, une masse de princes Troubetzkoï, Dolgorouki, Galitzyne, Obolenski, Chtcherbatof, Volkonski, Mechtcherski, etc. — ils étaient innombrables! — qui n'auraient pas su écrire deux lignes en russe [2]. » Tel d'entre eux ne sait pas où sont ses villages, mais il n'ignore rien du Versailles de Saint-Simon [3]; proposez-lui de le renseigner sur la Russie, il répondra qu'il est occupé, qu'il lit *Faublas* [4]. Sa patrie, c'est le Pont des Maréchaux, et son paradis, c'est Paris. De quel secours sera-t-il, ce *déraciné*, au jour de la lutte suprême contre Napoléon?

Mais ces accusations ne produisent pas sur la société l'effet que les gallophobes en attendaient. « Ton Sila Andréiévitch, écrit Golovine à Rostoptchine, fait les délices du *Club anglais*; on le lit dans tous les coins; les rires de joie et l'approbation de ses sentiments sont généraux dans la classe moyenne.... Pour ce qui me regarde, mon ami, après avoir beaucoup ri de cette aimable production, j'en ai blâmé l'auteur [5].... » C'est que Golovine pense, comme la Técla de Krylof, qu'éloigner les

1. Pypine, *article cité*.
2. *Antiquité russe*, 1879, IV, p. 216.
3. Batiouchkof, *ouvr. cité*, p. 210.
4. Rostoptchine, *Pensées sur l'Escalier rouge*.
5. Tikhonravof, *ouvr. cité*, III, I, 354.

Russes de la culture française, ce serait « les priver de tout ce qui est joli, aimable, intéressant[1] », et que, d'ailleurs, l'essayer, c'est perdre son temps. Un anonyme l'a expliqué dans une réponse à la comédie de Krylof, la *Boutique de modes* :

« Tu as su peindre avec art ce que, pour notre malheur, nous rencontrons tous les jours, mais quel profit a-t-on tiré de ton tableau? As-tu changé l'avis de nos beautés? Leur as-tu appris à se couvrir ne fût-ce que d'un mouchoir? Leur as-tu fait parler russe? Pas du tout. Je suis allé au théâtre où l'on jouait ta pièce : tout le monde parlait français; les dos étaient décolletés plus bas que d'habitude.... La mère et la fille, à moitié nues, te criblaient de reproches.... Les oncles, les frères, les maris, les pères, les cousins, tous à demi Russes, te blâmaient en mots à demi français[2]. »

Cette résistance des mondains est appuyée par les lettrés que les gallophobes prenaient à partie, eux aussi, pour leur manque d'originalité russe. « Le mot *russe*, employé mal à propos, me donne des nausées, écrit Batiouchkof.... Ils sont des milliers à bourdonner : c'est russe! russe! russe! J'en suis enragé.... » Comment pourrait-on ne vivre que par et pour la langue russe? « Elle est gauche, lourde, mal dégrossie; elle sent le tatar.... Qu'est-ce que ces *oui*, *chtchui*, *chii*, *chtchii*, *proui*, *troui*?... Excuse ma colère, mais je viens de lire Pétrarque[3]. » Une autre fois, accusés d'ignorer le passé de leur pays, ils s'abritent derrière Jean-Jacques, dont l'avis était « qu'il y a des pays dont l'histoire ne peut être lue, à moins qu'on ne soit un imbécile ou un homme d'État ». Néanmoins, les plus cultivés d'entre eux s'intéressent aux travaux historiques de Karamzine, et Batiouchkof lui-même est loin d'admettre vraiment que la langue de ses vers soit, comme il l'a dit un jour, une *balalaïka* grinçante. Ce que veulent les lettrés gallomanes, c'est ne pas être ramenés de force à une culture russe qui n'a peut-être,

1. *La leçon à nos filles*, acte I, sc. II.
2. *Messager dramatique*, 1808, VIII, p. 72.
3. Lettre à Gniéditch. Voir article de Pypine, dans le *Messager d'Europe*, 1897, V, p. 291.

jamais existé. « Qui n'aime pas sa patrie est un monstre, confesse Batiouchkof, mais peut-on aimer l'ignorance? peut-on aimer les mœurs dont on est séparé par des siècles, et, plus encore, par tout un siècle de civilisation[1]? » Peut-on, d'autre part, vivre uniquement du peu d'européanisme déjà importé en Russie, et de ses fruits encore verts? « Voilà trente ans, fera dire Pouchkine à l'une de ses héroïnes, qu'on nous reproche de ne pas lire du russe.... Le fait est que nous en lirions volontiers, mais que notre littérature n'a pas un siècle, et qu'elle est pauvre : cependant, en France, en Angleterre, en Allemagne, les livres se succèdent, chacun plus intéressant que le précédent.... Toutes ces plaintes me rappellent celles des marchands qui s'indignent de ce que nous achetons nos chapeaux chez Sichler, et non chez les modistes de Kostroma[2]. »

En définitive, il vaut mieux, selon l'expression de Zavadovski, se nourrir de pain étranger que de croûtons nationaux, d'autant plus qu'il n'est pas prouvé que ce pain fasse de mauvais patriotes. Dmitrief rappelle que nul écrivain n'a commis plus de gallicismes que Karamzine, et que pourtant — au lieu de « viser dans les Sieyès », comme l'ont dit de mauvais plaisants — il est un fervent défenseur de la tradition nationale[3]. Vassili Pouchkine assure qu'il est bon chrétien, bien qu'il ne veuille pas brûler son Voltaire. Et tous répètent : « Pour préférer le bordeaux au *kvas*, sommes-nous des traîtres[4]? »

La crise qui approche montrera ce que valent les accusations des uns, les répliques des autres. Il semble bien, en tout cas, qu'on ne renoncera pas à des formes qui sont celles mêmes de la civilisation; que les dames ne se remettront pas en *kakochnik* et en *sarafane*, ni les lecteurs de nos philosophes aux *Vies des saints* orthodoxes; que l'histoire ne rebroussera pas

1. Pypine, *art. cité.*
2. *Roslavlef.*
3. *Journal du ministère de l'Instruction publique*, avril 1902, p. 337.
4. *Archive russe*, 1876, III, p. 138.

chemin. Les plus acharnés des gallophobes en sont eux-mêmes la preuve. Mouraviof-Apostol est nourri de notre littérature et ne parle guère que notre langue; il fait élever ses fils à Paris, et c'est comme cela qu'il peut se passer d'*outchitels*[1]. Le « vieux Russe » que Rostoptchine se donne l'air d'être, est en réalité, selon l'expression de d'Allonville, « un Européen que personne ne connaît[2] »; il pense en français, et c'est à grand'-peine, dit-on, qu'il met ses pamphlets en russe; il se fait diriger par l'abbé Nicolle dans l'éducation de ses enfants; il laisse l'abbé Surugues convertir sa femme au catholicisme, et sur ses vieux jours, il mariera une de ses filles à un Français pour qu'elle présente à nos enfants, dans le *Général Dourakine*, le Russe gallomane. Chichkof enfin, Chichkof lui-même, engage des *outchitels* pour ses neveux; avec ses femmes, la première Allemande, la seconde Polonaise, il ne s'est jamais expliqué que par gestes ou en français[3].

Que conclure, sinon qu'avec toutes ses intentions patriotiques, la gallophobie de ce temps n'est qu'une manie sans portée? « Il y a quelque chose de puérilement stupide, écrit miss Wilmot, à déclamer contre les Français, quand les Russes ne peuvent pas dîner s'ils n'ont un cuisinier français; quand ils ne peuvent élever leurs enfants sans le concours d'aventuriers qu'ils font venir de Paris sous le nom de précepteurs et de gouvernantes; en un mot, quand toute idée de modes, de luxe et d'élégance est empruntée à la France. Quelle folie fieffée[4]! »

1. *Antiquité russe*, 1902, novembre, pp. 256 et suiv.
2. *Mémoires*, V, p. 103.
3. *Messager d'Europe*, 1887, V, article cité.
4. *Mémoires de la princesse Dachkof*, IV, p. 176.

CHAPITRE XXI

1812

L'état des esprits au début de la guerre. Les gallophobes officiels : Rostoptchine et l'incendie de Moscou.
La retraite des Français; les massacres. Le commencement de la pitie. Les paysans, les soldats, les officiers; les nobles, leurs femmes. Le revirement des esprits : « nos amis les ennemis ».
L'accueil des châteaux. Les fêtes, l'écot des prisonniers : leurs sentiments quand ils sont libérés.

Au début de la crise que les gallophobes attendaient et qu'ils avaient contribué à rendre inévitable, l'opinion que Napoléon serait vainqueur paraît avoir été la plus répandue parmi les mondains[1]. De ceux qui vivaient à Paris, quelques-uns jugèrent décent de rentrer en Russie, en laissant toutefois, pour plus de sûreté, leurs diamants chez la reine Hortense[2]; d'autres, comme le comte Golovkine, attendirent la fin de la bagarre dans une de nos villes d'eaux[3]. Il ne semble pas qu'à Pétersbourg le patriotisme ait été plus ardent : « Durant le premier effroi, raconte l'émigré d'Allonville, les Français y furent l'objet d'un véritable culte[4] ». Sans contredire le fait, les Russes le présentent autrement que d'Allonville. « Il y avait, dit Khomiakof, non seulement à Pétersbourg et à Moscou, mais même dans les provinces les plus éloi-

1. Malgré le témoignage contraire de Domergue, *La Russie...*, I, p. 17.
2. *Mémoires de Mlle Cochelet*, I, 263.
3. *Id.*, de Golovkine.
4. *Id.*, du comte d'Allonville, V, 215.

gnées, des hommes et des femmes fanatiques de Napoléon et dignes de figurer parmi les grognards de la vieille garde[1] ». Pouchkine est sans doute plus près de la vérité quand il met en cause, moins ce « fanatisme » de quelques-uns, que la légèreté de presque tous. « Tout le monde parlait de la guerre prochaine, et, autant qu'il m'en souvient, peu sérieusement.... L'amour de la patrie semblait du pédantisme. Les gens d'esprit exaltaient Napoléon et plaisantaient sur nos défaites.... Les jeunes gens prédisaient à la Russie son entrée dans la Confédération du Rhin[2]. »

On conçoit donc que le gouvernement ait cherché à « remonter » l'esprit public. D'abord, Chichkof fut chargé de rédiger les proclamations dans lesquelles Alexandre Ier rappelait la Russie à elle-même. Des journaux furent fondés pour refaire de Napoléon, comme avant Tilsitt, Buonaparte, Tamerlan, Attila, ou même pis. « Tu es sur ton trône, s'écrie l'un d'eux, comme Satan dans l'enfer, ceint de la mort, de la dévastation et des flammes![3] » Les pamphlets de Rostoptchine et de Glinka furent répandus à profusion dans les villes, tandis que d'innombrables caricatures apprenaient au peuple des campagnes que Napoléon et ses maréchaux se nourrissaient de chair humaine, de chair de moujik[4].

A mesure que les Français avançaient en Russie, ces excitations produisirent leur effet. La société commença à rougir de sa gallomanie; Mlle Georges eut beau jouer Xénie, dans la traduction française de *Dmitri Donskoï*, et flétrir, sous le nom du Tatar Mamaï, tous les ennemis de la sainte Russie[5], ses auditeurs n'en furent pas moins qualifiés de traîtres à la patrie. Dans les salons,

1. Khomiakof, *Œuvres*, I, p. 684.
2. *Roslavlef*. Voir *Antiquité russe*, XLIV, p. 555.
3. *Le Fils de la Patrie*. Voir Piatkovski, *Histoire du développement littéraire...*, II, 164.
4. *Archive russe*, 1881, I, p. 257, Mémoires de M. V. Tolstoï.
5. Souvenirs de Karatyghine, *Antiquité russe*, XIX, 598, 599; de Varvara Bakounina, *ibid.*, XLVII, p. 410; de Sverbéief, I, p. 271.

les ennemis du « Pont des Maréchaux » — c'est-à-dire des boutiques et des modes françaises — prirent le dessus : il fut de bon goût de priser du tabac russe, et non plus du tabac « à la violette »; de commander au cuisinier français du *chtchi*, la soupe nationale aux choux aigris; de faire servir du *kvas* sur des tables plus accoutumées au Champagne; de parler russe, du moins dans la rue, où les sons d'une langue étrangère faisaient retourner des figures menaçantes. Des dames enfin annoncèrent leur intention de se faire habiller, non plus à Paris, mais à Londres, et le bruit courut même à Pétersbourg, qu'en province quelques vaillantes étaient déjà revenues au *kakochnik* et au *sarafane*, au diadème et à la robe à longs plis droits des paysannes de Grande-Russie.

Était-ce assez pour rassurer le gouvernement? Rostoptchine, devenu général-gouverneur de Moscou, jugea que des mesures officielles s'imposaient. Il proscrivit donc les enseignes française du Pont des Maréchaux, dès que la Grande Armée eut passé le Niémen; quand elle fut à Smolensk, il s'en prit aux cuisiniers, parfumeurs, acteurs, libraires, précepteurs, etc., qui pullulaient à Moscou; beaucoup d'entre eux furent arrêtés et déportés dans la Russie de l'Est, au milieu de souffrances que nous a contées le comédien Armand Domergue[2]. Mais Napoléon avance toujours; les gallomanes de la société moscovite ne vont-ils pas le fêter? Il faut, à tout prix, « l'empêcher de se former des relations, de communiquer de Moscou avec l'intérieur de l'Empire, et de mettre en usage l'influence que les Français ont acquise par leur littérature, leur mode, leur cuisine, leur langue ». Rostoptchine travaille donc à faire disparaître, à son tour, la partie cultivée de la population, et il y réussit « au delà de toute espérance.... Quand les Français apparurent, au milieu des gens

1. *Roslavlef, passim.* — Pypine, *Le mouvement social sous Alexandre Ier*, etc.
2. Souvenirs de Domergue, de Rostoptchine, de Nicolas Tourguénief, de Rounitch, etc.

qu'ils trouvèrent, leur séduction fut sans effet, comme envers des sourds et des muets[1]. »

Dernier péril, non le moins grave : dans cette Moscou presque déserte, Napoléon sera tenté de se retourner, à défaut de Russes civilisés, vers les autres, vers les serfs, et de lancer le décret qui brisera leurs chaînes[2]. Mais cela aussi est prévu. L'idée fixe de Rostoptchine et des émigrés de tout pays qui l'entourent, c'est de tourner la guerre de Russie en une seconde guerre d'Espagne; l'exemple de Saragosse hante tous les esprits. « Pour que la Russie ne succombe pas dans cette guerre, écrit le Suédois Armfeld, il faut la rendre nationale[3]. » Or, le sûr moyen d'y arriver, c'est de transformer Napoléon, malgré lui, en destructeur de Moscou; quelle proclamation, quel pamphlet pourrait, aussi bien que les flammes du Kreml, soulever contre « le moderne Tamerlan », et les masses brutes, et les gallomanes invétérés, et les sages qui, la veille encore, comme l'historien Karamzine, souhaitaient la paix, fût-ce au prix de la Lithuanie et des provinces jadis polonaises[4]?

En effet, dès que le sinistre nouvelle court la Russie, ce n'est qu'un cri de fureur. « Les barbares! les Vandales! s'exclame Batiouchkof, notre défenseur d'autrefois... Comment ces monstres osaient-ils parler de liberté, de philosophie, d'humanité?... Olénine avait raison quand il me disait que leurs livres sont dignes du bûcher — comme leurs têtes, ajouterai-je, de la guillotine[5]! » La colère grandit encore quand, après la retraite des Français, on peut contempler « les amas de cendres, les amas de pierres, les monceaux de corps, » qui furent Moscou[6]. Revenus de Nijni-Novgorod, les gallomanes moscovites ne retrouvent

1. A. de Ségur, *Vie du comte Rostoptchine*, p. 187. — *Antiquité russe*, 1901, mars, p. 606, *Mémoires de Rounitch*.
2. Alfred Rambaud, *Français et Russes*, pp. 80 et suiv.
3. *Mémoires* de Sanglin, cités par Schilder, *Alexandre Ier*..., III, p. 367.
4. Lettre de Christin à la princesse Tourkestanova, *Archive russe*, 1882, IV, p. 95.
5. Lettre à Gniéditch, citée par Maïkof, *Batiouchkof, sa vie*, etc., p. 161.
6. Batiouchkof, *Épître à Dachkof*.

pas leurs maisons; ou, s'ils les retrouvent, les chambres y sont saccagées, les saintes images souillées d'inscriptions obscènes, les bibliothèques vides, ces bibliothèques formées de leurs meilleurs auteurs, que les Français ont employées probablement à faire cuire leur soupe. Anéantis, les livres de Vassili Pouchkine, de Karamzine, de Miatlef, de Soltykof; anéantie, cette collection de Boutourline dont Joseph de Maistre et Mme Vigée-Lebrun avaient parlé avec admiration. Les Français sont venus jusqu'à Moscou pour y détruire ce que les mains pieuses de lettrés russes avaient sauvé du Paris de 1793; ils ont accompli eux-mêmes cet auto-da-fé de leurs œuvres que, depuis longtemps, par rhétorique plus que par conviction, réclamaient les gallophobes [1].

Ceux-ci exultent maintenant; ils démontrent que, moralement, la Russie est cent fois plus haut que la France; que, désormais, c'en est fini des séductions françaises; que « les folles Laïs du boulevard » n'attireront plus l'innocent voyageur russe; qu'on n'entendra plus, dans les rues de Moscou, le répugnant « *Bonn jour, Moussié!* » en place du loyal « *Zdravstvouj, brat* [2]*!* » Déjà le Pont des Maréchaux se russifie; Rostoptchine note avec joie que ses boutiques, *A la Corbeille*, *Au Temple du goût*, sont maintenant tenues par d'honnêtes Karp Maïkof, Abram Grigorief, etc. [3]. Les gallomanes, de leur côté, baissent la tête; tout ce qui leur était cher a disparu, toutes leurs illusions sont dissipées. « Les actes épouvantables des Vandales — je veux dire des Français — ont bouleversé ma petite philosophie, écrit Batiouchkof.... Sur qui fonder des espérances maintenant? par quoi se consoler? » Il n'y a plus qu'à oublier les rêves de la paix dans l'ivresse de la guerre, qu'à rendre barbarie pour barbarie. Et le pauvre Batiouchkof

1. Souvenirs de Nicolas Mouraviof, *Archive russe*, 1885, III, p. 406. — Joseph de Maistre, *Correspondance diplomatique*. — Lettres de Batiouchkof, de Karamzine, etc., *passim*. — Cf. Pingaud, *Les Français en Russie*, p. 373.

2. Chichkof, cité par Piatkovski, II, p. 237.

3. *Archive russe*, 1876, III, p. 433. Lettre à Glinka, de mai 1813.

marche sur Paris pour venger Moscou, faire des Français, selon le vœu du gallophobe Mouraviof, « un peuple de Tziganes[1] », et, sans doute, anéantir leur civilisation là-bas, comme il semble qu'elle le soit ici.

Après les sentiments des lettrés, ceux de la masse. Persuadés maintenant que Napoléon est, non l'archange libérateur dont quelques-uns avaient rêvé, mais seulement l'antechrist, les moujiks, pendant les premières semaines de la retraite, tuent tout homme que la faim et le froid font tomber entre leurs mains : ils assomment ou noient, selon l'occasion, et quelquefois torturent avant de tuer, le tout avec une insensibilité parfaite[2]. Le prisonnier Laflize, en 1813, voit devant un cabaret, dans un village, des crânes que des enfants font rouler dans la boue; le cabaretier lui explique, en souriant, qu'une nuit de l'hiver passé, deux soldats étrangers ont frappé à la porte : on est sorti, on les a tués, les loups les ont mangés et les crânes sont restés là[3].

Les soldats qui n'appartiennent pas à l'armée régulière, partisans, miliciens, Cosaques, se comportent à l'égard de l'ennemi exactement comme les paysans. Ils tuent tout, quelquefois avec des raffinements qui rendent célèbre ce Figner, dont les Russes ne parleront, par la suite, qu'en insistant sur son origine allemande[4]. Puis, quand des ordres sévères ont mis fin au massacre, beaucoup de ces irréguliers deviennent les conducteurs des convois de prisonniers qu'on dirige vers l'intérieur de la Russie, et alors ils les laissent mourir de faim, non pas précisément par cruauté, mais surtout afin de s'approprier les petites sommes que le gouvernement alloue pour la nourriture de ces prisonniers; peut-être n'agiraient-ils pas autrement s'ils conduisaient

1. Batiouchkof, lettre à Gniéditch, octobre 1812. Pypine, *art. cité*. — Du même, à Viazemski, dans l'*Archive russe*, 1866, II, pp. 222-243.
2. *Archive russe*, 1876, III.
3. Souvenirs du médecin-major Laflize, *Antiquité russe*, LXXIII, p. 354.
4. *Antiquité russe*, LV, p. 335, souvenirs de Davydof.

des compatriotes[1]. Les affamés se plaignent, on leur répond par des coups ou des moqueries. « Que voulez-vous! dit en ricanant à des officiers affamés un grand chef rencontré par hasard; c'est un malheur auquel des civilisés doivent s'attendre quand ils viennent faire la guerre à des barbares comme nous[2]. » Le résultat, c'est que, d'après des évaluations russes, « sur 150 000 prisonniers, à peine 30 000 ont revu leurs foyers[3] ».

Il semble qu'il faille en conclure, comme l'officier Montalant-Bougleux, que « la maxime *res sacra miser* n'a jamais été traduite en moscovite[4] ». Pourtant, juste au même moment, et à propos des mêmes misérables, le prince Viazemski rappelait la vieille expression russe « *léjachtchôva ne biiout* — on ne frappe plus un homme à terre[5] ». Les premiers jours passés, on s'en est souvenu partout, même parmi les paysans. Dans des souvenirs recueillis par M. Alfred Rambaud, nous voyons les serfs des Novossiltsof s'armer contre des rôdeurs signalés aux alentours; quand ils apparaissent, ces rôdeurs, hâves, déguenillés, désarmés, ayant tout juste la force d'articuler le seul mot russe qu'ils connaissent — « *khliéba*, du pain ! » — les paysans posent leurs fourches et vont chercher le pain demandé[6]. Dans un autre village, on n'a pas obéi tout de suite à l'oukaze qui, croit-on dans les campagnes, ordonne de tuer les prisonniers; on a gardé dans une grange ceux qu'on a faits, et voilà qu'au bout de quelques jours, les paysans, déjà familiers avec eux, n'ont plus de cœur à la besogne; ils sont heureux d'entendre dire qu'un nouvel oukaze a révoqué le premier[7]. D'une façon générale, mais surtout pour les villages un peu éloignés du théâtre des hostilités, les Mémoires français, intarissables sur la cruauté

1. Souvenirs de Wedel, d'Everts, de Roy, de Laflize, etc., *passim*.
2. Roy, *Souvenirs de la campagne de 1812*, p. 91.
3. *Messager d'Europe*, décembre 1887, p. 679, souvenirs de Mouraviof-Karski.
4. *Une captivité militaire chez les Russes*.
5. *Archive russe*, 1867, p. 237.
6. Alfred Rambaud, *Français et Russes*, p. 96.
7. *Id.*, p. 80.

des Cosaques et la friponnerie des Juifs, ne contredisent pas l'affirmation de Biélaief, que « le peuple accueillait les prisonniers avec compassion, les nourrissait, couvrait leur nudité[1] ».

On peut en dire autant des soldats de l'armée régulière; moitié par sentiment de confraternité militaire, moitié par souvenir confus des bons traitements que les prisonniers de Zurich et de Bergen ont trouvés en France, ils se montrent tout différents des Cosaques et des miliciens. On se rappelle la scène de *Guerre et Paix* où des grenadiers russes relèvent le soldat Morel, à demi mort, et le raniment avec force *vodka*. Bientôt ivre, Morel danse et chante « Vive Henri IV! Vive ce roi vaillant! », et les Russes de répéter en chœur « *Vivarica! vivacérouvalla*[2]! » A part ce chant, très peu vraisemblable en 1812, les scènes de ce genre n'ont pas été rares entre soldats. Entre officiers, elles prennent, bien entendu, un tout autre caractère : c'est ou l'extrême brutalité, ou, plus souvent, la courtoisie la plus généreuse[3]. On voit un général prince Koudachef, le propre neveu du généralissime Koutouzof, frapper un officier blessé qui lui présentait une plainte; mais on voit aussi, dès qu'il a le dos tourné, les officiers de son état-major apporter leurs excuses au prisonnier, et lui témoigner leur sympathie par tous les moyens[4]. Dans un village, Laflize et ses camarades rencontrent trois officiers qui parlent à peine le français. « Ils témoignèrent pourtant tant de sympathie à notre situation que nous les remerciâmes de tout cœur. Par surcroît, ils rassemblèrent entre eux 50 roubles qu'ils nous remirent pour nos besoins les plus pressants. Le major Breton, en les acceptant, déclara qu'il les donnerait à nos soldats qui manquaient de tout, surtout de chaussures. Aussitôt les officiers russes envoyèrent

1. Souvenirs, *Antiquité russe*, XXIX, p. 13. — Cf. Laflize, *ibid.*, LXXIII, p. 64. — Roy, pp. 87, 94.
2. *Guerre et Paix*, III, p. 353. — Cf. Roy, p. 88.
3. *Mémoires militaires du baron Séruzier*, pp. 270 et suiv.
4. *Mémoires de Wedel.*

acheter une douzaine de paires de bottes qu'on put trouver, et nous les remirent.... J'ai toujours regretté de n'avoir pas su le nom de ces braves gens[1]. »

Plus les prisonniers se rapprochent des gens relativement cultivés, plus leur sort s'adoucit. Des simples roturiers, quelques-uns, directeurs de fabriques ou régisseurs de biens, Allemands ou Polonais, sont de cœur avec les vaincus, mais n'osent guère le laisser voir. D'autres, Russes authentiques, sont moins craintifs. « Nous couchâmes chez un maître de poste qui avait été prisonnier dans notre pays.... Quel bien il nous fit en nous parlant avec éloges de la France[2]! » Il en est de même, en général, des fonctionnaires; les prisonniers se rappellent qu'ils ont été bien logés par celui-là, bien nourris par celui-ci; qu'on a causé, appris des choses curieuses, qui, à vrai dire, sont quelquefois d'énormes mystifications[3].

Quant aux seigneurs, tout d'abord ils voient de haut cette tourbe de misérables; ils ne peuvent pourtant pas se montrer moins humains que tel moujik ou tel gratte-papier. Le châtelain du village que traverse le convoi donne donc vivres et vêtements; le maréchal de la noblesse invite les officiers, envoie des vivres aux soldats, puis traite comme il le mérite le chef du convoi, et c'est une grande joie pour les convoyés[4]. A Vologda, le prince Viazemski fait la quête pour acheter, aux survivants, chaussures, moufles, *touloups* fourrés[5]. Mais tous les témoignages s'accordent pour décerner aux dames la palme de la générosité. « Anges de paix et de consolation, s'écrie Domergue, elles séchèrent bien des larmes![6] » Ce n'était pas, d'ailleurs, qu'elles fussent moins patriotes que leurs maris, mais comment

1. *Antiquité russe*, LXXIII, p. 62.
2. *Souvenirs du Nord...*, par le capitaine Faure, p. 85.
3. *Mémoires du major Everts*, dans la *Sabretache*, X, 52. — Roy, II, p. 94.
4. Laflize, *Antiquité russe*, LXXIII, pp. 345, 349.
5. *Archive russe*, 1867, p. 237.
6. *Ouvr. cité*, II, p. 220.

rester insensibles à de certains tableaux? « Les Russes ne se conduisent pas, écrit Mlle Volkova, comme il faudrait pour l'honneur de la nation.... Les détails que j'ai pu entendre me font une si horrible impression que la fièvre me saisit. Je me sauve dès qu'on touche à ce sujet[1]. » On se sauve donc, mais ce n'est pas pour n'y plus penser; discrètement, on vient au secours des prisonniers. « Les dames savaient, dit l'aide-major Roy, s'informer avec adresse de nos besoins les plus pressants, et bientôt du linge, des vêtements chauds, du vin, envoyés par une main inconnue, arrivaient à l'adresse de l'un d'entre nous[2]. »

Cependant, pour sauver « l'honneur de la nation », la charité ne doit pas s'arrêter aux secours matériels. Comme Batiouchkof tout à l'heure, les prisonniers n'ont plus foi ni dans l'avenir, ni dans l'humanité, ni dans la civilisation; il faut leur porter des paroles consolatrices. Mais comment s'y prendre? D'abord, ces déguenillés ne tolèrent pas qu'on médise de Napoléon devant eux; or, les Russes ne peuvent se tenir d'en parler, et c'est justement en le qualifiant de « despote funeste à tous les peuples » qu'ils trouvent des raisons de se rapprocher des Français. Ils s'étonnent donc, selon l'expression d'un émigré, « de cette insensibilité dégradante d'une armée démoralisée par son chef[3] ». Mais, après tout, la fidélité au malheur en impose, et les Russes se résignent si bien à ce napoléonisme tenace que certains se laissent traiter, sans se fâcher, de « stipendiés d'Albion! »

Ils passent moins facilement sur certains défauts d'éducation. Beaucoup d'officiers, qui sont peut-être des héros, jurent par trop héroïquement[4] : les « B..... ! » et les « F..... ! » nichent dans leurs rudes moustaches. Comment les élèves russes de nos

1. *La Moscou de Griboiédof, d'après les lettres de Marie Volkova*, dans le *Messager d'Europe*, 1874, août.
2. *Ouvr. cité*, II, p. 92.
3. Beauvallier (ou Beauchamp), *Mémoires secrets et inédits*, II, p. 79.
4. V. Gadaruel, *Relation du séjour des Français à Moscou.*

émigrés ne s'en effaroucheraient-ils pas? « Sur 160 officiers prisonniers à Saratof, écrit Mlle Volkova, il n'y en a que sept ou huit qui soient convenables.... Je suis étonnée de la dégénérescence de cette pauvre nation. » Heureusement, elle découvre, parmi ces *moujiks*, un Larochejacquelein et un de Tracy qui ont conservé les grâces de l'ancienne France. Elle les reçoit donc, et quand, quelques jours plus tard, ils lui présentent leurs amis Dupont et Durand, elle les reçoit de même, en s'imaginant qu'elle fait contre mauvaise fortune bon cœur. « Je les déteste donc; mais quand j'en rencontre un, je suis aimable[1]! »

Un soir, chez des amis, le comte Razoumovski fait sa profession de foi : « Jamais je ne recevrai chez moi un seul de ces va-nu-pieds[2]! » En rentrant, il apprend que la comtesse en a invité douze pour le lendemain. Il se résigne, accueille poliment ces hôtes de malheur, parle du Palais-Royal, ne conteste pas que si, lui, il avait été fait prisonnier, on l'aurait tout bonnement envoyé s'y promener. Puis il reconnaît que les Français eux-mêmes ont fait moins de mal à Moscou que leurs alliés[3], et la soirée finit sans doute par l'inévitable discussion que Pouchkine n'a pas oubliée de placer dans *Roslavlef* : « Vous avez brûlé Moscou! — Quel intérêt y aurions-nous eu? » Quand on se sépare, très tard, le Russe ne sait plus, au fond de son cœur, « qui il doit détester, du Russe ou du Français[4] ».

Dans le doute, il se laisse aller à son penchant, qui est de donner tort au compatriote. Le Vandale, c'est maintenant Rostoptchine : on découvre même que le pillage de Moscou l'a enrichi[5]! Alors, pourquoi tenir rigueur aux Français? ils ne sont pas, comme le Suisse Christin s'entête à le dire, « des brigands, compagnons d'un autre Pougatchof[6] », mais des malheureux,

1. Lettres de Marie Volkova, d'avril, de mai, de juillet, *passim*.
2. *Id.*, lettre du 25 février.
3. *Id.*, du 24 décembre 1812.
4. *Id.*, du 24 juillet 1813.
5. *Id.*, du 17 décembre 1812.
6. *Archive russe*, 1882, IV, p. 87.

victimes, comme les Russes, d'une épouvantable machination. Que le gouvernement fasse la guerre à « l'autre Pougatchof », soit! mais l'honnête homme n'a plus, à l'égard des vaincus, que le devoir de les traiter comme jadis les émigrés. Et, de toute part, sans attendre cette « moindre démarche » dont parle Montalant-Bougleux, le pain et le sel russe volent au-devant de « nos amis les ennemis ».

Les Français en sont ravis, mais encore plus surpris. « C'était si différent de tout ce que nous avions vu jusqu'alors que nous ne pouvions y croire. » La veille, c'était la neige à l'infini, des figures barbares penchées sur les mourants pour les dépouiller et les achever; c'était, dans des villages sordides, les injures, les coups, la famine : voici maintenant que, sur le seuil du château où vous entraîne un ami inconnu, c'est en français qu'on vous accueille, français trop correct au gré des vétérans brouillés avec la grammaire, français trop chantant peut-être sur les lèvres des dames, mais quel chant de sirène fut jamais aussi doux que leurs paroles de bienvenue[1]? Vous voilà dans un salon : ces meubles, ces bronzes, ces porcelaines, ce grand portrait de Richelieu, viennent de Paris; vous êtes au faubourg Saint-Honoré ou à la Chaussée d'Antin[2]. On vous conduit dans votre chambre; le lit est peut-être sommaire, mais le mur est orné d'une gravure française, le *Pourvoyeur du Couvent*. « C'est un capucin qui porte une botte de paille dans laquelle est cachée une jeune fille[3] », et votre hôte vous raconte la colère de l'évêque d'Oufa qu'on avait, par mégarde, logé dans cette chambre. Puis vous dînez, et l'on vous sert des plats dont vous n'aviez plus goûté depuis le passage du Rhin; après quoi, vous constatez, au salon, que le *Calife de Bagdad* règne jusque sur l'Oural. Si vous aimez mieux la lecture, vous trouverez, dans

1. *Souvenirs du Nord*, Faure.
2. Montalant-Bougleux, Roy, Laflize, etc.
3. *Voyage d'un officier français prisonnier....*

la bibliothèque, l'*Encyclopédie*, Marmontel, Boileau, Molière, la *Nouvelle Héloïse*, Racine : à Astrakhan, on vous apportera même « un parallèle manuscrit, dans le goût de Fontenelle, entre Corneille et Racine », et si vous vous avisez de discuter littérature française avec votre hôte, vous risquez fort de n'avoir pas le dernier mot[1].

Cet hôte n'entend pas, d'ailleurs, vous garder en chartre privée; vous irez et viendrez à votre guise; lui-même il vous conduira chez des voisins, pour votre plaisir et aussi pour le sien; il est bien aise de montrer son Français, surtout quand, chez ces voisins, on pourra rencontrer des Polonais dont certaines illusions ont besoin d'eau froide. Partout, la réception sera cordiale, et d'ailleurs, plus ou moins fastueuse selon le *tchine* du maître de la maison. A Saratof, Roy est invité, chez le gouverneur, à une fête qui semble bien avoir été donnée en l'honneur d'une victoire russe, mais on a eu soin de ne pas l'en instruire. Dès l'entrée, il est émerveillé au point de s'élever d'un coup jusqu'à la suprême hyperbole : « On se serait cru au milieu d'un des plus élégants salons de Paris! Toutes les dames portaient des toilettes à la dernière mode de France, et dans la conversation, ou plutôt dans l'agréable bourdonnement qui régnait entre elles, on n'entendait parler que le français, avec une douceur et une pureté d'accent qui rappelait la meilleure société parisienne. » On promène Roy dans les groupes; on lui montre un germanomane qui parle peu et rêve de s'échapper pour fumer une pipe, un anglomane qui sifflote des mots sans doute anglais et s'irrite de ne pas être compris : on le présente enfin à une nuée de gallomanes qui ont « l'aisance, la grâce et la légèreté des Français » et ne manquent jamais, coûte que coûte, « l'occasion d'un bon mot, d'un calembour, d'un compliment aux dames ». Mais voilà que le concert com-

1. *Voyage d'un officier français prisonnier....*

mence : Méhul et Boïeldieu en font tous les frais; les dames chantent des romances « avec une perfection étonnante », qu'elles dépasseront encore, s'il est possible, au vaudeville. « Je fus émerveillé du tact, de la finesse, avec laquelle les nuances les plus délicates de notre langue étaient rendues[1]. »

Chez le propriétaire Chiriaief, au fond de l'Oukraïne, c'est un autre style. Laflize y trouve une nombreuse société mi-russe, mi-polonaise. Les vieux Polonais ont de terribles moustaches; ils sont habillés en houzards, avec des bottes rouges; les jeunes sont, comme les Russes, en bas de soie et fracs de toutes les modes connues depuis 1799. Des dames, les unes, trop décolletées, trop ornées, trop fardées, sont des Polonaises; les autres, raides dans leurs fauteuils, et douées, pour la plupart, d'un majestueux embonpoint, sont des Russes. Quant aux jeunes filles, elles parlent français beaucoup mieux que leurs mamans; elles ont, dans leurs toilettes un peu surannées, « l'air de déesses de l'Olympe »; presque toutes, elles sont jolies, mais les Polonaises ont peut-être plus de grâce. D'un camp à l'autre, on s'observe; les vieux se lardent d'épigrammes, à mi-voix; les jeunes n'en dansent pas moins, sans souci des nationalités, avec un entrain qu'admire Laflize, mais dont quelques mères sont mécontentes. Il faut voir leur grimace quand Hedwige sourit à Boris, ou Nadia à Stanislas[2].

Les Français voudraient bien n'être pas toujours les obligés, mais ils n'ont pas d'argent — les Cosaques y ont mis bon ordre — et qu'en feraient-ils? Heureusement, la Russie est si neuve qu'on y trouve, avec un peu de souplesse, mille occasions de se rendre agréable ou utile.

D'abord, en qualité de professeur : c'est la grande ressource

1. Roy, II, pp. 116 et suiv. Il est à noter que sa description reproduit exactement un certain nombre de traits de Batiouchkof dans sa *Promenade à Moscou*.
2. *Antiquité russe*, LXXIII, pp. 360 et suiv.

des soldats non moins que des officiers. On connaît la légende du tambour François Lejeune, que, sur ses insignes de musicien, un gentilhomme a tiré des pattes des moujiks. On l'a emmené au château, réchauffé, rhabillé, réconforté, assis enfin devant un forté-piano : silencieuse et l'oreille tendue, toute la famille se tient debout derrière lui. Éperdu, Lejeune tape sur les touches comme jadis sur son tambour; quand il se retourne, prêt à tous les supplices, il ne rencontre que des regards charmés; il enseignera à ces demoiselles la musique, et sans doute aussi le français[1]. « Dans ces pays ignorants et presque barbares, écrit Montalant-Bougleux, on agréait sans difficulté un tambour-major comme professeur de langues, et un pharmacien militaire comme maître à danser[2]. » On accepte même, à l'occasion, le Prussien qui se fait passer pour Français.

Le métier de guérisseur n'est pas moins avantageux. Dans les campagnes, des soldats s'improvisent rebouteurs, dentistes, sorciers même; bientôt on vient de tous les côtés les consulter[3]. Dans les villes, nos médecins-majors font concurrence aux Allemands qui, jusqu'alors, avaient joui seuls en Russie du droit d'achever les malades; leurs prescriptions sont plus claires, moins pédantes, et quelquefois elles guérissent[4]! Le succès de nos docteurs est si grand que plusieurs d'entre eux resteront volontairement en Russie.

Enfin, aux Français qui n'ont ni la science du médecin ni l'occasion du professorat, il reste la faculté d'être hommes — sinon du monde — du moins d'agréable compagnie, et, de fait, c'est ce qu'on attend d'eux, avant tout. On guette donc le moment où « leur gaîté naturelle ayant pris le pas sur leur douleur », ils pourront « animer la société par leur conversa-

1. Ivan Tourguénief, *Récits d'un Chasseur*.
2. *Ouvr. cité*, p. 29.
3. *Voyage d'un officier français prisonnier....*
4. Roy, II, p. 106.

tion et leurs bons mots[1] ». Quelques-uns, les moins doués, se contentent de faire le boston de leur hôte; d'autres parlent politique, mais c'est périlleux et peu agréable aux dames; il vaut mieux faire des calembours, si l'on peut, et même des vers. Domergue, l'ex-directeur du théâtre de Moscou, arrive à Nijni enchaîné; des Moscovites qui s'y sont réfugiés le reconnaissent, le délivrent, l'équipent de neuf, et l'emmènent dans des salons où « les belles fugitives, couvertes de diamants, dansaient des quadrilles français, en robes françaises, et maudissaient les Français en français[2] ». Au début, il est accueilli « avec une politesse un peu froide », mais il se met à rimer des couplets, en l'honneur des nobles dames. « Cette poésie à la Dorat, et quelques traits d'esprit que j'y apportai (des calembours?) me firent valoir à tel point que les invitations allèrent pleuvant.... Ce séjour à Nijni a été une des époques les plus agréables de ma vie[3]. »

On peut aussi jouer la comédie, faire de la musique. A Mgline, le maréchal de la noblesse régale Laflize et ses compagnons; après dîner, le capitaine Baratier joue de la flûte, et c'est le tour du maréchal d'être ravi : « Si vous voulez rester en Russie, vous gagnerez tout l'argent que vous voudrez! » Chez le comte Goudovitch, la société se promène dans le parc; tout à coup, de derrière un bosquet, un air d'opéra se fait entendre; c'est le major Breton qui, ayant trouvé un vieux cor de chasse, l'a remis en état et y fait passer les nouveautés des années précédentes; son succès est foudroyant[4]. Chez les Milkovitch, à Stavropol, Francesco Baggi, de Modène, et son ami Pacchioni, tous deux de la Garde royale italienne, organisent une fête pour leurs hôtes[5]. Les deux Italiens y ténoriseront; le médecin-

1. Souvenirs de Viazemski, *Archive russe*, 1877, II, 365.
2. Batiouchkof, III, p. 268.
3. *La Russie pendant les guerres de l'Empire*, II, 319, 320.
4. *Antiquité russe*, LXXIII, pp. 345, 389.
5. Baggi, *Memorie*, I, p. 193.

major Cassagnard les accompagnera sur son violon; après quoi, il reparaîtra, avec d'autres Français, dans *les Fourberies de Scapin*.

Il est enfin un talent, ou un don, que l'opinion européenne de ce temps ne conteste pas à nos ancêtres; c'est celui de plaire aux dames. Mais là-dessus ils sont discrets, et leurs Mémoires ne parlent que du charme qu'ils ont subi. Les dames nous font bonne mine, raconte Laflize; c'est sans doute que nous ne les négligeons pas, comme beaucoup de Russes, pour la dame de pique. Il ne prétend pas, d'ailleurs, que cette courtoisie soit toujours innocente; à preuve son camarade Baratier qui, plus expansif que d'autres, en sa qualité de cuirassier, s'échauffe certain soir, et en dit tant sur ses « feux » à la dame du logis, qui rit de tout son cœur, que Laflize, inquiet malgré cette gaîté, ne voit qu'un moyen d'arrêter la scène; c'est d'aller chercher la flûte du cuirassier : après tout, les aveux en musique sont encore ceux qui font le moins de bruit. Quelques jours plus tard, on rencontre de jeunes personnes récemment sorties du célèbre Institut de Smolny, et, cette fois, c'est le major Breton qui s'enflamme : « Des filles comme cela, si intelligentes, si aimables, si cultivées, et parlant quatre langues, nous n'en trouverions pas en France! » Le toujours sage Laflize l'exhorte au calme, et cependant, à l'écart, il fait la cour à la nièce de la comtesse Goudovitch[1]. Dans ce concert sympathique, la seule note discordante est donnée par un officier envoyé du côté d'Astrakhan. Il y constate, d'abord, que « les femmes tartares paraissent avoir peu de goût pour les Français »; ensuite, que les femmes de la noblesse russe sont sages, pour la plupart, mais que « la faute en est aux dieux qui les ont privées de sensibilité et du don de plaire[2] ». Il se jure donc de rester fidèle « aux aimables Françaises », et on l'en louerait, si son pathos ne faisait songer à certain renard de la fable.

1. *Antiquité russe*, LXXIII, 358, 585, etc.
2. *Voyage d'un officier français prisonnier...*, p. 120, etc.

Les jours s'écoulent ainsi, au milieu d'hôtes souvent devenus des amis : seul, Vandamme, à Moscou, commettant d'incartades et suscite tant de commérages, qu'on menace de l'envoyer en Sibérie[1]. Mais déjà la paix de Paris est signée, et la libération des prisonniers commence. Partout ce sont des adieux touchants. « Nous ne quittâmes point Bougourousland, écrit l'officier mécontent des dames tatares, sans remercier avec effusion les magistrats et les habitants pour les bons traitements que nous en avions reçus pendant dix-huit mois[2]. » A Mgline, le major Breton compose des vers à la louange de la comtesse Goudovitch; Laflize écrit une description détaillée de la maladie du comte pour la soumettre aux spécialistes de Paris. Puis les colonnes se forment et s'ébranlent aux cris de « Vive l'Empereur! », avec des drapeaux qui portent l'inscription « Nous le reverrons » : beaucoup de soldats sont persuadés, en effet, que la paix n'est point faite, quoiqu'on dise, et qu'il s'agit d'un simple échange de prisonniers[3]. Mais ils sont encore loin de France que la nouvelle des désastres leur arrive, et enfin celle de Waterloo. Il faudra rentrer la tête basse; à qui ne veut ni s'y résigner, ni se coucher et mourir, comme le grenadier de Heine, il ne reste qu'à rebrousser chemin vers le seul pays d'où la haine des Français et de l'Empire ait disparu. C'est à quoi se décide Laflize, par patriotisme, dit-il, et nous n'en doutons pas; notons pourtant, qu'aussitôt revenu, il devient le neveu des Goudovitch.

En somme, dans tous ces survivants de la guerre, il n'y a plus de haine à l'égard des Russes; quelques horreurs que l'on ait vues, c'est encore la reconnaissance qui domine. De l'autre côté, tout est oublié; la destruction de Moscou n'est plus qu'un accident glorieux ou malheureux, selon le point de vue, mais dont il serait injuste de garder rancune aux Français. On les

1. Lettres de Christin, *Archive russe*, 1882, IV, p. 78.
2. *Voyage d'un officier français...*, p. 112. — Laflize, *passim*.
3. Beauvallier, *ouvr. cité*, II, p. 80.

accueille donc comme par le passé; Rostoptchine qui, en 1813, se félicitait de leur disparition, doit constater, quelques mois plus tard, qu'ils sont plus nombreux que jamais; qu'on les accueille, qu'ils élèvent encore les enfants, et que, parfois, on les épouse[1]. Tous les vieux liens sont renoués, tandis qu'en Occident, l'armée travaille à en créer de nouveaux.

1. Lettre à Glinka, *Archive russe*, 1876, III, p. 432. — Cf. l'épître de Serge Aksakof à Kaznatchéief, *ibid.*, 1878, I, 252, 3.

CHAPITRE XXII

LES ARMÉES RUSSES EN FRANCE

L'invasion : la conduite des soldats, des officiers. L'entrée dans Paris : l'accueil des royalistes, des badauds. — La paix. La part qu'y prennent les Russes. — Leur retour en 1815 : leur rôle.
Les souvenirs qu'ils laissent, ceux qu'ils emportent.

Pendant qu'en Russie, les colères de 1812 s'oublient, les armées russes, faisant boule de neige au fur et à mesure de leurs progrès, attirant même des Français, tels que Moreau, finissent par arriver en France, et les Cosaques y deviennent, dès le premier jour, pour les populations de l'Est, ce qu'ils ont été pour les traînards de la Grande Armée; leur apparition provoque la fuite en masse des habitants, et si la légende et le *Journal de l'Empire* grossissent leurs méfaits, il faut néanmoins reconnaître que c'est de peu. On a pu plaider les circonstances atténuantes, citer le Wurtembergeois de Sückow qui a vu un Cosaque partager son pain avec une pauvre femme dont la maison venait d'être pillée[1], mais l'anecdote est peu probante. Sans doute, ce bon Samaritain ne faisait que rendre, après s'être servi, ce dont il n'avait plus que faire[2].

Les troupes régulières ne se comportent guère mieux; on leur reproche d'innombrables cas de brutalité, de maraude, d'ivrognerie, de pillage, d'incendie : quand une ville échappe à tout

1. Henri Houssaye, *1814*, pp. 46 et suiv. (édit. in-12).
2. De Sückow, *D'Iéna à Moscou.*

cela, c'est au prix de contributions non moins énormes que celles qu'exigerait le Prussien ou l'Autrichien[1]. Au premier abord, il semble qu'il n'y ait, entre les uns et les autres, pas d'autre différence que celle du plus grand nombre d'irréguliers parmi les Russes.

Pourtant, quelques semaines ne sont pas écoulées qu'on voit ces barbares inspirer déjà moins de terreur que leurs alliés ; dans les villes envahies, les bourgeois que leur malheur a mis à même de faire de la psychologie internationale, commencent à préférer fût-ce une brigade russe à n'importe quel régiment d'Allemands ; on fait, entre les envahisseurs, les mêmes distinctions que les Moscovites, en 1812, entre les vrais Français et leurs alliés de toute couleur[2].

Les lettres des officiers russes expliquent cette évolution. Prenons celles de ce Batiouchkof que nous avons laissé, en novembre 1812, au moment où il rentrait dans l'armée avec l'espoir de venger un jour, sur Paris, la ruine de Moscou[3] : en janvier 1814, nous le retrouvons, après le passage du Rhin, dans un village des environs de Belfort. Il arrive chez les gens qui devront le loger et l'attendent, transis de peur ; quelle belle occasion de se montrer dur, hautain, de commencer enfin à goûter la vengeance si longtemps attendue ! Il n'y songe pas un instant : 1812 est déjà loin ; les champs de bataille d'Allemagne ont fait oublier ceux de Russie, et, d'autre part, le frottement quotidien de leurs alliés a quelque peu dégoûté les Russes d'une guerre dont ils sentent bien que le profit n'est plus pour eux. Enfin, comment résister, en un tel cas, au désir le plus fort qui puisse agir sur le Russe cultivé — celui de montrer qu'il l'est ? Batiouchkof aborde donc ses hôtes d'un jour avec le français et la politesse du grand siècle ; discret, peu exigent, confus de l'hon-

1. Henri Houssaye, *passim*. *Mémoires* d'Édouard de Löwenstern, pp. 887 et suiv.
2. Alfred Rambaud, *Français et Russes*, pp. 46 et suiv. — Cf. Juliette Adam, *Le roman de mon enfance et de ma jeunesse*, pp. 30-31.
3. Voir plus haut, p. 267.

neur qu'on lui a fait en l'invitant à dîner, il charme ses hôtes par ses réflexions mélancoliques sur les malheurs de la guerre; quand il part, le lendemain, après d'affectueuses poignées de main, il est l'ami de toute la maison. Il en est de même dans tous les villages, dans toutes les villes qu'il traverse. Puis, un jour, il passe près du Cirey de Voltaire. A la visite de ses salons abandonnés, un sentiment se réveille en lui, auquel, depuis dix-huit mois, il n'avait plus eu le loisir de se livrer; le culte des lettres, l'amour de cette civilisation dont il avait désespéré en 1812, le souvenir enfin des bienfaits de la culture française. Sa gallophobie d'occasion disparaît; il reviendrait à la gallomanie si l'on pouvait employer cette finale désobligeante à propos d'un esprit aussi délicat.

Assurément, dans le corps des officiers, il est une exception; pourtant, les sentiments de ses camarades ne diffèrent pas beaucoup des siens. Tous les Mémoires d'officiers russes nous les montrent désireux de démontrer au « pauvre peuple » qu'ils ne sont « ni des anthropophages, ni des cyclopes[1] ». Ils s'y appliquent, d'abord, en se montrant polis pour leurs hôtes, en ne chicanant guère sur ce qu'on leur fournit — ce serait *movétonn*; quand ils exigent beaucoup, au moins n'y mettent-ils pas l'insolence des Prussiens. Puis ils font observer par leurs soldats, autant qu'ils le peuvent, une exacte discipline. Le premier acte de ceux-ci, en arrivant au cantonnement, est toujours de forcer les caves; l'officier prévenu accourt et distribue les coups de plat de sabre avec tant de libéralité qu'on regrette parfois de l'avoir été chercher; les meurtrissures de ces pauvres diables ne rendront pas les bouteilles qu'ils ont déjà vidées[2]. Ce souci de la discipline, chez les officiers russes, ne s'étend pas qu'à leurs soldats : si le Grand-duc Constantin, à Arcis-sur-Aube, se refuse

1. *Antiquité russe*, VIII (1873), Mémoires de Maievski.
2. Alfred Labouchère, *Oberkampf*, pp. 213-225. — *Louis Meyer, sa vie, son œuvre.*

à déranger dans leur pillage les Autrichiens du « papa beau-père », ses subordonnés n'ont pas tant de scrupules. A Troyes, sur la plainte du curé, le capitaine Jirkiévitch accourt dans une église que l'on pille; il y rattrape un Bavarois, auquel il fend la tête d'un coup de la clef du clocher, et c'est fort bien fait! Ces coquins-là, en 1812, avaient pillé de la même façon les églises de Moscou [1]!

Une autre façon de se montrer civilisés, c'est de manifester le goût que l'on a pour les plaisirs français. A Reims, les officiers de la division de Wintzingerode boivent autant de Champagne que les combattants de 1812 en avaient bu à Moscou; mais cela, n'importe lesquels des Alliés en auraient fait autant. Ce qui est plus russe, c'est qu'ils réquisitionnent aussi le théâtre. Tous les soirs, officiers et sous-officiers le remplissent, pour écouter, tantôt la *Belle Arsène*, tantôt le *Khalife de Bagdad*, *Euphrosine et Conradin*, ou le *Petit Savoyard*, et ces représentations, avec leur public uniquement militaire, font exactement la contre-partie de celles du Kreml, en 1812. Quand la division Wintzingerode s'en ira, en laissant vides, derrière elle, et la caisse municipale, et les caves des habitants, les Rémois auront pourtant la satisfaction platonique du succès remporté par leur troupe locale, et celle, plus sensible, qu'une bonne partie de leur contribution de guerre leur est déjà revenue par diverses voies [2].

Quelques semaines plus tard, les Russes sont devant Paris. Ils l'attaquent avec un entrain que nous décrit le général Maievski : tous ses hommes sont ivres du vin trouvé dans les faubourgs [3]. Puis la trahison et la débâcle du gouvernement impérial leur livrent la capitale; ils y défilent sur les boulevards, aux acclamations d'une bande de royalistes; aux Champs-

1. *Antiquité russe*, XI (1874), p. 448. — Henri Houssaye, *ouvr. cité*, p. 48.
2. Dry (comte Fleury), *Reims en 1814*, pp. 82 et suiv.
3. *Antiquité russe*, VIII.

Élysées, où ils s'arrêtent, les badauds s'empressent autour d'eux : « Comme vous parlez bien français, mon officier, on vous croirait né à Paris!... Vois-tu, ma bonne, ceci est un cheval des steppes.... Cet uniforme est simple et seyant; j'aime cela, etc.[1] ». Le sentiment des Russes, en écoutant ce babil, c'est celui qu'exprime à son maître l'ordonnance de Batiouchkof : « Mon capitaine, ils sont devenus fous! — Ils le sont encore plus que tu ne crois! », répond l'autre. Puis, c'est la soirée à l'Opéra, où le public exige, en l'honneur du Tsar, au lieu de la *Vestale*, le *Triomphe de Trajan*; où l'acteur chante

Vive Alexandre!
Vive ce roi des rois!
Sans rien prétendre,
Sans nous dicter ses lois,
Ce prince auguste
A ce triple renom
De héros, de juste,
De nous rendre au Bourbon!

et où l'on finit par jeter bas l'aigle de la loge impériale. Dans le récit de M. Henri Houssaye, toute la salle accompagne l'opération de ses applaudissements[2]; dans celui du témoin Jirkiévitch, la scène est moins honteuse. On n'a risqué le coup qu'à la fin de la soirée; il est passé inaperçu de la plus grande partie du public. Il n'est pas vrai non plus, selon Jirkiévitch, que tout le monde ait acclamé les souverains alliés; beaucoup de spectateurs ne montraient que gêne et mécontentement[3].

Quoi qu'il en soit de ces ignominies, l'attitude des Russes, les jours suivants, leur fait une popularité plus générale et de meilleur aloi. D'abord, dans les négociations pour la paix, c'est

1. Batiouchkof, lettres traduites par M. Louis Leger dans sa *Littérature russe*.
2. Henri Houssaye, *ouvr. cité*, pp. 564, 565.
3. *Antiquité russe*, XI, 1874, pp. 644 et suiv.

grâce à eux que l'indemnité de guerre est réduite de 326 à 26 millions, que nous obtenons une légère extension des frontières de 1792, que le Louvre garde les trésors conquis par Napoléon. « Ils seront plus faciles à visiter réunis à Paris[1], » a répondu Alexandre aux réclamations des Italiens. On se répète donc le mot de Mme de Staël que, seuls sincères parmi les Alliés, les Russes n'ont lutté contre la France, comme Tancrède contre Armide, que pour la désarmer, et non pour la blesser, et on leur en sait d'autant plus de gré que cette Armide est fort sensible aux hommages, et qu'ils ne les lui ménagent pas.

Dans les premiers jours, le colonel Orlof remarquait la froideur des salons, de ceux-là mêmes où les visiteurs russes avaient des amis[2]. Quelques jours plus tard, ils sont reçus partout, fêtés, et si quelques-uns, tels que l'atamane Platof, « un bipède grossier, d'une figure insignifiante, et qui ne savait, je crois, aucune langue européenne[3] », font tache dans la société parisienne, d'autres la séduisent par leur bonne grâce, et tout d'abord l'empereur Alexandre. Écoutez-le se plaindre galamment des Françaises. « Je suis arrivé ici avec une grande crainte d'elles; je sais à quel point elles sont aimables.... Mais je prends leur bienveillance comme je le dois, je me retire. » Et ce qui ajoute au prix de ces propos, c'est qu'ils sont tenus dans le salon de la reine Hortense[4]. Seuls parmi les Alliés, les Russes ont l'esprit de ne pas s'en tenir aux salons des anciens émigrés ; ils savent causer avec leurs adversaires de la veille, voire avec les vétérans de l'Hôtel des Invalides, que les jeunes grands-ducs ne manquent pas de visiter. En 1815, quand le maréchal Davoust sera au ban de la France officielle, un aide de camp d'Alexandre osera, à la Chambre des pairs, lui témoigner « toutes

1. Schilder, *l'Empereur Alexandre Ier*, III, p. 238.
2. *Antiquité russe*, XX, pp. 646 et suiv.
3. *Mémoires de Mme de Chastenay*, II, p. 362.
4. *Mémoires de Mlle Cochelet*, I, pp. 319, 340, etc.
5. *Antiquité russe*, 1901, juin.

les formes du respect dû à un illustre guerrier[1] ». Il y a là de quoi toucher même un grognard en demi-solde, et le fait est que le colonel Combes, grand duelliste, ne regrette qu'une seule des victimes qu'il a faites parmi les Alliés : c'est un jeune officier des Cosaques rouges[2].

Mais la plupart des Russes ne connaissent pas les salons; ils ont d'autres soucis. « Le jour de la capitulation, raconte l'acteur Brazier, j'étais de garde à la barrière Saint-Martin. Les premiers mots que m'adressa un jeune officier kalmouck qui parlait à peine le français, furent pour me demander le Palais-Royal et le théâtre de Brunet[3]. » Le lendemain, jour de l'entrée officielle des Russes, tous les officiers se sont donné rendez-vous, pour le soir, chez Véry. Ils y dînent joyeusement — la contribution de guerre permet de ne pas regarder au champagne. Puis chacun vaque à ses affaires; pour celui-là, c'est l'Opéra et la représentation que nous avons déjà décrite; pour celui-ci, c'est Brunet, ou le café, sous la colonnade, où trône une caissière qu'on lui assure être une ex-maîtresse de Louis XVI; pour beaucoup, ce sont les tripots et les « sirènes » qui, sachant les officiers russes « faibles et généreux », s'attaquent de préférence à eux[4]. Ils les suivent donc dans leurs « cavernes », et plusieurs auront à s'en repentir[5].

Dès ces premiers jours d'occupation russe, la note à la Karamzine nous est donnée par Batiouchkof. D'abord, il a passé son temps à flâner. « Errer sur les boulevards, déjeuner chez Beauvilliers, visiter les théâtres, admirer un Talma, rire à gorge déployée des fantaisies d'un Brunet, rester en extase devant l'Apollon du Belvédère ou les tableaux de Raphaël, bâiller sur la place Louis XV ou sur le Pont-Neuf, flâner au milieu de la

1. Nicolas Tourguénief, *La Russie et les Russes*, I, p. 73.
2. *Mémoires*, p. 293.
3. *Chronique des petits théâtres de Paris.*
4. *Mémoires* de Jirkiévitch, de Maievski, d'Édouard de Löwenstern, etc.
5. *Archive russe*, 1871, I, pp. 28, 29. Souvenirs de Fone Bradke.

foule innombrable des Parisiens, des prêtresses de Vénus, des vieux royalistes, voilà maintenant tout ce que nous pouvons faire[1]. »

En passant, il voit, lui aussi, le Palais-Royal, mais il n'insiste pas sur sa description, de peur, dit-il, de faire pleurer Vassili Pouchkine en lui rappelant de trop chers souvenirs; il se contente d'un couplet dans lequel il rend, à la Parisienne, avec usure, tous les hommages que nos prisonniers de 1812 ont pu mettre aux pieds des dames russes.

« Tout en elle enchante; — sa démarche, sa taille fine, — ses bras à demi nus, — ses regards pleins de tendresse, — les sons ravissants de ses lèvres — et son langage passionné, — tout, en elle, est ensorcellement — et son pied, cher ami, — est l'œuvre des Grâces. »

Mais voici des images plus sérieuses; sa promenade a conduit Batiouchkof devant la colonne Vendôme, puis aux Invalides.

« Je vois avec une joie indicible nos grenadiers russes devant la colonne où sont représentés Ulm, Austerlitz, Friedland, Iéna.... Avec plus de plaisir encore, je les vois se promenant avec les invalides, sur la terrasse qui précède leur hôtel. »

Enfin, il faut songer aux belles-lettres; ses correspondants attendent de Batiouchkof autre chose que de galants madrigaux ou des effusions patriotiques.

« Pourquoi, vous dites-vous, ne nous parle-t-il pas de littérature, du Lycée, des savants illustres, des hommes d'esprit, des poètes; en un mot, des hommes auxquels nous, habitants des rives de la Néva, nous devons d'heureux instants, et dont le nom seul éveille en nous mille souvenirs agréables, mille idées? »

Hélas! pèlerin armé, Batiouchkof n'a pas les loisirs de Karamzine. Il peut aller à l'Académie, y entendre le jeune Villemain, prodige d'éloquence et d'esprit, haranguer l'empereur de Russie et le roi de Prusse; mais il n'ose pas, comme

1. La plupart de ces passages de Batiouchkof ont été traduits par M. Louis Leger dans sa *Littérature russe*, pp. 320 et suiv.

Karamzine, aborder ces immortels dont la Russie lettrée vénère les noms. Pour les approcher, les jours suivants, le temps lui manquera. Déjà les tambours battent; il lui faut reprendre, sans joie, la route de la terre natale.

Quels sentiments cette première invasion russe laisse-t-elle derrière elle? Ils sont très mêlés. Sur la route de Nancy, Jirkiévitch rencontre des hussards qui ne lui adressent pas précisément des sourires[1]; et, dans les campagnes, le souvenir des brûleries des Cosaques vivra longtemps. Par contre, dans les villes, les rancunes sont oubliées. Quand le prince Volkonski, gouverneur de Reims, va retourner en Russie, la ville lui offre une boîte d'or, enrichie de brillants, avec l'inscription « Au prince Volkonski, la ville de Reims reconnaissante[2] »; il l'accepte en pleurant, et le lendemain de son départ officiel, il ne peut se tenir de revenir *incognito* pour un dernier adieu à ses chers Rémois. A Paris, le jeune Hippolyte Auger, qui a piloté des officiers russes pendant six semaines, ne se décide pas à les quitter. Ses amis le présentent donc au Grand-duc Constantin qui le fait aussitôt sous-lieutenant dans la Garde. Avec son régiment, il part pour Pétersbourg où il passe le temps fort gaîment jusqu'à l'annonce du retour de Napoléon. Alors, il démissionne pour ne pas porter les armes contre sa patrie, et quelques mois plus tard, il revient; mais c'est — bien entendu — avec un nouvel ami russe[3].

Dans la crise des Cent-Jours, les Russes n'ont pas à se battre. Arrivés en France les derniers, ils y sont cantonnés, à Paris ou en province, pas toujours dans les postes les plus agréables, mais du moins pour un long séjour, pendant lequel ils auront exactement le même rôle qu'en 1814.

1. *Antiquité russe*, XI, p. 659.
2. Dry, *ouvr. cité*, pp. 324 et suiv.
3. *Archive russe*, 1877, I et II. *Mémoires*, Paris, *Revue rétrospective*, 1891.

D'abord, entre les Français et les puissances germaniques, ils servent de tampon protecteur. C'est Alexandre qui, de concert avec Wellington, sauve l'Alsace et la Lorraine ; c'est encore lui qui, trois ans plus tard, abrège l'occupation de la France par les étrangers[1], service dont, à vrai dire, la Cour lui sera peu reconnaissante. On y enrage de le voir venir, en 1819, « sans autre décoration que la petite croix de la Légion d'honneur, gage de l'amitié de Bonaparte[2]. »

Quant à ses sujets, ils s'efforcent, encore plus qu'après la paix de 1814, de ne pas molester les vaincus. Partout leurs troupes ne méritent que des éloges. A Nancy, Nicolas Tourguénief, qui dirige la chancellerie du corps d'occupation, nous montre « les soldats russes devenus, par leur patience et leur obligeance, les amis des habitants dont ils sont les hôtes forcés », et la tradition locale ne dément pas son témoignage[3]. A Maubeuge, « où l'on se croirait en Russie aussi bien qu'à Kline ou Kolomna... on adore Vorontzof[4] ». C'est Rostoptchine qui l'assure, mais voici des articles des journaux de Bruxelles, où, à propos de rixes entre Prussiens et villageois français, on fait ressortir la bonne conduite et la popularité des Russes. « Les Français les traitent de la manière la plus affable : c'est qu'aussi la discipline exercée par le général Vorontzof ne laisse rien à désirer[5]. »

A Paris, il n'y a de garnison russe, après les Cent-Jours, que fort peu de temps : mais on y rencontre constamment, jusqu'en 1818, des officiers évadés de Maubeuge ou de Nancy. L'un d'eux nous a décrit ses impressions dans une revue moscovite, *le Bien-Intentionné*, de 1817. Il y décrit les théâtres, l'illustre Potier, vante, non sans un peu d'ironie, l'amabilité légère des Parisiens, calcule qu'on peut vivre au milieu d'eux, pour pas

1. Albert Sorel, *Le Traité de Paris du 20 novembre 1815.*
2. Rostoptchine, lettre du 30 octobre 1818. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 353.
3. Nicolas Tourguénief, *La Russie et les Russes*, I, pp. 67 et suiv.
4. *Archive russe*, 1868, p. 1919.
5. *Archive Vorontzof*, XVII, p. 448.

plus de 1000 francs par mois, malgré le Palais-Royal dont l'immoralité, assure-t-il, a été fort exagérée. Là, la rédaction du *Bien Intentionné* croit devoir couper le récit par l'expression d'un doute, mais sans y insister autrement. En général, les Russes ne se laissent pas aller à la déclamation sur la « Babylone moderne » ; ils en parlent tous, en 1814 et en 1815, comme Fone Bradke qui constate simplement « qu'en temps de guerre, beaucoup de choses arrivent qui n'existent sans doute pas pendant la paix[1] ».

Paris, de son côté, fait plus que supporter les Russes; il les aime, d'abord pour faire sentir aux autres combien il les déteste, mais pas uniquement pour cela. « Les Français sont reconnaissants à notre Tsar pour avoir sauvé non seulement Paris, mais la France, » écrivait Batiouchkof en 1814. A cette reconnaissance, qui n'a pu que croître après 1815, sont venus se joindre d'autres sentiments. Le lettré leur sait gré de leur goût pour la culture française; le boutiquier vénère en eux des clients qui ne lésinent pas; l'homme du peuple trouve son garnisaire russe « facile à vivre[2] ». Aussi leur fait-on, en 1818, des adieux que peu de vainqueurs ont mérités. On leur chante, au théâtre, les vers devenus classiques :

Que j'aimais à voir sur ces bords
Les fiers guerriers de la Russie!
Parmi nous, ces enfants du Nord
N'étaient-ils pas dans leur patrie[3]?

On les met à la scène, mais pour marquer encore plus la préférence qu'on leur accorde. « L'autre jour, écrit l'amiral Tchitchagof au gallophobe Simon Vorontzof, on a donné une nouvelle pièce aux Variétés, intitulée les *Quatre Nations*. Elle est relative

1. *Archive russe*, 1871.
2. Nicolas Tourguénief, *ouvr. cité*, I, pp. 69, 70. Edouard de Löwenstern, *Mémoires*, p. 303.
3. *Archive russe*, 1887, VI, p. 244. V. plus haut, p. 199.

au départ des Alliés... Eh bien, l'officier russe qui y joue est le seul qu'on n'ait pas rendu ridicule. La pièce a plu[1]. » Il est juste d'ajouter que, dans les chansons comme dans les caricatures, le Cosaque est toujours fort maltraité, et que cependant, malgré tous les attributs de barbarie dont elles l'entourent, elles font toujours une différence à son avantage. Dans une gravure de 1819, les alliés s'en vont : trois d'entre eux, chargés d'une foule d'énormes paquets, entraînent avec peine le quatrième, le Cosaque, qui gesticule, titube fortement, mais du moins n'emporte rien.

A défaut d'un butin plus effectif, les Russes ne pouvaient pourtant pas ne pas rapporter de France des impressions capables d'influer, un jour, sur le progrès de leur culture et peut-être de leurs institutions.

Pour la masse des soldats, la France est évidemment, avant tout, le pays où l'on vivait bien. Dès la fin de 1814, Domergue en rencontre quelques-uns, près de Moscou, qui lui parlent du pain blanc qu'ils ont mangé là-bas, des bons traitements qu'ils ont reçus des habitants[2]. Ce bien-être a dû faire souvent qu'ils ont quitté la France avec moins de joie que ne le prétend Rostoptchine[3], et le fait est que, quelquefois, ils n'ont pas voulu la quitter[4]. Les voyageurs des années suivantes parlent souvent de déserteurs russes rencontrés à Paris; d'autre part, à la campagne, dans plus d'un village de l'Est, la tradition locale conserve le souvenir de « Cosaques » qui y sont restés après 1816, et dont il est d'ailleurs impossible de retrouver la trace.

Les sentiments des officiers sont plus complexes. Quelques-

1. *Archive Vorontzof*, XIX.
2. *La Russie pendant les guerres de l'Empire*, II, p. 327.
3. *Archive russe*, 1868, p. 1923.
4. *Mémoires* de Sverbéief, I, p. 370; d'Édouard de Löwenstern, pp. 290, 291; de N. N. Mouraviof, etc.

uns se disent dégoûtés de la France. « C'est un vilain pays, en effet, leur répond Ducret, que celui où l'on trouve autant de plaisir à faire de la dépense... mais où l'on poursuit sans miséricorde un débiteur, fût-il un prince[1] ! » En tout cas, mécontents et mauvais payeurs sont la minorité. La plupart s'en vont avec tristesse; Rostoptchine l'avoue[2], et d'innombrables anecdotes le confirment, d'ailleurs pas toujours très vraisemblables. On ne sait trop que penser de l'histoire, rapportée par M. d'Haussonville, du lieutenant-colonel logé à Gurcy chez ses parents. Il est bien élevé, agréable causeur, bon musicien, si doux que, ne voulant pas corriger de sa main son ordonnance, il l'envoie à la cuisine se donner un soufflet à lui-même. Quand l'ordre de départ arrive, ce lieutenant-colonel demande une entrevue au maître de la maison; on se figure — et on en est fort perplexe — qu'il s'agit d'une demande en mariage. Pas du tout : le lieutenant-colonel n'ambitionne que de rester dans la maison, fût-ce à titre de simple majordome[3].

Quel est le prestige français assez fort pour susciter des velléités pareilles? Assurément, ce n'est pas celui de la nation en bloc; après 1814, nous avons baissé, dans l'estime des Russes, moins par notre défaite que par la façon dont nous l'avons acceptée. « Messieurs les Français, écrit la princesse Tourkestanova, après la prise de Paris, vous pouvez être aimables, brillants et spirituels; mais, sous le rapport d'un caractère national, vous n'êtes que de la drogue.... L'envie de conserver ce que vous avez, la peur de le perdre, vous ne pensez qu'à cela[4]. » Batiouchkof, si souvent indulgent pour nous, conclut pourtant de son séjour en France que « cette nation ne mérite pas d'estime ». Tous les Russes de 1814 et de 1815 sont persuadés, comme Alexandre à son départ de Paris, que depuis

1. Ducret de Passenans, *La Russie et l'esclavage*, p. 119.
2. *Archive russe*, 1868, p. 1923.
3. Comte Charles d'Haussonville, *Souvenirs*, pp. 111-115.
4. *Archive russe*, 1882, IV, p. 112.

qu'ils sont tirés de leurs voies trapitionnelles, on ne peut rien fonder sur les Français[1].

Alors, s'agit-il simplement de Champagne, du Palais-Royal, des boulevards? Oui, sans doute, pour quelques-uns; mais, pour la plupart, il y a une séduction française plus forte, plus insinuante, dont ils ne parlent guère dans leurs lettres, et dont beaucoup n'auront pleine conscience qu'après leur retour en Russie; c'est la séduction des mœurs plus douces, de la liberté plus grande, de la dignité humaine mieux respectée. Déjà, ceux de 1814 l'avaient ressentie : quand la Garde rentrait à Pétersbourg, la foule se pressait autour d'elle; la police l'avait alors chargée, et sans autre forme de procès, rossée impitoyablement. « Cela nous fit une mauvaise impression, » raconte un futur *décembriste*. S'il en était ainsi après quelques mois passés presque entièrement à guerroyer, que penseront, en retrouvant les mœurs russes, les officiers qui, pendant trois années de paix, se seront occupés, en France, avec des Français, d'écoles lancastriennes; qui n'auront plus frappé leurs hommes, qui auront assisté à l'éclosion de notre liberté politique? Que penseront eux-mêmes es soldats, quand, vétérans couverts de cicatrices et de décorations, ils se trouveront sous les ordres d'un colonel Schwartz, qui leur tirera les moustaches et leur crachera à la figure[2]?

1. *Société historique*, XXXI, p. 416.
2. Schilder, *Alexandre Ier*, IV, pp. 184, 185.

LIVRE IV

LA LUTTE DES INFLUENCES

(1815-1848)

CHAPITRE XXIII

LES RAPPORTS GÉNÉRAUX DES DEUX PAYS

La situation créée par la victoire des Russes.
Les rapports officiels pendant la Restauration, sous Louis-Philippe. Le pessimisme russe sur la France parlementaire. Sa contre-partie : le culte de la France du passé, de celle de l'avenir.

Les événements que nous venons de voir se dérouler n'ont pas pu ne pas modifier profondément les rapports de la Russie et de l'Europe occidentale. Naturellement, les Russes tirent de leur victoire la conclusion qu'ils ont des vertus trop longtemps méconnues, « qu'après avoir vaincu Napoléon, ils étonneront le monde par leur esprit[1] », et qu'en attendant, ils peuvent le prendre de haut avec les étrangers, « les uns, parce qu'ils ont succombé, les autres parce qu'ils n'ont joué, dans les dernières luttes, qu'un rôle secondaire[2] ». Mais est-ce sur la France que tombe la plus grosse part de ce dédain? D'avance on pourrait le

1. Karamzine, lettre à Dmitrief, 30 juillet 1814.
2. Chopin, *De l'état actuel de la Russie...*, p. 127.

croire. Jadis, en effet, elle en imposait à la Russie par le prestige de ses rois; plus tard, ses victoires ont fait oublier leur chute. Maintenant, l'armée russe est entrée à Paris; si les Bourbons règnent de nouveau sur la France, c'est grâce à Alexandre; quel peut être alors leur prestige, à elle et à eux? Et si ce prestige est évanoui, si des rapports d'estime et d'amitié ne peuvent s'établir entre l'État vainqueur et l'État vaincu, de quel crédit jouiront la culture et les idées qui, pour les étrangers, nous ont conduits à la ruine?

On sait que si la Russie a sauvé la France, en 1814 et en 1815, de plusieurs conséquences possibles de sa défaite, il n'en est pourtant pas résulté de sympathies entre les gouvernements. A peine restauré, Louis XVIII s'est aliéné Alexandre par des taquineries d'étiquette; un peu plus tard, à Vienne, Talleyrand a lié partie avec les rivaux de la Russie. Après les Cent-Jours, les ministères russophiles de Richelieu, et l'entente qui mène à Navarin, n'aboutissent pas à l'alliance dont rêvent, chez nous, les ennemis des traités de 1814. Puis vient le gouvernement de Juillet, qui s'appuie sur l'Angleterre, tandis que l'opinion publique prend fait et cause pour les Polonais contre les Russes. La foule casse les carreaux de l'ambassadeur de Russie; la tribune et la presse retentissent de défis aux « Cosaques ». Ce serait la guerre, si la quantité d'États interposés ne rendait ces manifestations à peu près inoffensives[1].

Naturellement, l'attitude de la Russie répond à la nôtre. Sous la Restauration, ce n'est encore que la froideur. Notre premier ambassadeur après 1814, Noailles, fait assez pauvre mine. « Ce n'est plus le genre du proconsul Caulaincourt », note avec satisfaction la princesse Tourkestanova[2], et cela n'empêche pas qu'on le traite comme si l'on regrettait ce proconsul. Ce ne sont

1. De Barante, *Souvenirs*, V, pp. 286, 287.
2. *Archive russe*, 1882, IV, p. 304.

autour de lui que propos désobligeants sur la Cour des Tuileries, sur les ridicules des vieux émigrés redevenus gentilshommes de la chambre, sur le souverain lui-même. « Oserai-je l'avouer? écrit Noailles à Richelieu, l'auguste famille des Bourbons est calomniée; on voudrait lui faire un tort de son bonheur, et l'on ne pense pas assez à ses malheurs. » Il y a détente par la suite, et surtout au moment de l'affaire grecque; mais des Fitzjames et des Larochejacquelein ont beau reprendre, dans les rangs russes, la tradition des Richelieu et des Damas[1], on ne voit tout de même à faire profession de légitimisme, parmi les Russes, que Mme Svetchine[2] et l'excentrique Grand-duc Constantin. « N'est-il pas vrai, dit-il à son lecteur, le comte de Moriolles, que je suis Français tout comme vous? Si j'étais député, je siégerais à la droite de votre Chambre[3]. » Cependant, à Paris, l'ambassadeur Pozzo di Borgo déconseille le coup d'État que veut cette droite, et personne, à Pétersbourg, après l'échec de ce coup d'État, ne plaint les gens qui ont cherché leur malheur[4]. Les ambassadeurs de Louis-Philippe sont donc agréablement surpris de ne pas trouver de « carlistes » en Russie, si ce n'est l'Empereur, « qui est seul de son sentiment[5] ».

Ce carlisme de Nicolas Ier tient d'ailleurs moins à des sympathies pour la branche aînée des Bourbons qu'à son antipathie pour la cadette. A son avis, le duc d'Orléans aurait dû se comporter, en juillet 1830, comme lui-même, Nicolas, en décembre 1825, et rester fidèle, jusqu'au bout, à l'héritier légitime. Pour ne pas l'avoir fait, il est méprisable, et Nicolas ne perd aucune occasion d'affirmer le dégoût qu'il en ressent. « Il y a des gens qui ne peuvent souffrir les crapauds; d'autres détestent les araignées; moi, c'est Louis-Philippe. » Il faudra de longues

1. Noailles à Richelieu, 6 mars 1818, *Société historique*, CXIX.
2. Pingaud, *Les Français en Russie*, p. 435.
3. Comte de Moriolles, *Mémoires*, p. 133.
4. *Société historique*, CXIX, *passim*.
5. De Barante, *ouvr. cité*, VI, pp. 37, 412, 421. — *Id.*, V, p. 263, etc.

années de pourparlers pour qu'il se contraigne au point de demander à notre ambassadeur des nouvelles du « roi des Français[1] ». Qu'importent d'ailleurs ces détails quand de si graves questions divisent les gouvernements! Pour Nicolas Ier, nous avons « un invariable penchant à propager nos formes politiques[2] »; les « trois glorieuses » nous ont ramenés à 1790, à « la reprise d'un ancien drame », avec cette seule différence que, maintenant, la Révolution ayant jeté partout des racines, il aura plus d'actes, et dans tous les pays[3]. Nicolas devra donc reprendre le rôle d'Alexandre Ier et, quelque jour, conduire les armées de l'Europe au delà du Rhin[4]. En attendant ce jour inévitable, et pour s'y préparer, Nicolas Ier ne cesse d'évoquer les souvenirs de 1814 et de s'associer, fût-ce aux dépens des plus clairs intérêts de la Russie, à toute politique hostile à la France. Il en résulte l'interruption des rapports diplomatiques des deux pays, de 1840 à 1848.

Assurément, les relations d'un autre genre ne s'en trouvent pas ralenties, bien que l'envoi systématique des étudiants russes à Berlin, par exemple, et le refus de passeports pour la France n'aient pas été sans effets fâcheux. Ce qui fait la gravité vraie des manifestations de Nicolas Ier, c'est qu'elles ne sont pas de purs caprices d'autocrate, mais tiennent à un certain état de l'opinion européenne. Nous oublions trop, en effet, que si Louis-Philippe était pacifique, ses sujets étaient « hargneux, énervés, énervants[5] »; que les frasques des parlementaires, les crises ministérielles, l'effervescence des journaux, les troubles de la rue, les attentats contre le Roi, tout cela légitimait, au delà de nos frontières, des craintes que Nicolas Ier n'était pas seul à éprouver.

1. V. *Revue de Paris*, 1902, E. Haumant, *l'Empereur Nicolas Ier et la France.*
2. De Barante, *Souvenirs.*
3. *Archive russe*, 1879, II, p. 109, lettre de Viazemski à Boulgakof.
4. *Antiquité russe*, 1885, XLVI, correspondance de Nicolas avec Diébitch.
5. De Barante, *Souvenirs.* Lettre de Saint-Aulaire à Barante.

Qui a été plus gallophile que Pierre Viazemski? Pourtant, et justement parce qu'il est gallophile, ses lettres de ce temps ne sont pleines que de sinistres prophéties. « J'aime la France, écrit-il à son ami Alexandre Tourguénief, et c'est pour cela que je m'irrite en la voyant sombrer dans une mer de mots, en attendant la mer de sang[1]. » Il la montre devenue, avec son Parlement, « l'enfant aveugle qui, malgré ses sept nourrices, tombe tout le temps ». Les vers de Soumet, de Quinet, les harangues de Lamartine, les divagations de la presse avancée lui révèlent « un chaos où tout est confondu, le juste et l'injuste, le vrai et le faux, le bien et le mal, le beau et le monstrueux[2] ». Toutes ces extravagances ne sont que de la littérature, dit-on : soit, mais sait-on jamais, avec les Français, par quoi finira la littérature?

« L'Europe se méfiera toujours de la France, non pas à cause des triomphes de l'Empire, qui ont été chèrement acquittés en 1814 et en 1815, et parce qu'on sait bien que le géant des batailles dort d'un sommeil irrévocable sous la voûte du dôme des Invalides; mais à cause de son esprit inquiet, de sa perturbation, de ses passions ardentes, de ses habitudes et allures de crâne (*sic*), de son état d'ivresse permanente, qui ne permet jamais de la trouver à jeun, l'esprit frais et rassis sur quelque point que ce soit[3]. »

Que Viazemski ait tort ou raison, le fait à retenir, pour nous, c'est que l'Europe croit parfois à notre désordre irrémédiable, à l'imminence de crises, qui tardent simplement parce que, suivant certain dicton sur les indulgences inexplicables du destin, « si le dieu des Russes est grand, celui des Français ne l'est pas moins[4] ».

C'est sans doute à ce dieu protecteur que nous devons de voir l'opinion russe se réfugier, dans toutes nos crises, dans le

1. *Archive d'Ostafiévo*, lettre du 23 février 1843.
2. *Id.*, du 13/25 juin 1841.
3. *Id.*, de janvier 1845.
4. *Id.*, du 13/25 juin 1841.

culte de notre passé. Au temps de la Terreur, elle évoquait l'image de la France monarchique, en l'entourant d'une auréole qu'elle n'avait pas toujours eue pour ses contemporains. Maintenant, entre la Russie et la France des parlementaires, une autre image s'interpose, et justement celle qu'on croirait la moins propre à fasciner les combattants de 1812 et leurs fils.

Barante, arrivant à Pétersbourg, est surpris d'y trouver partout Napoléon. « Les boutiques et les salons sont pleins de ses portraits, de gravures de ses batailles, de tout ce qui se rapporte à lui[1]. » A Moscou, un peu plus tard, Marmier fait la même remarque. « Les portraits en pied d'une longue suite d'aïeux sont remplacés, dans les appartements des grands seigneurs moscovites, par le *Passage du Mont Saint-Bernard* ou les *Adieux de Fontainebleau*[2]. » Il faudra l'émancipation des serfs, et son cortège de soucis nouveaux pour changer la mode et faire descendre Napoléon et ses maréchaux chez les brocanteurs où M. de Molinari les retrouvera vers 1860[3].

Quels sentiments se rattachent à ces images? le voyageur français n'a pas à se le demander longtemps. Dans tous les salons il rencontre — à défaut de la dame invraisemblable qui prend Napoléon pour Moïse : « Ils ont donc été tous les deux en Égypte[4] ! » — du moins des militaires qui ont fait campagne contre lui. Or, son souvenir n'évoque, pour eux, « qu'une idée de grandeur plutôt que de haine[5] ». Ils rappellent « sans rancune et sans embarras, leurs défaites et même la ruine de Moscou » ; et quant à leurs victoires, ils ne les étalent pas avec l'ostentation grossière de certains de leurs voisins. « Les souvenirs de la croisade contre la France sont très froidement accueillis ici....

1. De Barante, *Souvenirs*, V, p. 286.
2. *Lettres sur la Russie*, p. 219.
3. De Molinari, *Lettres sur la Russie*, p. 254.
4. Anonyme, *Russland vor und nach dem Kriege*, p. 254.
5. De Barante, VI, p. 165.

Comme gloire historique on aime à s'en parer, mais ils n'ont rien à faire avec les sentiments actuels[1]. »

Ces dispositions, le souverain les partage, tout « carliste » qu'il soit. Nous avons vu Alexandre Ier se parer, devant Louis XVIII, de sa croix d'honneur de Tilsitt. Nicolas Ier, devant n'importe quel Français, prend grand soin de distinguer entre ses sentiments et l'attitude à laquelle, dit-il, ses antécédents l'obligent[2]. Or, si ceux-ci lui imposent la froideur à l'égard de la France officielle, ceux-là lui inspirent, sur celle du passé, des propos que notre ambassadeur écoute, non sans embarras : « Horace Vernet, dit-il un jour, a fait un tableau de deux grenadiers de la Vieille Garde; c'est à faire battre le cœur[3]! » Puis il rappelle Austerlitz, parle avec sympathie du prince Eugène et de la reine Hortense, et Barante, méfiant, se demande si ce n'est pas pour lui suggérer que la France a encore une dynastie en réserve[4]. Voilà enfin qu'il tire du fond de la Bavière un duc de Leuchtenberg pour lui donner sa fille, au grand étonnement de ses sujets. Était-ce donc la peine, se demandent-ils, de refuser, jadis, une grande-duchesse au héros tout-puissant pour en jeter une autre, maintenant, dans les bras de son petit-fils adoptif, un Franco-Bavarois sans prestige[5]?

Ces sympathies, qui ne sont pas exclusivement napoléoniennes, mais s'adressent aussi « à une France idéale, toute monarchique et militaire, qu'on regrette sans savoir si elle est possible[6] », induisent parfois l'Empereur en de singuliers discours. Montre-t-il ses troupes à un Français de passage : « Dieu nous préserve de la guerre, lui dit-il; mais si par malheur nous l'avions, il faudrait voir Français et Russes marcher ensemble :

1. De Barante, V, pp. 458, 300.
2. *Id.*, VI, p. 616.
3. *Id.*, V, p. 439.
4. *Id.*, VI, p. 165.
5. *Id.*, VI, pp. 151, 165, 238, etc.
6. *Id.*, V, p. 449, etc.

rien ne tiendrait contre eux[1]. » Ce langage à la Tilsitt sonne étrangement dans la bouche du chef éventuel d'une nouvelle Sainte-Alliance; en attendant, la France de Louis-Philippe en bénéficie. Quand arrive la nouvelle de la prise de Constantine, c'est à qui portera ses félicitations à notre ambassadeur[2], et les Russes ont beau avoir le goût et le talent d'enguirlander, il est difficile de ne pas croire ces démonstrations au moins à demi sincères.

En fait, elles tiennent à des causes fort diverses. Soldatomanie, goût de la gloire militaire chez l'Empereur, elles sont, dans la société mondaine, l'effet d'éducations encore toutes françaises. Plus loin, chez les gentilshommes lettrés que l'amour de leur indépendance tient à l'écart de la Cour, elles sont la révélation, d'abord, d'un état d'âme littéraire. Voici un héros de Pouchkine, Eugène Oniéguine, qui, depuis longtemps, ne quitte pas sa campagne. Or, il a, dans sa chambre, « sur un piédestal, la poupée de bronze, en petit chapeau, le front sombre, les bras croisés sur la poitrine[3] ». Qu'admire-t-il en lui? Le stratège, sans doute, mais sûrement moins que le jeune officier dont l'image et la fortune ont inspiré, pour bonne part, l'idéal nouveau des romantiques. Elles reviennent, en effet, l'une et l'autre, dans tous les vers des poètes de la jeune génération; de Pouchkine à Lermontof, en passant par le slavophile Khomiakof, l'homme du destin, debout sur les hauteurs d'Austerlitz, dans la plaine de Borodino, ou sur la falaise de Sainte-Hélène, tient à peu près autant de place dans la poésie russe que dans celle de l'Europe occidentale[4].

Puis, derrière le héros romantique, il y en a un autre dont on parle moins haut; c'est l'apôtre armé de la Révolution, le

1. De Barante à Thiers, 1er août 1836.
2. *Id.*, 12 novembre 1837.
3. *Eugène Oniéguine*, ch. VII, str. XIX.
4. Pouchkine, *Napoléon*, 1821, *Un Garde immobile...*, 1823, etc. Lermontof, *Sainte-Hélène*, 1831, etc. — Khomiakof, *Le retour des cendres de Napoléon*, etc.

destructeur, à travers l'Europe, des trônes et des aristocraties. Les gens qui, jadis, auraient été « dignes de figurer parmi les grognards de la Vieille Garde[1] », cherchent toujours dans l'histoire de Napoléon le secret des grands coups qui devront transformer le monde. « Tout ou rien! voilà la devise d'à présent[2], » s'écrie Viazemski en 1820. Or, le tout dont rêvent beaucoup d'esprits, c'est le triomphe de la Révolution. On aime Napoléon, pour l'avoir incarnée, et la France pour avoir enfanté l'une et servi l'autre.

A vrai dire, quelques Russes ont encore dans les oreilles les cris de « A bas Napoléon! » qui les ont accueillis à Paris, en 1814. « Peuple frivole! s'écrie Lermontof dans des vers écrits à l'occasion du retour des cendres du héros; peuple lâche qui, dans la lutte suprême, comme un esclave, as trahi ton chef, livré son fils[3]! » Pourtant, il faut bien avouer, après ces invectives, que ce peuple lâche et frivole n'a pas attendu, pour frapper des coups victorieux, l'épée de Bonaparte, et que peut-être il réserve encore des surprises au monde : hier, il a brisé le trône de Charles X, qui l'avait cru dompté[4]; que brisera-t-il demain? que fondera-t-il? Viazemski, que nous avons vu tout à l'heure si pessimiste, ne l'a pas toujours été. « Je crois qu'il faut plus attendre des Français que de tous les Allemands, » avait-il écrit en 1825[5]. Il a pu changer, mais beaucoup de ses contemporains attendent toujours cette aube française que Joseph de Maistre lui-même avait prédite en 1815. « Les Français ont été ridicules, fous, atroces, tout ce qu'il vous plaira, mais ils n'en ont été pas moins choisis pour être les instruments d'une des plus grandes révolutions qui se soient faites dans le monde, et je ne puis douter qu'un jour, qui n'est pas loin peut-

1. Voir plus haut, p. 263.
2. Lettre à Tourguénief, *Archive d'Ostafiévo*, II, p. 50.
3. *La dernière demeure*, 1841.
4. *Paris le 30 juillet 1830*, fragment.
5. *Archive d'Ostafiévo.*

être, ils n'indemnisent richement le monde du mal qu'ils lui ont fait[1]. »

La Russie n'est donc pas encore près de rompre les liens qui l'attachent à la France : les souvenirs du passé et l'espérance qu'on garde en l'avenir font plus que compenser les impressions défavorables du présent. Mais il est vrai aussi qu'elle a pris part à la levée de l'Europe contre les Français, et que les effets de ce mouvement émancipateur ne sont pas épuisés : il y a, dans tous les domaines, des tendances contre lesquelles il nous faut lutter. C'est le tableau de cette lutte que nous retracerons dans les chapitres suivants.

1. *Archive russe*, 1866, p. 1496, lettre à Kozlovski, du 12 octobre 1815.

CHAPITRE XXIV

LES RUSSES A PARIS PENDANT LA RESTAURATION

Après la paix; le désir de revoir Paris. Le voyage et ses déceptions.
L'arrivée; les premiers jours. Les boutiques, le Palais-Royal. Les salons. Les théâtres, Brunet, la Comédie-Française.
Les étudiants ou les auditeurs au Collège de France, à la Sorbonne, etc. Les étudiants en politique, libéraux ou « réacteurs ». Rostoptchine et sa gallophobie.
L'impression finale.

Le voyage que nous avons vu faire à la Russie en armes, l'autre Russie veut le faire aussi : comme en 1800, dès la fin des hostilités, elle s'y prépare : « Beaucoup de gens, écrit la princesse Tourkestanova, en avril 1814, parlent déjà d'aller voyager, surtout d'aller à Paris; plusieurs de nos connaissances sont prêtes à graisser leurs roues [1] ». A ce nouvel accès du « mal de l'étranger » qui tourmente les Russes, comme d'autres le mal du pays, il y a les causes de jadis et d'autres qui sont nouvelles. D'abord, « depuis les grandes marches des armées, on ne connaît plus les distances [2] » ; ensuite, en trois années de guerre et de vie mondaine languissante, on a fait des économies qu'on serait bien fâché de ne pas dépenser; on désire enfin se montrer à l'Europe dans tout l'éclat qu'on doit aux flammes de Moscou. « Comme il est glorieux maintenant d'être Russe [3]! » écrit Rostoptchine à Vorontzof qui n'a pas attendu son avis pour

1. *Archive russe*, 1882, IV, p. 116.
2. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 350.
3. *Id.*, VIII, lettre du 20 avril 1814.

l'exprimer à l'Impératrice. « En Hollande, en Italie, en Allemagne, en Russie, on nous appelle encore des barbares· L'empereur d'Autriche et le roi de Prusse auraient bien voulu échanger leurs sujets contre ces prétendus barbares[1]. »

A vrai dire, cette supériorité pourrait être une raison de rester chez soi, et les gallophobes s'indignent de cette démangeaison de l'Occident, et surtout de Paris. « N'y allez pas! clament-ils; fuyez ce foyer de toutes les corruptions! visitez notre Russie, si grande et si mal connue; visitez le Caucase! » Mais maintenant que le salut de la patrie n'est plus en jeu, les gallomanes impénitents ont beau jeu pour se défendre. « Pourquoi voyager chez les Kabardiens ou les Tcherkesses? répond Viazemski à Vocikof : qu'apprendre chez eux? et en quoi Paris serait-il plus contagieux qu'une autre ville? Mérite-t-il le sort de Sodome et de Gomorrhe pour avoir donné au vice du moins des apparences gracieuses, et parce que les dames s'y habillent mieux et y sont plus propres qu'à Pétersbourg?... Et préférerons-nous l'hiver parce qu'en réchauffant la nature, l'été réveille des miasmes... Attaquer Paris, c'est attaquer la civilisation[2]. »

On part donc pour Paris; si c'est par la route du sud, on verra, à Vienne, les fêtes du Congrès, et à Schönbrünn, « la ménagerie et le diablotin[3] », c'est-à-dire le roi de Rome; si l'on prend celle du nord, on compte y recevoir, de Mémel à la frontière française, les marques de la reconnaissance des bons Allemands. Mais les Allemands trouvent, d'abord, qu'on ne les a pas encore assez débarrassés des Français; puis, avec peu de logique, que, la valeur allemande ayant tout fait, les « Cosaques » ont grand tort de se rengorger. Alors Rostoptchine — en route pour Paris, lui aussi — leur dit leur fait, à ces « rustres pédants ».

1. *Archive Vorontzof*, 1813, XVI, p. 400.
2. *Antiquité russe*, 1892, LXXVI, pp. 651 et suiv.
3. *Archive Vorontzof*, XXIII.

« Depuis l'éloignement de Bonaparte, ils se sont rembourrés d'orgueil et d'honneur national, et moi, je leur prouve toujours qu'ils n'ont fait autre chose que de se joindre aux vainqueurs.... Les Allemands reprochent aux Français d'être pillards, mais eux-mêmes, qu'ont-ils fait pendant le règne de Bonaparte? Ils ont porté le joug en fumant, et l'ont aidé en volant leurs voisins, leurs amis. Ils n'aiment pas quand on leur démontre qu'il n'y a que trois nations au monde, l'anglaise, la russe et l'espagnole[1]. »

Aussi, quel soulagement quand, enfin sorti du pays de ses alliés, le Russe arrive dans celui de ses ennemis! Partout, c'est le plus aimable accueil! Les douaniers arrêtent la visite de vos bagages dès qu'ils vous savent Russe[2]; les maîtresses de poste vous donnent les meilleurs chevaux; en diligence, tout le monde vous sourit, depuis le postillon jusqu'à l'inévitable commis-voyageur : seul, de son coin, l'officier en demi-solde vous regarde d'un air rogue, mais il s'humanisera si vous lui adressez un mot poli[3]. Et d'étape en étape, à travers cette Champagne arrosée de tant de sang russe, notre voyageur atteint enfin sa seconde patrie, Paris.

Parfois, pour bien manifester qu'il s'y sent chez lui, il éprouve le besoin d'y rappeler, par son entrée, le défilé des Cosaques sur le boulevard; tel y apparaît en *troïka*, avec un cocher barbu qu'aussitôt des Anglais veulent acheter en même temps que le reste de l'équipage[4]; tel autre — le futur ministre de l'Instruction publique, Norof — prenant la rue Vivienne pour la steppe, y fournit des courses folles qui le conduisent directement au poste de police[5]. Mais ces bouffées passent vite; au bout de vingt-quatre heures, les conquérants sont redevenus les voyageurs paisibles du XVIIIe siècle.

Leur premier soin, une fois installés — qui, dans un hôtel

1. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 327.
2. Gretch, *Œuvres*, II, p. 305.
3. Lettres, mémoires ou relations de voyage de Rostoptchine, de Sverbéief, de Gretch, etc.
4. *Antiquité russe*, 1873, VII, *Mémoires* de Kolzakof.
5. Sverbéief, *Mémoires*, I, p. 338.

somptueux de la rue de Rivoli; qui, dans une modeste chambre meublée — c'est d'en sortir pour flâner au hasard. « C'est là le plus doux de tous les plaisirs, dit Sverbéief, et nulle part il n'est aussi doux qu'à Paris[1]. » Puis, à la vue des boutiques de modes, ils songent à se remettre à la hauteur de la civilisation. Un prince Galitzyne se pâme d'aise en découvrant un nœud de cravate encore inédit en Russie[2]; le comte Nouline imaginé par Pouchkine achète en masse « fracs, gilets, chapeaux, corsets, manteaux, épingles, lorgnons, agrafes, foulards à fleurs et bas à jour... pour s'exhiber — animal rare! — à son retour à Pétersbourg[3] ». Entre deux emplettes, on va dîner, le plus souvent chez les Frères Provençaux, car l'étoile du Palais-Royal pâlit maintenant qu'il se moralise : Gretch, qui le visitera vers 1827, n'y trouvera plus à louer que « la belle limonadière », majestueuse derrière ses petites montagnes de sucre[4].

Une fois équipé, restauré, on peut se mettre à la recherche des amis qu'on doit avoir dans Paris. Ce n'est pas à l'Ambassade qu'on les trouvera — elle ne comprend, en fait de Russes, que ceux dont il était impossible de se passer, le pope et un secrétaire[5]; mais, en tout autre endroit élégant, on a chance de se heurter à un Chouvalof, ou à un Galitzyne, ou à un Gagarine, ou à un Stroganof, ou à un Orlof, ou à un Narychkine, ou à tous à la fois[6]. Quelques-uns reçoivent régulièrement; Mme Svetchine, établie enfin dans la vraie patrie de son esprit, y tient salon, et Rostoptchine nous a déjà dit qu'elle y « joue les Sévigné, assise entre la sensibilité et l'esprit[7] ». Des salons russes, l'amateur de relations mondaines passera faci-

1. *Mémoires*, I, pp. 338 et suiv.
2. *Archive russe*, 1877, II, 67, 68.
3. Pouchkine, *Le comte Nouline.*
4. Gretch, *Œuvres*, II, pp. 333, 343, etc.
5. Sverbéief, I, p. 365.
6. *Rapports de Pozzo di Borgo...* — Lettres de Rostoptchine dans l'*Archive Vorontzof*, *passim.*
7. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 475.

lement, guidé par quelque ancien émigré, dans les salons français; mais, le plus souvent, sans grand plaisir. Pour y nouer des relations cordiales, il faudrait, dit Joukovski « rester au moins un an à Paris[1] », et, presque toujours, c'est pour trois mois ou six au plus qu'on est venu.

Les théâtres, et surtout ceux du boulevard, offrent des plaisirs plus faciles; les Russes s'y pressent donc. Aux *Variétés*, vous pourrez entrevoir Rostoptchine, dans sa baignoire, applaudissant Brunet. « Après Richelieu et Sully, écrit-il à Vorontzof, il est le génie le plus extraordinaire que la France ait produit. Encore les deux premiers ne faisaient-ils pas rire[2]! » Vous y verrez aussi, étalé en première loge, en compagnie d'une certaine demoiselle Irma, le prince Tioufiakine, surintendant des théâtres impériaux, qui prépare, dit-il, un rapport officiel sur l'état de la scène parisienne; un soir, il s'y dispute avec des journalistes qui le baptisent « *Tout Faquin* », sur quoi il leur intente un procès qui, passant d'instance en instance, égaye fort le Tout-Paris franco-russe[3].

On va aussi à l'Opéra-Comique où l'on entend Mme Manviel — qui, de son vrai nom, s'appelle Féodorova[4] — et beaucoup plus encore au Théâtre-Français, où l'on porte toujours les sentiments que nous avons trouvés jadis en Karamzine[5]; comme lui, Joukovski ne se lasse pas d'admirer notre comédie, mais fait des réserves sur notre tragédie[6]. N'empêche qu'elle a toujours ses partisans : Sverbéief, qui consacre vingt pages de ses Mémoires à la Duchesnois, à Mlle Mars, à Mlle Georges, à Talma surtout; l'actrice Kolossova qui, de Pétersbourg, vient

1. *Archive russe*, 1875, II, pp. 318, 319. Lettre à Mme Moreau de la Meltière.
2. *Archive Vorontzof*, VIII, 491.
3. Sverbéief, I, 357.
4. *Id.*, I, p. 348. — *Id.*, p. 357, l'histoire des dames russes qui, aux Italiens, parlent librement dans leur langue, en s'imaginant que les alentours ne les comprennent pas.
5. Voir plus haut, p. 65.
6. Viazemski, *Œuvres*, VII, p. 483.

prendre les leçons des maîtres suprêmes; son ami Katénine qui, de Pétersbourg, l'accable de questions sur eux dans toutes ses lettres. Que sont devenus Michot, Martin, Mme Leverd, Lafon, Dumas, Joanny? Se peut-il que vous ne soyez pas contente de Mlle Duchesnois? que fait Mlle Mante qui jouait autrefois Célimène? Comment vont vos leçons avec Talma? n'y met-il pas une ardeur trop communicative? Puis il discute sur la valeur des tragédies d'à présent : « Je voudrais du Racine, mais j'ai peur que son art d'écrire ne soit perdu », et sur la fécondité de la Melpomène française : « Ne serait-ce pas une abondance stérile? » Il conclut qu'en tout cas, les auteurs français sont bien heureux de ne pas avoir affaire à la censure russe, qui n'admet pas qu'on écrive, par exemple : « Ce n'est pas assez qu'un chevalier soit brave, il faut qu'il soit aimable, » car cela pourrait pousser les officiers de la Garde, tous cavaliers, donc chevaliers, « à se livrer à l'amour[1] ».

Il y a enfin, comme jadis et même plus que jadis, des Russes venus pour étudier. « Orlof, écrit Rostoptchine, assiste aux cours d'hébreu et d'arabe; aussi dort-il chez lui et chez les autres[2]. » Au Collège de France, Viazemski a le divertissement d'un tapage monstre, dédié au professeur Lerminier qui, d'effroi, s'enfuit par la fenêtre[3]. A la Sorbonne, oubliée par les Russes depuis Trédiakovski, Sverbéief suit les cours de Lacretelle pour l'histoire de la littérature, de Daunou pour l'histoire générale, de Guizot pour celle de la civilisation. C'est le dernier surtout qui lui plaît.

« Seul de tous les professeurs français, il ne se permettait pas d'enjolivements oratoires, et jamais d'appel au sentiment patriotique ou, pour mieux dire, au chauvinisme des Français; il ne permettait pas à ses audi-

1. *Antiquité russe*, 1093, LXXVII, pp. 627 et suiv.
2. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 489.
3. *Œuvres*, X, p. 185.

teurs de l'applaudir, ni au commencement, ni à la fin de ses leçons, alors que tous ses collègues s'efforçaient constamment de provoquer les applaudissements[1].

Cette emphase un peu grossière est, pour la plupart de leurs auditeurs russes, le péché de presque tous nos orateurs. « Ils abusent du don de la parole[2] », et trop souvent, c'est pour flagorner la vanité nationale. Alexandre Tourguénief entend répéter plusieurs fois, dans une réunion de la Société Philotechnique, que « la France marche à la tête de la civilisation » ; tout francophile qu'il soit, il finit par en être agacé : « Où est donc l'Angleterre? » demande-t-il[3]. En revanche, quand l'orateur français réunit la discrétion à ses autres qualités, il a des chances d'être parfait. Si Sverbéief est ravi des cours de Guizot, Joukovski ne l'est pas moins d'une leçon de Villemain sur *la Henriade* entendue, par hasard, le seul jour où il ait pu aller à la Sorbonne[4].

La Faculté des sciences a aussi ses Russes, moins nombreux, mais plus assidus que ceux de la Faculté voisine. Le plus intéressant est Ostrogradski : étudiant à l'Université de Kharkof, il n'a pu en obtenir le grade de *candidat*; il a décidé alors sa famille, non sans peine, à l'envoyer à Paris. Il y arrive, après beaucoup de contre-temps, et ne le trouve pas, au premier abord, beaucoup mieux que Kharkof. Les attelages, par exemple, y sont piteux; et quant à la célèbre amabilité des Français, on peut vivre un an à Paris sans en ressentir les effets. Leur élégance n'est pas moins surfaite : ce vieil habit démodé qu'Ostrogradski n'a pas osé apporter de Kharkof, pourrait très bien lui servir pour aller chaque jour à la Sorbonne. Du Palais-Royal, il dit simplement qu'on y trouve même du « lait d'oiseau », c'est-à-dire de tout; mais, cette constatation faite, il revient aussitôt

1. Sverbéief, *Mémoires*, I, p. 353.
2. *Id.*, pp. 360, 369.
3. *Archive d'Ostafiévo*, III, p. 135.
4. P. Viazemski, *Œuvres*, VII, p. 481.

aux mathématiciens, à Fournier, Poisson, Cauchy, Ampère, qui bientôt le connaissent et l'apprécient; en 1825, Cauchy rend compte à l'Académie des sciences, dans les termes les plus élogieux, d'un travail d'Ostrogradski. Le *Journal des Débats* en parle à son tour, et voilà qu'avec lui la gloire du jeune étudiant vole jusqu'à Kharkof. « Regarde, André, dit un jour au frère d'Ostrogradski le professeur Pavlovski; regarde ce qu'a fait Michel!... » et leurs yeux se mouillent de larmes[1]. Cependant, encouragé, aidé de toute façon, il devient à son tour un maître dont les élèves goûteront, non seulement la science, mais encore l'élégance et la précision, et cet art français de réveiller l'intérêt par une anecdote, une réflexion générale, une plaisanterie[2].

Il y a enfin, suivant une tradition déjà ancienne, des Russes à l'École des Beaux-Arts ou dans les ateliers qui l'entourent. L'un de ces Russes, le graveur Jordan, arrivé à Paris comme pensionnaire de l'Académie des Beaux-Arts, sans savoir un mot de français, se tire d'affaire, grâce à l'obligeance de rapins qui l'appellent « le Cosaque », mais lui donnent de bons conseils dont le meilleur est assurément celui d'éviter le Palais-Royal. Il travaille avec eux, raconte par le menu leurs farces d'atelier, et adopte leurs mœurs au point de rêver, comme eux, d'aventures à la Paul de Kock. Ses mémoires finissent par la description des journées de Juillet, auxquelles il aurait pris part sans doute, si, tout Cosaque qu'on l'avait baptisé, il n'avait été simplement un prudent petit Allemand de Pétersbourg, à peine russifié[3].

Autre catégorie d'étudiants, plus nouvelle; c'est celle des hommes, souvent très mûrs, qui viennent à Paris pour y suivre le jeu des institutions libérales que les uns nous envient et que

1. *Messager historique*, 1901, décembre.
2. *Antiquité russe*, 1893, LXXX, pp. 77 et suiv., souvenirs de Panaief.
3. *Antiquité russe*, 1891, *Mémoires* de Jordan.

les autres détestent. Sur quelques-uns des premiers, on est mal renseigné, et pour cause; des futurs décembristes, Lounine et Kioukhelbeker, nous savons, sans plus, qu'ils ont été en rapport avec Saint-Simon et nos *carbonari*. De la princesse Bagration, la veuve du héros de Hollabrunn et de Borodino, Rostoptchine conte qu'elle est « amoureuse, à sa manière, de ce coquin de Manuel[1] », et des rapports de police révèlent, d'autre part, que, parfois, à l'aube, Benjamin Constant sort de chez elle, en manteau couleur de muraille[2]. L'autre libéral de marque, dans la colonie russe, c'est l'amiral Tchitchagof qui, disgracié pour avoir laissé passer la Bérézina à Napoléon, s'est réfugié à Paris pour y clabauder contre le gouvernement, et se réconforter par le tableau de notre liberté. Au début, il craint bien un peu « que les Français ne soient pas encore faits pour être aussi libres qu'il est naturel de le désirer », mais il se rassure bientôt en les voyant « plus graves, moins bavards qu'autrefois, plus appliqués aux matières de gouvernement[3] ». Cette approbation, nous ne la conservons, d'ailleurs, que jusqu'au jour où nous laissons l'Autriche étouffer la révolution napolitaine; ce jour-là, nous tombons, aux yeux de Tchitchagof, au-dessous des « sicaires de la Sainte-Alliance[4] ».

Les réactionnaires sont beaucoup plus nombreux. Divisés sur tout ce qui est russe, ils s'accordent à prêcher, comme jadis Esterhazy, la nécessité, en France, des *verges de fer*[5], et de pis : « Markof a beaucoup politiqué avec les *ultras*, écrit l'ambassadeur Pozzo di Borgo; malgré que son élocution soit traînante, il parvient cependant à dire qu'il faut couper la tête à peu près à tout le monde[6] ». De même, le comte Panine « voit un piège

1. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 394.
2. Voir *Revue hebdomadaire*, 1899, 29 juillet, 4 août.
3. *Archive Vorontzof*, XIX, p. 253, lettre de Tchitchagof a Vorontzof.
4. *Id.*, VIII, p. 488, lettre de Rostoptchine.
5. V. plus haut, p. 196.
6. Lettre à Nesselrode, 8/20 mai 1817, *Société historique*, CXIX.

à chaque pas, et une conspiration dans chaque couplet ». Simon Vorontzof, qui n'était pas venu à Paris depuis le règne de Louis XV, le trouve embelli, mais si dépravé, si dépourvu de patriotisme et de religion que, pour le gouverner, « il faudrait un Bonaparte ou un Thamas Kouli-Khan[1] ».

On n'est pas surpris de constater que le plus pessimiste de ces « réacteurs », c'est Rostoptchine. Pourtant, pendant quelques jours, il avait oublié sa gallophobie; des maîtresses de poste, des paysans, des mendiants, des postillons l'avaient émerveillé par leur politesse et « leur façon de dire de très jolies choses, naturellement[2] », et ce charme de décence et d'esprit avait été si fort sur lui qu'il avait annoncé à ses amis sa paix avec les Français : « Si j'ai dit du mal d'eux, jadis, c'est que nous étions en guerre[3]. » Le malheur est que, si l'esprit français séduit quelquefois l'étranger, il ne le rassure pas toujours; et Rostoptchine, reçu par la société parisienne avec une faveur que d'aucuns trouvaient scandaleuse[4], sacré gloire internationale, homme de génie et même d'esprit, n'a pas tardé à redouter des épines sous tant de roses.

« Je suis invité chez Mme de Duras.... mais je ne me plairai pas beaucoup dans ce monde-là; c'est Chateaubriand, Humboldt, Talleyrand, etc. On fatigue à périr, ou en entendant du galimatias, ou en craignant de dire s'y quelque bêtise que le Français laisse tomber en votre présence, mais qu'il ramasse, dès que vous êtes parti, pour la faire circuler[5]. »

Rostoptchine en aurait-il dit une? toujours est-il que bientôt il a perdu ses illusions, non seulement sur notre russophilisme, — « Si l'on nous aime à Paris, c'est par comparaison, et parce que nous n'avons rien emporté de leurs musées », — mais encore sur notre politesse. « Les étrangers sont frappés de la grossièreté

1. *Archive Vorontzof*, XXII, p. 541.
2. A. de Ségur, *Vie du comte Rostoptchine*, pp. 307 et suiv.
3. Tikhonravof, *ouvr. cité*, III, Ire partie, p. 359.
4. Ducret, *La Russie et l'esclavage*, p. 179.
5. A. de Ségur, *ouvr. cité*, p. 314.

et du mauvais ton qui règne en France, et comme la société ne pourra jamais se former comme elle a été jadis, il se trouve que la préférence qu'on lui accordait étant révoquée, la France ira, sous ce rapport, se mettre à côté de l'Allemagne et de la Hollande[1]. » Que dire aussi de l'esprit des Français, quand le voyageur, qui a vu, dans une matinée, les Russes à Maubeuge, les Danois à Bouchain, les Anglais à Valenciennes, etc., les entend chanter, ces Français, « qu'ils ne sont pas et ne seront jamais vaincus[2] ». Persuadés qu'ils sont invincibles et sages, que « le Bois de Boulogne est une forêt », que « l'humanité n'existe que pour leur permettre de propager leur langue[3] », ils n'ont pourtant, avec tout cet orgueil national, aucun patriotisme vrai. « Leur patrie est au boulevard de Gand, et le salut de l'État chez Tortoni; on se plaint du chaud et on demande des glaces. Voilà le sentiment de la nation une et indivisible, quoique partagée et battue[4]. »

Cependant, toute méprisable qu'elle soit, il faut encore la craindre, à cause des libres institutions dont on a eu l'imprudence de la gratifier et dont elle use si mal. Voyez sa Chambre des députés; elle traite les affaires « comme les chats font l'amour, au milieu des cris, des hurlements et des égratignements[5] ». Aussi, tant qu'on n'aura pas anéanti « ce peuple toqué[6] », ni les souverains, ni les peuples ne seront tranquilles. « Je reviens toujours à mon ancienne idée qu'on a manqué une belle occasion, l'année quatorze, et même l'année quinze, de mettre la France hors d'état de nuire à l'Europe[7]. » Pour cela, il n'y avait qu'à appliquer à cet « immense Charenton » la recette déjà expérimentée sur Moscou par Rostoptchine lui-même. « Il

1. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 417. — Ségur, pp. 312, 315.
2. *Archive russe*, 1868, p. 1919. Lettre du 16/28 juin 1818.
3. *Id.*, 1872, p. 966. *Mémoire à l'Empereur*, de 1823.
4. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 339.
5. A. de Ségur, p. 296.
6. *Archive russe*, 1868, p. 1919.
7. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 431.

faut que l'herbe croisse dans la rue Richelieu, et qu'on aille tirer des lapins sauvages au Palais-Royal[1]. »

Ces sentiments sont-ils absolument sincères? Ils s'accordent mal, en tout cas, et avec le consentement de Rostoptchine au mariage français de sa fille, et avec les propos qu'il tient en Allemagne, où Varnhagen von Ense constate que « la France et les Français semblaient s'être emparés de toutes ses pensées[2] », et avec les passages de ses lettres où il reconnaît que « quiconque a vécu à Paris en devient l'avocat », et conclut que « tant que la bonne compagnie parlera français, que les femmes aimeront les modes, que la bonne chère fera les délices de la vie, et que l'on aimera les spectacles, Paris influera sur les autres peuples[3] ».

Le point certain, c'est qu'il n'est pas suivi dans ses attaques, sinon par deux ou trois vétérans de la gallophobie professionnelle. Ceux de nos visiteurs que les longs propos fatiguent disent, comme Vtorof à son départ : « C'est un bon petit pays[4] ! ». Les autres parlent théâtre, modes, cuisine, comme Rostoptchine, et quelquefois évoquent, comme Joseph de Maistre dans une lettre à Monseigneur de Bonald, « ce je ne sais quoi qui fait de Paris la métropole de l'Europe... cette espèce de séduction dont tous les voyageurs parlent, et qu'on ne rencontre qu'à Paris[5] ».

On peut admettre que notre vie politique est pour quelque chose dans cette séduction; pour le continental de ce temps, qui ne jouit d'aucune liberté, quel tableau peut être plus attrayant que celui de nos batailles électorales et parlementaires? Mais le fait qui domine tout, c'est qu'après tant de guerres, d'invectives contre les Français, de craintes suscitées par eux, on leur sait

1. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 413.
2. A. de Ségur, p. 329.
3. *Id.*, pp. 300, 308.
4. *Archive russe*, 1877, II, p. 467.
5. Cogordan, *Joseph de Maistre*, pp. 117, 120.

gré d'avoir conservé les restes encore appréciables — quoi qu'en dise Rostoptchine — de la douceur de vivre d'avant la Révolution. Joukovski, résumant ses impressions sur les Français, insiste sur leur facilité d'humeur. « Chez nous, dit-il, on cherche à tourner en ridicule. Ici, on est bienveillant; on n'attaque que la prétention[1]. » Viazemski, de son côté, compare le mot russe, coup de poing qu'on reçoit dans l'œil, au mot français, plume légère qui vous chatouille le sourcil[2]. C'est peu de chose, peut-être, que cette différence; elle implique pourtant un sentiment de la dignité humaine qui n'est pas monnaie courante en tout pays; l'écrivain russe en est frappé, comme l'officier du corps d'occupation l'est, de son côté, des égards de son collègue français pour de simples soldats. Ils en concluent tous deux, l'officier et l'écrivain, à plus de civilisation, à plus d'humanité, à la nécessité, pour les Russes, de faire encore des emprunts aux Français; et cette conviction, encore plus que Brunet, les « sirènes » des boulevards et les têtes de veau à la tortue des Frères Provençaux[3], assure à notre culture un long bail d'influence.

1. Viazemski, *Œuvres*, VII, p. 477.
2. *Id.*, p. 97.
3. Pozzo di Borgo à Nesselrode, 2/14 juin 1817.

CHAPITRE XXV

LE MOUVEMENT POLITIQUE D'APRÈS 1815

L'influence des campagnes de 1813 et 1814, des séjours de l'armée en France, des impressions de son retour en Russie.
La formation d'une opinion libérale : ses manifestations, son but. — L'Empereur, ses hésitations et son recul.
Les sociétés secrètes, leur modèles. Les projets de constitution et leurs éléments français.

Nous avons vu les rêves libéraux des premières années du règne d'Alexandre s'effacer devant les préoccupations que causait la puissance de Napoléon[1]. Le danger passé, ces rêves reparurent, et d'autant plus vite que pendant la guerre même, en Allemagne puis en France, les Russes en retrouvèrent de semblables, et chez leurs alliés, et chez leurs ennemis. « Beaucoup d'entre nous, dit le colonel Fone Vizine, avaient fait connaissance avec des officiers allemands, membres du *Tugendbund*, puis avec des libéraux français.... En causant avec eux, ils s'appropriaient, même sans s'en apercevoir, leur manière de penser et leur goût des institutions représentatives, et rougissaient pour leur pays humilié par la tyrannie[2]. » Plus ils s'engagent dans les pays façonnés par les institutions françaises, plus le tableau de leur prospérité relative agit sur les Russes. Une jacquerie pure et simple n'aurait pas créé ces richesses; il y a donc des révolutions bienfaisantes. D'autre part, les événe-

1. Voir plus haut, pp. 245 et suiv.
2. *Mémoires.* Voir Pypine, *Le mouvement social en Russie,* pp. 5 et suiv.

ments montrent que la stabilité des trônes, pour laquelle on combat, est un dogme fort incertain. « Nous voyions partout des trônes restaurés, renversés... si bien que nos esprits s'accoutumèrent aux révolutions, à leur possibilité, à leur profit [1], » et cela d'autant plus vite que, dans ce chaos général, « la plupart des institutions révolutionnnaires étaient conservées, donc reconnues bonnes [2] ». En définitive, les vainqueurs s'aperçoivent qu'avec toute leur gloire ils sont moins bien partagés que les vaincus. « Nos jeunes gens pouvaient comparer ce qu'ils voyaient avec ce qu'ils avaient laissé en Russie, l'esclavage de l'énorme majorité des Russes, la brutalité et la cruauté des chefs avec les subordonnés, les abus de pouvoir, l'arbitraire partout [3]. »

La Russie n'aurait-elle émancipé l'Europe que pour rester elle-même en esclavage? Personne ne le croit possible, et l'Empereur moins que tout autre, lui qui, dans les salons parisiens, parle de son désir d'affranchir les serfs [4]. Quand l'armée rentrera en Russie, une ère nouvelle commencera; on peut dès à présent, corriger ceux des maux qui déshonorent la discipline russe, l'humaniser, la franciser. Les coups de bâton, toujours en usage dans les autres armées alliées, disparaissent donc des corps russes stationnés en France. « Notre armée voit enfin, écrit Simon Vorontzof à son fils Michel, qu'il n'en faut pas pour maintenir l'ordre et la discipline. Vous avez élevé l'âme du soldat en lui inspirant le sentiment de l'honneur [5]. » Mais ce n'est pas tout que de ne plus dégrader les hommes; ils ne seront jamais des citoyens si on ne leur apprend à lire et à écrire. Un certain Henry, qui a étudié la méthode lancastrienne à Paris, est donc invité a l'appliquer dans les corps

1. Déposition de Pestel devant la Commission d'enquête.
2. *Ibid.*
3. *Mémoires* de Fone Vizine. Pypine, *ouvr. cité*, p. 5.
4. Schilder, *Alexandre Ier*, III, p. 231.
5. *Archive Vorontzof*, XVII, p. 515.

russes; des officiers l'aident, font des *a b c*, des manuels, si bien qu'au bout de trois mois, beaucoup de soldats ne sont plus des illettrés [1].

Les officiers, de leur côté, s'instruisent aussi, ne fût-ce que pour garder les distances. D'abord ils tâchent de connaître les acteurs de la Révolution qui vivent encore; Mouraviof, à Paris, fait visite au régicide Grégoire [2]. Puis ils lisent tous les pamphlets et tous les journaux. « Ils se familiarisèrent avec le nom de Benjamin Constant et de quelques autres orateurs et écrivains qui semblaient avoir entrepris l'éducation politique du continent européen [3]. » Enfin, comme il faut s'éclairer aussi par la discussion, ils entrent dans des clubs plus ou moins secrets, et, tout d'abord, dans les loges maçonniques. Nous voyons à Maubeuge, celle de *Saint-Georges le Victorieux*, fondée en 1817, comprendre 38 membres actifs, dont 16 Allemands baltiques, 17 vrais Russes et trois Français, qui sont évidemment les initiateurs, car ils y occupent les fonctions en vue [4].

L'année d'après, il faut repartir en Russie, et les impressions de retour des soldats et des officiers nous montrent quels désirs ils rapportent de France. « Vos paysans sont logés commodément, explique un *essaoul* des Cosaques à Domergue; ils boivent du vin, mangent du pain blanc, couchent dans un lit; leurs vêtements ne diffèrent guère de ceux de nos bârines; ils savent, en beaucoup d'endroits, lire et écrire, et ils sont libres [5].... » De même, dans les souvenirs de Ducret, le sous-officier qui regrette la France parle d'abord de son bien-être, mais sa liberté vient ensuite, et la liaison qu'il établit entre les deux faits est grosse de menaces [6]. Quant aux officiers, c'est « avec

1. Pypine, *Le mouvement social*, p. 338.
2. *Mémoires* de Viguel. — Voir *le Passé*, II, p. 75.
3. Nicolas Tourguénief, *La Russie et les Russes*, I, p. 82.
4. *Archive russe*, 1865, p. 1092.
5. *La Russie pendant les guerres de l'Empire*, II, pp. 327, 328.
6. Ducret, *L'esclavage en Russie*, pp. 132 et suiv.

un serrement de cœur qu'ils revoient le servage, la misère du peuple, la persécution des libéraux[1], etc. » L'impression est d'autant plus pénible, même sans regarder hors de la caserne, que le chef de l'armée, c'est maintenant Araktchéief, et qu'avec lui la *frontovaïa*, la parade épuisante et pédantesque, qu'on avait eu le temps d'oublier en campagne, redevient à peu près ce qu'elle avait été sous Paul Ier. Le mécontentement s'exprime si haut qu'il alarme déjà les dénonciateurs habituels du spectre rouge. « De vos soldats, francisés par tant d'inoculations, que Dieu vous garde[2]! » écrit Joseph de Maistre au prince Kozlovski, tandis que, de leur côté, les libéraux européens célèbrent déjà leur prochaine conquête de la Russie. « O toi, grand et magnanime Alexandre, s'écrie Byron, sache-le : mes vers pénètrent dans Saint-Péterbourg, et grâce à leur redoutable impulsion, les vagues gigantesques du fleuve menaçant de la liberté vont mêler leur murmure aux mugissements de la Baltique[3]. »

Le fait est que, même avant le retour des armées victorieuses, l'esprit nouveau a pénétré en Russie; on peut y suivre ses progrès, depuis 1813, d'abord à la transformation des modes. « Comme pour insulter à nos vieilles habitudes, gémit le *Fils de la Patrie*, les marchands commencent à porter de longs surtouts, avec une sorte de collet retourné.... Ils supposent peut-être que, par ce nouveau costume, ils se rapprochent des peuples civilisés[4]! » Puis voilà que la classe dirigeante jacobinise aussi son costume. « C'est pourtant aux sans-culottes que nous les devons, nos larges pantalons! s'écrie Viazemski.... Médire de la Révolution française, à l'heure qu'il est, c'est médire en Égypte des débordements du Nil[5]. »

1. *Mémoires* de Iakouchkine. — *Id.*, de Fone Vizine.
2. *Archive russe*, 1866, p. 1494.
3. *Don Juan*, chant VI, str. 93.
4. 1813, fascicule sixième.
5. Lettre à A. Tourguénief, 6 décembre 1818, *Archive d'Ostafiévo*, I, pp. 166, 167.

Les conversations des salons sont un symptôme plus grave que les fantaisies de la mode. Même à Saint-Pétersbourg, la ville officielle et guindée, les gens en place sont criblés d'épigrammes; on s'indigne contre les abus du servage, on gémit sur les petits acteurs serfs que, dans *le Malheur d'avoir de l'esprit*, après les avoir arrachés à leurs parents, leur maître ruiné vend un à un [1]; on discute les brochures que tout voyageur rapporte de Paris [2]; on parle de la prochaine constitution de la Russie. Chacun possède son plan de réformes : « Si l'on avait voulu punir tous les gens qui avaient pris part aux projets insensés de ce temps, dit Gretch, il n'y aurait pas eu assez de place en Sibérie [3] ». Tous ces projets aboutissent naturellement à la conquête de la liberté politique, « la belle fille au corps de neige, aux joues vermeilles [4]! » s'écrie Viazemski; et d'avance, il prédit que le jour où le peuple russe la tiendra, la vieille Europe n'aura plus qu'à bien se tenir.

Mais en attendant qu'elle éprouve la pesanteur du poing russe, il y a encore bien des leçons à lui demander. On lit donc les journaux avec une attention passionnée. « En ce temps-là, raconte Gogol, on ne s'abordait qu'en se disant : « Que dit-on dans les journaux? s'est-il sauvé de son île [5]? » Puis on veut être informé des débats du Parlement français; Alexandre Tourguénief et Pierre Viazemski se signalent tel ou tel discours du général Foy ou de Benjamin Constant, que pour rien au monde il ne faut ignorer [6]. Même autour de l'Empereur, on les suit, ces discours; le ministre des finances, Gourief, a toujours la *Minerve* étalée sur sa table [7]. A tous les habitués de notre presse, nos libéraux

1. *Mémoires* de Gretch. — Lettre de Nicolas Tourguénief, *Antiquité russe*, mai 1901. p. 265. — *Ibid.*, XXX, *Mémoires de Biélaief.*
2. Voir lettre de Rostoptchine à propos de Kotchoubey, *Archive Vorontzof*, VIII, p. 337.
3. Cité par Pypine, *Mouvement social*, p. 461.
4. Lettre à A. Tourguénief, novembre 1819. *Archive d'Ostafiévo*, I, p. 347.
5. *Ames mortes*, I, p. 309 de la trad. franç.
6. *Archive d'Ostafiévo*, II, lettres de mars 1820, etc.
7. Nicolas Tourguénief, *ouvr. cité*, p. 132.

semblent les Christophe Colomb d'un nouveau monde qu'on avait bien entrevu en 1789, mais que la fumée des batailles avait aussitôt voilé. « Beaucoup de choses qui nous paraissent à présent presque banales... étaient considérées alors presque comme des découvertes, car les idées et les maximes politiques proclamées pendant la Révolution française, surtout par l'immortelle Constituante, semblaient avoir été effacées de la mémoire des peuples durant les guerres de la Révolution et de l'Empire[1]. »

Maintenant que les voilà retrouvées, il faut se préparer à les appliquer; la frivolité d'antan, bonne pour des esclaves résignés à leur sort, ne convient pas à de futurs citoyens. On voit donc changer les manières de la jeunesse; au bal, les jeunes officiers gardent leur épée, ne dansent plus[2]; ils paraissent avoir oublié le fameux verbe « *fairlacour-it* ». Entre eux, ils ne jouent plus, si ce n'est aux échecs, et ce sont des livres d'économie politique ou de droit constitutionnel qui garnissent maintenant leurs bibliothèques. Tous sont si graves que l'âge mûr s'en inquiète. « *Le raisonner tristement s'accrédite!* s'écrie Viazemski; nous avons perdu la faiblesse de nos pères, mais aussi beaucoup de leurs plaisirs.... Maintenant personne ne se vantera de ses sottises; aucune femme, de son amant; aucun mari, de ses cornes.... Nous sommes une génération de Catons; nos pères étaient des sybarites[3]. »

En 1818, 1819, ces Catons comptent encore que le gouvernement prendra l'initiative des réformes. L'Empereur s'y est montré tout disposé[4]; il en a parlé à Paris, et en 1814, et en 1815; à Londres, il a consulté lord Grey, stupéfait, sur les moyens de

1. Nicolas Tourguénief, *ouvr. cité*, I, p. 83, note.
2. Annenkof, *Pouchkine à l'époque d'Alexandre Ier*, pp. 67, 68. — *Mémoires* de Iakouchkine, de Fone Vizine, etc.
3. Lettre de 1819. *Archive d'Ostafiévo*, I, pp. 300, 301.
4. Schilder, *L'Empereur Alexandre Ier*, III, pp. 231, 393, etc. — Pypine, *ouvr. cité*, p. 287.

« créer un foyer d'opposition » en Russie. Rentré chez lui, en 1817, il s'est fait faire, par Laharpe[1], des extraits de Jean-Baptiste Say. Enfin, le 15 mars 1818, à Varsovie, devant la Diète polonaise, il vient de faire l'éloge des institutions libérales, et de promettre solennellement d'en étendre les bienfaits à tout son Empire. Ce discours produit en Russie une impression extraordinaire. « Il a trouvé beaucoup d'écho dans les jeunes têtes, écrit Karamzine à Dmitrief... En rêve, ils voient la constitution; ils la discutent, arrêtent des projets, commencent à les écrire[2]. » Les laquais même en parlent, annoncent que l'Empereur va leur donner la liberté; pour leur faire prendre patience, on leur donne le fouet[3].

Cependant les conservateurs s'inquiètent : Karamzine dénonce l'influence de Fouché, de Carnot, de Grégoire, apostrophe les *libéralistes*. « Vous voulez le bonheur des gens. Mais y aura-t-il jamais de bonheur là où il y a la mort, les maladies, les vices, les passions[4]? » D'autres doutent que la Russie soit mûre pour une constitution. « Qu'aurons-nous en fait de députés? demande Kotchoubey à Spéranski... Notre première assemblée serait étrange[5]. » Spéranski, de son côté, moins hardi qu'au temps où il revenait d'Erfurth, calcule que « seulement pour épurer la partie administrative », il ne faudrait pas moins d'une génération. « Ils devraient y penser, les jeunes législateurs qui rêvent d'une constitution et s'imaginent que c'est là une machine d'invention récente, qui fonctionne toute seule, d'elle-même[6]. » Ils devraient y penser d'autant plus qu'ils ne s'entendent guère entre eux. Les uns, inspirés par l'idée anglaise de la liberté aristocratique, veulent que l'autorité dont l'Empereur se dépouillera passe

1. Pypine, *ibid.*, p. 287.
2. *Revue historique*, 1897, IX, p. 271.
3. *Archive russe*, 1905, III, p. 204.
4. Cité par Pypine, p. 418.
5. *Société historique*, XC, p. 7.
6. *Revue historique*, IX, p. 270. — Schilder, *Alexandre Ier*, IV, p. 94.

à de grands seigneurs, dont on fera l'équivalent des lords anglais, en leur distribuant les paysans qui ne sont pas encore serfs. D'autres, comme Nicolas Tourguénief et Viazemski, estiment que la réforme sociale doit précéder l'autre ; qu'il faut, avant tout, affranchir les serfs. Et ces idées opposées concordent du moins en ce qu'elles alarment la masse de la noblesse; les petits nobles, en effet, détestent les autres et, pas plus que par le passé, ils n'imaginent qu'ils pourraient vivre sans des serfs[1].

Pour vaincre ces résistances, il aurait fallu à Alexandre une énergie qu'il n'avait pas eue aux plus beaux jours de son règne. Affaibli, devenu à moitié sourd, il se méfie de son peuple, de ses ministres, de son armée, de lui-même. « Je ne suis plus ce que j'ai été, » dit-il aux officiers de la Garde, à Krasnoïé Sélo[2]. Pourtant il se croit toujours libéral ; il dirait volontiers, comme plus tard Nicolas Ier : « Pourquoi voulez-vous une révolution? Moi-même, je la serai, votre révolution... »[3], mais il ne peut souffrir l'idée que des téméraires veuillent devancer les résolutions qu'il ne se décide pas à prendre ; contre eux il retrouve le dogme de l'autocratie. « Malgré son amabilité et sa courtoisie charmantes, il y avait quelquefois dans ses regards quelque chose qui témoignait que, juste à ce moment, il se rappelait qu'il était né autocrate.... Théophraste et La Bruyère auraient eu du mal à définir son caractère[4]. »

Les adversaires des réformes profitent, et de ces indécisions, et des événements européens, révolutions d'Espagne et d'Italie qui inquiètent l'Empereur, et plus encore de la révolte, en 1820, du régiment Préobrajenski contre la brutalité de son chef, l'Allemand Schwartz. On sait comment elle fut châtiée. D'autres répressions suivirent; des régiments qui avaient séjourné en France furent envoyés au Caucase « pour y être

1. Voir plus haut, p. 139. — *Société historique*, CXIX, p. 607, etc.
2. Schilder, IV, p. 143. — *Id.*, p. 471.
3. *Mémoires* de Zavalichine, I, p. 255.
4. Danilevski, cité par Schilder, IV, p. 59.

anéantis[1] ». Les arrestations, les relégations se multiplièrent, coupées pourtant d'accès d'indulgence. « J'ai encouragé les illusions, disait parfois l'Empereur; ce n'est pas à moi de les punir[2] ». Il fait, en définitive, juste ce qu'il faut pour persuader les jeunes que les réformes, qu'il a lui-même proclamées nécessaires, ne pourront lui être arrachées que par une révolution.

Ils n'avaient d'ailleurs pas attendu la réaction pour songer à agir, sinon contre le gouvernement, du moins sur lui : « S'il l'oublie, écrivait Viazemski à Tourguénief, après le discours de l'Empereur à Varsovie, il faudra que nous le lui rappelions[3] ». Mais comment s'y prendre? Le premier moyen qui se présente à l'esprit d'un Russe, c'est la révolte agraire. « Le servage, voilà la seule force révolutionnaire qui existe en Russie, écrit encore Viazemski.... Voulez-vous que les *borodatchi* — les moujiks hirsutes — tranchent le nœud gordien à coups de hache[4]? » Mais c'est là un moyen extrême, car les *borodatchi*, soulevés, trancheraient encore bien autre chose. Il vaut mieux recourir à des moyens plus doux, à la propagande orale, d'abord : — « Je suis de garde et j'ai un officier de peine aux arrêts, écrit, en 1822, le capitaine Fone-der-Briggen.... Je lui prêche les idées libérales[5] » ; — ensuite à l'union, en groupes organisés, de tous les convertis.

Dès 1816, à Nancy, Nicolas Tourguénief s'occupait de la création d'une société, *les Chevaliers russes*, qui paraît n'avoir eu aucun succès. Nous avons vu, d'autre part, beaucoup d'officiers se faire affilier à des loges maçonniques, à Paris ou en province; revenus en Russie, ils y entrent dans les loges déjà existantes, mais ne s'y plaisent guère; outre qu'elles sont toutes

1. Nicolas Tourguénief, *La Russie et les Russes*, II, pp. 514, 551.
2. Schilder, *Dictionnaire biographique, Alexandre Ier*, pp. 368, 377, 380.
3. *Archive d'Ostafiévo.*
4. *Ibid.*, II, p. 16, février 1820.
5. *Messager russe*, 1890, septembre, p. 148.

françaises par le cérémonial et par la langue, elles se sentent trop d'un temps où la maçonnerie n'était qu'un prétexte à de petites fêtes[1]. Ils émigrent donc dans de nouvelles loges, en emportant avec eux le règlement, qui est censé assurer le secret des réunions, mais en laissant ce qui leur paraît incompatible avec leur grand idéal : c'est ainsi que, dans une traduction russe des chants du maçon, faite à cette époque, on omet ce couplet jugé trop gaulois :

Mais il est un prix qu'il envie,
C'est d'unir le myrte au laurier;
Et d'être, en adorant sa mie,
Bon maçon et preux chevalier[2].

Cependant, même avec ces corrections, la maçonnerie paraît insuffisante aux gens qui rêvent d'une révolution. Ils songent à d'autres modèles et les trouvent en France. « Les statuts de quelques-unes des sociétés secrètes qui y existaient furent apportés à Pétersbourg[3]... », dit le colonel Fone Vizine. Ils semblent qu'ils l'aient été, soit par Kioukhelbeker, qui, vers 1824, a fait une conférence à Paris, à l'*Athénée royal*, sur le mouvement politique en Russie; soit, en 1823, par Kakhovski; soit, plus probablement, par ce Lounine que son ami Auger nous montre, à Paris, abandonnant la littérature pour la politique, et passant le meilleur de son temps dans des réunions mystérieuses. On sait, d'autre part, que dans les réunions des *carbonari* parisiens, à cette époque, il y avait un Russe, et tout porte à croire que c'était bien Lounine[4]. Nous le retrouverons plus tard, comme Kioukhelbeker et Kakhovski, parmi les révoltés de décembre 1825.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, des modèles de ces sociétés

1. Pypine, *Le Mouvement social...*, p. 322.
2. *Archive russe*, 1903, pp. 286 et suiv.
3. *Mémoires*. Pypine, *ouvr. cité*.
4. *Archive russe*, 1877, II, pp. 60 et suiv.

secrètes, ce qui importe le plus, ce sont les projets de leurs membres. Quelques-uns rêvent de secousses violentes. « Il y a des gens, écrit Biélaief, qui admirent les cruautés de la Révolution française [1], » et ne répugneraient donc pas à les imiter. Mais, en général, et tout en parlant parfois de régicide, les affidés se méfient des tentatives risquées; avant d'essayer d'un coup de main, il faut savoir ce que l'on veut au juste, et Michel Bestouefj explique aux « Slaves unis » que, si les Français ont versé tant de sang, c'est faute d'avoir eu une constitution toute prête [2]. Il en rédige donc une, et beaucoup de ses compagnons font de même. Il n'y a d'ailleurs pas d'exemple qu'un de ces projets ait été fini; la plupart ne se composent que de fragments. Tels quels, ils sont intéressants en ce qu'ils montrent les points de départ et l'idéal de ces législateurs en herbe.

Les plus complets sont ceux de Nikita Mouraviof et de Pestel [3]. Le premier semble, au premier abord, surtout américain : la constitution des États-Unis lui a fourni la plupart de ses articles relatifs au pouvoir du prince. C'est l'Assemblée nationale qui, pour Mouraviof, a le droit de déclarer la guerre; ses lois, adoptées par les deux tiers des votants, deviennent exécutables, même contre le *veto* du souverain; à la même majorité, et toujours comme en Amérique, elle désigne les juges de la Haute-Cour, les chefs des armées, etc.; le chef du pouvoir exécutif n'est plus, devant elle, que le président d'une république fédérative. D'autre part, Mouraviof a pris à la constitution espagnole de 1821 son premier article : « Le peuple espagnol, libre et indépendant, ne peut être la propriété d'une personne ou d'une famille », et même son article II : « La source du pouvoir est le peuple.... » Mais il ne faut pas oublier que si l'Amérique est populaire en Russie, c'est que les gazettes et les livres

1. *Antiquité russe*, XXX, p. 491.
2. *Le Passé*, mars 1906, p. 203.
3. Nous empruntons la plupart des détails qui suivent aux articles de Sémevski dans *le Passé*, 1906, fasc. II.

français en font la terre classique de la liberté : Biélaief se rappelle justement que l'atlas de Malte-Brun la représentait sous la forme d'une belle fille, la main tendue vers Boston[1]. Quant aux Espagnols, où avaient-ils puisé, sinon dans notre constitution de 1791 et dans la Déclaration des Droits de l'homme? Au surplus, c'est à celle-ci que Mouraviof a emprunté sa proclamation de la liberté des religions, « à condition de ne pas troubler les lois de la nature et de la morale », et celle du droit du citoyen à la libre expression de sa pensée, sauf à en répondre devant le jury. C'est à celle-là qu'il a pris ses dispositions relatives à la liste civile, aux délibérations de l'assemblée législative, à la naturalisation des étrangers, au droit de suffrage, etc.; il la suit jusque dans ses omissions, par exemple, quand il s'agit des conditions de domicile à exiger des électeurs. En définitive, il n'y a d'étranger aux Français, dans son système, qu'une vague teinte de fédéralisme, et des dispositions dans le genre de celle qui fait dépendre de la fortune du citoyen son droit d'accès aux fonctions publiques. Or, ce sont justement ces dispositions, assure Pestel, qui firent l'impopularité du projet de Mouraviof parmi les membres des sociétés secrètes[2].

L'autre projet[3], celui de Pestel lui-même, porte encore plus la marque française — non que Pestel ignorât les autres sources. « Dans toute la longueur de son appartement, raconte son camarade Lorère, c'étaient des rayons avec des livres, surtout politiques, économiques, exposant toutes les constitutions possibles. Je ne sais pas ce que cet homme n'avait pas lu, en n'importe quelle langue. » Mais ce qu'il avait lu le plus, c'était les livres français, et surtout ceux des *idéologues* du commencement du XIXe siècle, ou des philosophes de la fin du XVIIIe. « Destutt de Tracy a beaucoup agi sur moi, » dit-il; d'autre part, ce qu'on trouve

1. *Antiquité russe*, XXX, p. 493.
2. Déposition de Pestel devant la Commission d'enquête.
3. Analysé dans *le Passé*... — Voir aussi le *Nouveau Temps*, n° 10814 (mai 1906).

dans ses cahiers d'extraits, c'est du Rousseau, du d'Holbach, du Diderot, du Voltaire, etc.; les non-Français n'y sont guère représentés que par Bentham et Beccaria, d'ailleurs en français. Évidemment, quand il pense politique, c'est en notre langue, et, pourrait-on dire, avec notre cerveau. Il a l'esprit absolu de nos théoriciens. Comme eux, « il croyait à la vérité de ses opinions comme en une vérité mathématique[1]... ». Comme eux encore, il ne tient aucun compte des données de l'expérience; il assure, par exemple, après Destutt de Tracy, que l'hérédité du trône engendre le despotisme, et pourtant ils connaissent, l'un et l'autre, l'histoire d'Angleterre. Comme eux, enfin, il est radical et logique, et parfois plus qu'eux. Ils ont parfois des hésitations, ils ne croient pas toujours à la manière forte, ils réprouvent la peine de mort : Pestel, lui, la maintient, et c'est visible qu'il n'hésiterait pas à l'employer même en matière politique, car son libéralisme est tout de surface; en réalité, il est un Jacobin.

Au début, il admettait la monarchie; plus tard, et toujours avec Destutt de Tracy, il la remplace par un Directoire à peu près semblable à celui de l'an III. De même, le système fédéraliste de Mouraviof ne lui a pas toujours répugné, mais il suffira que Destutt professe qu'en Europe une République doit être forte, pour que Pestel veuille une République russe une et indivisible. Il faudra que tous ses habitants ne forment qu'un peuple : les minorités seront russifiées, au besoin par la force; la Finlande perdra son autonomie, et ce sera bien fait, car elle est fondée, cette autonomie, sur des distinctions de classes. Quant à la Pologne, elle deviendra la « république vistulienne », à condition de contracter avec la Russie une alliance dans le genre de celle de la République cisalpine avec la République française.

Le pouvoir législatif sera exercé par deux assemblées, assez

1. *Mémoires* de Iakouchkine.

analogues aux Conseils des Anciens et des Cinq-Cents; elles seront nommées, comme eux, au suffrage à plusieurs degrés. Les religions seront libres, et les juifs émancipés, sous réserve d'une organisation qui leur sera donnée par un grand sanhédrin, semblable à ceux que Napoléon a réunis, en 1806 et 1807. Aucun clergé ne devra avoir un chef vivant hors de Russie, et c'est là une idée qui, plausible en pays catholique, s'explique moins en pays orthodoxe : elle est dans Pestel, sans doute, parce qu'elle est dans Destutt de Tracy. Vient enfin l'organisation judicaire, qui, basée sur l'existence du jury, procède des idées de Benjamin Constant, Lolme, Destutt de Tracy, sauf en une disposition assez originale qui vient, elle, de l'*Esprit des Lois*; Pestel crée un jugement d'attente, qui exprime le doute, et permet de reprendre l'affaire en cas de fait nouveau.

Enfin, beaucoup plus que les autres auteurs de constitutions russes, il se montre préoccupé des questions sociales. « Il me semblait, dit-il dans sa déposition devant le Conseil d'enquête, que la principale tendance de notre temps, c'était la lutte des masses populaires contre les aristocraties de tout genre, fondées tant sur la richesse que sur des droits héréditaires. » Cette lutte, il essaye d'en restreindre le champ en supprimant les majorats, et en décrétant le partage égal des héritages. Mais ne pourrait-on faire mieux, serrer de plus près l'inégalité des biens? Pestel, qui partage l'admiration de Montesquieu pour les lois de Lycurgue et de Platon, et les institutions collectivistes des Jésuites au Paraguay[1], n'ose les imiter franchement, mais il admet du moins le droit du citoyen à la terre sans laquelle il ne pourrait vivre. Chaque district sera partagé également entre ses habitants : la terre qui n'aura pu entrer dans le partage, sera louée, mais seulement pour un an. Il arrive donc, en dernière conclusion, à peu près à la manière de comprendre les

1. *Esprit des Lois*, livre IV, ch. VI. — *Id.*, V, V; VII, II, etc.

réformes de ces *borodatchi*, de ce peuple barbu, dans lequel, tout à l'heure, Viazemski voyait la seule force révolutionnaire de la Russie.

On sait ce qu'il est advenu de tous ces rêves ; après des années de vexations policières et d'exaspération grandissante, ce fut, dans le désordre d'un commencement de règne, le 14/26 décembre 1825, une tentative de révolte où les constitutionnels entraînèrent derrière eux de malheureux soldats qui, dit-on, se figuraient acclamer, dans la *constitoutsia*, la femme du grand-duc Constantin. Puis ce furent les pendaisons, l'exil en masse, en Sibérie, de tous les gens qui avaient peu ou prou collaboré à la préparation du mouvement. Leur exil se prolongea jusqu'au début du règne d'Alexandre II, tandis qu'en Russie le gouvernement faisait une guerre acharnée à tout ce qui lui semblait libéralisme, au grand dommage du progrès normal de la culture russe, ainsi que le constate Tchaadaief. « De notre marche triomphale à travers les pays les plus civilisés du monde, nous ne rapportâmes que des idées et des aspirations dont une immense calamité, qui nous recule d'un demi-siècle, fut le résultat[1]. »

Il est certain que les décembristes ont eu tort de vouloir « transplanter la France en Russie », où rien n'était prêt pour une semblable transformation. Ils le savaient, d'ailleurs, mais, comme les révolutionnaires de tous les temps, ils comptaient sur un miracle ; le gouvernement provisoire qui, d'après Pestel, devra précéder l'établissement de la Constitution, c'est le *deus ex machina* qui, d'un coup de baguette — pour ne pas dire à coups de hache — rendra possible l'impossible. Il aurait mieux valu, évidemment, que les décembristes fussent plus pratiques, plus prudents. Mais la prudence eût été l'inertie qui,

1. *Œuvres choisies*, édit. du P. Gagarine.

en définitive, est pire que la témérité : la catastrophe était probable, mais la cause des réformes devait grandir de tout le prestige de ses martyrs.

Quant aux influences françaises, elles s'adaptaient mal aux circonstances russes, mais l'on peut se demander si d'autres influences auraient mieux valu. Les Russes n'avaient le choix qu'entre la liberté anglaise et la liberté française. La première aurait voulu dire gouvernement de l'aristocratie, la Russie n'en voulait à aucun prix; la seconde, c'était la démocratie, mais, pour l'immense majorité des esprits, la « démocratie nobiliaire », comme en Pologne : le modèle n'était pas heureux, mais enfin ce n'était pas absolument le saut dans le vide. D'ailleurs, comment se serait-on effrayé de transporter la France en Russie? on ne faisait que cela, depuis un siècle, et continuer, même en politique, c'était se conformer à la seule tradition connue et respectée de la Russie dirigeante.

Le socialiste Saint-Simon avait sans doute raison quand il disait à Lounine : « Vous perdrez votre temps en Russie; vous ferez de la politique[1] », et personne ne contestera qu'il eût mieux valu « épurer la partie administrative », comme le demandait Spéranski. Mais cette épuration n'était-elle pas à peu près aussi chimérique, sans la liberté, que l'établissement de la liberté elle-même?

1. *Archive russe*, 1877, II, p. 66.

CHAPITRE XXVI

LA VIE MONDAINE

Le retour des Français : leurs modes : leur langue et les femmes. Les salons; leur étiquette et son évolution : leurs divertissements, les romances, les comédies, les conversations, etc.
Le Théâtre Michel : ses étoiles, Mme Allan. Les étoiles filantes, Rachel. — Les adaptations russes de pièces françaises.
La différence du modèle et de la copie.

Si Paris attire encore les Russes, après 1812, c'est que leurs serments de « vivre à l'anglaise » sont oubliés; la vie de société reprendra donc telle que jadis; mais où? « La Russie n'a plus de centre, écrit Joseph de Maistre... Quel parti prendra sa noblesse? Viendra-t-elle sur les ruines de Moscou dire : « Nous la ferons plus belle? » Se distribuera-t-elle dans les villes de province? Viendra-t-elle s'accumuler ici? Voilà de grands problèmes[1]. »

En fait, dès 1813, les Moscovites reviennent dans leur ville à demi détruite, et bientôt les contemporains saluent sa résurrection... « Elle se remet d'une manière miraculeuse, écrit Rostoptchine : s'il y a moins de noblesse qu'autrefois, c'est faute de logements[2]. » Ce n'est pourtant pas uniquement pour cela. L'opinion s'établit, en effet, que la paix sera longue et les rapports avec l'Europe plus fréquents : or, ils sont plus faciles de Pétersbourg que de Moscou. D'autre part, on s'attend à

1. *Correspondance diplomatique*, I, p. 234.
2. *Archive Vorontzof*, VIII, p. 320. — *Archive russe*, 1870, I, lettres de Khomiakof.

de grandes réformes, et cela aussi engage à se rapprocher du centre d'où elles partiront. Nous trouverons à Pétersbourg, dans cette période nouvelle, beaucoup d'anciens Moscovites : la vie mondaine aura moins d'unité, moins d'éclat.

Mais, à Pétersbourg et à Moscou, dès qu'elle recommence, les Français reparaissent avec elle. Nous avons vu, en 1813, Rostoptchine se féliciter de leur dispersion, puis déchanter bientôt[1]. A Pétersbourg, il en est de même; dans les années vingt, les coiffeurs, les valets de chambre, les marchands ou marchandes à la toilette y pullulent à tel point que beaucoup doivent refluer sur la province[2]. On en trouve à Nijni-Novgorod, où, dans leur *vauxhall*, ils prélèvent leur part des bénéfices de la foire[3]; au Caucase, au fond de la Crimée, où Vsévolojski rencontre son ancien cuisinier qui, devenu restaurateur, se plaint de l'indifférence des Tatars à ses pieds truffés, et songe à se faire *outchitel*[4]. D'ailleurs, ces nombreux Français ne sont pas tous de France; le restaurateur Béranger, que le Tout-Pétersbourg croit cousin du chansonnier, est Suisse, et s'appelle Branger; tel *outchitel* alsacien est un Prussien de Königsberg; tel tailleur « de Paris et de Londres » est simplement un Russe[5].

Français ou pseudo-Français, ils gagnent largement leur vie. Un valet de chambre peut avoir 1 500 roubles par an; un coiffeur vous en prend cinq ou six pour un toupet « en coup de vent » ou « à la diable m'emporte ». Qui pourra dire enfin tout ce que rapportent à leurs vendeurs, et les « larges Bolivars », et les « chapeaux à la pique[6] », et les redingotes « en drap

1. Voir plus haut, p. 281. Viazemski, *Œuvres*, VII, *La Moscou d'avant l'incendie*. — *Id.*, VIII, p. 70.

2. *Antiquité russe*, 1876, XVI, pp. 550 et suiv., *Souvenirs de Przejeczlawski*. — Gogol, *Ames mortes*, II, pp. 245, etc.

3. Gogol, *Ames mortes*, II, p. 221.

4. Vessine, *Esquisse de l'histoire du romantisme russe*, p. 440.

5. Dupré de Saint-Maur, *L'Hermite en Russie*, III, p. 131. — *Antiquité russe*, 1874, XI, p. 470. — Gogol, *Ames mortes*, etc.

6. Voir Pouchkine, *Eugène Oniéguine*, I. — Poléjaief, *Sacha*, II, etc.

navarin, flamme et fumée[1] », et les habits de cérémonie « à la mode des bouffons, avec une queue par derrière et une bizarre échancrure par devant[2] », et les pantalons dont la victoire sur les culottes a été un bienfait de la Révolution[3], et les escarpins pour gens qui ne se déplacent qu'en voiture, etc., etc.[4]. Quant aux toilettes des dames, le mieux est, sans doute, de les acheter à Paris; le trousseau d'une Narychkine, fille naturelle d'Alexandre Ier, y coûte 400 000 roubles[5], et les touristes en reviennent, comme jadis, suivis d'innombrables malles où s'empilent chapeaux, rubans, écharpes, « *turlurus* » de satin[6], souliers de bal, etc., etc. Pour qui ne voyage pas, le Pont des Maréchaux est toujours la Providence. Aussitôt revenue des champs, Madame y traîne Monsieur. Voici un chapeau bien simple, il n'est que de 120 roubles. « Mon ami, je voudrais aussi cette écharpe? » — « Nous venons de la recevoir de Paris, dit la Française — « De Paris! Ah! quel bonheur! » Et finalement Madame en prend deux, l'une de blonde, et l'autre *troutrou*(?), pour lesquelles Monsieur tire de son portefeuille 575 roubles[7].

Le boire et le manger ne sont guère moins profitables aux Français. Sans eux, où le fashionable Eugène Oniéguine pourrait-il trouver et beefstecks saignants — mode anglaise, mais venue de France — et pâtés de Strasbourg, et ces truffes qui sont « la fleur de la cuisine française[8] »? Cependant le provincial, le capitaine retraité Kopéikine, à qui sa pension ne permet pas les goûts coûteux, contemple, par la fenêtre du restaurant à la mode, « le cuisinier, un Français tout de blanc vêtu, qui prépare des côtelettes aux truffes, des omelettes aux fines herbes, Dieu

1. *Ames mortes*, II, p. 230.
2. Griboiédof, *Le malheur d'avoir de l'esprit*, acte III, sc. XXII.
3. Voir plus haut, p. 323.
4. Derkatchof, *Souvenirs d'un étudiant moscovite.*
5. *Antiquité russe*, 1877, XX, p. 624.
6. *Le malheur d'avoir de l'esprit*, acte III, sc. VII.
7. Vessine, *ouvr. cité*, p. 139.
8. *Eugène Oniéguine*, ch. I.

seul sait quoi[1] ! » Revenu de Pétersbourg, il conte ces merveilles, et la province, à son tour, s'efforce de les imiter : le gouverneur, pour montrer qu'il est « oiseau de capitale », aura un cuisinier, Russe en réalité, mais qui aura appris d'un Français « l'art d'écorcher les chats et d'en faire des lièvres[2] ». Il aura aussi — et c'est là l'essentiel — une provision de vins français. « En tout chef-lieu de gouvernement, constate Gogol, on boit du Sauterne, et toujours, inévitablement, du haut Sauterne ». Qui ne l'aime pas peut se rejeter sur la *bourdachka* — du Bordeaux rouge — ou, mieux encore, sur du Champagne *matradouro*, ou sur du *bourguignon-champagne*, qui, miraculeusement, change de nature et d'origine selon qu'il est chauffé ou refroidi[3]. Les capitales, dont le goût est plus épuré, ont le Cliquot pour les fortes bourses — c'est de ce temps que date la fortune de « la veuve » — et pour les autres, le Rivesaltes mousseux[4]. Quant aux liqueurs, pour la plupart spécialités d'une autre veuve, la veuve Amphoux, vous les trouverez toutes chez la « Madame » qui, tout à l'heure, vendait des écharpes. De quoi ne vend-elle pas[5]?

Mais la popularité de ces produits ne démontre la continuation que de la moindre partie des goûts français : la vraie mesure de leur durée, c'est l'usage de notre langue. Qu'en est-il advenu depuis 1812, et quel résultat obtiennent les écrivains qui poursuivent maintenant les campagnes de Chichkof, mais avec le talent dont il était dépourvu? Griboiédof met dans la bouche de son Tchatski sa fameuse tirade contre ce mélange des langues dont ne peut se passer le Russe[6]; Gogol vante ironi-

1. *Ames mortes*, I, p. 305.
2. *Ibid.*, I, p. 146.
3. *Ibid.*, I, p. 111, 112.
4. Herzen, *Œuvres complètes*, VI, p. 185.
5. Poléjaief, *Œuvres*, pp. 490 et suiv.
6. *Le malheur d'avoir de l'esprit*, acte I, sc. v.

quement « la patriotique habitude de notre haute société de parler français, rien que français, à toute heure de jour[1] » ; à l'autre pôle de la littérature, l'ultra-romantique Marlinski fait parler russe à son lion des salons, qui, d'ailleurs, appelle aussitôt « sur le pré » quiconque doute de sa connaissance du français[2]. Qu'est-il résulté de ces suggestions répétées?

Le fait est que, comme au XVIIIe siècle, personne ne s'y arrête. Le gouvernement lui-même fait du français une sorte de seconde langue officielle. Quand l'Empereur, à son retour de France, élève un arc de triomphe à Tsarskoié-Sélo, il le dédie *A mes chers compagnons d'armes*; quand on place des écriteaux, dans la cour du Kreml, sur les canons pris en 1812, ils sont en français, et non pas, comme l'imagine Berlioz, « par une atroce ironie[3] », mais parce qu'il paraît naturel, pour un fait d'intérêt international, d'user de la langue internationale. Pour la même raison, on tient, dans les Ministères, à « de bonnes plumes françaises » ; Viazemski en est réputé, sinon la première, du moins la seconde[4]. Le français est enfin la langue qu'on parle aux Polonais, quand on veut être poli; c'est un certain Deschamps qui a écrit le discours fameux d'Alexandre Ier à Varsovie[5].

D'autre part, le français est toujours la langue obligatoire des gens du monde; ne pas le parler, c'est s'avouer de petite naissance, se dégrader dans une société où le grade serait tout, si justement le français, selon qu'on le parle plus ou moins bien, n'ajoutait ou n'ôtait à sa valeur. Dans *le Malheur d'avoir de l'esprit*, le colonel Skalozoub veut-il prouver que les officiers de l'armée de ligne ne le cèdent en rien à ceux de la Garde : « Je vous en citerai, dit-il, qui parlent français aussi bien qu'à

1. *Ames mortes*, I, p. 274.
2. Biélinski, *Œuvres*, III, p. 472.
3. Berlioz, *Mémoires*, II, 285.
4. *Archive d'Ostafiévo*, IV, p. 302.
5. Viazemski, *Œuvres*, I, p. xxxv. V. ci-dessus, p. 326.

Pétersbourg[1] », et c'est là, sans doute, un grand avantage pour eux, car, dans le service, le français est la langue des réprimandes, et le russe, celle des injures[2]. Il y a d'ailleurs des colonels patriotes qui veulent réagir contre l'abus de la langue étrangère. L'un d'eux reçoit fort mal un sous-lieutenant fraîchement promu, qui a cru bon de se présenter en français; le pauvret s'en va, navré, quand la porte se rouvre derrière lui : « Vous savez, lui crie son chef, cette fois en français; on danse chez moi ce soir[3] ».

Pourquoi ce brusque retour à l'autre langue? C'est d'abord que le colonel n'a pas voulu laisser croire que peut-être il ignore le français; c'est ensuite que l'idée de bal l'appelle invinciblement. Comment s'adresser à des dames en une autre langue? Dans les *Ames mortes*, Gogol dépeint une soirée chez le gouverneur de B...; il y a là des fonctionnaires vieux ou jeunes, gras ou fluets ; ceux-ci se croiraient déshonorés s'ils parlaient russe à leurs danseuses[4]. Bien entendu, si des billets doux s'ensuivent, ils seront toujours en français. « L'amour élégant, dira plus tard Tolstoï, ne peut trouver d'expression que dans cette langue ; une foule de gens, qui aiment ou croient aimer, sentiraient leur amour s'évaporer s'il fallait le manifester en russe[5]. » D'ailleurs, amour à part, toute correspondance entre gens d'un certain monde est inévitablement en français : il a fallu que, dans leurs publications récentes, les éditeurs russes traduisent, pour les mettre à la portée des lecteurs d'aujourd'hui, et les lettres d'Alexandre Tourguénief à la princesse Viazemskaia[6], et celles de l'étudiant Granovski à sa cousine[7], et celles de Pouchkine à sa

1. Acte II, sc. v.
2. Mickiewicz, *Voyage en Russie*.
3. Viazemski, *Œuvres*, VIII, p. 301.
4. I, p. 14. — Dans le *Bretteur*, d'Ivan Tourguénief, Macha constate que Loutchkof ne sait pas le français; il en résulte une aventure tragique.
5. *Jeunesse*, pp. 357 et suiv. (édit. de Moscou, 1873).
6. *Archive d'Ostafiévo*, passim.
7. Granovski, *Correspondance*, II.

femme. Bien entendu, il en est de même de celles de ces dames; elles se figurent volontiers que « leur pensée devient ainsi plus compréhensible [1] ». Le fait est que, beaucoup plus que les hommes, elles pensent en français, car la majeure partie de leurs loisirs se dépense dans nos romans, et le sentiment du *décorum* mondain les entraîne à employer notre langue jusque dans des occasions où les hommes n'y pensent guère. C'est ainsi que la mère d'Ivan Tourguénief, comme beaucoup de ses contemporaines, dit ses prières en français [2]; comment donc interpeller l'Éternel de la même façon que le sommelier ou le petit Cosaque?

Il n'y a donc pas diminution dans la quantité du français, mais que dire de sa qualité? A tout prendre, elle ne semble pas avoir baissé. Le parler des dames est, comme jadis, élégant, un peu précieux; si leurs lettres fourmillent de fautes d'orthographe, c'est que Mme de Sévigné en a donné l'exemple. Quant à celui des hommes, il dépend surtout de l'étendue de leur culture générale; chez des lettrés tels que Pouchkine et Viazemski, quelques formes un peu surannées [3] ne l'empêchent pas d'être vif, coulant, spirituel; chez les hommes du monde, surtout quand ils ne sont pas du meilleur monde, il se réduit parfois à des expressions stéréotypées, que lient tant mal que bien des verbes d'accord incertain [4]. Il arrive aussi que l'accent pèche — les Russes ne l'acquièrent pas tous aussi facilement que nous l'imaginons — et l'on cite volontiers la fameuse conversation entre Ouvarof et Miloradovitch que Langeron écoute, sans se douter que c'est du français [5]. D'ailleurs, ces deux vétérans sont, pour la légende, les auteurs de tous les *pataquès* qu'elle a recueillis. C'est Milo-

1. Lettre de Tolstoï à sa tante, citée par Biroukof, *Tolstoï, vie et œuvre*, II, p. 91.
2. *Souvenirs de Mme Jitova*. V. Delines, *Tourguénief inconnu*, pp. 120, 121.
3. Sur l'horreur des néologismes, chez certains lettrés, voir Viazemski, *Œuvres*, VII, p. 167.
4. *Archive russe*, 1902, p. 117, lettres de Boulgakof, etc.
5. Schilder, *Histoire d'Alexandre Ier*, IV, p. 466.

radovitch qui annonce à l'Empereur la mort du roi des Bavards (*Bavari*)[1]; c'est Ouvarof qui trouve pittagore un coucher de soleil. « On dit pittoresque, général, » rectifie le Grand-duc Michel. « Oh! ça ne fait rien! répond Ouvarof; pittoresque et pittagore sont synagogues[2]. » La légende a-t-elle ici prêté à un riche? Notons, en tout cas, que des bévues de ce genre ne font pas moins, pour la fortune d'un courtisan, que la culbute de Maxime Pétrovitch, dans *le Malheur d'avoir de l'esprit*, pour dérider Catherine II.

Ce qui serait beaucoup plus grave qu'un accroc à la grammaire, c'est un manquement aux formes françaises du savoir-vivre, ou trop de zèle à les suivre jusque dans leurs formes les plus récentes. « Les Russes sont persuadés, note Barante, que nous avons perdu toute élégance de mœurs, toute hiérarchie de manières[3] », et cela par l'effet du nivellement démocratique qui se poursuit en France depuis la Révolution. Or, la Russie, elle, est toujours rigoureusement hiérarchique; de là un écart entre l'original et la copie qu'on explique, à Pétersbourg, en disant qu'on y est resté « vieille France », et conforme aux modèles de nos meilleurs jours.

Du moins s'y applique-t-on. Les traités de civilité sont toujours copiés sur les nôtres[4], et les docteurs ès convenances, s'ils les enrichissent d'exemples nouveaux, les empruntent toujours à des hommes de notre ancien régime. Viazemski cite le duc de Blacas qui, à Pétersbourg, dans un salon, est tombé parce qu'un mauvais plaisant lui a retiré sa chaise. « Je voudrais savoir, dit-il en se relevant, qui m'a joué ce tour[5]? » Tout

1. *Antiquité russe*, 1874, X, p. 276.
2. Mme Smirnova, *Mémoires*, p. 68. — Dans Viazemski, VIII, p. 457, série d'exemples du même genre.
3. *Correspondance*, V, p. 327.
4. Biélinski, XI, pp. 469 et suiv., à propos des livres de Mme Joséphine Lebassu et de leur traduction russe.
5. *Archive russe*, 1877, V, p. 100.

le monde se tait. « Je voudrais savoir au moins si c'est un homme ou une dame? » Nouveau silence. « C'est donc une dame, dit-il en se rasseyant; je la prie de croire que je suis charmé d'avoir pu servir à son amusement. » Voilà les exemples qu'un Russe bien né doit avoir toujours présents à l'esprit, pour acquérir l'esprit, si possible, et tout au moins la parfaite *bontonnost*. Il l'acquiert, en effet, et la garde si bien que maintenant, à l'étranger, elle fait sensation. A Londres, l'empereur Nicolas étonne les dames par la courtoisie respectueuse avec laquelle il baise la main de la princesse de Lieven[1]; à Paris, Viazemski se fait reprendre par une dame parce que, dans un salon, il refuse de s'asseoir tant que d'autres dames sont debout. « Voyons! lui dit-elle, laissez là vos délicatesses de Pétersbourg; ici, personne ne les comprendra[2]. » Il se peut d'ailleurs qu'un temps vienne où, même à Pétersbourg, elles seront incomprises. Un peu plus tard, en effet, le même Viazemski constate, à propos de la mort de l'impératrice Maria Féodorovna, qu'elle conservait les traditions d'un temps meilleur; qu'une nouvelle génération monte avec laquelle il semble qu'on ait froid : « C'est comme si la gelée vous mordait le pouce[3]. » En 1868, il revient encore sur ce sujet pour noter que l'évolution est accomplie; que maintenant des gens qui se croient civilisés ont le chapeau vissé sur la tête, alors que jadis Spéranski, tout chauve et ancien « vice-empereur » qu'il était, par n'importe quel temps, répondait au salut de Pouchkine[4].

Quoi qu'il en soit de ces changements, il n'y a pas de date, à cette époque, qui marque une cassure dans les formes extérieures de la vie mondaine. Mais ces formes n'en sont qu'un accessoire; que reste-t-il de français dans les plaisirs qui en sont l'essentiel?

1. *Revue des Deux Mondes*, 1876, *Souvenirs de Stockmar*.
2. *Archive russe*, 1875, I, p. 200.
3. *Archive d'Ostafiévo*.
4. Viazemski, *Archive russe*, 1876.

Suivons notre Russe en soirée; il y dansera les mêmes danses qu'avant 1812; si la *pliaska* russe, à un moment, s'est fait une place à côté des « françaises », c'est qu'elle a été arrangée, pour les salons, par le célèbre Auguste. Il chantera les mêmes romances, à cela près que le *Vive Henri IV!* a pris la place du *Partant pour la Syrie*[1]. S'il reste avec les dames, il jouera aux mêmes jeux, au secrétaire, voire au *Pigeon, vole!* avec gages et pénitences; il se verra sommé, s'il a perdu, d'inscrire quelques vers ou du moins une pensée sur un album : c'est un supplice auquel on n'échappe nulle part[2]. Même dans le parc impérial de Pavlosk, dans le Pavillon des Roses, il y a « tout ce qu'il faut pour écrire », et le voyageur est tenu de déposer son offrande poétique.

> O vous qui présidez à ce lieu solitaire,
> Déesse, apprenez-moi dans quel temple je suis[3]...

Mais les vers d'un passant, d'un inconnu, sont sans intérêt; ce qui pare une collection, ce sont les autographes d'écrivains célèbres. On les fait donc assiéger, même à Paris, par tous les Russes frottés de lettres, et, à vrai dire, leur mission n'est pas toujours facile; Alexandre Tourguénief se plaint amèrement de Nodier qui s'obstine à ne lui donner que des réflexions scabreuses[4].

On joue enfin, comme jadis, la comédie de société; *le Sourd*, ou *l'Auberge pleine*, et *l'Ours et le Pacha* courent la Russie[5]. S'il y a quelque différence avec le passé, c'est que maintenant la Russie est un peu plus occupée; qu'il y a moins d'oisifs à Pétersbourg, sous l'œil de l'empereur Nicolas, que jadis à Moscou; de sorte que, souvent, les dames sont seules à s'occuper

1. Griboiédof, *l'Étudiant*, acte III.
2. Voir plus haut, p. 215.
3. Chopin, *De l'état actuel de la Russie...*, p. 103.
4. *Archive d'Ostafiévo*, IV, p. 70.
5. *Archive russe*, 1877, II, pp. 365 et suiv.

des divertissements qui exigent des préparatifs. Quand elles ne sont pas entreprenantes, il faut se contenter, en fait de plaisirs français, de celui de la conversation.

Parfois elle est assez brillante pour faire croire au voyageur qu'il se trouve « dans un de nos salons du XVIIIe siècle[1] »; mais, le plus souvent, entre hommes, elle fait penser beaucoup plus aux cafés du XIXe[2]. Le prince Obolenski aimait fort à dire des « gaudrioles », raconte Viazemski, et c'est là un genre si français qu'il n'y a pas de mot russe pour le désigner. Un autre nous montre, sur un bateau de la Baltique, un cercle d'aristocrates russes écoutant, bouche bée, deux ou trois commis-voyageurs français[3]; ils renouvellent ainsi la collection des « traits » qu'ils ont appris jadis dans nos almanachs, et surtout dans ceux du marquis de Bièvre, le grand fournisseur de tous les *bon-mottistes*[4]. Mais ce qu'on apprécie le plus, ce sont les calembours. On reste confondu quand on voit un poète tel que Joukovski, un érudit tel que Tourguénief, en recueillir à Paris de longues séries pour leurs amis de là-bas, et leur apprendre, par exemple, que la plaine la plus haute, c'est la pleine lune[5]. Du reste, en ce genre, les Russes volent de leurs propres ailes. Tourguénief regrette d'apprendre trop tard pour pouvoir le colporter dans Paris tel mot de Boulgakof sur le ministère Thiers, « le tiers consolidé[6] ». Viazemski, de son côté, recueille les œuvres du Grand-duc Michel, le meilleur « kalembouriste » de toute la Russie. « L'autre jour, on lui a appris le mariage de l'acteur Sonnet. « Ah! c'est fort bien! s'est-il écrié, mais il ne faudra pas que sa femme fasse de petits sansonnets! » Un Parisien, même du faubourg Saint-

1. De Custine, *La Russie en 1839*, IV, p. 68.
2. *Archive russe*, 1875, III, p. 303.
3. Marmier, *Lettres sur la Russie*.
4. *Archive russe*, 1874, I, p. 1555.
5. *Archive d'Ostafiévo*, passim.
6. *Id.*, IV, p. 106.

Honoré, ferait-il mieux? » demande Viazemski[1]. — Problème difficile, mais qui aide du moins à comprendre les colères de Gogol contre « la vaine et sotte gymnastique de l'esprit[2] » introduite en Russie par les émigrés.

Il y a des plaisirs français d'un autre ordre, et, tout d'abord, ceux du théâtre. Viazemski a beau dire que la Russie ne l'aime plus[3], il est toujours la consolation des vieux lettrés, l'école des mondains, l'espoir de la jeunesse : Alexandra Passek et son cousin Herzen sautent de joie quand on leur annonce que, pour la première fois, on va les y conduire — et à quelle pièce! — aux *Premières amours* de M. Scribe lui-même[4]!

En 1812, les acteurs français ont disparu : la troupe de Pétersbourg, avec Mlle Georges, s'est sauvée chez Bernadotte[5]; celle de Moscou s'est dispersée ou a péri presque entière au passage de la Bérézina[6]; il n'est guère resté que des danseurs, dont l'un, Auguste, dans un ballet intitulé : « La victoire de la Russie, ou les Russes à Paris », figure, en 1814, le Génie de la Russie, entouré d'un chœur de poissardes[7]. Les années suivantes, ce sont des Allemands qui jouent *Joconde* ou *le Mariage de Figaro*[8]; des Russes qui interprètent Molière et Racine. L'actrice Kolossova, l'ex-élève de Talma, est parfaite dans Célimène[9] ; pourquoi, dès lors, se mettre en frais pour faire venir une Française[10]?

Pourtant, si les mondains applaudissent volontiers Kolos-

1. *Antiquité russe*, 1879, XXVI, p. 230. — *Ibid.*, 1890, LXVIII, p. 472, une lettre du Grand-duc à Langeron pour lui communiquer son dernier calembour.
2. *Ames mortes*, II, p. 57, traduction française.
3. *Œuvres*, V, p. 120.
4. *Antiquité russe*, 1876, XV, pp. 810 et suiv. — Cf. Vessine, *ouvr. cité*, p. 133.
5. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1883, septembre. Article de Pyliaief.
6. Louise Fusil, *Souvenirs d'une actrice*.
7. *Antiquité russe*, 1880, XXIX, pp. 269-70. — *Archive russe*, 1877, I, pp. 243 et suiv.
8. *Ibid.*, p. 266.
9. Ancelot, *ouvr. cité*, p. 383. — Lettre de Viazemski à Tourguénief, 27 octobre 1824.
10. *Archive russe*, 1874, I, pp. 218, 219. — Sverbéief, *Mémoires*, I, p. 272.

sova, par patriotisme, et plus volontiers encore les petits pieds de la danseuse Istomina, il n'en manque pas pour déclarer, au retour du théâtre, que les troupes russes ne sont bonnes qu'à tuer le temps, en attendant l'heure du whist, et que, décidément, il n'y a que Paris. Alors, peu à peu, on revoit des Français. Déjà en 1816, à Moscou, le prince Ioussoupof[1] en fait entendre à ses invités. Puis, en 1819, une troupe recrutée à Paris par le prince Tioufiakine paraît à Pétersbourg, où elle joue alternativement avec les Allemands et les Russes[2]. En 1828 enfin, une dame Kartsof en organise une autre qui, après 1830, associée aux débris de la troupe de Varsovie et à quelques recrues venues de France, devient la troupe du nouveau Théâtre Impérial, le Théâtre Michel[3].

Ses débuts ne sont pas sans accrocs : on assure, dans les salons et dans les coulisses, que la jolie femme y compte plus que la bonne artiste, et que le répertoire en souffre[4]. Pourtant, son recrutement est satisfaisant; Mmes Allan, Arnould-Plessis, Louise Mayer, etc., ne seront pas moins populaires à Paris, après leur retour, qu'elles l'ont été à Pétersbourg. Quant au répertoire, tel personnage important a beau en écarter les pièces trop difficiles pour l'oie qu'il protège, il reste, dans l'ensemble, conforme aux traditions. Les classiques, et surtout Molière, y gardent une place, malgré Delavigne, Dumas et surtout Scribe, le favori de l'Empereur qui, sa journée de travail finie, aime mieux rire que pleurer[5]. On sait, d'autre part, que, grâce à Mme Allan, le théâtre d'Alfred de Musset a été compris et applaudi par les Pétersbourgeois avant de l'être par les Parisiens[6].

1. *Antiquité russe*, XXIX, souvenirs de Karatyghine, *passim*.
2. *Mémoires du chevalier d'Ysarn*, Gadaruel, pp. 61-71.
3. *Antiquité russe*, 1900, février, p. 484.
4. Mme Panaiéva, *Mémoires*, pp. 51 et suiv.
5. *Mémoires de Laferrière*, passim.
6. *Revue de Paris*, 1906, 1er avril, *Madame Allan-Despréaux*, article de Léon Séché.

Le public qui fait de telles découvertes ne diffère guère de celui de l'époque précédente. La famille impériale est assidue et, par conséquent, courtisans et hauts fonctionnaires le sont aussi; d'ailleurs, dès que l'auguste famille voyage, beaucoup d'entre eux disparaissent, comme aussi la plupart des fils de marchands qui ne viennent que pour se frotter au monde officiel. Il reste alors quelques vieux théâtromanes, des dames, des officiers ou des étudiants qui profitent du bon marché relatif des places pour perfectionner leur français[1]. Tel quel, ce public considère volontiers qu'il est dépositaire des traditions et du bon goût. Il manifeste peu — l'étiquette s'y oppose, et d'ailleurs « il n'y a pas de *paradis* au Théâtre-Michel[2] »; — mais il juge avec sûreté de la valeur de l'ensemble, qui est la grande supériorité de la troupe française, et aussi des qualités ou des défauts de chaque artiste. Pendant plusieurs années, Mme Allan reste sa favorite; elle plaît par ce qu'elle a de vif, de gai, de contraire aux traditions pompeuses de Mlle Georges[3], et aussi par une certaine audace de vérité qui séduit l'instinct réaliste des spectateurs russes. « Elle est une des plus grandes artistes que j'aie jamais connues[4]! », écrit Granovski. *Charmant talent!* affirme, de son côté, le Grand-duc Michel.

Mais ses succès ne doivent pas faire oublier ceux des artistes isolés que la facilité plus grande des communications engage à des *tournées* en Russie. A la vérité, Lablache, Pauline Viardot, Berlioz lui-même, n'aident que fort indirectement au maintien de notre culture; c'est Rachel surtout qu'il faut citer. Venue en 1853, tout à la fin de la période qui nous occupe, elle a « fait fureur », tant à Pétersbourg qu'à Moscou Les contemporains décrivent l'interminable queue qui s'allonge en son honneur à la porte du théâtre; le fanatique qui atteint la caisse,

1. Stankiévitch, *Granovski et sa correspondance*, I, p. 15.
2. Biélinski, III, p. 189.
3. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, II, pp. 387 et suiv.
4. Stankiévitch, *ouvr. cité*, II, p. 186.

au milieu des bourrades, en rampant sur les épaules de ses voisins; puis, dans la salle, les acclamations de la foule en délire. Il semble que Racine retrouve ses triomphes de jadis, que la culture et les goûts des Russes n'aient pas changé depuis un demi-siècle[1]. Pourtant des contemporains nous avertissent que maintenant le *ronron* de l'alexandrin déplaît; que, si tant de gens s'écrasent à la porte, c'est pour pouvoir dire : « J'y étais! »; que seules, les loges et peut-être trois ou quatre rangs de fauteuils ont pu bien suivre les paroles de Phèdre ou de Dona Sol[2].

En tout cas, si dans le public d'à présent, plus mêlé que celui d'autrefois, la connaissance de la langue laisse à désirer, l'intérêt aux œuvres françaises est toujours aussi vif que nous l'avons connu jadis. Les traductions et les adaptations sont innombrables. A peine une pièce a-t-elle réussi au Théâtre-Michel qu'aussitôt elle est russifiée; *l'Oncle Baptiste* devient *l'Oncle Pacôme*; *le Voyage à Dieppe*, *le Voyage à Kronstadt; la Nouvelle Fanchon*, *la Bénédiction maternelle*[3]; et, sous leur déguisement, ces pièces attirent un public qui peut-être, sans elles, ne serait pas venu au théâtre. Biélinski montre, après un drame de Polévoï, l'assistance réveillée par la *Recette pour l'amélioration des maris*, dont il est superflu de demander l'origine[4]. Est-ce à dire que le public soit stupide? Non certes, car « le vaudeville est, ou peu s'en faut, le fruit le plus savoureux et le plus parfumé de la poésie française et de l'esprit français[5] ». Tout ce qu'il faut regretter, c'est que les Russes ne sachent pas mieux tirer parti de ce modèle. « Pour avoir de la bonne cuisine française, il faut faire venir de Paris un cuisinier qui formera

1. Voir *Lettres de France et d'Italie*, de Herzen (1846-48); sur la tragédie française, et, en particulier, sur celle de Racine, *Œuvres*, IV, p. 171 et suiv.

2. *Antiquité russe*, XLIV, *souvenirs de Berg*. — *Id.*, XX, p. 529, lettre de Siérof.

3. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1879, II, pp. 33, 36. — Biélinski, *passim*. — Grigorovitch, *Souvenirs littéraires*, t. XII des *Œuvres complètes*, p. 235.

4. Biélinski, VIII, p. 469.

5. *Ibid.*, IV, pp. 7, 8.

peut-être des élèves. Il n'en est pas ainsi du vaudeville. Nos Russes n'y réussissent pas[1]. »

Ce jugement nous ramène à celui de Karamzime sur la supériorité de la « Thalie française ». Mais Biélinski ne parle que du vaudeville; s'il s'agissait de la haute comédie, il citerait avec orgueil et *le Malheur d'avoir de l'esprit* et le *Révizor*. La scène française n'est plus seule en Russie, mais elle n'est ni moins prisée ni moins pillée qu'autrefois.

On s'explique donc l'étonnement joyeux « du petit Français de Bordeaux » qui, s'étant cru parti pour un pays barbare, se retrouve en France en débarquant à Pétersbourg[2]. Cet étonnement et cette joie, tous les voyageurs les partagent, depuis l'ambassadeur qui apprécie l'avantage de se trouver au milieu de gens « pour lesquels Paris est le centre de toute civilisation[3] », jusqu'au touriste, jusqu'à l'acteur : « vous entendrez le français le plus pur; vous trouverez partout nos habitudes, nos vœux, nos idées, nos toilettes,... bien entendu, dans le grand monde. Dans les premiers mois, cela vous enchantera[4]. »

Il est vrai qu'à la longue « vous découvrez que ces costumes, cette langue, ces habitudes, cette recherche, cet esprit, ce Champagne, n'ont rien de commun avec la vie de Paris[5] ». Ce qui fait faire cette découverte, c'est, au dire de quelques voyageurs, le manque de mesure dans l'imitation : les Russes *sursa lent*. « Lorsque je quittai Paris, raconte Dupré de Saint-Maur, les robes se posaient sur le bord de l'épaule : ici je les trouvai reposant sur l'avant-bras[6]. » Voilà, en effet, une grave

1. Biélinski, IV, p. 8. — Voir *Messager russe*, 1890, août, p. 273, sur l'adaptation du vaudeville français aux mœurs russes.
2. *Le malheur d'avoir de l'esprit*, acte III, sc. XXII.
3. De Barante, *Souvenirs*, VI, p. 564, paroles de l'ambassadeur anglais, lord Clanricarde.
4. Laferrière, *Mémoires*, dans *Ancienne et nouvelle Russie*, 1880, XVII.
5. *Ibid.* — Ces *Mémoires* ont été aussi publiés en France, en 1874.
6. *L'hermite en Russie*, II, p. 19.

licence! Pour d'autres, c'est quelque chose de froid, de guindé dont ils ne peuvent découvrir la cause. Ancelot la cherche d'abord dans le manque de liberté politique. « A Pétersbourg, on n'a pas même la ressource de médire des ministres »; mais sa remarque prouve seulement qu'il n'est pas encore allé loin dans la confiance des Pétersbourgeois. Puis il avise une autre cause du mal, c'est la supériorité des femmes russes. Elles sont des Julie et des Héloïse, dit-il, plus souvent que les hommes ne sont des Saint-Preux ou des Abélard; et, comme ils ont conscience de leur infériorité, ils n'osent, dans les salons, s'approcher d'elles : c'est pour cela surtout que le monde de Saint-Pétersbourg est le monde où l'on s'ennuie[1].

Les observateurs russes sont d'accord avec les Français pour railler « cette froide, fausse, incolore civilisation de salon[2] »; mais, pour eux, le mal provient, non de leurs femmes, mais de cette hiérarchie rigoureuse dont nous avons vu certains d'entre eux se targuer comme d'un avantage sur la France démocratisée. « Oh! Paris! Paris! s'écrie un personnage du *Tarantass*, où sont tes grisettes, tes théâtres, ton bal Musard[3]?... Ici, tous te demandent : « Quel est ton *tchine*? » et si tu réponds : « Secrétaire de gouvernement », nul ne veut plus te regarder[3]. » C'est peut-être trop dire, et Gogol a plus exactement noté les degrés de la courtoisie russe. « Ces originaux-là — les Français et les Allemands — parleront avec le millionnaire et le débitant de tabac presque sans changer de ton... Chez nous, les sages savent, devant le seigneur de deux cents *âmes*, parler autrement que devant celui de trois cents... Montez, montez encore, allez aux millions, et toujours ils trouveront des nuances[4]. »

La protestation n'est donc plus celle des gallophobes d'autrefois; s'il y a encore des patriotes pour gémir sur l'insensibilité

1. Ancelot, *Six mois en Russie*, p. 66.
2. Gogol, *Ames mortes*, II, p. 61.
3. Biélinski, I, p. 338.
4. *Ames mortes*, I, p. 67.

de l'homme du monde aux sons qui tombent des cloches du Kreml[1], presque toujours, quand on attaque la culture française, c'est moins parce qu'elle est étrangère, anti-nationale, que parce qu'elle est, en Russie, un instrument de séparation des classes. Et contre les manières « russo-françaises », c'est de l'exemple des Français eux-mêmes qu'on se réclame.

1. Khomiakof, *Œuvres*, I, p. 190.

CHAPITRE XXVII

LA CULTURE INTELLECTUELLE

L'éducation : les *outchitels*, les pensions privées, les gymnases. Les éducations mixtes : la place qu'y gardent les Français.
Nos livres. Leur défaveur apparente, la réalité. Influence des bibliothèques anciennes. L'attrait des œuvres nouvelles. Les journaux et les revues. Les livres de critique, d'histoire. La poésie et le roman.

Imiter notre vie mondaine, c'est se mêler à notre vie intellectuelle : le goût de notre théâtre suppose celui de nos livres; l'usage courant de notre langue, une éducation française. On sait donc, dès qu'on entre dans un salon, que nos *outchitels* et nos livres contribuent encore à former les intelligences russes. Mais jadis c'était à eux seuls qu'ils les formaient : pour quelle part y entrent-ils maintenant que les Russes croient à leur génie national; qu'ils admirent celui de leurs alliés anglais ou allemands[1]; que les oukazes de Spéranski, toujours en vigueur, poussent la jeunesse, par l'appât des *tchines*, dans les maisons d'éducation que l'État multiplie?

Puisque l'on n'atteint pas le « parfait comme il faut[2] » sans un Français, il faut que les parents repassent, au XIXe siècle, par les épreuves qu'avaient connues leurs aïeux au siècle précé-

1. Voir plus loin, pp. 367 et suiv.
2. Voir, dans *Jeunesse*, les deux rêves de Tolstoï enfant : avoir un français impeccable et des ongles très longs.

dent : où le trouveront-ils, ce Français? Le plus tentant, sans doute, est d'engager à Paris le professeur ou futur professeur qu'une crise politique a mis sur le pavé. C'est ainsi que Georges Farcy, après la fermeture de l'École normale, en 1822, devient précepteur chez « la belle madame de Narychkine[1] »; mais, « malgré son amabilité ingénieuse et délicate, il ne peut se faire à l'esclavage et au mépris de soi-même »; il revient donc à Paris pour y mourir sur une barricade. Tout compte fait, d'honnêtes régents de province — de Lorraine ou de Franche-Comté, presque toujours, — seront d'un emploi plus sûr. Repassés de cousin en cousin, ils se fixent parfois auprès d'un de leurs anciens élèves; ou bien on les voit, comme Antoine Petot, d'Épinal, jadis professeur au collège de Vic, reparaître en France, après quelque quarante ans, riches du prestige de plusieurs éducations princières, mais, par un hasard malheureux, riches seulement de cela[2].

Après 1830, la Révolution fait qu'on préfère, comme sous Catherine II, les Français du dehors à ceux du dedans. « Trouve-moi donc à Genève, écrit Viazemki à Tourguénief, ou quelque part en Suisse, un *moussié*, ou une *madama*, ou une *mamzelka*[3]. » Sans la Suisse, en effet, il faudrait choisir sur le pavé de Pétersbourg, et Dieu sait ce qu'on y trouve! La *mamzelka* sera peut-être la Mercurini dont on dit que jadis, sur les autels des Jacobins, elle a figuré la Raison pure[4]; le *moussié* — quelque défroqué ou faux docteur, membre de cette *Société des Cochons*, que la police pourchasse[5]; ou quelque traînard de la Grande Armée, dont on n'est même pas sûr qu'il soit Français[6].

Mieux vaut encore, dans le doute, se rejeter sur les pensions

1. Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, I, p. 220.
2. Souvenirs de son neveu, M. Petot, professeur à l'Université de Lille.
3. *Archive d'Ostafiévo*, lettre du 15 juin 1833.
4. V. plus haut, p. 241.
5. *Antiquité russe*, XXX, pp. 183 et suiv. — *Id.*, XXXI, pp. 298, 299.
6. *Ancienne et nouvelle Russie*, 1880, XVII, p. 606.

privées, bien qu'on y ait moins de choix que jadis; les Jésuites, en effet, ont été expulsés, pour cause de propagande religieuse, réelle ou supposée[1]. Il reste des maisons où, toutes les sciences étant enseignées par un Suisse à peine lettré, les matières plus importantes sont réservées à des Français. L'un, « toujours en frac, en toupet, les pieds retournés comme ceux d'un canard[2] », est le maître de danse; l'autre professe qu'il faut dire grenouille et non *grenoville*, et veille à la transmission régulière du *signum*, la languette de drap rouge que l'on épingle sur la veste de l'étourdi qui a laissé échapper un mot russe[3]. Sous leur direction, les élèves passent l'année à se disloquer les pieds, à réciter des vers pas toujours compris, à pincer le voisin, pour qu'il crie et mérite le *signum*; ils la finissent par un examen solennel qui est le grand coup de réclame de la maison. A Pétersbourg, chez les frères Cournaud, la musique des Chevaliers-Gardes prête son concours à la cérémonie; une foule brillante emplit la salle; sur l'estrade, des voix timides ânonnent la *Henriade* ou *les Animaux malades de la peste*; la très redoutée princesse Chtcherbatova pose des questions sur le sens des mots[4]. Et peut-être, dans son coin, quelque patriote se redit-il le mot de Griboiédof sur les préjugés qui ne changent pas.

Ils s'en vont pourtant, peu à peu, et les pensions françaises avec eux. Ne préparant guère à l'Université, elles éloignent des *tchines*, ce vrai but des éducations. On met donc les garçons, de plus en plus, au gymnase, — c'est-à-dire au lycée; tandis qu'à défaut de gouvernantes ou de pensions convenables, les filles s'en vont dans un des nombreux instituts fondés pour elles, depuis peu, par l'impératrice Maria Féodorovna.

Il est bien entendu, d'ailleurs, qu'au gymnase comme à

1. Grigorovitch, *Souvenirs littéraires*, *Œuvres*, XII, p. 218.
2. Viazemski, I, p. XXI.
3. Souvenirs d'Hélène Khvochtchinskaia, *Antiquité russe*, 1897, I, p. 518. — Souvenirs de Vtorof, *Archive russe*, 1877, II, p. 141.
4. Mémoires de J. Raievski, *Revue historique*, 1905, août.

l'institut on retrouvera le français; mais le mal est qu'on l'y retrouve en quantité et en qualité fort inégales. Dans les instituts, Maria Féodorovna veille au bon choix de maîtresses capables d'enseigner la langue, et, par surcroît, quelques détails de tenue que la province néglige trop[1]. Le ministre de l'Instruction publique, lui, n'a pas tant de souci de ses gymnases : il y arrive que tel maître de français soit un vieil *outchitel* assez sourd pour qu'on puisse, pendant des années, lui réciter le *Pater* au lieu de la grammaire de Chapsal, sans qu'il s'en aperçoive, ni l'administration non plus[2]. Pourtant, dès qu'il est passable, le *Frantsouss* est écouté : il est, en effet, plus vif qu'on ne l'est ordinairement dans le corps enseignant de l'époque et, « suivant l'habitude française », il s'échappe volontiers du programme; sa grammaire passe mieux quand, entre deux règles, il se fourvoie dans les tragiques grecs, ou tombe, au nom des trois unités, sur les monstres engendrés par nos romantiques[3]. Il les fait lire alors, par amour du fruit défendu, à ceux de ses élèves qui ont apporté de leur famille quelque pratique du français, et dès lors il y a chance pour qu'ils restent fidèles à nos livres.

L'idéal, en ce temps, est de combiner tous les modes d'éducation. Tel enfant est au gymnase; tel jeune homme suit les cours de l'Université; ils n'en ont pas moins, l'un et l'autre, leur Français qui les suit partout et fait scandale, au cours, par ses ronflements[4]. D'autre part, ce gouverneur attentif est souvent doublé, pendant les vacances, d'un maître de russe, étudiant en disponibilité, qui se fait le camarade de son élève, et parfois, en cachette, lui lit du Pouchkine[5]. On voit enfin des maîtres d'anglais et plus souvent d'allemand; si peu de succès qu'ils

1. Correspondance de Maria Féodorovna, en particulier, *Lettres à Mme Pevtzof*, I, p. 22; au prince Galitzne, II, p. 47.
2. *Messager d'Europe*, 1903, I, p. 190, souvenirs de Romanovitch-Slavatinski.
3. *Antiquité russe*, *Mémoires d'un page*, XII. — *Id.*, souvenirs de Stassof, XXIX, XXX. — *Id.*, souvenirs de Tioutchef, XIV.
4. *Antiquité russe*, 1881, XXX, *Les corporations d'étudiants à Pétersbourg*, p. 368.
5. Krapotkine, *Autour d'une vie*.

aient, ces derniers préparent tout de même leurs élèves à entrer un jour dans une de ces Universités allemandes que l'empereur Nicolas leur permet seules. Là, la couche française du début, déjà écaillée par tant de méthodes et d'influences diverses, risquera fort de disparaître sous un enduit définitif de germanisme.

Les gallophobes pourraient donc désarmer; pourtant, par habitude, ils continuent leurs attaques. L'archéologue Sakharof, pour avoir entendu deux *outchitels* « de race allemande » médire du passé russe, poursuit tous les maîtres étrangers des accusations les plus infamantes[1]; le comte Sollohoub affirme que la Grande Armée s'est vengée de son désastre « en laissant derrière elle une quantité innombrable de sous-officiers, d'infirmiers, de bottiers, qui nous ont gâté une génération presque entière[2] »; Khomiakof enfin soutient la supériorité éducative, sur le français, du grec et du latin. « Par les langues modernes, le Russe désapprend sa langue; par les autres, il la sait mieux[3] ». Il se peut, d'ailleurs, que cette opinion lui vienne de son précepteur français, un abbé grand humaniste.

Mais, comme jadis, les Français ont des défenseurs. « Après tout, répond Biélinski à Sollohoub, ces prisonniers avaient bien le droit, pour ne pas mourir de faim, d'exercer le métier que les Russes leur offraient[4] ». Soit, mais l'exercent-ils consciencieusement? Oui, répondent la plupart des *mémoiristes* qui nous les montrent parfois disciplinaires brutaux[5], mais souvent d'humeur agréable et de bon conseil; le fait d'avoir servi le grand Empereur leur donne un peu de l'autorité des émigrés, et ils n'en mésusent pas[6]. Il y a d'ailleurs plus élevé qu'eux dans

1. *Archive russe*, 1873, I, p. 900 et suiv.
2. *Tarantass*, cité par Biélinski, *Œuvres*, IX, p. 330.
3. Laskovski, *Biographie de Khomiakof*, pp. 89, 163.
4. *Œuvres*, IX, p. 331.
5. Stankiévitch, *Granovski et sa correspondance*, I, pp. 6, 7.
6. Krapotkine, *Autour d'une vie*, pp. 15-17, 43, 45-49. — *Messager d'Europe*, 1903, janvier, souvenirs de Romanovitch-Slavatinski.

l'armée des *outchitels*. Herzen nous décrit les deux Lorrains qu'il a eus successivement, l'un, Bouchot, patriote et jacobin; l'autre, Marchal, plus doux, qui ne voudrait guillotiner que les romantiques[1]. Le premier a eu certainement de l'influence sur les convictions politiques de son élève; on n'ose affirmer que le second en ait eu sur son talent littéraire. Toujours est-il qu'il ne lui a pas gâté son russe; pas plus que l'Alsacien Capet, ex-officier de la Garde, n'a gâté celui de Lermontof; ou Marat de Boudry, celui de Pouchkine. C'est un fait remarquable que, jusqu'à Tolstoï, les meilleurs écrivains russes soient tous passés — Gogol mis à part — par l'éducation dont quelques-uns ont tant médit.

De son côté, le livre français est-il en recul? Au premier abord, on pourrait le croire. La Russie a maintenant des écrivains tels que Pouchkine, Griboiédof, Gogol, qui sont des maîtres; l'argument des gallomanes sur la stérilité des lettres russes ne vaut plus rien. D'autre part, nos classiques sont démodés, nos philosophes contestés; toute une école d'hégéliens et de jeunes poètes flétrit leur esprit mesquin, et tandis que les salons élégants déplorent ou raillent « la décadence de notre littérature[2] », nous voyons l'étudiant Granovski, chargé par ses cousines de leur envoyer des livres français, ne pas le faire sans s'excuser de son choix : « Est-ce de ma faute s'ils sont devenus si bêtes[3]? »

On les lit pourtant, et d'abord par habitude : les gens âgés disent volontiers que, seuls, les caractères français ne leur fatiguent pas les yeux[4]. Puis leur bon marché relatif attire la jeunesse. « Vous voulez acheter Joukovski, c'est 45 roubles. Bigre! — Vous entrez alors chez le libraire français; vous y trouvez Goldsmith ou Sterne, au complet, avec notice biogra-

1. *Mémoires*, *Œuvres complètes*, VI.
2. De Barante, *Correspondance*, V, p. 400.
3. Stankiévitch, *Granovski*, II, p. 197, lettre de 1841.
4. Herzen, *Mémoires*, T. VI des *Œuvres complètes*, p. 107.

phique, préface de Francisque Michel, vignettes, portrait gravé, le tout pour 10 roubles. Comment ne pas l'acheter[1]? » N'avez-vous pas ces 10 roubles? Allez au marché de la Soukharéva, à Moscou. « Sous un auvent en plein air, Voltaire écrase Bossuet du poids de ses 80 volumes; La Fontaine bâille à côté de Buffon, et l'*Art d'aimer* à côté de celui d'accommoder les restes. Que de trouvailles les amateurs de beaux livres y ont faites[2]! » L'étudiant y trouve, lui, pour quelques kopecks, des enseignements aussi neufs pour lui que pour les premiers acheteurs de nos livres. C'est dans un Rollin dépareillé, découvert au bazar, que le futur professeur Nadejdine aborde l'antiquité[3]; l'autre étoile de l'Université de Moscou, le Granovski que nous avons vu tout à l'heure si dédaigneux, avait pris l'amour de la lecture dans des bouquins français loués par sa mère, au panier, à des laquais du comte Kamenski et du richard Pouchkaref[4].

Mais cela, c'est le passé; que dire de nos œuvres présentes, des journaux, par exemple? Or, nous constatons qu'on ne lit pas les rares gazettes indigènes, sinon pour les annonces; qu'on ne reçoit pas les anglaises; que les allemandes ennuient, sauf, parfois, la *Gazette d'Augsbourg*; que l'*Indépendance belge* et le *Journal de Genève* sont à peine connus, et qu'on suit donc les affaires d'Europe dans nos feuilles : sous la Restauration, la *Minerve* est à la mode, bien qu'organe d'opposition, jusque dans le monde officiel. « Dans ma première entrevue avec le ministre des Finances, raconte Nicolas Tourguénief, je remarquai qu'à mon entrée il était — ou feignait d'être — occupé à lire un numéro de la *Minerve* que les articles de Benjamin Constant rendaient alors si intéressante[6]. » Après 1830, nos journaux con-

1. Biélinski, *Œuvres*, IX, p. 184.
2. Nicolas Tourguénief, *La Russie et les Russes*.
3. *La Richesse russe*, 1894, IX, p. 138.
4. Stankiévitch, *ouvr. cité*, I, p. 7.
5. Correspondance de Viazemski et d'A. Tourguénief, *passim*.
6. *La Russie et les Russes*, I, p. 132.

tinuent à être, selon l'expression de Viazemski, « le pain quotidien de la plus grande partie des lecteurs[1] » ; et Khomiakof constate que « la majorité, dans l'*intelligence*, se contente encore de la vieille culture française[2] ». La seule nouveauté, c'est que maintenant la *Presse* est l'oracle, ou le *National*, ou, plus souvent, les *Débats*. Chose étrange! ceux-ci doivent leur vogue à leur russophobie. On assure que leurs articles agacent l'Empereur : comment alors ne pas les lire[3]? Il faudra leur « guizotisme » pour les démoder, et surtout le bruit, vers 1843, que le *Constitutionnel* étant réputé plus dangereux encore, la police secrète tient registre de ses abonnés russes. C'est là une réclame à laquelle rien ne résiste.

Le succès des quotidiens entraîne celui des revues. Celle *des Deux Mondes* est le fonds de la bibliothèque des décembristes, en Sibérie[4]; à Pétersbourg, le professeur Pletnief la trouve « merveilleuse », sans doute pour sa lucidité[5]. Les revues allemandes sont plus étoffées, mais nos écrivains expliquent mieux au grand public les questions du jour. Et le succès de leurs articles fait que tout naturellement on passe à leurs livres.

Vers 1830, Benjamin Constant et de Gérando ont pénétré jusqu'en Sibérie, toujours grâce aux décembristes[6]. Un peu plus tard, Quinet a des admirateurs et des adversaires; Ampère, Lerminier, Villemain sont goûtés[7]; Jules Janin est porté aux nues : « C'est le vrai Français, bon garçon, sans prétentions, simple, babillard, naïf, amusant, souvent spirituel, souvent touchant[8]. » Nisard qui, à ce compte, n'est guère français, est

1. *Œuvres*, I, p. 66.
2. Khomiakof, *Œuvres*, I, p. 157.
3. Voir Stroief, *Paris en 1838 et 1839*, II, p. 77; Herzen, *Mémoires*; Viazemski, correspondance, *passim*, etc.
4. *Antiquité russe*, XXXII, p. 602.
5. Grot, *Œuvres*, III, p. 363.
6. *Souvenirs* de Khoudiakof, *Messager historique*, 1906, octobre.
7. Correspondance de Viazemski et d'Alexandre Tourguénief, *passim*. Vessine, *ouvr. cité*, pp. 544 et suiv.
8. Biélinski, dans le *Télescope* de 1836. Voir Vessine, p. 249.

estimé, mais froidement, à la façon de Guizot. Parmi les historiens, Lamartine plaît, « bien que phraseur », et Michelet aussi, « bien qu'il fasse de la France le centre du monde[1] »; on aime Thiers, tout en critiquant un peu sa ferveur napoléonienne. Les historiens du « juste milieu », tels que Barante et Lemontey, ont des lecteurs parmi les hommes mûrs[2]; Augustin Thierry enthousiasme les jeunes gens[3], qui commencent pourtant à louer, dans les années quarante, les livres de Ranke, de Schlosser, de Niebuhr, d'autres Allemands encore, mais peut-être sans les avoir ouverts.

Le véritable historien, pour la masse des lecteurs de ce temps, c'est Walter Scott. Ses traductions françaises ou russes sont partout; on admire, d'une part, son érudition, dont personne ne doute, et, de l'autre, ses fictions « parce qu'elles amollissent les cœurs les plus durs ». Il continue, en ce sens, l'œuvre de nos romanciers du XVIIIe siècle, qui ne sont d'ailleurs pas oubliés[4]; *Gil Blas*, le *Voyage d'Anacharsis*[5], voire *Lolotte et Fanfan* émeuvent toujours la jeunesse, surtout en province : « Les lire vaut encore mieux que de jouer aux cartes[5] », remarque Biélinski. Il faudra, pour les faire oublier, et Walter Scott aussi, l'arrivée d'un nouveau dieu, Paul de Kock.

Dans les années trente, quiconque sait peu ou prou le français, le dévore dans l'original; pour les autres, il y a des traductions où les Quinze-Vingts deviennent les Trente-Cinq, mais qu'importent ces bagatelles[6]? qu'importe aussi l'immoralité dont on l'accuse? Biélinski est seul à trembler à la pensée que « des jeunes filles, peut-être des fillettes, le lisent », et qu'il y a des gens, en Russie, « pour trouver moral

1. Vessine, *ouvr. cité*. — *Annenkof et ses amis*, p. 536.
2. Lettre de Viazemski à Tourguénief, 25 oct. 1835.
3. Stankiévitch, *ouvr. cité*, I, p. 32.
4. Voir, dans l'*Antiquité russe*, les *Souvenirs* d'Alexandra Passek (1876), ceux de Nikitenko (1891); et, d'autre part, ceux de Herzen, la correspondance de Viazemski, etc.
5. *Œuvres* de Herzen, III, p. 485.
6. Voir le récit de l'étudiant Biéliaief dans *Un mois au Village*, d'Ivan Tourguénief.

ce guide pratique de l'amour[1] ». Malgré lui, la *poldekokovtchina* gagne les plus idéalistes; c'est en lisant Paul de Kock que Dostoievski[2] et Tolstoï[3] se forment leur idée du Français, et Biélinski lui-même finit par capituler, et louer « ce Téniers de la bourgeoisie, ce vrai démocrate, le premier des romanciers français[4] ».

Le second, c'est Balzac. « Il est admirable, écrit Viazemski; son *Père Goriot* sue la réalité[5]. » La même année, Dostoievski le sacre génial : « Il est grandiose; ses caractères sont la résultante de toute l'humanité. Ce n'est pas l'esprit d'un temps, mais de milliers d'années qui, par leur effort, ont amené l'âme humaine à ce dénouement[6] ». Mais tout le monde n'a pas ce lyrisme; certains critiques sévères mettent Balzac au-dessous même de Paul de Kock. Ses *Contes drôlatiques* sont, disent-ils, plus dégoûtants que ceux de Boccace; une femme n'a d'attrait, pour lui, que si elle trompe son mari, et ses comtesses valent ses grisettes[7]. Avec tout cela, il est ennuyeux, il est plat. La première fois que la jeune Grigorovitch rencontre Biélinski, la conversation tombe sur la traduction d'*Eugénie Grandet*, de Dostoievski, et tout de suite le maître éclate : « C'est un bourgeois, votre Balzac! Apportez-la moi, son *Eugénie Grandet*! à chaque page, je vous ferai voir sa platitude[8]. » Mais, au fond, il lui en veut surtout pour la minutie satirique avec laquelle il a décrit la société d'Occident, à la grande joie des réactionnaires[9]. Nous touchons donc ici — comme tout à l'heure à

1. *Œuvres*, I, p. 422. — *Id.*, pp. 435, 436. — *Id.*, IV, pp. 419, 420.
2. Voir plus loin, p. 409.
3. Voir sa conversation avec l'Américain Skyler, *Antiquité russe*; de même, *Jeunesse*, p. 392 (édition de 1873).
4. *Œuvres*, II, p. 414. *Id.*, III, p. 68. *Id.*, II, p. 414.
5. Viazemski à Tourguénief, 8 sept. 1835.
6. Dostoievski à son frère, 1835, 1838, 1844. Traduct. Bienstock.
7. Vessine, *ouvr. cité*, pp. 337 et suiv.
8. Grigorovitch, *Souvenirs*, t. XII des *Œuvres complètes*, p. 270.
9. Article sur Mauprat, *Œuvres*, V, 301. « M. de Balzac, devant qui se prosternent, chez nous, tous les gens qui condamnent l'Europe en l'honneur de la Chine... »

propos du démocrate Paul de Kock — au point où la littérature s'efface devant la politique.

Quoi qu'il en soit, Balzac passe vite : « Il commence à être usé », écrit Barante, dès 1838[1]. Un moment, son disciple Charles de Bernard semble devoir lui succéder; plusieurs traductions en paraissent coup sur coup, et Biélinski loue la verve et la fidélité de ses peintures[2]. Mais peuvent-elles intéresser autant que *les Trois Mousquetaires* et *Monte-Cristo*[3], autant que les « charmants récits » de Victor Hugo, *Bug-Jargal* et *Han d'Islande*, autant que *Notre-Dame de Paris*, où le poète « a poussé au dernier point l'union de la vérité, de la philosophie et de la poésie[4]? » Il est vrai que, de son côté, Biélinski trouve que « tout y est faux et ampoulé[5] »; que nombre de lecteurs sont épouvantés par les héros parricides, incestueux, etc., qui surgissent dans le cadre des Lolotte et des Fanfan d'autrefois. Est-ce de la littérature, tout cela, de la chronique judiciaire ou de la politique? Il faudra la venue de George Sand, pour que l'intérêt sache où se fixer.

Pour des raisons analogues, nos poètes ne jouissent que d'une sympathie un peu froide. Des attardés lisent encore Legouvé, Florian, Parny[4]; Casimir Delavigne est estimé : Béranger réunit dans un culte commun et les vieillards qui rêvent de Lisette et les jeunes gens qui préfèrent en lui, au rimeur du XVIIIe siècle, le chantre de l'Empereur et de la liberté, et, pour tout dire, le « Schiller français[5] ». Lamartine, lui, a conquis les femmes, dit Viazemski, par ce seul vers :

Un seul être me manque et tout est dépeuplé!

Mais les hommes le trouvent pleurard... Les vers de Victor Hugo, qui déconcertent parfois autant que ses nouvelles, ont peu

1. *Souvenirs.*
2. Biélinski, *Œuvres*, III, p. 136.
3. Tolstoï, *Jeunesse*, trad. fr., p. 392.
4. Correspondance de Viazemski, *passim.*
5. Biélinski, *Œuvres*, II, p. 134.

de lecteurs, si ce n'est dans les cercles littéraires, qui s'étonnent de leurs audaces, et les critiquent plus souvent qu'ils ne les louent. C'est dans un de ces cercles que Xavier Marmier est tombé quand il nous parle de Russes « qui connaissent nos poètes et les jugent avec une rare délicatesse », et aussi d'une « jolie Muse du Nord, à l'œil noir », qui récite si bien leurs vers que, si nos poètes pouvaient l'entendre, « ils ne désireraient pas un autre Panthéon[1] ».

Il y a même des Russes qui font encore des vers français. A la vérité, les hommes ne se permettent plus que l'impromptu sans prétention — telles les strophes de Lermontof à Mme Hommaire du Hell[2] — mais, parmi les dames, il y a nombre de candidates à ce titre de « Muse du Nord » que Marmier vient de décerner à la comtesse Marie Rostoptchine. Parmi elles, il faut citer Mme Villamova-Lanskaia, avec ses *Mélanges littéraires dédiés à l'indulgence*, Mlle Oulybychéva, avec la *Sylphide poète*, *Etincelles et cendres*, Mme Enguelgart-Novossiltsova, avec ses traductions de Pouchkine, etc.[3]. Si quelques-uns de leurs vers sont détestables, beaucoup valent bien les meilleurs des vers latins que nous avons faits pendant tant d'années.

Il y a enfin des écrivains et des philosophes qui, comme les lettrés de la fin du siècle précédent, sentent toujours leur pensée plus à l'aise dans les formes françaises que dans celles de leur langue maternelle. « Soit dit entre nous, écrit Tchaadaief à Alexandre Tourguénief, je vous aime plus dans vos lettres françaises que dans les autres.... Vous y êtes plus vous-même[4]. » Ce même Tchaadaief avoue à Pouchkine que « la langue de l'Europe » lui est de beaucoup la plus familière, et le fait est qu'il a fallu traduire ses œuvres pour ses compa-

1. *Lettres sur la Russie*, pp. 178, 226. Citer pourtant le prince Mechtcherski.
2. *Archive russe*, 1887, p. 128.
3. Biélinski, III, p. 278.
4. Guerchenzône, *Tchaadaief, sa vie, sa pensée*, p. 297.

triotes[1]. Ce français de quelques Russes est tel qu'il mérite souvent l'admiration des Français; Michelet ne donne pas trop dans l'hyperbole quand il écrit à Herzen qu'il le trouve « un des plus éminents écrivains en notre langue[2] », et nous verrons qu'on en peut dire autant d'Ivan Tourguénief, dont la correspondance avec Mme Viardot[3] commence déjà dans cette période, en 1843.

En définitive, s'il y a plus souvent qu'autrefois des gens du monde qui savent mal le français, c'est que, nouveau-venus dans la société, ils n'ont été les élèves que des maisons de l'État. Mais le nombre des « francophones » ne diminue pas; tout père qui a appris le français veut que ses enfants l'apprennent, et l'on se plaint déjà que la classe des marchands, autrefois indemne de cette manie des nobles, commence à en être atteinte[4]. D'autre part, ce français vaut bien celui du passé, en dépit des légendes qui, de génération en génération, exaltent « l'admirable parler » des grand'mères. Le seul indice de recul qu'on puisse noter tient tout entier dans les expressions que nous venons de voir employer à Tchaadaief. Son « soit dit entre nous » est une précaution oratoire pour faire passer un mot qui, jadis, n'aurait été qu'un compliment; sa « langue de l'Europe » nous fait rétrograder aux temps où l'on ne nous aimait pas encore pour nous-mêmes. En pratique, l'obligation de la culture française est toujours rigoureuse; mais on n'a plus en elle la confiance aveugle d'autrefois.

1. *Œuvres choisies*, publiées en français — c'est-à-dire dans le texte original, — par le P. Gagarine.
2. *Messager d'Europe*, 1908, avril, p. 545. Article de Vessélovski.
3. Publiée en partie par Halpérine-Kaminski.
4. *Archive russe*, 1873, I, souvenirs de Sakharof.

CHAPITRE XXVIII

LA GALLOPHOBIE DES ROMANTIQUES

La proclamation, après 1812, de l'indépendance littéraire de la Russie.
Elle cherche donc de nouveaux guides. Le choix à faire entre les Anciens, les Anglais et les Allemands. Le règne de Byron, de Hegel.
La condamnation, en bloc, de l'art, de l'esprit, du caractère français. La gallophobie de Biélinski, des universitaires.

Nous avons vu l'influence littéraire des Français rester prédominante jusqu'en 1812, malgré la vogue de quelques modèles étrangers. Après 1812, il semble aux Russes qu'il ne peut plus en être ainsi. « La dernière guerre a valu à notre pays beaucoup de gloire, écrit un lycéen de Tsarskoié-Sélo, et je suis convaincu que les étrangers ont cessé de le croire barbare. Ils s'apercevront bientôt que notre langue ne l'est pas non plus[1]. » Ces espérances des jeunes sont partagées par les vieux : Karamzine déplore son âge qui ne lui permettra pas de voir le jour, pourtant proche, où l'Europe applaudira à la révélation du génie russe[2].

Mais comment les Russes l'atteindront-ils, cette révélation? Sera-ce par un élan spontané, ou bien, hypothèse plus conforme aux précédents, en emboîtant le pas derrière de nouveaux guides, et lesquels? Déjà dans ses lettres de 1812, M. Mouraviof-Apostol nous fait assister aux discussions, sur ce sujet, des

1. Grot, *Pouchkine au lycée, ses camarades, ses maîtres*, p. 67. Lettre d'Illitchevski à Fuss, 28 novembre 1815.
2. *Lettres à Dmitrief*, p. 183, 30 juillet 1814.

Moscovites réfugiés à Nijni[1]. L'un s'en tient à la vieille opinion que, la littérature française abondant en modèles excellents, les Russes auraient tort de ne plus s'en inspirer; l'autre parle d'affranchissement, mais seulement en ce sens que les Russes reprendront la suite de la France vaincue; sa langue sera leur latin, et ses auteurs, leurs classiques. Mouraviof-Apostol, lui, pense que la France va disparaître; qu'avant cent ans, les derniers Français erreront par le monde, disant aux peuples : « *Discite justitiam, moniti...* »; que, s'ils donnent encore des leçons de danse, personne ne se souciera d'en prendre de leur langue, ni de lire des écrivains dont on saura bien que les vraies inspirations sont absentes. « Dans ce peuple, le cœur est depuis longtemps desséché : il ne peut plus produire de Racine; il n'a plus que des Condorcet, une froide philosophie qui tue, et l'imagination, et le goût du beau, et celui du bien.... Voltaire n'a employé son esprit extraordinaire qu'à couvrir de fleurs la coupe du mal. » Mais, dira-t-on, Voltaire et Condorcet n'enlèvent rien au mérite des écrivains du XVIIe siècle. Sans doute, mais il faut savoir d'où vient ce mérite. Racine n'est qu'un composé d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, de Virgile, de Sénèque; La Fontaine a pillé Boccace et l'Arioste; Molière, Calderon et Lope de Vega. Qu'ils l'aient fait avec esprit, comme ils s'en vantent, c'est tant pis, car ils ont transformé Grecs, Romains, Espagnols en Français de Versailles. Pourquoi donc imiter ces imitateurs trop ingénieux? Il est temps, pour les Russes, de rompre le cercle magique où ils ont été si longtemps enfermés, et d'aborder dans leur langue Dante, Homère, Cervantés, Shakespeare, Schiller.

Ce programme de Mouraviof-Apostol, qui n'est que celui des frères Schlegel, devient, vers 1820, le lieu commun des jeunes écrivains; le timide esprit des Français, leur incapacité de sentir le beau, sont dénoncés par quiconque a moins de

1. *Archive russe*, 1876, X, pp. 129-154.

quarante ans. Il faut donc autre chose aux Russes. « Nous autres, hommes du Nord, s'écrie Lounine, nous aimons ce qui touche l'âme, ce qui fait penser[1]. »

Cette forte nourriture des hommes du Nord, on songe d'abord à la trouver là où les Français eux-mêmes s'étaient nourris, chez les Anciens. Dès 1811, Khvostof conseillait aux Russes de s'attacher aux Grecs en sautant par-dessus nos classiques; en 1813, le jeune comte Ouvarof estime que la connaissance du monde antique est le seul moyen de ressusciter la littérature russe « alourdie par les chaînes du goût français »; en 1814, ce Gniéditch, dont nous avons déjà noté les fantaisies schilléniennes, proclame la nécessité d'une étude approfondie des littératures, et grecque, et latine[2]. C'est donc, semble-t-il, l'humanisme qui va succéder à la gallomanie.

Mais sera-t-il une réaction suffisante? Bien ou mal, les Français ont suivi les Anciens : prendre le même chemin qu'eux, c'est remettre le pied dans leurs traces, d'autant plus inévitablement que la Russie ne connaît l'antiquité qu'à travers d'infidèles traductions françaises. D'autre part, ces gens du Midi sont-ils vraiment les guides qu'il faut à des hommes du Nord? Les Germains, arrivés à la civilisation longtemps après les Latins, ont un génie plus neuf, plus frais; leurs œuvres, même un peu barbares, sont mieux appropriées aux besoins d'un peuple qui sort à peine de la barbarie[3]. Il semble naturel, d'ailleurs, que l'alliance victorieuse qui vient de les unir aux Russes doive s'étendre même aux choses de l'esprit.

Mais il y a Germains et Germains; qui choisira-t-on, des Allemands ou des Anglo-Saxons? Vers 1815, les premiers manquent de prestige; ils n'ont fait, pendant la guerre, que

1. *Archive russe*, 1877, II, pp. 60, 61.
2. Zamotine, *Le romantisme des années vingt*, pp. 69 et suiv.
3. Pouchkine, lettre à Gniéditch, 27 juin 1822.

traîner, tantôt derrière l'un, tantôt derrière l'autre, le sac où ils empilaient leur butin[1]; d'autre part, leur romantisme ne s'est plus renouvelé depuis le temps où Joukovski l'a découvert. Les Anglais, eux, sont un des trois peuples qu'on peut estimer, en Europe, pour leur caractère national[2], et leur littérature est d'une inépuisable fécondité. Hier, on connaissait Shakespeare, Ossian, les romanciers, les élégiaques de la fin du XVIIIe siècle; maintenant que le blocus continental a pris fin, on découvre Walter Scott, et derrière lui, Byron. De Londres, Bloudof en envoie des fragments à Joukovski; Batiouchkof en entend réciter d'autres, à Naples, par ses amis anglais[3]; Viazemski et Tourguénief — en attendant la grande traduction française de Pichot — s'en envoient des strophes connues par hasard. C'est peu, et déjà ils sont ivres. « Byron ressuscite Joukovski, » écrit Tourguénief à Viazemski. « Je donnerais ma vie pour un de ses vers[4], » répond celui-ci. « Napoléon et Byron renferment tout ce que je connais de grand! » s'écrie le jeune poète Voulf[5]. Et, comme il est entendu que la Russie ne peut rester en arrière, et qu'il lui faut un Byron, tous ses amis décident que Pouchkine sera ce « Byron russe » qu'elle attend.

Mais cette anglomanie n'est qu'un feu de paille. Peu à peu, on se retourne vers les Allemands pour leur demander, d'abord, la théorie du nouvel art. Nous avons déjà vu Mouraviof-Apostol s'inspirer des frères Schlegel; un peu plus tard, Chévyref les remercie « d'avoir délivré la Russie de la tyrannie des Gaulois[6] ». Entre temps, on achève de faire connaissance avec leurs poètes. De 1802 à 1812, Joukovski avait traduit, pour quatre pièces

1. Rostoptchine. Voir plus haut, p. 309.
2. *Ibid.*
3. *Archive d'Ostafiévo*, A. Tourguénief à Viazemski, 5 août 1819.
4. *Id.*, lettres d'août et octobre 1819.
5. Maïkof, *Pouchkine, Voulf et son journal.*
6. Zamotine, *ouvr. cité*, p. 127.

françaises, sept pièces allemandes; de 1813 à 1817, la proportion est de deux à douze; de 1818 à 1821, de zéro à dix.

Parmi ces traductions, c'est Schiller qui domine; sa popularité est la seule, en ce temps, qui puisse rivaliser avec celle de Byron. La jeunesse l'apprend comme jadis Racine; quand Herzen rencontre pour la première fois le petit Ogariof, ils font assaut de vers de Schiller[1]; au même âge, Dostoievski en lit tous les jours, en rêve la nuit[2]. La génération plus mûre n'est pas moins enthousiaste. « On nous joue *Guillaume Tell* mutilé, défiguré, écrit Viazemski à Tourguénief, et pourtant les larmes nous jaillissent des yeux, larmes saintes dont une seule vaut tous les torrents de pleurs versés jadis sur des Phèdre ou des Iphigénie[3]. » Voici les Français bien malades, et pourtant, si Schiller suscite de tels transports, c'est surtout par ce qu'il a conservé de l'esprit français du XVIIIe siècle. On aime en lui « plus que le grand poète, le vrai défenseur de tous les grands intérêts de l'humanité[4] », et sa popularité vient si bien de « sa protestation contre les vieilles conditions de la vie[5] » qu'elle décroît le jour où, sous une autre influence, allemande elle aussi, ces « grands intérêts de l'humanité » passent au second plan des préoccupations.

Cette autre influence, celle des universités allemandes, est avant tout philosophique. Elle fait négliger Schiller; elle ferait oublier Gœthe, si son *Faust* ne prêtait à tant de controverses : le dieu nouveau, c'est Hegel. Chacun de ses aphorismes fait verser des torrents d'encre à des disciples qui le comprennent chacun à sa façon; le fameux principe que « tout ce qui est réel est rationnel » est retourné en tout sens dans ces soirées où, sous la lueur de chandelles fumeuses, devant un *samovar*

1. *Mémoires*.
2. Mérejkovski, *Tolstoï et Dostoievski*, p. 104.
3. Lettre du 24 juillet 1819.
4. Stankiévitch, *Granovski et sa correspondance*, II, p. 190.
5. Skabitchevski, *Études critiques*, I, p. 310.

incessament renouvelé, dans la fumée de pipes importées d'Allemagne, elles aussi, de jeunes têtes s'enivrent de conceptions absolues et d'arrêts sans appel, dont les *Welches*, incapables de pénétrer Hegel, font les frais, à Moscou comme à Berlin[1].

Dans ses articles des « années trente », le porte-parole de cette génération, Biélinski, malmène nos philosophes, non seulement, comme Mouraviof-Apostol, pour leur sécheresse, mais aussi et surtout pour leur manie d'opposer le rationnel au réel, et pour leur rêve absurde et criminel de réformer celui-ci sur les données de celui-là : « Voltaire, s'écrie-t-il, était semblable à Satan, tiré pour un moment, par la Providence, de ses chaînes de diamant, et ce moment, il l'a employé à la ruine de l'humanité[2]! » Puis il exécute nos classiques du XVIIIe siècle : « Ils ont peut-être été des littérateurs distingués, mais poètes ou artistes, non pas[3]! » On les lirait peut-être encore, après dîner, si leur vanité bien française ne les poussait à se poser en précepteurs de l'humanité[4]. Or, qu'apprendre dans un Beaumarchais dont « *le Mariage de Figaro* est fatigant, ennuyeux, avec des situations forcées et des mots d'esprit forcés eux aussi[5] »? qu'apprendre dans Molière lui-même, sinon les mœurs d'un monde à jamais disparu[3]?

Cette sévérité à l'encontre des classiques aurait dû, semble-t-il, ne pas s'étendre à nos nouveaux auteurs. Le fait est que Biélinski en épargne quelques-uns, mais justement ceux qui tiennent le plus des plates traditions françaises. « La sphère de Béranger est très limitée; pourtant il y a sa part d'infini... Les baisers de Lisette, la mousse du Champagne, les victoires des républi-

1. Voir Herzen, *Mémoires*; Ivan Tourguénief, *Roudine*, et, dans les *Récits d'un Chasseur*, le *Hamlet de Tchigrov*.
2. Article de 1838. *Œuvres*, II, p. 398.
3. *Id.*, II, p. 532.
4. *Id.*, II, p. 399.
5. *Id.*, III, p. 128.
6. *Id.*, III, p. 393.

cains ou de Napoléon, il ne veut rien savoir d'autre... la France a le droit d'être fière de lui[1]. » Après cela, nous ne sommes pas surpris de l'entendre proclamer la supériorité de Scribe sur tous nos « pseudo-romantiques »; sur ceux qui, Chateaubriand et Lamartine en tête, « oublient qu'en poésie il faut autre chose qu'une bonne conduite[2] »; sur ceux aussi qui « rejettent loin d'eux, non seulement les perruques, les paniers et les mouches, mais encore toute espèce de vêtements[3] », et se confinent dans « la peinture de l'animalité de tout genre que peut atteindre l'esprit humain, quand il est détaché des vérités religieuses[4] ». Voyez Hugo, le chef de ces « furibonds »; pour lui, « les galériens sont d'innocentes victimes[5] »; pour Balzac, « on ne peut être heureux sans une particule et de l'argent[6] »; pour Alexandre Dumas, « aimer une femme, c'est être toujours prêt à l'étouffer »; pour George Sand enfin, la femme est l'égale de l'homme, et « c'est là une idée qui d'abord ruinera la famille, et ensuite convertira l'État en orgie animale ».

D'où vient cette chute lamentable des Français? D'abord, de leur ignorance des travaux allemands; ni dans Philarète Chasles, ni dans Nisard, ni dans Sainte-Beuve, vous ne trouverez une allusion aux principes hégéliens qui sont la base même de la science[7]. D'ailleurs, comment des Français les comprendraient-ils? Ils naissent, non pas philosophes, mais rhéteurs; les Parisiens n'aiment que les mots, parfois déclamatoires, le plus souvent plaisants[8]. Qu'ils aillent à un cours, qu'ils ouvrent un livre, c'est pour en rire[9], pour étouffer sous leurs sarcasmes toute idée neuve qu'ils n'auront pas comprise. Comment s'étonner alors

1. *Œuvres*, II, p. 400.
2. *Id.*, p. 395
3. *Id.*, V, p. 14.
4. *Id.*, II, p. 310.
5. *Id.*, pp. 392, 93.
6. *Id.*, III, p. 309.
7. *Id.*, p. 101.
8. *Id.*, II, pp. 405, 423.
9. *Id.*, III, pp. 297, 298.

que le vaudeville « mort du sentiment du beau[1] », soit le dernier terme de leur art? Quant à la science, ils peuvent bien en étudier des faits isolés, constater que deux et deux font quatre, mais ils n'atteindront jamais, à travers les manifestations de la vie, le grand principe qui les enchaîne[2]. Tandis que l'Allemand voudra le dégager, ce principe, le Français se bornera à en noter des effets, et d'ailleurs, il faut le reconnaître, dans leur ordre et clairement. Mais ce n'est pas assez pour compenser le manque de grandes conceptions; on ne va pas loin avec le vulgaire bon sens; d'autant plus qu'appliqué aux sujets élevés, il les dégrade... « tels ces beaux fruits que corrompt le contact d'une chenille ».

Ces jugements sur l'esprit français amènent naturellement à des appréciations analogues de notre caractère. Nous apprenons donc que, pour nous, l'extérieur est tout. « Ils ne vivent que pour la pose... Voyez combien sont faibles, chez eux, les liens de la famille et de la parenté; dans leurs maisons, même les chambres intimes deviennent des salons[3]. » Ce culte des dehors n'est d'ailleurs pas accompagné du souci des dessous; à côté de leurs voisins, Anglais, Hollandais, Allemands, etc., les Français ne sont pas propres[4]. Ils ne sont pas consciencieux non plus. « Pour un bon dîner et une bouteille de Champagne, ils oublieront leur dégoût de la vie; pour de l'argent, ils écriront un dithyrambe en son honneur. Pour de l'argent, ils retourneront à la religion, même au culte des idoles, si vous y mettez le prix[5]. » Leur seule moralité, c'est le culte de l'honneur militaire ou mondain; mais cette morale n'est pas celle de l'Évangile, elle ne peut suffire ni partout, ni toujours[6].

1. *Œuvres*, II, p. 340.
2. *Id.*, II, pp. 311, 312, 326, 394, 400, etc.
3. Biélinski, cité par Skabitchevski, *Études critiques.*
4. *Id.*, p. 416.
5. *Id.*,
6. *Id.*, p. 313.

Que dire, après cela, des leçons que la Russie pourrait recevoir des Français? Si vous voulez juger de ce qu'elles produisent, regardez Heine. Il y a deux parts en lui; l'une, qui lui vient de France, est superficielle et cynique; l'autre retient en ses profondeurs la sincérité grave et pieuse de l'âme allemande[1]. Or, les Russes sont comme Heine; ils ont commencé par emprunter aux Français les modes, le Champagne, la frivolité des salons; mais heureusement ils ont aussi des profondeurs intactes, où reposent des germes exactement pareils à ceux dont la candeur et la patience des Allemands font sortir de si beaux fruits[2]. L'avenir de la Russie est donc dans son rapprochement avec l'Allemagne, et d'ores et déjà, Biélinski annonce la fin des influences françaises[3]. Il se peut que les gens du monde parlent français; qu'en résulte-t-il pour la vraie pensée russe? Il se peut aussi qu'on importe en Russie beaucoup plus de livres français que d'autres, que Paul de Kock soit plus lu que Gœthe, mais cela prouve, non que les Russes n'ont pas l'âme allemande, mais simplement qu'ils sont insuffisamment cultivés. Avec un effort, ils se hausseront jusqu'à Gœthe, et dès lors ils seront les vrais Européens. « Ceux de là-bas ne peuvent se comprendre les uns les autres; tandis que nous, Russes, nous accédons aussi facilement à la sociabilité des Français qu'à l'activité pratique des Anglais, qu'à la philosophie nuageuse des Allemands[4]. »

Ces opinions, il y a eu peu d'hommes, dans la Russie cultivée de ce temps, qui ne les aient partagées à un moment; peu d'écrivains qui n'en aient gardé quelque chose. Voilà Gogol, qui est slavophile et mystique : la plus timide suggestion que la civilisation peut encore attendre quelque chose des Français le met hors de

1. Vessine, *Le Journalisme russe*, p. 376.
2. Biélinski, II, p. 310.
3. *Id.*, pp. 460 et suiv.
4. *Id.*, XI, p. 25.

lui : « Il perdait alors son sang-froid et disait des absurdités[1] ». Voici Herzen, qui est radical, libre penseur et nullement germanomane; il s'exprime, sur la « bourgeoisie paul-de-kockienne », comme l'a fait Biélinski. Longtemps encore, dans les universités, les professeurs formés à Berlin continuent à nous déchirer. « Ils traitaient de haut, raconte un de leurs élèves, partie par conviction, partie par pose, toute cette culture française qui remplissait tant de têtes russes[2]. » Cette gallophobie nouvelle, qui se réclame, non plus du passé, mais de l'avenir, en impose, et beaucoup d'étudiants se croient tenus de choisir; d'être, ou le frivole Français, ou le noble, le chaste, le fidèle Allemand[3] : décidés pour ce dernier, ils commencent, comme Ivan Tourguénief, par acheter des lunettes. Mais quelques mois se passent; un nouveau vent souffle, et le *bursch* de la veille, à la promenade de Pavlosk, inspecte la foule à travers un binocle français; à son ministère, quand il ne dort pas, ce n'est plus Hegel qu'il lit, mais George Sand; quand il réveille les échos des bois de Pargolovo en discutant, avec Biélinski, « *de omni re scibili* », il se trouve que les limaces de tout à l'heure ont changé de nationalité[4]. Il en est de la gallophobie des romantiques comme du pessimisme des hauts fonctionnaires; la réaction n'est jamais loin.

1. Annenkof, *Souvenirs et esquisses*, III, p. 64.
2. *Messager d'Europe*, juin 1866, Korsakof, *Constantin Kavéline*.
3. Annenkof, *ouvr. cité*.
4. Emile Haumant, *Ivan Tourguénief, la vie et l'œuvre*, chap. II.

CHAPITRE XXIX

LES ÉLÉMENTS FRANÇAIS DU ROMANTISME RUSSE

La part des Français dans la propagation des œuvres anti-françaises. Mme de Staël et son école.

Les romantiques russes et nos écrivains. Nos semi-romantiques, Chénier, Chateaubriand. Leurs successeurs; Lamartine, Hugo. Le culte de Musset : ses causes.

Le Malheur d'avoir de l'esprit et le *Misanthrope*. Les réminiscences françaises dans Pouchkine; sa forme littéraire. Lermontof : le *Démon* et *Eloa*. Gogol et son réalisme.

Des chapitres qui précèdent, il résulte que les Russes lisent toujours plus de livres français que d'autres, et que, cependant, ils attribuent à ceux-ci plus d'influence qu'à ceux-là. Se peut-il pourtant qu'on nous lise simplement pour ne pas dormir après dîner[1], et que de tant de lectures françaises, il ne passe plus rien dans les écrits des Russes?

Notons d'abord qu'en ce temps de romantisme comme à celui du classicisme, les étrangers ne sont guère connus en Russie qu'à travers les Français[2]. Quand la vogue de Shakespeare commence, c'est dans Ducis que l'abordent ses traducteurs les plus renommés, Rotchef et Vrontchenko; plus tard, quand on se

1. Biélinski, *Œuvres*, XI, p. 325.

2. Viazemski, II, p. 134. « C'est sur l'Arbate, il me semble, que j'ai vu cette enseigne « Grémislas, tailleur de Paris ». Nous avons aussi nos Grémislas littéraires. Jadis ils traduisaient Laharpe et Delille; maintenant, ils traduisent les Anglais et les Allemands sur leurs traductions françaises. »

méfie de Ducis[1], c'est dans la traduction de Letourneur, revue par Guizot, qu'on va chercher « le vrai William[2] ». Il en est ainsi de Byron, dont Amédée Pichot est l'introducteur en Russie; de Walter Scott, que les gens cultivés lisent en français, et les autres dans des traductions du français, si bien que tel libraire prend ce Scott pour un parent de Mme Cottin[3]. Les Allemands eux-mêmes, représentés en Russie par tant de compatriotes, n'échappent pas toujours à la loi de l'entremise française. Si Mouraviof-Apostol, ex-étudiant de Göttingue, a lu les Schlegel dans le texte, Viazemski les lit en français[4], et c'est un article français aussi que la première réplique qui leur soit faite en Russie[5]. Schiller a ses Ducis en Ancelot et Lebrun[6]; Nodier est celui du *Faust* de Gœthe[7]. Dans les années quarante et même plus tard, les *Contes* d'Hoffmann, qui sont lus partout, le sont en français[8].

Encore plus que les traductions, les commentaires des Français popularisent les Allemands. L'*Allemagne* de Mme de Staël commence; ses discours continuent quand elle vient en Russie, en 1812, révéler aux beaux esprits moscovites que notre littérature, par ses beautés mêmes, ne convient qu'aux Français; que « ses accords si grêles » ne sauraient plus longtemps remuer les âmes; qu'il est « temps de parler la langue des affections profondes », et qu'il faut, en définitive, « avoir l'esprit européen[9] ». Que ses conseils aient été entendus et compris, nous n'en saurions douter. « On les traduisait dans les meilleures revues... c'est en partie par ses arguments que nos

1. Zamotine, *Le romantisme des années vingt*, p. 51.
2. Maïkof, *Pouchkine, Souvenirs de Chevyref*, p. 320.
3. Vessine, *le Journalisme russe*, p. 62. — Sipovski, *De l'histoire du roman russe*, pp. 285 et suiv. — Cf. *Antiquité russe*, XXX, p. 421, souvenirs de Stassof, etc.
4. Lettre à Alexandre Tourguénief, 5 mai 1824.
5. Biélinski, VIII, p. 299.
6. Viazemski, I, p. 225.
7. Traduction de 1828.
8. *Archive russe*, 1880, I, p. 442, *Souvenirs d'un Livonien.*
9. Joseph Texte, *Études de littérature européenne*, p. 206.

poètes et nos philosophes furent amenés à la négation de l'art français[1] ».

Il serait facile de démontrer qu'à chaque progrès du romantisme russe correspond une impulsion française. Le rôle de Mme de Staël dans « les années dix » est joué, dans la période suivante, par Benjamin Constant, qui proclame que « Schiller est plein d'idées neuves et lumineuses[2] » ; par Pictet, qui démontre la supériorité du romantisme sur tout ce qui l'a précédé[3]; par Stendhal, qui immole Racine à Shakespeare[4]; par Villemain, qui commente et admire Hégel[5]. Les Russes les lisent tous, et si quelques-uns parlent d'un recul de l'influence française, d'autres rendent hommage à cette faculté d'assimilation qui contraste si fort avec l'étroitesse routinière dont les Allemands nous accusent. « Avec quelle facilité, quelle sociabilité, s'écrie Marlinski, l'esprit français s'empare-t-il des productions de la littérature de partout! La Chine et l'Angleterre, l'Inde et la Germanie, l'Arabie et l'Espagne, l'Afrique et l'Italie, la Russie et l'Amérique du Nord, tout paye tribut au travail et à l'activité des Français[6]. »

Aussi, les cris des romantiques ne font-ils pas oublier à la Russie ce qu'elle a pu devoir, dans le passé, à nos « grêles accords ». « L'œuvre des classiques français a été la matrice dont est sortie notre littérature[7] », constate Viazemski; les vieux lettrés continuent à traduire nos classiques, et les jeunes, une fois que la première ardeur de leur romantisme est passée,

1. Ivanof, *Histoire de la critique russe*, pp. 222 et suiv.
2. Viazemski, *Lettres de Paris*, *Œuvres*, I, p. 230.
3. Voir Sipovski, *ouvr. cité*, pp. 197, 198, 223, sur les traductions russes des articles de Pictet dans la *Bibliothèque Universelle*.
4. Henri Beyle, *Racine et Skakespeare*, 1823. Cf. Sipovski, p. 218, et J. Texte, *ouvr. cité*, p. 208.
5. Skabitchevski, *Etudes critiques*, I, p. 409.
6. Cité par Kozmine, *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, 1903, février, p. 237.
7. Lettre à A. Tourguénief, *Archive d'Ostafiévo*, II, p. 280.

s'aperçoivent qu'il n'y a pas un si profond abîme entre leur goût et celui des adorateurs de Mlle Georges. « Tu me dis, écrit Dostoievski à son frère, que Corneille et Racine ne peuvent nous plaire parce que chez eux la forme est mauvaise; tu demandes s'ils ont eu vraiment de la poésie? Misérable! pas de poésie dans Racine!... Mais as-tu lu *Andromaque*? as-tu lu *Iphigénie*? et *Phèdre* donc?... Et Corneille! sais-tu qu'il est presque Shakespeare?... Tu n'as qu'une réponse à tout, « la forme classique ». Mais as-tu lu *Cinna*? as-tu lu *le Cid*? Lis-le, misérable, et tombe en poussière... Que demande donc le romantisme si ses idées les plus élevées ne sont pas dans *le Cid*[1]? »

Il se peut que nos poètes du XVIIIe siècle et ceux du début du XIXe soient pâles à côté de leurs rivaux étrangers. « Imagine-t-on, remarque M. de Vogüé, à l'aurore du romantisme européen, entre Byron et Shelley, Gœthe et Schiller, l'esprit français représenté par Esménard et Lebrun-Pindare[2]? » Sans doute, mais il n'a pas été longtemps représenté que par eux. Casimir Delavigne débute; on l'apprécie au moins pour les motifs civiques, historiques, politiques de son œuvre, pour la figure de Napoléon dans les *Messéniennes*[3]. Puis Béranger soulève des transports d'enthousiasme. « Il est le tsar de la poésie française, s'écrie Biélinski.... Dans ses chants il y a l'esprit, la gaîté, le vin, la politique; de temps en temps, et comme une étincelle, une pensée humaine, un sentiment profond, enthousiaste, tout cela imprégné d'insouciance.... C'est bien la poésie du Français[4]! »

La poésie d'André Chénier ne plaît pas autant, au début, parce qu'on ne sait à qui l'attribuer, au Français ou au Grec, au classique ou au romantique; il n'y a guère à la goûter, semble-t-il, que les poètes qui s'en inspirent et parfois le traduisent,

1. Lettre de 1840, *Correspondance de Dostoievski*, trad. Bienstock, p. 37.
2. *Histoire et poésie*, p. 191.
3 Viazemski à Tourguénief, 20 mars 1820.
4. Biélinski, 1836. *Œuvres*, II, p. 120.

Pouchkine, Toutchef, Marie Rostopchine[1]. Un doute d'un autre ordre nuit à Chateaubriand : Biélinski lui reproche de n'avoir été qu'un « brave homme », tandis que la masse du public le tient en méfiance pour son catholicisme[2]; orthodoxes ou sceptiques sont également indifférents ou hostiles à sa ferveur religieuse. « *René* mis à part, rien ne me touche en lui[3], » dit Pouchkine, et le fait est que, seul, *René* a du succès; plusieurs traductions s'en épuisent rapidement[4], et les romantiques finissent par s'apercevoir, dans les années trente, qu'il a été le prototype de la plupart de leurs désespérés.

Enfin paraissent les romantiques proprement dits, et la Russie s'intéresse fort à leurs débuts; Pouchkine regrette de ne pouvoir assister aux grandes batailles d'*Hernani*[5]. Mais l'intérêt ne va pas jusqu'à l'enthousiasme; tant s'en faut! « Les vers des romantiques français sont insupportables, écrit Viazemski.... Le vers français ne peut être que racinien[6]. » Encore s'ils avaient un sens, ces vers insupportables, mais en voilà de Quinet qui sont extravagants[7]! Là-dessus, Biélinski traite Vigny de « petit grand homme », et l'accuse de vouloir ramener l'Europe à la bigoterie du moyen âge[8]. Puis Victor Hugo est trouvé plus artificiel que les pires classiques, du moins dans son théâtre; quant à sa poésie lyrique, Dostoievski est à peu près le seul à la placer très haut, « tout à côté d'Homère[9] », et ce n'est pas pour insinuer que, si l'un sommeille parfois, l'autre ronfle souvent. A Lamartine on reproche « ses larmes inépuisables, son demi-million de revenus, son auréole de carton doré, ses

1. Georges Vessélovski, *Esquisses littéraires*, pp. 151-181.
2. Cf. Petit de Julleville, *Histoire de la littérature française*, VIII, p. 665.
3. Mme Smirnova, *Mémoires*, p. 153. — *Id.*, p. 140.
4. Barsoukof, *Pogodine, sa vie, son œuvre*, II, p. 149.
5. Mme Smirnova, *Mémoires*, p. 189.
6. Lettre à Alexandre Tourguénief, 25 avril 1830.
7. Viazemski, *Œuvres*, II, p. 242; à propos du *Napoléon* de Quinet.
8. *Œuvres*, II, III, *passim*.
9. Lettre de 1840; *Correspondance de Dostoievski*, traduct. Bienstock, p. 29.

mesquineries mondaines, ses rêveries ampoulées[1] »; Pouchkine lui-même le trouve incolore[2]. Comme en Angleterre, comme en Allemagne[3], il serait impopulaire, si des légions de lectrices ne prenaient sa défense contre la brutalité des hommes[4].

Un seul de nos poètes romantiques réunit les sympathies des deux sexes : c'est Alfred de Musset. Le grand public ne le connaît encore, vers 1840, que par les *Confessions d'un enfant du siècle* et des correspondances de Paris, plus mondaines que littéraires. « Dans chaque boudoir qui se respecte, assure l'*Abeille du Nord*, on voit cette *Confession* reliée en maroquin noir, avec des arabesques d'argent. Cet habit caractérise on ne peut mieux le talent du nouveau favori de la mode[5]. » Puis viennent les triomphes de Mme Allan dans les comédies de Musset, et, dès lors, il éclipse Lamartine, même dans le cœur de ses admiratrices les plus ferventes. Mais les vrais lettrés n'ont pas attendu si longtemps pour l'aimer. « Connais-tu Musset? écrivait, dès 1833, Viazemski à Tourguénief.... C'est un grand polisson; il fait beaucoup de bêtises, mais il a un don merveilleusement original[6]. » Trois ans plus tard, il y revient, en insistant. « Décidément, il dépasse de toute la tête la phalange de ses contemporains.... Pouchkine et moi, nous avions déjà deviné le grand poète quand il faisait ses farces dans les contes espagnols et disait :

Qui m'a valu cette conquête?
C'est l'allure de mon cheval,
Des compliments sur sa mantille,
Puis des bonbons à la vanille
Par un beau soir de carnaval[7]....

1. Biélinski, II, p. 391. — Vessine, *le Journalisme russe*, pp. 331, 334.
2. *Œuvres*, V. (Edit. Efremof), p. 173.
3. Petit de Julleville, *Histoire de la littérature française*, VIII, p. 667.
4. Voir plus haut, p. 364.
5. Stroief, *Paris en 1839 et 1840*, p. 148. — *Abeille du Nord*, 1838. Cf. Vessine, *ouvr. cité*, p. 350.
6. *Archive d'Ostafiévo*.
7. *Archive d'Ostafiévo*, III, p. 289. — Cf. Maïkof, *Pouchkine. Souvenirs de Chévyref*, p. 352.

Les causes de cette admiration se laissent aisément deviner. Auprès de tous les étrangers, auprès des Russes comme auprès de Heine qui l'appelait « le premier poète lyrique de la France[1] », Musset triomphe de nos autres romantiques parce que, même dans leurs sujets, il garde une allure plus conforme à la tradition française; parce que, comme Béranger, il a « l'esprit, la gaîté, et, de temps en temps, comme une étincelle[2]... » et aussi, plus que lui, la forme claire et vive de nos poètes du XVIIIe siècle. Or, toute l'éducation des Russes les a préparés à voir dans cette forme l'idéal de l'art. Dans une étude sur Voltaire, après en avoir cité quelques vers,

Je renonce aux lauriers si vains
Qu'à Paris j'aimais trop peut-être;
Je me suis trop piqué les mains
Aux épines qu'ils ont fait naître[3]...

Pouchkine s'excuse d'être assez « arriéré » pour y trouver « plus de vie et de pensée que dans une demi-douzaine de longues poésies françaises d'à présent, où les idées sont remplacées par des expressions torturées, la claire langue de Voltaire par la langue enflée de Ronsard; sa vivacité — par une monotonie insupportable; son esprit — par le cynisme ou par une mélancolie froide[4] ». L'insuccès ou le demi-succès des rivaux de Musset s'explique donc, non par un recul de la gallomanie des Russes, mais, au contraire, par leur hésitation devant des écrivains qui leur semblent, selon l'expression de Baratynski, s'être glissés dans la peau d'autrui[5]. La Russie, elle, reste fidèle au passé; en poésie comme en étiquette mondaine, elle est « vieille France ».

Mais justement ce genre « vieille France » est celui que la

1. Paul Lindau, *Alfred de Musset.*
2. Biélinski, *Œuvres*, II.
3. Vers à un voisin qui lui avait envoyé des roses.
4. Pouchkine, *Œuvres*, édit. Efremof, V, p. 378.
5. Lettre à Pouchkine, 1828. *Œuvres*, p. 347.

mode interdit maintenant à l'imitation : après tant de bruit autour du romantisme, qui donc oserait encore « viser dans les Racine » ou « dans les Parny »? Le seul titre enviable désormais, c'est celui de Shakespeare ou de Byron russe; des réminiscences françaises n'aideraient pas à l'atteindre.

Il y a pourtant des genres que la Russie n'abandonne pas et qui les appellent, ces réminiscences. Comment ne pas se souvenir de Voltaire dans une épître, de Chénier dans une élégie, de Béranger dans une chanson? Mais il est admis, de plus en plus, que ces fantaisies mondaines sont à peine de la littérature : pour qu'une influence littéraire compte, il faut qu'elle ait agi dans une grande œuvre et sur des écrivains de premier ordre. Ces écrivains, ce sont Griboiédof, Pouchkine, Lermontof, Gogol; reste-t-il en eux quelque chose de français?

Griboiédof a commencé par imiter *Monsieur de Pourceaugnac*, continué par des plans de tragédies classiques, *Zénobie*, *Rhadamiste*, et fini par *le Malheur d'avoir de l'esprit* qui, à vrai dire, est sa seule œuvre. Or, elle est une sorte de réplique du *Misanthrope*. Au retour d'un long voyage, son héros, Tchatski, se retrouve, à Moscou, dans une société qui a tous les vices dont s'indigne Alceste. Ce sont les mêmes commérages, les mêmes déceptions, les mêmes intrigues, à cela près que la Célimène russe est moins gracieuse et plus méchante que l'autre. Ce sont enfin les mêmes désespoirs, la même résolution de chercher

..... un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Il est vrai que dans Molière on ne trouverait les modèles, ni de Famoussof, le parfait dignitaire moscovite, ni de Moltchaline, le « carriériste » prudent, ni de l'intrigant Zagorietski, ni du hâbleur Répétilof. Et pourtant, dans ces types si nationaux, il y a des traits qui sentent Molière. Moltchaline

caresse-t-il le bichon de la vieille Khrioukova, il met en action le vers des *Femmes savantes* :

Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire [1].

Zagorietski, de son côté, c'est le personnage que Molière décrit, dans le *Misanthrope*, mais n'ose amener sur la scène :

Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit;
Tout le monde en convient et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue....

Mais si Griboiédof s'est inspiré de Molière, on n'en peut guère tirer de conclusion pour le temps présent; il n'est pas encore un romantique. Le chef de la nouvelle école, c'est Pouchkine; un des premiers, il s'est proposé « d'anéantir les marquis [2] », c'est-à-dire nos classiques; de bonne heure, il a été salué par ses amis génie libérateur de la Russie. Or, que trouvons-nous dans ses œuvres?

Ne parlons pas de celles de sa jeunesse; issu d'une famille de gallomanes, élevé au milieu des livres français, il n'a pas pu ne pas commencer par imiter les Parny, les Florian, les Voltaire que tous ses aînés imitaient [3]. Mais le voilà sorti du lycée, libre dans Pétersbourg, déjà célèbre; qu'écrit-il? Ce sont des stances, des odes, des élégies; sa grande œuvre de ce temps, *Rouslane et Loudmila*, est une parodie épique où tel détail scabreux vient tout droit de la *Pucelle* [4]. Il veut sortir de ce courant, s'élever jusqu'aux grands sujets : il imite donc l'*Ode à la Liberté* de Chénier [5], et cette imitation lui vaut l'exil et la rencontre, sur la route du Caucase, d'un ami qui lui révèle Byron; il se croit alors romantique. Mais les vers où il décrit les côtes jadis grecques de la mer Noire, rappellent toujours Chénier; mais son premier poème romantique, le *Prisonnier du Caucase*, rappelle

1. Acte I, scène III.
2. Lettre à Viazemski
3. Maïkof, *Œuvres de Pouchkine*, édit. académique, notes du t. I, *passim*.
4. Chant IV de *Rouslane* et chant XIII de la *Pucelle*.
5. Voir Georges Vessélovski, *Esquisses littéraires*, pp. 151-181.

Chateaubriand[1]. Désespéré, poursuivi par un mystérieux chagrin, fuyard du monde et de ses conventions, son héros n'est qu'un autre René, plus pâle. Les Tcherkesses qui le chargent de chaînes, ce sont des Muscogulges ou des Adirondats; leurs jeux devant lui, ce sont ceux des Natchez devant René : la jeune fille qui le délivre, c'est Atala; son sacrifice, c'est celui de Céluta. D'ailleurs, pas plus que René, ce héros ne sait cacher sa douleur sous un masque impassible; il gémit, il pleure; il n'a rien des Titans de Byron qui, foudroyés, défient encore le ciel. Plus tard, Pouchkine a confessé qu'il n'entendait rien aux héros romantiques, c'est-à-dire byroniens. « Ce que j'ai voulu peindre dans mon *Prisonnier*, disait-il, c'est uniquement cette indifférence à la vie et à ses plaisirs, cette vieillesse prématurée de l'âme qui sont devenues la caractéristique du XIXe siècle[2]. » Chateaubriand a-t-il peint autre chose dans *René*?

Mais voici qu'après le *Prisonnier du Caucase*, après la *Fontaine de Baktchi-Séraï*, après les *Tziganes*, Pouchkine, mûri dans le romantisme, aborde, dans *Eugène Oniéguine*, la peinture de la vie contemporaine. Son héroïne, Tatiana, y ressemble fort à celles de Mme de Staël; honnête à leur façon, elle déclare sa flamme à son héros, et dans une lettre qui se ressent de celle de Julie à Saint-Preux. Oniéguine, de son côté, est revenu des plaisirs de ce monde, pas assez pourtant pour ne pas vouloir y mordre encore une fois, quand Tatiana est mariée à un autre, et cela l'amène à constater la justesse du mot de Mme Necker dont Pouchkine fait l'épigraphe d'un de ses chants : « La morale est dans la nature des choses[3] ». Est-il possible d'être moins romantique et plus bourgeois français?

L'autre grande œuvre de Pouchkine, en ce temps, c'est *Boris Godounof*. Il a voulu y être shakespearien et, pour cela, il

1. Voir Sipovski, *Pouchkine, Byron et Chateaubriand.*
2. Lettre à Gortchakof, *Œuvres*, VII, p. 145.
3. *Eugène Oniéguine*, ch. IV.

a si bien foulé aux pieds « les sacro-saintes unités de temps et de lieu » que le drame projeté a tourné en chronique historique, d'ailleurs fort émouvante. Or, il s'y est souvent souvenu des Français, et même du « marquis Racine ». La conversation des boïars Chouïski et Vorotynsky, au début du poème, c'est celle d'Abner et de Mathan au début d'*Athalie*. Les remords de Boris, arrivé au trône par un crime, font pendant, non à ceux d'Athalie, — elle n'en a pas, — du moins à ses craintes. L'un et l'autre, ils sont poursuivis par des songes de mauvais augure : Boris voit l'enfant qu'il a fait tuer; Athalie, celui dont elle sera victime. Quand enfin la fatalité frappe Boris, qu'il sent sa fin prochaine, il devient, pour son fils, Joad enseignant à Joas les devoirs d'un roi; ce sont les mêmes exhortations à la vertu, à la bonté, avec cette différence que Boris est plus précis; ce n'est pas seulement la loi divine qui parle par sa bouche, mais aussi l'expérience de l'aventurier qui, parti de bas, a conquis un trône[1].

C'est assurément une belle revanche pour Racine que d'avoir ainsi hanté Pouchkine dans le drame qui devait clore la « période racinienne » du théâtre russe. On pourrait encore le retrouver dans d'autres œuvres de Pouchkine, mais est-il besoin de ces rapprochements pour démontrer que le poète russe est toujours resté le disciple des maîtres de sa jeunesse : quatre lignes ou quatre vers de lui suffisent pour en avertir le lecteur. « Il prétend que c'est Voltaire qui lui a appris à écrire, » rapporte Mme Smirnova[2], et, en effet, il a la phrase courte et dégagée de notre XVIIIe siècle; c'est elle qu'il propose en modèle à tous les prosateurs russes. « Tu as bien fait, écrit-il à Viazemski, de prendre la défense des gallicismes... Il faudra bien que notre langue abstraite se forme à l'exemple du français, de celui de

1. Th. Batiouchkof, *Pouchkine et Racine*, passim.
2. *Mémoires*.

la prose claire et précise, de la langue des pensées[1]. » Quant à son vers, il fait penser souvent à tel ou tel de nos poètes : n'est-elle pas un peu de Chénier, cette strophe écrite sur la côte de Crimée, que nous traduisons mot à mot?

> Du sein des flots d'azur qui baignent la Tauride,
> Au lever du soleil, j'ai vu la Néréide,
> Comme un cygne, élever son buste éblouissant,
> Et tordre des deux mains son chignon ruisselant[2].

D'autres fois, ce sont des vers de Voltaire, de Parny, voire de Béranger, qui ont chanté dans sa mémoire. Chez lui, le moule est de chez nous, et c'est sans doute pour cela que sa pensée nous est si facilement accessible. Le travail de *débroussaillement* qu'il nous faut faire avec d'autres, il l'a fait pour nous, avant d'écrire.

Lermontof est déjà plus loin de nous; grandi dans un air tout imprégné de romantisme, il ignorait notre XVIIe siècle, dont on ne trouve aucun écho dans son œuvre, et à peu près autant le XVIIIe : adolescent, il a lu la *Nouvelle Héloïse*, mais il lui a préféré *Werther*. Plus tard, il a goûté Chénier, et plus encore Chateaubriand. Il a rêvé d'une tragédie d'*Atala*; et, dans un nouveau *Prisonnier du Caucase*, il a refait, après *Pouchkine*, un Chactas russe et une Céluta tcherkesse. Dans divers endroits de ses œuvres, on a relevé des paraphrases de mots fameux de Chateaubriand, sur ces autels renversés qui réclament encore des sacrifices, ou sur le crocodile du puits de la savane Olachna. Mais, pour constater une véritable influence, il faut aller à Victor Hugo, Musset, surtout à Vigny[3].

La ressemblance n'est pas fortuite entre les *Adieux de l'hôtesse arabe*, dans les *Orientales*, et ceux, dans Lermontof, d'une

1. Lettre du 13 juillet 1825.
2. *Néréida*, 1820.
3. Tous les rapports qu'on peut trouver entre Lermontof et des écrivains français ont été étudiés avec beaucoup de soin dans un livre de M. Edmond Duchesne. Nous y renvoyons le lecteur.

hôtesse géorgienne à un jeune Lesghien : « Ne t'en va pas.... Ton cheval est las, un brouillard gris voile la montagne, et pourtant tu as ici un toit, le repos, et je t'aime ». Lermontof a repris ce thème encore dans *Ismaïl* : « J'ai sellé ton cheval, dit la jeune Sara à son hôte... sa croupe est luisante comme une pierre polie par le torrent ». Or, l'hôtesse arabe a, elle aussi, sellé le cheval de son hôte. Il est là, il attend :

> Ses pieds fouillent le sol, sa croupe est belle à voir,
> Ferme, ronde et luisante ainsi qu'un rocher noir
> Que polit une onde rapide.

La même comparaison revient dans l'*Aoul de Bastoundgi*, suivie de vers qui traduisent presque littéralement une autre pièce des Orientales, *Malédiction*.

D'autre part, le premier drame de Lermontof, les *Espagnols*, copie *Hernani*. Les gestes de certains personnages de ses poèmes, de Vadius le Bossu, par exemple, rappellent Quasimodo, voire Bug-Jargal. Mais il semble bien que cette influence du romantisme *furibond*, comme dit Biélinski, soit plus de forme que de fond.

A Musset, Lermontof a pris quelques vers; il s'est souvenu, dans le *Héros de notre temps*, des *Confessions d'un enfant du siècle*, sans qu'on puisse déterminer dans quelle mesure il s'en est inspiré. La trace d'Alfred de Vigny est plus nette. Le Maxime Maximytch que, dans *Béla*, Lermontof nous présente sur la route de Tiflis, est le vieux chef de bataillon que, dans *Laurette ou le Cachet rouge*, nous rencontrons sur la route de Flandre, et l'histoire de Béla est amenée exactement comme celle de Laurette. D'autre part, entre l'*Eloa* du Français et le *Démon* du Russe, il y a eu à la fois et rencontre, comme le dit M. de Vogüé [1], et imitation, comme le démontre M. Duchesne. Lermontof ignore Vigny, en effet, au moment où il écrit le *Démon*

1. *Le Roman russe*, p. 54.

pour la première fois, en 1829. Mais dans le courant de 1830, *Eloa* lui arrive, et aussitôt il s'en inspire : dans la seconde rédaction du *Démon*, en 1830, la jeune fille redoute l'enfer, si elle cède à l'amour qui la sollicite : « Qu'importe! lui répond le Démon, tu y seras avec moi! ». — « Qu'importe, si tu m'aimes! » avait-il répondu dans Vigny. Puis, dans des rédactions postérieures, le rapprochement s'accentue. La tristesse du Démon devient, dans Lermontof comme dans Vigny, son plus puissant moyen de séduction, son arme contre les craintes qu'éveille son amour mystérieux, craintes qui sont, dans l'un et l'autre poème, exprimées et combattues de même façon. « Qui es-tu? demandent Eloa et Tamara au séducteur. — Je suis, répond-il dans Lermontof, celui que tu écoutais dans le silence de la nuit, celui dont la pensée, comme un murmure, parlait à ton âme.... » Le Satan de Vigny avait parlé à peu près de même :

> Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas,
> . . . . . .
> C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes;
> La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges.

Sur quoi ils expliquent, l'un et l'autre, que leur amour est prédestiné, fatal. « Dans mon âme, dit le Démon de Lermontof, dès l'origine du monde fut gravée ton image; elle passait devant moi dans les solitudes de l'éther éternel. »

> Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime;
> . . . . . .
> Je ne sais, mais depuis l'heure qui te vit naître,
> Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître [1],

dit plus simplement le Démon français.

On pourrait continuer le parallèle sans d'ailleurs empêcher que dans l'un des poèmes, le personnage essentiel ne soit le Démon, et dans l'autre, sa victime. En fait, dans le romantisme

1. *Eloa.*

russe, les conceptions générales s'écartent des nôtres; mais, quand il en est à l'exécution, l'écrivain russe cherche et trouve presque toujours une œuvre française qui lui sert, sinon de modèle, du moins de support, et cela, parfois, sans qu'il s'en doute.

Avec Lermontof, le romantisme russe finit brusquement : « sous l'influence de Gogol », dit Biélinski. Or, Gogol, nous le savons déjà, était volontiers gallophobe [1] : s'ensuit-il que son œuvre soit vierge de souvenirs français? Certains mots de l'Anna Andréievna du *Revizor* nous font penser à la Madelon des *Précieuses ridicules*; on sait, d'autre part, que, sur le conseil de Pouchkine, Gogol a lu et relu Molière; il a d'ailleurs rendu hommage à l'art qui savait « développer les caractères avec tant de plénitude et les creuser si profondément [2] ». Si, d'autre part, en ramenant la littérature à des sujets purement nationaux, il l'a écartée de l'Europe, ce ne sont pas les Français qui en ont le plus souffert. En faisant de la réalité russe et de ses taches le sujet de la nouvelle école, Gogol menait celle-ci à la recherche des moyens de transformer cette réalité. Or, qui donc, en Europe, tenait boutique de réformes?

1. A. Vessélovski, *L'influence occidentale dans la littérature russe*, p. 192.
2. Dans le *Contemporain* de 1837.

CHAPITRE XXX

LES VISITEURS DU PARIS DE LOUIS-PHILIPPE

Le ralentissement des voyages, après 1830. Les défenses de la police; comment on les tourne.
Les amateurs de plaisirs faciles : le culte de la grisette.
Les « intellectuels » au cours, au théâtre, au sermon. Leurs visites aux hommes de lettres; l'accueil de Victor Hugo.
Les pèlerins de la Révolution, Bakounine, Herzen. Leurs arrêts sur la France et les protestations qu'ils suscitent.

L'affluence des Russes à Paris, si grande après 1815, se ralentit après 1830. Ce n'est pas que l'attrait soit devenu moins grand : les Russes de l'*intelligence* assurent toujours qu'il leur faut, pour les tirer de leur spleen, « les salons où l'on cause, le Parlement où l'on dit des sottises, les théâtres où les tragédies font rire et les comédies pleurer, les douces rêveries qu'inspirent le Bois de Boulogne, les Tuileries, le Père-Lachaise [1] »; ils pensent aussi, sans le dire, qu'il serait bien intéressant d'y tomber, sinon sur la révolution de demain, du moins sur les traces de celle d'hier. Mais, justement à cause de ces révolutions, le gouvernement empêche leurs voyages tant qu'il peut. Les passeports pour l'étranger ne s'accordent plus qu'après d'interminables démarches [2]; encore y est-il formellement spécifié, la plupart du temps, que la France en est exclue. On sait, d'autre part, que le redouté *chef des gendarmes*, Benkendorf, a

1. Alexandre Tourguénief, lettre à la princesse Viazemski, février 1835. *Archive d'Ostafiévo*, III.
2. Herzen, *Mémoires*, passim.

des gens à Paris pour noter quiconque a enfreint la consigne [1].

Mais, plus le fruit est défendu, plus on rêve d'y goûter. Quelques Russes restent sagement à Carlsbad, à Ems, à Milan, « où ils recherchent avec avidité tout ce qui vient de France [2] »; mais d'autres, qui se disent grands admirateurs des monts et des lacs, arrivent à Genève. Ils y achètent un alpenstock, le promènent dans les rues, envoient à Pétersbourg leur adresse à « Genève, poste restante », et, s'il se peut, quelques *edelweiss* : cependant ils débarquent à Paris, avec la double joie d'y être et d'avoir dépisté les mouchards [3]. Peu à peu, d'ailleurs, l'administration se relâche de ses rigueurs; moitié grâce à sa négligence, moitié en contrebande, les Russes, dans « les années quarante », sont aussi nombreux à Paris qu'ils y ont jamais été.

Comme jadis, il y débutent par une déception. « Notre voyageur, dit Gogol, attendait Paris avec impatience; il le peuplait de tours, de palais. Il voit des diligences, des affiches, des lettres gigantesques [4] », puis, une fois entré dans la ville, des rues souvent aussi sales qu'au XVIIIe siècle. Mais tout cela s'oublie quand on est assis chez Véfour ou chez Véry; que l'on a commandé son dîner, très haut et dans un français cru impeccable — toujours pour dépister les mouchards [5] —; que l'on a admiré l'art des cuisiniers français qui ne s'appliquent pas, comme leurs confrères moscovites, à changer la saveur naturelle de chaque mets; que l'on a payé enfin, en s'étonnant de ce prodigieux bon marché. « Quoi! ce vol-au-vent, ces côtelettes *à la victime*, ce vin, cela ne fait que cinq francs? A Pétersbourg, pour ce prix, Legrand ne nous donne que du poison [6]. »

1. Correspondance de Viazemski et de Tourguénief, *Archive d'Ostafiévo*, passim
2. Xavier Marmier, *Lettres sur la Russie*, p. 141.
3. Viazemski à Tourguénief, 1833. *Archive d'Ostafiévo*, III, p. 247.
4. Gogol, *Rome*. — Stroief, *Paris en 1838 et 1839*, pp. 95 et suiv.
5. Mme Panaiéva, *Artistes et écrivains russes*, pp. 136, 137.
6. *Annenkof et ses amis*, pp. 180, 181.

Du restaurant, on passe au café : que de glaces, quels moelleux divans[1]! On s'y enfonce en lisant les gazettes qui sont, elles aussi, d'un bon marché effrayant — on en a sept pour le prix d'une seule *Abeille du Nord* — et qui ne sont jamais ennuyeuses : tantôt le ministère est tombé, tantôt le serpent de mer a reparu. Puis on regarde les voisins : où mieux observer les Français? c'est au café qu'ils vivent, du moins ceux qui ne sont pas mariés. On s'intéresse à leur conversation, à leur partie de dominos[2], et quand l'une et l'autre sont finies, qu'ils sont partis et qu'il faut partir aussi, le Russe ne manque pas de mettre dans sa poche, comme eux, les morceaux de sucre qui restent sur sa soucoupe : « il faut donc ne pas avoir l'air étranger[3]! »

Le revoici dans les rues, à pester contre leur irrégularité, leur étroitesse, contre celle de la Seine : « Elle conviendrait tout au plus à Koursk ou à Iaroslav[4]! » — contre les gens enfin qui le heurtent et ne s'excusent pas. Il essaye de les rappeler, par l'exemple, aux traditions de la politesse française, mais sans grand succès. « Une fois, raconte Stroief, je heurtai une dame, sur le boulevard, et me crus obligé de lui demander pardon. Elle me répondit, avec un sourire : « Y a pas de quoi, province[5]! » Mais voici des boutiques qui tirent les yeux; Gogol admire, à une devanture, une « écrevisse de mer » cotée 300 francs[6]; voici des rues plus larges, des promenades, des points de vue. Comme jadis Karamzine, Annenkof aime à regarder Paris du Pont-Royal[7]; Biélinski, lui, adopte la terrasse des Feuillants, parce que, d'un certain banc, il voit la place de la Concorde et rêve au temps où elle était celle de la Révolution[8].

1. Gogol, *Rome*.
2. Stroief, *ouvr. cité*, p. 197.
3. *Id.*, p. 8.
4. Mme Panaiéva, *ouvr. cité*, p. 136.
5. Stroief, p. 5.
6. *Rome*.
7. *Annenkof et ses amis*, lettres de Paris.
8. Annenkof, *Esquisses et souvenirs*, III, p. 222.

Son disciple, Ivan Tourguénief, a l'âme plus douce; il s'installe aussi aux Tuileries, mais s'y tourne d'un autre côté. « J'y regarde jouer une foule d'enfants, tous charmants comme des amours, et si coquettement habillés!... Leurs caresses gravement enfantines, leurs petites joues roses mordillées par le premier froid de l'hiver, l'air placide et bon des bonnes, le soleil rouge à travers les grands marronniers, ces statues, ces eaux dormantes, la majestueuse couleur gris cendre des Tuileries, tout cela me plaît infiniment, me repose et me rafraîchit.... J'y rêve, non pas à l'allemande, mais à la française, à ce que j'ai fait, à ce que je vais faire. » Et le résultat de ces rêveries, c'est plusieurs des *Récits d'un Chasseur* [1].

Mais le Russe qui, à Paris, rêve et travaille, est un oiseau rare; presque toujours la foule l'entraîne dans son mouvement. Il s'amuse des inventions des déguenillés, des petits métiers d'une foule d'officieux [2], de cette familiarité qui rapproche les classes. « Il semble que l'on soit tombé dans une grande famille, au milieu de frères, de sœurs, de cousins, d'amis d'enfance qui bavardent sans souci du *decorum* [3]. » Mais, pardessus tout, il s'intéresse à la Parisienne, à son art de renouveler la mode et de l'adapter à son type [4]; à sa beauté enfin Gogol la dépeint aérienne, ailée, « avec ses formes à peine saillantes, ses petits pieds, le feu de ses yeux [5] ». Stroief regrette qu'elle n'ait pas « l'ampleur voluptueuse des formes de la Russe », mais ajoute que « son pied ferait envie à n'importe quelle milady [6] », et peut-être aussi à quelques Russes; Pouchkine a dit quelque part qu'on aurait peine à trouver, dans tout Pétersbourg, deux paires de jolis pieds. Mais n'est-ce

1. Emile Haumant, *Ivan Tourguénief*, pp. 47 et suiv.
2. Stroief, I, *passim*.
3. *Id.*, II, p. 189, 190.
4. *Id.*, II, p. 128, 129.
5. *Rome*.
6. Stroief, *ouvr. cité*, pp. 119, 120.

pas là une légende, et cette supériorité de la Parisienne sur la Russe est-elle si certaine? Voici justement Herzen qui constate que cette beauté un peu menue fait penser à celle des femmes de l'aristocratie slave; c'est le même charme d'élégance et de finesse[1]. En définitive, nos visiteurs ne sont d'accord que sur l'esprit de la Parisienne : « elle est coquette et sait en profiter », et aussi sur sa légèreté. « Tromper un homme, en aimer un autre, ce n'est pas plus, pour elle, que de boire un verre d'eau[2] », dit Stroief, qui ajoute aussitôt, sans remarquer la contradiction, qu'en passant sur le pont des Arts, il a vu souvent « retirer de l'eau les malheureuses victimes de l'amour déçu ». Le mieux est donc de vous renseigner par vous-même et, pour cela, de connaître une *grisetka*. Elles sont telles que Paul de Kock les a dépeintes, jeunes, jolies, aimantes, alertes; pour une place au théâtre, pour un costume de bal masqué, elles donnent leur âme et le reste. Jamais, d'ailleurs, elles n'acceptent d'argent; elles gardent leur parole saintement, mais refusent de se marier : « c'est là leur principe absolu[3] ». Heureux le Russe qui, égaré à la Grande Chaumière ou dans tout autre paradis de ce genre, y rencontre une grisette et peut s'en faire un professeur et d'amour et de conversation française!

A ces leçons, d'autres préfèrent celles du théâtre, mais ils y apportent, souvent, un esprit critique que la génération précédente n'avait pas connu. Aux Français, ils trouvent qu'aucun acteur ne vaut Karatyghine[4], et que Rachel n'a pas justifié les espérances des classiques[5]; aux Italiens ou à l'Opéra-Comique, ils déclarent, avec Ivan Tourguénief, qu'à Paris, « en fait de

1. Herzen, *Lettres de France et d'Italie*, *Œuvres*, IV, pp. 177, 178.
2. Stroief, p. 123 et suiv.
3. Stroief, II, p. 139 et suiv.
4. Mme Panaiéva, *ouvr. cité*, p. 137.
5. Stroief, II, p. 172, 177, 180. — *Antiquité russe*, LXVI, p. 260 et suiv., *Souvenirs de Kochkarof*.

musique, on n'aime que les chevaux et les mollets des danseuses[1] ». Au Gymnase, ils s'égayent d'un *Ivan le Moujik* qui est absurde, mais se trouvent désarmés devant le vrai vaudeville français. « Vous vous figurez, à Pétersbourg, que vous le connaissez. Pas plus qu'on ne connaît les tigres et les lions pour les avoir vus dans une ménagerie[2]! » Réconciliés avec ce genre, ils finissent par s'accommoder aussi des autres, et voici qu'Ivan Tourguénief lui-même se prend à retourner à l'Opéra-Comique pour *la Dame Blanche.*

Ce que le théâtre a pu perdre dans l'admiration russe, est regagné par des arts que les voyageurs d'autrefois avaient négligés. On fréquente les musées, les salons de peinture; on prend parti dans la querelle d'Ingres et de Delaroche, et le plus souvent pour le premier; la Russie n'est pas encore romantique en peinture[3]. Puis on va au sermon — ceux des PP. Lacordaire et de Ravignan sont fort touchants[4], — aux cours, à la Sorbonne, où des professeurs à la parole toujours vive savent étonner, éblouir, entraîner leur auditeur : « il lui semble alors que les écailles lui tombent des yeux[5] ». Il est vrai qu'après réflexion, il trouve ces cours bien spéciaux; il n'imagine pas encore qu'on ne puisse parler de tout à la fois, et Biélinski reproche à Geruzez d'avoir étudié Ronsard pendant toute une année : « Voilà pourtant ce que les Français appellent la science[6]! » Reproche plus grave : ces professeurs ne parlent pas assez simplement. Michelet fait des leçons chaotiques, avec de continuelles envolées dans le sublime; Lerminier lui-même ne peut dire sans un *trémolo* que Charlemagne est mort en 814. « Il a disparu! s'écrie-t-il; nous touchons au commencement de la France, de

1. Emile Haumant, *ouvr. cité*, p. 48.
2. Dargomouijski, lettre de 1844; *Antiquité russe*, XII, pp. 347-349.
3. Stroief, II, *passim*.
4. Annenkof, *ouvr. cité*, p. 212 et suiv. — Voir, dans l'*Antiquité russe*, les lettres de Mme Smirnova à Gogol, LVIII, p. 600 et suiv.
5. Gogol, *Rome*. Annenkof, *ouvr. cité*, p. 204 et suiv.
6. Article de 1838. *Œuvres complètes*, II, p. 420.

l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Russie (?)! nous trouvons les *principia rerum* [1]! » Le seul de nos maîtres qui échappe à ce défaut, c'est Saint-Marc Girardin. « Je l'ai entendu parler de l'*Émile*, écrit Alexandre Tourguénief à Viazemski; il n'a pas cessé d'être pétillant d'esprit et de bon sens. Si la Sorbonne était plus près du faubourg Saint-Honoré, j'irais souvent à son cours [2]. »

Pour achever son enquête sur le Paris intellectuel, il faut que le voyageur connaisse ses salons. Par ceux de Mme Svetchine et de la marquise de Circourt (née Khlioustina), il peut pénétrer, d'une part, dans le faubourg Saint-Germain [3]; de l'autre, dans le monde littéraire. Dans l'un, la dévotion encombrante et l'étiquette pointilleuse le rebutent — ce n'est pas pour retrouver le formalisme russe qu'il a quitté Pétersbourg; mais dans l'autre, c'est un vif plaisir, pour des lettrés comme Alexandre Tourguénief et Baratynski, que de connaître Thierry, Nodier, Vigny, Sainte-Beuve, etc [4]. Quel honneur aussi que de voir Chateaubriand, illustre ruine, assis auprès de cette autre ruine, Mme Récamier, ou que de discuter avec Lamartine sur la traduction mot à mot qu'il faudrait pour faire comprendre aux Français le génie de Pouchkine!

A vrai dire, l'intérêt va le plus souvent vers les chefs de la toute nouvelle école : on aime à les décrire aux amis de Pétersbourg en de longues lettres où la pointe ironique manque rarement. Alexandre Dumas a mauvaise mine avec son teint de mulâtre; ses allures débraillées cadrent mal avec sa mise prétentieuse [5]. Balzac est imposant quand il reçoit, couché sur un large divan, drapé

1. Lettre d'A. Tourguénief, *Archive d'Ostafiévo*.
2. 14 mars 1838. *Archive d'Ostafiévo*, III. — Cf. *Antiquité russe*, XXXIV, p. 190-193.
3. Souvenirs de Kochkarof, *Antiquité russe*, LXVI. — Lettres de Baratynski, à la suite de ses poésies.
4. Baratynski, pp. 391 et suiv. — Lettres de Tourguénief à Viazemski, *Archive d'Ostafiévo*, passim.
5. Stroief, *ouvr. cité*, p. 155.

dans une robe de flanelle blanche que surmonte un capuchon groseille à gland d'or[1]. Le seul qui soit simple et modeste, c'est Victor Hugo. A Botkine, qui ose le déranger pendant son déjeuner — lui, l'auteur de *Notre-Dame de Paris*! — il adresse des questions gracieuses sur la poésie russe; puis, sans se faire prier, il dépose sa fourchette pour rédiger cet autographe : « *Qui sperat vivit*! » et signer : VICTOR HUGO[2]. Tout ce qu'on peut lui reprocher, ce sont des illusions sur son génie politique. « J'aime fort votre empereur Nicolas, dit-il à Viazemski; mais, si j'étais à sa place, moi, voici ce que je ferais[3].... » Viazemski n'ose en dire plus, et c'est grand dommage : gageons que Victor Hugo a refait le monologue de Charles-Quint dans *Hernani* et commencé par la clémence envers les Polonais.

Il y a enfin, dans les années qui précèdent immédiatement 1848, nombre de voyageurs portés aux mêmes illusions que notre poète et qui viennent à Paris surtout pour y politiquer. Parmi eux, il y a d'inoffensifs bavards, qui se font croire que leur ingrate patrie leur a fermé ses portes, et que le Préfet de Police les surveille de près : toujours inquiets — et comment ne pas l'être quand on porte les destinées de la Russie? — ils passent leur temps à courir de chez Proudhon au ministère de l'Intérieur, pour savoir si on ne va pas les expulser : ce serait glorieux, mais gênant[4]! D'autres sont de vrais révolutionnaires. Voilà Bakounine qui est passé récemment de Hegel à Stirner, du conservatisme enragé à l'anarchisme: il n'y a donc plus de sain pour lui que le climat de Paris. Il y vient, connaît Chopin, George Sand, Lamennais, Proudhon, qu'il étonne tous; jamais ils n'ont rencontré un mélange si explosif de politique et de philosophie.

1. Vessine, *Le journalisme russe*, p. 344. — Stroief, p. 181.
2. Viétrinski, *Dans les années quarante*, pp. 131, 132.
3. Lettre du 13/25 juin 1841. *Archive d'Ostafiévo.*
4. Annenkof, *Souvenirs et esquisses*, III, *passim.*

« Je vais vous montrer, écrit l'un d'eux[1] à des amis convoqués en son honneur, un monstre, et par sa dialectique serrée et par sa perception lumineuse des idées dans leur essence[2]. » Et déjà se forme l'opinion que ce philosophe sera précieux en un jour de révolution, mais qu'il faudra l'expulser quarante-huit heures après.

Mais voici un autre monstre, plus redoutable encore : il joint, en effet, l'esprit des Français à la dialectique des Allemands et à la verve outrancière des Russes : c'est Alexandre Herzen. En 1847, il a obtenu, non sans peine, la permission de sortir de Russie pour aller se soigner à Carlsbad : naturellement, c'est à Paris qu'il accourt. Il y entre avec l'émotion du musulman qui voit enfin la Mecque. « J'y suis, s'écrie-t-il, pour de bon, pas en rêve !... Cette minute, j'y pensais depuis l'enfance.... Montrez-moi l'Hôtel de Ville, le café Foy, le Palais-Royal où Camille Desmoulins cueillit la feuille verte qu'il accrocha à son chapeau en criant : « A la Bastille[3] ! » Il court donc tous les lieux historiques, retrouve Bakounine, discute avec Louis Blanc, avec Proudhon, éprouve, en les entendant, le sentiment qu'il s'élève dans la hiérarchie révolutionnaire, et prend alors la tenue appropriée à son nouveau *tchine*; arrivé sans barbe, les cheveux longs et peignés jusque sur la nuque, il se fait tondre la tête, se laisse pousser une barbiche, transforme sa redingote en jaquette à la mode[4]. Quand il a pris un élégant appartement, avenue Marigny, son cabinet y devient « l'oreille de Denys[5] » de la révolution internationale; lui, il en est le prophète intarissable. Les Français qui l'entendent l'admirent d abord, puis s'effrayent, avec lui comme avec Bakounine, de cette « verve

1. Voir *Correspondance de Michel Bakounine*, préface. — Annenkof, *Souvenirs et esquisses*, III, pp. 160 et suiv.
2. *Id.*, III, p. 173.
3. *Mémoires*. — Du même, *Œuvres*, IX, p. 118.
4. Annenkof, *ouvr. cité*, III, p. 152.
5. *Id.*, p. 173.

barbare[1] », de cette façon de poser et surtout de résoudre les questions, de ces facultés extraordinaires, énigmatiques : les Russes, de leur côté, sourient de la timidité des Français, se rappellent la fable des bâtons flottant sur l'onde, et dressent, de nos mérites et démérites, un compte qui se solde rarement par un actif.

De tous nos juges, les plus indulgents sont ceux de l'ancienne génération; ils parlent, comme au XVIIIe siècle, de cette amabilité parisienne qui, « dans les salons, rassemble et pacifie les représentants plus ou moins passionnés de toutes les opinions[2] », et qui se fait sentir jusque chez les gens du peuple. « Ils ont quelque chose de satisfait que je n'ai pas remarqué autre part.... Leur politesse, leur bienveillance, leur cordialité sont la preuve d'un ordre de choses supérieur[3]. » C'est sans doute que leur tempérament national est mieux équilibré, plus façonné par des siècles de culture et de conditions sociales plus équitables qu'ailleurs. « La répartition plus égale des biens de la terre a contribué puissamment au bonheur des Français, en donnant un plus grand nombre de gens passablement heureux et passablement contents[4]. » Les Russes pourront s'inspirer, quelque jour, de cette bonne humeur et de cette activité; en attendant, le souvenir qu'ils en gardent leur fait oublier les fatigues d'un voyage qui, parfois, a été bien dur. « Je suis content d'y être allé... je suis content de tout ce que j'y ai fait[5] », répète Baratynski mourant.

L'opinion contraire est généralement exprimée par des gens plus jeunes, que la germanomanie des années trente a portés aux jugements absolus. Le *babylonisme* de Paris ahurit Biélinski :

1. Annenkof, *id.*, p. 172. — Herzen, *Œuvres*, IX, p. 55.
2. Baratynski, *Œuvres*, p. 380.
3. *Id.*, pp. 393, 377. — Voir aussi Stroief, II, p. 189.
4. *Id.*, p. 392.
5. *Id.*, pp. 383, 384.

« tout y est gigantesque, dit-il, la cupidité, la débauche, la frivolité, exactement comme l'élaboration des idées, des sciences, comme les élans généreux. Se reconnaître dans ce tourbillon, c'est très difficile [1]. » D'autres sont rebutés par les agitations de la politique. Gogol s'irrite de voir qu'elle préoccupe les Français plus que la littérature et l'art; puisqu'elle est vide, cette politique, il faut bien que leur tête le soit aussi [2]. Le fait est que, si l'esprit français éblouit au premier abord, « il se vide, en un seul jour, jusqu'à la dernière goutte... Le lendemain, même chez le Français auquel on ne peut refuser l'estime, c'est un néant effroyable [3] ». Ce qui veut dire, sans doute, que Gogol n'a trouvé chez nous ni les rêves qui l'agitent, ni son goût russe des interminables discussions, ni l'habitude d'y faire intervenir ces raisons générales, mystiques, si chères aux Russes de tous les temps.

Ce goût et cette habitude expliquent pourquoi ceux qui sont les plus éloignés de Gogol — ceux justement qui font de la politique leur premier intérêt — jugent des Français à peu près comme lui. Habitués aux spéculations que rien ne gêne, puisque la Russie n'a pas de vie politique, ils trouvent que les Français s'arrêtent sans cesse à des considérations mesquines; que, préoccupés d'intérêts étroits, ils ne voient plus l'ampleur des problèmes mondiaux; qu'ils manquent donc à leur vocation historique, qui est de révolutionner le monde, et cela non seulement par myopie intellectuelle, mais peut-être aussi par bassesse de caractère. Leur classe dirigeante d'à présent, la bourgeoisie, n'a ni les vertus de l'aristocratie, qu'elle a ruinée, ni la générosité du peuple, qu'elle dupe; elle exploite sa puissance de la façon la plus cynique. « La corruption est partout, écrit Herzen; elle est dans le corps législatif, dans la littérature, dans la presse, la famille [3]. »

1. Annenkof, *Souvenirs et esquisses*, III, p. 218.
2. Gogol, *Rome*. — Cf. *Annenkof et ses amis*, p. 185.
3. Lettres au *Contemporain*, 1847. *Œuvres complètes*, IV, pp. 144-190.

Il ne fait de réserves qu'en faveur des ouvriers qui ont seuls, dit-il, conservé la bonhomie, le respect de la femme, l'amour des enfants. Comment sait-il, d'ailleurs, que ces vertus n'existent plus chez les bourgeois? Évidemment, par ses promenades sur le boulevard; par ses amis, tous bohêmes de la littérature et de la politique; par les calembredaines des petits journaux, par celles enfin des voyants socialistes et des Allemands dont il s'était entiché jadis[1].

Les lettres où il contait ces nouveautés furent assez mal accueillies en Russie. Granovski, alors à ses débuts dans le professorat, les jugea spirituelles, mais vides : « c'est comme cela que les Français écrivent sur la Russie[2] ». Botkine remarqua, de son côté, que « cette lettre aurait pu être écrite par un Allemand... »; qu'il n'est pas sage de juger d'un pays « avec cet air de matador »; que, si la littérature française est grivoise, ce n'est peut-être pas la faute des bourgeois français, et qu'après tout, la Russie serait bien heureuse d'en avoir de semblables[3]. Avait-il raison? Autant Herzen était brillant, autant Botkine l'était peu; son amour de l'Opéra et du restaurant Brébant lui enlevait toute autorité aux yeux des idéalistes qui étaient en train de conquérir la Russie. Il fut donc renvoyé à son rang, dans le troupeau d'Épicure, et nous entendrons tous les écrivains de la génération suivante répéter les propos de Herzen.

1. Voir plus loin, pp. 411 et suiv.
2. Stankiévitch, *Correspondance de Granovski*, II, p. 424.
3. *Annenkof et ses amis*, pp. 550 et suiv. — *Souvenirs et esquisses*, d'Annenkof, III, p. 163.

CHAPITRE XXXI

LES TENDANCES POLITIQUES DES « ANNÉES QUARANTE »

La continuation de l'ancien libéralisme.
Le nouveau mouvement : ses promoteurs, hommes et livres. Nos romans à tendances : le *georgesandisme*.
Le socialisme : l'action de Leroux, de Saint-Simon, de Fourier, de Proudhon. Les histoires de la Révolution; la moralité qu'on en tire.
L'attente d'un nouveau « geste » français.

La répression qui a frappé les décembristes après 1825 n'a pas mis fin au mouvement politique. D'abord, tout relégués qu'ils sont au fond de la Sibérie, les échos d'Europe les atteignent et ravivent leurs espérances. Quand, en 1830, ils sont expédiés de Tchita à Pétrovsk, le commandant de l'avant-dernière station leur remet des journaux. « C'est alors, raconte la princesse Volkonskaia, que nous apprîmes la Révolution de juillet; ce ne furent que chants et hourras, toute la nuit, parmi ces messieurs [1]. » Plus tard, nous les voyons enseigner le français à des popes sibériens, leur faire traduire de Gérando [2], écrire sur le rôle des étrangers en Russie, exprimer la conviction que la postérité saura les suivre « dans l'effort vers les vrais biens, la liberté civile, l'égalité de tous devant la loi [3] ».

La Russie pouvait-elle désespérer plus que la Sibérie? Il y

1. *Mémoires*, p. 91.
2. *Messager historique*, octobre 1906, *Mémoires* de Khoudiakof.
3. Sémevski, *Le mouvement social dans la première moitié du XIXe siècle*, pp. 63 et suiv.

restait beaucoup de libéraux échappés aux poursuites; mais, à vrai dire, pas les plus courageux. Herzen en a décrit plusieurs et notamment un certain prince B..., élevé à Paris, riche, spirituel, jadis détenu quelques semaines dans la forteresse des Saints Pierre et Paul, ce qui lui vaut un grand prestige. Il a, dans son bureau, les portraits de tous les révoltés de marque, de Hampden à Armand Carrel, et derrière cet « iconostase révolutionnaire », une bibliothèque de livres assortis[1]. Il passe donc, dans le monde, pour un conspirateur dangereux : mais la police sait fort bien que les raisons qui l'ont retenu en décembre 1825 le retiendront toujours; il est dangereux tout juste comme le Répétilof décrit par Griboiédof[2].

Moins en vue, mais plus actifs sont les *outchitels* qui continuent sur leurs élèves l'œuvre de leurs confrères du XVIIIe siècle. Les uns sont des Russes, pour la plupart étudiants improvisés pédagogues; ils sont fort écoutés quand ils apportent à leurs élèves les poésies défendues par la censure politique[3]. Les autres sont des Français que les souvenirs de la Révolution et de la Grande Armée revêtent d'un prestige pas toujours mérité. Le prince Krapotkine estime son M. Poulain, ex-grognard et grand démocrate[4]; Granovski, le M. Joniaud dont les phrases sonores l'ont enthousiasmé. « C'était là des idées de civilisé; quelle différence avec tout ce qu'on entendait à Pogoriéletz[5]! » Herzen enfin goûte M. Bouchot, de Metz, avec sa physionomie impassible, son grand nez, la réserve méprisante dont il sort subitement, pour approuver l'exécution de Louis XVI[6]. Français et Russes, tous ces maîtres justifient le mot de Krapotkine, qu'il n'est pas en Russie d'homme de quelque

1. *Mémoires. Œuvres complètes*, VI, pp. 206, 207.
2. *Le Malheur d'avoir de l'esprit*, acte IV, sc. IV.
3. Krapotkine, *Autour d'une vie*, pp. 66, 67.
4. *Id.*, p. 47.
5. Stankiévitch, *ouvr. cité*, p. 10. — Viétrinski, *Granovski et son temps*, p. 4.
6. *Œuvres*, VI, p. 71.

valeur qui n'ait dû l'impulsion décisive à son professeur de littérature[1].

Plus grande encore est l'influence des lectures que les jeunes gens font au hasard, et des philosophes du XVIIIe siècle, qui dorment toujours au fond de toutes les bibliothèques[2]; et des journaux qui parlent de La Fayette ou de Béranger; et d'écrivains enfin qu'on jugerait inoffensifs. Qui peut être moins suspect que Joseph de Maistre? Pourtant son jugement sur le malheur qu'a la Russie d'être en dehors de l'unité catholique a fait le pessimisme de Tchaadaief, et les pages désolantes de celui-ci ont converti moins de gens au catholicisme qu'à la nécessité d'un « quatre-vingt-treize » russe. Voici, d'autre part, le marquis de Custine, qui n'est pas plus près de la Révolution que Joseph de Maistre. « Il apprend beaucoup de vérités effrayantes sur la Russie, écrit Pogodine; pour sa peinture des effets du despotisme, que nous ne remarquons pas de nous-mêmes, je suis prêt à me prosterner à ses pieds[3]. » — « Il a agi sur moi comme un cauchemar, comme un roc sur la poitrine, répète Herzen.... Ce pays, cette épouvantable société, c'est la Russie[4]! » Que faire alors, sinon soulever, renverser ce roc?

On peut dire qu'il n'y a pas de livre français qui n'y pousse, par la comparaison qu'il suggère entre deux états de civilisation; mais il faut constater qu'il y en a de spécialement dangereux, et tout d'abord, ceux de nos romantiques à tous crins. Pour eux, en effet, la victoire sur « l'ancien régime littéraire » en a été une aussi sur l'ancien régime politique[5]; ils s'estiment donc tenus de partager toutes les aspirations des temps nouveaux, de quelque ordre qu'elles soient. Ces aspira-

1. *Autour d'une vie*, p. 89.
2. *Id.*, pp. 99, 100. — *Antiquité russe*, XV, pp. 836 et suiv., *Mémoires* d'Alexandra Passek.
3. Voir Enguelgart, *Littérature russe du XIXe siècle*, II, p. 336.
4. *Journal*, cité par Enguelgart.
5. Voir préface de *Cromwell*.

tions, ils les incarnent dans des personnages de roman, qui, d'une part, exaltent les rêves illimités de l'avenir, et, de l'autre, accablent le présent des sarcasmes les plus amers. Rêves mystiques et peintures satiriques ont sur l'imagination russe un attrait qu'augmente encore la forme romanesque; comment ne pas suivre un héros si bien tourné?

Voici les *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue. « On en parle partout, constate Biélinski en 1839... nos revues lancent des phrases sur leur génialité, sans d'ailleurs l'expliquer[1].... » Vers 1847 seulement, il la comprend. « Ce livre n'est que le développement d'un mélodrame.... Son héros est impossible, son héroïne pas naturelle... l'épilogue est surprenant de banalité et d'emphase », mais tout cela est racheté par des tableaux fidèles de la société contemporaine, par des instincts nobles, par l'amour de l'humanité; en définitive, « ces pages sont marquées du cachet d'un haut talent[2]. » On lit donc Eugène Sue, et d'autant plus que la censure ne songe pas à l'arrêter : ce qu'il attaque, n'est-ce pas cette France de Louis-Philippe qu'il est du bon ton officiel de traîner dans la boue?

Victor Hugo, lui aussi, est beaucoup lu, moins pour son génie et son romantisme que pour certaines tendances. Il n'est pas exact que, comme on l'a dit parfois, la Russie de ce temps ne les ait pas remarquées : comment aurait-elle pu les ignorer, alors que la presse conservatrice ne cessait de dénoncer et ses héroïnes infidèles ou incestueuses, et ses enfants naturels, et ses parricides[3], et surtout ses incitations malsaines aux misérables? « Il ferait mieux de leur apprendre à travailler. Mais le culte du pauvre, avec son incapacité et sa paresse, est à la mode parmi les écrivains français d'aujourd'hui[4]. » Leurs lecteurs russes s'y

1. *Œuvres*, IX, pp. 7 et suiv.
2. *Id.*, XI, p. 138.
3. Vessine, *Le journalisme russe*, p. 339.
4. *Bibliothèque pour la lecture*, article de Senkovski, cité par Piatkovski, *Histoire de la culture russe*, II, p. 355.

associent bientôt. Stassof raconte[1] que, élève de l'Institut de Jurisprudence, il se nourrissait — comme tous ses camarades — de romans français, mais qu'il y cherchait moins les aventures de l'héroïne que les opinions de l'auteur. Au sortir de ces lectures, il se rencontrait, chez des amis, avec le professeur Olimpief, un pédant que son éternelle cravate blanche dénonçait au mépris des jeunes. « Il tombait sur la rhétorique et l'affectation de Hugo... Soit! lui répondais-je, mais il y a en lui des trésors que vous ne voulez ni voir ni comprendre, la flamme intérieure, la défense des abandonnés, des méprisés, des opprimés! » Puis, un jour, à propos de l'*Antony* de Dumas, la discussion tombe sur les droits des bâtards. Olympief se fâche tout rouge, les vieillards crient, Stassof crie plus fort et démontre que « le fait social est absurde », et que « l'homme a rarement tort, mais le fait social toujours[2] ».

Encore plus que Sue et que Victor Hugo, George Sand est la propagatrice des idées nouvelles. D'abord, tous les conservateurs et tous les gallophobes lui font de la réclame par leurs plaisanteries sur Mme *Spériodka* (Dudevant), ses pantalons d'homme, ses gros cigares, ses soupers « à la table des pourceaux d'Épicure[3] », sa prétention d'être « un honnête homme », qui, accueillie, « devrait faire voir en Lucrèce Borgia un parfait gentleman[4] ». On la lit donc, pour son excentricité, pour ses opinions, et aussi, mais moins, pour la beauté de son style. « Il est la dernière de ses qualités, écrit le jeune Granovski à ses cousines, bien qu'il soit assez beau pour lui assurer une des premières places parmi les grands écrivains.... Je la crois le plus grand cœur de la littérature contemporaine... elle a pour elle son génie, ses souffrances qui lui ont souvent arraché de ces cris que le monde condamne, parce que ses oreilles sont

1. *Antiquité russe*, 1881, XXX, pp. 420 et suiv.
2. *Stello*, paroles du Dr Noir.
3. Articles de Senkovski, de Gretch. Voir Vessine, *ouvr. cité*, pp. 352, 432, etc.
4. Khomiakof, *Œuvres*, I, p. 572.

trop faibles[1]. » C'est aussi l'avis de Biélinski; d'abord il l'a critiquée, mais il a senti, pendant que son ami Panaief lui lisait *Spiridion*, une révolution s'accomplir en lui. Dès lors, Gœthe, Hoffmann, Schiller n'existent plus pour lui; pour mieux adorer ce qu'il avait brûlé, il se met à rapprendre le français[2]. En attendant de le savoir, il rugit d'enthousiasme à chaque nouvelle traduction qui paraît. *Le Meunier d'Angibault*, c'est la peinture magistrale de l'ignorance et de la bassesse du bourgeois français[3]; *Consuelo* est divin; *Melchior* vous pénètre comme l'éclair qui découvre des horizons immenses[4]; *Mauprat* est la simplicité, la beauté, l'esprit, la poésie. « Et quelle *humanité* dans chaque ligne, dans chaque mot!... George Sand n'a ni amour ni envie à l'égard des privilégiés, elle n'admire ni ne méprise les autres; elle ne connaît ni plébéiens, ni aristocrates; elle ne connaît que *l'homme*[5]! »

C'est donc en ses œuvres que la jeunesse l'étudie maintenant. « J'avais seize ans lorsque je lus pour la première fois l'*Uscoque*, écrit Dostoievski.... Je passai toute la nuit dans la fièvre[6]. » — « Mes sœurs et moi, se rappelle une vieille dame, nous passions les nuits à nous lire des romans de George Sand; nous les discutions jusqu'à l'aube[7].... » — « Je passais des nuits entières dans ses romans, raconte le collégien Skalkovski.... Je fis même une espèce de scandale, en Quatrième Préparatoire, en donnant, dans un devoir sur une de nos lectures, au choix, le compte rendu de *Lucrezia Floriani*.... Du reste, on ne me punit pas[8]. » Et, en effet, l'image fantaisiste qu'ils s'étaient faite de George Sand, suffisait à persuader les gar-

1. Lettre de Janvier 1842. Stankiévitch, *ouvr. cité*, II, p. 201.
2. Panaief, *Souvenirs littéraires*, pp. 321-323.
3. *Œuvres*, X, p. 375.
4. Lettres à Botkine, dans Engnelgart, *ouvr. cité*, II, p. 529.
5. *Œuvres*, V, p. 301.
6. *Pensée russe*, 1894, juin, p. 322.
7. Vladimir Karénine, *George Sand, sa vie, ses œuvres*, I, p. 23.
8. Skalkovski, *A Paris*, p. 194.

diens de l'ordre moral que de telles œuvres ne pouvaient avoir qu'un éphémère succès de scandale.

Pourtant, déjà dans les années quarante, quelques faits permettent de juger des résultats du *georgesandisme*. On connaît l'histoire de Botkine avec la modiste Armande, une Française de Moscou qu'il s'était mis en tête d'épouser, bien qu'en personne discrète, elle ne tînt pas au sacrement; mais il y tenait, lui, car il avait des principes, ceux de George Sand. « Voilà donc, répondait-il aux conseils de ses amis, voilà donc la fin de votre humanitarisme!... Exploiter une femme, jouir d'elle, puis la rejeter quand on est fatigué! Fi! » Il l'épouse donc, part avec elle pour le Havre, en voyage de noces, et, au débarqué, s'en sépare pour toujours. Le bruit courut qu'en route ils s'étaient disputés sur *Jacques*, toujours de George Sand[1].

Mais ce n'est pas sur ces extravagances qu'il faut juger l'action du *georgesandisme*; à mesure qu'il a pénétré en Russie, il y est devenu comme un nouvel Évangile. Pour Dostoievski, dans un article écrit beaucoup plus tard, George Sand est au premier rang des écrivains qui, « surgissant là-bas, dans le pays des miracles sacrés, ont attiré à eux, de notre Russie, une somme énorme de pensées, d'amour, de nobles élans, de vie et de convictions profondes... » Il parle ensuite de la beauté de ses types moraux, de sa poésie, mais revient, pour finir, à son influence humanitaire. « Tout ce qu'elle a apporté de paroles nouvelles, d'universellement humain, a trouvé un écho dans notre Russie; rien ne nous en a échappé[2]. »

Ce sont justement ces « paroles nouvelles » qui ont pris possession de la Russie nouvelle, et le reste n'a pas compté; Khomiakof remarque justement que les admirateurs de *Melchior* ont laissé passer, sans la lire, *la Mare au Diable*[3]. Nous verrons

1. Annenkof, *Souvenirs et esquisses*, III, pp. 182 et suiv. — Herzen, *Œuvres posthumes*.
2. *Journal d'un écrivain*, juin 1876. — Cf. Louis Mazon, *Gontcharof*.
3. *Œuvres*, I, p. 96.

pourtant qu'il y a eu quelqu'un pour recueillir la poésie de George Sand, en même temps qu'un peu de leur tendance. C'est d'ailleurs celle-ci qui a fait, plus que leur beauté littéraire, le grand succès des *Récits d'un Chasseur*.

Les germes semés par nos romanciers ont été ensuite enfoncés dans le sol russe par des écrivains moins brillants, mais d'action plus longue. Ce sont, d'une part, nos socialistes; de l'autre, nos historiens de la Révolution.

Des premiers, il en est un qu'on ne peut séparer de George Sand; c'est Pierre Leroux : « Je ne suis, écrivait-elle, que son pâle reflet,... que le vulgarisateur qui cherche à traduire dans ses romans la philosophie du maître[1] ». Et, en effet, tels et tels de ses romans et en particulier ceux qui ont tant enthousiasmé Biélinski, *Spiridion*, *le Meunier d'Angibault*, ne sont que du pur Leroux. Il n'est donc pas étonnant que les deux écrivains soient arrivés en Russie l'un conduisant l'autre. Quand Panaief a fini de lire *Spiridion* à Biélinski, il lui traduit aussitôt des articles de la *Revue indépendante* de Pierre Leroux, que, d'ailleurs, Granovski lui avait déjà signalés l'année d'avant. « Fais attention, frère, ne te livre pas à la philosophie allemande... lis les historiens français, lis Pierre Leroux.... C'est un des hommes les plus intelligents et les plus nobles de l'Europe[2]. » Biélinski le lit donc, et de même tous les jeunes gens que nous trouverons impliqués dans le prétendu complot des Pétrachéviens[3].

L'influence de Saint-Simon est plus ancienne : déjà, dans les années vingt, il est en relations avec le futur décembriste

1. Voir *Revue de Paris*, 1904, juillet, *George Sand et la démocratie*, de Marius-Ary Leblond.

2. Cf. Ivan Tourguénief, *Souvenirs littéraires*, T. X des *Œuvres complètes*, p. 30; Stankiévitch, *ouvr. cité*, II, p. 440.

3. Sur l'importance de l'importation de ces livres, voir le rapport du policier Liprandi, dans l'*Antiquité russe*, VI, p. 84.

Lounine[1]. Il semble pourtant n'avoir eu d'action notable qu'après 1830. Quand l'échec du soulèvement russe de décembre 1825, puis de la révolution polonaise de 1830, a quelque peu démodé le libéralisme à la façon de La Fayette, et que, d'autre part, la philosophie allemande envahit les esprits, ceux qui ne veulent pourtant pas sortir tout à fait du vieux courant, cherchent un refuge dans le saint-simonisme, auquel le procès de 1833 fait justement une bruyante réclame. Herzen a raconté l'impression profonde que lui firent, d'une part, ces jeunes gens qu'on voulait ridiculiser, avec leurs longues barbes, leurs gilets d'une seule pièce, leurs pantalons blancs, et, de l'autre, les principes du saint-simonisme, et surtout l'émancipation de la femme et la réhabilitation de la chair. « Un nouveau monde frappait à la porte; nos âmes, nos cœurs s'ouvrirent à lui. Le saint-simonisme devint le fonds de toutes nos convictions et le reste[2]. »

Fourier et Proudhon ont agi moins à Moscou, déjà conquis par Saint-Simon, qu'à Pétersbourg, dans les années d'avant 1848. « Les livres de Proudhon et de Cabet, peu lus en France, puis les livres plus populaires de Fourier, devinrent chez nous, raconte Annenkof, l'objet d'études, de discussions passionnées, de suppositions de tout genre.... Ils étaient dans toutes les mains; ils eurent, comme précédemment Schelling et Hegel, leurs orateurs, leurs interprètes, leurs commentateurs, et même leurs martyrs[3]. »

Leur influence se retrouve donc partout, à peu près autant chez les slavophiles[4], qui les exsècrent, que chez les libéraux avancés et les socialistes proprement dits[5]. Il faut noter pourtant que, dès cette époque, ceux-ci connaissent d'autres apôtres.

1. *Archive russe*, 1877, *Souvenirs d'Auger*.
2. *Mémoires*, VI, p. 195 et suiv.
3. Annenkof, *Souvenirs et esquisses*, III, pp. 70, 71. — Cf. Mikhaïloski, *Œuvres*, III, pp. 439-49.
4. Lettre de Biélinski à Annenkof, *Annenkof et ses amis*, p. 612.
5. Voir Otto von Sperber, *Die social-politischen Ideen Alexander Herzens*.

Ils sont au courant des polémiques de Marx contre Proudhon, et, bien qu'en général l'éloquence de celui-ci leur en impose plus, ils ne laissent pas d'admirer celui-là. « En 1843 et 1844, à Paris, écrit-il à son ami Kugelmann, les aristocrates russes me portaient en triomphe[1].... » Il y en a d'autres qui ont lu Max Stirner[2] et rêvent déjà d'anarchie; mais, sans doute, par griserie de mots et goût russe des solutions extrêmes. « Tout cela, remarque justement Marx, n'était chez eux que pure gastronomie[3]. » En tout cas, chez l'homme qui sera longtemps le prophète de la révolution russe, chez Herzen, les idées de nos socialistes domineront jusqu'au bout, combinées avec les leçons de notre Révolution.

Ces leçons commencèrent tard. C'est en 1842, raconte Panaief, qu'un de ses amis rapporta de Paris une courte histoire de la Révolution qui fut une révélation pour tous les membres de son cercle, car, jusqu'alors, ils n'avaient rien lu sur ce sujet[4]. Les années suivantes, après Thiers et Mignet, ils découvrirent Louis Blanc. « Quel livre que cette *Histoire de Dix ans*! s'écrie alors Biélinski[4].... Et cet homme est notre contemporain! Que suis-je, moi, devant lui? On est honteux, devant une telle œuvre, de penser à tous les barbouillages qu'on a commis[5]!... » Puis les opinions de Lamartine sur les Girondins, de Leroux sur Robespierre et le discours de celui-ci à la fête de l'Être suprême, deviennent l'occasion de discussions dont il semble se dégager qu'un Quatre-vingt-treize serait bien utile à la Russie. « Il nous faudra passer par la Terreur pour devenir des hommes, affirme Biélinski.... On sait le proverbe : tant que le tonnerre ne gronde pas, le moujik ne se signe pas[6]. » D'autres

1. Annenkof, *ouvr. cité*, p. 159.
2. Funck-Brentano, *Les sophistes allemands et les nihilistes russes*, p.201.
3. *Nouveau Temps*, n° 11 239.
4. *Antiquité russe*, 1901, septembre, souvenirs de Panaief.
5. Annenkof, *ouvr. cité*, III, p. 172. — *Antiquité russe*, 1901, septembre, p. 484.
6. Panaief, *ouvr. cité*, p. 323.

sont plus doux, mais tous ils sentent passer en eux comme un frisson d'épopée; vingt ans plus tard, Herzen vibre encore à ce souvenir.

« Lequel d'entre nous n'avait pas entendu les discours menaçants de Danton ou de Mirabeau? qui n'avait été jacobin, terroriste, ami ou ennemi de Robespierre? qui n'avait été soldat de la République avec Hoche ou Marceau?... Oh! que nous avons aimé les Français quand nous aspirions de toute la force de nos poumons l'air frais qui soufflait, sur le monde pour la première fois, par la grande ouverture de 1789 [1]! »

Est-il nécessaire d'ajouter que les esprits ouverts à de tels enthousiasmes ne le sont plus aux influences anglaises ou allemandes? que le byronisme n'est plus qu'un objet de raillerie? que le romantisme a disparu devant le réalisme qui dépeint la Russie telle qu'elle est pour suggérer qu'il faut la faire autre? que le hégélianisme fataliste et conservateur s'est évanoui sans laisser de traces? « Où sont-ils, s'écrie Khomiakof, les fruits de l'éducation intellectuelle reçue de l'Allemagne? où est cet entraînement qui faisait citer à tort et à travers des textes inintelligibles pour les Allemands eux-mêmes, et assommer le public par des formules sèches et ténébreuses qui tuaient toute pensée vive [2]? » Ce n'est pas seulement Hegel, c'est Schiller et Gœthe qui sont oubliés. Au fait, les avait-on jamais connus? « Le germanisme de beaucoup d'écrivains russes n'était que la conséquence très passagère du mouvement de la littérature française [3]. »

Il faut donc retirer les injures qu'on lui a dites. Biélinski bat sa coulpe : « Maudite ignorance! si j'avais su tout cela plus tôt, je n'aurais pas écrit tant de sottises [4] ». Il sait maintenant que cette influence française, dont il avait chanté le *Requiem*, durera toujours [5]; que les déclamations sur l'immoralité de notre

1. *La Cloche*, 1865, articles choisis, pp. 544 et 720.
2. *Œuvres*, I, p. 158.
3. *Id.*, p. 184.
4. Panaief, *ouvr. cité*, p.322.
5. *Œuvres*, V, p. 7.

littérature sont ridicules; que, dans les genres frivoles, les Français ont cent fois plus d'esprit que les Russes, et que cela ne les empêche pas d'avoir l'esprit pratique et scientifique : « Tout ce qui est expérience, observation, recherche, est développé au plus haut degré chez eux[1] ». Il se peut qu'en pure spéculation ils soient, comme le dit Herzen, à deux siècles derrière les Allemands, mais en action ce sont les Allemands qui retardent, et sans doute il était impossible qu'il en fût autrement[2]. « Si vous aviez connu en 1830, disait Heine aux Français, ne fût-ce qu'une partie de la philosophie allemande, vous n'auriez jamais fait vos journées de Juillet. Il y fallait une concentration de pensées et de forces, une généreuse unité, une certaine vertu, une irréflexion que votre vieille école pouvait seule permettre[3]. »

On convient, d'ailleurs, que son influence généreuse ne s'étend pas sur tous les Français ; qu'il faut excepter les hommes d'État qui, fermés à l'idéal, emploient leurs forces à consolider un régime et une société d'ores et déjà condamnés : « Je me souviens, rapporte Annenkof, que quelques mots dits par moi pour défendre Guizot provoquèrent le rire ironique de tous nos amis[4] ». Comment, en effet, pardonner à Guizot et à son roi « leur peu de souci de l'esprit national », c'est-à-dire leur refus de mettre l'État au service de « la France typique, celle qui, dans toutes les questions d'ordre social, politique, moral, cherche la réponse absolue, et veut l'imposer, au besoin, par la force[5]? » C'est en cette France idéale que l'on espère, en elle que l'on vit. « Nous habitions la Russie, ou plutôt Pétersbourg, écrit Chtchédrine, mais notre vraie vie, notre vie intellectuelle et morale, se passait en France.... Il s'en émanait, de cette France,

1. *Œuvres*, VII, p. 249; II, p. 206; IV, p. 141, etc.
2. *Id.*, III, p. 280. — Cf. Herzen, *Journal*, 1842, p. 31.
3. *De l'Allemagne*, trad. fr., p. 178.
4. Annenkof, *Souvenirs et esquisses*, III, pp. 65 et suiv.
5. *Id.*, p. 68.

la foi en l'humanité, la confiance que l'âge d'or n'était pas derrière, mais devant nous.... En un mot, tout ce qui était bon et désirable, toute la pitié, tout nous venait d'elle; nous en attendions tout [1]. »

Mais qu'arrivera-t-il si cette attente est trompée? En somme, la France qu'on aime ainsi est, selon le mot de Barante, une France d'imagination; ce n'est pas l'esprit français, mais le rêve d'avenir de quelques Français qui séduit les Russes. Or, ces Français sont isolés même dans leur pays; autour d'eux, la France officielle, bourgeoise et paysanne vit pour des intérêts que les Russes trouvent méprisables. Que, dans le conflit qui se prépare, cette seconde France ait le dessus, les nouveaux gallomanes lui tourneront le dos « avec le dégoût de Luther à sa sortie du Vatican [2] ».

1. *De l'autre côté de la frontière*, chap. IV. — Annenkof, *ouvr. cité*, III, p. 153, — de même, l'article de Gabriel Monod sur Herzen, *Revue bleue* du 3 octobre 1908.
2. Herzen, *la Cloche*, articles choisis. — Guerchenzone, *Images du passé*, *Herzen et l'Occident*, *passim*.

LIVRE V

LE DÉCLIN DES INFLUENCES FRANÇAISES

(1850-1900)

CHAPITRE XXXII

LA POLITIQUE ET LA GALLOPHOBIE

La révolution de 1848 et la réaction.
Napoléon III et Nicolas Ier; la guerre de Crimée, le rapprochement qui la suit.
La révolte de la Pologne; la guerre de 1870, l'attitude du gouvernement et de la société russe. — L'évolution vers l'alliance.
Ses adversaires. Les ennemis de la France napoléonienne, puis de la République bourgeoise. Les invectives de Gorki.

La révolution de Février éclata alors que la plupart des hommes marquants de la colonie russe étaient absents de Paris. Aussitôt Tourguénief et Bakounine revinrent de Belgique où ils s'étaient rendus, l'un pour suivre Mme Viardot, l'autre après son expulsion de France par le ministre de l'Intérieur, Duchatel[1]; Herzen accourut de Rome, où des cris de *Evviva la Republica francese!* au bal masqué, l'avaient averti des événements. En route, ils rencontrèrent, l'un, dans le nord, un Commissaire de la République, très haut empanaché[2]; l'autre, dans le midi, le

1. Sur cette expulsion, préface de sa *Correspondance*, pp. 39 et suiv.
2. Voir *l'Homme aux lunettes fumées* et *Nos gens m'ont envoyé* (traduit sous ce titre : *Monsieur François*), dans *Reliques vivantes* et *Œuvres dernières de Tourguénief*, éditée, chez Hetzel.

frère de l'archevêque Sibour avec lequel il but à la république universelle[1]. Ils se retrouvèrent à Paris, ivres d'espérance; autour d'eux on imaginait déjà Nicolas Ier devenu constitutionnel et formant un cabinet responsable[2].

Ces illusions durèrent peu. Bakounine disparut le premier, chargé d'une mission mystérieuse qui semble bien n'avoir été qu'une nouvelle expulsion, mais élégante[3]. Tourguénief, indifférent, s'en alla en Brie finir les *Récits d'un Chasseur*. Herzen vit les journées de Juin, songea à se faire tuer sur une barricade; puis, calmé, attendit les perquisitions de la police et l'expulsion qui s'ensuivit[4]. Londres devint alors le refuge des émigrés russes, doublement exilés maintenant que Paris leur était interdit.

En Russie, l'annonce de la Révolution avait produit d'abord une panique dans la société élégante et riche. Comme en 1793, elle crut à l'imminente fin du monde. « Voici, peut-être tranché, s'écriait-on, le destin de l'Europe, de l'humanité[5]! » Cependant les libéraux chantaient :

« Partons, mon ami Guizot!
Vraiment, ce n'est pas trop tôt[6]. »

Et Biélinski reprochait à ses amis de ne l'avoir pas retenu à Paris, en 1847, pour y jouir du spectacle unique qui se préparait. Mais, bientôt après, ce sont d'autres nouvelles. Voici Lamartine, ce pâle Lamartine au pouvoir! mais non, il n'y est déjà plus! c'est un général maintenant qui, dans son petit doigt, est aussi méchant que Paskiévitch tout entier[7]. On le regrette pourtant, cet ogre, quand il est remplacé par un prétendant au trône. La réaction

1. *Mémoires* de Herzen, *Œuvres*, VIII, p. 225.
2. *Id.*, IX, p. 119.
3. *Correspondance de Michel Bakounine*, préface.
4. *Œuvres*. IV, pp. 276 et suiv.; VIII, pp. 239 et suiv.
5. *Antiquité russe*, LXXV, pp. 37-39.
6. *Messager russe*, mars 1883, article de Léontief.
7. Annenkof, *Souvenirs et esquisses*, III, p. 220.

triomphe donc, et à Paris, et à Pétersbourg. Ce n'est plus le temps où l'on pouvait, en sablant le Xérès, dénoncer les tyrans[1]! tous les murs ont des oreilles, tous les livres français sont suspects; on en saisit beaucoup, et parfois aussi leurs lecteurs. Tous les convives du fameux dîner en l'honneur de Fourier, Dostoievski compris, sont envoyés en Sibérie[2]. Biélinski meurt à temps pour n'être pas de la fournée; à Moscou, Granovski renonce aux livres pour les cartes et, lui aussi, il mourra bientôt[3]. Il semble qu'il n'y ait plus de place, entre la France et la Russie, que pour des rapports officiels, et d'ailleurs mauvais.

La chute de Louis-Philippe avait presque consolé Nicolas Ier de la proclamation de la République. Il offrit bien, selon l'usage, son armée à tous nos adversaires possibles, mais ne s'émut pas outre mesure des manifestations polonophiles de l'Assemblée Constituante. Un peu plus tard, le 2 décembre, à son tour, le consola de la République, sans d'ailleurs qu'il eût de sympathies pour Louis-Napoléon : on sait comment, fidèle à son système de piqûres d'épingle, il accorda au nouvel Empereur le même titre de « bon ami » qu'au Sénat de Hambourg[4]. Quand arriva l'affaire des Lieux Saints, il aurait fallu à Napoléon III une vertu surhumaine pour ne pas exploiter les chances que lui offrait la russophobie anglaise de retourner la coalition contre les Russes.

Cette coalition, on travaille, en France, à la rendre populaire en montrant, au théâtre de la Porte Saint-Martin, les Cosaques de 1814 égorgeant de paisibles Champenois[5]. La Russie, elle, n'est pas obligée de remonter jusqu'à 1812, pour s'échauffer.

1. Panaief, *Souvenirs littéraires*, p. 326.
2. Pour l'histoire des *pétrachéviens*, Sémevski, *La question paysanne en Russie*, t. II.
3. *Granovski et sa correspondance*, Stankiévitch, I, p. 213 et suiv.; II, p. 221.
4. *Antiquité russe*, XXVII, p. 181.
5. Camille Rousset, *Histoire de la guerre de Crimée*, I, p. 80.

Notre intervention ruine les rêves généreux des slavophiles : « grâce à elle, écrit Khomiakof, on verra continuer les pillages, les meurtres, les viols, toutes les misères de nos frères en Bosnie et en Bulgarie[1] ». Quant aux gallomanes — sans même parler de ceux qui, comme Mme Svetchine, voient dans tout conflit franco-russe « une guerre civile[2] », — ils ne nous reconnaissent plus dans « cette monstrueuse alliance avec l'Angleterre » ; ils en concluent donc « que la France n'est plus cette belle France qui, par l'éclat de sa littérature, l'urbanité, l'élégance de ses mœurs, la dignité et la splendeur de sa Cour, a longtemps servi de modèle à la civilisation : elle a été reniée, abjurée, traînée aux gémonies par les Français eux-mêmes. Ils ont brûlé ce que nous avons adoré. Comment notre admiration survivrait-elle à ce qui n'est plus[3]? »

On voit pourtant, sur les glacis de Sébastopol, que tout le passé n'est pas mort. Les Russes trouvent que les Français font la guerre « plus délicatement[4] » que leurs alliés; qu'ils mettent dans leurs rapports avec les blessés, les prisonniers, les combattants eux-mêmes, une sorte d'amitié instinctive. « Dans tout ce que disaient leurs officiers, raconte le capitaine Dechtchinski, il était facile de remarquer beaucoup de sympathie pour la nation russe[5]. » Les soldats, de leur côté, observent que « les Français offrent aux prisonniers, qui son tabac, qui sa ration de goutte[6] » : que, par contre, ils bousculent les déserteurs, sauf quand ils les croient Polonais; et qu'alors, ils les traitent si bien « qu'au bout d'une demi-heure, ils ont l'air tout épanouis[7] ».

L'autre côté n'est pas en reste d'amabilités : aux suspensions d'armes, les officiers russes descendent de leurs bastions, offrent

1. *Œuvres*, I, p. 498. — *Id.*, p. 503.
2. Lettre de 1854.
3. Viazemski, *Lettres d'un vétéran russe*, *Œuvres*, VI, p. 232.
4. Affirmation du colonel Rosine. Voir Alfred Rambaud, *Français et Russes*, p. 213.
5. Alfred Rambaud, *id.* p. 243.
6. Général Herbé, *Français et Russes en Crimée*.
7. Général Vanson, *Crimée, Italie, Mexique*, p. 56.

des cigares, prononcent des paroles courtoises, et non pas simplement, comme le veut Tolstoï, pour montrer qu'ils savent le français[1], mais aussi pour accorder leur geste et leur langage avec leurs sentiments réels. Le feu repris, on s'efforce d'être humain; après un assaut repoussé, un témoin nous montre les glacis de Malakof couverts de blessés français que personne ne peut aller chercher. « Plus d'un cœur de soldat russe brûlait du désir de porter secours à ses adversaires de tout à l'heure;... le nuit venue, plusieurs soldats réussirent à leur porter à boire[2]. » Quant aux prisonniers, l'accueil ne leur laisse rien à désirer. « Vous saurez, ma bonne mère, écrit le capitaine Malafaye, que j'ai été, pour ainsi dire, fêté à Sébastopol. Les généraux et les princes rivalisaient de politesse, et les officiers subalternes se sont conduits avec nous comme des camarades[3]. »

S'il en est ainsi, pourquoi se bat-on contre, et non pas les uns à côté des autres? « On disait de part et d'autre qu'il était fort malheureux que les circonstances de la politique nous eussent faits adversaires au lieu de nous faire alliés[4]. » Les Russes le sentent d'autant mieux que les alliés pour lesquels, jadis, ils ont versé tant de leur sang, leur tournent le dos maintenant. Le capitaine Dechtchinski et ses camarades passent par Berlin. « Cela nous affligea de voir que, chez une nation qui était notre alliée, ni les militaires, ni même la population, ni même le gouvernement, ne nous marquaient la moindre sympathie[5]. » Ce qu'il faut donc, c'est oublier les chicanes du passé, et ne retenir de la guerre, selon l'expression de Morny, « qu'un sentiment d'estime réciproque fondé sur les souvenirs d'une attaque formidable et d'une héroïque défense[6] ».

1. *Sébastopol en mai 1835*, pp. 233 et suiv. de la trad. franç.
2. Récit du colonel Plouchtchinski; Alfred Rambaud, *ouvr. cité*, p. 210.
3. Perret, *Récits de Crimée*, p. 398.
4. Général Herbé, *ouvr. cité*, p. 221.
5. Alfred Rambaud, p. 245.
6. Dépêche de décembre 1855. Duc de Morny, *Une ambassade en Russie*.

Alexandre II le lui redit dans les mêmes termes [1], l'année d'après, et la société est si bien du même avis que lorsqu'une ambassade française assiste aux fêtes du couronnement, à Moscou, on lui fait une réception fatigante à force d'enthousiasme. « Les mots « sympathie pour la France » finissent par me prendre sur les nerfs, tant on nous les répète. Le vent souffle ainsi [2]... »

On sait qu'il ne tarda pas à tourner; dès 1863, ces mêmes sympathies polonaises qui avaient rendu les rapports si difficiles de 1830 à 1848, brouillèrent encore les deux nations, au grand profit de ces « alliés » de la Russie si peu chauds en 1855. En 1866, en 1870, le gouvernement russe est le spectateur bienveillant et le complice des succès prussiens, à la vérité, sans en prévoir tous les effets [3].

Au début, on pense, à Pétersbourg, que la lutte se prolongera, et qu'à un moment la Russie en sera l'arbitre. L'Empereur ne croit donc pas être imprudent en se laissant aller à son affection pour son oncle Guillaume; de leur côté, les dignitaires germano-baltiques, les ultra-conservateurs et, par un étrange accord, les libéraux cosmopolites affichent bruyamment leurs sympathies prussiennes. « Dans cette guerre, écrit Ivan Tourguénief, la civilisation et le progrès sont du côté de la Prusse [4]. » Mais le reste du public est pour la France, et nos premiers échecs ne font que fortifier cette disposition quasi générale. « Dans nos soi-disant « hautes sphères », écrit le censeur Nikitenko, on se réjouit. Mais dans la société, tout le monde est hostile aux Prussiens et sympathique aux Français [5]. » La crainte d'une Prusse agrandie y a sa part, sans doute; mais moins que certains souvenirs. « Malgré le despotisme napoléonien, la France est la terre des

1. De Morny, dépêche du 8 août 1856.
2. *Id.*, du 15 sept. 1856.
3. Comte Vassili, *La société russe*, I, pp. 386 et suiv.
4. Emile Haumant, *Ivan Tourguénief*, p. 82 et suiv. — Comparer les opinions de Mme de Kalergis-Mouchanof dans la *Revue des études franco-russes*, février 1908.
5. *Antiquité russe*, LXXIII; *Journal de Nikitenko*, août 1870.

progrès intellectuels et politiques. Nous avons pour le peuple français une sympathie instinctive parce qu'il a, le premier, travaillé à l'établissement de cet ordre politique et social qui renferme, sinon des modèles à imiter, du moins des matériaux qui aideront à la transformation des autres peuples[1]. » Sur quoi Nikitenko conclut, juste à l'inverse de Tourguénief, que « ce ne sont pas les Prussiens et les Français qui se battent, mais l'avenir et le passé. Le fantôme d'un conservatisme féodal, à la façon du moyen âge, se dresse sur l'Europe[2] ».

Peu à peu, toutes les nuances de l'opinion se fondent dans le même sentiment. Pendant que, dans la *Gazette de Moscou*, Katkof dénonce l'ivresse germanophile d'une certaine coterie, Ivan Tourguénief bat sa coulpe et proteste contre les appétits de ses héros de la veille. « Les Alsaciens sont Français de cœur et d'âme; la langue n'a rien à y voir; » il croit, d'ailleurs, que « leur vanité et leur horreur de la vérité » ne permettront jamais aux Français de se relever[3]. Plus confiant, Dostoievski compte sur les épreuves pour les ramener « à une nouvelle vie, à de nouvelles pensées[4] ». En attendant, il perd ses illusions sur les Allemands le jour où, à Dresde, dans une bibliothèque, il entend un savant vénérable réclamer, du haut de ses cheveux blancs, le bombardement de Paris[5]. Mais, à vrai dire, il n'en avait jamais eu beaucoup, de ces illusions, et le jugement de Nicolas Tourguénief a plus de portée.

« J'ai toujours aimé les Allemands et les ai toujours considérés comme le peuple le plus civilisé du monde. Les circonstances ont fait que non content de les estimer, je les ai aimés. Le souvenir de nos professeurs de Gœttingue, celui de Stein, celui de l'accueil trouvé en Allemagne quand on nous persécutait dans notre pays, tout cela m'a attaché à elle : j'ai toujours désiré la voir unie, et toujours cru que son unité serait un gage de paix

1. *Journal de Nikitenko*, août-septembre 1870.
2. *Id.*, décembre.
3. Émile Haumant, *ouvr. cité*.
4. Lettre à sa nièce, août 1878, *Antiquité russe*, XLVII, p. 165.
5. Lettre à Maïkof, du 30 décembre 1870.

européenne.... Je me suis trompé. Les Allemands imitent Napoléon qu'ils avaient toujours maudit : c'est pour moi une amère désillusion [1]. »

Ce sentiment, on le manifeste autant que le permet le gouvernement. M. Thiers, en quête d'un appui, traverse Varsovie : « A la gare, dit-il dans un rapport, une foule immense m'attendait, recueillie, calme, silencieuse, le chapeau à la main, et ayant le tact de se taire pour ne pas me créer des obstacles [2] ». A Pétersbourg, les sympathies s'expriment même à la Cour, où le Grand-duc héritier et son entourage sont pour la France. Mais il n'en résulte que de bonnes paroles, des attentions délicates, des souscriptions en faveur des blessés français; telle quêteuse, qui est d'ailleurs une des actrices les plus aimées du Théâtre Michel, ne trouve pas de maison où l'accueil et l'offrande ne dépassent son espérance [3]; de sorte qu'on pourrait redire, en ces jours de deuil, les paroles de Morny, à Moscou, aux jours de gloire : « Jamais les Français n'ont été ainsi accueillis [4] ». La Russie est assurément le seul pays capable de montrer si peu de rancune à des vainqueurs et tant de sympathie à des vaincus.

Le drame se termine enfin par la signature des Préliminaires de Versailles. Alexandre II se hâte de féliciter son oncle, et de lui rappeler, en même temps, qu'il l'a aidé : « Je suis heureux d'avoir été en situation de vous prouver mes sympathies [5].... » Pendant qu'il prend cette hypothèque sur la reconnaissance prussienne, ses sujets s'interrogent sur l'avenir. Nicolas Tourguénief pense que l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine va retarder pour longtemps la marche de la civilisation. Nikitenko n'y croit même plus, à cette civilisation. « Elle n'a fait que créer des armes perfectionnées et de nouveaux sophismes pour

1. Lettre du 2/14 juillet 1871. Sverbéief, *Mémoires*, I, p. 493-494.
2. A. Sorel, *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*, I, p. 400.
3. Souvenirs de Mlle Delaporte.
4. Duc de Morny, *Une ambassade en Russie*, p. 197.
5. Sorel, *ouvr. cité*, p. 252.

justifier la politique de conquête et de pillage[1]. » Le seul espoir, pour qui rêve encore de progrès, c'est que la France se relève. « Cette question de sa vie ou de sa mort, de sa résurrection ou de l'anéantissement de son grand génie, me semble, écrit Dostoievski, une question de vie ou de mort pour l'humanité européenne[2]. »

Les événements qui suivent ne sont pas pour faire espérer cette résurrection : la Commune éclate, et pendant que la Russie révolutionnaire y applaudit[3], la Russie officielle resserre ses liens avec l'Allemagne : Guillaume Ier, flanqué de Bismark et de Moltke, vient recevoir, à Pétersbourg et à Moscou, les ovations de la classe dirigeante. Cependant la France se ressaisit et, sans trop le dire, on s'en réjouit, car ce relèvement oblige l'Allemagne à ne pas négliger la Russie. Alexandre II parle donc à notre ambassadeur des « sympathies indestructibles de la Russie pour la France[4] »; le chancelier Gortchakof nous conseille d'être forts, très forts. Puis, en 1875, la Russie s'unit à l'Angleterre pour empêcher l'Allemagne d'en finir avec ces forces renaissantes; c'est le premier signe d'une évolution que les événements d'Orient précipiteront. En 1878, l'Allemagne laisse mutiler le traité de San-Stéfano; dès lors, une alliance franco-russe est dans l'air; il faut, pour la retarder, du côté russe, un restant d'attaches allemandes et la crainte de la contagion révolutionnaire; du côté français, le mauvais vouloir de politiciens, les uns anglomanes, les autres sans énergie contre le parti qui ne veut pas d'un accord entre la République et le Tsarisme.

On sait comment, d'une part, le nationalisme russe d'Alexandre III, de l'autre, les événements de Bulgarie, détachèrent

1. *Journal*, septembre 1870, aussitôt après l'arrivée de la nouvelle du désastre de Sedan.
2. Delines, *La France jugée par la Russie*, p. 120, sans indication de source.
3. Comte Vassili, *La société russe*, I, p. 392-393.
4. *Id.*, I, p. 393.

complètement la Russie de la tradition d'Alexandre II. En France, cependant, des historiens nous avaient appris à corriger l'image du Cosaque pillard par celle du moujik qui, de sillon en sillon, a prolongé l'Europe des rives du Dniéper au fond de l'Asie; d'éloquents critiques consacraient la gloire européenne des poètes et des romanciers russes[1]; des voyageurs et des romanciers nous décrivaient les mœurs de là-bas, non sans les embellir un peu, mais, à vrai dire, c'était là une idéalisation nécessaire[2]. Le temps n'est plus du Grand Turc et de François Ier; pour qu'un rapprochement franco-russe fût durable, il fallait vaincre, en France, le préjugé sur la barbarie russe, comme avait été vaincue, en Russie, la méfiance de la France républicaine.

Les rapports politiques des deux pays aboutissent donc à l'alliance rêvée depuis si longtemps : l'état de choses s'établit enfin qui semble le plus favorable au développement des influences. Mais nous savons que, jadis, plus le gouvernement était gallophobe, plus la société était gallomane : notre attrait va-t-il subsister quand il ne sera plus celui du fruit défendu?

Nous avons laissé les libéraux des années quarante, les uns en route vers la Sibérie, les autres fuyant de pays en pays devant la réaction dont le 2 décembre marqua l'apogée. Que ce 2 décembre pût aider indirectement au triomphe de leurs idées, aucun des exilés russes ne l'imagina; moins avisés que les révolutionnaires italiens, ils s'associèrent sans réserve aux invectives de leurs amis français contre le nouvel autocrate. Ils ne lui surent aucun gré d'avoir amené la suppression du servage par la guerre de Crimée; quant à celle d'Italie, elle leur parut la

1. Nous ne pouvons énumérer ici les livres et les articles par lesquels Alfred Rambaud, Louis Leger, Anatole Leroy-Beaulieu, Melchior de Vogüé ont répandu chez nous la connaissance de la Russie.

2. Voir les romans de Mme Henri Gréville, des pièces telles que *les Danicheff*, etc.

contrefaçon déloyale de leur propre programme, et tout ce que Tourguénief trouve pour en récompenser Napoléon III, c'est de le comparer à Héliogabale et Caracalla[1]. Vient la révolte de la Pologne et, pour elle, Napoléon III se brouille avec la Russie, tout comme Herzen lui-même. Il n'en reste pas moins la bête traquée dont Herzen sonne l'hallali et, du même coup, celui de la France. Son rôle dans le monde est fini, écrit-il après 1866; elle a vendu son aînesse révolutionnaire pour un plat de lentilles; qu'il lui arrive malheur maintenant, personne ne détournera seulement la tête[2]! Et là-dessus il s'en va à Beblenheim, chez Jean Macé, prêcher le séparatisme aux Alsaciens[3].

Ces condamnations retombent naturellement du gouvernement sur la nation qui le soutient ou le subit. Pour les « intelligents » de ce temps, le Français est toujours ignorant, vaniteux, cupide; Tourguénief s'indigne, et contre l'épicier qui lui donne, sur la traite des serves dans la Russie d'autrefois, des renseignements qui, tout compte fait, ne sont pas inexacts[4]; et, d'autre part, contre les hommes de lettres que leurs « propos de concierge » mettent plus bas encore que cet épicier. Herzen, de son côté, s'en prend à Victor Hugo, à ses phrases sur la « Ville Lumière »; puis à cette ville elle-même, où l'argent est tout, où le vice tient le haut du pavé, « le vice tout cru, sans mélange de cette galanterie d'autrefois qui en faisait un plaisir aussi de l'esprit; où l'on ne retrouve plus nulle part cette physionomie originale qui inspirait l'amour ou la haine, le respect ou le dégoût sans limites[5] ». Théâtre, littérature, vie privée, habitudes mondaines, il juge tout de même, et nous verrons, en parlant des voyageurs russes de ce temps, à quel point ses opinions ont influé sur ses contemporains.

1. Lettre à Annenkof, août 1859.
2. *La Cloche*, articles choisis, p. 710.
3. *Antiquité russe*, LII, p. 661.
4. Émile Haumant, *Ivan Tourguénief*, p. 63.
5. Herzen, *Œuvres*, IX, p. 117.

Arrive 1870, et beaucoup de ces contempteurs de la France, non seulement retournent la tête, mais reviennent de la haine à l'amour, à l'amour intéressé, il est vrai; car quelques-uns voient dans notre malheur l'occasion d'amorcer la révolution mondiale. En août, Bakounine proclame le décès irrémédiable de l'État français; en septembre, il explique aux Lyonnais que le moyen d'arrêter les Prussiens, c'est de proclamer l'anarchie [1]; quand enfin la Commune éclate, il l'accueille avec une joie tempérée seulement par la crainte du modérantisme de ses chefs : « Delescluze, Flourens, Blanqui lui-même, me donnent de sérieuses inquiétudes [2] ». Puis, quand les choses se gâtent, il espère encore en la vertu d'un bel exemple : « Les Parisiens ne périront pas inutilement; qu'ils fassent sauter Paris s'il le faut [3] ! » et bien que Paris ne saute pas, son espérance n'est pas tout à fait trompée. « Le jeune Russe, écrit Tikhomirof, suivit palpitant les péripéties du drame qui se déroulait sur les bords de la Seine. Il vit couler le sang; il entendit les cris déchirants des femmes et des enfants mitraillés sur les bastions. Pourquoi ces gens-là mouraient-ils? pour l'émancipation de l'ouvrier, pour la grande idée sociale [4] ! »

On compte, d'ailleurs, malgré la réaction qui suit la Commune, que « la France reprendra la tête du mouvement [5] ». Bakounine, après les élections de 1876, déclare « la liberté sauvée, cette fois encore, par le grand peuple français [6] ». Mais la République qui sort de ces élections est une République bourgeoise, anarchique peut-être, mais nullement anarchiste : on raille donc son opportunisme, on s'indigne de son « wilsonisme », de son « panamisme ». « Jamais on n'a vu, s'écrie le prince Krapot-

1. *Correspondance*, p. 345 et suiv.
2. Lettre du 5 avril 1871. Dragomanof, *ouvr. cité*, pp. 345, 346.
3. *Id.*, p. 346.
4. *La Russie politique et sociale.*
5. Krapotkine, *Autour d'une vie*, p. 280.
6. *Correspondance*, p. 380.

kine, pareille dégradation des Parlements... Le parlementarisme n'inspire que dégoût à qui l'a vu de près[1]. » Puis, encore une fois, le mépris de notre vie politique engendre celui de toute notre vie. Forts des « documents » de nos romanciers naturalistes, publicistes et voyageurs font notre procès avec une âpreté qui laisse loin derrière elle les épigrammes de jadis. C'est que, si les gallophobes du passé s'inspiraient seulement de l'amour de la patrie russe, ceux d'à présent nous jugent en citoyens du monde — du monde à venir : leurs coups tombent de plus haut, et le fait que nous sommes maintenant les alliés de cette patrie russe n'est pas de nature à les détourner; bien au contraire!

Être l'allié de la Russie, en effet, c'est être celui du Tsar; c'est lui apporter, non seulement un appui militaire et financier, mais encore une espèce d'approbation de son autocratie, de son despotisme. Que cette approbation lui vienne de Guillaume II, personne n'y verra rien à redire; mais que ce soit de « Marianne », voilà qui est inadmissible. Que penser de nos hommes d'État républicains, d'un Gambetta qui dit à Skobélef : « Avec un Parlement, vous blaguerez cent ans sans rien faire »; d'un Andrieux qui conseille à Alexandre III de ne pas capituler devant les bombes? Que penser aussi de nos bourgeois libéraux qui prêtent leurs économies au Tsar et se font ainsi les Shylocks du pauvre moujik, en attendant le jour où, par un nouveau prêt, à la veille de la réunion de la première Douma, ils donneront au « tyran » les moyens de se passer d'elle et d'étrangler la jeune liberté russe?

L'alliance de la France et de la Russie — une fois passés les premiers entraînements de Kronstadt — est donc peu populaire dans la fraction la plus remuante de « l'intelligence ». De bonne heure, l'opinion s'y établit qu'un « splendide isolement »

1. *Paroles d'un révolté.*

vaudrait mieux que des liens qui menacent d'entraîner la Russie dans une guerre pour l'Alsace-Lorraine[1]. Qu'a-t-elle à faire de l'alliance du peuple « cannibale » qui chante, au sujet de ses ennemis,

On va leur percer le flanc!
Plan! Rataplan! Rataplan[2]!

Sa véritable alliée, c'est cette Allemagne studieuse où « l'armée est d'un côté, et le peuple de l'autre, qui ne rêve que de paix ». Si la France était sage, c'est à la Triple-Alliance qu'elle adhérerait — le progrès et la civilisation sont pour elle, comme pour la Prusse en 1870 — et c'est d'ailleurs l'avis de tous les Français éclairés qui veulent, de Jaurès à Mirbeau, « racheter le crime du chauvinisme français devant l'humanité[3] ».

L'expression la plus caractéristique de cet état d'âme, c'est le pamphlet où Gorki raconte sa visite à la « Belle France[4] ». A Paris, dans les rues, il croise des soldats qui s'amusent à fusiller des travailleurs; c'est en pataugeant dans le sang qu'il arrive au domicile de la belle, moitié lupanar et moitié corps de garde. On l'y introduit dans un sous-sol mal odorant dont les murs sont tendus de titres des divers emprunts russes; le plancher est recouvert d'un tapis en peau de nègre des colonies, sur lequel est imprimée, en lettres rouges, la Déclaration des Droits de l'Homme; au plafond, est peinte une trogne grimaçante avec un casque à pointe, des moustaches qui poignardent le ciel, et quatre mâchoires; c'est le cauchemar, le croquemitaine de la belle France. Mais la voici qui paraît : de sa grâce passée, elle n'a gardé qu'une sorte de désinvolture canaille : sa voix, ses yeux dénoncent son métier. « Vous amusez-vous chez moi? »

1. Voir notamment la série des articles de Slonimski dans le *Messager d'Europe*.
2. Koudrine, *La France contemporaine*, p. 433. à propos du livre du lieutenant Lavisse, *Tu seras soldat*, et des *Cahiers du capitaine Coignet*.
3. *Id.*, pp. 433, 435, 448, 612, etc. — Cf. article de Mirbeau dans la *Neue freie Presse*, du 14 juillet 1907, etc.
4. Collection du *Savoir* (*Znanié*), XIII, mai 1906.

demande-t-elle à l'étranger. Il confesse que la vue des soldats le trouble, et aussi le souvenir de l'argent prêté au Tsar. Elle s'excuse en minaudant : « Je suis femme; vous comprenez, il me faut un ami. — Mais ne vous êtes-vous pas déshonorée par ce prêt? — Déshonorée! Ah, que vous êtes vieux jeu! » Il s'en va, et tandis qu'à droite et à gauche on fusille des travailleurs, il se livre à d'amères réflexions. « Sais-tu ce que tu as fait, toi, France, mère de la liberté, toi, Jeanne d'Arc?... Ta main mercenaire a fermé à tout un peuple la route de la liberté et de la civilisation.... Mais non, tu n'as pas ralenti d'un jour le mouvement vers la liberté : seulement, tu feras couler encore un peu plus de sang russe. Que ce sang teigne en rouge les joues aveulies de ton visage menteur.... O mon adorée (d'autrefois), reçois dans les yeux mon crachat de sang et de fiel! »

Nous n'avons guère à nous émouvoir de ces invectives; dans ces dernières années, il n'est personne qui n'en ait eu sa part, depuis les « lâches républicains » de Suisse[1], jusqu'aux « pharisiens de New-York[2] »; seuls, les « nobles Berlinois[3] » ont été relativement ménagés[3]. Nous pouvions, nous, d'autant moins échapper à cet universel crachat, si cher à quelques Russes[4], que, quoi que nous fassions, nous scandaliserons toujours les idéalistes qui veulent que notre passé nous condamne à répéter indéfiniment le même geste. Nous sommes, pour eux, les derviches tourneurs de la Révolution : « Tournez! tournez toujours! » Si d'ailleurs nous en mourons, ce sera simplement la conclusion harmonieuse de notre histoire. Les Grecs et les Hébreux, peuples initiateurs, se sont ensevelis sous les ruines de leurs temples;

1. Procès de Tatiana Léontief.
2. A propos de la réception de Gorki en Amérique.
3. Voir l'adresse des étudiants de Kharkof (*Nouveau Temps*, n° 11 128, mars 1907), aux Berlinois qui ont protesté contre l'affluence des étudiants russes dans leurs hautes écoles.
4. Ivan Tourguénief, *Fumée*, p. 317 de la trad. franç.

notre destinée sera la même[1], et notre mort, sans doute, servira l'humanité. « Les Parisiens ne peuvent périr inutilement, disait tout à l'heure Bakounine : qu'ils fassent sauter Paris ! »

Quoi que nous pensions du conseil, nous devons constater que, depuis soixante ans, les prophètes de la Russie nouvelle — Tolstoï excepté — nous clouent périodiquement au pilori; que les jeunes générations n'ont pas cessé d'entendre dénoncer « la grande trahison » des Français; que hier encore la majorité des deux premières *Douma* appartenait aux partis qui se sont fait une habitude de cet anathème. On en conclurait que « l'intelligence » tout entière a glissé dans la gallophobie, si l'on ne savait déjà à quel point ses habitudes et ses goûts dépendent peu de certaines boutades. Fone Vizine et Rostoptchine nous ont accablés jadis de traits qu'ils avaient souvent empruntés à des Français; Gorki fait de même, en s'inspirant d'Octave Mirbeau[2]; l'écoute-t-on mieux que Fone Vizine et Rostoptchine? Notre influence en Russie a résisté aux gallophobes en caftan national, en plaid ossianesque, en lunettes hégéliennes : il faut attendre encore avant de décider que la blouse du prolétaire l'a mise en fuite.

1. Renan, *La réforme intellectuelle et morale,* p. 236.
2. Une des trouvailles de Gorki, c'est la chambre tapissée de peau de nègre où la Belle France reçoit son visiteur. Elle vient des *Vingt et un jours d'un neurasthénique*; M. Mirbeau l'avait déjà vue chez le général « Achinard ».

CHAPITRE XXXIII

LES RUSSES A PARIS

Les voyageurs d'après la guerre de Crimée : l'aristocratie russe aux Tuileries. — Les expositions universelles et l'affluence des roturiers.
Les jugements des « intellectuels » d'avant 1870; ceux des touristes plus récents, des Russes fixés à Paris. Leur point de rencontre.
Le dernier flot : étudiants et étudiantes.

Dans ce dernier siècle, l'Europe s'est couverte de chemins de fer, et les touristes russes accourent au sifflet de leurs locomotives « comme les perdrix à celui du chasseur[1] ». Une fois en Occident, ils s'y dispersent plus que jadis : on en voit maintenant devant chaque site, chaque monument, dans toute salle de cours ou de jeu; après Nice, ils découvrent Trouville et Biarritz. Se peut-il que, malgré tant d'attractions diverses, Paris reste le but essentiel de leurs voyages?

Entre 1848 et 1856, nous avons peu de visiteurs; ceux de la veille ont été rappelés en Russie; ceux du lendemain n'ont pas encore la permission d'en sortir. Mais après la guerre de Crimée, comme en 1800, comme en 1815, un flot de Russes accourt vers Paris, « pour y voir le sphinx[2] » — Napoléon III — et sa nouvelle Cour, ou simplement pour jouir des plaisirs dont on a si peu profité depuis 1830. En tête de ces voyageurs, il y en a que

1. *Antiquité russe*, XLV (1885), p. 89. Vers de Podolinski.
2. Anatole Leroy-Beaulieu, *Un homme d'État russe*, p. 105; lettre de la grande-duchesse Hélène à Miloutine.

la France n'avait plus vus depuis 1815; plusieurs grands-ducs nous visitent coup sur coup, et telle expression légendaire sur leur « tournée » dans les bas-fonds parisiens semble dater de ce temps. Derrière eux, se pressent des Troubetzkoï, des Orlof, des Galitzyne, des Obolenski, des Chouvalof, d'autres encore, que souvent — en dépit de certain proverbe — leurs femmes accompagnent[1]. En ville, on ne remarque pas ces dames, car le chroniqueur assure que maintenant, « on ne distingue plus la Moscovite cérémonieuse de la Parisienne pur sang. Les mouvements, le regard, le chignon monstrueux, le vêtement si léger qu'il en est transparent, la Moscovite prend tout aux lionnes du demi-monde[2] ». A la Cour, cependant, celles que l'ambassadeur présente[3] font sensation, comme jadis leurs grand'mères à la Malmaison ou à Saint-Cloud[4], par leur nom, leurs diamants, parfois par leur beauté. Théophile Gautier les chante, évoque les « femmes-cygnes » des légendes du Nord

... il en est une
Qui chez nous descend quelquefois,
Blanche comme le clair de lune
Sur les glaciers, dans les cieux froids[5].

Taine, de son côté, s'émeut devant « la Diane de Tauride, belle et grande comme une fille de Jupiter, pâle et blanche d'une blancheur de neige... », et, tout philosophe qu'il est, il a « presque envie de plier les genoux[6] ».

Ce flot ne se ralentit qu'en 1863, quand le spectre de la Pologne passe encore une fois entre Français et Russes[7]. Des salons du

1. Zablotski-Desiatovski, *Le Comte Kisseliof et son temps*, III, passim. — Cf. Ivan Aksakof, *Lettres*, III, pp. 314, 325, etc.
2. *Antiquité russe*, XLV, 1885, p. 89. Vers de Podolinski.
3. Zablotski-Desiatovski, *ouvr. cité*. — Voir aussi Frédéric Loliée, *Frère d'Empereur*, pp. 240 et suiv.
4. Voir plus haut, p. 201.
5. *Émaux et Camées*.
6. *Notes sur Paris de Frédérie-Thomas Graindorge*, p. 136.
7. « Qui l'a évoqué, ce fantôme, sinon vous, les Français ? » Viazemski, X, p. 239.

noble faubourg se ferment à ceux-ci[1]; le quartier latin leur fait grise mine[2] : à Samara, par représailles, l'assemblée de la noblesse demande au Tsar de priver de leurs prérogatives les gentilshommes assez félons pour aller encore à Paris. Mais cette mauvaise humeur passe vite et, dès 1867, l'Exposition universelle fait venir d'innombrables visiteurs, les poches gonflées de l'or du rachat des serfs. Ils sont plus de 20 000, dit-on, et l'un d'eux assure qu'en son palais Napoléon n'est pas tranquille; ils pourraient l'enlever s'ils voulaient[3].

Arrivent la guerre, la Commune : Paris est en ruines, et de la « pourriture impériale » il ne reste, semble-t-il, que notre ferme propos de n'y pas retomber. N'importe! après le Paris « musée de nudités féminines et de comestibles appétissants[4] », on verra le Paris régénéré de la France républicaine. On revient donc, non sans un arrêt à Berlin, où l'on s'étonne du mauvais goût des femmes et de l'arrogance des hommes[5]. En somme, on ne respire qu'au delà du Rhin : voici la frontière, les douaniers français, et, selon leur humeur ou la sienne, le Russe les trouve exécrables ou charmants; un correspondant du *Nouveau Temps*, qui devait avoir bien mauvaise mine, se plaint qu'on ait retourné ses poches[6]. Mais le train repart vers Paris, et les impressions de jadis, à son approche, s'effacent maintenant devant celle que produit la tour Eiffel. On la cherche de loin, on la trouve, on s'étonne, et c'est en la discutant encore qu'on entre en gare[7]. « Quelle foule! trouverons-nous un facteur, une voiture, une chambre? — Rue Lafayette! c'est là qu'Angélique donnait rendez-vous à Gaston! — Le boulevard! où sont donc les pro-

1. Anatole Leroy-Beaulieu, *Un homme d'État russe*, p. 105.
2. Modestof, *De la France*, pp. 14, 15, 16.
3. Pétrof, *Les Russes à Paris*, pp. 60 et suiv.
4. Chtchédrine, *De l'autre côté de la fontière*, p. 167.
5. *Ibid.*, pp. 60 et suiv. — Cf. Ivan Strannik, *l'Ombre de la maison.*
6. *Nouveau Temps*, 1906. — Cf. Chtchédrine, p. 168.
7. Diedlof, *Lettres de l'Exposition*; Ivan Strannik, *Les Mages sans étoile*, etc.

meneuses demi-nues dont on parle à Moscou? — Qui sont ces gens qui crient? Des camelots! on les croirait sortis de l'Enfer de Dante[1]. — Allons au restaurant; nous y mangerons du *dendo*, du *perdro*, du *tiourbo*[2]. — Dieu! quelle toilette!... Chez nous on sait faire la jupe; mais mon chapeau est trop timide. » Et dès le lendemain, Madame commence le tour des grands magasins : « Que tout y est donc bon marché[3]! » — tandis que Monsieur visite la Chambre, les musées, Dieu sait quoi encore! Il faut bien qu'il se documente, et ne croyez pas que ce soit pour son plaisir. Les *Chato-de-fler* dont la Russie fourmille conviennent mieux à sa « large nature »; les nôtres lui semblent froids, étriqués, et d'ailleurs un peu chers pour les souvenirs qu'il en garde[4].

C'est qu'en effet les aristocrates qui dépensaient sans compter sont moins nombreux que jadis : l'élément qui grandit maintenant, c'est celui des roturiers. Voici le marchand que l'humoriste Leikine nous montre sur la tour Eiffel, datant d'à côté du paratonnerre la carte postale, où il décrit aux amis de là-bas sa lutte contre l'aigle qui veut ravir une plume au chapeau de sa femme. Voici enfin la jeunesse qui jadis laissait Paris à « la haute ». De Heidelberg à Zurich, puis à Genève, elle a glissé jusqu'au boulevard Saint-Michel qu'étonnent ses cheveux incuites et ses longs plaids jaunâtres. Mais bientôt la plupart émigrent vers les Gobelins où ils passent le temps à boire du thé en arrêtant les détails de la révolution prochaine; quelques-uns courent Paris, s'habillent à la *Belle Jardinière*, se font élaguer barbe et cheveux, travaillent ou ne travaillent pas, mais notent des impressions qui nous diront si la Russie nouvelle pourra s'accommoder de nous aussi bien que celle du « despotisme ».

1. Leikine, *Nos gens à l'étranger*, et Diedlof, *passim*.
2. Chtchédrine, *ouvr. cité*.
3. Ivan Strannik, *Les Mages sans étoile*.
4. Pétrof, *Les Russes à Paris*, pp. 220, etc.

Avant 1870, tous les jugements sur Paris des intellectuels russes tiennent de ceux de Herzen[1]. Tourguénief n'y voit que des grilles gardées par des zouaves « à face bestiale » — c'est le repaire du bandit! — puis des théâtres, des cafés, des rues bruyantes d'où s'élèvent, dans des relents d'absinthe et de poudre de riz, des voix éraillées de cocottes[2]. Dostoievski, lui, s'en prend aux bourgeois parisiens. Ils crèvent d'orgueil : « dès qu'ils ont un ruban rouge, ils vous crachent au nez, ou peu s'en faut ». Ils sont charlatans; tel boutiquier vous fait gaspiller 60 francs quand vous n'en vouliez dépenser que dix. Ils sont bavards : leur Jules Favre vaut ce gardien du Panthéon qui clame devant la tombe de Jean-Jacques : « Ci-gît l'homme de la nature et de la vérité! » Ils sont cupides : « avoir le plus possible d'argent, c'est leur code moral; ils n'ont aucune conviction ». Ils n'ont pas de mœurs non plus, et ils s'en vantent; tandis qu'en Russie, un « noceur » n'est qu'un « vaurien bien nourri », en France, il se croit une vocation d'en haut, il pose pour le type national. Et le tableau finit par l'évocation des trois personnages dont l'inévitable conjonction forme le ménage français, *Bribri*, l'époux, *Mabiche*, l'épouse, et *Gustave*, le moins heureux des trois[3].

Ces informations, Dostoievski les a jugées lui-même quand il a prévenu son lecteur, en commençant, qu'il « radoterait effroyablement[4] ». Il n'était pas riche; il lui fallait, pour vivre, noircir beaucoup de copie, et comme il n'avait pas le Diable boiteux pour lui soulever le toit des maisons, force lui était de délayer des réminiscences de Paul de Kock. Il l'a donc fait, pour le plaisir du lecteur[5], qui veut qu'une correspondance de

1. Voir plus haut, p. 427.
2. *Fantômes*, traduit par Mérimée dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1866.
3. *Notes d'hiver sur des impressions d'été*, *Œuvres complètes*, III, *passim*. — Lettre à Strakhof, *Correspondance*, traduct. Bienstock, p. 299.
4. *Notes d'hiver...*, p. 31.
5. *Nouveau Temps*, n° 11 676, septembre 1908.

Paris soit piquante, et aussi pour le sien. « Les phrases qui abîment les étrangers ont pour les Russes un charme inexprimable. Nous ne l'avouons pas; parfois nous ne le savons pas nous-mêmes. Il y a en elles, en ces phrases, comme une sorte de vengeance pour un tort quelconque, déjà ancien. J'accorde que ce sentiment est laid; je suis pourtant convaincu qu'il existe en chacun de nous[1] ». Cela dit, on doit reconnaître que beaucoup de ses traits portent . L'emphase des orateurs de ce temps, au Palais, à la Chambre, à Notre-Dame, à la Sorbonne, n'a pas été signalée que par lui[2]. Il n'a pas eu tort non plus de remarquer, comme Gogol[3], l'insignifiance de beaucoup de conversations. « Quelle indifférence à tout!... Je me suis trouvé dans une société nombreuse; on aurait dit qu'ils avaient tous peur de parler de ce qui n'est pas ordinaire, petit, de ce qui offre un intérêt général... C'est probablement qu'ils ont désappris à penser et à parler sérieusement[4]. » S'il avait voulu le faire, lui, il aurait sans doute senti que, l'intérêt général étant ce qui divise le plus, il est sage de n'y pas toucher en société. « Les grandes idées qui bouleversent le monde, » c'est fort bien; mais parler boulevard, théâtre et restaurant est peut-être encore moins vain.

Ivan Aksakof nous arrive en 1857, et bien que slavophile, avec le désir « de trouver et de comprendre les bons côtés que Dieu donne à chaque peuple[5] ». La foule, les milliers de voitures, les étalages tentateurs, le ruissellement des lumières l'éblouissent d'abord, mais bientôt le lassent; il se sent pris d'une aigreur qu'il s'efforce de combattre par une étude consciencieuse des curiosités parisiennes. Une de ses premières visites est pour la

1. *Notes d'hiver...*, p. 9.
2. Émile Faguet, *Politique et morale*, pp. 203-205, article sur Quinet.
3. *Rome*.
4. *Ouvr. cité*, p. 53. La même réflexion encore en 1908, dans le *Messager d'Europe* (août, p. 578) : « On ne peut causer politique avec eux; c'est qu'ils ont peur des fiches ».
5. *Lettres*, III, p. 319.

Sorbonne, où il entend « une leçon dénuée de qualités sérieuses, mais amusante par le charlatanisme, les phrases, l'aimable étroitesse d'esprit de l'orateur, la sympathie enthousiaste du public[1] ». Il voit ensuite défiler les troupes qui reviennent de Crimée; il les trouve belles et songe avec tristesse aux pauvres diables de miliciens que, quelques mois plus tôt, il conduisait à la rencontre de ces Français si bien nourris. A l'Hôtel-Dieu, il admire les religieuses, en s'étonnant « que de pareilles fleurs puissent croître sur le sol pourri du catholicisme ». Il assiste enfin aux audiences des tribunaux, apprécie l'intégrité certaine des juges, et les garanties — au moins relatives — que la loi concède aux accusés. Mais quelque cérémonie qu'il voie, quelque institut qu'il visite, sa curiosité n'est pas satisfaite : il veut aborder le monstre, connaître les Parisiens, les Français.

Dans la rue, ils ont l'air aimable; leur foule est joyeuse et polie. « Même le personnage d'importance ne s'adressera pas au simple *moujik* sans l'appeler Monsieur! Ni l'origine ni la richesse ne rompent cette égalité des conditions qui est entrée dans le sang des Français[2]. » Mais les voir dans la rue n'est pas assez : Aksakof se fait donc présenter dans quelques salons par Ivan Tourguénief[3]. On l'y reçoit fort bien, mais non sans que son patriotisme inquiet croie discerner, dans cet accueil, une nuance de dédain. « Les Français sont très aimables avec nous, mais comme un homme du monde, bien élevé, avec la campagnarde qu'il aurait invitée à son bal[4]. » Il cause pourtant, mais bientôt, comme Dostoievski, comme Gogol, il est rebuté par la tournure que prend la conversation. « A causer avec un Français, vous vous sentez vous vider, vous rapetisser; aucune pensée profonde ne vous vient plus.... Vous étouffez parce qu'ici l'atmosphère morale, intellectuelle, est mesquine, étroite; que

1. *Lettres*, III, p. 321.
2. *Id.*, p. 323.
3. *Id.*, p. 315.
4. *Id.*, p. 325.

vous n'y trouvez qu'un esprit borné, joyeux et satisfait de lui-même[1]. » Il se peut; c'est pourtant bien se risquer que d'affirmer, après quinze jours de Paris, qu'à y vivre longtemps « on abaisserait en soi la dignité humaine »[2]. N'aurait-il pas mieux valu, avant de condamner « la puissance de cette vie bornée sur le monde », tâcher de s'assurer si vraiment elle est bornée, et si « l'esclavage des peuples intelligents devant cet éclat d'une vie tout extérieure[3] » ne peut pas, ne doit pas s'expliquer par des causes qui justement ne sont pas extérieures?

A en croire Aksakof, Tolstoï, qui l'a précédé de peu à Paris, en aurait remporté une impression analogue; il serait parti « dégoûté, révolté jusqu'au fond de l'âme[4] ». Mais Aksakof répète là un racontar de Tourguénief, qui s'applique au tableau d'une exécution capitale dont Tolstoï a été effectivement le témoin, mais nullement à l'ensemble de ses impressions[5]. Dans ses lettres, nous le voyons courir les rues, chercher, dans les omnibus, les types de Paul de Kock, trouver les gens du peuple aimables, civilisés presque autant qu'ils le croient; car l'atelier, les musées, le *Petit Journal* et les *Trois Mousquetaires* ont comblé les lacunes de leur lamentable éducation[6]. Ailleurs, à propos d'hôtels suisses fastueux et mornes, il évoque la pension parisienne où les mots et les reparties se croisaient en tous sens : « Nous avions notre mauvaise tête, notre bel esprit, notre plastron[7] ». En somme, Paris l'amuse et l'instruit. « J'y ai trouvé tant de choses nouvelles et intéressantes que, chaque soir, en me couchant, je me disais : quel dommage que le jour ait passé si vite[8]! » Cette conclusion se rapproche sans doute, plus que

1. *Lettres*, III. p. 320.
2. *Id.*, p. 322.
3. *Id.*, p. 317.
4. Cf. Biroukof, *Léon Tolstoï, vie et œuvre,* II, p. 72.
5. *Id.*, II, p. 162.
6. Biroukof, II, p. 162.
7. *Jeunesse.*
8. Biroukof, II, p. 73.

celle d'Aksakof, de la moyenne des avis, de ceux au moins des voyageurs qui ne songent pas à l'impression.

Après 1870, « l'intelligent » russe note qu'à Paris il n'y a plus d'élégance — toutes les dames y portent la culotte de cycliste; plus de gaîté — tous les bals publics ont des danseurs à gages; plus de science — les découvertes d'un Pasteur sont le dernier cri d'un charlatanisme qui veut en imposer à l'Europe [1]; plus de théâtre — ce qu'on y va voir, c'est, selon la date, les épaules de Mlle Croizette, les culottes de Mlle Myéris, ou la gorge de Mlle Boyer [2]. La polissonnerie française elle-même a disparu, du moins en tant que polissonnerie gaie; maintenant Gustave et Bribri sont gâteux et ne se réveillent qu'au spectacle de vices extraordinaires [3]. Mabiche aussi n'est plus la même; mais, à vrai dire, il faut la plaindre, car elle est la victime du cléricalisme et du code Napoléon; privée d'instruction et de personnalité, elle ne jouit même pas de la « liberté intérieure » qu'avait déjà la femme russe derrière les « trente-six serrures » du *térem* [4]. Que ne s'instruit-elle auprès de ses sœurs étrangères! que ne lit-elle le grave *Messager d'Europe*? Il lui apprendrait que « nulle part au monde, — si ce n'est en France, — l'opinion n'exige plus d'une fille à marier qu'elle soit digne des fleurs d'oranger [5]. »

Protestons-nous? On nous ferme la bouche avec les aveux de nos écrivains. L'adultère de la Parisienne? Allez entendre Becque. Tel vice? Lisez Daudet, lisez Prévost. La basse dépravation de notre peuple? Lisez Zola : vous le mettez au Panthéon, c'est donc qu'il faut le croire. Et ils le croient, en

1. Skalkovski, *A Paris*, et Chtchédrine, *ouvr. cité*, passim.
2. Skalkovski, p. 171.
3. Skalkovski, *A Paris*; Chtchédrine, *ouvr. cité*, passim.
4. *Messager d'Europe*, article sur l'*Ève nouvelle* de Jules Bois. — *Id.*, septembre 1902, p. 399, etc., etc.
5. *Id.*, septembre 1900, p. 387, à propos des *Femmes nouvelles*, de Paul et Victor Margueritte.

effet, d'abord parce que, selon le proverbe, « il est au chaud celui qui croit »; ensuite parce que, de nature, ils sont enclins aux généralisations hâtives[1], surtout à celles où la médisance trouve son compte; enfin, parce qu'ils ont le culte de l'imprimé à tel point que *Claudine à l'école*, par exemple, leur paraît un document sur la pédagogie française[2]. Seul ou presque seul, Tolstoï refuse de s'incliner devant des preuves de ce genre. « J'affirme que le peuple français ne peut être tel que ses écrivains le dépeignent. S'il existe une France telle que nous la connaissons, avec ses grands hommes, avec les progrès qu'elle a fait faire à la science, à l'art, aux idées sociales, au perfectionnement moral de l'humanité, le peuple de travailleurs qui l'a soutenue et la soutient encore sur ses épaules ne peut être composé de brutes[3]. »

D'autre part, Paris est défendu par les Russes qui y ont vécu assez longtemps pour le connaître vraiment. « Il est, écrit Marie Bachkirtsef, sinon la plus belle, du moins la plus gracieuse de toutes les villes. Il est aussi la seule ville où l'on cause. En Russie, causer avec des indifférents, comme en France, c'est inconnu.... on ne vit qu'en France[4]. » Il est vrai que, pour finir, elle fait des réserves qui vont loin. Oui, la France est amusante; oui, les émeutes, les révolutions, les modes, l'esprit, tout y donne à la vie du charme et de l'imprévu. « Mais n'y cherchez ni gouvernement sérieux, ni homme vertueux — au sens antique du mot — ni mariage d'amour, ni même véritable art. Ils sont très forts, les peintres français, mais à part Géricault et maintenant Bastien-Lepage, le souffle divin leur manque[5].... Beau pays pour la galanterie et le plaisir, mais le reste[6]! »

1. « Les Parisiennes sont maigres, » Skalkovski, *ouvr. cité*. — « Elles sont grasses, » Diedlof, *ouvr. cité*.
2. *Messager d'Europe*, 1902, avril, p. 692.
3. *Zola, Dumas, Guy de Maupassant*, trad. franç. de Halpérine, p. 105.
4. *Journal*. I, p. 211.
5. *Id.*, II, p. 407.
6. *Id.*, II. p. 153.

Le reste, c'est ce que Dostoievski et Aksakof n'avaient pas trouvé chez nous, ce que Tourguénief continue à n'y pas trouver. On sait comment il y est revenu en 1871, « pour suivre les Viardot », disait-il à ses amis russes. En fait, ses sentiments étaient très compliqués. Entre compatriotes, il jugeait « avec une liberté toute filiale » la vanité, l'ignorance et la mesquinerie des Français en général et des Parisiens en particulier[1]. Mais parfois son humeur changeait : « Ce scélérat de Paris, je l'aime pourtant! », s'écriait-il alors, et quand on lui citait ses jugements de la veille, il ne les reconnaissait plus : « Ce sont des phrases toutes faites que vous me débitez là ». Même sur le chapitre de la femme et de l'amour, il nous défendait : « C'est la mode, chez nous, d'éreinter les Français à ce sujet; moi, je vous affirme que la famille française a des bases bien plus solides que la nôtre[2] ». Mais ne sont-elles pas solides simplement parce qu'elles sont étroites? Un de ses derniers projets fut un roman où il aurait montré un Français intelligent, passionnément épris, se brouillant avec sa fiancée russe faute de comprendre ses aspirations vers l'idéal[3]; ç'aurait été, à peu près, la crise que depuis nous avons vue au théâtre dans *les Oiseaux de passage*. Conflit d'opinions sans doute, mais encore plus conflit de cultures et de races. Le Français sort, en effet, d'une famille de paysans prudents, un peu ladres; la Russe, d'une famille noble habituée à l'imprévoyance : chacun transporte en amour sa mentalité, et la brouille s'ensuit naturellement. Qui vaut le mieux, d'ailleurs, de la prudence ou de l'audace? Tourguénief ne serait pas Russe si sa réponse hésitait : les Français lui semblent rétrécis, usés, dans leur vie privée comme dans l'autre. « On dirait qu'ils ont achevé leur cycle de civilisation : satisfaits de ce qu'ils ont produit, ils se sont figés

1. Emile Haumant, *livre cité*, ch. IV.
2. Isaac Pavlovski, *Souvenirs sur Tourguénief*, p. 252. Cf. lettre à Soltykof-Chtchédrine, du 14 février 1876 : « J'espère, malgré tout, plus en la France qu'en la Russie ».
3. *Id.*, pp. 107 et suiv.

dans l'œuvre accomplie... dans toutes les classes de la société, il y a comme une cristallisation de l'âme. » En d'autres termes, après la peur de parler que tant de Russes ont dénoncée, ce qu'on nous reproche maintenant, c'est la « peur de vivre » qu'un de nos écrivains a récemment décrite [1].

Nous ne trouverons ni tant de finesse ni tant de pessimisme sous la plume des « oiseaux de passage » de ces dernières années, étudiants ou étudiantes, démocrates, révolutionnaires, parfois — mais bien rarement — conservateurs honteux. Ils débutent, à la vérité, par les désillusions que nous avons trouvées déjà chez tant de voyageurs [2]; ils remarquent d'abord que « la princesse lointaine » dont ils rêvaient depuis si longtemps est singulièrement négligée de sa personne; que ces rues « dont on dit en Russie qu'elles sont lavées tous les jours », sont étroites et sales, surtout en comparaison de Berlin; qu'elles ont « des fantaisies de contour inadmissibles »; que l'accueil des Français est moins chaud qu'on l'espérait — « ils n'aiment plus les Russes maintenant »; — qu'enfin, dans « ce paradis de la démocratie », l'inégalité des conditions existe encore. Pourtant, quand ils descendent de la montagne Sainte-Geneviève et découvrent la Seine, les ponts, les boulevards, ils passent, dans ce « centre de l'humanité », par le même enivrement que les voyageurs de jadis. D'abord, même quand ils ne sont plus russophiles, les Français sont du moins polis; ils indiquent sa route à l'étranger, se montrent « bien plus sociables que les Genevois », et c'est de bon augure pour qui va vivre parmi eux : « Je les connais encore bien peu, remarque Mlle K...; mais ils paraissent sympathiques.... Je les observerai encore, et alors qui vivra verra! » Bientôt, l'irrégularité des rues ne choque plus : elle évoque, en effet, des souvenirs dont d'autres villes

1. Henri Bordeaux, *La peur de vivre*.
2. Nous empruntons les citations qui suivent à des travaux d'élèves russes de la Sorbonne, de 1903 à 1906.

ne peuvent se vanter : « Berlin m'a fait l'effet d'un riche parvenu; Paris, d'un vieil aristocrate ». Quant à l'inégalité des conditions, elle est moins grande qu'en Russie, et combien la gaîté des Français l'atténue! Cette gaîté, ou cette vivacité — car on ne fait guère la distinction des deux mots — est ce qui frappe le plus nos étudiantes; malgré l'affirmation de certains voyageurs que la gaîté française est morte [1], elles ne nous voient que souriants, riants, sautillants : pour un peu, elles nous retourneraient le dicton sur le *Slavus saltans* : « Voici maman et son bébé! dit Mlle V.; Bébé saute, maman saute aussi! » D'où vient cette bonne humeur, et « se peut-il vraiment que les Parisiens n'aient pas de soucis? » Telle étudiante conjecture qu'ils sont gais parce que les moyens de s'instruire abondent autour d'eux : « les heureux Parisiens ont tous les cours qu'ils veulent, pour ainsi dire, à la main ». Telle autre creuse davantage le problème : « Vous êtes sûrs et contents de vous-mêmes, nous écrit-elle; vous êtes suffisamment bons, décemment gais, agréablement indulgents. Nous, nous sommes passionnés et déraisonnables; notre gaîté est maladive. Il n'y a que chez vous que j'aie rencontré de la joie saine. Est-ce le vin? Est-ce votre régime politique? Moi, mon grand-père était serf [2]. »

Mais cette gaîté qui réconforte le Russe n'est pas sans l'agacer parfois : encore moins qu'Alceste, Hamlet supporte Philinte. « Les gens sont trop gais ici pour nous qui sommes habitués à l'air soucieux de nos compatriotes. Cela donne un malaise moral. » Ce malaise, c'est exactement celui d'Ivan Aksakof quand, à vivre de la vie de Paris, il se croit menacé de stupidité. Cette vie, en effet, distrait le Russe de son rêve politique, l'incline au scepticisme, l'achemine à l'oubli de la grande cause. Oubli criminel, sans doute, et pourtant com-

1. Skalkovski, *ouvr. cité*, pp. 178, 179. « Mantegazza ne dirait plus que le propre du Français, c'est cette faculté de recevoir des impressions joyeuses, qui centuple le plaisir, etc. »

2. *Pages libres*, juillet 1906.

ment résister à ce flot joyeux qui vous presse et vous entraîne?

Les panégyristes de Paris louent toujours sa plantureuse vie matérielle, et la variété de sa vie intellectuelle, et sa richesse artistique, et la beauté de ses horizons[1]. Ce n'est pourtant pas pour tout cela que l'étranger s'y fixe, au risque d'être « dévoré tout vivant » par le milieu français; la vraie cause de sa défaite, c'est qu'il y a dans l'air de Paris un élément subtil de gaîté :

« L'homme le plus maussade, le moins bien portant, se sentira de bonne humeur, éprouvera même comme une sorte d'attendrissement quand il se trouvera dans les rues de Paris.... Représentez-vous l'étranger jeté dans Paris par un train du matin, seul, sans relations, sans connaissances. Eh bien, malgré tout, malgré son isolement, il ne sentira pas l'ennui. Le soleil est joyeux, l'air aussi; les magasins, les restaurants, même les rues et les places — tout est joyeux. Je n'aurais pu imaginer d'avance qu'il était possible d'imaginer un sentiment joyeux à la vue d'une place. Eh bien, sur la place de la Concorde, je me convainquis qu'il n'est rien d'impossible en ce monde.... »

Il est peu de nos visiteurs russes qui n'aient éprouvé cette sensation. Voici l'étudiante Elisabeth Diakonova, qui n'a guère de raisons d'être gaie et finira bientôt par le suicide; quand elle revient de Russie, après un premier séjour, à la fin d'avril, « le voilà, s'écrie-t-elle, le brillant, le séduisant Paris, tout baigné des chauds rayons du soleil printanier!... Son éclat m'enivrait, et aussi ce bruit, cette beauté éblouissante du renouveau[2].... » Elle revient de Londres en automne : « Les feuilles sont tombées; Paris n'a plus l'éclat de mai; pourtant, après Londres, il paraît encore plus beau[3]. » Voici, d'autre part, un mystique, un disciple de Dostoievski : « Philosophie et politique mises à part, partout, sur les boulevards, dans la foule, au théâtre, dans les expositions, au café, dans cet incessant murmure d'un océan humain, on sent qu'il y a la vie....

1. Novikof, *L'expansion de la nationalité française*, pp. 24, 25, 83, 84, 88.
2. Chtchédrine, *De l'autre côté de la frontière*, pp. 169, 170.
3. Élisabeth Diakonova, *Journal*.

Revenez en Russie, vous y serez envahi, écrasé par l'ennui[1]. » Revenez en France, au contraire; ce sera, selon l'expression déjà vieille du peintre Aïvazovski, « le salon après la cave[2] ».

En définitive, après deux siècles — c'est en 1708 que Matviéief a fait à Paris le premier voyage qui compte — l'impression n'a pas changé. Les Russes connaissent le monde maintenant; la facilité des voyages leur a rendu toutes les comparaisons possibles; pourtant, non seulement Paris continue à être la *Ville* par excellence pour ses vieux clients de la noblesse, mais il la devient pour tout un monde nouveau qui s'élève. On l'invective, mais on y vient, on y revient, et souvent on y reste, comme autrefois, pour son entrain, sa sociabilité, sa liberté. « C'est la seule ville, disait Dostoievski, où l'on puisse être misérable sans souffrir[3]. » — « C'est la seule où l'on vive », disait Marie Bachkirtsef. C'est la seule, en tout cas, où le Russe sente glisser de ses épaules le fardeau de tristesse et d'ennui qui l'accablait chez lui.

1. Mérejkovski, *Sur les nouveaux courants de la littérature russe*, p. 14.
2. *Antiquité russe*. Cf. *Souvenirs* d'Alexis Pletnief, dans le *Messager historique*, de mars 1907.
3. Lettre à Maïkof, 9-20 octobre 1867. — Cf. Balmont, *Les sommets des montagnes*, p. 127, à propos de la mort d'Oscar Wilde au quartier latin. — Cf. le *Nouveau temps* du 7-20 avril 1913, *Quelques jours à Paris*.

CHAPITRE XXXIV

LE MONDE

La vie matérielle; la cuisine et la mode.
La langue. Les progrès de l'anglais; ceux de l'argot. La vraie concurrence au français, celle du russe.
Les divertissements; la fin des petits jeux. La conversation. Le théâtre; la troupe française permanente; les *tournées* dramatiques. Le nouveau goût russe.
Diffusion, mais abaissement du goût français.

Dans ce dernier demi-siècle, nombre de vieilles familles ont été appauvries par l'émancipation des serfs : leur place a été prise par des familles nouvelles que le développement de la richesse mobilière a poussées au premier plan[1]. Ce qu'il nous faut étudier, dans la société, c'est donc, non seulement la continuation des anciennes influences, mais aussi la conquête, sur nouveaux frais, de parvenus qu'aucune tradition n'attache encore à notre culture. S'ils aiment peu, s'ils comprennent mal ce qui charmait les aristocrates de jadis, c'est la preuve, sans doute, d'une baisse de notre prestige, mais encore plus de la transformation de la société elle-même.

En ce qui concerne le boire et le manger, les goûts n'ont pas changé. La réputation du cuisinier français n'est pas entamée; le cuisinier russe qui le remplace chez quiconque n'est pas très opulent, consulte, en tout cas grave, un manuel traduit du fran-

1. Comte Vassili, *La société russe*, I, pp. 9, 10. — *Antiquité russe*, 1901, *Souvenirs* d'un ancien officier du régiment Préobrajenski, etc.

çais[1]. D'autre part, il ne semble pas que le Bordeaux de Crimée ou le Champagne de Bessarabie soient à la veille d'exclure les marques françaises. La seule nouveauté, c'est qu'on mange en français, si l'on peut ainsi dire, moins souvent qu'autrefois. Encore dans les années « soixante-dix », la noblesse de tel district offre-t-elle un banquet à l'Excellence de passage, la « pièce de bœuf à la moujik » y pourra suivre la « crème à la Madagascar »; toutes les fantaisies du vocabulaire français passeront dans le menu[2]. Mais depuis, on a vu, on voit encore sur des tables de restaurants huppés, parfois sur des tables aristocratiques, voire impériales, des menus entièrement russes. C'est une révolution peut-être, mais elle est bien modeste : tant que ces *menious* nationaux nous donneront le choix entre le *potafiou* et l'*omletofinzerb*, il sera trop tôt pour pleurer sur la mort, en Russie, du français de cuisine.

Pour le costume, il nous faut lutter contre les modes qui viennent d'Angleterre, le plus souvent par Paris. Leurs progrès sont d'ailleurs restreints, comme jadis, aux milieux où la coupe britannique annonce des prétentions à une sorte d'aristocratisme supérieur. Quand Tourguénief nous montre, vers 1874, le dignitaire Sipiaguine en complet à carreaux et casquette anglaise, c'est que ledit Sipiaguine rêve de la création, quelque jour, d'une Chambre Haute; qu'il s'y assigne un fauteuil, et croit utile d'affirmer, dès à présent, que rien du *nobleman* ne lui est étranger[3]. Encore aujourd'hui, des romans décrivent, dans certains salons, « des aristocrates à la mine hautaine, avec un chic anglais assez drôle[4] »; ils en imposent, mais ne font pas de prosélytes. Comment le genre adopté pour tenir à distance pourrait-il attirer?

1. Voir Urbain Dubois, *la Cuisine contemporaine, traduite du français sous la surveillance du maître d'hôtel des cours grand-ducales*, etc.
2. Chtchédrine, *Nos petits Bismarcks*, pp. 114, 115, etc., de la trad. franç.
3. *Terres vierges*, p. 59, etc.
4. Ivan Strannik, *Les Mages sans étoile.*

Quant aux modes des dames, on nous dit que le costume tailleur est fort apprécié à Pétersbourg; que telle Impératrice, élevée à l'anglaise, propage des élégances conformes à son éducation. Il se peut : pourtant le magasin de modes qui se fonde et veut conquérir la clientèle annonce « une ex-coupeuse des grands magasins de Paris[1] » et s'affuble d'une enseigne française, d'ailleurs souvent mensongère : combien de boutiques « *Au bon travail!* » n'ont jamais été tenues que par des Véra Pavlovna[2]! Aussi le mieux est-il, comme par le passé, de s'approvisionner à Paris. Que de malles pleines on en rapporte, en dépit de fantastiques droits de douane, et quel triomphe quand on exhibe leur contenu! — « Ah! quelle jolie mantille vous avez là! — Oh! elle est très simple... c'est de Mme Baudran. — On le voit tout de suite. De chez Mme Baudran! Qu'elle est jolie! quel goût[3]! » Depuis cinquante ans, ce dialogue n'a pas vieilli. Il faut lire, dans le *Journal* de l'étudiante Diakonova, le récit de sa visite chez Paquin où l'a envoyée une tante de Moscou; chaque ligne y respire l'ivresse où la jettent ces merveilles, et son orgueil de se sentir, au milieu d'elles, plus sûre de son goût que toute une tribu d'Anglaises[4]. Et quand Paquin meurt, un peu plus tard, les grands journaux russes lui consacrent presque autant de place que nos feuilles du boulevard, et c'est justice [5]; n'était-il pas, hors de France, le moins contesté de nos artistes?

En définitive, la différence avec le passé, c'est d'abord que maintenant la mode française arrive plus vite. Ivan Aksakof calculait, en 1856, qu'il lui fallait une année pour le voyage; elle est réduite maintenant à quelques semaines, et le jour

1. *Nouveau Temps*, annonces, *passim*.
2. Tchernychevski, *Que faire?* p. 444 de la trad. franç.
3. Tourguénief, *Nichée de gentilshommes*, pp. 238, 239 de la trad. franç.
4. Elisabeth Diakonova, *Journal*, pp. 65 et suiv.
5. Voir notamment le *Nouveau Temps* : « Quoi que fassent Vienne et Berlin, Paris restera la capitale du *chic* », etc.

approche où la Russie sera de la mode du lendemain. C'est aussi que, toujours grâce à la facilité nouvelle des communications, l'attraction française se fait sentir plus loin, plus profondément. Nos nouvelles clientes sont aussi zélées que celles d'autrefois : seront-elles aussi fidèles, c'est le secret de l'avenir.

Mais la plus caractéristique des modes, c'est toujours celle qui impose l'emploi du français : continue-t-elle? Jusque vers 1880, on ne remarque guère de changement à cet égard. Sous Alexandre II, le français paraît plutôt en progrès : le terrain que perdent les barons baltiques, à la Cour, est en effet gagné, partie par des Russes ou des Polonais (du moins jusqu'en 1863), d'éducation française; partie par des Orientaux, princes géorgiens ou arméniens, qui s'assimilent cette éducation avec une surprenante rapidité[1]. Même dans des milieux roturiers, on apprend le français, et la noblesse se plaint que la concurrence des marchands fasse enchérir gouverneurs et gouvernantes[2]. Aussi le russe n'est-il encore, dans beaucoup de milieux, que d'un emploi exceptionnel.

« Quand on était présenté à une dame, dans la bonne société, la politesse faisait un devoir de lui adresser la parole en français : agir autrement eût été supposer qu'elle ne connaissait pas cette langue, ce qui n'eût pas été courtois. Quand on s'apercevait qu'elle ne parlait pas français (ce qui était rare et dénotait une naissance bourgeoise ou plébéienne), on devait chercher une occasion habile pour passer au russe, afin de ne pas froisser son interlocutrice[3]. »

A plus forte raison les Russes s'en tiennent-ils à leurs habitudes quand ils sont à l'étranger. En Allemagne, comme au temps où Sverbéief et ses amis polonais étaient insultés, à Hambourg, par les gens qui entendaient leur conversation française[4], des généraux mis en scène par Tourguénief, à Bade,

1. Comte Vassili, *ouvr. cité*, I, pp. 15, 26, 27, 49.
2. *Antiquité russe*, *Souvenirs* de Mme Neviédomskaia-Dinar, etc.
3. Novikof, *l'Expansion de la nationalité française*, p. 144.
4. Sverbéief, *Mémoires*, I, p. 324.

sont reconnus pour Russes, « quoiqu'ils parlassent français, ou plutôt parce qu'ils le parlaient[1] ». Tourguénief lui-même, le plus germanophile des Russes, avoue à ses amis de Bade, en rougissant, qu'il pense plus librement en français que dans leur langue[2]. Pour cette génération, non moins que pour la précédente, le français est toujours « la langue de l'Europe ».

Il y a pourtant un courant contraire. Les généraux de tout à l'heure, aussitôt qu'ils rencontrent Litvinof, se mettent à parler anglais, pour marquer la distance qui les sépare d'un gentilhomme non titré et non gradé. Puis, en 1870, les adorateurs du succès déclarent que le français sera désormais inutile. « Je vous écrirai en russe maintenant, annonce à son oncle un neveu de roman fantaisiste... j'espère que vous me comprendrez. Les Français sont indignes qu'on parle leur langue, *tellement* ils sont tombés aux yeux de tout homme qui *se respecte.* » Et l'oncle de promener sa lettre, et les salons de s'exclamer « *Comme c'est juste!* »; tout cela en français, bien entendu[3]. A vrai dire, on en resterait simplement au *statu quo*, sans l'avènement d'Alexandre III qui, nationaliste, tient au russe, et, plus tard, sans le mariage de Nicolas II, qui fait gagner quelque terrain à l'anglais : de l'intimité impériale, il gagne la Cour. « Comment irais-je à cette réception? dit telle personne titrée et cultivée.... Je ne sais que le français et le russe. Je serais trop sotte! »

On a pu craindre, un moment, que la facilité de la syntaxe aidant, toute la jeunesse ne se jetât dans l'anglais. Il est pourtant visible aujourd'hui que l'étude de l'anglais n'a dispensé personne de l'étude du français[4]. Si celui-ci a reculé, c'est au profit du russe. Dans un salon très distingué, on entendra aujourd'hui des phrases françaises, des mots anglais, plus rare-

1. *Fumée*, p. 99 de la trad. franç.
2. Lettre à Bodenstedt, *Antiquité russe*, 1887. — Voir *Une soirée littéraire*, de Gontcharof.
3. Chtchédrine, *Nos petits Bismarcks*, pp. 8, 9.
4. Novikof, *livre cité*, p. 10.

ment des mots italiens ou allemands; c'est une très grande élégance que de sauter ainsi d'une langue à l'autre, et à vrai dire, il en était déjà de même en 1829, au grand désagrément des personnes mûres dont la mémoire n'était plus très fraîche [1]. Mais, en ce temps, on revenait toujours au français; maintenant, c'est dans le russe que l'on retombe.

Le français de jadis n'était pas toujours fort correct; il l'est encore moins maintenant. Les fautes d'orthographe pullulent; dans les années soixante, le futur Alexandre III télégraphie à sa fiancée que « les nouvelles sont mauvais*ent* [2] ». En même temps, l'argot envahit les conversations, et le satirique Chtchédrine assure que le français des *Pompadours* — c'est-à-dire des courtisans, — « est un mélange incompréhensible de la langue des cafés chantants avec celle des cocottes [3] ». Après 1870, notre théâtre et nos journaux quotidiens apportent leur contribution à ce nouveau dialecte; au grand scandale des dames, le jargon « sauvage et bas » du boulevard remplace, dans la bouche de beaucoup d'hommes, les fadeurs du XVIIIe siècle, si goûtées jadis. « La langue de Voltaire, assure un spirituel journaliste, est aussi vieille maintenant que celle de l'Évangile d'Ostromir... toute la littérature et tous les Parisiens parlent argot. » Il enseigne donc à ses compatriotes arriérés qu'il faut traduire *ditia*, non plus par enfant, mais par *gosse; inostranetz*, étranger, par *rasta; diengui*, argent, par *galette; oudivliatsa*, s'étonner, par *être baba; maniernitchat*, faire des manières, par *faire du chichi* [4], etc.

De ce bariolement grotesque de la langue on conclut assez volontiers que la fin de son prestige est proche. C'est là une

1. May, *Pétersbourg et la Russie en 1829*, I, p. 225.
2. Prince Krapotkine, *Autour d'une vie*, p. 156.
3. Chtchédrine, *Les Pompadours*, p. 304. Cf. le français que, dans *Démons*, Dostoievski fait parler à son Karmazinof; celui que Tourguénief prête à Panchine, dans *Nichée de gentilshommes* (J'crois bin!), etc.
4. Skalkovski, *A Paris*, pp. 171, 303, etc. — Voir la dissertation de Diedlof (*Lettres de l'Exposition*) sur le sens réel du mot *épatant*.

conclusion prématurée. Les Russes s'amusent de l'argot comme nous nous en amusons; il est une des formes, et pas toujours la plus sotte, de cette plaisanterie française dont le monde a besoin[1]. Il a le défaut, il est vrai, de donner parfois à notre langue « l'air canaille » dont parle Marie Bachkirtsef à propos de Paris[2], et que tant de gens sont intéressés à dénoncer en tout ce qui est français : cependant, si notre langue recule, ce n'est pas à cause de *galbeux* et d'*épatant*, mais parce que le russe monte, et dans l'éducation, et dans la littérature, et dans l'estime des étrangers, et, par conséquent, dans celle des Russes; parce qu'enfin, dans la société qui, en s'agrandissant, s'est renationalisée, on n'a plus besoin d'une langue internationale et de « ces formes stéréotypées qu'à Pétersbourg on tient pour françaises, pour russes dans le reste du monde, et qui ne sont ni l'un ni l'autre[3] ».

Jadis la popularité de notre langue était entretenue par celle des divertissements dont le modèle ne se trouvait qu'en France. Or, déjà dans les années soixante, ils étaient démodés : Tourguénief nous y fait assister à une soirée d'aristocrates qui, pour tuer le temps, essayent de jouer au *secrétaire*, mais les réponses ont si peu de sel et tant de fautes d'orthographe qu'ils laissent les petits papiers pour causer de la Patti, du dernier roman d'About, et de certaines illustrations du demi-monde sur lesquelles tous les hommes présents se découvrent également documentés[4]. Mais quand on en a fini le tour, la conversation languit, tout comme le *secrétaire*; il faut, pour la ranimer, l'arrivée d'un bel-esprit parisien, *Msieu* Verdier.

« Il n'y avait pas de fadaises tirées des vieux almanachs du *Charivari* et du *Tintamarre* que ce bouffon ne fît avaler à ces princes russes, et ces

1. Joseph de Maistre.
2. *Journal*, II, p. 349.
3. Comte Vassili, *ouvr. cité*, I, p. 56.
4. *Fumée*, pp. 286 et suiv. de la trad. franç.

princes russes éclataient d'un rire reconnaissant, constatant ainsi involontairement la supériorité du génie étranger et leur complète impuissance à imaginer quelque chose de récréatif [1]. »

En réalité, Tourguénief caricature M. Verdier et aussi les princes russes, exactement comme Tolstoï, dans les *Fruits de la Civilisation*, caricature les jeunes mondains qui, après avoir longuement parlé d'un chien « épatant », répètent une charade « épatante » elle aussi, et justement par sa complète absurdité. Mais ces caricatures relèvent de la satire sociale et non de la gallophobie, qui, d'ailleurs, y tomberait à faux. Nous avons, en effet, perdu le goût de nos pères pour les jeux de société, et l'on ne peut dire si, en les aimant moins, les Russes ont cessé ou continué de nous imiter.

Le goût du théâtre, lui, ne diminue guère. Sous Alexandre II, le Théâtre Michel est toujours accusé de ruiner le scène russe. « En ce temps-là, raconte le prince Krapotkine, l'Opéra italien était désert et l'Opéra russe n'était fréquenté que par une poignée d'enthousiastes. La crème de la société pétersbourgeoise leur préférait un vulgaire théâtre où les étoiles des petites scènes de Paris remportaient de faciles lauriers [2]. » Pourtant, quand les Louise Mayer, les Volny, les Pasca, les Delaporte sont revenues à Paris, elles n'y ont pas semblé « des étoiles de petite scène », non plus que les Febvre et les Worms. Le seul point noir, à cette époque — et nous avons vu qu'il existait déjà sous Nicolas Ier — c'est l'appauvrissement du répertoire; on joue de moins en moins du classique, et les critiques s'en font une arme contre le Théâtre Michel, en oubliant que les artistes n'y composent pas les programmes : si telles répétitions d'*Andromaque* y sont interrompues, c'est que l'avis est venu, de bon lieu, que certaines loges ne tiennent pas à tous ces alexandrins [3]. Les Russes sont les premiers respon-

1. *Fumée*, pp. 2 et suiv.
2. *Autour d'une vie*, p. 257.
3. Souvenirs de Mlle Delaporte.

sables de cette baisse du répertoire, mais avec cette excuse que, dans leur mauvais goût, ils sont d'accord avec les Français. A Paris aussi, *la Belle Hélène* et *Pattes de mouche* font plus de recettes que *Polyeucte* et le *Misanthrope*.

Après Alexandre II, le recul se dessine davantage. Ce n'est toujours pas que la troupe soit médiocre; on se plaint parfois, il est vrai, de la faiblesse de quelques premiers rôles, mais, dès qu'ils sont partis, on ne manque pas de les déifier comme on a déifié leurs devanciers[1]; d'autre part, on loue volontiers l'ensemble que font ces artistes, et l'on souhaite aux acteurs et aux actrices russes « la conscience scénique des Français qui savent leur rôle, leur art, non seulement de le dire, mais encore de se taire et d'écouter en scène, leur discipline professionnelle qui fait que chacun d'eux prend au sérieux la tâche qui lui incombe[2] ». Mais, plus que jamais, on s'en prend à leur répertoire. « Il était autrefois, dit le *Nouveau Temps*, plus littéraire, plus artistique. La comédie pornographique, la farce salée, l'opérette idiote y ont trop de place maintenant. Jadis second Théâtre-Français, le Théâtre Michel tend à n'être plus qu'un second Palais-Royal. » *Boubouroche*, *le Gendarme est sans pitié*, *le Premier mari de France*, *Leurs Gigolettes*, *Un fil à la patte*, etc., scandalisent le gallomane à la mode ancienne qui voudrait croire encore à la valeur éducative de notre scène. « Le provincial qui, se rappelant le Théâtre Michel de ses jeunes années, amènerait maintenant ses filles à cette école de l'élégance et du bon goût, serait probablement peu satisfait d'y voir les cavaliers circuler sans pantalon, et les dames exhiber des corsets de la meilleure faiseuse, des jupons de soie et leurs bas, du point de départ au point d'arrivée[3]. »

C'est probable, en effet, mais qui donc préfère *Boubouroche*

1. *Messager du Nord*, 1894, mai, p. 89.
2. 30 janvier 1909.
3. *Nouveau Temps*, 1908.

à *Hernani*? qui donc se délecte au *Satyre*? qui donc réclame *Patachon*? et le Théâtre Michel peut-il être encore une école, alors qu'au moins neuf spectateurs sur dix n'ont plus ni le désir ni la patience de se remettre en posture d'écolier[1] ? D'ailleurs, peu importe à la critique; ce qu'elle veut établir, c'est l'inutilité de ce théâtre coûteux. Jadis « Théâtre Impérial », il n'est plus, depuis Alexandre III, que théâtre subventionné : c'est encore trop, il faut qu'il disparaisse comme ont disparu déjà et l'Opéra Italien et le Théâtre allemand. Quelques douzaines de diplomates et de cosmopolites le regretteront; mais, par contre, le grand public se réjouira de voir répartie entre des artistes russes la subvention des Français[2].

Ces attaques, qui durent depuis Soumarokof[3], dureront peut-être encore longtemps. En tout cas, la disparition du Théâtre Michel marquera moins une fin d'influence qu'un changement de procédé. A défaut d'une troupe permanente, la Russie accueillera des troupes de passage auxquelles elle ne pourra pas adresser les mêmes reproches qu'au Théâtre Michel. Ces troupes auront peu d'ensemble; les doublures et les triplures n'y manqueront pas, mais une étoile de première grandeur les fera passer, et, dans leur répertoire, on retrouvera toutes les pièces célèbres dans lesquelles cette étoile aura conquis sa gloire sur les bords de la Seine.

Il y a déjà eu beaucoup de ces *tournées*. Si nous laissons de côté celle, trop récente, où l'enthousiasme des étudiants de Kief, à la sortie du théâtre, a failli mettre en pièces Sarah Bernhardt[4], celles qui paraissent avoir laissé les meilleurs souvenirs sont celles de Febvre, en 1893; de Mounet-Sully, en 1894. La faiblesse de leur entourage mise à part, les

1. *Nouveau Temps*, n° 11679 (octobre 1908).
2. *Id.*, n° 10 278, 11 octobre 1904. *Id.*, octobre 1908.
3. Voir plus haut, p. 124.
4. *Nouveau Temps*, 1909, n° 11 790.

pièces où ils ont paru ont suscité des éloges unanimes, à côté desquels il faut pourtant signaler une réserve importante, car elle révèle une différence de goût qui tient peut-être à l'émancipation définitive de l'esprit russe.

Mounet-Sully, dit le critique du *Messager du Nord*, a dû conquérir de vive force son succès : le public était déconcerté par la forme originale de son jeu et les procédés de sa déclamation tragique.

« Les bons connaisseurs ont apprécié non seulement ses rares dons naturels, mais encore la beauté de sa diction; ils ont compris, à le voir et à l'entendre, qu'il y a encore un art scénique dans lequel la poésie a naturellement sa place. Mais les autres, de beaucoup les plus nombreux, l'ont d'abord trouvé bizarre et emphatique, et cela parce que le théâtre russe les a déshabitués du souci de l'harmonie des mots et de la plasticité du geste[1]. »

Une autre revue constate le même fait et l'explique par l'amour de la *grisaille* : tout ce qui sort de l'ordinaire et du quotidien est aussitôt supposé, en Russie, artificiel et faux; « l'esthétique n'y est pas en faveur[2] ». Or, ce n'est pas seulement à propos du théâtre que cette défaveur est constatée : « dans leurs romans, remarque un critique, les Français aiment à prendre la note un peu plus haut que le naturel. Les Russes de la dernière période, de la période gogolienne, aiment à la prendre le plus bas possible[3].... » Nous aurons à revenir sur cette observation, et à nous demander si vraiment elle ne s'applique qu'aux Russes de la période « gogolienne[4] ».

Mais, pour un trait qui sépare, il en reste beaucoup qui rapprochent. *Boubouroche* et *Patachon* ont beau être honnis par la critique, les gens qui veulent les applaudir, non seulement au Théâtre Michel, mais encore sur des scènes russes,

1. *Messager du Nord*, 1894, mai, p. 97.
2. *La Culture* (*Obrazovanié*), janvier 1900.
3. *Messager russe*, 1890, août, article de Léontief.
4. Voir plus loin, p. 486 et suiv.

en traduction, sont innombrables. La Russie possède son théâtre national, elle a les chefs-d'œuvre d'Ostrovski; elle applaudit des pièces norvégiennes, viennoises, anglaises, que d'ailleurs nous applaudissons aussi; c'est tout de même le répertoire de nos théâtres de second ou même de troisième ordre qui fait le fonds de sa consommation théâtrale. Qui comptera les représentations de *Madame Sans Gêne*, de Pétersbourg jusqu'à Irkoutsk? celles de *Divorçons* ou de *Joséphine vendue par ses sœurs*? Déjà dans les années soixante, des esprits chagrins gémissaient du succès de la *Belle Hélène* [1]; tout récemment encore un publiciste patriote rappelait, en le flétrissant, ce temps infâme où des généraux russes constellés de décorations s'agenouillaient devant Judic en fredonnant « car ce cygne était mon papa [2]! » Malgré ces plaintes, la postérité de ce cygne a longtemps dévasté la Russie et, si l'opérette a fini par y reculer — comme à Paris — ç'a été simplement pour laisser la place à d'autres genres français. Reprenons le journal si fâché des succès de Judic; dans un seul numéro, nous y apprendrons que ce soir on jouera, ici, la *Dama s'kaméliami*, là les *Kornévilskia Kolokola*, ailleurs la *Dama ot Maxima*; que, de plus, des scènes moins importantes donneront, l'une un *grandiozny baletny divertissment*, l'autre, les *farsy* des frères Batignolles, qui sont du dernier *parijski janr* et font une *kolossalny furor* par leurs *sensatzionnie triouki* et leurs *pikantnya chansonetki* [3] : de sorte qu'il semble, devant ce déluge, que le genre le plus populaire, en Russie, ce soit encore le genre « franco-russe ».

En définitive, dans la classe plus nombreuse et plus mêlée qui remplace la société d'autrefois, il y a maintien de nos modes,

1. Prince Krapotkine, *Autour d'une vie*, p. 123. — Cf. *Messager historique*, mai 1907; *Messager russe*, août 1890, etc.
2. *Nouveau Temps*, n° 11 736, article de Menchtchikof.
3. *Id.*, n° 11 059.

recul léger de notre langue, recul aussi du théâtre français officiel. Il ne semble pourtant pas que les choses de France soient moins connues et moins goûtées qu'autrefois. Elles ont perdu de leur cachet aristocratique ; le goût qui porte vers elles est moins affiné, leur succès un peu vulgaire. C'est que la démocratie monte, en Russie comme ailleurs.

CHAPITRE XXXV

L'ENSEIGNEMENT

L'enseignement de notre langue dans les gymnases de filles, de garçons; ses résultats.
Les efforts pour obtenir plus; les autodidactes; l'*Alliance française* en Russie. Les nouveaux règlements et les femmes professeurs.
Nos Universités et les Russes. Leur afflux depuis quelques années : ce qu'ils attendent de nous.

Ici encore, il faut commencer par rappeler l'appauvrissement de la classe qui avait eu longtemps le monopole de notre culture. Dans les années soixante, on s'en aperçoit peu — l'argent du rachat des serfs coule encore — mais plus tard les familles deviennent rares qui peuvent s'offrir le luxe, pendant des années, d'un gouverneur ou d'une gouvernante française, devenus d'ailleurs plus chers maintenant que notre politique fait un peu moins d'exilés[1]. D'autre part, la littérature est hostile à nos influences; tandis que Herzen n'admet, pour des jeunes filles, en fait d'écrivains français, que Beaumarchais, l'abbé Prévost et George Sand[2], Dostoievski s'indigne contre sa nièce, qui veut donner une gouvernante française à sa fille. Qu'importe la prononciation correcte du français, puisque bientôt on ne le parlera plus en Russie? et quant au reste, « que pourrait-elle enseigner, cette Française, à votre Vâria? Des saletés, sans doute[3] ».

Jadis on passait outre à ces sottises; on s'y arrête maintenant,

1. Des congréganistes peuvent difficilement se placer en Russie.
2. *Antiquité russe*, 1886, LII, p. 164, souvenirs de Tatiana Passek.
3. *Id.*, 1885, XLVII, p. 142. Lettre de Dostoievski du 1/13 janvier 1868.

parce qu'on est moins aisé; que le français est effectivement d'une obligation moins stricte; qu'on dispose enfin, pour les filles comme pour les garçons, de gymnases où le français occupe, dans les programmes, une place variable selon les ministres, mais toujours importante. Le tout est de savoir comment ces programmes sont appliqués.

Du côté des filles, il faut distinguer les Instituts pour la noblesse et les simples gymnases. Les élèves des premiers en sortent avec la pratique courante de la langue[1], et leurs fautes n'apparaissent guère que sur le papier : les élèves des seconds sont infiniment plus faibles. « A la fin de ses études, raconte une ancienne maîtresse[2], notre jeunesse n'a pas connaissance des grands auteurs étrangers; elle estropie les noms, même de Victor Hugo et de Molière, prend Shakespeare pour un Allemand, et n'a plus qu'une idée, ne plus ouvrir un livre étranger. » La même observatrice ajoute pourtant qu'elle a rencontré telle ancienne élève, jadis nulle, qui, à coups de dictionnaire, lisait *les Vrais riches* de Coppée. Il n'est pas rare, en effet, qu'à vingt-cinq ans, grâce à nos romans, les jeunes filles soient plus fortes en français qu'à leur sortie du gymnase.

Du côté des garçons — et toujours réserve faite des influences de famille — les résultats sont encore moindres. L'élève du lycée Alexandre — le lycée dont est sorti Pouchkine — peut encore parler, ou à peu près; l'élève d'un gymnase en est incapable, presque toujours, et comme il aura par la suite moins de loisirs et probablement moins de curiosité d'esprit que sa sœur ou sa cousine, il y a peu d'espoir que de lui-même il reprenne un livre français. Il est vrai qu'à l'Université, s'il est étudiant, il trouvera un « lecteur », c'est-à-dire un professeur de français; mais à en juger sur des Mémoires parus

1. Mme Bentzon, *Promenades en Russie*, p. 222.
2. Mme Kochkina, dans *la Culture* (*Obrazovanié*), avril 1900.

en ces dernières années, ce n'est guère l'usage de travailler sérieusement avec ce lecteur. Le résultat, c'est que maintenant, dans toutes les professions qui supposent la culture, il y a majorité de gens qui ne connaissent la nôtre — quand ils la connaissent — que par des traductions.

La cause de cette faillite des programmes est double.

D'abord, le Russe n'a pas autant qu'on le croit le don des langues; il les apprenait jadis, quand des précepteurs de toute nationalité les lui serinaient tout le jour; élève d'un gymnase, il retombe à peu près au niveau de l'élève d'un lycée français. Ensuite, il s'en faut qu'il soit toujours appliqué; la récente crise politique l'a montré occupé de bien autre chose que de ses études. Enfin, il n'est pas exempt, à l'égard du maître étranger, de cette instinctive xénophobie que ressentent les écoliers de tout pays. Dans un gymnase de l'Oural [1], le voyageur Paul Labbé entend une explosion de cris sauvages. « C'est votre compatriote qui entre en classe! » explique le directeur. De la même façon, Francisque Sarcey nous a dépeint, jadis, une classe d'anglais faite à Paris par un Anglais devant lequel les élèves jouaient au cheval fondu [2].

Les maîtres, de leur côté, laissent parfois à désirer; si le temps des aventuriers suspects est passé, — tel procès récent ne prouve rien à cet égard — celui des pédagogues habiles n'est peut-être pas venu partout. Braves gens, instruits, sensibles à l'honneur d'enseigner leur langue et très désireux de la répandre, nos représentants dans l'enseignement officiel n'ont pas toujours, vis-à-vis des élèves, d'une part, des directeurs et des inspecteurs, de l'autre, toute l'autorité qu'il faudrait pour remonter un courant créé par tant de légendes fâcheuses. A certains d'entre eux, il faut une rare patience pour rester au service russe jusqu'à l'âge tant rêvé de la pension.

1. A Ouralsk. Même scène à Orenbourg.
2. *Souvenirs de jeunesse.*

Ils ont d'ailleurs un tort très grave; en dépit de tous les avantages matériels, ils ne sont pas assez nombreux pour un pays qui grandit toujours. Et bien que, de plus en plus, des élèves de nos universités rajeunies se dirigent vers la Russie, comme ils se refusent presque toujours à y faire toute leur carrière, il serait permis de craindre la décadence irrémédiable de notre langue, si les Russes ne s'efforçaient de s'aider eux-mêmes.

De tout temps, il y en a eu qui ont voulu apprendre le français tout seuls; on nous en cite même dans le « *ténébreux royaume* » des serfs. Vers 1855, le petit paysan Constantin Tézikof apprend sans maître à lire et à écrire; devenu scribe du village, mais toujours serf, il déchiffre le journal français de son maître avec l'aide d'un laquais qui, à force d'entendre des conversations, en a retenu des mots. Combien de temps a pu durer ce travail digne d'un Champollion, nous n'en savons rien; toujours est-il que, quelques années après l'émancipation des serfs, nous retrouvons Tézikof occupé d'astronomie, en correspondance avec Camille Flammarion, et sûrement pas en russe[1].

D'autres, d'ex-gymnasistes qui ont jadis méprisé les leçons du maître de français, sentent un jour leur curiosité piquée par quelque livre ou quelque journal : que faire? Il y a bien, à l'Université, un lecteur de français, mais il est incapable — ce n'est pas, bien entendu, des lecteurs d'à présent que nous parlons — d'animer les leçons où il débite en tranches Noel et Chapsal[2]. A Moscou, dans les années soixante, le très renommé M. Pascault se borne à dicter des verbes, de sorte que ses quatre élèves, des fils de pope pourtant enragés au travail, l'abandonnent pour travailler, sans doute, à la façon du héros de Tchernychevski, Kirsanof, qui lit huit fois le *Nouveau Testament* en français, et à la neuvième, n'a plus rien à apprendre[1], sauf la prononcia-

1. Roubakine, *La Russie qui lit*, pp. 182, 183.
2. Kirpitchnikof, dans *Souvenirs d'étudiants*, pp. 153-157.

tion. « Komenntt vohouss portess vohouss? » doit-il dire, comme certains élèves des gymnases d'autrefois [2].

Il y a encore de ces autodidactes — le nouvelliste juif Aisman vient de nous en dépeindre un dans un milieu longtemps fermé à toute influence autre qu'à la germanique — et ils ont maintenant des facilités que n'avaient pas leurs devanciers. Il arrive, en effet, que, depuis 1905, les administrations, en général, se sont moins appliquées à contrarier les initiatives privées, et que la police, en particulier, s'est aperçue que le français n'est pas forcément un véhicule de conspiration. On peut ouvrir des cours publics; donner, sous les auspices de l'*Alliance française*, des conférences, des soirées où l'on dit nos monologues, où l'on joue nos comédies; dès à présent, Moscou, Kazan, Vladikavkaz, Odessa, Kief, etc., possèdent des sociétés de ce genre [4]. Or, c'est le divertissement français qui a fait jadis la popularité de notre langue : la même cause peut produire encore un peu du même effet.

Il va sans dire que le succès de ces efforts suppose l'acquisition, à l'école, d'un bagage de français un peu moins léger que celui d'à présent. Y arrivera-t-on? Depuis quelques années, on s'est dit que, puisqu'on ne pouvait avoir assez de Français de la qualité souhaitée, il fallait appeler des Russes à leur aide, et que des femmes conviendraient à cette tâche, même dans les gymnases de garçons. Idée audacieuse, mais pratique, et qui l'aurait été plus encore si l'on avait songé à la préparation de ces futures professeurs. Comme on ne l'a pas fait, que nulle part on n'apprend mieux une langue que dans son pays, que nos règlements sont libéraux et nos cours pas trop arides, que d'ailleurs Paris passe pour le « paradis des femmes »,

1. *Que faire?* pp. 238, 239.
2. Souvenirs de Kirpitchnikof, *ouvr. cité*, p. 164.
3. Aisman, *Un peu à côté*.
4. *Revue des Études franco-russes*, passim, depuis 1907. *Bulletins* de l'Alliance française de Moscou.

nous avons vu affluer dans nos amphithéâtres des Russes, des Polonaises, des Juives, voire des Tatares musulmanes, candidates, presque toutes, au professorat public ou privé du français.

Y réussissent-elles? La plupart de leurs collègues français, suisses ou belges qui les voient à l'œuvre, après leur retour, en doutent fort, et ce n'est pas seulement parce qu'en pareil cas ils sont orfèvres. Un an de Paris, passé pour bonne part à bavarder entre Russes, c'est peu pour apprendre le français de façon à bien l'enseigner : aussi les certificats d'études que la Sorbonne délivre à ces étrangères ne garantissent-ils nullement leur aptitude à l'enseignement. Telle brillante « Sorbonnienne » pourra devenir un bon professeur; telle autre n'a qu'un mince vernis que les années de Russie écailleront vite. Il en est de nos diplômées comme des *outchitels* de jadis; il faut choisir entre elles.

Disons d'ailleurs qu'une Russe intelligente peut tirer bon parti même d'un léger bagage de français, et expliquer plus clairement qu'un étranger des difficultés qu'elle-même a dû surmonter : devant elle la xénophobie de l'enfant désarmera, et peut-être, parce qu'elle est femme, aura-t-elle plus de prise sur la paresse des grands garçons. Il est fâcheux, sans doute, que, la classe finie, elle retrouve dans son manchon le verbe *aimer* conjugué d'une façon peu scolaire [1]; on peut espérer cependant que, de la maîtresse, l'intérêt retombera un peu sur la matière qu'elle enseigne.

En définitive, l'enseignement des langues est encore un peu, en Russie, dans l'état chaotique dont nous-mêmes nous sortons à peine. Il donne parfois de pauvres résultats, mais on ne s'aperçoit pas de la réalisation des prophéties qui, récemment, nous annonçaient l'éclipse inévitable du français devant l'anglais et l'allemand [2] : il semble, au contraire, que, dans ces toutes

1. Récit de Mlle K..., professeur au gymnase de garçons, à V....
2. Voir *Revue des Études franco-russes*, 1902, article de M. Paul Labbé.

dernières années, il y ait eu progrès, au moins dans les grands centres. « Au VIIIe gymnase de Moscou, écrit un bon observateur, je viens d'admirer de merveilleux résultats. Les élèves parlent, écrivent et comprennent le français parfaitement : de plus, on sent qu'ils suivent les cours avec plaisir, qu'ils aiment notre langue[1]. »

Ce progrès s'accélérerait sans doute si nous avions un peu plus conscience de l'aide que notre enseignement supérieur peut donner à la culture française des étrangers. A cet égard, nous sommes encore dominés, en dépit de fort beaux discours, par l'esprit qui, si longtemps, a privé nos Universités de toute action au dehors. Pendant tout le XIXe siècle, tandis que les Universités russes étaient inondées de professeurs allemands qui, parfois, devaient professer en français pour être compris[2]; pendant que les étudiants russes affluaient dans les Universités allemandes; qu'ils en revenaient pour enseigner la science allemande avec les livres allemands qu'on trouve toujours, à condition, chez l'inévitable libraire allemand de l'Université; pendant tout cela, nous bornions notre ambition à fournir à la Russie le M. Pascault de tout à l'heure. Et quant à former des professeurs russes chez nous, comment y songer? C'eût été une affaire d'État que l'entrée d'un Russe à l'École normale, et qu'y aurait-il fait, sans vers latins et sans thèmes grecs?

Quelques audacieux sont pourtant venus s'asseoir sur les bancs de nos hautes écoles; en deux siècles, nous avons cité deux véritables élèves, Trédiakovski et Ostrogradski[3], et quelques amateurs entrés à la Sorbonne, en passant, pour applaudir, l'un Guizot, l'autre Villemain. Mais combien d'autres seraient accourus s'ils avaient eu l'espoir de trouver, dans nos Univer-

1. Rapport de M. André Lirondelle, professeur à l'Université de Lille, 1909.
2. Herzen, *Mémoires*.
3. Voir plus haut, pp. 55, 313, 314.

sités, un enseignement moins étroit! Voici, par exemple, le futur professeur Modestof qui, en 1863, est étudiant à Bonn; Paris et la Sorbonne le préoccupent. Il y vient donc en reconnaissance, et, comme il est « philologue », c'est au cours d'éloquence latine du professeur Berger qu'il se rend d'abord. Par des escaliers vermoulus, il arrive dans une petite salle où quelques personnages pauvrement vêtus se chauffent autour d'un poêle en attendant le cours qui est, d'ailleurs, le moindre de leurs soucis; il faut à Modestof des questions réitérées pour être sûr qu'il se trouve chez le professeur Berger. Celui-ci paraît enfin, en frac et cravate blanche; debout, sans autres papiers que des citations soigneusement préparées, il se met à parler de Caton l'ancien. Mais une heure sonne, et le professeur disparaît comme derrière une trappe, suivi de son appariteur, de son verre d'eau et des maigres applaudissements de ses douze auditeurs. Modestof, lui, reste bouche bée; ce qu'il vient d'entendre, c'est un discours, d'ailleurs agréable, mais où est la leçon? et comme tout cela ressemble peu aux séminaires de Bonn[1]! C'est donc que la France, qui a des orateurs, n'a pas de professeurs, et que, dans la discussion qui vient de s'élever en Russie sur le modèle à choisir pour les Universités nouvelles, les partisans du genre allemand ont raison contre ceux de ce semblant français d'enseignement. Pourtant, même alors, cette ombre a son influence. Quand Modestof soulève une tempête, en 1864, par le rapport où il signale les défauts d'une étude des anciens trop philologique, à l'allemande, il se rappelle le professeur Berger [2].

Quoi qu'il en soit, l'opinion s'enracine, en Russie, qu'il n'y a de science et d'enseignement — d'ailleurs ennuyeux[3] — qu'en Allemagne, et qu'il faut s'y mettre à l'école[4]. Pour Tour-

1. Modestof, *De la France*, pp. 8 et suiv.
2. *Revue historique* (*Rousskoié Obozriénié*), 1892, V, p. 14.
3. Aksakof, *ouvr. cité*, III. Lettres de Paris et de Munich, *passim*.
4. « Les jeunes Russes qui se destinent à la carrière scientifique considèrent

guénief, dans *Fumée*, le futur universitaire, le successeur de Granovski qu'attend la Russie, c'est le Bersénief qui se console de ses peines de cœur avec l'*Histoire des Hohenstauffen*, de Raumer, tandis que son ami Choubine, « le vif-argent, le Français », s'égare à la poursuite des onze mille vierges. C'est pourtant Bersénief qui a des fils; c'en est un que le *docent* qu'Élisabeth Diakonova rencontre, en 1902, dans une pension du Quartier Latin où il soupire après la petite ville allemande où la vie était si paisible, la bière si fraîche et les bibliothécaires si *gemüthlich*; où l'on ne sentait jamais cette hostilité contre l'étranger que les Parisiens, dit-il, cachent mal sous leurs formes engageantes[1].

Cependant, depuis quelque vingt ans, un nouveau courant s'est dessiné. Dans « les années quatre-vingts », nous avons vu apparaître dans nos Facultés d'abord des Israélites russes, qui, à la vérité, recherchaient nos diplômes précisément pour ne pas retourner en Russie; ce n'était pas encore le printemps qu'apportaient ces hirondelles. Mais, un peu plus tard, l'Institut Pasteur et encore plus la Tour Eiffel persuadent la vraie Russie que la science française n'est pas morte; le rapprochement politique des deux pays garantit l'étudiant, — jusqu'à un certain point — contre le risque d'être suspect à son retour de Paris. Il y vient donc et trouve que la Sorbonne de Modestof a maintenant des élèves, des conférences, même des séminaires! Le bruit de ces merveilles se propage, et de Varsovie, de Pétersbourg, de Moscou, du Caucase, de l'Asie centrale, de la lointaine Sibérie, un flot de jeunesse accourt vers Paris. Ce qui l'attire, c'est le souci du diplôme, la renommée de tel maître, la soif de telle science, mais encore plus, et sans qu'elle s'en rende bien

que la science allemande est la première du monde, sauf en chimie et surtout en mathématiques, où l'on reconnaît notre compétence. On déclare l'enseignement de nos universités très inférieur à celui des universités allemandes. » (Paul Labbé, *Revue des Études franco-russes*, 1902.)

1. Élisabeth Diakonova, *Journal*, p. 219.

compte, le prodigieux bourdonnement d'idées de la grande ruche : ce qu'elle veut en emporter, comme ses devanciers du XVIIIe siècle, c'est « le secret de la civilisation et de la liberté[1] ».

Qu'il y ait des déceptions, c'est inévitable, et l'avenir seul dira si beaucoup de ces pèlerins ont profité de leur pèlerinage. Le fait certain — maintenant que les vrais étudiants prennent le pas sur les mystiques du début — c'est que notre culture y gagnera. Revenus en Russie, l'élève de nos Instituts scientifiques, le docteur de nos Facultés diront qu'il y a aussi de la Science chez nous, et qu'elle y est plus accueillante qu'ailleurs : Metchnikof et Wyroubof ne sont-ils pas devenus nos maîtres? De son côté, l'élève de la Sorbonne promue professeur de français ne parlera sans doute pas à ses élèves que de notre grammaire — de nos jours, le rôle du professeur de langues vivantes va plus loin — et c'est elle, en définitive, qui formera l'opinion sur nous de ces petits qui lui disent, à sa première classe, tout hérissés : « Mais, mademoiselle, nous ne voulons donc pas être des Français[2]! »

Le mal est que, de notre côté, nous ne préparons guère ce professeur à sa tâche. A Paris, où les jeunes Russes affluent, où telle Faculté les enregistre par centaines, se préoccupe-t-on de leur donner ce que leur confiance attend de nous? Ce qu'ils veulent, ce qui leur est indispensable, c'est, avec la connaissance de notre langue, celle de notre culture et de notre histoire, dût-elle être, pour commencer, un peu superficielle; l'ensemble une fois débrouillé, ils sauront combler les lacunes. Ce qu'ils veulent encore, c'est, autant que possible, l'initiation à cet art de penser et d'écrire avec ordre que l'Europe nous envie toujours. Tout cela, le leur donnons-nous? Leur faisons-nous comprendre l'histoire de la civilisation française? leur apprenons-nous à écrire? avons-nous tâché d'adapter quelques

1. Voir Ivan Strannik, *Les Mages sans étoile*, pp. 90 et suiv.
2. Récit de Mlle O. Kr.

cours aux besoins de cette clientèle disparate, mal préparée, mais qui contient des esprits distingués et des volontés généreuses. La tâche est difficile, sans doute, et peu conforme à ce que nous avons de traditions universitaires; il faut pourtant l'entreprendre, si nous ne voulons pas perdre une des chances les plus précieuses qui nous aient jamais été offertes de défendre et peut-être d'agrandir ce qui subsiste de notre empire intellectuel[1].

1. Sur les critiques violentes adressées, dès à présent, à notre enseignement supérieur, voir, dans la revue polonaise *Nowe Tory*, d'octobre 1909, l'article de W. Woynarowska : *Francuskie studja w Sorbonie*.

Il convient d'ajouter que la plupart de ces critiques n'ont plus d'objet depuis l'ouverture, en 1911, de cours auxiliaires de la Sorbonne. (Note de la seconde édition.)

CHAPITRE XXXVI

LE LIVRE FRANÇAIS EN RUSSIE

Notre littérature scientifique et la concurrence allemande. — Les sciences morales; la philosophie, la critique, l'histoire.
Les œuvres d'imagination; cause générale de leur défaveur. Les poètes; la réhabilitation des classiques. Les romanciers, leurs traductions; les favoris, Zola, Mirbeau.
Le roman populaire et son rôle.

Jadis, c'est à nos écrivains que revenait, presque entière, la tâche de défendre notre culture. Ils y suffisaient, mais peut-être parce qu'il y avait alors peu d'écrivains russes, et parce que les Anglais et les Allemands ne nous faisaient guère concurrence que par l'intermédiaire de nos traducteurs. Il s'en faut que les circonstances d'à présent soient aussi favorables.

Dans les années cinquante, notre science a encore son prestige; « il n'y a plus qu'elle que nous estimions en vous », nous dit Herzen[1]. Un peu plus tard, l'engouement pour les sciences naturelles qui, d'Allemagne, passe en Russie, nous fait reculer : dans *Fumée*, quand Vorochilof, « tout d'une haleine, au risque d'étrangler », cite à Bambaief ahuri les noms d'une trentaine de savants, il n'y a que trois Français dans le nombre[2]. Pourtant, en 1870, le slavophile Danilevski, dressant l'inventaire des richesses intellectuelles de l'Europe, ne reconnaît encore la pri-

1. *La Cloche*, articles choisis, p. 705.
2. Trad. française, p. 38.

mauté des Allemands qu'en philologie[1]. Mais survient la guerre, et dès lors il est entendu que le professeur d'Université ayant fait — non moins que l'instituteur — la victoire des Allemands, c'est se fermer l'avenir que de ne pas se plonger dans ses livres. Or, justement, les voilà derrière la vitrine de la librairie allemande, dans la rue qui mène à l'Université; vous pouvez entrer, les feuilleter, les prendre à crédit. Comment ne pas les préférer aux livres français qu'il faut acheter de loin, simplement sur leur titre?

Pourtant, il y a des résistances. « Beaucoup de ces livres allemands, dit Novikof, sont d'une lecture si pénible, à cause de la lourdeur de leur style, que, mis dans l'obligation d'acheter un ouvrage scientifique, le Russe qui connaît également l'allemand et le français n'hésite pas à prendre un livre français[2] »; même s'il a des défauts, ce livre français, on s'en arrange plus aisément que de certaines qualités de son concurrent. « Beaucoup d'ouvrages scientifiques français sont assez superficiels. Ils plaisent par cela même. » Est-il certain d'ailleurs qu'à surmonter « la profondeur, les détails et l'exactitude méticuleuse des ouvrages allemands », il y aurait profit réel[3]? Beaucoup de Russes répéteraient encore ces paroles d'un observateur de 1871. « L'influence de la phraséologie allemande, partout où elle s'est manifestée, nous a été nuisible. Les Allemands aiment à chercher leur route dans le brouillard[4]... » Or, les Russes ont déjà le leur, ce « brouillard slave », dont parlait quelquefois Tourguénief[5], et c'est justement pour cela que la clarté française leur est nécessaire.

C'est ainsi que, dans *Pères et Enfants*, Bazarof, qui ne jure que par Büchner, ne trouve pourtant rien de mieux à recommander,

1. *La Russie et l'Europe*, pp. 139, 140.
2. *L'Expansion de la nationalité française*, p. 100.
3. *Id.*, p. 78.
4. *Archive russe*, 1876, III, p. 160.
5. Emile Haumant, *Ivan Tourguénief*, p. 107.

en chimie, que Pelouze et Frémy[1]; il est vrai que c'est à une faible femme. Nous savons, d'autre part, qu'à la même époque, si des étudiants de l'Université peuvent demander « Claude Bernard! qui diable est-ce là[2]? », dans les milieux lettrés, où on lit la *Revue des Deux Mondes*, on se passionne pour ses expériences que l'on comprend ou croit comprendre[3]. Plus tard, si l'on cite moins souvent les travaux français, c'est qu'une référence en allemand, au bas d'une page, en impose comme des lunettes d'or sur le nez d'un érudit; mais on les lit, ces travaux français, et on les traduit autant que les autres, sauf en quelques spécialités surtout médicales[4].

Il en est de certaines sciences morales comme de ces spécialités. En sociologie — c'est la plus importante des sciences pour les Russes d'aujourd'hui — nous sommes distancés par des Allemands ou des Américains plus ou moins socialistes; Marx est devenu ce qu'a été Hegel jadis. En philosophie, Buchner, Darwin et Moleschott dominent les années soixante; Schopenhauer et Nietzsche, celles d'après. On discute pourtant Auguste Comte, Littré, Caro, Ribot, Fouillée; on consacre à M. Boutroux une heure d'un court séjour à Paris[5]; on traduit Amiel; Tolstoï lui-même lui fait une préface, et l'on nous assure qu'il a plus de succès en Russie que dans les pays de langue française[6]. Taine est apprécié, mais on ne sait trop si c'est comme philosophe ou comme historien : les auteurs à spécialités multiples sont toujours, pour les étrangers, l'occasion de perplexités. Voici Renan, par exemple : que faut-il voir en lui? un *hébraïsant*? un *bellétrist* « dernier rejeton d'Alfred de Musset[7] »? un phi-

1. *Pères et Enfants*, p. 147 de la trad.
2. Tchernychevski, *Que faire?* pp. 246, 453.
3. Mme Litvinova, *Biographie de Sophie Kovalevskaia*, p. 23.
4. Voir *Nouveau Temps*, annonces des publications nouvelles, notamment n° 11 431.
5. Védenski, *La réalité occidentale et l'idéal russe*, pp. 106, 107 et suiv.
6. Koudrine, *Esquisse de la France contemporaine*, p. 10.
7. Golovine, *Le roman russe*, p. 23.

losophe, un libre penseur, ou peut-être un réactionnaire habilement grimé[1]? Dans le doute, on le néglige jusqu'au jour où l'effondrement momentané de la censure permet d'entreprendre, de plusieurs côtés à la fois, des traductions de la *Vie de Jésus*[2]. En définitive, un seul de nos philosophes, avant Bergson, a de l'influence; c'est Guyau. On goûte « la profondeur et la logique de ses analyses, sa forme parfois poétique, son idéalisme pratique et bienfaisant, son souci des questions sociales, son espérance d'un progrès indéfini, sa conviction que tôt ou tard la moralité deviendra, chez nous, organique, inhérente à notre nature[3] ».

Notre critique littéraire est plus appréciée; « elle a, dit-on, et gardera la primauté[4] ». Cela n'empêche pas qu'on reproche à la plupart de nos critiques de prendre des actualités éphémères pour des manifestations importantes, de manquer de « mesure objective » et de largeur d'idées; de mal comprendre l'âme étrangère et surtout l'âme russe[5]; on les en punit donc, un peu à tort et à travers. Personne, en Occident, n'a mieux que Francisque Sarcey parlé du théâtre d'Ostrovski[6]; le voilà traité pourtant, de « figure comique et attristante », de « curieuse manifestation de la *blague* parisienne, dans toute son étroitesse et sa banalité[7] ». Brunetière a un disciple très distingué, le critique Sipovski; et, d'autre part, le suffrage de Tolstoï, pour avoir proclamé la banqueroute de la science[8]. Jules Lemaître, lui, n'a pas de principes, mais seulement de l'es-

1. Voir articles de la *Revue russe* (*Rousskoïé Obozriénié*), 1892, 1893, du prince Troubetskoï dans la *Pensée russe*, mars 1898. — De même, dans le *Messager d'Europe*, mai 1889, etc.
2. *Nouveau Temps*, annonces, *passim*.
3. *Messager d'Europe*, mai-juin 1889, mars 1880, janvier 1890, etc. — Mme Bentzon, *Promenades en Russie*, pp. 177, 274.
4. Ivanof, *Histoire de la critique russe*, p. 10.
5. *Messager d'Europe*, juillet 1890.
6. *Quarante ans de théâtre*, VIII.
7. Ivanof, *ouvr. cité*, p. 10.
8. Mme Bentzon, *ouvr. cité*, p. 167.

prit : encore en douterait-on à lire sa protestation, au nom du goût parisien, contre les barbares qui menacent de froisser son mol oreiller de bourgeois épicurisant[1]. René Doumic est trouvé trop sévère. Faguet excelle à saisir des liens, à généraliser, mais la passion politique le gâte; croirait-on qu'il veut voir, au fond des questions sociales, une question de moralité[2]? On lui reproche aussi de ces bouffées de patriotisme « qui sont monnaie courante chez les Français », et cette remarque nous avertit déjà qu'avoir des principes n'est pas tout; il les faut encore d'une certaine couleur. Pourtant cette rigidité fléchit parfois; on s'aperçoit, en effet, qu'en Russie la critique est trop dogmatique, trop étrangère à l'idée d'évolution ; qu'elle méconnaît trop — et c'est justement à propos de Lemaître qu'on le remarque — les liens qui unissent les pensées des divers pays, et qu'elle tombe ainsi dans le chauvinisme qu'elle est si prompte à reprocher aux autres[3].

Pendant les années soixante, de tous les historiens ce sont les Macaulay et les Droysen qu'on cite le plus volontiers; on analyse pourtant les travaux historiques des Français aussi souvent, et peut-être les lit-on plus souvent que ceux des Anglais et des Allemands[4]. Depuis ce temps, la proportion ne semble pas avoir changé à notre détriment. Après 1870, on suit avec une attention bienveillante les travaux français, qui ont trait à la Russie, des Leroy-Beaulieu, des Leger, des Vandal; on traduit l'*Histoire de Russie* d'Alfred Rambaud, non sans que la censure y exerce ses ciseaux. On se passionne, d'autre part, pour toutes les histoires de la Révolution, et ce n'est pas seulement par amour de la science, car l'*Histoire d'un paysan* d'Erckmann-Chatrian[5] a sûrement plus de lecteurs que l'*Europe et la Révolu-*

1. Ivanof, *ouvr. cité*, p. 45. — Cf. *Messager d'Europe*, février 1897.
2. *Messager d'Europe*, juillet 1900.
3. Boborykine dans *l'Initiative (Potchine)*, 1895, pp. 189, 193.
4. Voir la série des comptes rendus du *Messager d'Europe*.
5. Voir Krapotkine, *Autour d'une vie*, p. 336.

tion française d'Albert Sorel[1]. Dans ces dernières années enfin, l'horizon s'élargit; on traduit Fustel de Coulanges, et l'on fait grand accueil à des œuvres de vulgarisation scientifique, telles que l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud. Il semble toujours qu'en histoire comme ailleurs, l'initiation soit plus facile à travers une œuvre française[2].

En définitive, pendant ces cinquante années, ce sont rarement nos livres qui ont exercé le plus d'influence; pourtant, dans presque tous les domaines, ils ont gardé une place au moins aussi grande que celle des livres en d'autres langues, et cela malgré la faveur dont jouissent ces derniers auprès d'un corps enseignant qui est lui-même, en grande partie, un produit allemand.

Restent les œuvres d'imagination, et là, le recul est peut-être plus marqué, pour une raison qui n'est pas d'ordre littéraire. Depuis les années quarante, les Russes ont été de plus en plus préoccupés de questions sociales et politiques; leur littérature est devenue tendancieuse dans la mesure où la nôtre a cessé de l'être. On sait, en effet, que, depuis George Sand, nos romanciers n'ont plus guère prêché; que notre théâtre, en dépit des exemples scandinaves, est resté plus préoccupé du malheur des maris que du bonheur de l'humanité; que, suivant l'expression de Tolstoï, « l'obsession de la femme » continue à empoisonner notre littérature[3]. On s'est donc remis à nous dire, comme le Scythe de Voltaire,

> Votre nuit est venue après le plus beau jour,
> La disette aujourd'hui succède à l'abondance

ou, plus exactement, à la façon de M. de Vogüé, « la haute

1. Traduite en 1907.
2. 1907. On peut dire, d'une façon générale, que tous les ouvrages historiques un peu importants parus en ces dernières années ont été traduits, en tout ou en partie.
3. Mme Bentzon, *ouvr. cité*, p. 117.

morale des Anglais, des Allemands, des Russes, vous manque, à vous Français [1]. » Mais tout cela n'empêche pourtant pas, qu'exportées, nos œuvres le sont une fois sur deux en Russie [2].

Nos vers n'y intéressent, naturellement qu'une élite, et les journalistes, qui n'en sont pas toujours, sont bien capables de parler du « comte de Lille [3] », et de le trouver moins intéressant que le comte de Paris, mais d'autres sont mieux informés. Dans les revues, on trouve, pêle-mêle, des traductions de Richepin, d'Armand Silvestre, de Coppée, de Rostand, de Guyau — non moins aimé comme poète que comme philosophe — de Baudelaire, de Verlaine, et ces deux derniers au moins ont fait des élèves. Des romantiques, c'est Victor Hugo qui revient le plus souvent; Musset est presque oublié, Lamartine encore plus. Mais — fait curieux, et qui n'est peut-être pas sans rapport avec les revirements du goût en France même — les classiques, ceux du XVIIe siècle, retrouvent un regain de faveur. Abandonnés longtemps aux *outchitels*, qui en saturaient leurs élèves; oubliés ensuite, avec bonheur, pour toute la vie, ils sont parfois lus, maintenant, avec les sentiments des Russes de jadis. On rencontre encore, çà et là, des jugements dignes des jours les plus brumeux du romantisme : « Jules Lemaître, dit un de ses confrères russes, défend Racine parce qu'il est inoffensif et mesuré, et à cause de sa parenté intellectuelle avec l'idéal bourgeois contemporain, « se laisser aller et se laisser vivre [4] ». Mais le romancier Boborykine regrette que jadis, à l'instigation des Allemands et sous couleur de « vrai » classicisme, la Russie ait condamné la plupart de nos grands écrivains, et s'en tienne encore à des jugements que partout ailleurs

1. *Messager d'Europe*, 1893, janvier. — Cf. *Le roman russe*, de M. de Vogüé, pp. 11 et suiv.
2. Novikof, *l'Expansion de la nationalité française*, p. 71.
3. Mérejkovski, *Sur les nouveaux courants de la littérature russe*, p. 16. — Voir la *Richesse russe*, 1894, septembre, nécrologie.
4. Ivanof, *ouvr. cité*, p. 45. — Mme Bentzon, p. 168.

on a revisés. « Maintenant des Anglais étudient Racine à côté de Shakespeare.... Il est honteux que depuis trente ou quarante ans, exception faite de monographies sur Molière, nous n'ayons plus étudié le grand siècle[1]. » Le professeur Batiouchkof démontre qu'on se trompe du tout au tout, en Russie, sur la soi-disant emphase de Racine[2]; Georges Vessélovski demande, après Larroumet, si l'*Iphigénie* de Gœthe est plus grecque que celle de Racine; puis il affirme que « l'auteur d'*Andromaque* et de *Phèdre* n'est pas si loin du drame actuel qu'il est convenu de le croire », et prédit qu'il reprendra, sur la scène russe, la place qu'il occupait autrefois[3]. Ce serait possible, en effet, s'il renaissait jamais, entre les adorateurs d'*Edda Gabler* et ceux de la *Dame de chez Maxim*, une société éprise, avant tout, de beauté littéraire.

La fortune de nos romans, elle aussi, a ses vicissitudes. A la fin de Nicolas I, sous Alexandre II, on parle encore de villes de province où l'on ne trouve pas d'autres livres[4], et les mondains sont innombrables qui, comme la Varvara Pétrovna de Tourguénief, bornent leurs horizons à Balzac, à Eugène Sue, ou même — sans l'avouer — à Paul de Kock[5]. Mais ce goût français tend à être mal porté; pour Herzen, il est la caractéristique des gens « qui aiment le pouvoir[6] ». Or, le nombre de ceux qui ne l'aiment pas grandit et, par suite, celui des apologistes du roman anglais ou allemand que, d'ailleurs, à l'opposé de la dame de tout à l'heure, on loue plus souvent qu'on ne l'ouvre. Pourtant, à la longue, Freytag, Spielhagen, Gutzkow se font une clientèle; un peu plus tard, Eliot, Trollope, Charles Read, Bret Hart apparaissent : après eux, Ibsen et Björnstjern Björnson descendent du Nord, d'Annunzio monte

1. *L'Initiative*, pp. 190, 191.
2. *Bulletin de l'Académie des Sciences*, 1899.
3. *Messager d'Europe*, octobre, septembre 1899.
4. *Messager historique*, février 1907, p. 497.
5. *Nichée de gentilshommes*, trad. franç., p. 253.
6. *Développement des idées révolutionnaires*, p. 93.

du midi, Rudyard Kipling accourt de l'Inde, et le roman français se défend d'autant plus mal que l'opinion s'est accréditée, qu'il est « tombé dans un réalisme qui confine de bien près à la pornographie[1] ». Dans les revues avancées de la fin du XIXe siècle, la *Richesse russe* ou la *Pensée russe*, il n'a plus aucune place : dans les revues de teinte plus pâle, il en perd sans cesse. Prenons, par exemple, les dernières années du *Messager d'Europe*. Il traduit ou analyse longuement :

En 1896,	20	romans français,	7	romans non français.
— 1897,	23	—	10	—
— 1898,	25	—	8	—
— 1899,	17	—	14	—
— 1900,	17	—	13	—
— 1901,	16	—	13	—
— 1902,	12	—	14	—
— 1903,	11	—	12	—
— 1904,	12	—	15	—
— 1905,	7	—	13	—

Il est vrai qu'après 1906, notre moyenne se relève à mesure que décroît la fièvre politique, et le fait est à noter pour les Russes qui s'entêtent à croire aux Allemands une vertu sédative, aux Français un venin dangereux.

Tout compte fait, notre place relative a décru; encore la popularité ne va-t-elle pas — Guy de Maupassant mis à part[2] — aux meilleurs de nos romanciers. Le favori de la Russie, pendant vingt ans, c'est Zola qui l'inonde, non seulement de ses romans[3], mais encore d'articles « pour l'exportation[4] »; à sa mort, le *Messager d'Europe* nous montre nos académiciens confus et se disant tout bas :

Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre.

1. Novikof, *L'expansion de la nationalité française*, pp. 65, 70.
2. Ivanof, *ouvr. cité*, p. 11.
3. Voir la table des matières du *Messager d'Europe*, 1891, p. 66.
4. *Messager d'Europe*, série des *Lettres parisiennes*, etc.

Du moins ne manque-t-il pas longtemps à la Russie, car elle trouve bientôt son successeur en Octave Mirbeau. Tandis que Bourget, Loti, Rod, Fabre, Bazin, Barrès sont loués [1], la plupart du temps, du bout des lèvres, Mirbeau est traduit, retraduit; récemment, ce qu'un jeune Russe frotté de lettres avait lu de notre littérature, c'était, deux fois sur trois, le *Journal d'une femme de chambre* ou les *Vingt et un jours d'un neurasthénique* [2]. C'est qu'en effet, comme Zola, « Mirbeau dit aux Français des vérités qui ne leur ont jamais été dites avec autant de hardiesse, autant de sincérité [3] » ; on traduit donc, de *La 628, E. 8*, à titre de document historique, la description de la famille française type, où le père est lourdement plaisant, la mère avare, le fils unique, comme de juste, et crétin précoce. Comment une telle puissance d'observation ne ferait-elle pas passer sur tout le reste?

Il convient d'ajouter que ces jugements sont ceux de « l'intelligence » déjà formée; l'intelligence en formation est moins soucieuse de satire que d'amusement, et il lui arrive encore de le chercher dans des Français presque oubliés chez nous et que répandent en Russie des traductions qui valent, ou à peu près, quelques-unes de celles qu'on nous fabrique des meilleurs auteurs russes; de même que, dans celles-ci, du *Portowine* devient du « vin des ports », dans celles-là « le bien-être général » est rendu par « qu'il est bon d'être général! », ou du moins la légende l'affirme [4]. Qu'importe, du reste! En 1883, la Bibliothèque populaire de Nijni-Novgorod prête trois fois plus de Montépin que de Lermontof, deux fois plus de Gustave Aymard que de Chtchédrine [5]. En 1884, Dostoievski

1. *Messager d'Europe*, années 1902 et suiv., passim.
2. Mme Bentzon, *ouvr. cité*, p. 168.
3. *Messager d'Europe*, octobre 1901.
4. *Mercure de France*, 1903, IX, p. 810, articles de Séménof. — De même, dans le *Messager d'Europe*, 1907, mars, p. 394.
5. Roubakine, *La Russie qui lit*. — Voir aussi *la Culture* (*Obrazovanié*), janvier 1896.

a conquis le premier rang, mais Ponson du Terrail le suit immédiatement. En 1886, Tourguénief et Pisemski ne l'emportent que de quelques unités sur Gustave Aymard derrière lequel cinq autres Français s'échelonnent jusqu'à Gogol et Pouchkine. En 1889, Gontcharof est premier, Jules Verne second, l'inévitable Gustave Aymard troisième. En 1890, Jules Verne bat Gontcharof, et bien que d'autres étrangers, Dickens en tête, aient une clientèle respectable — qui ne se confond jamais avec celle des Français — ce sont évidemment ceux-ci qui jouent le plus souvent le rôle d'initiateurs, d'entraîneurs, et le fait est que toutes les biographies d'écrivains nous les montrent à l'éveil des vocations. Sur les bateaux de la Volga, le marmiton Piechkof — le futur Gorki — lit les Alexandre Dumas que lui prête le cuisinier Smourg; à la même époque, l'ouvrier Savichkine lit, d'abord ce *Iouri Miloslavski* qui avait charmé l'enfance de Tourguénief, mais bientôt après *Moustache* et *Sœur Anne*, de Paul de Kock, *Monte-Cristo*, *les Trois Mousquetaires*, *Notre-Dame de Paris*[1]. Il semble bien qu'il en soit encore de même aujourd'hui, mais avec cette différence essentielle, que jadis les livres français étaient la majorité, qu'elle est passée maintenant aux russes, et que, depuis peu, la presse quotidienne a pris une importance qui aura pour résultat inévitable de diminuer notre place, et aussi, d'ailleurs, celle et des autres étrangers et des grands écrivains russes.

En définitive, notre livre a reculé, un peu parce que le prestige français a pâli, beaucoup parce que la production russe a grandi, plus encore parce que les hantises politiques de ce dernier demi-siècle ont rendu le public moins sensible aux qualités françaises, ou réputées telles[2]; comme tout à l'heure l'esthé-

1. Roubakine, *ouvr. cité*, p. 137 et suiv.
2. Voir *Messager d'Europe*, 1898, janvier, p. 413, à propos des qualités « purement françaises » de Mme Arvède Barine.

tique[1], l'esprit, la finesse, l'élégance de l'exposition ont passé de mode. Rien n'est plus caractéristique, à cet égard, que le jugement porté par le *Messager d'Europe*, il y a quelques mois, à propos de la *Morale de Spinosa*, de M. René Worms, sur le livre français type :

« Il est peu profond, clair, élégant : il porte inévitablement, sur sa couverture, la mention qu'il a été couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques, et cela ne veut pas dire qu'il soit mauvais. Bien au contraire, il a la connaissance du sujet, une érudition étendue que ne surcharge aucun vain appareil; son plan est bien fait; s'il vulgarise, c'est dans le meilleur sens du mot... Mais l'auteur n'y est pas empoigné par son sujet[2]. »

En d'autres termes, notre tort est d'être trop objectifs : la Russie, elle, vient de passer par une crise de subjectivisme passionné, et, pendant toute cette crise, la seule qualité qui nous ait conservé quelque prestige, c'est cette clarté que, même aux jours de sa gallophobie, Herzen déclarait plus attrayante pour l'esprit russe que la spéculation allemande[3]. Nous en conserverons encore l'attrait dans l'avenir, et peut-être, le jour où les esprits, en Russie, seront plus calmes; le jour où ils n'exigeront plus qu'on s'échauffe à propos même de la morale de Spinoza, trouveront-ils plus de saveur à l'objectivité qui veut, avant tout, comprendre et faire comprendre.

1. Voir plus haut, p. 458.
2. *Messager d'Europe*, décembre 1908.
3. Herzen, cité par Gabriel Monod, *Revue bleue* du 29 octobre 1908.

CHAPITRE XXXVII

LES INFLUENCES LITTÉRAIRES

Les polémiques sur l'influence exercée ou subie par la littérature russe, depuis un demi-siècle.
La divergence des tendances française et russe depuis 1848. La littérature sociale en Russie : le réalisme et le culte de la grisaille.
La forme et les idées françaises chez Tourguénief, Dostoievski, Tolstoï. L'influence, sur ce dernier, de Stendhal, de Joseph de Maistre, de Rousseau, de Victor Hugo.
Les écrivains récents. Les symbolistes.

Il y a quelques années, on n'aurait osé se demander si, dans la période récente de son vif éclat, la littérature russe avait subi l'influence de la nôtre. Il était admis, en effet, que « les idées qui transforment le monde ne sortent plus de l'âme française [1] », mais de l'âme russe, et déjà d'éloquents critiques saluaient l'approche des « hommes blonds » qui devaient nous rendre « l'énergie morale, le désir de l'action, l'esprit d'entreprise, de discipline, de renoncement, d'enthousiasme, l'idée fixe du but à atteindre, le ressort intérieur qui est la vie des individus et des races [2]... », etc.

Mais, depuis ce temps, M. Jules Lemaître nous a appris que ces « hommes blonds » ne faisaient que répéter nos propres leçons. L'inquiétude du mystère universel, leur trait, dit-on, le plus original, qui l'a ressentie plus que Victor Hugo? En quoi la prostituée sublime de *Crime et Châtiment*, le paysan mys-

1. M. de Vogüé, *Le roman russe*, p. XLVIII. Du même, *Histoire et poésie*, p. 185.
2. Gaston Deschamps, *La vie et les livres*, 1894, p. 332.

tique de *Guerre et Paix* valent-ils mieux que la Fantine des *Misérables*, que la bouvière de *Madame Bovary*? Lemaître convient, d'ailleurs, que les réalistes russes font le monde moins dégoûtant que nos naturalistes : il ne nie pas leur originalité, mais il la restreint beaucoup [1].

La Russie a protesté à son tour; que pouvait comprendre à l'âme russe un Lemaître, un nationaliste, quand Zola lui-même n'avait vu dans Dostoievski qu'un Gaboriau slave? On nous a donc copieusement répété que notre littérature avait cessé de donner la loi à l'Europe, que ses voies nouvelles n'étaient pas toujours sympathiques ni même compréhensibles à la Russie, etc. [2]. Seul, le romancier Boborykine a objecté que pourtant Stendhal et Balzac avaient agi sur le réalisme russe, et que celui-ci n'avait pu constamment découvrir des mondes nouveaux [3]. On ne l'a guère écouté, mais la discussion reste ouverte.

Il faut reconnaître, d'abord, que depuis soixante ans les voies littéraires des deux pays ont singulièrement divergé. En France, après 1848, le romantisme et l'idéalisme de la période précédente se sont trouvés brusquement démodés ; nos romanciers se sont proclamés objectifs, réalistes, tandis que nos poètes arboraient le drapeau de l'art pour l'art. Cependant, tandis que nous avions l'air de guérir de ce mal de l'avenir qu'avait décrit Quinet [4], les Russes en souffraient toujours, et d'autant plus que l'avenir, ils le voyaient maintenant, ils le touchaient; ils étaient, depuis la guerre de Crimée, en pleine rénovation sociale. Comment la littérature s'en serait-elle désintéressée? Il lui fallait bien faire connaître, au Russe émancipé, ses misères, à l'émancipateur, la nécessité de faire plus; le temps était loin de l'art

1. Jules Lemaître, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1894.
2. Prince G. Troubetzkoï, *Renan et sa philosophie*, *Pensée russe*, mars 1898.
3. Boborykine, *L'Évolution du roman russe*, pp. 11, 12, 13, etc.
4. Voir plus loin, p. 510.

pur et des tours d'ivoire. « En Russie, non seulement une revue, mais encore un écrivain neutre, sans principes, est quelque chose d'inconcevable [1], » remarque le critique Séménof, à propos de Tchékhof, qui s'était contenté, pour ses débuts, d'avoir du talent. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, qu'en pareil cas l'écrivain cède à la pression du milieu par calcul intéressé; il obéit, ou croit obéir à une voix intérieure. « En 1881, raconte Tolstoï, l'activité qu'on appelle artistique m'était devenue franchement désagréable, en raison de la place exagérée qu'elle avait occupée dans ma vie, comme en général, dans les idées des classes riches [2]. » Peu de ses contemporains ne sont pas passés par cette crise.

En même temps, une révolution s'opérait dans les formes littéraires. Pendant longtemps, les Russes s'étaient cru le même goût que les Français; il avait fallu la poussée de toute l'Europe romantique, dans les années vingt, pour leur faire abandonner notre « maniérisme ». Mais ils n'y revinrent pas après le romantisme : le temps du « fumier de l'école flamande » commença [3]. Sous la plume de Gogol, la beauté de la nature ou de l'humanité « ne fut pas à son avantage »; elle y est encore moins sous celle des réalistes qui lui succèdent. Campagnes tristes, villages sales, villes hostiles, personnages à la pensée basse, au geste gauche ou brutal, voilà, jusqu'à nos jours, le bilan de leur art. « Chacun fait ses dieux à sa manière, observe un critique; il faut donc que les nôtres soient simples et peu pathétiques [4]. » Le sauvage et le rude, voilà ce qui doit attirer l'écrivain russe. « Jamais rien ne me poussa, confesse Gorki, avec orgueil, ni vers Paris, ni vers le Caucase, ni vers aucun pays où les paysages sont beaux et les mœurs policées [5]. »

1. *Mercure de France*, 1904, X, p. 270.
2. Halpérine-Kaminski, *Tolstoï, Maupassant et Zola*, p. 97.
3. Pouchkine, *Eugène Oniéguine*.
4. Léontief, *Messager russe*, août 1890.
5. *Autobiographie*.

On lit pourtant les Français, mais nous avons vu que le plus souvent on les critique ou les loue — comme, par exemple, Zola et Mirbeau — pour des raisons qui n'ont rien de littéraire [1]; si Guy de Maupassant partage leur gloire sans avoir leurs titres particuliers, c'est qu'il a, suivant Tolstoï, « la clarté de l'exposition, c'est-à-dire la beauté de la forme », et que, dans *Une Vie*, le meilleur des romans français depuis les *Misérables*, il montre « sur un fond gris, des personnages également grisâtres », d'ailleurs, non sans beaucoup d'invraisemblances [2]. Quant à nos autres écrivains, on leur reproche, en bloc, « cette substitution de l'élégance et de la finesse à la profondeur qui est le trait caractéristique des Parisiens d'à présent comme des Français du XVIIIe siècle » [3]; trait avantageux, du reste, car, joint à l'art de composer, il fait que la France « élève les incidents les plus insignifiants à l'importance de spectacles internationaux [4] ». En d'autres termes, notre musique est bruyante, et même dansante; mais l'artiste russe, pour faire œuvre qui vaille, prendra la note moins haut que nous. Que des acteurs de Pétersbourg jouent, par exemple, l'*Amour* de M. Romain Coolus, ils s'appliqueront à en noyer « le pathos sentimental, à la française », dans « la molle simplicité de l'art russe [5] ». Que Mérejkovski se rencontre avec Chateaubriand dans une description d'Athènes, il la montrera — non pas, comme son devancier, baignée des feux du soleil couchant [6] — mais à peine dessinée dans les lueurs pâles de l'aube; encore se hâtera-t-il de lui tourner le dos pour compter les cailloux au fond de l'Ilissus [7]. Il en résulte un tableau gris-perle qui a son charme, sans être plus réaliste que l'autre.

1. Voir plus haut, p. 481.
2. Halpérine-Kaminski, *Tolstoï, Maupassant et Zola*, pp. 99, 109, etc. — *Nouveau Temps*, 1909, n°s 11 991, 11 997, articles de Rozanof.
3. *La Richesse russe*, septembre 1899, p. 209.
4. *Messager d'Europe*, 1898, février, à propos de *Cyrano de Bergerac*.
5. *Nouveau Temps*, n° 11 471.
6. *Les Martyrs*, Livre XV.
7. *La Mort des Dieux*, trad. franç., p. 118.

Au fond, la différence des deux arts tient à une paresse plus grande de l'esprit russe, disent les uns [1]; à la différence des milieux et, par suite, de la vision, disent les autres. Un Russe voit *gris* volontiers, parce que son œil s'est fait à une nature et à des types qui ont peu d'éclat : imagine-t-on le conquérant de la Sibérie, le Cosaque Iermak, dans la splendeur des *conquistadors* de Hérédia?

En tout cas, cet abîme entre la littérature russe et la française d'à présent disparaît dès qu'on se reporte à celle qui l'a précédée. Sans compter que la vivacité de notre XVIIIe siècle se retrouve chez les derniers Mohicans de la culture classique — ce n'est pas sans raison que Herzen rappelle Diderot et Voltaire à Granovski [2] — nos pensées elles-mêmes, celles du XVIIIe siècle et celles des années quarante, se retrouvent, et chez les écrivains à tendances, et même chez les plus grands « *belletristes* » du dernier demi-siècle.

C'est Tourguénief qui nous paraît le plus proche de nous; à tel point qu'un de nos critiques a cru pouvoir le loger dans une galerie de *francisés* [3]. On peut se tromper, en effet, à ne considérer que son long séjour parmi nous, le parisianisme de ses allures, sa complaisance à parler d'influences françaises, son art de conter, de décrire et surtout de conclure. De ce dernier trait surtout nous concluons, sans modestie, qu'il est nôtre [4]; qu'il a pris de nos leçons, pour commencer, chez George Sand, que les *Récits d'un chasseur* rappellent parfois, et pour finir, chez Flaubert, dont la manière se retrouve dans le *Chant de l'amour triomphant*.

A vrai dire, c'est là peu de chose. L'influence de Flaubert sur une nouvelle de la vieillesse de Tourguénief, même parfaite, n'a qu'un intérêt d'épisode. Quand à George Sand, ce n'est pas sûr

1. Diedlof, *ouvr. cité*, pp. 196 à 200.
2. Mme Smirnova, *Alexandre Herzen*, p. 98.
3. Hennequin, *Les Francisés*, Paris.
4. Téodor de Wyzewa, *Écrivains étrangers*, p. 165.

qu'il lui doive le sujet des *Récits d'un chasseur* : toutes les littératures de l'Europe, en ce temps, allaient au village. Lui devrait-il plutôt des procédés? Mais, tout en admirant au plus haut point ses tableaux [1], il s'en écarte singulièrement. Chez lui, il n'y a plus de larges horizons; un coin de forêt lui suffit, avec un peu de ciel entre les branches : il est plus menu, plus précis; il met enfin, dans les aspects de la nature, moins d'optimisme, moins de « pathos sentimental, à la française ». Des personnages des *Récits d'un chasseur*, un seul, Cassiane, fait songer à George Sand; mais il est infiniment plus religieux que le Patience de *Mauprat*, son modèle supposé. Plus tard, quand Tourguénief a fait du *georgesandisme*, par exemple, dans l'Hélène d'*A la veille*, c'est que la réalité russe lui a imposé ce type [2].

D'autres influences françaises l'ont atteint, mais à travers des intermédiaires. Son art de composer dérive de celui de Pouchkine, qui devait beaucoup aux Français du XVIIIe siècle; jusqu'à quel point peut-on dire, pourtant, que Tourguénief a été leur élève? D'autre part, son pessimisme tient de celui de Tchaadaief, qui tient lui-même de celui de Joseph de Maistre [3]. Il en résulte que, quand on lit, dans *Fumée*, les pages où Potoughine prêche aux Russes la nécessité du travail lent, obstiné, on pense à celle où de Maistre expliquait à d'autres Russes qu'on ne vole pas, mais qu'on *rampe* vers la civilisation, en sous-entendant, d'ailleurs, qu'ils ne le feront pas, car ils ont un défaut qui annihile toutes leurs qualités; ils sont inconstants [4]. Or, cette inconstance du Russe est le *Leitmotiv* de l'œuvre de Tourguénief.

D'ailleurs, ce n'est pas sur cet insaisissable Tourguénief que Jules Lemaître a fondé sa fameuse démonstration : Dostoievski lui a paru beaucoup plus français. Nous savons déjà, en effet,

1. Emile Haumant, *Ivan Tourguénief*, p. 47.
2. *Id.*, ch. IX.
3. Voir Enguelgart, *Littérature du XIXe siècle*, I, pp. 441 et suiv.
4. Voir plus haut, p. 222.

quel culte il a eu pour George Sand, pour Balzac, pour Victor Hugo. C'est celui-ci surtout qui semble l'avoir inspiré : la Fantine des *Misérables* et la Sonia de *Crime et châtiment*, déchues toutes deux et relevées toutes deux par la bonté, se ressembleraient comme des sœurs si leur bonté découlait de la même source. Mais Fantine est bonne par instinct et parce qu'elle est mère; Sonia, par la vertu de l'Évangile qu'elle lit à Raskolnikof. Mettons qu'il y ait en elle une part de l'âme de Fantine, et dans celle-ci, du christianisme qui s'ignore, elles n'en présentent pas moins la différence qu'il y avait, tout à l'heure, entre Patience et Cassiane. Le lien pourtant n'est pas douteux, mais la langue manque du terme qu'il faudrait pour rendre sensible l'impulsion que la pensée d'un écrivain peut donner à une autre pensée très distante. Tout compte fait, l'opinion prudente est celle de Boborykine qui, comme Zola, rattache Dostoievski à nos romanciers, surtout par son goût pour les histoires de crimes[1].

Quant à Tolstoï, autre exemple de M. Lemaître, que, MM. Faguet et Leroy-Beaulieu ont vu, l'un, « tout entier dans Rousseau[2] », et l'autre, « tout entier spontané, russe, national[3] », nous avons heureusement des témoignages qui ne laissent plus de place à aucun doute.

« Je suis l'obligé de Stendhal, a-t-il dit lui-même; je lui dois d'avoir compris la guerre. Relisez dans la *Chartreuse de Parme* ce récit de la bataille de Waterloo : rappelez-vous Fabrice traversant la bataille sans y rien comprendre... Je le répète; pour tout ce que je sais de la guerre, mon premier maître, c'est Stendhal[4]. » Relisez en effet la chevauchée de Nicolas Rostof, à Austerlitz, entre les deux masses qui vont s'aborder, la parenté des inspirations est évidente. Mais Tolstoï historien a eu un

1. Boborykine, *ouvr. cité*, p. 13.
2. Emile Faguet, *Propos littéraires*, IIIe série, p. 215.
3. Anatole Leroy-Beaulieu, *L'Empire des Tsars et les Russes*, III, p. 536.
4. Conversation avec M. Paul Boyer. Cf. Biroukof, *ouvr. cité*, II, p. 16.

autre maître, qu'il ne nomme pas, et qui pourtant semble lui avoir fait comprendre, encore mieux que Stendhal, et la valeur du petit fait imprévu qui rompt les calculs des grands capitaines, et l'importance aussi de ce facteur moral que personne ne peut mesurer. « Combien ceux qu'on regarde comme les auteurs immédiats des guerres sont entraînés par les circonstances! fait dire Joseph de Maistre au sénateur, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*; jamais l'homme n'est averti plus souvent et plus vivement qu'à la guerre de sa propre nullité[1].... » Tolstoï en dit juste autant dans *Guerre et Paix*. « Les prétendus grands hommes ne sont que les étiquettes de l'histoire; ils donnent leur nom aux événements sans même avoir, ce qu'ont du moins les étiquettes, le moindre lien avec le fait lui-même ». S'il y a un moment où ces prétendus grands hommes paraissent maîtres du destin, c'est celui où, sur le champ de bataille, ils réunissent dans leur main les volontés de beaucoup de milliers d'hommes; or, c'est une impulsion venue on ne sait d'où qui, subitement, se substitue à la leur, et tranche tout. « Rappelez-vous, dit de Maistre, ce moment solennel où, sans savoir pourquoi, une armée se sent portée en avant comme si elle glissait sur un plan incliné. » Tolstoï parle de même « de la minute terrible de cette hésitation morale, qui décide du sort des batailles[2] ». Puis l'un et l'autre expliquent scientifiquement les minutes suivantes. Pour de Maistre, « un corps qui a plus de masse qu'un autre a plus de mouvement, sans doute, si les vitesses sont égales; mais il est égal d'avoir trois de masse et deux de vitesse, ou trois de vitesse et deux de masse ». Pour Tolstoï qui, en sa qualité d'ancien artilleur, croit devoir orner sa pensée d'un peu plus de mathématiques, « la force, la quantité de mouvement, est le produit de la masse multipliée par la vitesse.... A la guerre, la

1. *Septième soirée.*
2. T. II de la traduct. franç., p. 255.
3. *Guerre et Paix*, II, p. 303.

force des troupes est aussi le produit des masses multipliées par un facteur qui est x. Cet x, c'est l'esprit des troupes[1]. »

De la vanité de la gloire guerrière, Tolstoï passe à celle des travaux de la paix, et alors Rousseau devient son guide. Nous savons qu'encore adolescent, il a lu l'*Émile* et les *Confessions* qui lui ont fait une impression *immense*, la *Nouvelle Héloïse*, qui lui en a fait une *très grande*[2]; que, d'ailleurs, il adorait toute l'œuvre et tout l'auteur — « A quinze ans, je portais au cou son portrait comme une image sainte » — et que ce culte n'a pas été affaibli par les années. « J'ai relu récemment quelques-unes de ses œuvres, et j'ai éprouvé le même sentiment de relèvement moral et de respect que dans ma jeunesse[3]. » Rien de plus naturel alors qu'il l'ait suivi dans sa vie et dans son œuvre. Dans sa jeunesse, de la même façon que son maître avait renoncé à la poudre et à l'épée, il veut renoncer à sa voiture et à ses laquais. « Je ferai moi-même ma chambre. Mon domestique est un homme comme moi : je ne veux pas qu'il travaille pour moi. J'irai à l'Université à pied[4]. » Puis, quand il s'est fait, comme Rousseau, « cette originalité qui n'est autre chose qu'un amour-propre excessif[5] », il l'imite dans ses angoisses, dans ses confessions; il a la même manière, pour reprendre l'expression de Tourguénief, « de tuer ses puces ». Il l'imite encore dans ses ferveurs religieuses : comme Rousseau, il redécouvre le christianisme et l'Évangile[6]. Il passe ensuite aux problèmes d'éducation, applique l'*Émile* dans l'école de Iasnaïa Poliana et dans l'éducation de ses propres enfants, et s'aperçoit, comme Rousseau, « qu'il n'y a, dans la doctrine des sages, qu'erreur et folie[7] ». Les sciences,

1. T. III de la traduct. française, pp. 319 et suivantes.
2. Biroukof, *Tolstoï, Vie et Œuvre*, II, pp. 15, 16.
3. *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, 1905, p. 7.
4. *Jeunesse.*
5. Lettre de sa tante à Tolstoï, 1846. Biroukof, *ouvr. cité.*, I.
6. Lettre à Paul Sabatier, novembre 1906. — Halpérine-Kaminski, *ouvr. cité*, p. 374.
7. *Confessions.*

les arts, les lettres ne sont qu'illusions ou tromperies grossières : « tout ce que nous appelons la civilisation, les sciences, les progrès, les arts, les plaisirs de la vie, etc., n'a pour but que de tromper les exigences morales et naturelles de l'homme.... Nous nous sommes organisé une vie contraire à sa nature physique et morale[1]. » Il faut donc écarter toute doctrine qui ne vise pas « à procurer au plus grand nombre la plus grande somme de bonheur possible[2] ». Or, la seule qui y vise vraiment, c'est celle qui fait tourner le dos à la ville, au soi-disant travail intellectuel, à tout l'acquit de l'humanité.

Tolstoï a d'ailleurs une logique devant laquelle reculerait Rousseau. Celui-ci ne condamne pas le travail en lui-même; il lui croit même, comme tous les Occidentaux, une vertu bienfaisante et peut-être utile à l'humanité. Tolstoï, lui, pense que le travail rend l'homme avide et méchant, et qu'une fois le nécessaire assuré, on doit se croiser les bras. D'autre part, il ne reconnaît à l'État qu'une force malfaisante, contre laquelle on ne doit pas lutter; tandis que l'école de Rousseau, en Occident, veut s'en servir pour la réalisation de son idéal social[3]. Ces réserves faites, Tolstoï reste *rousseauiste*; « dans sa conception générale de la vie, de la civilisation, de la pédagogie... »[4] il n'a fait qu'orientaliser la doctrine.

A-t-il subi enfin l'influence de Victor Hugo? Dans *Résurrection*, nous trouvons, comme dans les *Misérables*, une femme déchue qu'il faut relever, des bourgeois égoïstes, des juges indifférents, des révolutionnaires naïfs, les mêmes scènes d'hôpital et de bagne. Du cadre, la ressemblance s'étend à l'âme des personnages. Jean Valjean s'était aperçu, tout d'un coup, « qu'il n'était plus le même homme, que tout était changé en lui, qu'il

1. *Que devons-nous faire?* trad. franç., p. 403.
2. *Tolstoï, Zola, Dumas fils, Guy de Maupassant*, pp. 49, 50, 61-63.
3. V. Emile Faguet, *ouvr. cité.*
4. André Le Breton, *Revue des Deux Mondes.*

n'était plus en son pouvoir de faire que l'évêque ne lui eût pas parlé[1] ». De même, dans *Résurrection*, Nékhlioudof sent « qu'en cette minute, une crise décisive s'accomplissait en lui; que son âme se trouvait comme à la rencontre de deux routes, et que jamais, ayant choisi l'une, il ne pourrait revenir à l'autre »[2]. A la vérité, cette minute décisive se fait plus attendre chez lui que chez Jean Valjean, mais ce n'est pas là, comme on l'a dit, une critique de la psychologie de Victor Hugo. Tolstoï met plus de lenteur dans le geste et la pensée de ses personnages, comme il met moins de sonorité dans leurs mots, moins de coloris dans ses tableaux; c'est affaire de réalisme russe. La seule différence qui doive être soulignée, c'est, ici encore, celle qui provient de ce mysticisme ou de cet ascétisme, qui est, chez Tolstoï comme chez Dostoievski et Tourguénief, la marque de la naturalisation russe de notre romantisme des « années quarante ». Si d'ailleurs il se laisse si bien naturaliser, ce romantisme, c'est qu'il a plus d'un point de contact avec le *millénarisme* des innombrables sectes, dont Tolstoï a fondu les instincts avec nos doctrines.

Suivre les idées et la forme française dans les écrivains de ces dernières années nous mènerait à peu de découvertes. Chez telle romancière, nous relèverions des traits vifs et spirituels que nous aurions envie d'expliquer par notre culture; parmi les hommes, nous trouverions un « Zola russe », et, plus récemment, des écrivains très scabreux qui nous font le mince honneur de se réclamer de nous. En général, nous noterions des différences plutôt que des ressemblances. Voici, par exemple, ce Mérejkovski que ses sujets gréco-orientaux ont fait se rencontrer avec Chateaubriand. A chaque rencontre il s'en écarte tant qu'il peut. Nous avons mis, tout à l'heure, sa description d'Athènes,

1. *Les Misérables*, I, p. 201.
2. Traduction de Téodor de Wyzewa.

en face de celle des *Martyrs*; nous pourrions opposer de même leurs deux batailles des Francs contre les Romains. Chez Mérejkovski, le choc épique de deux mondes n'est plus qu'un incident de frontière, la dispersion d'une bande de *Khoungouses* quelconques par une colonne volante[1]. S'il y a influence, elle est à rebours; la réplique est une caricature.

Chez les poètes, que la politique obsède moins, en général, que les autres écrivains, des influences françaises devraient se noter plus aisément. Le fait est qu'on trouve, çà et là, des souvenirs de nos romantiques, et que toute une école est née qui tient beaucoup de nos décadents du siècle dernier, à la vérité, sans vouloir en convenir. A en croire les décadents et les symbolistes russes, l'opinion qui les fait venir de France « est une erreur due à la prédominance de la langue française, qui fait lire aussitôt toute traduction du français par le grand public[2] ». La vérité est, affirment-ils, que « longtemps avant Verlaine et bien plus brillamment que lui, Fett avait établi dans la poésie lyrique la parfaite concordance entre les sensations fugitives et le caprice des rimes[3] ». Le symbolisme russe, original dès son début, l'est resté même au temps où il a connu Shelley, Poe, Ibsen, Schopenhauer, Hoffmann, Hauptmann, Sudermann, etc.; entre lesquels, d'ailleurs, il a particulièrement distingué les Anglais : « Ce que leur murmure la mer qui entoure de tout côté leur patrie embrumée, c'est aussi ce que nous murmurent sourdement, à nous Russes, nos forêts infinies, nos steppes dont l'œil ne voit pas plus la fin qu'il ne voit celle de la plaine marine[4]. »

A lire ces lignes, on se croit ramené aux débuts du romantisme, à l'affirmation de Pouchkine qu'il y a des affinités plus fortes entre Anglo-Saxons et Russes, qu'entre ceux-ci et les

1. *La Mort des Dieux*, trad. fr., p. 202 et suiv.
2. Balmont, *Les cimes des montagnes*, p. 79.
3. *Id.*, p. 83.
4. *Id.*, p. 60.

Français[1]. Mais, dans le symbolisme aussi bien que dans le romantisme, la fin ne répond pas aux débuts. De bonne heure, en effet, nous voyons Baudelaire apparaître entre ces maîtres de toute nationalité, et les éclipser du premier coup. « Il est, proclame le prince Ouroussof, intéressant comme créateur génial d'images et de sons, comme artiste qui unit en soi l'architecte, par l'harmonieuse structure de ses poésies — le musicien, par la mélodie et l'harmonie des vers — le peintre, par l'éclat du coloris — le sculpteur, par le relief du détail et l'art d'arrondir l'ensemble — l'acteur, par celui de créer la disposition des esprits, etc.[2]. » On le lit donc assidûment, et tandis qu'il révèle à la Russie que « la nature est un gigantesque sarcophage, entouré des brouillards jaunes du spleen hypnotisateur[3] », Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, Verlaine, Moréas, Rimbaut, Samain, etc., « tous enfants littéraires de Baudelaire et de Poe », entrent à sa suite dans les bibliothèques[4]. Puis c'est le tour de leurs commentateurs, et nous ne sommes pas surpris de constater que, comme au temps du romantisme, c'est le commentaire français qui fait le mieux valoir l'œuvre étrangère : Poe devient bien plus clair dans le savant livre de M. Lauvrière[5]. Enfin viennent les traductions et les réminiscences qui valent à Fofanof, par exemple, son titre de « Verlaine russe[6] ». Mais ici nous nous arrêterons. Devant cette « exposition internationale de poésie » où les symbolistes russes ont quelquefois, grâce à la richesse de leur langue, élargi le domaine de l'incompréhensible, il importait seulement de constater qu'en dépit de leur « peu de génialité », nos symbolistes ont exercé une influence au moins aussi grande que celle de leurs rivaux.

1. *Lettres*, passim, 1822 et 1823.
2. Prince Ouroussof, cité par Balmont, p. 106.
3. *Id.*, p. 58.
4. *Id.*, p. 106. — Cf. Tchernof, Le modernisme dans la poésie russe, dans le *Messager d'Europe*, décembre 1810.
5. Émile Lauvrière, *La vie et l'œuvre d'Edgar Poe.*
6. Séménof, *Mercure de France*, juillet 1901.

En définitive, la Russie littéraire s'est éloignée de nous; mais, si grande que soit la gloire de ses écrivains récents, on ne peut pourtant dire que son émancipation lui ait profité de tout point : les plaintes de Biélinski sur la décadence de la forme et du goût s'entendent encore aujourd'hui. L'émancipation est-elle, d'ailleurs, aussi complète qu'on l'imagine parfois? Nos pensées, jadis « greffées à l'organisme russe[1] », n'en ont pas été éliminées : de nos procédés, les uns sont imités, les autres systématiquement altérés. Assurément, les deux littératures si longtemps unies font mauvais ménage; mais il s'en faut qu'elles aient divorcé. Écoutez plutôt Gorki — Gorki lui-même! — assurant qu'aux jeunes écrivains russes il ne cesse de répéter : « Lisez les Français, encore les Français, toujours les Français[2] ».

1. Dostoievski, cité par Vladimir Karénine, *Georges Sand*, pp. 38, 39.
2. *Le Temps*, interview de Gorki, 2-3 janvier 1910.

CHAPITRE XXXVIII

LES INFLUENCES POLITIQUES

Les idées des années cinquante et soixante : ce qu'elles ont encore de français. L'influence de George Sand.
La révolte contre la famille, la société, la culture en général et la culture française en particulier.
La guerre de 1870, la Commune, la troisième République. Les réfugiés russes à Paris; le culte de la Révolution française.
La révolution russe; ses emprunts à notre langue, à nos idées; ses réminiscences de notre histoire.

Les idées politiques de « l'intelligence » — comme on appelle, depuis un demi-siècle, le monde nouveau qui se forme autour des Universités — paraissent d'abord plus allemandes que françaises. Il semble, en effet, que leur point de départ, ce soit la négation religieuse des « années soixante » dont les propagateurs ne sont pas français : c'est pour Moleschott et Darwin que la jeunesse russe de ce temps est « prête à donner sa tête[1] »; c'est avec *Force et Matière*, de Büchner, que l'étudiant Kirsanof essaye de « moderniser » son père[2]. Quand, après 1870, la négation politique et sociale passe au premier plan, c'est de Lassalle et de Marx qu'elle se réclame, et plus que jamais, c'est « à l'allemande, avec une intonation dure », que l'on prononce le mot « principes[3] ». Mais le ton ne fait pas la chanson à lui tout seul.

La crise politique de 1848 n'a pas produit en Russie la même

1. Stepniak, *La Russie souterraine*, p. 18 de la trad. franç.
2. Tourguénief, *Pères et Enfants*, p. 70 de la trad. franç.
3. *Ibid.*, p. 33.

coupure qu'en France. Chez nous, le romantisme politique d'avant la Révolution a fait place au scepticisme et à l'indifférence; en Russie, s'il y a des désespérés, comme Granovski, presque tous les esprits restent fidèles à l'idéal de la veille : on en parle un peu moins, à cause de la police, et voilà tout. Quand la guerre de Crimée tire la Russie de ce sommeil apparent, et qu'une ère nouvelle paraît s'ouvrir, les espérances des années quarante reparaissent au jour[1], et l'on s'aperçoit qu'elles ont gagné « l'intelligence » tout entière. « Les idées que le petit nombre de mes amis et moi nous avions héritées de nos grands ancêtres, écrit Herzen, nous les avons jetées dans de nouveaux sillons, et rien ne s'y est perdu[2]. »

Or, ces « grands ancêtres » étaient des Français, et nul ne les a oubliés. « Et tout de même *Il* a raison! » crie l'ami de Pétrachevski, Akcharoumof, par la lucarne de son cachot, à l'un de ses coaccusés[3] : cet *Il*, c'est Fourier. En 1853, les *Récits d'un Chasseur* obtiennent un succès qui tient moins à leur beauté littéraire qu'à leur tendance réelle ou supposée; de hauts fonctionnaires y reconnaissent aussitôt « cette haine de classes qui nous vient de France[4] ». Quelques années passent, et, tandis que Tchernychevski propage l'économie politique de notre XVIIIe siècle[5], voici le ministre de l'Intérieur qui signale à son collègue de l'Instruction publique la traduction des *Misérables* que lit toute la jeunesse; à quoi pensent les censeurs pour laisser passer cette œuvre française bien plus dangereuse que les élucubrations des Allemands[6]? On l'interdit donc, mais elle circule sous le manteau, comme l'*Histoire de dix ans*, que l'étudiant Khoudiakof déchiffre, chaque dimanche, à grands coups

1. Annenkof, *Souvenirs et esquisses*, III, p. 71.
2. Herzen, *La Cloche*, articles choisis, p. 727.
3. *Messager d'Europe*, 1901, décembre, p. 663. — Cf. Vessélovski, *Influence occidentale*, p. 233.
4. Emile Haumant, *Ivan Tourguénief*, pp. 153, 154.
5. Plékhanof, dans *la Parole* du 10 mai 1909.
6. Skabitchevski, *Histoire de la censure russe*, p. 482.

de dictionnaire [1], et comme les œuvres de nos socialistes. A la vérité, Bazarof ne partage pas les idées de Proudhon — « J'ai ma manière de voir en propre [2] ! » affirme-t-il — mais combien de sous-Bazarof se contentent « de ramasser un soulier éculé tombé du pied de Saint-Simon ou de Fourier, et de le porter respectueusement sur leur tête, comme une relique [3] » !

A côté de ces influences, il y en a de plus anciennes : Krapotkine, alors au Corps des Pages, passe ses jours de sortie à lire, dans la bibliothèque de son oncle, Voltaire et les Encyclopédistes [4]. Mais, à vrai dire, leur action s'efface devant celle de Rousseau [5], et surtout devant une autre influence dérivée de Rousseau et française, elle aussi, que les gens des années soixante méconnaissent quelquefois, mais qu'ils subissent d'autant plus qu'elle s'accorde avec l'évolution de la société.

Jadis le désir de réformer l'État ne s'éveillait que dans l'esprit d'aristocrates ou du moins de nobles qui devaient, soit à leur éducation, soit à leurs voyages ou à leurs campagnes, une instruction souvent étendue. Maintenant, les élèves de l'Occident sont, en majorité, des étudiants qui viennent de gymnases médiocres, de familles de roturiers ou de popes, où l'on n'a qu'un très vague soupçon de la culture européenne. Mis en présence des enseignements de nos philosophes, ces nouveaux venus comprennent d'abord que, selon Rousseau, plus l'homme est primitif, plus son jugement est sain : qu'ils ont donc, en toute matière et plus que n'importe qui, chance d'atteindre la vérité absolue. De cette conclusion il n'y a qu'un pas jusqu'au fanatisme dont les Russes font volontiers la qualité suprême de leur esprit national. « C'est son trait caractéristique, remarque le révolutionnaire Stepniak, qu'il se passionne jusqu'au fanatisme

1. *Messager historique*, *Mémoires* de Khoudiakof, 1906, octobre.
2. Tourguénief, *Pères et Enfants*.
3. Du même, *Fumée*, p. 164 (trad. franç.).
4. *Autour d'une vie*, p. 99 (trad. franç.).
5. De Vogüé, *Histoire et poésie*, p. 180.

pour des choses qui ne sont que matière d'approbation ou de réprobation pour l'homme d'Occident[1] ». Reprise ainsi de l'ardeur que ses ancêtres mettaient à proscrire ou prescrire le signe de croix avec deux ou trois doigts, la jeunesse d'à présent apporte dans les discussions politico-philosophiques une audace déconcertante. « Les Russes peuvent manquer de toutes les qualités, dit encore Stepniak; du moins ne reculent-ils jamais devant une conséquence de leur raisonnement[2]. » Cette audace de logique, ils la mettent naturellement au service de l'homme qui leur a révélé leur omniscience, de Rousseau, et puis, et surtout, du disciple qui a donné la forme la plus attrayante à ses doctrines, de George Sand.

Nous savons déjà comment les Russes des années quarante ont accueilli ses livres; nous avons vu Biélinski s'agenouiller devant sa « Déclaration des droits de la femme[3] ». Dans les années cinquante, soixante, non seulement on la lit, mais on veut appliquer sa doctrine. En 1858, Tourguénief nous dépeint une « georgesandienne », cette Hélène assoiffée de sacrifice qui se jette à la tête d'un sympathique étudiant bulgare, puis quitte allègrement sa mère mourante pour se vouer à la libération des Balkans[4]. Un peu plus tard, nous rencontrons des émancipées qui répudient George Sand[5] : n'empêche que c'est elle qui forme — abrutit, dit Pisemski[6] — des multitudes de jeunes gens, d'autant plus facilement qu'avec les progrès du matérialisme buchnérien, « un Russe non matérialiste serait le merle blanc[7] », et que les obligations de la morale traditionnelle ont perdu tout

1. Stepniak, *La Russie souterraine*, p. 19.
2. *Id.*, p. 60. Cf. Herzen, *Œuvres*, IX, p. 111. « Nous mettons en pièces les idées, l'art, l'humanité. Nous allons sans frémir jusqu'à l'absurde; nous y entrons de pied ferme, sans jamais nous écarter de la logique; nous ne nous écartons que de la vérité. »
3. Voir plus haut, p. 410.
4. *A la veille*, p. 102.
5. Tourguénief, *Pères et Enfants*, p. 102; *Fumée*, p. 30, etc.
6. Voir Ivanof, *Pisemski*, p. 173.
7. Stepniak, *ouvr. cité*, p. 20.

prestige : « dans nos œuvres littéraires, l'homme qui obéit à la morale conventionnelle est toujours d'une parfaite trivialité[1] ». Ce qu'il faut à l'homme d'à présent, c'est « l'indépendance d'esprit » qui lui fera répudier cette morale ; c'est ensuite « une compagne intelligente[2] » qui ne tiendra pas à l'enchaîner par un mariage, car « le libre amour est le principe que l'intelligence s'efforce de donner pour base à la famille[3] ». Seulement, comme la famille russe est encore « moyenageuse et barbare », le libre penseur risquerait fort de rester sans « compagne intelligente », si George Sand n'avait revendiqué les droits de la femme, car « toutes les fois que la femme les réclame, elle commence par demander la liberté de l'amour. On l'a vu dans les temps antiques, puis en France, au XVIIIe siècle, à l'époque de George Sand. On le voit maintenant en Russie[4]. »

On le voit, en effet, mais moins souvent que ne le croit Stepniak. Il y a, en effet, des traditions inconscientes qui subsistent et protègent parfois ; il y a aussi dans George Sand une part d'idéalisme généreux qui répugne à certaines conséquences. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que la crise « georgesandienne » disloque les familles de la classe cultivée : « il n'y en avait presque pas où les parents ne fussent brouillés avec les enfants[5] ». Les fils, les filles courent les universités, les clubs, les barricades, pour en revenir parfois brisées par l'orage, comme cette sœur de Sophie Kovalevskaia qui rentre chez elle avec un proscrit sauvé à grand'peine, un ancien membre de la Commune qu'elle n'a peut-être aimé que pour affirmer son « indépendance d'esprit[6] ».

Mais la révolte contre la famille n'est qu'une étape vers le but

1. Tikhomirof, *La Russie politique et sociale*, p. 288.
2. Voir *Que faire?* de Tchernychevski, et son analyse par Stepniak, *ouvr. cité*, pp. 22, 23.
3. Tikhomirof, p. 310.
4. Stepniak, p. 21. — De même, Tikhomirof, p. 314.
5. *Revue des Deux Mondes*, 1894, mai, article d'Arvède Barine.
6. Voir *Biographie de Sophie Kovalevskaia*, par Mme Litvinova.

définitif, la révolte contre l'État et la société. Ici encore, après avoir posé les prémisses, l'Européen recule devant la conclusion. Il ne peut se soustraire à l'influence du fait existant... « Le Russe ne comprend pas, lui, pourquoi il doit se soumettre à l'histoire et non l'histoire à lui [1]. » Il écarte donc, en bloc, « tout ce que la civilisation bourgeoise entoure de vénération » et ce n'est pas seulement « le régime économique actuel, le gouvernementalisme, le pouvoir, la politique bourgeoise, la moralité bourgeoise [2] »; c'est encore « l'art mis au service des exploiteurs » et qui n'est « qu'un masque destiné à couvrir la plus honteuse corruption de mœurs [3] »; c'est encore la littérature — avec Pisaref, le nihiliste donnera tout Pouchkine pour une paire de bottes; c'est encore « la science routinière » qui, à l'Université, « n'est destinée qu'à enchaîner et déshonorer l'étudiant [4] », et qui, après l'Université, ne peut le mener « qu'à grossir l'armée des Philistins », c'est-à-dire « de la tourbe qui vit de la misère et des larmes du malheureux peuple [5] ». Büchner est donc bientôt quitté pour Marx, et Marx lui-même, trop théorique, pour la préparation d'actes, devant lesquels les Européens reculent « parce qu'ils sont trop encrassés dans leur tradition [6] ». Il s'agit, en effet, « de ne pas laisser une pierre sur l'autre, en Europe ou ailleurs [7] », et pour cette grande œuvre, il n'y a qu'un instrument possible, « le brigandage national russe », celui de Pougatchof et de Stenka Razine. « Il est, écrit Bakounine, une des apparitions les plus respectables de notre vie nationale. Quiconque ne sympathise pas avec lui ne possède aucune intelligence de la situation [8]. »

1. Tikhomirof, pp. 284, 285.
2. Krapotkine, *Paroles d'un révolté*, p. 98.
3. Du même, *Autour d'une vie*, p. 306.
4. Bakounine, cité par Funck-Brentano, *Les sophistes allemands et les nihilistes russes*, p. 210.
5. *Autour d'une vie*, p. 311. — Cf. *Paroles d'un révolté*, p. 48.
6. Stepniak, *ouvr. cité*, p. 38.
7. Bakounine, cité par Funck-Brentano, sans indication d'origine.
8. *Idem*, pp. 209, 210.

Brigandage à part, ces déclamations sur « la pourriture de l'Europe » et la nécessité du balai russe ne sont pas des nouveautés; depuis vingt ou trente ans, elles emplissent les écrits des slavophiles. Les conservateurs à outrance et les révolutionnaires se touchent : « Nous représentons des directions parentes, quoique différentes », écrit Herzen aux Aksakof[1]; encore la différence est-elle si mince qu'on l'oublie sans effort. « Je me rappelle, constate Dostoievski, que Danilevski était un fouriériste à outrance... Maintenant, le voici revenu à la Russie[2], » c'est-à-dire au slavophilisme. S'il en est ainsi des maîtres, que peut-il en être des disciples? Ballottée de Katkof à Bakounine, « l'intelligence » adopte les négations qui leur sont communes, et pour la première fois, depuis Pierre le Grand, se trouve d'accord avec le peuple qui savait bien, lui, que toute la science du *Niémetz*, de l'Occidental, n'est que mensonge. Au fond, cette négation de l'Europe flatte, dans les intelligents eux-mêmes, une fibre secrète : depuis longtemps, l'Europe les offusquait. « Ses monuments gris, noirs lui donnent, écrit Herzen, une physionomie aristocratique, blessante pour celui qui n'a pas d'aïeux aussi brillants, ni de traditions aussi grandes[3]. » On sera soulagé quand ils seront à terre, ces monuments insolents, et que l'Europe n'aura plus de traditions ni d'aïeux.

Cette évolution de la pensée russe, qui réunit Bakounine au fondateur de la secte des *Fouetteurs* dans la même haine des livres[4], a nui naturellement à toute culture, mais à la culture française encore plus qu'à toute autre[5] : nos arts, notre politesse, notre langue, nos mœurs, qui sont antirusses pour les uns, antidémocratiques pour les autres, doivent disparaître, comme

1. 31 janvier 1860. Voir *Années écoulées*, 1908, août, p. 154.
2. Lettre à Strakhof, 1868. *Correspondance*, trad. Bienstock, p. 295.
3. Herzen, *Lettres de France et d'Italie*, *Œuvres*, IV, p. 134.
4. Quand Daniel Philippovitch se sentit appelé par Dieu Sabaoth, son premier soin fut de jeter ses livres à l'eau.
5. *Russland vor und nach dem Kriege*, p. 267.

disparaîtra ensuite la classe sociale qui en avait le privilège. L'homme du jour ne souillera donc plus ses lèvres de mots français — dans les romans et les nouvelles on les réserve de préférence aux personnages ridicules ou tarés [1]; il manifestera un froid mépris pour notre art et notre théâtre, car, seuls, des hommes sans conscience et des femmes sans pudeur peuvent s'y intéresser; il portera le plus longtemps possible une chemise sale et il aura les ongles noirs, pour protester contre les mains blanches et les manchettes de Paul Kirsanof et des autres « polissons » de son espèce [2]; il sera grossier, en société, et très fier de sa grossièreté [3], qui marque sa rupture avec l'Occident bourgeois — et il oublie qu'il y a eu, dans cet Occident, un certain Rousseau qui. lui aussi, s'est fait « caustique et cynique par honte », et qui a « méprisé la politesse parce qu'il ne savait pas la pratiquer [4] ». C'est ce Rousseau que le « nihiliste » imite dans ses gestes, de même qu'il lui a emprunté ses invectives contre les arts et son rêve de ramener l'humanité « à l'ignorance, à l'innocence et à la pauvreté [5] ».

Dans les années d'après 1870, les allures se modifient : la mode n'est plus autant au linge sale, aux cheveux coupés court, aux lunettes; si, pour être socialiste, on devient encore « derviche [6] », on ne se croit plus obligé de le notifier par ses dehors au monde entier et à la police. Le temps n'est plus, en effet, aux anathèmes platoniques; nous savons que « la Commune n'a pas passé en vain » ; que le nihiliste a « vu couler le sang, entendu les cris déchirants des femmes et des enfants mitraillés sur les bastions [7] » : maintenant il condamne et il exécute pour

1. Voir notamment *la Retraite*, d'Erastof, dans *le Savoir*, t. XIII.
2. *Pères et Enfants.*
3. Krapotkine, *Autour d'une vie*, p. 306.
4. *Confessions*, partie II, livre VIII.
5. *Discours sur les sciences et les arts.*
6. Wells, dans le *Mercure de France*, mars 1905.
7. Stepniak, *ouvr. cité.*, p. 24. — Cf. *Messager historique*, novembre 1910, p. 599.

de bon. La guerre de 1878-79 amène une première série d'attentats, et c'est parce qu'il y en a un de trop, l'assassinat d'Alexandre II, que la Russie n'a pas sa constitution dès 1882. Puis, sous la forte main d'Alexandre III, la révolution se terre en attendant la prochaine guerre et la première défaillance du pouvoir.

Pendant cette période, les influences françaises ont été rares. Jusque vers 1878, Paris reste à peu près aussi inaccessible aux révolutionnaires qu'il a pu l'être sous Napoléon III; c'est Genève et Lausanne qui sont devenus les centres de l'émigration politique. Après 1878, on rentre en France peu à peu, mais moins pour y chercher la bonne parole que pour l'y porter : si le journal officiel de la révolution russe nous emprunte encore, en 1879, le programme de Belleville[1], ceux de ses lecteurs qui sont conscients de l'infamie de notre république bourgeoise songent à nous doter, l'un, d'une propagande anarchiste[2]; l'autre, d'une propagande marxiste[3]. Obtiennent-ils des résultats? On ne sait. Toujours est-il que, quelques années plus tard, des Russes font honneur à leurs exemples de l'emploi, en France, des bombes à renversement[4].

La seule supériorité que nous gardions, c'est celle d'avoir fait jadis la grande Révolution; puisque les Allemands, si forts en théorie, n'en ont jamais tenté qu'une piteuse application, c'est de nous qu'il faut apprendre l'art de renverser les trônes. On lit donc avec une curiosité passionnée tous les livres qui parlent de notre période révolutionnaire; il n'en est pas un, jusqu'aux compacts volumes de M. Jaurès, qui ne soit signalé dans les Revues, étudié, traduit, commenté : même *l'Histoire d'un Paysan*, d'Erckmann-Chatrian, est trouvée admirable[5]. De

1. Voir le programme de la *Volonté du peuple*, 1879.
2. *Le Passé*, 1906, mai, p. 239, *Souvenirs de Lioubatovitch.*
3. *Messager d'Europe*, 1906, novembre, *Mémoires de Sorokine.*
4. Stepniak, *ouvr. cité*, p. 292.
5. Krapotkine, *Autour d'une vie*, p. 336.

toutes ces lectures il sort une légende qui devient une sorte de religion. Dans une nouvelle de Léonide Andréief, des prisonniers politiques ont décidé de se laisser mourir de faim. Un d'entre eux, le plus faible, tombé dans le délire, parle confusément, tantôt de la patrie qu'il faut affranchir, tantôt de la « chère France » qui a donné l'exemple; enfin, il supplie ses camarades de chanter la *Marseillaise* sur sa tombe : « Nous la chantâmes donc. Nos voix jeunes et puissantes entamèrent l'hymne majestueux de la liberté, accompagnées par le fracas de l'Océan qui emportait sur la crête de ses vagues, vers la France, la terreur pâle et l'espoir couleur de sang[1]. »

Cette religion, qui soutient la Russie révolutionnaire dans son long martyrologe, est à l'honneur, après avoir été à la peine, quand luit le jour du succès; dès que le gouvernement faiblit, que la censure se relâche, c'est une orgie de traductions nouvelles; dans les annonces du seul mois de mai 1907, nous en relevons d'œuvres de M. Millerand, de Renan, de M. Aulard, du citoyen Vandervelde, de la brochure de Bakounine, écrite d'abord en français, sur *l'Empire knouto-germanique et la Révolution sociale* et, pour finir, du *Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions*, de Jean-Jacques[2]. Traductions étranges, d'ailleurs; comme la langue russe n'a pas encore de mots pour toutes les idées et toutes les institutions dont traitent ces livres, on russifie, en bloc, leur vocabulaire, et nous revenons, en les lisant, au jargon du temps de Pierre le Grand. Des livres, il passe dans les journaux de toutes nuances. Celui-ci veut *réagirovat* contre l'*antagonizm* des *partii* et des *fraktsii* du *Parliament*; il entreprend donc de *réabilitirovat* l'ancien *régim*, sans *ekivoki*, malgré le *kochmar* des *bomby* et des *barikady*. Celui-là — c'est peut-être le *dépioutat* des ouvriers qu'on appelle le *rouski jores* — *ripostirouiet* avec

1. *La Marseillaise.*
2. *Nouveau Temps.*

énerguia; sans crainte d'*inkriminirovat* les *motivy* des *réaktsionery*, il juge que leur *thésis* ressemble fort à une *provokatsiia*; que leur *jargonn* et leur *fraserstvo* ne sauveront pas la *biourokratsiia* et le *despotizm*, non plus que les *antracha* des *ministry* qui *voltigirouiout* si légèrement : le conservateur, de son côté *constatirouiet* qu'un bon citoyen ne saurait élever trop de *protesty* contre ce *ramolisment* gouvernemental qui conduit la Russie aux pires *avantioury*[1]. Évidemment, comme les réformistes du temps de Pierre, ceux du nôtre reconnaissent une valeur quasi magique aux mots qu'ils empruntent aux langues étrangères. Or, trois fois sur quatre au moins, ces mots sont français et dénoncent le rôle que la lecture française joue encore dans la formation des idées de la Russie nouvelle.

On s'en aperçoit, d'autre part, dans le compte rendu des séances de la Douma. A la vérité, peu importe que le ministre des Finances termine l'exposé du budget en rappelant que « la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a »; ou que le bouillant Pourichkiévitch jette à ses adversaires cet autre proverbe — français, paraît-il — « qu'on ne professe pas deux fois aux sourds[2] »; mais voilà qu'un des tribuns de l'extrême-gauche, le prêtre Pétrof, monte à la tribune — on retrouvera le fond de son discours dans Lamennais[3]; voici que le professeur et député Maxime Kovalevski lance aux ministres, un peu alourdie, la phrase de Mirabeau sur la force des baïonnettes. A des réminiscences de ce genre; à l'attitude des membres de la première Douma, qui est tout à fait semblable à celle du Tiers-État, le 5 mai 1789[4]; à celle des princes Troubetzkoï et Dolgoroukof qui passent au parti du peuple, comme jadis les La Fayette et les Noailles; à la question du député qui demande ce que Louis XVI

1. Voir le *Nouveau Temps*, n° 11 028. — *Ibid.*, dans le n° 10 999 (8 novembre 1906), une citation du *Pays* (*Strana*).
2. *Nouveau Temps*, n° 11 399.
3. Voir Pétrof, *La lampe d'Aladin*, passim.
4. Anatole Leroy-Beaulieu, *Revue bleue*, 21 juillet 1906.

serait devenu, s'il avait chargé Mirabeau de former un ministère[1], on sent que, pour les acteurs de la révolution russe, « la Révolution française n'est pas un passé mort, déjà distant, mais une actualité vivante[2] ».

On s'en aperçoit aussi à leurs idées, bien que l'inspiration première y disparaisse parfois sous un placage allemand. Tel projet de loi, émané directement du démocratisme français, est rédigé en formules de sociologue berlinois[3]; dans un autre projet, ce sera justement l'inverse. « Nos jeunes professeurs, remarque Maxime Kovalevski, ont fait leur *vade-mecum* du recueil de M. Dareste sur les constitutions modernes; mais, pour les théories, ils s'inspirent de l'école allemande de Laband et de Jellineck[4]. » On peut dire pourtant que, le plus souvent l'influence française est moins dans le détail des projets que dans leurs inspirations générales, et plus dans celles des Russes pur sang que dans les autres. Les allogènes, en effet, songent à secouer le joug du pouvoir central, quel qu'il soit : notre histoire révolutionnaire ne leur fournit aucun exemple d'émancipation de ce genre, et certains d'entre eux, les Juifs de l'ouest, par exemple, sont de culture plutôt allemande. Le vrai Russe, par contre, rêve d'une réforme niveleuse qui ne créera nulle part de droit contre la majorité; quelque reconnaissance qu'il garde aux nationalités secondaires pour l'appoint fourni à la Révolution, il devient facilement, en face d'elles, le jacobin prêt à défendre la Russie une et indivisible, au besoin par la force. Déjà du temps de la première Douma, ce mot de « Jacobins » flottait dans l'air; on l'appliquait au chef des « Cadets », Milioukof, et à tout son parti[5]. Sans aucun doute, si la Révolution n'avait été arrêtée par le réveil du pouvoir,

1. *Nouveau Temps*, n° 11 960.
2. Saroléa, *The french revolution and the russian revolution.*
3. Maxime Kovalevski, *La crise russe*, p. 6.
4. *Id.*, pp. 287, 288.
5. *Id.*, p. 286.

nous aurions vu quelque jour une Convention nationale rétablir l'autorité du centre russe par cette « politique à la Robespierre » que les théoriciens de la Révolution considéraient, depuis longtemps, comme une de ses étapes indispensables[1].

On a dit aussi que la révolution russe nous devait cet esprit absolu qui ne veut ni ménager ni même connaître les traditions, mais cet esprit est encore plus russe que français; Pierre le Grand le prouverait à lui tout seul. Ce qu'il faut croire, c'est que notre humanitarisme a émoussé la force des traditions qui pouvaient atténuer cette intransigeance; c'est en partie grâce à lui que, dans les premières assemblées délibérantes de la Russie, des représentants de toutes les races et de toutes les religions de l'Empire se sont rencontrés sans éprouver les animosités si violentes presque partout ailleurs. C'est également une importation française, que cette confiance aveugle dans l'avenir et dans le progrès de l'humanité qui a dominé les esprits russes jusqu'à ces dernières années, comme elle a dominé longtemps les esprits français. Pour les décrire, ce sont les mêmes termes dans les deux pays. « Tout le monde s'abandonnait à des espérances absolument sans bornes, écrit Sophie Kovalevskaia de la jeunesse des années soixante... Nous voyions poindre déjà le temps de la liberté et des lumières universelles; nous en rêvions, nous étions sûrs qu'il ne pouvait être loin[2]. » — « Une étrange maladie nous possède aujourd'hui, écrivait Quinet, trente ans plus tôt.... C'est le mal de l'avenir.... Au fond de nos âmes, nous sentons déjà ce qui va être... Nous le voyons, nous le touchons[3].... »

Ce mal de l'avenir, mettons que nous l'ayons inoculé aux Russes; il ne s'ensuit pourtant pas que cette importation d'un

1. Article de Possé dans *la Parole*, n° 11 598. Voir *Années écoulées*, 1908, août, biographie du jacobin Zaïtchnevski. — Voir plus haut, p. 332 et suiv.

2. Autobiographie; voir *Revue des Deux Mondes*, mai 1894, article d'Arvède Barine.

3. Edgar Quinet, préface d'*Ahasvérus*.

« état d'âme » ait causé la révolution russe. On nous en a accusé; un historien audacieux a même marqué le moment précis dont est venu tout le mal : c'est celui où, sur le pont d'un navire français, à Kronstadt, un tsar a, pour la première fois, écouté la *Marseillaise* debout et tête nue [1]. La vérité, c'est que les révolutionnaires russes ont marché sans nous, et peut-être fort loin en avant de nous, tout en ayant dans leur bagage beaucoup plus d'articles français qu'il ne croyaient : comme l'a remarqué Herzen, il y a longtemps, « il ne suffit pas de crier contre la France pour échapper à son influence » [2].

1. Schiemann, *Deutschland und die grosse Politik.*
2. Herzen, *Œuvres posthumes*, p. 91.

CONCLUSION

L'influence française en Europe et en Russie : ses causes générales, locales.
Celles qu'on fait venir de la politique ou de la géographie. La France *moyenne* de l'Europe. La clarté française et l'esprit de propagande.
La ressemblance supposée des Russes avec les Français : leurs points d'opposition, de contact. La gallomanie des uns, le russophilisme des autres : leur rencontre.
L'avenir : la transformation des deux pays et ses effets possibles.

Dans les deux siècles de vie russe que nous venons de parcourir, nous avons constaté la prédominance à peu près continue des influences françaises. Comme on chercherait vainement un autre pays où leur action eût été aussi longue et profonde, il faut croire que la Russie a eu des raisons à elle de s'attacher à nous plus que les autres n'ont fait. Causes générales, causes particulières, il faut les réunir, en dégager, s'il se peut, l'élément essentiel, juger leur œuvre, se demander enfin ce qu'il en restera demain.

On sait que jadis les observateurs, et surtout ceux du dehors, insistaient beaucoup sur les raisons d'ordre politique. Pour le Napolitain Algarotti, « les armes victorieuses de la nation » ont contribué, plus que tout le reste, à la propagation de notre langue et de nos idées. Pour Schwab, un peu plus tard, c'est un fait considérable que l'élévation sur le trône des Césars, à Vienne, d'un prince de la maison française de Lorraine [1]. Pour

1. *Discours sur l'universalité de la langue française*, p. 156.

l'un comme pour l'autre, « Versailles a préparé les voies à Paris [1] », et le fait est que la majesté de Louis XIV s'est imposée à toute l'Europe, et qu'au XVIIIe siècle la France en est encore la monarchie la plus puissante. Il est naturel de croire que nos armées ont attiré les regards des peuples, non seulement sur elles-mêmes, mais encore sur tous les actes de notre vie.

Pourtant on remarque, sous Louis XV, que notre prestige politique diminue, et que celui de nos idées, de nos modes, de notre langue, grandit toujours [2]. C'est donc que l'un ne dérive pas de l'autre, et que, selon l'expression de Rivarol, « la France agit contre ses intérêts et méconnaît son génie quand elle se livre à l'esprit de conquête [3] ». On n'en doute plus quand la France napoléonienne est maîtresse du continent, et que cependant l'empire de notre littérature s'y écroule. Plus tard, quand nous regagnons de l'influence sous les gouvernements sans éclat qui suivent Napoléon, le prince Viazemski traduit l'opinion de l'Europe en disant que, ce qui vient de l'épée étant toujours repris par l'épée, « si l'empire intellectuel de la France subsiste toujours,... c'est qu'il s'est formé quand le peuple français ne s'occupait pas de politique [4] ».

Pour les Russes surtout, c'est là une vérité évidente. Au XVIIIe siècle, leur État et le nôtre se sont, presque constamment, ignorés ou combattus; la plupart de nos hommes d'État tenaient pour le comte de Broglie contre le chevalier Douglas, qu'au lieu de nous assurer l'alliance russe, « en éclairant cette nation encore sauvage, en nous l'assujettissant par la civilisation et l'élégance... », il serait plus court « de la laisser dans l'état de nullité où elle est [5] ». Ce dédain de la Russie, combien de fois ne l'avons-nous pas trouvé chez nos politiciens, même récents?

1. Schwab, *ouvr. cité.*
2. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, p. 45 et suiv.
3. *Discours sur l'universalité de la langue française*, p. 23.
4. *Œuvres*, VII, p. 296.
5. Duc de Broglie, *Le secret du Roi*, I, p. 260.

d'autre part, combien d'aversion aveugle pour la France n'y a-t-il pas eu dans la Russie officielle, et du XVIIIe siècle, et surtout du XIXe! Assurément, si le développement de la culture française en Russie n'avait dépendu que des gens en place, ici ou là-bas, il ne serait pas allé loin.

Il y a, par contre, des États qui ont favorisé le progrès de la Russie, et justement, selon l'expression de Douglas, pour « se l'assujettir »; ce sont les États allemands. Chambellans, généraux, professeurs, impératrices et sages-femmes [1], ils ont tout fourni à la Russie. A l'influence de ces missionnaires s'est ajoutée, dans l'Empire même, celle des Allemands des provinces baltiques, et l'une et l'autre sont loin d'être épuisées; on s'en convaincrait vite avec une simple collection d'annuaires [2]. Or, qu'ont-elles donné à la Russie? Sans doute, pour une part, le développement de ce que Bakounine appelait l'Empire knouto-germanique [3]; mais, beaucoup moins, celui de la nation elle-même. Dès qu'elle a pu choisir entre les cultures, elle s'est détournée de l'Allemagne, de sa langue, de ses livres, de ses mœurs. C'est, disent les Allemands, que, paresseux et frivoles, les Russes étaient prédestinés à la corruption welche [4]; à quoi les Russes répondent que les Allemands ont assumé, en Russie, le rôle de sbires du pouvoir; que, par servilité naturelle, ils en ont exagéré l'odieux [5]; qu'ils sont brutaux, qu'il fallait un colonel Schwartz pour cracher à la figure des vétérans du régiment Préobrajenski [6]; que leur joie est de dénigrer odieusement les autres races [7]; que, d'ailleurs, même avec des qualités, ils sont insupportables. Herzen, demi-allemand par sa mère, se plaint qu'à Londres, où les réfugiés politiques devraient se

1. Herzen, *La cloche*, articles choisis, p. 171.
2. Voir, par exemple, le *Nouveau Temps*, n° 11 464.
3. Bakounine, *Œuvres*, t. II de la traduct. franç., p. 269.
4. Haxthausen, *Études sur la Russie*, III, chap. I.
5. Herzen, *Œuvres*, X, p. 193, etc., etc.
6. Voir plus haut, p. 295.
7. Cf. le livre récent de Bernhard Stern, *Histoire de la moralité publique en Russie*.

sentir les coudes, on ne puisse voir les Allemands, à cause de leur pédantisme, de leur indiscrétion, de cette simplicité qui n'est pas la sincérité[1]. Les Français ont d'autres défauts, et nous savons si Herzen se prive de les leur reprocher; pourtant, c'est toujours à eux qu'il revient.

C'est donc en dehors des liens entre les États qu'il faut chercher les causes qui créent, entre les peuples, la sympathie et l'influence.

On a voulu faire intervenir la géographie. La France, a-t-on dit, est une moyenne de l'Europe : elle réunit, de Dunkerque à Marseille, ces traits du Nord et du Midi que les autres isthmes européens écartent de Trieste à Hambourg, de Pétersbourg à Odessa. De plus, les races se sont mêlées, sur son sol, plus que partout ailleurs; nous sommes, et l'*homo europæus* venu du Nord, et l'*homo mediterraneus*, et même cet Européen « géologique » dont les vestiges ne sont nulle part si curieux que chez nous. Il en résulte que, chez nous, un étranger n'est jamais tout à fait dépaysé; que, même après s'être choqué d'allures différentes des siennes, il y trouve le trait commun qui lui permet de prendre pied, voire de prendre racine, et qui, finalement, selon l'expression de Novikof, le fait « dévorer tout vif » par le milieu français! Il en résulte encore, comme l'ont dit Schwab et Rivarol, comme l'a répété Nietzsche, « une demi-synthèse du Nord et du Midi qui fait comprendre au Français bien des choses qu'un Anglais ne saisirait jamais[2] ». Nous avons, en effet, souvent servi de médiateurs entre les peuples; nous avons porté en Russie beaucoup d'idées qui n'étaient pas nôtres, et la jeune littérature russe a conquis le monde en passant par Paris. La cause de notre influence serait donc que nous sommes les plus Européens des Européens.

1. *Œuvres posthumes*, p. 51.
2. *Par delà le bien et le mal*, pp. 206, 207 de la trad. franç. — Cf. Danilevski, *La Russie et l'Europe*, p. 255.

Mais comment se peut-il alors qu'on nous reproche d'être obstinément fermés aux idées des autres? Notre incapacité de rien comprendre à l'étranger, hors ce que nous y avons importé, est légendaire en Europe : Herzen et Tourguénief — pour ne citer qu'eux — ont souvent ri de notre esprit étroit, et nous savons bien qu'ils n'ont pas toujours eu tort[1]. Faut-il nous croire la propriété singulière de faire comprendre aux autres même ce que nous n'avons pas compris, et sommes-nous, selon l'expression de Björnstjern Björnson, semblables à ces poissons phosphorescents qui éclairent le fond de la mer, mais n'ont pas d'yeux[2]?

Le fait est que cette phosphorescence existe, et qu'elle s'appelle la clarté française. L'Europe occidentale la connaît depuis longtemps[3] : en Russie, chaque génération en a fait l'éloge; au XVIIIe siècle, Karamzine louait Voltaire d'avoir été compris par tout le monde[4]; au XIXe, Nicolas Tourguénief constatait que nos lois sont les plus claires du monde, même pour des Allemands[5] ; hier encore, Koudrine affirmait que n'importe quel livre, bien traduit en français, en devient plus clair[6]. Mais tout cela, ce n'est que la constatation du fait; d'où peut-il venir?

Pour la plupart des étrangers, la cause en est dans notre langue « limpide comme le cristal ». Les Russes reprendraient volontiers cette expression de l'Italien Sergi. Le français n'a pas de déclinaisons, dit Novikof; l'accent y est fixe; la conjugaison, un peu touffue pour les Russes, tend à se simplifier; les mots n'étant ni trop longs ni trop courts, on les retient mieux que ceux des autres langues, et sans doute il se trouvera quelque jour un ministre audacieux pour rendre raisonnable leur ortho-

1. « Les Français ne nous comprennent que si nous nous transformons à leur image. » (Ivan Strannik, *Les mages sans étoile.*)
2. *Revue des Revues*, 1898, III, p. 25.
3. Voir Schwab et Rivarol, *passim.*
4. Voir plus haut, p. 110.
5. Nicolas Tourguénief, *La Russie et les Russes*, I, p. 139. Voir plus haut, p. 483.
6. *Esquisses de la France contemporaine*, p. 18.

graphe[1]. Koudrine illustre ces éloges d'exemples pris à l'allemand ou à l'anglais; il cite l'adresse des citoyens de Bade à leur Grand-duc, en 1848 : « *O du der du die das badische Volk beglückende Konstitution gegeben hast...* », et la phrase fabriquée par Addison : « *My Lords, with humble submission that that I say is that that that that gentleman has advanced is not that that he should have proved to your lordships...* ». Jamais, continue-t-il, la prose française ne produira de tels monstres : toujours claire, ferme et précise, elle est « l'idéal de la prose humaine[2] », ou, comme disait Pouchkine, « la langue de la raison[3] ».

Mais est-ce parce que nous nous rappelons certaines phrases qui ne méritent pas les éloges de Koudrine? En général, nous croyons moins, nous Français, à l'outil qu'à l'ouvrier. « Ce sont nos excellents artistes, dit Voltaire, qui font prendre notre pierre pour de l'albâtre[4] ». Mais pourquoi se donnent-ils tant de mal? On nous dit bien que « l'âme française est nette, adroite, et claire[5] »; que toute son envie est de « saisir agilement une notion nette, que l'on puisse traduire du premier coup en une autre, et celle-ci de même[6]... ». Mais la satisfaction de cette envie nous coûte un effort souvent pénible dont nous voyons les autres se dispenser. Pourquoi ne suivons-nous pas leur exemple?

Par courtoisie, peut-être? Notre syntaxe sociale n'accepte pas une syntaxe grammaticale qui rejette le verbe, c'est-à-dire le sens, à la fin de la phrase; il ne faut pas que « l'honnête homme » attende pour nous comprendre. Il est exigeant, d'ailleurs, ce lecteur français : « C'est pour lui, remarque Sarcey, qu'Horace a dit que ce n'était pas assez que les poèmes fussent

1. *L'expansion de la nationalité française*, pp. 64 et suiv.
2. *Ouvr. cité*, pp. 18 et suiv.
3. Voir plus haut, p. 388.
4. Lettre à Guyot, 7 août 1767. — Cf. Brunetière, *Études critiques*, VI, p. 305.
5. Ivan Strannik, *Les mages sans étoiles*.
6. Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, pp. 110, 111.

beaux : *Dulcia sunto!* ajoutait-il [1] ». Or, cet agrément, il le met tout d'abord, de quoi qu'il s'agisse, dans la netteté de l'impression : un Russe a remarqué que notre art, en cuisine, c'est de faire ressortir la saveur naturelle que d'autres s'acharnent à déguiser [2].

Puis, à côté du plaisir du lecteur, il y a celui de l'écrivain lui-même. Le nôtre éprouve une jouissance singulière à voir se former, au bout de sa plume, cette goutte de lumière qu'il va instiller dans un autre esprit. Il en jouit pour sa transparence et, plus encore, pour l'action qu'elle aura. Il compte que, grâce au mot propre, à la phrase lucide, au développement cohérent, sa pensée deviendra celle de son lecteur, et c'est là ce qu'il ambitionne par-dessus tout.

« Le penchant, le besoin, la fureur d'agir sur autrui, est le trait le plus saillant de notre caractère [3] » nous disait déjà Joseph de Maistre. Encore aujourd'hui, pour Koudrine, l'Anglais se perd dans le détail des faits, l'Allemand, dans la spéculation philosophique; le Français, « en retranchant de certaines idées ce qu'elles ont de trop touffu, de trop local », en accroît la portée et la force de pénétration; après quoi, il les lance sur l'Europe comme des bombes [4], ou, pour revenir à Joseph de Maistre, « comme un bélier poussé par trente millions d'hommes ».

Cet esprit de propagande nous vient-il de nos ancêtres les Gaulois, ou de notre histoire depuis eux? Soldats jadis de l'unité romaine, en avons-nous conservé l'instinct d'un devoir européen; instinct dont le moyen âge et le christianisme ont tiré les *Gesta Dei per Francos*, et les temps modernes, la propagande révolutionnaire? Toujours est-il que la France a, « sinon dans les mœurs, du moins dans l'âme, quelque chose de cosmopo-

1. *Revue des Revues*, 1898, III, p. 25.
2. *Annenkof et ses amis*, p. 180.
3. *Soirées de Saint-Pétersbourg*.
4. *La France contemporaine*, pp. 24 et suiv.

lite[1] »; qu'elle comprend, qu'elle sent le mot de Mme Roland sur les mondes dont elle rêve, non pas, comme Alexandre, pour les conquérir, mais pour les aimer. Cet instinct d'amour ou de conquête — c'est tout un — est la cause première de beaucoup des inintelligences qu'on nous reproche; ce qui est matière à simple compréhension, l'idée qui ne peut se mettre au service d'une foi n'existe pas pour nous. Mais, si cet instinct explique, en dernière analyse, l'influence que nous avons exercée sur l'Europe, explique-t-il aussi notre ascendant encore plus grand sur la Russie?

Quand les Russes nous ont rencontrés, ils étaient déjà passablement dégoûtés de leurs premiers maîtres d'européanisme : ils sont venus à notre culture, d'abord parce qu'elle était la plus répandue en Europe, et qu'ensuite ils se la présumaient plus accessible qu'une autre, en raison de certaines ressemblances entre eux et nous. « Les Allemands ne ressemblent à personne; les Français sont moins honorables, mais il nous ressemblent[2]; » c'est la grande découverte de Fone-Vizine dans son voyage en France. Depuis, elle est devenue un lieu commun que l'on retrouve jusque dans les propos de table de Bismark; pour lui, Français et Russes sont des peuples « féminins », donc inférieurs. Puis la science s'en est mêlée; elle a constaté que les Gaulois de César[3] ressemblaient beaucoup aux Russes, que les uns et les autres étaient des brachycéphales bruns, mêlés d'ailleurs de dolichocéphales blonds; elle en a conclu aussitôt qu'il existe une race « celto-slave ».

Ces arguments prendront place un jour à côté de ceux par lesquels, au XVIIIe siècle, on démontrait l'identité des Périgourdins et des Russes[4]. Où est, en effet, le Français qui nous

1. Jules Lemaître.
2. *Lettres de France.*
3. *Commentaires*, VII. « Galli... genus ad omnia imitanda et efficienda quæ ab quoque traduntur, aptissimum, etc. ».
4. Dans Périgord, il y a *gorod*, ville.

résume? Le Russe qui lui ressemble, est-ce le Cosaque des steppes, le moujik du nord, le noble dont l'ancêtre est venu on ne sait d'où, le moujik dont le village, autrefois, parlait finnois? Ce Russe sera-t-il demain ce qu'il est aujourd'hui? Raisonner de son caractère, c'est vouloir dessiner le nuage où Hamlet et Polonius voient, en même temps, l'un une forteresse et l'autre un chameau.

En tout cas, les ressemblances dont on parle tant ne sautent pas toujours aux yeux. Nous déplorons la mobilité des Slaves, leur sensibilité frémissante et maladive, leur mysticisme, et dans quelques bouches, ce mot semble un euphémisme pour détraquement. Bien entendu, à tous ces traits nous opposons notre sens de la mesure, notre « clair esprit français », et même « notre haute et ferme raison[1] ». Cependant, les Russes parlent des folles têtes françaises comme si les leurs étaient les plus solides du monde[2]. Nous leur semblons excessifs comme ils nous le semblent à nous-mêmes, et avec cette circonstance aggravante que nous dépensons notre excès en futilités; nous faisons des mots, des gestes; nous courons après ce Dieu *de l'à-propos*, qui, d'après Viazemski, n'a jamais eu de place dans le Panthéon slave[3]. Le Russe, lui, médite même ses plus grandes folies, et pendant qu'il se tient le front, « ce singulier oubli de la condition humaine qu'est notre gaîté[4] », lui semble un outrage à ses angoisses : il se met alors à nous reprocher tout ce qui, chez nous, n'est pas lugubre et pédant. « Montrez à Moscou la mesure et la tolérance qui plaisent tant dans les Français, dit Botkine; on vous taxera de *frivolnost*[5]! » C'est cette lamentable

1. Cette expression d'Anatole France, à propos de Guy de Maupassant, s'applique plus spécialement aux Normands.
2. Voir Pisemski, *Les gens des années quarante* : « Nous sommes très raisonnables, très judicieux, etc. ».
3. *Œuvres*, II, p. 69.
4. Renan, La Poésie des races celtiques, *Revue des Deux Mondes*, février 1854.
5. *Annenkof et ses amis*, p. 535.

frivolnost qui fait qu'à l'instar de Philinte, notre héros national, nous sommes incapables et de « haines vigoureuses » et d'amour passionné : tout empoisonné que soit notre pays par l'obsession de la femme, il ne connaît pas le mariage d'amour[1]; Marie Bachkirtsef l'a constaté, et Taine l'avoue, à propos de ce « tendre » Racine qui s'étonnait de rencontrer « un jeune homme fort bien fait, mais amoureux[2] ». Bref, nous sommes vieux, réduits, étriqués. « Les Français, fait dire à l'une de ses héroïnes une spirituelle romancière, les Français ne sont pas tout à fait des êtres humains.... Ils me paraissent artificiels, fabriqués selon des formules[3]. » Que diront alors de nous les « intelligents » qui de loin, sur nos livres, nous ont crus d'éclatants papillons, et ne trouvent plus chez nous que de ternes chenilles?

En définitive, une bonne part des écrits de Russes qui ne sont pas toujours des gallophobes sont consacrés à démontrer qu'il y a un abîme entre eux et nous. Il est vrai que, la démonstration finie, nous les voyons toujours revenir vers nous : le *nec tecum, nec sine te vivere possum* que Joseph de Maistre appliquait à leurs rapports avec l'Europe est encore la devise de leurs rapports avec la France. C'est donc que l'accord est non seulement possible, mais naturel entre ces êtres si opposés.

Le fait est que le Russe s'ennuie chez lui, qu'il voyage alors, mais qu'une certaine Europe ne suffit pas à le distraire. Quand il y a suffisamment erré, « comme ces chiens d'Aix-la-Chapelle qui, selon Heine, demandent au passant, de grâce, un coup de pied pour se désennuyer[4] », il vient chez nous, et tout d'abord, il y jouit de sa gravité en suivant de l'œil ces étourdis « qui sautillent comme des Assesseurs de Collège ». Ensuite, il lui

1. Voir plus haut, pp. 442 et 477.
2. *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, p. 128. Lettre de Racine à Le Vasseur, 16 mai 1662.
3. Ivan Strannik, *Les Mages sans étoile*.
4. Herzen, *Développement des idées révolutionnaires*, p. 73.

prend envie de sautiller lui-même : c'est peut-être le moyen de se réveiller tout à fait et de se sentir aussi gai qu'ils ont l'air de l'être. « Je souhaiterais fort, écrit Théodore Khomiakof, que mon frère vînt passer six ou sept mois ici. Il végète à Saint-Pétersbourg; l'indolence et l'apathie de son caractère y rendent inutile l'activité de son esprit. A Paris, tout l'exciterait [1]. » L'inconstance du Parisien devance, en effet, celle du Russe; il n'a plus le temps de se lasser de rien. Autre profit de sa cure parisienne; il apprend à ne plus philosopher éperdument sur des idées et des modes si éphémères. « A Moscou, remarque Botkine, on s'habitue à tout considérer avec le sérieux des pédants » et là-dessus il se plaint du sort qui le prive de nos opérettes [2]. Combien de fois ne l'avons-nous pas entendue, cette lamentation du Russe exilé sur les fleuves de sa patrie, et combien de fois aussi le cri de joie de Vassili Pouchkine!

Saluez! Je suis à Paris!
Je sais enfin ce qu'est la vie [3]!

N'oublions pas, d'ailleurs, que le Russe n'est qu'une contrefaçon d'homme du Nord : il est un méridional que les Tatars et Pierre le Grand ont, les uns poussé, l'autre tiré vers le pôle, et qui n'en a pas pris son parti. La pipe du septentrional lui plaît moins que notre sociable cigarette; il cause et raille volontiers. Or, le Français lui est l'interlocuteur toujours prêt qui sait apprécier la cruauté nonchalante de ses plaisanteries et l'art de ses récits, parfois un peu lents, un peu brumeux au début, mais qui vont si bien s'éclairant, s'illuminant jusqu'à l'image finale que notre vivacité n'aurait pas mieux amenée [4]. Puis, quand nous lui répondons à notre tour, il ne perd rien de notre esprit;

1. Laskovski, *Alexis Khomiakof, sa biographie.* — Biélinski, *Œuvres*, IV, p. 342.
2. *Annenkof et ses amis*, p. 534.
3. Voir plus haut, p. 201.
4. *Figaro*, 5 novembre 1893, article de Zola sur Tourguénief.

il le goûte et parfois non sans surprise, car d'avance, il l'aurait craint un peu fade. « L'épigramme française pique comme un trait, dit Viazemski; la nôtre tape comme un gourdin. Les yeux français aiment les couleurs tendres, changeantes; les yeux russes, les couleurs grossières[1].... » Pourtant, il s'assimile très bien notre goût — Viazemski lui-même en est la preuve — et s'il se l'assimile, c'est qu'il l'aime. Que de fois nous avons noté sa sympathie pour notre indulgence, pour cette gaîté qui semble, même en moralisant, n'avoir d'autre but qu'elle-même et le plaisir de tous! Il y trouve quelque chose d'humain, de doux qui correspond peut-être, en lui, à des instincts que les rigueurs du climat et du régime avaient à demi atrophiés; il se sent, même à côté de Gaudissart, redevenir un être complet. « A notre table d'hôte, raconte Tolstoï, les plaisanteries se croisaient... nous n'étions ni très spirituels, ni très convenables, mais nous nous sentions hommes[2]. »

Le fait de se sentir homme grâce à des Français vaut bien qu'on leur passe quelque chose. Après tout, leur légèreté n'est peut-être que l'envers d'une qualité. « Un Béotien et un Athénien ne peuvent avoir le même système nerveux[3]. » Si nous bavardons, c'est que nous savons causer. « Les Allemands font des déclarations, confient des secrets, enseignent, injurient; quant aux Anglais, ils aiment les raouts parce qu'on n'y cause pas.... Le Français seul cause[4]. » Sa gaîté, et justement parce qu'elle est « l'oubli de la condition humaine », mérite que le Russe, changeant d'avis comme Renan, l'appelle « un apostolat de bonne humeur et de charité[5] ». Sa vivacité contribue pour beaucoup à « cette beauté exclusivement française qui consiste en une réunion gracieuse de traits expressifs, légers, spirituels,

1. *Œuvres*, VIII, p. 3. — *Id.*, VII, p. 477.
2. *Jeunesse*.
3. Viazemski, II, p. 70.
4. Herzen, VIII, p. 226.
5. Conférence faite à l'Alliance française, le 2 février 1888. Voir p. 521.

avec du sentiment, de la vie, de la franchise, qui est plus agréable que la beauté physique » et qui, d'ailleurs, si française qu'elle soit, « se retrouve dans des familles de l'aristocratie polonaise ou russe[1] ». Bref, la conclusion s'impose aux Russes qu'ils ne peuvent pas ne pas aimer les Français...

La faiblesse pour eux nous est aussi naturelle que la faiblesse pour nous-mêmes.... L'esprit gaulois, avec sa gaîté spontanée, sa moquerie, sa rapide compréhension, a beaucoup de points communs avec le nôtre.... Tout cela, ce sont nos qualités, et nous avons aussi ses défauts[2].

Fondée ou non, cette croyance devait singulièrement favoriser les progrès de notre culture ; il aurait fallu, pour en détourner les Russes, leur faire exprès mauvaise mine, et nous n'y songions guère. Nous avons dit, sans doute, au premier moment, « Comment peut-on être Russe? » ; mais dès que nous les avons vu apprendre notre langue et partager nos goûts, nous sommes devenus russophiles, nos philosophes tout les premiers; après qu'ils eurent dédié leurs livres à l'Impératrice lointaine, nos gentilshommes lui portèrent leur épée. Était-ce, comme l'a dit Fone Vizine, pour en recevoir des grades ou des gratifications[3]? En réalité, nous allions vers le peuple qui surgissait au seuil de l'Orient mystérieux, les hommes de plume — parce qu'ils croyaient trouver en lui la table rase et le disciple docile dont le désir les hantait; les hommes d'épée — pour mener encore la croisade; tous, parce qu'ils lui étaient reconnaissants de sa sympathie, qu'ils lui croyaient le même idéal qu'à nous, et, par conséquent, un glorieux avenir : l'homme de l'avenir, c'est toujours celui qui nous ressemble. Puis le XIXe siècle nous a apporté de nouvelles raisons de nous intéresser aux Russes : nous avons mieux connu l'amabilité de leur accueil, la séduction de la verve originale qui, dans leur esprit, s'unit parfois à la

1. Herzen, *Lettres de l'avenue Marigny.*
2. Viazemski, *Œuvres*, VII, p. 298 et suiv.
3. *Lettres de France.*

culture la plus raffinée; nous avons aimé leur humeur aventureuse, où nous avons cru retrouver les Français d'autrefois, et, d'autre part, leur générosité, leur *tout-humanité*, comme disait Dostoievski, si semblable à notre « large sympathie humaine », qu'en la découvrant là-bas, le plus avisé de nos critiques a crié « Au voleur[1] ! » Qui ne sait enfin que, seuls en Europe, les Russes et les Français ont fait des guerres, de vraies guerres, pour la liberté d'autrui? Tout cela explique des sympathies que les Fone Vizine d'à présent attribuent encore à notre désir d'exploiter la Russie : tant il est clair pour eux que leur pays — qui ne l'est parfois qu'à moitié[2] — n'est intéressant que par ses roubles ou ses baïonnettes !

Moins pessimistes qu'eux, nous avons mis, de bonne heure, une ardeur singulière à propager nos idées en Russie. Mérimée a écrit qu'à cet égard les Allemands étaient les fournisseurs des Russes; que notre spécialité, à nous, c'était l'importation des robes et des chapeaux[3]. La vérité, c'est qu'en ces deux siècles il n'y a pas eu d'opinion philosophique, politique ou littéraire que nous n'ayons non seulement portée, mais prêchée, mais rabâchée aux Russes : ce n'est pas par hasard que Joseph de Maistre a remarqué notre esprit de propagande justement à Pétersbourg. Et, comme la vivacité de notre expression stimulait l'esprit russe, que notre clarté le dispensait d'efforts; que nos fantaisies, dont il riait, lui laissaient l'illusion de la pleine liberté; il s'est créé peu à peu ce « lien inexplicable[4] », dont des Russes parlent encore à peu près comme Rostoptchine de notre « étrange aimant » : on a vu se perpétuer, entre leur pensée et la nôtre, « cette étroite union entre l'inspiration du poète et l'idée suggérée par autrui[5] » dont Pouchkine s'étonnait à propos d'un

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1894, article de J. Lemaître déjà cité.
2. Voir la série des articles de Slonimski dans le *Messager d'Europe*.
3. Préface de la traduction française de *Fumée*.
4. *Nouveau Temps*, 1908.
5. *Les nuits d'Égypte*.

génial improvisateur. Ce n'est pas pour dire, d'ailleurs, que la Russie n'ait pas eu ses pensées à elle; mais elle a fait siennes les nôtres, et elle les a aimées de tout son cœur.

Il est peut-être oiseux, après cela, de se demander si elle n'aurait pas mieux fait de s'inspirer ailleurs. Encore aujourd'hui, elle a peur, parfois, d'avoir donné son âme au diable : récemment, un éloquent publiciste, oublieux des *prikazes* moscovites et des chancelleries germano-russes qui leur ont succédé, nous reprochait d'avoir inoculé à son pays le virus bureaucratique[1]. D'autres griefs sont plus fondés. Notre scepticisme n'a pas toujours été d'un bon conseil pour de jeunes têtes; nos idées, qui nous ont souvent égarés nous-mêmes, n'ont pas pu ne pas égarer nos élèves; selon l'expression de Joseph de Maistre, nous leur avons parfois « versé du poison ». Mais constatons aussi que nous leur avons envoyé tous les contre-poisons possibles, et Joseph de Maistre lui-même : ils ont eu le choix. Il est certain, en tout cas, que nous leur avons donné le goût, qu'ils n'avaient guère avant nous, de l'exercice libre de la pensée; que nous leur avons inspiré l'amour du beau littéraire, et, par suite, le dégoût du sauvage et du rude, dans les livres et peut-être ailleurs. Vraiment, quand nous voyons l'efflorescence merveilleuse de cet esprit formé sinon par nous, du moins avec nous, nous ne pouvons pas croire qu'il aurait fallu intituler ce livre, comme un illustre académicien l'a fait d'un de ses articles, *Souvenirs d'une éducation manquée*[2].

C'est l'avenir, d'ailleurs, qui décidera de la valeur de nos leçons données, ou à donner, car le courant qui va de France en Russie n'est pas arrêté. A vrai dire, il rencontre des obstacles d'autant plus grands que la Russie grandit elle-même. Bientôt elle aura deux ou trois cents millions d'âmes. Or, c'est dans les

1. *Nouveau Temps*, 1903, article de Menchikof.
2. Ernest Lavisse, *Revue de Paris*, novembre 1902.

contes de fées seulement qu'on voit un bon géant fraterniser avec un gnome très malin; comment nous hausserons-nous, dans l'avenir, jusqu'à l'oreille de notre grand ami, ou condescendra-t-il à se baisser pour s'écrier ensuite, comme jadis Vtorof[1] : « Il n'y a pas à dire, c'est un bon petit pays ! » Nous avons déjà vu diminuer l'importance des classes qui tenaient le plus à nous; de nouveaux venus passent au premier plan, et si la Russie populaire nous inquiète peu — la « communication facile » viendra, et la sympathie derrière elle — il n'en est pas de même de la Russie des allogènes. Voici l'ingénieur Jules Aron, devant lequel un romancier récent imagine la fuite, et des princes martyrs des Tatars, et des *rassembleurs de la terre russe*, et des Nékrassof, des Tolstoï, des Tourguénief[2] : héritera-t-il, ce conquérant présumé, des dispositions des conquis?

Mais le vrai danger pour les « amitiés françaises », c'est moins la transformation des Russes que la nôtre. On nous dit moins polis et moins aimables que nos pères, et puisque nous n'avons plus autant le désir de l'être, le reproche doit être mérité. Nous sommes aussi moins gais, soit que les motifs de gaîté nous manquent, soit que beaucoup d'entre nous aient oublié leur chanson pour le même motif que le savetier de La Fontaine. On nous en veut enfin, surtout en Russie, d'être fourmis après avoir été cigales. Certains de nos traits caractéristiques perdent de leur relief; les étrangers et nous-mêmes nous y attachons moins l'idée d'une supériorité. Nous devenons plus Européens et c'est un gain, si l'on veut; mais ce n'est pas une raison pour que l'Europe s'intéresse plus à nous. D'autre part, si la politique ne fait pas l'influence, elle peut la diminuer. Le renom de l'esprit français ne souffrait pas des fautes de rois héréditaires; il souffre de celles des majorités élues.

1. Voir plus haut, p. 318.
2. *Messager d'Europe*, 1908.

Constatons pourtant que les étrangers sont moins pessimistes que nous ne le sommes parfois. L'Anglais Wells nous reproche notre fureur de nous mésestimer parce que nous avons été malheureux en 1870, et que nous n'avons pas les vertus prolifiques des lapins et des nègres[1] : le Russe Novikof affirme que l'expansion de notre nationalité — c'est-à-dire, selon lui, de notre esprit et de notre goût — n'a jamais été plus grande qu'à présent[2]. De toutes les parties du monde, des voix nous arrivent pour nous exhorter, — comme jadis un chef grec ses soldats devant des Gaulois plus pullulants que ceux d'aujourd'hui — à ne pas nous effrayer de « cette multitude de corps humains » qui nous presse[3]. Et le fait est que notre part dans l'œuvre civilisatrice est toujours une des plus grandes; que les étrangers viennent toujours à nous, et surtout ceux de l'immense Slavie. Le jour est encore loin où l'on ne verra plus sa jeunesse sur les routes de France.

L'oubli viendra-t-il? Pour nos élèves, notre pays n'est plus — à supposer qu'il l'ait jamais été — le soleil unique; à la longue, il ne sera plus qu'une étoile au milieu de beaucoup d'étoiles. Mais il en est qui ont guidé tant de générations que les yeux des hommes sauront toujours les retrouver, et leur bouche les nommer.

1. *Anticipations*, p. 271 de la trad. franç. et passim.
2. *Ouvr. cité.* — Cf. Gumplowicz, *Aperçus sociologiques.*
3. Polybe, II, 35.

BIBLIOGRAPHIE

La liste qui suit est loin de donner la bibliographie du sujet, qui demanderait des volumes pour être à peu près complète. Il n'est guère, en effet, de mémoires, de chroniques mondaines, de livres d'histoire ou de littérature publiés en Russie qui ne puissent, à un moment, renseigner sur l'histoire de la culture française. De ces innombrables sources, beaucoup me sont restées inconnues. Les grandes collections de revues russes qu'on trouve même en France ont été la base principale de ce travail : il aurait été impossible sans l'*Antiquité russe*, l'*Archive russe*, l'*Archive Vorontzof*, et les publications de la Société Impériale d'histoire.

Du côté français, j'ai utilisé surtout, d'abord les travaux d'Alfred Rambaud, puis ceux de MM. Léonce Pingaud et Charles de Larivière. Je dois, d'autre part, d'utiles indications, dont je les remercie encore, à Mlle Marie Delaporte, à MM. André Lirondelle, Pierre Kouznetzof et Albert Wunderlich.

Pour presque toutes les citations, j'ai donné, en même temps que l'indication du livre, celle de la page. Je n'ai pu vérifier quelques-uns de ces renvois, particulièrement ceux qui visent des ouvrages consultés jadis, en Russie, mais qui n'existent pas en France. Je n'ose garantir qu'ils se trouveront toujours exacts.

J'ai rétabli, dans cette liste, les titres qu'il n'avait pas été possible de donner complets dans les notes. A moins d'avis contraire, le livre cité est dans la langue du pays où il a été publié. Pour la commodité du lecteur français, j'ai renvoyé à la traduction française toutes les fois qu'il a été possible.

LISTE DES OUVRAGES CITES

Abeille du Nord, Saint-Pétersbourg, 1838.
ADAM (J.), *Le roman de mon enfance et de ma jeunesse.*
AFANASSIEF, *Les journaux russes des années 1769-1774*, Moscou, 1859.
AGAY DE MYON (D'), Voyage de Moscovie, *Revue hebdomadaire*, 1899.
AIMÉ-MARTIN, *Essai sur la vie de Bernardin de Saint-Pierre*, Paris.
AISMAN, *Récits*, Saint-Pétersbourg, 1906.
AKCHAROUMOF, Souvenirs, *Messager d'Europe*, 1901, décembre.
AKSAKOF (IVAN), *Lettres*, Moscou, 1888.
AKSAKOF (SERGE), *Chronique de famille*, Moscou, 1900.
— Épitre à Kaznatchéief, *Archive russe*, 1876, III.
ALGAROTTI, *Lettres sur la Russie*, Paris, 1769.
ALLONVILLE (Comte D'), *Mémoires secrets*, Paris, 1838-1845.
ANCELOT, *Six mois en Russie*, Paris, 1827.
Ancienne et Nouvelle Russie, revue, Saint-Pétersbourg, années 1875 et suiv.
Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau, Genève, 1905.
Annales de l'Université de Iourief, 1898.
ANNENKOF, *Souvenirs et esquisses*, Saint-Pétersbourg, 1877.
— *Annenkof et ses amis*, id., 1892.
— *Pouchkine à l'époque d'Alexandre Ier*, id., 1874.
ANONYMES : *Louis Meyer, sa vie, son œuvre*, Paris, 1888.
— *Le gouverneur d'un prince, Frédéric-César de Laharpe et Alexandre Ier de Russie*, Lausanne, 1902.
— *Voyage d'un officier français prisonnier en Russie*, Paris, 1817.
— Les corporations d'étudiants à Saint-Pétersbourg, *Antiquité russe*, 1881.
— *Die Russen und Engtänder in Neapel*, Leipzig, 1800.
— *Russland vor und nach dem Kriege*, Leipzig, 1879.
Antiquité russe, Saint-Pétersbourg, années 1870-1907.
Archives Kourakine, Moscou, Saint-Pétersbourg, année 1890 et suiv.
Archives du ministère des Affaires étrangères, Russie, Mémoires et documents.
Archive d'Ostafiévo, Saint-Pétersbourg, 1899.
Archive russe, Moscou, publiée par Barténief, années 1863 et suiv.
Archives des missions scientifiques, Paris.

Archive Vorontzof, publiée par Barténief, Moscou, de 1878 à 1887.
ARGENS (OLIVIER d'), *Journal*, dans les Mémoires sur la Révolution publiés par Barrière et de Lescure.
ARNDT, Souvenirs, *Archive russe*, 1871.
AUGER, *Mémoires*, Paris, 1894.
DUC D'AUDIFFRED-PASQUIER, Le duc de Richelieu, *Correspondant*, 1906-1907.

BABEAU, *Les voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, 1885.
BACHAUMONT, *Mémoires secrets*.
BAGGI, *Memorie*, Bologne, 1898.
BAKOUNINA (VARVARA), Souvenirs, *Antiquité russe*, 1885.
BAKOUNINE (MICHEL), *Correspondance*, Paris, 1896 (Perrin).
— *Œuvres*, Paris, 1907 (Stock).
BALDENSPERGER, *Études d'histoire littéraire*, Paris, 1907.
BALMONT, *Les cimes des montagnes*, Moscou, 1904.
BARANTE (BARON DE), *Souvenirs*, Paris, 1890-1891.
BARATYNSKI, *Œuvres complètes*, Kief et Kharkof, 1894.
BARINE (ARVÈDE), Sophie Kovalevskaia, *Revue des Deux Mondes*, 1894, mai.
BARSOUKOF, *Pogodine, sa vie, son œuvre*, Saint-Pétersbourg, 1888-1902.
BARTÉNIEF, V. *Archive russe* et *Archive Vorontzof*.
BATIOUCHKOF (K.), *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, 1887.
— Lettres, *Archive russe*, 1866 (II).
BATIOUCHKOF (TH.), *Pouchkine et Racine*, dans le recueil intitulé : *A la mémoire de Pouchkine*, Saint-Pétersbourg, 1900.
BAUER (général), Lettres, *Société Impériale d'Histoire*, XVII.
BAZAROF (le Père), Souvenirs, *Antiquité russe*, 1901, février.
BAYE (BARON DE), *Kouskovo, la résidence d'un grand seigneur russe au XVIIIe siècle*, Paris, 1905.
BEAUVALLIER, *Mémoires secrets et inédits*, publiés par A. de Beauchamp, Paris, 1825.
BENTZON (Mme), *Promenades en Russie*, Paris, 1903.
BERLIOZ (HECTOR), *Mémoires*, Paris, 1878.
BETZKI, *Plans et statuts de différents établissements ordonnés par l'Impératrice Catherine II pour l'éducation de la jeunesse*.
BEUGNOT, édition de Voltaire.
BEYLE, *Racine et Shakespeare*, Paris, 1823.
Bibliographe (Le), Saint-Pétersbourg, 1885.
Bibliothèque pour la lecture, revue, Saint-Pétersbourg, années 1830 et suiv.
BIÉLAIEF, Mémoires, *Antiquité russe*, 1881.
BIÉLINSKI, *Œuvres complètes*, Moscou, 1861-1862.
BIÉLOKOUROF, *Bibliothèque des tsars de Moscovie au XVIe siècle*, Moscou, 1898.
BIÉLOSSIELSKI (Prince), *Poésies françaises d'un prince étranger*, Paris, Didot, 1809.

BIÉLOZERSKAIA (Mme), Influence des traductions de romans et de la civilisation occidentale sur la culture russe du XVIIIe siècle, *Antiquité russe*, 1895.

BILIARSKI, *Matériaux pour la biographie de Lomonossof*, Saint-Pétersbourg, 1865.

BILBASSOF, Catherine II et Diderot, *Antiquité russe*, 1884.

BIROUKOF, *Tolstoï, vie et œuvre*, édition du *Mercure de France*, Paris, 1906, 1909.

BOBORYKINE, L'évolution du roman russe, dans l'*Initiative* (*Potchine*), Moscou, 1895.

BOGDANOVITCH, *De l'éducation de la jeunesse*, Moscou, 1807.

BOIGNE (Comtesse DE), *Mémoires*, Paris, 1907.

BOLOTOF, Mémoires, supplément de l'*Antiquité russe*, 1871-1875.

BORDEAUX (HENRI), *La peur de vivre*, Paris.

BOULGARINE, Mémoires, *Antiquité russe*, 1899, I.

Le Bourdon, Saint-Pétersbourg, 1769-1770.

Le Boursicot, ibid., 1774.

BOURSIER, *Histoire et analyse du livre de l'action de Dieu*, etc., Paris, 1753.

BOUTÉNIEF, Mémoires, *Archive russe*, 1881.

BRAZIER, *Chronique des petits théâtres de Paris*, Paris, 1838.

BRETEUIL (Baron DE), Mémoires et rapports, *Archives du ministère des Affaires étrangères*.

BROC (Vicomte DE), *La vie en France sous le premier Empire*, Paris, 1896.

BROGLIE (Duc DE), *Le secret du Roi*, Paris, 1878.

BRUCKNER (A.), *Iwan Possoschkow*, Leipzig, 1878.

— Les diplomates russes au XVIIe s., *Russische Revue*, 1888, XXVIII.

BRUNETIÈRE, *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, Paris, années 1875 et suiv.

Bulletin de l'Académie des sciences, Pétersbourg, 1899.

Bulletin de l'Alliance française de Moscou, Moscou, années 1907 et suiv.

CATHERINE II, Correspondance, *Recueil de la Société Impériale d'Histoire*, XVII, XXIII, XXXIII, XLIV, etc., etc.

— *Mémoires*, publiés par Herzen, Londres, 1859.

— *Théâtre*, Saint-Pétersbourg, 1849.

CATHEUX (le Se DE), *Journal*, Bibliothèque russe et polonaise, *nouvelle série*, III, Paris, 1860.

CHANTREAU, *Voyage philosophique, politique et littéraire de deux Français*, Paris, 1794.

CHAPPE D'AUTEROCHE, *Relation d'un voyage en Sibérie*, Paris, 1768.

CHATEAUBRIAND, *Les Martyrs*.

CHÉRÉMÉTIEF, *Journal du voyage du boyard Chérémétief*, Bibliothèque russe et polonaise, Paris, 1859.

CHLIAPKINE, *Saint Dimitri de Rostof*, Saint-Pétersbourg, 1889.

CHMOURLO, *P. V. Postnikof*, Iourief, 1891.

CHOPIN, *De l'état actuel de la Russie*, Paris, 1822.

CHRISTIN, Lettres à la princesse Tourkestanova, *Archive russe*, 1882.
CHTCHÉDRINE (SOLTYKOF-), *De l'autre côté de la frontière*, Leipzig, 1883, (en russe).
— *Les Pompadours*, Saint-Pétersbourg, traduit à Paris sous ce titre, *Nos petits Bismarks*, Ollendorf, sans date.
CHTCHERBATOF (Prince), De la chute des mœurs en Russie sous Pierre le Grand, *Antiquité russe*, 1870, II.
— *Voyage au pays d'Ophir*, réédité dans les *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, 1896.
CLARKE, *Voyage en Russie, en Tartarie et en Turquie*, Paris, 1813.
COCHELET (Mlle —, ou Mme PARQUIN), *Mémoires sur la reine Hortense et la famille impériale*, Paris, 1841, 1842.
COGORDAN, *Joseph de Maistre*, Paris, 1894.
COMBES (Colonel), *Mémoires*, Paris, 1896.
COMBES (ERNEST), *Profils et types de la littérature russe*, Paris, 1890.
CORBERON (Chevalier DE), *Un diplomate français à la cour de Catherine II*, Paris, 1891.
COXE, La Russie en 1778, *Antiquité russe*, 1877.
CUSTINE (Marquis de), *La Russie en 1839*, Paris, 1846.
CZARTORYSKI (Prince ADAM), *Mémoires et correspondance*, Paris, 1887.

DACHKOF (D. M.), Lettres, *Ancienne et Nouvelle Russie*, 1878, I.
DACHKOF (Princesse), *Mémoires*, Paris, 1859.
DANILEVSKI, *La Russie et l'Europe*, Saint-Pétersbourg, 1871.
DARGOMYJSKI, Lettres, *Antiquité russe*, 1875.
DAUDET (ERNEST), *Histoire de l'émigration pendant la Révolution française*, Paris, 1904.
DAVYDOF (DENIS), *Tilsitt*, dans *Cent littérateurs russes*, Saint-Pétersbourg, 1839.
— Lettres, *Antiquité russe*, 1887.
DELINES, *La France jugée par la Russie*, Paris, sans date.
— *Tourguénief inconnu*, id., Librairie Illustrée.
DEMKOF, *Histoire de la pédagogie russe*, Revel, 1895.
DERJAVINE *Mémoires*, édit. de Grot, Saint-Pétersbourg, 1864.
DERKATCHOF, *Souvenirs d'un étudiant moscovite*, dans *Souvenirs de la vie d'étudiant*, Moscou, 1899.
DESCHAMPS (GASTON), *La vie et les livres*, Paris, 1894.
DIAKONOVA (ELISABETH), *Journal d'une femme russe, Paris, 1900-1902*, Saint-Pétersbourg, 1905.
DIDEROT, *Œuvres complètes*, Paris, 1875.
— Lettres à Falconet, *Revue moderne*, 1866, 1867.
DIEDLOF, *Lettres de l'Exposition de 1889*, Saint-Pétersbourg.
DMITRIEF (I. I.), *Coup d'œil sur ma vie*, Moscou, 1866.
DOLGOROUKOF (Prince MICHEL), Lettres, *Archive russe*, 1865.
DOLGOROUKOF (Prince PIERRE), *Mémoires*, Genève, 1867.
DOMERGUE (A.), *La Russie pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire*, Paris, 1835.

DOSTOIEVSKI, *Notes d'hiver sur des impressions d'été*, 1863.
— Lettres, *Antiquité russe*, 1885.
— *Correspondance*, trad. franç., Paris, 1908.
— *Journal d'un écrivain*, Pétersbourg, 1876.
DRY (Comte FLEURY), *Reims en 1814*, Paris, 1902.
DUCHESNE, *Michet Lermontof*, Paris, 1910.
DUCRET (DE PASSENANS), *La Russie et l'esclavage*, Paris, 1822.
DUPRÉ DE SAINT-MAUR, *L'hermite en Russie*, Paris, 1829.
DUSSIEUX, *Les artistes français à l'étranger*, Paris, 1876.

ENGUELGART, *La littérature russe du XIXe siècle*, Saint-Pétersbourg, 1903.
ERASTOF, *La retraite*, traduction de Mary Redgar, Paris, 1909.
EON (Chevalier D'), Correspondance avec Tercier, *Archives du ministère des Affaires étrangères*.
EVERTS (Major), Mémoires, dans la *Sabretache*, Paris, 1907.

FAGUET, *Propos littéraires*, IIIe série, Paris, sans date.
— *Politique et morale*, Paris, 1901-1903.
FAURE (Capitaine), *Souvenirs du Nord*, Paris, 1821.
FILIPPOF, L'Empereur Nicolas Ier et Spéranski, *Annales de l'Université de Iourief*, 1897.
Fils de la patrie (*Le*), Saint-Pétersbourg, 1812-1813.
FONE BRADKE, Souvenirs, *Archive russe*, 1871.
FONE VIZINE (DENIS), *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, 1866.
— *Lettres de France*, trad. franç., Paris, 1888.
FONE DER BRIGGEN, Souvenirs, *Messager russe*, 1890.
FORTIA DE PILES, *Voyage de deux Français dans le nord de l'Europe*, Paris, 1796.
FUNCK-BRENTANO, *Les sophistes allemands et les nihilistes russes*, Paris, 1887.
FUSIL (LOUISE), *Souvenirs d'une actrice*, Paris, 1841.

GADARUEL, *Relation du séjour des Français à Moscou*, Bruxelles, 1871.
GAUTIER (THÉOPHILE), *Émaux et Camées*.
GAVRILOVITCH, Documents publiés dans les *Mémoires de l'Académie serbe*, Belgrade, 1904.
GENET, Voir *Instructions aux Ambassadeurs*, réunies par Alfred Rambaud.
GENLIS (Mme DE), *Adèle et Théodore*, Paris, 1782.
GEORGEL (Abbé), *Voyage à Saint-Pétersbourg*, Paris, 1818.
GLINKA, Mémoires, *Messager russe*, 1863.
GOGOL, *Œuvres complètes*, édit. Marks, Saint-Pétersbourg, 1896.
— *Les Ames mortes*, trad. franç., Paris, 1885.
GOLOVINA (Comtesse VARVARA), *Mémoires*, Saint-Pétersbourg, 1900.
GOLOVINE (K.), *Le roman russe et la société russe*, Saint-Pétersbourg, 1897.
GOLOVKINE (Comte FÉDOR), *La Cour et le règne de Paul Ier*, Paris, 1905.
GOLOWKIN (Comte DE), *Mes idées sur l'éducation du sexe*, Londres, 1777.

GORKI, *La belle France*, collection du *Savoir* (Znanié), 1906.
— Interwiew dans le *Temps*, 2-3 janvier 1910.
GRANOVSKI, *Correspondance*, publiée par Stankiévitch, Moscou, 1897.
GRETCH, *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, 1855.
GRIBOIÉDOF, *Le malheur d'avoir de l'esprit*, traduct. franç. de Legrelle, Gand, 1884.
— *L'étudiant, Œuvres complètes* éditées par Chliapkine, 1889.
— *Portrait de mon oncle*, ibid.
GRIGOROVITCH, Mémoires, dans *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, 1896.
GRIMM, *Correspondance avec Catherine II, Société Impériale d'Histoire*, t. XXXIII.
GROT, *Pouchkine au Lycée, ses camarades, ses maîtres*, Saint-Pétersbourg, 1899.
— *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, 1898-1901.
GUERCHENZONE, *Tchaadaief, sa vie et sa pensée*, Saint-Pétersbourg, 1908.
— *Images du Passé*, Moscou, 1912.
GUMPLOWICZ, *Aperçus sociologiques*, trad. franç., Paris, 1900.

HAMILTON, *Mémoires de Grammont*.
HARRIS, Rapports, *Archive russe*, 1874.
HAUMANT, L'empereur Nicolas Ier et la France, *Revue de Paris*, 1902, avril.
— Le roman français en Russie, *Journal des Débats*, 20 mai 1896.
— *La Russie au XVIIIe siècle*, Paris, 1904.
— *Ivan Tourguénief, la vie et l'œuvre*, Paris, 1906.
— La Sorbonne et la Russie, *Revue Internationale de l'Enseignement supérieur*, 1903.
HAUSSONVILLE (Comte CHARLES D'), *Ma jeunesse*, Paris, 1885.
HAVEN, *Voyage en Russie*, 1776.
HAXTHAUSEN, *Études sur la Russie*, édition française, Hanovre, 1847.
HEINE, *De l'Allemagne*, trad. française, Paris, 1878.
HENNEQUIN, *Les écrivains francisés*, Paris, 1889.
HERBÉ (Général), *Français et Russes en Crimée*, Paris, 1892.
HERBETTE (MAURICE), *Un ambassadeur persan sous Louis XIV*, Paris, 1907.
HERZEN, *Œuvres complètes*, Genève, Bâle, Lyon, 1877-1879, en russe.
— *Mémoires*, traduct. franç. de Delaveau, Paris, 1860, 1861, 1862, sous ce titre : *Le monde russe et la Révolution*.
— *Le développement des idées révolutionnaires en Russie*, Londres, 1862 (en français).
— *Œuvres posthumes*, Genève, Bâle, Lyon, 1874, en russe.
— *La Cloche, articles choisis*, Genève, 1887.
— Lettres citées par G. Monod, *Revue Bleue*, 1908, septembre, octobre.
— Lettres, *Antiquité russe*, 1886 (dans les Souvenirs de Tatiana Passek).
— Lettres publiées par Guerchenzone. Voir plus haut.
HOUSSAYE (HENRI), *1814*, Paris, 1888.

HUGO, *Les Misérables.*
— *Les Chatiments.*
— *Préface de Cromwell.*

IAKOUCHKINE, Mémoires, *Antiquité russe*, 1874.
IBERVILLE (D'), Rapports, *Société Impériale d'Histoire*, t. XXXIV.
IKONNIKOF, *Le comte Mordvinof*, Pétersbourg, 1873.
— Le Grand-Boïar Ordine Nachtchokine, *Antiquité russe*, 1883.
IVANOF, *Pisemski*, Saint-Pétersbourg, 1898.
— *Histoire de la critique russe*, ibid., 1898.

JIKHAREF, *Mémoires d'un contemporain*, ibid., 1859.
JIRKIÉVITCH, Souvenirs, *Antiquité russe*, 1874.
JORDAN, Mémoires, *Antiquité russe*, 1891.
JOUKOVSKI, *Poésies et œuvres en prose*, Saint-Pétersbourg, 1818.
— Articles, dans le *Messager d'Europe* de 1809.
— Lettres, dans l'*Archive russe*, 1875.
— Id., dans l'*Archive d'Ostafiévo*, etc.. etc.
Journal du ministère de l'Instruction publique, Pétersbourg, 1883, 1891, 1900, 1902, etc., etc.
Journal de Saint-Pétersbourg, 1778.
JUEL (JUST), *Un voyage en Russie sous Pierre le Grand*, Copenhague, 1895.
JULLEVILLE (PETIT DE), *Histoire de la littérature française*, Paris, 1896 et suiv.

KALERGIS-MOUCHANOF (Mme DE), Souvenirs, *Revue des Études franco-russes*, 1908.
KARAMZINE, *Voyage en France*, trad. Legrelle, Paris, 1885.
— Articles dans le *Spectateur du Nord*, le *Messager d'Europe*, etc.
— *Lettres à Dmitrief*, Saint-Pétersbourg, 1866.
KARATYGHINE, Souvenirs, *Antiquité russe*, 1877.
— Journal, *ibidem*, 1880.
KARÉNINE (VLADIMIR), *George Sand, sa vie, ses œuvres*, Paris, 1899.
KÉDROF, articles dans l'*Archive russe*, 1907.
KHALANSKI, *L'influence de Vassili Pouchkine sur Alexandre Pouchkine*, Kharkof, 1900.
KHOMIAKOF, *Recueit des articles*, Moscou, 1861.
— *Poésies*, Moscou, 1868.
— Lettres, *Archive russe*, 1870.
KHOUDIAKOF, Mémoires, *Messager historique*, 1906, octobre.
KHVOCHTCHINSKAIA (HÉLÈNE), Souvenirs, *Antiquité russe*, 1897.
KIRPITCHNIKOF, fragment de ses Souvenirs, dans *Souvenirs de la vie d'étudiant*, Moscou, 1899.
KNIAJNINE, *Œuvres*, Saint-Pétersbourg, 1847.
KOBÉKO, *Le Césaréviteh Paul Petrovitch*, Pétersbourg, 1889.
KOCHKAROF, Souvenirs, *Antiquité russe*, 1890.

Kochkina (Mme), L'enseignement du français en Russie, dans la *Culture* (*Obrazovanié*), 1900, avril.
Kolzakof, Mémoires, *Antiquité russe*, 1873.
Korsakof (D.), *L'intronisation de la tsarine Anna Ioanovna*, Kazan, 1880.
— Constantin Kavéline, *Messager d'Europe*, 1886, juin.
Koudrine, *Esquisses de la France contemporaine*, Saint-Pétersbourg, 1904.
Kourakine, V. *Archive*.
Kourdinovski, Qu'est-ce que notre Code civil? *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1900, janvier.
Kovalevskaia (Sophie), *Autobiographie* (V. Arvède Barine).
Kovalevski (Maxime), *La crise russe*, Paris, 1906.
Kovalevski (Eugène), *Le comte Bloudof et son temps*, Saint-Pétersbourg, 1866.
Kozmine, De l'histoire du romantisme russe, *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1903.
Kramaréva (Olga), *Alexandre Serguéiévitch Griboiédof*, Paris, 1907.
Krapotkine (Prince Pierre), *Autour d'une vie*, traduct. franç., Paris, 1902.
— *Paroles d'un révolté*, traduction franç., Paris, 1885.
Krylof, *Théâtre*, Saint-Pétersbourg, 1859.
— *La poste des esprits*, Pétersbourg, 1789, rééditée dans l'édition complète de 1859.

Labbé (Paul), *Revue des Études franco-russes*, 1902.
Labouchère, *Oberkampf, 1738-1815*, Paris, 1884.
Laferrière, *Mémoires*, Paris, 1874.
Laflize (médecin-major), Souvenirs, *Antiquité russe*, 1892.
Lagarde (Comte de), *Voyage dans quelques parties de l'Europe*, Paris, 1824.
Lamberty, *Mémoires historiques concernant le XVIIIe siècle*, La Haye, 1724.
La Messelière, Voyage à Saint-Pétersbourg, *Archive russe*, 1874.
La Neuville, *Relation nouvelle et curieuse de la Moscovie*, Paris, 1698.
Langeron (Comte de), *Mémoires inédits, Archives du ministère des Affaires étrangères*, Paris.
Lappo-Danilevski, Rapports des Russes avec l'Europe occidentale, *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1884, mai.
Larivière (Ch. de), *Catherine II et la Révolution française*, Paris, 1893.
— *La France et la Russie au XVIIIe siècle*, Paris, 1909.
Laskovski, *Alexis Khomiakof, sa biographie*, Saint-Pétersbourg, 1897.
Lavie, Dépêches, *Société Impériale d'Histoire*, XXXIV.
Leblanc (Abbé), *Dialogue sur les mœurs des Anglais*, Londres, 1765.
Leblond (Marius-Ary), George Sand et la démocratie, *Revue de Paris*, 1904, juillet.
Le Breton (André), La pitié sociale dans le roman, *Revue des Deux Mondes*, 1902 15 février.
Leger (Louis), *Russes et Slaves*, Paris, 1890.
— *La littérature russe*, Paris, 1892.
Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, Paris, 1886-1887.

LEIKINE, *Nos gens à l'étranger*, Pétersbourg, 1899.
LEMAITRE (JULES), De l'influence récente des littératures du Nord, *Revue des Deux Mondes*, 1894, décembre. Id., dans *les Contemporains*, t. VI.
LÉONTIEF, Tourguénief à Moscou, *Messager russe*, 1888, mars.
— Les romans du comte L. Tolstoï, *id.*, 1890, août.
LEROY-BEAULIEU (ANATOLE), *L'empire des Tsars et les Russes*, Paris, 1881-1889.
— *Un homme d'État russe*, Paris, 1884.
— En Russie, la Révolution russe, la Douma, *Revue Bleue*, 1906, juillet.
LESCURE (DE), *Rivarol*, Paris, 1882.
LIGNE (Prince DE), *Œuvres*, Paris, 1860.
LIBOY (Chevalier DE), Relation du voyage de Pierre le Grand, *Revue de Paris*, 1896, octobre.
LIKHATCHOVA (Mme), *Matériaux pour l'histoire de l'instruction des femmes en Russie*, Saint-Pétersbourg, 1890.
LINDAU (PAUL), *Alfred de Musset*, Berlin, 1873.
LIOUBATOVITCH, Souvenirs, *Le Passé*, 1906, mai.
LIRONDELLE (ANDRÉ), *Le poète Alexis Tolstoï*, Paris, 1912.
LIVONIEN (UN), Souvenirs, *Archive russe*, 1880, I.
LIRIA (Duc DE), Lettres, dans *le XVIIIe siècle*, II.
LITVINOVA (Mme), *Biographie de Sophie Kovalevskaia*, Saint-Pétersbourg, 1892.
LOLIÉE (FRÉDÉRIC), *Frère d'empereur*, Paris, 1909.
LOMÉNIE (DE), *Beaumarchais et son temps*, Paris, 1855.
LOUZANOF, Le Corps des Cadets, *Messager historique*, 1907.
LÖWENSTERN (Général baron DE), *Mémoires*, trad. franç., Paris, 1903.
LÖWENSTERN (GEORGES DE), *Mémoires*, Berlin, 1910.

MAIEVSKI (Général), Mémoires, *Antiquité russe*, 1873.
MAÏKOF (LÉONIDE), *Esquisse d'une histoire de la littérature des XVIIe et XVIIIe siècles*, Saint-Pétersbourg.
— *K. Batiouchof, sa vie et son œuvre*, Saint-Pétersbourg, 1887.
— *Pouchkine*, Saint-Pétersbourg, 1899.
MAISTRE (J. DE), *Soirées de Saint-Pétersbourg*.
— *Lettres et opuscules inédits*, Lyon, 1883.
— *Mémoires politiques et correspondance diplomatique*, Paris, 1858.
— Lettres, *Archive russe*, 1866, etc.
MARGERET, *Estat de l'Empire de Russie*, Paris, édit. de 1854.
MARMIER, *Lettres sur la Russie*, Paris, 1848.
MASSON, *Mémoires secrets sur la Russie*, Paris, édit. de 1863.
MATTER, *Saint-Martin, le philosophe inconnu*, Paris, 1862
MAY, *Saint-Pétersbourg et la Russie en 1829*, Paris, 1830.
MAZON, *Gontcharof*, Paris, 1913.
MENCHIKOF, articles dans le *Nouveau Temps*, depuis 1907.
Mercure de France (*Le*), Paris, depuis 1904.
Mercure de Saint-Pétersbourg (*Le*), 1793.
MÉREJKOVSKI, *La mort des Dieux*, trad. franc., Paris, 1890.

MÉREJKOVSKI, *Sur la décadence et les nouveaux courants de la littérature russe*, Saint-Pétersbourg, 1893.
— *Tolstoï et Dostoievski*, trad. franç., Paris, 1903.
Messager d'Europe, Moscou, années 1806 et suiv.
Messager d'Europe, Saint-Pétersbourg, années 1866 et suiv.
Messager historique, Saint-Pétersbourg, années 1902 et suiv.
Messager russe, Saint-Pétersbourg, années 1875 et suiv.
MEYER, V. anonymes.
MIATLEF, *Voyage à l'étranger de Mme Kourdiakova*, Saint-Pétersbourg, en franco-russe.
MICHAUT (CLOVIS), *Le Printemps d'un proscrit*, Paris, 1803.
MICKIÉWICZ, Voyage en Russie, dans *les Aïeux*, Paris, 1868, en polonais.
MILIOUKOF *Esquisse d'une histoire de la culture russe*, Saint-Pétersbourg, année 1896 et suiv.
MIRBEAU, article dans la *Neue freie Presse*, 14 juillet 1907.
— *Les vingt et un jours d'un neurasthénique*, Paris, 1901.
— *La 628-E 8*, Paris, 1907.
MODESTOF, *De la France*, Saint-Pétersbourg, 1889.
MODZALEVSKI, Dmitrief-Mamonof, *Dictionnaire biographique* de Polovtzof.
MOLINARI (DE), *Lettres sur la Russie*, Bruxelles, 1861.
MONTALANT-BOUGLEUX, *Une captivité militaire chez les Russes*, Versailles, 1851.
MONTESQUIEU, *L'Esprit des Lois*.
MOREAU DE BRASSAZ, *Mémoires politiques, amusants et satiriques de Messire J. M. de B..., comte de Lion*, Paris, 1716.
MORIOLLES (Comte DE), *Mémoires*, Paris, 1902.
MORNY (Duc DE), *Une ambassade en Russie*, Paris, 1892.
MOURAVIOF (NICOLAS), Lettres, *Archive russe*, 1876.
MOURAVIOF-KARSKI, Souvenirs, *Messager d'Europe*, 1887, décembre.
MURET, *Histoire de l'armée de Condé*, Paris, 1844-1848.

NÉKRASSOF, L'importance de Pouchkine dans la formation de la langue littéraire, *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1888, septembre.
NÉOUSTROIEF, *Répertoire des périodiques russes, 1703-1802*, Saint-Pétersbourg, 1898.
NEVIÉDOMSKAIA-DINAR (Mme), Souvenirs, *Antiquité russe*.
NÉZÉLÉNOF, *Novikof éditeur de revues*, Saint-Pétersbourg, 1875.
— *Les tendances politiques de l'époque de Catherine II*, ibid., 1889.
NICOLAS Ier, correspondance avec Diébitch, *Antiquité russe*, 1885.
NICOLAS MIKHAÏLOVITCH (Grand-duc), *Le comte Paul Stroganof*, Paris, 1903.
NIÉPLIOUIEF, *Mémoires*, Saint-Pétersbourg, édit. de 1893.
NIETZSCHE, *Par delà le bien et le mal*, trad. franç., Paris, 1903.
NIKITENKO, Journal, *Antiquité russe*, 1891.
NOAILLES (Vicomte DE), Lettres et dépêches, *Recueil de la Société impériale d'histoire*, CXII.
Nouveau Temps, Saint-Pétersbourg, années 1900 et suiv.
NOVIKOF (J.), *L'expansion de la nationalité française*, Paris, 1903.

OBERKIRCH (Baronne D'), *Mémoires*, Paris, 1853.
OUSSOVAIA (Mme), *Novikof*, Saint-Pétersbourg, 1891.
OUSTRIALOF, Souvenirs de ma vie, *Ancienne et Nouvelle Russie*, 1880.

PAGE (Un), Mémoires, *Antiquité russe*, 1875.
Pages libres, Paris, 1906, juillet.
PANAIEF (I. I.) *Souvenirs littéraires*, Saint-Pétersbourg, 1876.
PANAIEF (VALÉRIEN), Souvenirs, *Antiquité russe*, 1893.
PANAIÉVA (Mme), *Artistes et écrivains russes*, Saint-Pétersbourg, 1890.
PARIS (LOUIS), *La chronique de Nestor*, Paris, 1834.
PARQUIN (Mme), V. Cochelet.
Passé (*Le*), Saint-Pétersbourg, 1906.
PASSEK (TATIANA), Souvenirs, *Antiquité russe*, 1886.
Patriote (*Le*), Moscou, 1804.
PASSEK (ALEXANDRA), Souvenirs, *Antiquité russe*, 1876.
PAVLOF-SILVANSKI, *Les projets de réformes dans les mémoires des contemporains de Pierre le Grand*, Saint-Pétersbourg, 1897.
PAVLOVSKI (ISAAC), *Souvenirs sur Tourguénief*, Paris, 1887.
PÉRETZ, *Monuments du théâtre russe à l'époque de Pierre le Grand*, Saint-Pétersbourg, 1903.
— Esquisse de l'histoire du style poétique en Russie, *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1905 et 1906.
PEREY (LUCIEN), *Une grande dame du XVIIIe siècle, la princesse Hélène de Ligne*, Paris, 1887.
— *La comtesse Hélène Potocka*, Paris, 1888.
— *Figures du temps passé, Le comte Fédor Golovkine*, Paris, 1900.
PERRET, *Récits de Crimée*, Paris, 1887.
PÉTROF, *Les Russes à Paris*, Saint-Pétersbourg, 1881.
PÉTROF (le Père), *La lampe d'Aladin*, Saint-Pétersbourg, 1905.
PIATKOVSKI, *De l'histoire de notre développement littéraire et social*, Saint-Pétersbourg, 1876.
PICTET, Articles dans la *Bibliothèque universelle*, Genève, 1828-1830.
PIÉKARSKI, *Les sciences et la littérature en Russie sous Pierre le Grand*, Saint-Pétersbourg, 1862.
— *Histoire de l'Académie des sciences*, Saint-Pétersbourg, 1870.
PIERLING (le Père), *La Sorbonne et la Russie*, Paris, 1882.
— *La Russie et le Saint-Siège*, Paris, 1896-1901.
PINGAUD (Léonce), *Les Français en Russie*, Paris, 1886.
— Le duc de Richelieu en Russie, dans le *Correspondant*, 1882.
— Les Russes à Paris de 1800 à 1830, *id.*, 1904.
PISEMSKI, Les gens des années quarante, *Œuvres complètes*, Moscou, 1895-1896.
PLETNIEF (ALEXIS), Souvenirs, *Messager historique*, 1907, mars.
PODOLINSKI, Poésies inédites, *Antiquité russe*, 1885.
POLÉJAIEF, *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, Marx, sans date.
POLOVTZOF, *Correspondance diplomatique des ambassadeurs de Russie en France et de France en Russie avec leurs gouvernements*, Saint-Pétersbourg, 1902.

Dictionnaire biographique, Saint-Pétersbourg, années 1896 et suiv.
POROCHINE, *Mémoires*, Saint-Pétersbourg, 1881.
PORPHYRIEF, *Littérature russe du XVIIIe siècle*, Kazan, 1884.
POSSELT, *Der General und Admiral Franz Lefort*, Francfort-sur-le-Mein, 1866.
POTEZ, *L'élégie en France avant le romantisme*, Paris, 1897.
POUCHKINE, *Eugène Oniéguine*, trad. de G. Pérot, Lille, 1902.
— *Boris Godounof*, trad. de Tourguénief et Viardot dans *Poèmes dramatiques de Pouchkine*, Paris, 1862.
— Manuscrits inédits conservés au Musée Roumiantzof, *Antiquité russe*, 1884.
— *Le comte Nouline; Poésies lyriques; L'Arabe de Pierre le Grand; Roslavlef.*
— Lettres, articles de littérature et de critique, édition d'Efrémof, t. I, II, III, IV, V, VI, VII.
POUCHKINE (VASSILI), *Œuvres*, Saint-Pétersbourg, 1893.
POUGIN, *Boïeldieu, sa vie, son œuvre, sa correspondance*, Paris, 1871.
POZZO DI BORGO, Lettres et rapports, *Recueil de la Société impériale d'histoire*, CXIX.
PRZECLAWSKI, Souvenirs, *Antiquité russe*, 1876.
PUIBUSQUE (Vicomte de), *Lettres sur la guerre de Russie, la ville de Pétersbourg*, etc., Paris, 1817.
PYLIAIEF, *La vieille Moscou*, Saint-Pétersbourg, 1891.
— *Le passé oublié.*
PYPINE, *Histoire de la littérature russe*, Saint-Pétersbourg, 1902.
— *Le mouvement social sous Alexandre Ier*, Saint-Pétersbourg, 1885.
— *Caractéristique des pensées littéraires de 1820 à 1850*, Saint-Pétersbourg, 1890.
— Articles dans le *Messager d'Europe.*

QUINET (EDGAR), *Ahasvérus*, 1833.

RACINE (LOUIS), Lettres.
RADICHTCHEF, *Vie d'Ouchakof.*
— *Voyage de Pétersbourg à Moscou.*
RAMBAUD (ALFRED), *La Russie épique*, Paris, 1876.
— *Français et Russes*, Paris, 1877.
— Paris et Pétersbourg à la veille de la Révolution, *Revue politique et littéraire*, 1878.
— L'éducation des femmes en Russie, *Revue des Deux Mondes*, 1873, 15 mars.
— *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, Paris, 1890.
— Préface au livre de Charles de Larivière, *Catherine II et la Révolution française.*
REICHARDT, *Un hiver à Paris sous le Consulat*, Paris, 1896.
RENAN, *La réforme intellectuelle et morale*, Paris, 1872.
— *Discours prononcé au banquet de l'Alliance française*, 1888.

RENAN, La poésie des races celtiques, *Revue des Deux Mondes*, 1854, février.
Revue des Études franco-russes. Paris, depuis 1902.
Revue des Revues, Paris, 1898.
RICHELIEU (Duc DE), Journal de mon voyage, *Société Impériale d'histoire*, LIV.
Richesse russe (La), revue, Saint-Pétersbourg, 1894.
RIGAULT (HIPPOLYTE), *Œuvres complètes*, Paris, 1859.
RIVAROL, *L'universalité de la langue française*, Paris, édit. du *Mercure de France*, 1906.
ROMANOVITCH-SLAVATINSKI, *La noblesse en Russie*, Saint-Pétersbourg, 1870.
— Souvenirs, *Messager d'Europe*, 1903, janvier.
ROSENKAMPF, Souvenirs, *Antiquité russe*, 1894, novembre.
ROSTOPTCHINE (Comte Féodor), *Pensées à haute voix sur l'escalier rouge*, Moscou, 1807.
— Lettres, dans l'*Archive Vorontzof* et l'*Archive russe*, passim.
— *Œuvres inédites*, publiées par la Comtesse Lydia Rostoptchine, Paris, Dentu, sans date.
ROSTOPTCHINE (Comtesse L. A.), Souvenirs, *Messager historique*, 1904.
ROUBAKINE, *La Russie qui lit*, Pétersbourg, 1895.
ROUNITCH, Mémoires, *Antiquité russe*, 1901.
ROUSSEAU (J.-J.), *Le Contrat social;*
— *Les Confessions;*
— *Considérations sur le gouvernement de la Pologne.*
ROUSSET (CAMILLE), *Histoire de la guerre de Crimée*, Paris, 1877.
ROVINSKI, *Images populaires russes*, Saint-Pétersbourg, 1881.
ROY, *Les Français en Russie, Souvenirs de la campagne de 1812 et de deux ans de captivité en Russie*, Tours, 1856.
ROZANOF, articles dans le *Nouveau Temps*, 1909.

SABLOUKOF, Mémoires, *Archive russe*, 1869.
SAINTE-BEUVE, *Lundis*, VIII.
— *Portraits littéraires*, Paris, 1876-1878.
SAINT-SIMON (Duc DE), *Mémoires*.
SAKHAROF, Mémoires, *Archive russe*, 1873.
SARCEY, *Quarante ans de théâtre*, Paris, 1901-1902.
— *Souvenirs de jeunesse*, Paris, 1885.
— Lettre à la *Revue des Revues*, 1898.
SAROLÉA, *The french revolution and the russian revolution*, Londres, 1906.
SAUVAGE (JEAN), *Relation du voyage fait en Russie*, à la suite de la *Chronique de Nestor*, de Louis Paris.
SCHIEMANN, *Russland, Polen und Livland bis in XVII. Jahrh.*, Berlin, 1886 (Collection Oncken).
— *Deutschland und die grosse Politik*, Berlin, 1903 et suiv.
SCHILDER, *L'Empereur Alexandre I, sa vie et son règne*, Saint-Pétersbourg, 1897.
— Alexandre I, dans le *Dictionnaire biographique* de Polovtzof.

SCHWAB, *Essai sur l'universalité de la langue française*, 1784, traduct. de Robelot, Paris, 1803.

SÉCHÉ (LÉON), Le dernier caprice d'Alfred de Musset, Mme Allan-Despréaux, *Revue de Paris*, 1906, avril.

SÉGUR (Comte LOUIS-PHILIPPE DE), *Mémoires, ou souvenirs et anecdotes*, 1824.

SÉGUR (Comte A. DE), *Vie du comte Rostoptchine*, Paris, 1871.

SEINGUERLET, *L'Alsace française, Strasbourg pendant la Révolution*, Paris-Nancy, 1880.

SÉMÉNOF, articles dans le *Mercure de France*, années 1901 et suiv.

SÉMENTKOVSKI, *Œuvres*, Saint-Pétersbourg, Marks, sans date.

SÉMEVSKI, Le mouvement social dans la première moitié du XIXe siècle, dans *le Passé*, 1906.

— *Id.*, dans la *Revue historique*, Pétersbourg, 1897.

— *Les paysans pendant le règne de Catherine II*, Saint-Pétersbourg, 1881.

SENKOVSKI, articles dans la *Bibliothèque pour la lecture*, années 1835 et suiv.

SÉRUZIER (Général baron), *Mémoires militaires*, Paris, 1825.

SIPOVSKI, *Esquisses de l'histoire du roman russe*, Saint-Pétersbourg, 1909. (Les articles parus dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique* et les études diverses citées dans le cours de ce volume ont été réunis dans cet ouvrage.)

SKABITCHEVSKI, *Histoire de la censure russe*, Saint-Pétersbourg, 1892.

— *Études critiques*, ibid., 1890.

SKALKOVSKI (K.), *A Paris*, ibid., 1898.

SLONIMSKI, articles dans le *Messager d'Europe*, depuis 1892.

Smiess (Mélanges), revue, Saint-Pétersbourg, 1769.

SMIRNOVA (Mme A. O.), *Mémoires*, ibid., 1885.

— Lettres à Gogol, dans l'*Antiquité russe*, 1888.

SMIRNOF, *Alexandre Herzen*, Saint-Pétersbourg, 1898.

Soirs (Les), revue, Saint-Pétersbourg, 1772-1773.

SOLLOHOUB (Comte), *Le tarantasse*, 1841.

SOLOVIOF (S.), *Histoire de Russie*, Moscou, 1866 à 1877.

SOLOVIOF (E.), *Karamzine*, Saint-Pétersbourg, 1894.

SOREL (ALBERT), *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*, Paris, 1885.

— *Le traité de Paris du 20 novembre 1815*, Paris, 1873.

SOROKINE, Mémoires, *Messager d'Europe*, 1906, novembre.

SOUKHOMLINOF, *Histoire de l'Académie russe*, Saint-Pétersbourg, années 1874-1888.

— La connaissance des langues dans l'ancienne Russie, *Bulletin de l'Académie des sciences*.

SOUMAROKOF, *Œuvres complètes*, Moscou, 1781-1782.

— *Dmitri l'imposteur*, traduct. Pappadopoulo et Gallet, Paris, an IX.

SOZONOVITCH, *Les influences occidentales dans la poésie slave et russe*, Varsovie, 1898, en russe.

SPERBER (Von), *Die socialpolitischen Ideen Alexander Herzens*, Leipzig, 1894.

STAEL (Mme DE), *De l'Allemagne*.

STAEHLIN, *Anecdotes originales de Pierre le Grand*, Strasbourg, 1787.
STASSOF, Souvenirs, *Antiquité russe*, 1880, 1881.
STEPNIAK, *La Russie souterraine*, trad. française, Paris, 1885.
STENGEL (GILBERT), *La Société française pendant le Consulat, la renaissance de la France*, Paris, 1903.
STOCKMAR, Souvenirs, *Revue des Deux Mondes*, 1876.
STOGOF, Souvenirs, *Antiquité russe*, 1870.
STRANNIK (IVAN), *Les Mages sans étoile*, Paris, 1906.
— *L'Ombre de la maison*, Paris, 1904.
STROIEF, *Paris en 1838 et 1839*, Saint-Pétersbourg, 1842.
SÜCKOW (DE), *D'Iéna à Moscou*, trad. française, Paris, 1901.
SVERBÉIEF, *Mémoires*, Moscou, 1899.
SWINTON, *Voyages en Norvège et en Russie*, trad. franç., Paris, 1803.

TAINE, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, Paris, 1865.
— *Notes sur Paris de Frédéric-Thomas Graindorge*, 1867.
TASTEVIN, *Histoire de la colonie française de Moscou*, Paris-Moscou, 1908.
TATICHTCHEF (SERGE), *Alexandre I et Napoléon*, Paris, 1891.
TCHAADAIEF, *Œuvres choisies*, publiées par le prince Gagarine, Paris, 1862.
TCHARYKOF, *Ambassade en Angleterre de Mikouline*, Saint-Pétersbourg.
TCHERNYCHEVSKI, *Que faire?* traduct. française, Paris, 1875.
TCHÉTCHOULINE (N.), *La Société russe de la seconde moitié du XVIIIe siècle*, Saint-Pétersbourg, 1889.
— Le roman social en Russie au XVIIIe siècle, *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1900.
— Les sources du Nakaz de Catherine II, *ibid.*, 1904.
TCHITCHAGOF (Amiral), Lettres, *Archive Vorontzof*, XIX.
TCHOULITZKI, Études sur I. I. Dmitrief, *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1902.
TEXTE (JOSEPH), *Études de littérature européenne*, Paris, 1898.
THESBY DE BELCOUR, Mémoires, *Ancienne et Nouvelle Russie*, 1875.
THIÉBAULT, *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, Paris, 1803.
TIKHOMIROF, *La Russie politique et sociale*, trad. franç., Paris, 1886.
TIKHONRAVOF, *Annales de la littérature russe*, Moscou, 1898.
TIMKOVSKI, Mémoires, *Archive russe*, 1874.
TIOUTCHEF, Mémoires, *Antiquité russe*, 1873.
TOLSTOÏ (Comte LÉON), *Guerre et Paix*, trad. franç., Paris, 1879.
— *Enfance, Adolescence et Jeunesse*, id., Paris, 1887.
— *Sévastopol en mai 1855*, id., 1890.
— *Que devons-nous faire?* id., 1903.
— *Les fruits de la civilisation*, dans le *Théâtre de Tolstoï*, trad. de Téodor de Wyzewa, Paris, 1904.
— *Zola, Dumas fils, Guy de Maupassant*, trad. franç., Paris, 1896.
— *Résurrection*, trad. de Téodor de Wyzewa, Paris, 1899.
TOLSTOÏ (M. V.), Mémoires, *Archive russe*, 1881.
TOURGUÉNIEF (ALEXANDRE), lettres à Viazemski, *Archive d'Ostafiévo*.

TOURGUÉNIEF (IVAN), *Récits d'un Chasseur*, trad. de Delaveau, Paris, 1859.
— *Pères et enfants*, trad. de Tourguénief, Paris, 1898.
— *Nichée de gentilshommes*, trad. franç., Paris, Hetzel, sans date.
— *Fumée*, trad. de Mérimée, id.
— Monsieur François (L'homme aux lunettes fumées), dans *Œuvres dernières*, Paris, id.
— Malheureuse (L'Abandonnée), dans *Étranges Histoires*, Paris, id.
— Fantômes, *Revue des Deux Mondes*, 1866, juin.
— Faust, *id.*, 1856, décembre.
— *Correspondance avec Mme Viardot*, Paris, 1907.
— Un mois au village, *Œuvres complètes*, t. IX, Saint-Pétersbourg, 1891.
— *Trois portraits*, id., t. V.
TOURGUÉNIEF (NICOLAS), *La Russie et les Russes*, Paris, 1847.
TOURKESTANOVA (Princesse), Lettres à Christin, *Archive russe*, 1882.
TOURNEUX, *Diderot et Catherine II*, Paris, 1899.
TROUBETSKOÏ (Prince), Renan et sa philosophie, *Pensée russe*, 1898, mars.
TSVIÉTAIEF, Les protestants en Russie avant Pierre le Grand, *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1883, septembre.
TURQUAND, *Madame Récamier*, Paris, sans date.

VANDAL (A.), *Napoléon et Alexandre I*, Paris, 1896.
VANSON (Général), *Crimée*, *Italie*, *Mexique*, Paris, 1905.
VASSILI (Comte), *La Société russe par un Russe*, Paris, 1878.
VASSILTCHIKOF, *La famille des Razoumovski*, Saint-Pétersbourg, 1894.
VÉDENSKI, *La réalité occidentale et l'idéal russe*, Moscou, 1894.
VESSÉLOVSKI (ALEXIS), *L'influence occidentale dans la littérature russe*, troisième édition, Moscou, 1903.
— *Études et caractéristiques*, Moscou, 1894.
VESSÉLOVSKI (GEORGES), *Esquisses littéraires*, Moscou, 1900.
VESSINE, *Esquisses de l'histoire du journalisme russe des années vingt et trente*, Saint-Pétersbourg, 1881.
VEUCLIN, *Les Lyonnais et la Russie au siècle dernier*, Lyon, 1894.
— Les origines françaises de la marine russe, *Revue des Études franco-russes*, 1907.
VIAZEMSKI (Prince A.), Lettres, *Archive Vorontzof*, XIV.
VIAZEMSKI (Prince PIERRE), *Œuvres complètes*, Saint-Pétersbourg, 1908.
— *Autobiographie*, t. I.
— *La Moscou d'avant l'incendie*, VII.
— *Lettres d'un vétéran russe*, VI.
— *Fone Vizine*, V.
— *Lettres de Paris*, I.
— Souvenirs (Extraits d'un vieux cahier de notes), dans les *Œuvres complètes* et dans l'*Archive russe*, 1867, 1876, 1877, etc.
— Lettres, dans l'*Archive d'Ostafiévo*, l'*Archive Russe*, etc., etc., passim.
VIÉTRINSKI, *Dans les années quarante*, Moscou, 1899.
VIGÉE-LEBRUN (Mme), *Souvenirs*, Paris, 1835.

VIGNY (ALFRED DE), *Eloa*.
VIGUEL, *Mémoires*, Saint-Pétersbourg, 1892.
VISSAC (MARC DE), *Un conventionnel du Puy-de-Dôme, Romme le montagnard*, Paris-Clermont-Ferrand, 1883.
VOGÜÉ (Vicomte MELCHIOR DE), *Le roman russe*, Paris, 1886.
— *Histoire et Poésie*, id., 1898.
VOLKOVA (MARIE), Lettres, *Messager d'Europe*, 1874.
VOLTAIRE, *Discours de réception à l'Académie française*.
— *Lettres*, passim;
— *Le Russe à Paris*, 1760.

WALISZEWSKI (Comte), *Ivan le Terrible*, Paris, 1904.
— *La crise révolutionnaire*, id., 1906.
— *Pierre le Grand*, id., 1897.
— *L'héritage de Pierre le Grand*, id., 1900.
— *La dernière des Romanof*, id., 1903.
WEBER, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Moscovie*, Paris, Pissot, 1727.
WEDEL (Comte KARL von), *Geschichte eines Offiziers im Kriege gegen Russland, in russischer Gefangenschaft*, etc., etc., Berlin, 1897.
WEISS, *Histoire des réfugiés protestants*, Paris, 1853.
WELLS, *Anticipations, ou de l'influence des progrès mécaniques et scientifiques sur la vie et la pensée humaine*, trad. franç., Paris, 1904.
WIGAND (Pasteur), Souvenirs, *Antiquité russe*, 1892.
WILMOT (Miss), Lettres, au t. IV des *Mémoires de la princesse Dachkof*.
WOYNAROWSKA (Mlle), Les études françaises à la Sorbonne, *Nouvelles routes*, Varsovie, 1909, octobre.
WOLF (P. FRÉDÉRIC), Lettres, dans la *Bibliothèque russe et polonaise*, IV.
WYZEWA (T. DE), *Écrivains étrangers*, Paris, 1897.

YAZYKOF, Voltaire dans la littérature russe, *Ancienne et Nouvelle Russie*, 1878.

ZABIÉLINE, *La vie domestique des tsars russes*, Moscou, 1872.
— *Essais sur l'étude des antiquités russes*, Moscou, 1873.
ZABLOTSKI-DÉSIATOVSKI, *Le comte Kisseliof et son temps*, Saint-Pétersbourg, 1882.
ZAMOTINE, *Le romantisme des années vingt*, Varsovie, 1903 (en russe).

INDEX DES NOMS PROPRES

Dans cet Index, comme dans le corps du volume, nous avons écrit les noms russes en nous rapprochant le plus possible de leur forme et de leur prononciation. Nous n'avons pourtant pas modifié ceux que l'usage a consacrés chez nous, Herzen, par exemple, ou Krapotkine, ou Marie Bachkirtsef. Quant aux prénoms ou aux titres, nous les avons donnés quand ils ont paru nécessaires pour éviter une confusion, et quand la vérification en a été possible.

A

About (Edmond), 454.
Afanassief, 159.
Agay de Myon (Capitaine d'), 75.
Aisman, 465.
Aïvazovski, 447.
Akcharoumof, 449.
Aksakof (Ivan), 438, 439, 440, 441, 443, 445, 450.
Aksakof (Serge), 281.
Alembert (D'), 52, 113, 132, 135, 176.
Alexandre Ier, 51, 103, 166, 182, 183, 191, 206, 211, 236, 243, 244, 245, 252, 255, 264, 287, 291, 294, 298, 300, 303, 320, 325, 326, 327, 328, 338, 340.
Alexandre II, 334, 422, 424, 425, 426, 451, 455, 456, 479, 506.
Alexandre III, 422, 425, 429, 452, 453, 455, 506.
Alexis Mikhaïlovitch (le tsar), 5, 8, 9.
Alexis Pétrovitch (Le tsarévitch), 14, 147.
Alfiéref, 161.
Algarotti, 513.
Allan-Despréaux (Mme), 348, 349, 382.
Allonville (Cte d'), 253, 262, 263.
Amiel (H.-F.), 474.
Ampère (Jean - Jacques), 314, 361.
Amphoux (Ve), 339.
Ancelot (Jacques), 352, 378.
Andely (Mme d'), 63.
Andilly (D'), *outchitel*, 192, 195.
Andréief (Léonide), 507.
Andrieux, préfet de police, 429.
Angermon (Cte d'), 189.
Anhalt (Cte Frédéric d'), 173, 197.
Anhalt (Psse d'), 62.
Anna Iaroslavovna, reine de France, 1.
Anna Ioanovna, impératrice, 35, 36, 39, 48, 70, 74, 75, 78, 151.
Anna Léopoldovna, régente, 35, 39, 76.
Anna Pétrovna, tsarevna, 30.
Annenkof (P. V.), 394, 412, 415.
Annunzio (Gabriel d'), 479.
Apostol (Pierre), 54.
Araktchéief, 323.
Argens (Olivier d'), 155.
Arioste (l'), 368.
Arkharof, 46.
Armfeld, 266.
Arnauld-Baculard, 115.
Arnould-Plessis (Mme), 348.
Artois (Cte d'), 63, 175.
Arvède-Barine (Mme), 482.
Augard (Chevalier d'), 189, 195, 238.
Auger (Hippolyte), 290, 329.
Auguste, danseur, 232, 345, 347.
Aulard (A.), 507.
Aulnoy (Mme d'), 32.
Autichamp (Cte d'), 190, 191.
Aymard (Gustave), 481, 482.

B

Bachaumont, 81.
Bachkirtsef (Marie), 442, 447, 454, 522.
Baggi (Francesco), 278.
Bagration (Général P^ce^), 254.
Bagration (P^sse^), 315.
Bajénof, architecte, 100.
Bakhtiéief, diplomate, 50, 72, 100, 152.
Bakounine (Michel), 399, 410, 417, 418, 428, 432, 503, 504, 507, 515.
Baluze, envoyé de France, 160.
Balzac (Honoré de), 363, 364, 373, 398, 479, 485, 489.
Baour-Lormian, 229.
Barante (Bon Claude de), 302, 303, 343, 362, 364, 416.
Baratier (capitaine), 278, 279.
Baraton (N. de), fabuliste, 228.
Baratynski (E. A.), 383, 398, 401.
Bariatynski (P^ce^ Ivan), 62.
Barnave, 172.
Barrès (Maurice), 481.
Barry (Chevalier du), 45.
Barthélemy (L'abbé), 64, 114.
Bastien-Lepage, 442.
Batiouchkof (Constantin), 212, 214, 229, 233, 260, 261, 266, 267, 272, 276, 283, 286, 288, 289, 292, 294, 370.
Batiouchkof (Th.), professeur, 479.
Batteux (L'abbé), 64, 227.
Baudelaire, 478, 496.
Bayle, 31, 208.
Béarde de l'Abbaye, 141.
Beauchet (Mlle), 193.
Beaudoin, officier, 15.
Beauharnais (Eugène de), 303.
Bazin (René), 481.
Beaumarchais, 64, 117, 372, 461.
Beaumont (Mme de), 217.
Beccaria, 133, 332.
Becque (Henri), 441.
Bellegarde, 88.
Bellucci (la), chanteuse, 79.
Benkendorf (Cte Alexandre), 207, 392.
Bentham, 244, 332.
Béranger, chansonnier, 364, 372, 380, 383, 384, 388, 406.
Béranger, restaurateur, 337.
Berger (Mme), gouvernante, 86.
Berger, professeur en Sorbonne, 468.
Bergholtz, 29.
Berlioz (Hector), 240, 349.
Bernadotte, 347.
Bernard (Charles de), 364.
Bernard (Claude), 474.
Bernardin de Saint-Pierre, 44, 45, 48, 52.
Bernhardt (Sarah), 457.
Bernis (Cardinal de), 115.
Bernouilli (Nicolas), 90.
Bertin (Mlle), 110.
Bertrand de Cassans, 4.
Betzki, 54, 57, 83, 94, 101.
Bestoujef (U. A.), décembriste, 330.
Bestoujef-Rioumine, diplomate, 71, 79.
Bestoujef, v. Marlinski.
Biélaief, 270, 330, 331.
Biélinski, 212, 235, 350, 351, 358, 362, 363, 364, 372, 375, 376, 380, 381, 389, 391, 394, 397, 401, 407, 409, 411, 413, 414, 418, 419, 497, 501.
Biélossielski - Biélozerski (P^ce^), 81.
Biélossielski - Biélozerski (P^ce^ A. M.), 217.
Biévre (Mis de), 346.
Bihéron (Mlle), 92, 136.
Billot, négociant, 46, 49.
Biren, duc de Courlande, 35.
Biron (maréchal de), 66.
Bismark (P^ce^ de), 425, 520.
Björnstjern Björnson, 479, 517.
Blacas (duc de), 343.
Blanc (Louis), 400, 415.
Blanqui (Louis-Auguste), 428.
Blondel (François), architecte, 14, 26, 28, 31, 47.
Bloudof (Cte Dmitri), 370.
Boborykine, 478, 485, 490.
Bobrinski (Cte), fils de Catherine II, 56, 66.
Boccace, 363, 368.
Bogdanovitch, 42.
Boïeldieu, 207, 276.
Boileau, 31, 64, 108, 118, 227, 275.
Boisard, 227.
Boisrobert (L'abbé de), 7.
Boissy (Louis de), 116.
Bolingbroke (Henri Saint-John, Vte de), 13.
Bolkhovitinof (Eugène), 157.
Bolotof, 107, 163, 173.
Boltine, 113, 132, 140.
Bonald (M^gneur^ de), 318.
Boris Godounof, 3, 4, 5.
Borissof, 241.
Bossuet, 176, 240, 360.
Botkine (Vassili Pétrovitch), 399, 403, 410, 521, 523.
Bouchot, précepteur, 359, 405.
Bouillé (Mis de), 190.
Bouillon (D^sse^ de), 19.
Boulgakof, 346.
Bourcier, intendant des Razoumovski, 46.
Bourgeois, géant de Pierre Ier, 15.
Bourget (Paul), 481.
Bourgogne (duc de), 14, 102.
Bournonville, 26.
Boursier, docteur de Sorbonne, 149.
Boutourline (Cte), ambassadeur, 64.
Boutourline (Cte), collectionneur, 267.
Boutroux (Émile), 474.
Boyer (Paul), professeur, 490.
Boyer (Rachel), actrice, 441.
Brantôme, 31, 117.
Brazier, acteur, 288.
Brelan (la), 45.
Brelan de la Brelandière (chevalier?), 45.

Bret Harte, 479.
Breton (major), 270, 278, 279, 280.
Breteuil (Bon de), 137, 162.
Broglie (Cte Charles-François de), 514.
Brückner, précepteur, 180.
Brunet, acteur, 288, 311, 319.
Brunetière (Ferdinand), 475.
Brutus, 241.
Buchner (Louis), 473, 474, 498, 503.
Buffon, 52, 360.
Bürger (Gottfried), 230.
Bussy-Rabutin, 31.
Byron (Lord), 165, 323, 370, 371, 378, 380, 385, 386.

C

Cabet, 412.
Calderon, 368.
Capet, précepteur, 359.
Capmany, 255.
Caracalla, 427.
Caravac, peintre, 27.
Carle (François de), 3.
Carnot (Lazare), 326.
Caro (Edme), 474.
Carrel (Armand), 405.
Casanova de Seingalt, 109, 110.
Cassagnard, médecin-major, 279.
Castelnau (Mis de), 189.
Catherine I, 33, 35, 70, 148.
Catherine II, 35, 36, 37, 45, 47, 51, 53, 68, 69, 70, 73, 80, 82, 88, 91-94, 97, 101, 105, 107, 108, 113-116, 119, 131, 133, 134, 136, 140, 141, 143, 171, 175, 177, 178, 183, 186-188, 194, 243-245, 249, 343.
Catheux (Sr de), 7.
Caton l'ancien, 468.
Catulle, 228.
Cauchy (Auguste), 314.
Caulaincourt, duc de Vicence, 255, 298.
Céreste (Chevalier de), 45.
Cervantès, 368.
César, 520.
Chabert, 48.
Chappe d'Auteroche, 28.
Chapsal, 357, 464.
Chardin (Jean-Baptiste), 71.
Charles II, roi d'Angleterre, 123.
Charles IX, roi de France, 2.
Charles X, id., 305.
Charles XII, roi de Suède, 126.
Chateaubriand, 215, 217, 220, 223, 229, 233, 316, 373, 381, 386, 388, 398, 487, 495.
Châtillon (Dsse de), 29.
Chatrian (Erckmann-), 476, 506.
Chénier (André), 380, 384, 385, 388.
Chénier (Joseph-Marie), 229.
Chenu (Mme), logeuse, 207.
Chépélof, 197.
Chépélova (Mme), 205.
Chérémétief (Cte Boris), 147.
Chérémétief (Cte), 70.
Chérémétief (Cte), 45.
Chérémétief (Cte), 121.
Chevyref, 370.
Chichkof, 257, 259, 262, 264, 339.
Chimay (Pce de), 50.
Chiriaief, 276.
Choiseul-Gouffier (Cte de), 186, 188.
Chopin, 399.
Chouvalof (Cte), 56, 79, 105.
Chouvalof (Cte I. I.), 57, 74, 116.
Chouvalova (Csse), 239.
Christin, 273.
Chtchédrine (Saltykof-), 415, 453, 481.
Chtcherbatof (Pce M. M.), 95, 126, 131, 132, 138, 140, 153, 158, 162.
Chtcherbatof (Pce), fils du précédent, 188, 197.
Chtcherbatova (Psse), sa fille, 95.
Chtcherbatova (Psse), 356,
Cicéron, 241.
Circourt (Marquise de), 398.
Clairon (Mlle), 65, 79.
Clarke (Samuel), philosophe, 156.
Clarke, voyageur en Russie, 218.
Clerc, académicien, 80.
Clouet, peintre, 71.
Cobenzel (Philippe de), 82.
Colbert de Croissy, 6, 10.
Collot d'Herbois, 179.
Combes (Colonel), 288.
Comte (Auguste), 474.
Condé (Le Grand), 197.
Condé (Psse de), 19.
Condé (Louis-Joseph de Bourbon, prince de), 184, 188.
Condorcet, 368.
Constant (Benjamin), 315, 322, 324, 333, 360, 361, 379.
Constantin Pavlovitch (Grand-duc), 182, 255, 284, 290, 299, 334.
Contades (Mis de), 99.
Contat (Mlle), 217.
Conti (Psse de), 19.
Coolus (Romain), 487.
Coppée (François), 462, 478,
Corberon (Cter de), 43, 45-47, 51, 80, 83, 87, 94-96, 113, 120, 138, 160, 163-165, 168, 169.
Corneille (Pierre), 30, 79, 93, 108, 193, 275, 380.
Corneille (Thomas), 32.
Cottin (Mme), 378.
Cournaud (Les frères), 356.
Courtener, libraire, 218.
Coxe, voyageur en Russie, 94, 112.
Crinieux, ébéniste, 70.
Crocq (Colonel), 17.
Croizette (Sophie), 441.
Curie (Mme), 470.
Custine (Mis Astolphe de), 406.
Czartoryski (Pce Adam), 182, 183.

D

Dachkof (Psse Catherine), 62, 86, 113, 114, 132, 141.
Dachkof (Pce Paul Mikhaïlovitch), 97.

Dachkof (Dmitri Vassiliévitch), 283.
Daguerre, ébéniste, 211.
Damas (Cte Roger de), 184.
Danilevski (Mikhaïlovski) Alexandre Ivanovitch, 172.
Danilevski (Nicolas Iakovlévitch), 504.
Dantès (Heeckeren), 90.
Dante Alighieri, 368.
Danton, 181, 414.
Danzas, précepteur, 90.
Danzas, général-major, 90.
Dareste, 509.
Darwin (Ch. Rob.), 474, 498.
Daudet (Alphonse), 441.
Daunou (Pierre-Claude), 312.
Dauphin (le Grand), 14.
Dauphiné, hôtelier, 45.
Davoust (Maréchal), 287.
Davydof (Denis), 254.
Dechtchinski (Capitaine), 420, 421.
Degour, précepteur, 241.
Delaunoy, 26.
Delaporte (Marie), 455, 531.
Delaroche (Paul), 397.
Delavigne (Casimir), 348, 364, 380.
Delescluze, 428.
De L'Isle (Joseph), 90.
Demidof (Princesse), 201.
Derjavine, 82, 234, 244.
Deschamps, 340.
Desmarest de Saint-Sorlin, 32.
Desmoulins (Camille), 400.
Desmoutiers, 228.
Desnitski, 131.
Destouches, 116.
Destutt de Tracy, 331, 332, 333.
Diakonova (Élisabeth), 446, 450, 469.
Dickens, 482.
Diderot, 47, 49, 50, 52, 53, 71, 84, 92, 93, 112, 113, 115, 116, 133, 135, 136, 140, 141, 176, 332, 488.
Divof (Mme), 185, 200.
Dmitrievski, acteur, 47.
Dmitri (le faux), 4, 5.
Dmitri Donskoï, 232.
Dmitrief-Mamonof, 154, 166.
Doflémont, 48.
Dolgorouki (Pce Vassili), 150.
Dolgorouki (Pce), 76.
Dolgoroukof (Pce Jacques), 6, 9, 10.
Dolgoroukof (Pce Michel), 198.
Dolgoroukof (les princes), 55, 96, 151.
Dolgoroukova (Psse Catherine), 72, 191.
Dolgoroukova (Psse Irène), 145, 150.
Dolgoroukova (Psse Anna Serguéievna), 92.
Domergue, acteur, 216, 241, 276, 278, 293, 322.
Dorat (Claude), 115, 228, 233.
Dostoievski, 363, 371, 380, 381, 409, 410, 419, 423, 425, 437, 439, 443, 446, 447, 453, 461, 476, 481, 485, 489, 490, 494, 504, 525.
Doubrovski, 175, 219.
Douglas (Chevalier), 514, 515.
Dougny (Mlle), 95, 164.
Doumic (René), 476.
Droysen, 476.
Dubois (Cardinal), 22, 150.
Dubosquet (Général-major), 48.
Duchâtel (Cte), 417.
Duchesne (Edmond), 389.
Duchesnois (Mlle), 311, 312.
Ducis, 229, 232, 377, 378.
Duclos, 67.
Ducray-Duminil, 217.
Ducret de Passenans, 294, 322.
Dufour, 46.
Dugué, comédien, 47.
Du Héron, 12.
Dumas père (Alexandre), 348, 373, 398, 408, 482.
Dumas, acteur, 312.
Dumont, traducteur, 244, 245.
Duparquet (Jean), 4.
Duport, danseur, 207.
Dupré de Saint-Maur, 351.
Duras (Duchesse de), 316.
Duval, acteur, 207.
Duvernoy, mathématicien,

E

Eliot (Georges), 479.
Elisabeth Pétrovna, 30, 35, 36, 47, 48, 50, 55, 70, 71, 72, 76-78, 90.
Enghien (Duc d'), 251.
Enguelgart-Novossiltsova, (Mme), 365.
Eon (Chevalier d'), 77.
Ephimovski (Cte), 97.
Erckmann-Chatrian, 476, 566.
Eristof (Prince), 213.
Esménard, 380.
Esterhazy (Comte), 187, 196 315.
Estrées (Maréchal d'), 24.
Euripide, 368.
Evreïnof (Major), 231, 232.

F

Fabre (Ferdinand), 481.
Faguet (Émile), 476, 490.
Falconet, 47, 50, 70, 71.
Fantin (Cte de), 196.
Farcy (Georges), 355.
Favre (Jules), 437.
Febvre, acteur, 455, 457.
Fénelon, 36, 88, 109, 118, 152, 157, 160, 176.
Féodor Mikhaïlovitch (le Tsar), 9.
Féofilacte (L'archevêque), 157.
Ferrari (Gal), 180.
Ferrières (Mis de), 66.
Fett, 495.
Figner (Alexandre), 268.
Flammarion (Camille), 464.
Flaubert (Gustave), 488.
Florian, 114, 115, 224, 227, 228, 364.
Flourens (Gustave), 428.
Fofanof, 496.
Folard (Chevalier de), 55, 96.
Fone Bradke (Cel), 292.
Fone der Briggen, décembriste, 328.
Fone Vizine (Denis), 56-62, 64, 66, 86, 111, 112, 117, 122, 139, 156, 157,

169, 173, 432, 520, 525, 526.
Fone Vizine (Cte), 320, 329.
Fontenelle, 108, 275.
Forceville, 193.
Formay, 74, 75.
Fouché, 326.
Fouillée (Alfred), 474.
Fourès (Mme), actrice, 209.
Fourier (François), 412, 419, 499, 500.
Fournier, mathématicien, 314.
Foy (Gal), 324.
France (Anatole), 521.
François Ier, roi de France, 8.
Frédéric II, roi de Prusse, 39.
Frémy, 474.
Fréron (Jean), 110.
Freytag (Gustave), 479.
Fuchs, 74.
Fusadier, 48.
Fusil (Louise), 206, 215.
Fustel de Coulanges, 477.

G

Galiani (L'abbé), 56.
Galitzyne (Pce Vassili), 8, 9, 10, 11.
Galitzyne (Pce Dmitri), 64.
Galitzyne (Pce Michel), 219.
Galitzyne (Psse, née Kantémir), 160.
Galitzyne (Psse Serge), 201.
Gallet, traducteur, 202.
Gambetta, 429.
Garat (Pierre-Jean), 207.
Gardel (Mlle), 80, 107, 120.
Gautier (Théophile), 434,
Gellert, 227.
Genet, diplomate, 174, 182, 188.
Genlis (Mme de), 217, 219, 226.
Georges (Mlle), 207, 209, 264, 311, 347, 349, 380.
Gérando (Bon Joseph de), 361, 404.
Géricault, 442.
Géruzèz (Eugène), 397.
Gibbon, 103.
Gillet, sculpteur, 47.
Ginguené, 227.
Glinka, 264.
Glinski, 95.
Glouchkovski, 208.
Glück, pasteur, 30.
Gniéditch, 231, 369.
Godin, 46.
Gœthe, 226, 227, 371, 375, 378, 380, 409, 414, 479.
Gogol, 214, 324, 339, 341, 347, 352, 359, 375, 384, 391, 393, 394, 395, 402, 438, 439, 482, 486.
Goldsmith, 359.
Golovina (Csse Varvara), 186, 199.
Golovine, 259.
Golovine (Grand-Amiral, Cte), 75, 86.
Golovkine (Cte), 101, 137.
Golovkine (Cte Féodor), 64, 70, 75, 77, 80, 94, 95, 101, 113, 168, 213, 263.
Gombaud, fabuliste, 228.
Gontcharof, 482.
Gorki, 430-432, 482, 486, 497.
Gortchakof (Chancelier, Pce), 425.
Goudovitch (Cte), 278.
Goudovitch (Csse), 280.
Gourief (Cte Dmitri), 324.
Grammont (le Chevalier de), 123.
Grand-Électeur Frédéric-Guillaume (Le), 16.
Grandjean, émigré, 190.
Granovski, 341, 349, 359, 360, 403, 405, 408, 411, 419, 466, 488, 499.
Graves (Jean de), 5.
Gray (Thomas), 229.
Grécourt, 228.
Grégoire, régicide, 322, 326.
Grellet de Mabillier, 241.
Gresset, 194.
Gretch, 310, 324.
Greuze, 115.
Grey (Lord), 325.
Griboiédof, 213, 220, 222, 339, 356, 359, 385.
Grigorovitch (D. V.), 363.
Grimm, 51, 62, 69, 71, 114, 171, 174-176, 178, 179.
Grotius, 119, 130.
Guichard, fabuliste, 228.
Guillaume Ier, empereur allemand, 422, 425.
Gutzkow, 479.
Guizot, 312, 313, 362, 378, 415, 476.
Guyau, 475, 478.
Guyon (Mme), 157.

H

Hacqueville (Csse de), 50, 72.
Hamelin (Mme), 201.
Hampden, 405.
Hannibal (Le nègre), 25, 63.
Hauptmann (Gerhardt), 495.
Haussonville (Cte Charles d'), 294.
Hédouville (Gal), 204.
Hegel, 371, 372, 376, 379, 399, 412, 414, 474.
Heine (Henri), 375, 383, 415, 522.
Héliogabale, 427.
Helvétius, 102, 113, 114, 142, 153, 163, 176.
Henri I, roi de France, 1.
Henri III, *id.*, 3.
Henri IV, *id.*, 120.
Henry, pédagogue, 321.
Hérédia (José-Maria de), 488.
Herzen (Alexandre), 128, 143, 164, 172, 211, 241, 347, 359, 366, 371, 376, 396, 400, 402, 405, 406, 412-415, 417, 418, 427, 437, 461, 472, 479, 483, 488, 499, 504, 511, 515-517.
Hibner, géographe, 15.
Hoche (Gal), 414.
Hoffmann, 378, 409, 495.
Holbach (Bon d'), 143, 332.
Homère, 368, 381.
Hommaire du Hell (Mme), 365.
Horace, 228, 518.
Hortense (La reine), 215, 232, 263, 287, 303.
Houdon, sculpteur, 71, 183.
Houssaye (Henry), 286.
Hugo (Victor), 364, 273, 381, 388, 389, 407, 408, 427, 462, 484, 490, 493, 494.

Humboldt (Alexandre de), 316.
Huyssens, précepteur, 14.
Hyndford, 73.

I

Iakouchkine, 241.
Iavorski (Stéfane), métropolite, 150.
Iberville (D'), 13, 18.
Ibsen, 476, 479, 495.
Iermak (le Cosaque), 488.
Ingres, 397.
Ioussoupof ou Youssoupof (P^ce) 99.
Ioussoupof (P^ce), 348.
Istomina, danseuse, 348.
Ivan le Terrible, 2, 4.

J

Jacquinot, maître de pension, 193.
Janin (Jules), 361.
Jauffret, 228.
Jaurès (Jean), 430, 506.
Jellineck, 509.
Jikharef, 161, 190, 206, 231, 232, 253, 254.
Jirkiévitch (capitaine), 285, 286, 290.
Joanny, acteur, 312.
Joliveau, fabuliste, 227.
Joniaud, précepteur, 405.
Jordan, graveur, 314.
Joseph (Le Père), 151.
Joukovski, 228, 230, 231, 311, 313, 319, 346, 359, 370.
Jubé de la Cour (L'abbé), 55, 96, 150, 151, 239.
Judic (Anna), 459.
Juel (amiral), 12, 15.

K

Kakhovski, 329.
Kamenski (Cte), 360.
Kantémir (P^ce Antiochus), 54, 90, 96, 100, 105, 108, 109, 118, 137.
Karamzine, 9, 57, 58, 64, 65, 68, 99, 106, 110, 174, 179, 184, 203, 223-225, 231, 234, 235, 249, 260, 261, 266, 267, 288, 289, 311, 326, 351, 367, 394.
Karatyghine, 396.
Karjavine (Eroféi), 96.
Karjavine (Théodore), 96.
Kalergis-Mouchanof (Mme de), 422.
Kartsof (Mme), 348.
Katénine (Paul), 312.
Katkof (Michel), 423, 504.
Kerlerault (Chevalier de) 193.
Kharlamof, traducteur, 113.
Khemnitzer, 64, 65.
Khéraskof, 115, 138, 139, 154.
Khomiakof (A. S.), 263, 304, 358, 361, 410, 414, 420.
Khomiakof (Théodore), 523.
Khoudiakof, 499.
Khvostof (Cte), 228, 369.
Kioukhelbecker, 315, 329.
Kipling (Rudyard), 480.
Klouchine, 232.
Kock (Paul de), 362, 363, 364, 375, 396, 437, 440, 479, 482.
Kolossova, actrice, 311, 347.
Kondyref, 6.
Korobine, 140.
Korsakof, 106.
Kotchoubey (Cte Victor Pavlovitch), 174, 179, 181, 182, 244, 246, 255, 326.
Kotzebue (Frédéric), 226.
Koudachef (P^ce), 270.
Koudrine (N. E.), 518, 519.
Kourakina (P^sse), 71, 13.
Kourakine (P^ce Boris Ivanovitch), 13, 21, 23, 24, 29, 55, 76, 82. 150, 151.
Kourakine (P^ce Alexandre), 57, 58, 59, 62, 67, 97, 98, 100, 122, 131, 160, 171, 211.
Kourakine (P^ce Alexis), 97, 98, 106, 160, 171.
Koutouzof (Maréchal), 219, 270.
Kouznetzof (Pierre), 531.
Kovalevskaia (Sophie), 502, 510.
Kovalevski (Maxime), 508, 509.
Kozlovski (P^ce), 323.
Krapotkine (P^ce Pierre), 405, 428, 455, 500.
Krioukovski, 332.
Krüdner (Baronne de), 201.
Krylof, 142, 186, 189, 228, 232, 259, 260.
Kugelmann, 413.

L

Labbat de Vivance, 189.
Laband, 509.
Labbé (Paul), 463.
Lablache, 349.
La Bruyère, 327.
Labzine, 117.
La Calprenède, 32.
La Chétardie (Mis de), 36, 74, 77.
Lacordaire (Le Père), 397.
Lacretelle (Charles de), 312.
Lafayette, 406, 412, 508.
Laflize, chirurgien-major, 268, 270, 276, 278-280.
Lafon, acteur, 312.
Lafon (Mme de), 92.
La Fontaine, 31, 115, 166, 162, 227, 228, 360, 368, 528.
Lafontaine (Auguste), 226.
Lagarde (Cte de), 215.
La Gardie (Cte de), 16.
Lagrenée, peintre, 47.
Laharpe (Jean-François de), 217.
Laharpe (Frédéric-César), 103, 177, 243, 252, 326.
Lamartine, 361, 362, 364, 373, 381, 382, 398, 413, 418, 478.
Lambert de Guérin, 27.
Lamennais, 399, 508.
La Messelière, 28, 87, 88.
La Monnoye, 228.
Lamotte, 228.
Lancret, 71.
Landet (Nicolas), 78.
La Neuville, 9, 10, 11, 18, 30.
Langeron (Cte de), 49, 184, 187, 189, 190, 191, 198, 250, 342.

Languet (Hubert), 2.
Lannoy (Mme), 30.
La Rochefoucauld, 108.
La Rochejaquelein, 273.
Larroumet (Gustave), 479.
Larive, acteur, 65.
Lassalle (Ferdinand), 498.
Laurent, architecte, 70.
Lauvrière (Émile), 496.
Lauzun (Duc de), 220, 221.
Laval-Montmorency (Vte de), 120, 186.
Lavaux, libraire, 218.
Lavie, 15, 247.
Lavisse (Ernest), 477.
Lavisse (Lieutenant Émile) 430.
Le Bailly, fabuliste, 227.
Lebeau, précepteur, 177.
Lebreton (L'abbé), 214.
Lebrun, fabuliste, 228.
Lebrun (Pierre), 378.
Le Brun (Ecouchard), 380,
Lefort (Amiral-Général), 17.
Lefort, fils du précédent, 27, 99.
Leger (Louis), 289, 426, 476.
Legouvé (Jean-Baptiste), 217, 225, 228.
Legouvé (Ernest), 364.
Legrand, restaurateur, 393.
Leikine, 436.
Lekain, 65, 79.
Le Lorrain, peintre, 47.
Lemaître (Jules), 475, 476, 478, 484, 485, 489, 490.
Lémery (L'abbé), 193.
Lemontey, 362.
Lenclos (Ninon de), 225.
Le Nôtre, dessinateur de jardins, 70.
Leprince (Jean), peintre, 135, 167.
Lerminier (Eugène), 312, 361, 397.
Lermontof, 304, 305, 359, 365, 384, 388, 389-391, 481.
Leroux (Pierre), 411, 413.
Leroy-Beaulieu (Anatole), 476, 490.
Lessing, 233.
Lestocq, 36, 77.
Le Sueur (Eustache), 71.
Letourneur (Pierre), 378.
Leuchtenberg (Duc de), 303.
Levesque (Pierre), 48.
Leverd (Mme), 312.
L'Hopital (Mis de), 77, 78.
Liboy (Chevalier de), 21.
Liéven (Psse de), 344.
De Ligne (Pce Charles-Joseph), 50, 52, 81, 169.
Ligny-Luxembourg (Ctes de), 186.
Lirondelle (André), 531.
Littré, 474.
Lolme (de), 244, 333.
Lomonossof, 39, 118.
Lope de Vega, 368.
Lopoukkine, 157, 158, 174.
Loubattié, 26.
Lorère, 331.
Loti (Pierre), 481.
Louis XIV, 12, 20, 120, 160, 514.
Louis XV, 514.
Louis XVI, 172, 175, 178, 193, 288, 405, 508.
Louis XVIII, 184, 188, 199, 298, 303.
Louis-Philippe, 120, 299, 300, 304, 407, 419.
Lounine, 241, 315, 329, 335, 412.
Löwenstern (Général-Major de), 220.
Löwenwold, 78.
Luxembourg (Dsse de), 19.
Lvof, 139.
Lycurgue, 333.

M

Mably, 103, 114, 137, 142.
Macaulay, 76.
Macé (Jean), 427.
Macartney (Lord), 80, 167, 168.
Macpherson, 229.
Magnan, 26.
Maievski (Gal), 285.
Maïkof (Vassili Ivanovitch), 111.
Maine (Dsse du), 19.
Maintenon (Mme de), 22, 91, 92, 94, 225.
Maisonneuve (Cte de), 189.
Maistre (Cte Joseph de), 152, 165, 179, 190, 195, 220, 222, 239, 240, 241, 246, 249, 250, 267, 305, 318, 323, 336, 406, 489, 491, 519, 522, 526, 527.
Maistre (Xavier de), 193.
Malafaye (Capitaine), 421.
Maleville, 228.
Malherbe (L'abbé), 193.
Mallarmé (Stéphane), 496.
Malte-Brun, 331.
Mancini (Hortense), 225.
Mantegazza, 445.
Manuel (Jacques), 315.
Manviel (Mme), 311.
Marat de Boudry, 180, 248, 359.
Marceau (Gal), 414.
Marchal, précepteur, 359.
Mardefeld, 16.
Margeret (Capitaine), 4, 5.
Maria-Féodorovna, 344, 356, 357.
Marie-Antoinette, 178.
Marivaux, 116.
Markof (Cte), 200, 251, 252, 315.
Markof (Gal Héraclius), 253.
Marlinski (Bestoujef), 340, 379.
Marmier (Xavier), 302, 365.
Marmontel, 64, 102, 116, 219, 224, 233, 234, 275.
Mars (Mlle), 311.
Marx, 413, 474, 498, 503.
Martin, acteur, 312.
Massillon, 240.
Masson (Charles-François), 165, 166, 168, 196, 242.
Matiouchkine (Cte), 62, 72.
Mathias (L'empereur), 2.
Matviéief (Le Grand-Boïar Artémon), 8, 10.
Matviéief (André Artamonovitch), 10, 12, 13, 18-21, 28, 30, 105, 130, 162, 447.
Matviéiéva (Mme, femme du précédent), 20.
Maupassant (Guy de), 480. 487, 521.
Maxime le Grec, 4, 8.
Mayer (Louise), 348, 455.
Mechtcherski (Pce Elim), 365.
Medviédief (Silvestre), 8.
Méhul, 276.
Menchikof (Pce Alexandre Danilovitch), 74, 85.

Mercier de la Rivière, 52, 136.
Mercier (Louis), 105.
Mercurini (Mlle), gouvernante, 241, 355.
Mérejkovski, 165, 487, 494, 495.
Merick (John), 4.
Méricourt (Théroigne de), 172.
Mérimée (Prosper), 526.
Metchnikof, 470.
Miatlef, 109.
Miatlef, 267.
Michel Pavlovitch (Grand-duc), 343, 346, 349.
Michel (Francisque), 360.
Michel, ébéniste, 70.
Michelet (Jules), 362, 366, 397.
Michot, acteur, 312.
Mignet, 413.
Milioukof (Paul), 509.
Mikouline, 3.
Millerand, 507.
Millevoye, 217.
Miloradovitch (Gal), 342.
Milton, 229, 233.
Mirabeau, 244, 414, 508, 509.
Mirbeau (Octave), 430, 432, 481, 487.
Modène (Cte de), 187.
Modestof (V. I.), 468, 469.
Moleschott, 474, 498.
Molière, 7, 31, 33, 65, 79, 96, 108, 116, 118, 176, 275, 347, 348, 368, 372, 384, 385, 391, 462, 479.
Molinari (de), 302.
Moltke (Maréchal de), 425.
Mons, 33.
Montalant-Bougleux, 269, 275, 277.
Montbrion, 26.
Moréas (Jean), 496.
Montépin (Xavier de), 481.
Montesquieu, 109, 122, 132-134, 148, 333.
Moreau (Gal), 282.
Moreau (Jean-Michel), peintre, 47.
Moreau de Brassaz, 16.
Moriolles (Cte de), 299.
Morny (Duc Charles de), 421, 424.
Mothe (Cnet de la), 76.
Mouisset, jardinier, 28.
Mounet-Sully, 457, 458.
Mouraviof (Nikita), 242, 322, 330-332.
Mouraviof-Apostol (Alexandre), 258, 262, 367, 368, 370, 372, 378.
Mouraviof-Apostol (Michel), 368.
Mstislavski, 4.
Munich (Maréchal), 36, 90.
Musset (Alfred de), 348, 383, 388, 389, 474, 478.
Myéris (Mlle), 441.

N

Nachtchokine, 7.
Nadiéjdine, 360.
Napoléon Ier, 180, 200, 203, 207, 209, 213, 242-246, 252, 253, 255, 256, 259, 263, 264, 266, 268, 272, 287, 290, 291, 297, 302, 305, 309, 315, 320, 333, 370, 373, 380, 424, 514.
Napoléon III, 419, 427, 435, 506.
Narychkine (Les), 11.
Narychkine, 24, 55, 56, 72.
Narychkine (Léon), 81, 116.
Narychkina (Mlle), fille d'Alexandre Ier, 338.
Narychkina (Mme), 355.
Nariéjni (V.), 227.
Nathalie Alexéievna, tsarévna, 9, 29.
Nattier, 27.
Necker (Mme Suzanne), 115, 386.
Nékrassof (Nicolas), 528.
Nélédinski (Mlle), 113.
Neubry (La), 36.
Neufchâteau (François de), 228.
Nicolas Ier, 120, 299, 300, 303, 327, 344, 345, 399, 418, 419, 455, 479.
Nicolas II, 452.
Nicolle (L'abbé), 193, 194, 237, 238, 262.
Niébuhr, 362.
Niépliouief, 73.
Nietzsche, 474, 516.
Nikitenko, 422, 423, 424.
Nisard (Désiré), 361, 373,
Noailles (Louis-Marie, Vte de), 508.
Noailles (Cte), ambassadeur en Russie, 298, 299.
Nodier (Charles), 345, 378, 398.
Noël, grammairien, 464.
Nogent, 228.
Nonnotte, 110.
Norof, 309.
Novikof (N. I.), 157, 169, 178.
Novikof (J.), 473, 516, 517, 529.

O

Oberkirch (Baronne d'), 160.
Obolenski (Pce), 346.
Odoievskaia (Csse de Quinsonnas, née Psse), 187.
Ogariof (Nicolas Platonovitch), 371.
Olimpief, professeur, 408.
Ollone (Cte d'), 187.
Orlof (Cte Grégoire), 81, 121.
Orlof (Cte), 62, 99.
Orlof (Cte Vladimir ou Wolodimer), 97, 137.
Orlof (Cel Michel Féodorovitch), 287, 312.
Orlova (Csse Eudoxie), 56.
Ostermann, chancelier, 29, 30, 76, 105, 108.
Ostrogradski (Michel), 313, 314, 467.
Ostrovski, 163.
Ostrovski (Alexandre), 459.
Otcher (Paul Stroganof) 172.
Oulybychéva (Mlle), 365.
Ouroussof (Pce), 496.
Oustrialof, 184.
Ouvarof (Gal), 213, 342, 343.
Ouvarof (Cte), 369.
Ozérof, 229, 232.

P

Pacchioni (Cne), 298.
Pajot, ingénieur, 22.

Panaief (I. I.), 409, 411, 412.
Panard, 228.
Pangolo, ingénieur, 26.
Panine (Cte Nikita Ivanovitch), 98.
Panine (Cte Nikita Pétrovitch), 315.
Pappadopoulo, traducteur, 202.
Paquin, 450.
Paris (Cte de), 478.
Parkourof, 253.
Parny, 228, 229, 233, 364, 388.
Pasca (Mme), 455.
Pascal (Blaise), 108, 240.
Pascault, 464, 467.
Paskiévitch (Maréchal), 418.
Passek (Alexandra), 347.
Pasteur (Louis), 441.
Patkul, 12.
Patti (Adelina), 454.
Paul Ier (Grand-duc, puis empereur), 48, 58, 82, 89, 111, 126, 131, 177, 178, 181, 183, 184, 188, 190, 198, 237, 240, 245, 254, 323.
Pavlovski, professeur, 314.
Pellier (Les frères), 48.
Pelouze, 474.
Percheron de Moussy (Mlle), 214.
Péréfixe, 107.
Pernon, 45.
Pestel (Cel), 331-334.
Petot (Antoine), précepteur, 355.
Petrachevski, 499.
Pétrarque, 260.
Pétrof, prêtre, député, 508.
Picard, 55.
Pichon (Abbé), 148.
Pichot (Amédée), 370, 378.
Pictet, agent russe, 47.
Pictet (Marc-Auguste), 379.
Pie VII, 240.
Pierling (Le Père), 151.
Pierre le Grand, 11, 12, 14, 16, 20-26, 28, 29, 31, 35-38, 40, 46, 47, 48, 70, 73, 85, 111, 126, 143, 146, 148, 149, 158, 160, 162, 166, 171, 245, 504, 507, 510, 523.
Pierre II, 35, 30.
Pierre III, 36, 79, 82, 97, 141, 245.
Pincemaille (Mme), 47.
Pingaud (Léonce), 521.
Piron, 117.
Pisaref, 503.
Pisemski, 482, 501.
Platof (L'atamane), 287.
Platon, 333.
Platon (L'archevêque), 113, 157.
Pletnief, critique, 361.
Plutarque, 241.
Poe (Edgar), 495, 496.
Pogodine (Michel), 219, 406.
Poissonnier, médecin, 48.
Polévoï (Xénophont), 350.
Poliénof (Alexis), 99.
Polignac (La famille de), 189.
Polignac (Csse Diane de), 63.
Poltoratski, traducteur, 111.
Poniatowski (Stanislas), 80.
Ponson du Terrail, 482.
Porochine, 111, 126.
Portalis (Chevalier de), 45.
Portalis, ministre de Napoléon Ier, 255.
Postnikof (Pierre), 11, 17.
Potemkine (Pierre), ambassadeur en France, 7.
Potemkine, favori de Catherine II, 72.
Potemkine (Paul), 112, 142.
Potier, acteur, 291.
Potocka (Csse Hélène), 188.
Potocky (Cte Séverin), 246.
Potocky (Cte Vincent), 188.
Pouchkaref, 360.
Pouchkina (Mme), 216.
Pouchkine (Alexandre), 25, 63, 90, 128, 192, 197, 215, 216, 219, 222, 234, 235, 249, 261, 264, 273, 304, 310, 341, 342, 344, 357, 359, 365, 370, 381-388, 391, 395, 398, 462, 482, 489, 495, 503, 518.
Pouchkine (Alexis), 216.
Pouchkine (Vassili), 201, 204, 214, 216, 217, 222, 234, 253, 261, 267, 289, 523.
Pougatchof, 140, 143, 503.
Pourichkiévitch, 508.
Poulain, précepteur, 405.
Poussin, 71.
Proudhon, 399, 400, 412, 413, 501.
Pozier, joaillier, 86.
Pozzo di Borgo (Cte), 299, 315.
Pradon, 31, 218.
Préville, comédien, 79.
Prévost (L'abbé), 116, 122, 461.
Prévost (Marcel), 441.
Prokopovitch (Féofane), 146, 149.
Properce, 228.
Protassof, 140.
Puffendorf, 130.
Protopopof, 156.
Pypine, 545.

Q

Quinet (Edgar), 301, 361, 381, 485.
Quinsonnas (Cte de), 187, 191.

R

Rabelais, 106.
Rachel, 349, 396.
Racine, 7, 31, 64, 79, 93, 96, 108, 116, 118, 179, 193, 208, 232, 275, 312, 347, 350, 368, 371, 379, 380, 387, 478, 479, 522.
Radcliffe (Miss), 226.
Raditchtchef, 109, 113, 114, 142, 173, 178.
Ragon (Pierre), 3.
Raimbert, négociant, 49.
Rakhmaninof, 176.
Rallière, 241.
Rambourg, 30.
Rambaud (Alfred), 22, 269, 476, 477.
Ranke, 362.
Rastrelli, 69.
Raucourt (Mlle), 65.
Ravignan (Le Père de) 397.
Raynal (L'abbé), 114, 137, 142, 143.

Razoumovski (Cte), 56, 105.
Razoumovski (Cte André), 66, 99.
Razoumovski (Cte), 219, 275.
Récamier (Mme), 201, 216, 398.
Regnard, 116.
Renan, 474, 507, 524.
Ribeaupierre (famille de), 177, 215.
Richard, émigré, 192.
Richelieu (Le cardinal de), 60, 151, 311.
Richelieu (Le duc Armand-Emmanuel de), 49, 51, 184, 188-180, 220, 221, 237, 260, 299.
Richepin (Jean), 478.
Rimbault, négociant, 496.
Rivarol, 514, 515.
Robespierre, 179, 181, 241, 413, 414, 510.
Rochambeau (Maréchal de), 77.
Rochebot, ébéniste, 70.
Rod (Édouard), 481.
Roland (Mme), 520.
Rollin, 55, 360.
Rollin (De — de Belleville), 196.
Romanovitch-Slavatinski, 166.
Romme, 101, 103, 116, 132, 165-167, 173, 224, 241, 243.
Ronsard, 383, 397.
Rosaven (Le Père de), 194.
Rostand (Edmond), 478.
Rostoptchine (Cte Féodor), 165, 166, 181, 185, 187, 193, 238-240, 252, 253, 256, 257, 262, 264-267, 281, 291, 293, 294, 307, 308, 310-312, 315-319, 336, 337, 432, 526.
Rostoptchina (Csse), 239.
Rostoptchina (Csse Marie), 365, 381.
Rotchef, 377.
Roumiantzof (Serge), 63, 67.
Rousseau (Jean-Baptiste), 118.
Rousseau (J.-J.), 52, 59, 64, 103, 112, 116, 123, 137, 140, 142, 143, 153, 156, 157, 176, 226, 227, 241, 242, 260, 332, 437, 490, 492, 493, 500, 501, 505, 507.
Roy (médecin-major), 228, 272, 275.
Rozanof, 457.

S

Sabran (Cte Elzéar de), 217.
Sabran (Mme de), 63.
Sacco (La), danseuse, 79.
Sacheverelle, 66.
Sainte-Beuve, 50, 373, 398.
Saint-Evremond (De), 31.
Saint-Hilaire (De), 15.
Saint-Lambert (François de), 227.
Saint-Marc Girardin, 398.
Saint-Martin (Louis-Claude de), 157, 158.
Saint-Priest (Cte Guillaume de), 187, 191.
Saint-Prix, acteur, 65.
Saint-Simon (Duc de), 22, 23.
Saint-Simon (Cte Claude de), 315, 335, 411, 412, 500.
Sakharof (Ivan Pétrovitch), 358.
Salandre, 193.
Saltykof, v. Soltykof.
Samain (Albert), 496.
Sand (George), 364, 373, 376, 399, 408-411, 461, 477, 488, 489, 501, 502.
Samborski, 174.
Santi, chambellan, 72.
Sarcey (Francisque), 463, 475, 518.
Sauvage (Jean), 3.
Savary, duc de Rovigo, 225.
Savichkine, 482.
Saxe (Chevalier de), 188, 197.
Say (Jean-Baptiste), 326.
Schelling, 412.
Schiller, 231, 233, 368, 371, 378-380, 409, 414.
Schlegel (Les frères), 368, 370, 378.
Schlosser, 362.
Schopenhauer, 474, 495.
Schwab, 513, 516.
Schwartz (Cet), 295, 327, 515.
Scott (Walter), 362, 370, 378.
Scribe (Eugène), 347, 348, 373.
Scudéry (Mlle de), 31.
Sébastien (Le Père), 22.
Secrétan, 48.
Ségur (Cte Louis-Philippe de), 82, 165, 167, 168, 173, 178, 186.
Ségur (Cte de), 166.
Séménova (La —, tragédienne), 206, 209.
Séménof, critique, 486.
Sénac de Meilhan, 52.
Sénèque, 368.
Séptavaux, 193.
Sergi, 517.
Sévigné (Mse de), 217, 342.
Shakespeare, 208, 229, 233, 368, 370, 377, 379, 380, 462, 479.
Shelley, 380, 495.
Sibour (Mgr), 418.
Silvestre (Armand), 478.
Siméon de Polotzk, 8.
Simoline (Ivan), ambassadeur, 61.
Skalkovski, chroniqueur, 409.
Skavronski (Cte), 99.
Skobélef (Gal), 429.
Socrate, 102.
Smirnova (Mme A.), 387.
Sollohoub (Cte), 358.
Solon, 241.
Soltykof (Cte), 46, 66.
Soltykof (Cte), 208, 216
Soltykof, 219, 267.
Soltykova (Csse), 181.
Sophie Alexéiévna, tsarévna, 9, 11.
Sonnet, acteur, 346.
Sophocle, 368.
Sorel (Albert), 477.
Soumarokof, 81, 90, 111, 117, 118, 124, 138, 139, 154, 163, 457.
Soumet, 301.
Souvarof — ou Souvôrof (Vassili), 31.
Souvarof (Maréchal), 179, 180, 198, 252.
Spéranski, 180, 246-250, 255, 326, 335, 344, 354.
Spielhagen, 479.
Spinoza, 483.
Spiritof, 82.
Stachlin, 12, 171.

Staël (Mme de), 53, 179, 209, 214, 220, 223, 287, 378, 379, 386.
Stassof (Vladimir), 408.
Stein (Bon de), 256, 423.
Stendhal, 165, 379, 485, 490, 491.
Stepniak, 500-502.
Sterne, 359.
Stirner (Max), 399.
Stogof, 169.
Stroganof (Bon), 100, 102, 172, 173, 68.
Stroganof (Cte Paul), 102, 103, 132, 165, 166, 172, 182, 224, 241, 244-246, 255, 231.
Stroief, 394-396.
Sudermann, 495.
Sue (Eugène), 407, 479.
Sully (Maximilien de Béthune, duc de), 107, 120, 311.
Surirey de Saint-Rémy, 14.
Surugues (l'abbé), 193, 239. 262.
Sverbéief (D. N), 310-313, 451.
Svetchine (Mme), 173, 240, 299, 310, 398, 420.
Swinton, 36, 37, 44.

T

Tacite, 241.
Taine (Hippolyte), 434, 474, 522.
Talleyrand, 254, 298, 316.
Tallien (Mme), 205.
Talma, 216, 288, 411, 312, 347.
Tarente (Psse de), 188 238.
Tatichtchef (V. N.), 86.
Taubert, 39.
Tchaadaief, 166, 334, 365, 366, 406, 489.
Tchebychef (Pierre Pétrovitch), 153.
Tchékhof, 486.
Tchernychof (orthogr. en français, Czernicheff), 171.
Tchernychevski, 499.
Tchitchagof (Amiral), 190, 193, 292, 315.
Tchoulkof, 154, 220, 138.
Tékély (Sava), 73.
Téplof, 156.
Texte (Joseph), 159.
Tézykof, 464.
Théophraste, 327.
Thesby de Belcour (ou Bellecour), 49, 80, 161, 168.
Thiébault, académicien, à Berlin, 101.
Thierry (Augustin), 362, 398.
Thiers (Adolphe), 362, 413, 424.
Tibulle, 228.
Tikhomirof, 428.
Timkovski, 86.
Tioullakine (Pce), 311, 348.
Tioutchef, 381.
Tite-Live, 241.
Tocqué, peintre, 47.
Tolstoï (Cte), 146.
Tolstoï (Cte Léon), 164, 212, 239, 254, 341, 359, 363, 421, 432, 440, 442, 455, 474-477, 480, 487, 490, 491-494, 524, 528.
Torcy (Mis de), 18.
Tourguénief (Alexandre), 259, 301, 313, 324, 328, 341, 345, 346, 355, 365, 370, 371, 382, 298.
Tourguénief (Nicolas), 291, 327, 328, 360, 423, 424.
Tourguénief (Ivan), 77, 128, 164, 366, 376, 395-397, 417, 418, 422, 423, 427, 437, 439, 440, 443, 449, 451-453, 455, 468, 479, 482, 488, 489, 492, 494, 501, 517, 518.
Tourguénièva (Varvara), 342.
Tourkestanova (Psse), 294, 298, 307.
Tracy (De), officier, 273.
Trédiakovski, 55, 96, 104, 109, 118, 150, 312, 467.
Trollope, 479.
Troubetzkaia (Psse), 164.

V

Valois (De — de la Mothe), 47.
Vandal (Albert), 476.
Vandamme (Gal), 280.
Vandervelde, 507.
Varnhagen von Ense, 318.
Vauban (Maréchal de), 14, 30, 31.
Vauvilliers (De), 289.
Véfour, 393.
Vériovkine, 113.
Verlaine, 478, 495, 496.
Verne (Jules), 482.
Vernet (Horace), 303
Véry, 393.
Vessélovski (Georges), 479,
Viardot (Mme Pauline), 349, 366, 417.
Viazemskaia (Psse), 341.
Viazemski (Pce A. S.), 252.
Viazemski (Pce Pierre), 166, 169, 187, 192, 194-196, 207, 208, 212, 224, 239, 240, 269, 271, 301, 305, 308, 312, 319, 323-325, 327, 328, 334, 340, 342-344, 346, 347, 355, 361, 363, 364, 370, 371, 378, 379, 381, 382, 387, 398, 399, 514, 521, 524.
Vigée-Lebrun (Mme), 168, 179, 185, 189, 211, 214, 267.
Vigny (Alfred de), 381, 388-390.
Vigoureux (Bon de), 26.
Viguel, 116, 186, 192, 193, 205.
Villamova-Lanskaia (Mme), 365.
Villebois (De), 48.
Villemain, 289, 313, 361, 379, 467.
Villeroy (Maréchal duc de), 22.
Villiers, 32.
Villiers de l'Isle-Adam, 496.
Vimény, 15.
Vinski, 169.
Virgile, 368.
Viridet, 177.
Vladimir, grand-prince de Kief, 252.
Voeikof, 111, 308.
Vogüé (Mis de), 99.
Vogüé (Vte Eugène-Melchior de), 380, 389, 426, 477.
Voiture, 31,

Volkof, 17, 31.
Volkonskaia (Pssse), 404.
Volkonski (Pce), 290.
Volkova (Maria), 372, 273.
Volney, 455.
Voltaire, 56, 52, 57, 63, 64, 82, 91-94, 105, 108-110, 112, 116, 122, 126, 128, 133, 134, 136, 140, 152, 155, 156, 158, 165, 176, 179, 181, 183, 193, 202, 232, 234, 241, 261, 332, 360, 368, 384, 387, 388, 453, 477, 488, 500, 518.
Vorontzof (Cte, vice-chancelier), 71, 105.
Vorontzof (Cte Alexandre), 59, 97, 152.
Vorontzof (Cte Simon), 89, 105, 121, 180, 181, 255, 292, 311, 316, 320.
Vorontzof (Pce Michel), 320, 291, 307.
Voulf, 370.
Vrotchenko, traducteur, 377.
Vtorof, 310, 528.

W

Wailly (De), architecte, 70.
Watteau, 71.
Wellington, 291.
Wells, 529.
Whitworth, 195, 196.
Wilmot (Miss), 211, 213, 221, 222, 262.
Worms (René), 483.
Worms, acteur, 455.
Wladislas, roi de Pologne, 5.
Woolhouse, oculiste, 22.
Wunderlich (Albert), 531.
Wyroubof, 470.

Y

Yélaguine, 47.
Yermolof, 56.
Youssoupof (ou Ioussoupof), 99, 348.

Z

Zabiéline, 78.
Zakharof, 109.
Zavadovski (Cte), 261.
Zola (Émile), 441, 480, 481, 485, 487, 490.
Zotof, 17, 25, 31, 45.
Zotof (Konon), 148.
Zoubof (Pce), 187, 196, 197

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos v

LIVRE I

LES PREMIERS CONTACTS

CHAPITRE I

La France et la Russie avant Pierre le Grand.

Le moyen âge; nos chansons de geste en Russie. — Le XVIe siècle; relations commerciales et politiques; premières traces d'intérêt à la culture française 1
Le *temps des troubles* : les mercenaires français, Margeret. — Les premiers Romanof et leurs ambassades en France. 4
L'élargissement des curiosités russes. Le recul des Allemands et l'avance des Latins. — La Neuville à Moscou. 8

CHAPITRE II

Pierre le Grand et les Français.

Sa gallophobie supposée; la réalité 11
Ses envoyés en Europe : la nécessité pour eux, partout, de notre langue et de notre culture. 13
Les Français en Russie, aventuriers ou protestants exilés, et les Russes en France. — Le premier gallomane, Matviéief. Le Tsar à Paris 15

CHAPITRE III

Les suites du voyage de Pierre le Grand.

La fin des préjugés; les rapports plus fréquents 23
Séjours en France de grands seigneurs et d'étudiants russes; en Russie, d'ingénieurs et d'artistes français. Leurs mésaventures aux uns et aux autres. 24

L'imitation de nos usages; les gaucheries du début, les efforts pour les corriger 28
L'initiation à notre culture. Les livres sérieux et les autres. Nouvelles idées et nouveaux mots. 30

LIVRE II

LA CONQUÊTE FRANÇAISE (1725-1789)

CHAPITRE IV

La Russie du XVIIIe siècle et ses tendances.

Les règnes d'impératrices et l'émancipation progressive de la noblesse. Les raisons qui l'écartent des cultures anglaise, italienne et allemande. L'attraction française : ses raisons d'Europe, de France. 35

CHAPITRE V

Les Français en Russie.

Les aventuriers; leur bonne humeur, leur art de se débrouiller, ses excès; les chevaliers d'industrie. 43
Les Français de petit métier, cuisiniers et laquais. Les commerçants et les industriels. Les artistes, les médecins, les fonctionnaires. 46
Les voyageurs « de distinction ». Le prince de Ligne et le duc de Richelieu. Les écrivains : Diderot. 50

CHAPITRE VI

Les Russes en France.

Leur rareté jusqu'en 1756 : leur multiplication après la première alliance franco-russe 54
Le voyage : ses étapes. Les impressions du début : leur mise au point. La journée du voyageur qui s'ennuie, celle de l'autre. Les Russes de boutique, de salon, d'académie, de théâtre. 56
Le jour du départ : les diatribes ou les dithyrambes. 65

CHAPITRE VII

La culture mondaine.

La vie matérielle. L'habitation, les meubles. La mode française dans le costume, dans le boire et le manger 69
Le cérémonial. Anna Ioanovna et ses prisonniers. La cour d'Élisabeth; ses divertissements, les premiers comédiens français 75
La formation, sous Catherine II, d'une société plus polie : la part qu'y a notre théâtre. 80

CHAPITRE VIII

Les éducations.

Les premiers maîtres français, leur origine, leurs défauts; leur amélioration 85

Les maisons de l'État; l'Institut de Smolny, le Corps des Cadets. Leurs méthodes et leurs résultats. 90
Les études à l'étranger; les universités à la mode, Leyde, Strasbourg. Le rôle de Paris 96
Les précepteurs philosophes du temps de Catherine II. Romme et Laharpe. 101

CHAPITRE IX

Les livres.

Les premières bibliothèques. La vogue croissante des ouvrages français; desquels? 104
Les écrivains antérieurs aux classiques. — Les classiques : les prosateurs, les poètes, Racine et Molière. — Le commencement du XVIIIe siècle; Fénelon 107
Les philosophes : Montesquieu, Voltaire. Les Encyclopédistes. Mably et Raynal.
Les littérateurs de second et de troisième ordre : romanciers, auteurs dramatiques, etc. Importance de leur rôle 114

CHAPITRE X

La gallophobie.

Ses deux formes. 119
L'anglomanie. Celle de Catherine II, celle des aristocrates. Sa portée réelle.
La gallophobie proprement dite : ses origines française et russe. Ses griefs économiques, politiques, pédagogiques, moraux 122
L'opinion des Russes du XIXe siècle sur leurs ancêtres francisés. 128

CHAPITRE XI

Les influences politiques.

Les exemples des autres Européens, les nôtres; ce que pensent les gallophobes. 130
Les leçons de nos écrivains : les applications que veut en tirer le gouvernement. Les idées de Voltaire, de Montesquieu, de Diderot : les conclusions de Catherine II 132
Celles de ses sujets; l'action, sur eux, de Voltaire, de Rousseau, de nos « Voyages en Utopie ». — La question du servage; divers avis français. La solution selon Raynal; Radichtchef 137

CHAPITRE XII

Les influences philosophiques et religieuses.

La difficulté de les suivre 145
Les influences religieuses. Pierre le Grand et les catholiques. Les premiers efforts français. La Sorbonne et la Russie 146
Les influences antireligieuses : circonstances qui les favorisent. Le rôle de nos livres : doctrines et morale qu'ils propagent; imitations qu'ils suscitent. 152
La réaction. L'influence de Rousseau : le culte de Fénelon. Les mystiques; Saint-Martin 156

CHAPITRE XIII

L'influence morale.

Les Français sont-ils responsables des maux qu'on leur reproche? 159
Le développement du luxe et des mauvaises mœurs; ses causes réelles. Ce que les Français y ont ajouté 160
L'égoïsme des hautes classes et l'oppression du peuple; l'influence plutôt contraire des mœurs et des idées françaises. 164

LIVRE III

L'APOGÉE DES INFLUENCES FRANÇAISES (1789-1815)

CHAPITRE XIV

Les Russes et la Révolution.

La période d'enthousiasme, à Paris, en Russie. Les premiers doutes. . . . 171
Le gouvernement : les dessous de sa politique. — La réaction officielle : la chasse aux Français et à leurs œuvres 175
La Terreur et l'opinion russe. Les craintes pour l'avenir de la civilisation, pour la sécurité de la Russie. 178
Continuation, d'autre part, du courant français. Les « Jacobins » de Pétersbourg; Paul Stroganoff; les grands-ducs 180

CAAPITRE XV

Les émigrés en Russie.

Ceux qui n'ont fait qu'y passer. Les autres : quels motifs les ont attirés. — Leur affluence à Pétersbourg. L'accueil, leurs amies et leurs ennemis. . 184
Les jours difficiles. Les Polignac en province. Les émigrés dans les emplois civils, militaires. 188
Ceux qui se font précepteurs, leurs leçons. La génération qu'ils forment. . 191

CHAPITRE XVI

La reprise des rapports avec la France.

La mission du prince Dolgoroukof 198
Les voyageurs qui le suivent à Paris. Les mondains. Les admirateurs de la vieille ou de la nouvelle France. Les lettrés : Vassili Pouchkine 199
L'arrivée à Moscou des modes du Consulat et de l'Empire. La promenade, le club, le théâtre. Mlle Georges et ses vicissitudes 204

CHAPITRE XVII

La société gallomane.

L'avènement d'Alexandre Ier et les relations de société 210
La place, dans les salons, de la langue française, des Français. Leurs jeux, leurs plaisanteries. 212
Les divertissements littéraires. Les romances, la comédie d'amateurs, les petits vers, les albums; la lecture 215
La valeur morale de cette société 220

CHAPITRE XVIII

La littérature.

L'évolution littéraire de l'Europe; la part qu'y prend la Russie 223
La prose : le roman. Karamzine et son école. L'influence de la *Nouvelle Héloïse* et de *Werther* 224
La poésie. Ses modèles français ou « franco-anglais ». Les Allemands; le succès de leurs ballades; la résistance à leurs drames 227

CHAPITRE XIX

Les idées.

Les tendances de la société russe au début du XIXe siècle 236
Le courant catholique et les émigrés français. La continuation, parmi les jeunes gens, de l'esprit du XVIIIe siècle 236
Le gouvernement, ses plans de réforme jusqu'en 1807. — Tilsitt; Spéranski et ses inspirations françaises. 243
Le gouvernement de Richelieu à Odessa. 250

CHAPITRE XX

La gallophobie.

Son caractère au commencement du XIXe siècle. L'hostilité contre Bonaparte, les illusions, les défaites. Les essais de réconciliation et leur échec . . . 251
Les gallophobes étrangers et russes : Stein, Rostoptchine, Mouraviof-Apostol, Chichkof. Le rajeunissement des anciennes déclamations. 256
Les résistances de la société, des lettrés. L'impossibilité de se détacher de la culture française. 259

CHAPITRE XXI

1812.

L'état des esprits au début de la guerre. Les gallophobes officiels : Rostoptchine et l'incendie de Moscou. 263
La retraite des Français; les massacres. Le commencement de la pitié. Les paysans, les soldats, les officiers; les nobles, leurs femmes. Le revirement complet : « nos amis les ennemis » 268
L'accueil des châteaux. Les fêtes, l'écot des prisonniers. Leurs sentiments, quand ils sont libérés 271

CHAPITRE XXII

Les armées russes en France.

L'invasion : la conduite des soldats, des officiers. L'entrée dans Paris : l'accueil des royalistes, des badauds. 282
La paix. La part qu'y prennent les Russes. Leur popularité. — Leur retour en 1815 : leur rôle. 286
Les souvenirs qu'ils laissent, ceux qu'ils emportent 295

LIVRE IV

LA LUTTE DES INFLUENCES (1815-1848)

CHAPITRE XXIII

Les rapports généraux des deux pays.

La situation créée par la victoire des Russes. Les rapports officiels pendant la Restauration, sous Louis-Philippe. Le pessimisme russe sur la France parlementaire. Sa contre-partie : le culte de la France du passé, de celle de l'avenir. 297

CHAPITRE XXIV

Les Russes à Paris pendant la Restauration.

Après la paix; le désir de revoir Paris. Le voyage et ses déceptions . . . 307
L'arrivée; les premiers jours. Les boutiques, le Palais-Royal. Les salons. Les théâtres; Brunet, la Comédie-Française. 309
Les étudiants ou les auditeurs au Collège de France, à la Sorbonne, etc. Les étudiants en politique, libéraux ou « réacteurs ». Rostoptchine et sa gallophobie 312
L'impression finale. 318

CHAPITRE XXV

Le mouvement politique d'après 1815.

L'influence des campagnes de 1813 et de 1814, des séjours de l'armée en France, des impressions de son retour en Russie 320
La formation d'une opinion libérale : ses manifestations, son but. — L'Empereur, ses hésitations et son recul 323
Les sociétés secrètes, leurs modèles. Les projets de constitution et leurs éléments français. 328

CHAPITRE XXVI

La vie mondaine.

Le retour des Français : leurs modes, leur langue et les femmes 336
Les salons, leur étiquette et son évolution; leurs divertissements, les romances, les comédies, les conversations, etc.. 343
Le Théâtre Michel; ses étoiles, Mme Allan. Les étoiles filantes, Rachel. Adaptations russes de pièces françaises. 347
La différence du modèle et de la copie 351

CHAPITRE XXVII

La culture intellectuelle.

L'éducation : les *outchitels*, les pensions privées, les gymnases. Les éducations mixtes : la place qu'y gardent les Français 354

Nos livres. Leur défaveur apparente : la réalité. Influence des bibliothèques anciennes. L'attrait des œuvres nouvelles : les journaux et les revues. Les livres de critique, d'histoire; la poésie et le roman. 359

CHAPITRE XXVIII

La gallophobie des romantiques.

La proclamation, après 1812, de l'indépendance littéraire de la Russie . . . 367
Elle cherche donc de nouveaux guides. Le choix à faire entre les Anciens, les Anglais et les Allemands. Le règne de Byron et de Hegel. 369
La condamnation, en bloc, de l'art, de l'esprit et du caractère français. La gallophobie de Biélinski, des universitaires. 372

CHAPITRE XXIX

Les éléments français du romantisme russe.

La part des Français dans la propagation de l'esprit anti-français : Mme de Staël et son école. 377
Les romantiques russes et nos écrivains. Nos semi-romantiques, Chénier, Chateaubriand. Leurs successeurs : Lamartine, Hugo. Le culte de Musset : ses causes 379
Le *Malheur d'avoir de l'esprit* et *le Misanthrope*. Les réminiscences françaises dans Pouchkine; sa forme littéraire. Lermontof; le *Démon* et *Eloa*. Gogol et son réalisme. 383

CHAPITRE XXX

Les visiteurs du Paris de Louis-Philippe.

Le ralentissement des voyages après 1830. Les défenses de la police; comment on les tourne. 392
Les amateurs de plaisirs faciles : le culte de la grisette. Les « intellectuels » au cours, au théâtre, au sermon. Leurs visites aux hommes de lettres; l'accueil de Victor Hugo 393
Les pèlerins de la Révolution, Bakounine, Herzen. Leurs arrêts sur la France et les protestations qu'ils suscitent 399

CHAPITRE XXXI

Les tendances politiques des « années quarante ».

La continuation de l'ancien libéralisme 404
Le nouveau mouvement : ses promoteurs, hommes et livres. Nos romans à tendances; le « georgesandisme ». 405
Le socialisme : l'action de Léroux, de Saint-Simon, de Fourier, de Proudhon. Les histoires de la Révolution; la morale qu'on en tire 411
L'attente d'un nouveau « geste » français 414

LIVRE V

LE DÉCLIN (1850-1900)

CHAPITRE XXXII

La politique et la gallophobie.

La révolution de 1848 et la réaction. 417
Napoléon III et Nicolas Ier : la guerre de Crimée, le rapprochement qui la suit. La révolte de la Pologne : la guerre de 1870; l'attitude du gouvernement, de la société. — L'évolution vers l'alliance 419
Ses adversaires. Les ennemis de la France napoléonienne, puis de la république bourgeoise. Les invectives de Gorki 426

CHAPITRE XXXIII

Les Russes à Paris

Les voyageurs d'après la guerre de Crimée : l'aristocratie russe aux Tuileries. — Les expositions universelles et l'affluence des roturiers. 433
Les jugements des « intellectuels » d'avant 1870; ceux des touristes plus récents, des Russes fixés à Paris. Leur point de rencontre 437
Le derniers flot : étudiants et étudiantes 444

CHAPITRE XXXIV

Le monde.

La vie matérielle; la cuisine, la mode 448
La langue. Les progrès de l'anglais; le rôle de l'argot. La vraie concurrence au français, celle du russe 451
Les divertissements : la fin des petits jeux. La conversation. Le théâtre; la troupe française permanente; les *tournées* dramatiques. Le nouveau goût russe 454
Diffusion, mais abaissement du goût français 459

CHAPITRE XXXV

L'enseignement.

L'enseignement de notre langue dans les gymnases de filles, de garçons : ses résultats. 461
Les efforts pour obtenir plus; les autodidactes : l'*Alliance française* en Russie. Les nouveaux règlements et les femmes-professeurs. 464
Nos Universités et les Russes. Leur afflux depuis quelques années : ce qu'ils attendent de nous. 467

CHAPITRE XXXVI

Le livre français en Russie.

Notre littérature scientifique et la concurrence allemande. — Les sciences morales; la philosophie, la critique, l'histoire 472

Les œuvres d'imagination; cause générale de leur défaveur. Les poètes : la réhabilitation des classiques. — Les romanciers, leurs traductions; les favoris, Zola, Mirbeau 477
Le roman populaire et son rôle. 481

CHAPITRE XXXVII

Les influences littéraires.

Les polémiques sur l'influence exercée ou subie par la littérature russe depuis un demi-siècle 481
La divergence des tendances française et russe depuis 1848. La littérature sociale en Russie : le réalisme et le culte de la grisaille 483
La forme et les idées françaises chez Tourguénief, Dostoievski, Tolstoï. L'influence, sur ce dernier, de Stendhal, de Joseph de Maistre, de Rousseau, de Victor Hugo 488
Les écrivains récents. Les symbolistes 494

CHAPITRE XXXVIII

Les influences politiques.

Les idées des années cinquante et soixante : ce qu'elles ont encore de français. L'influence de George Sand 498
La révolte contre la famille, la société, la culture en général et la culture française en particulier. 500
La guerre de 1870, la Commune, la troisième République. Les réfugiés russes à Paris; le culte de la Révolution française. 505
La révolution russe; ses emprunts à notre langue, à nos idées; ses réminiscences de notre histoire 507

CONCLUSION

L'influence française en Europe et en Russie : ses causes générales, locales. Celles qu'on fait venir de la politique ou de la géographie. 513
La France *moyenne* de l'Europe. La clarté française et l'esprit de propagande 516
La ressemblance supposée des Russes avec les Français : leurs points d'opposition, de contact. La gallomanie des uns, le russophilisme des autres : leur rencontre 520
L'avenir : la transformation des deux pays et ses effets possibles. 527

BIBLIOGRAPHIE. 531
INDEX DES NOMS PROPRES 551

719-13. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P3-13.

DK
34
F8H36
1913

Haumant, Émile
La culture française en Russie. 2. éd., rev. et corr.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

HAND BOUND
BY
UNIVERSITY
OF TORONTO
PRESS